

REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

TOME XCVII ANNÉE 2006

REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX



TOME XCVII

ANNÉE 2006
BU LETTRES



Publiée par la Société Archéologique de Bordeaux
avec le concours de la Municipalité de Bordeaux,
du Conseil général de la Gironde
et de la Direction régionale des Affaires culturelles d'Aquitaine

Revue archéologique de Bordeaux

*tome XCVII
année 2006*

*Revue publiée avec le concours de la Municipalité de Bordeaux
du Conseil général de la Gironde
et de la Direction régionale des Affaires culturelles, Service régional de l'Archéologie*



*Société Archéologique de Bordeaux
1 place Bardineau
33000 Bordeaux*

*Société fondée en 1873
reconnue d'utilité publique
par décret du 11 mars 1915*

Membre de l'association  *"Archéologie d'Aquitaine"*

*Conformément à la tradition,
la Société Archéologique de Bordeaux
ne prend sous sa responsabilité
ni les opinions émises
ni les analyses développées par les auteurs.*

*Elle interdit
toute reproduction totale ou partielle de documents
sans son autorisation écrite.*

Photographie de couverture :

Maison du XVe siècle, à l'angle des Fossés de Bourgogne et de la rue des Faures, dite maison de l'Armurier.
Dessin de Labat, collection SAB, dépôt musée d'Aquitaine. Cl. DEC.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCVII, année 2006, p. 3-55

L'archéologie girondine en 2006

Opérations archéologiques à Bordeaux

9-13 cours Georges-Clemenceau, ancien cinéma Gaumont

Dans le cadre d'un diagnostic, trois sondages ont été réalisés entre le 12 et le 23 juin 2006. L'essentiel des découvertes concerne l'époque antique du début du Ier à la fin du IIIe siècle ap. J.-C.

Sous près de quatre mètres de remblais, le sondage 1 a livré les restes bien préservés de niveaux d'occupations et/ou de circulation sur une épaisseur de deux mètres, avec, en particulier, des couches de gravier stériles au profil bombé qui semblent correspondre à des recharges de voirie. Une zone d'épandage de déchets de tabletterie s'étend sur l'un des niveaux d'occupation, ces déchets sont principalement issus de la fabrication de dés à jouer en os. Le sondage 2 a fait apparaître une construction dotée d'un sol de tuileau et un caniveau maçonné. L'ensemble est recoupé par la tranchée de récupération d'un mur plus ancien. L'évacuation des remblais contenus dans cette tranchée a permis d'obtenir, sur une épaisseur équivalente à celle du sondage 1, la coupe stratigraphique complète des couches antiques très riches en mobilier, offrant ainsi une vision partielle des différentes structures d'habitat superposées (sols de terre, caniveau et soubassements de murs à élévation



Bordeaux, ancien cinéma Gaumont. Dés en os.

de terre). Le sondage 3 correspond à de simples observations effectuées après le curage, par l'entreprise de démolition, d'une grande cave très profonde. Le sol de cette cave repose directement sur les niveaux sableux de la terrasse qui a pu être également atteinte dans les sondages 1 et 2.

Ce diagnostic archéologique est considéré comme très positif, la fouille préventive qui va être réalisée doit permettre de caractériser les différentes étapes qui ont marqué le dévelop-

pement d'un quartier antique situé en périphérie de Burdigala sous le Haut Empire. Si elle se confirme, la présence d'un axe viaire - un decumanus - est assez inattendue à cet endroit car il n'est tout à fait pas conforme aux orientations générales de la trame urbaine telle qu'on la proposait jusqu'ici pour cette période.

Christophe Sireix et Luc Wozny

SIREIX, Ch. 2005. Burdigala et les Bituriges Vivisques, *Archéologia*, n° 424, p. 33-39.

SIREIX, Ch. 2005. Bordeaux-Burdigala et la Bretagne romaine : quelques témoins archéologiques du commerce atlantique, *Aquitania*, 21, p. 241-251.

SIREIX, Ch. ; CHUNIAUD, Kr. 2005. Origines et développement d'un quartier antique de Bordeaux sous le règne d'Auguste : premiers résultats de la fouille du cours du Chapeau-Rouge, in *L'Aquitaine et l'Hispanie septentrionale à l'époque julio-claudienne, organisation et exploitation des espaces provinciaux*, IVe colloque Aquitania, Saintes septembre 2003, Bordeaux, p. 215-226.

SIREIX, Ch. 2005. Les céramiques communes préaugustéennes et augustéennes du cours du Chapeau-Rouge à Bordeaux : premières observations », in *L'Aquitaine et l'Hispanie septentrionale à l'époque julio-claudienne, organisation et exploitation des espaces provinciaux*, IVe colloque Aquitania, Saintes septembre 2003, Bordeaux, p. 235-238.

17 rue du Hâ

C'est entre le 23 octobre et le 3 novembre 2006, soit une durée de neuf jours, qu'une expertise archéologique a eu lieu au 17, rue du Hâ à la faveur d'un projet immobilier (Bouygues Immobilier). Ce projet d'envergure concerne une surface d'environ 3300 m² en plein centre historique de Bordeaux sur la partie méridionale d'un îlot d'habitations situé juste au sud de la cathédrale et de l'institution Sévigné.

Le sondage 1, implanté le long de la rue des Palanques, révèle une occupation antique (Ier au IVe siècle ap. J.-C.) matérialisée par des sols d'activité métallurgique et des sols d'occupation de type voirie ou espace de circulation, sols associés à un caniveau et des maçonneries. Les niveaux de métallurgie occupent une puissance stratigraphique de 60-90 cm environ sur un espace d'au moins 15 m de longueur du nord au sud dans les limites du sondage 1. Des déchets liés à ces activités ont été prélevés et analysés par Christophe Dunikowski. Les limons sombres qui surmontent les derniers vestiges antiques n'ont pas livré un matériel céramique attribuable au Haut

Moyen Âge. Dans ce secteur, on passe directement des vestiges antiques à une occupation attribuable à la fin du XIIIe siècle puis à des vestiges maçonnés d'époque moderne.

Le sondage 2 a été réalisé au nord de l'emprise dans la cour de l'îlot et selon un axe est-ouest. Pour l'Antiquité, ce sondage a permis l'identification d'un bâti à sols de mortier blanc, de tuileau soigné et de terre, bâti mêlant maçonneries et mur de terre, et des structures hydrauliques (caniveau/adduction ?). Cet état récent de l'occupation antique scelle un état antérieur pour lequel on retrouve les vestiges d'activités métallurgiques comme au sondage 1. Les fondations d'un mur orienté nord-sud et datable du XIIIe siècle sont visibles dans la partie est du sondage. A l'ouest, on retrouve les puissantes fondations modernes, en particulier celles d'une chapelle détruite peu avant l'intervention et deux fondations par elle recoupées, et donc d'une époque antérieure (XIIIe siècle ?).

Le sondage 3 a été tiré d'est en ouest au droit de l'impasse Birouette dans la partie est de l'emprise du projet. Ce sondage révèle des choses différentes des deux précédents, dans la nature des vestiges et dans la présence de décors dans le bâti. Sous les fondations modernes, très denses ici, deux superbes sols antiques en épais mortier de tuileau sont apparus. L'un d'entre eux est un opus signinum : des petites croix noyées dans le mortier matérialisent un quadrillage à base de carrés de 16 cm de côté. Pour représenter la croix, les artisans antiques placent une tesselle de pierre blanche et l'entourent de quatre tesselles noires. Les murs ont été démontés mais il est aisé de suivre leur tranchée de fondation large et profonde. Ce bâti très soigné est installé sur un remblai puissant de 80 cm qui repose sur la mise à plat partielle du bâti précédent. Ce bâti est magnifique et rare à la fois dans un tel état de conservation. Il s'agit d'un bâti aux murs de terre conservés sur plus de 25 cm d'élévation au-dessus d'un sol de tuileau et porteurs de leurs enduits peints richement décorés aux couleurs vives, lapis-lazuli, vermillon, ocre, vert, etc., et aux ornements floraux et mobiliers (panière ?).

Les vestiges matériels d'une fréquentation du site au Haut Moyen Âge sont visibles sous forme de tessons de poterie sur les sols de tuileau supérieurs (VI-VIIe siècle) et dans les fosses de récupération de matériaux (fin XIIIe siècle). Les limons sombres communément appelés «terres noires» et qui scellent la disparition de l'usage des sols de tuileau et autres vestiges antiques sont à aborder avec précaution car les indices d'occupation sont subtils et parce que l'enjeu en est la connaissance des occupations humaines anciennes à la charnière entre la fin de l'Antiquité et le début du Moyen Âge.

Luc Wozny

7-13 rue du palais Gallien, diagnostic

Un sondage a été réalisé impasse Saint Lazare, à l'emplacement d'un passage de trémie d'accès à un parking souterrain d'une résidence bordelaise. Le secteur est implanté sur la bordure nord occidentale de la ville du Bas Empire, à proximité immédiate du Mont Judaïque.

La stratigraphie livre des sols d'occupation antiques et médiévaux enfouis sous plusieurs niveaux de terres brunes rapportées lors d'une restructuration de cet espace privé urbain à l'époque moderne. L'excavation a été initiée depuis la base du sol de cave situé à -2,26 m de la surface de circulation actuelle positionnée à 12,90 m NGF. De grandes fosses ont été identifiées avec un remplissage de matériaux issus des terres noires antiques. Leur remplissage apparaît polyphasé. Les fosses recoupent d'anciennes tranchées d'extraction de sable, réalisées pendant l'antiquité. Elles affectent la terrasse pléistocène qui a été démantelée et incluse dans des effondrements d'origine karstique. Elle recouvre ici un niveau d'argile de décalcification. La présence de sols antiques et de terres noires évoque un contexte urbain, même si aucune structure bâtie n'a été mise au jour dans les deux sondages étudiés. Toutefois la



Bordeaux, rue du Palais-Gallien. Vue et plan du diagnostic.



poursuite du décapage de la trémie d'accès par l'aménageur a révélé la présence de structures antiques bâties à proximité immédiate du sondage 1000. Elles n'ont pas pu être étudiées, la découverte ayant été effectuée à la clôture de l'opération. Le site semble donc conserver des portions intactes de séquences antiques dont l'extension ne peut pas être définie dans le cadre de notre intervention.

Enfin l'examen de la tranchée 2000, suggère que des niveaux médiévaux puissent être localement préservés. En effet la différence altimétrique des stratigraphies archéologiques montrent une variation de six mètres entre la base des niveaux antiques du sondage 1000 et le sommet des sols appartenant à un puits moderne (XVII^e siècle) au sein du sondage 2000. Il apparaît fort probable qu'au moment de l'édification de l'îlot durant la période moderne, les importantes constructions ont affecté le sous-sol, à l'image des observations faites dans le sondage 1000.

En conclusion, l'analyse de la dynamique sédimentaire écarte formellement l'intervention de dépôts de versant de type colluvions. Elle privilégie a contrario l'existence d'une strati-

graphie archéologique classique des contextes urbains depuis l'Antiquité jusqu'à la période contemporaine sur une puissance maximale de 6 m.

Wandel Migeon

7-13 rue du palais Gallien, fouille

Le secteur est implanté sur la bordure nord occidentale de la ville du Bas Empire, à proximité immédiate du Mont Judaïque. La fouille s'inscrit dans le cadre de l'aménagement d'un parking souterrain de résidence entre le 7 et le 13 rue du palais Gallien. L'emprise de 17 m de long et 4,5 m de large a été fouillée en priorité dans l'axe de la trémie d'accès, impasse Saint Lazare, depuis la rue du palais Gallien. La séquence présente plusieurs phases d'occupation à partir de 11 m NGF. Un premier état se rapporte à l'établissement d'un chemin orienté sud nord. Il est délimité par des alignements de moellons calcaires et des fossés latéraux. Un second état d'occupation condamne le chemin de 3,2 m de large avec un remblai structuré en surhaussement de



Bordeaux, rue du Palais-Gallien, vue de la seconde emprise de fouille.

sol. Le plan d'une habitation s'organise ensuite selon un ordre en péristyle probable correspondant à une riche demeure. Une citerne à eau est maçonnée sur 2 m de profondeur dans une excavation creusée dans l'argile pléistocène à l'ouest du bâtiment. Un troisième état transforme et surhausse le plan de l'édifice en aménageant un sol de tuileau sur l'arase des murs antérieurs conservés sur 1 m d'élévation. Les remblais de surhaussement contiennent les éléments issus de la démolition de l'ancien édifice. Une partie des sols était probablement recouverts de mosaïque dont plusieurs fragments ont été recueillis. Deux murs en élévation présentaient des enduits peints et plusieurs éléments issus de démolition sont polychromes. La demeure était vraisemblablement dotée d'un système de chauffage si l'on tient compte du grand nombre de fragments de tuiles mamatae. Lors du surhaussement du dernier état, une canalisation d'eau rampante a été construite suivant l'orientation nord-sud. Elle fonctionne avec l'aménagement de trois piliers sur l'arase d'un mur de l'ancien édifice. Son abandon est matérialisé par un dépôt monétaire et des ossements calcinés. Les trois états d'occupations semblent s'échelonner entre le I^{er} et le III^e siècle après J.-C.

La seconde emprise correspondant au parking présente une surface de 400 m². Sous le parcellaire d'époque moderne matérialisé par quatre murs perpendiculaires, un petit bâtiment médiéval est orienté sud nord. Un sol d'habitat carrelé de carreaux de terre cuite est aménagé contre un mur auquel on associe une cave voûtée. Les dépôts sous-jacents présentent un espace structuré par des apports de terres à jardin en épandage sur une aire ouverte au nord. Le nord de l'emprise a livré sept grands appareils calcaires antiques issus de démolition. Les niveaux d'occupations antiques sont sous-jacents à partir

de 10,7 m NGF. Un bâtiment avec portiques au nord a été mis au jour sur une surface de 50 m². Les bases de quatre lignes de piliers sont alignées d'ouest en est, entre l'angle d'un bâtiment au sud et un mur formant enclos au nord. Le mur présente un plan quadrangulaire, matérialisé par deux angles de retour vers l'ouest. Il délimite une aire évaluée à 100 m². Au centre, un cône d'effondrement associé au karst affectant les calcaires stampiens sous-jacent a été identifié. Un effondrement brutal des sols antiques est matérialisé par des failles dont le rejeu est d'amplitude métrique. Cet effondrement comblé par des remblais contenant un riche mobilier médiéval (XIV^e siècle) date cet événement. Les limites d'excavations liées au projet n'ont pas permis d'explorer plus en profondeur les remplissages de l'accident. Au sud, les sols sont structurés sur des préparations qui associent la grave sableuse issue de la terrasse sous-jacente. La probabilité d'une cour hémisphérique à portiques d'une riche demeure est suggérée, celle d'un sanctuaire l'est aussi. Le site a probablement été occupé durant le I^{er} siècle après J.-C. et ne présente pas d'occupation antiques postérieures, hormis une phase de démantèlement.

Wandel Migeon

Saint-Seurin, relevés des élévations du site archéologique

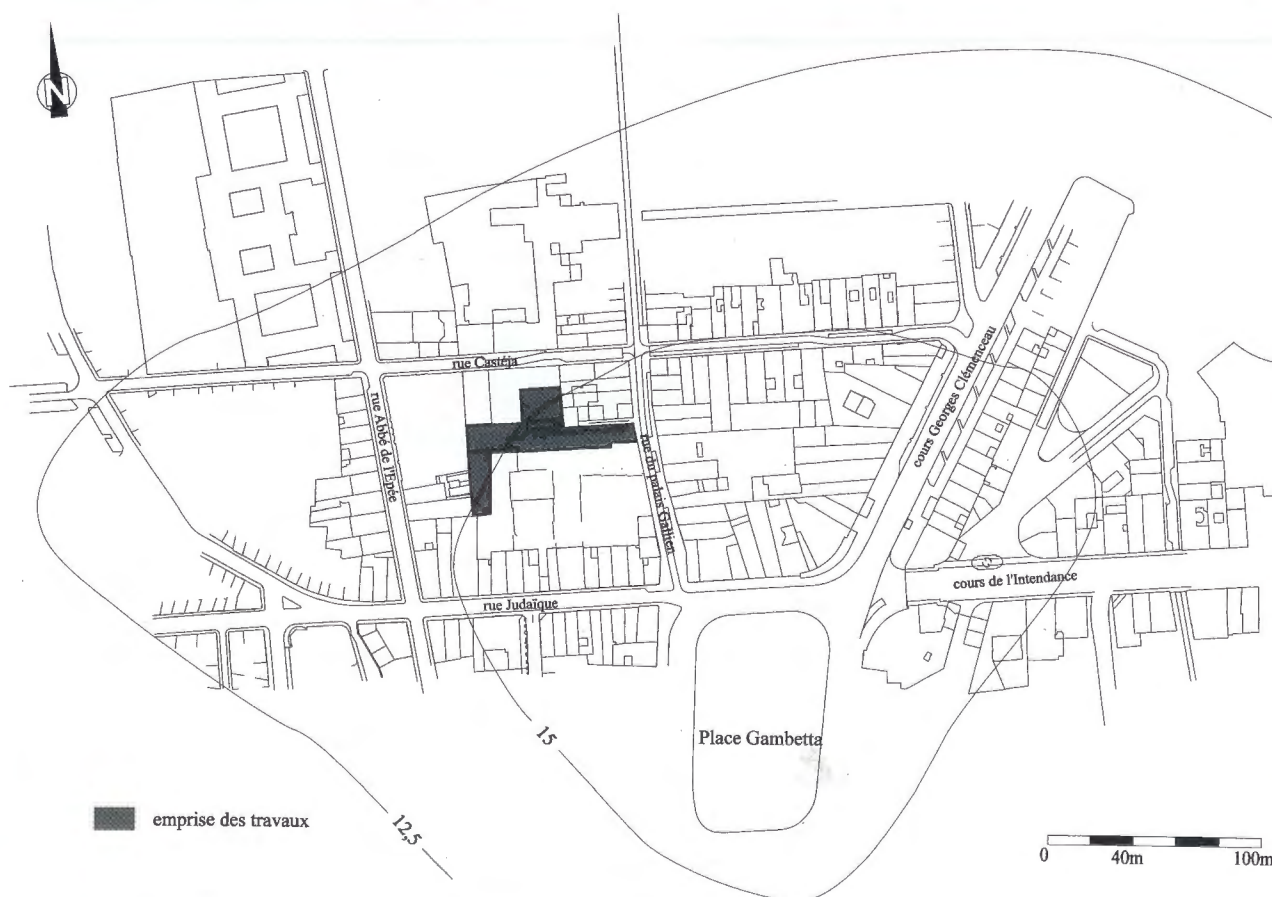
Une campagne de relevés des élévations des murs conservés dans la crypte archéologique de Saint-Seurin de Bordeaux a été menée en juillet 2006.

Le but de cette opération, réalisée dans le cadre d'un travail doctoral, était de compléter le travail effectué par nos prédécesseurs au cours d'un projet collectif de recherche (PCR).

L'étude s'est essentiellement portée sur un ensemble de trois salles ainsi que sur les points d'ancrages de deux autres salles. Les relevés ont été réalisés à l'aide d'un pantographe. L'étude du bâti a permis de distinguer chaque élément de la construction. L'ensemble a été individualisé sous la forme d'unités de construction en fonction des entités spatiales et de la nomenclature des murs. Les données ont été enregistrées sur une base de données créée à l'occasion.

Des études comparatives avec des nécropoles du monde méditerranéen ont été entreprises afin de faciliter la restitution des aménagements et des volumes. Notre analyse n'a pas permis d'affiner la chronologie.

Natacha Sauvaitre



Bordeaux, rue du Palais-Gallien, plan de la fouille.

15-17, rue Tastet ; 44-46 rue de Belfort

Suite au projet de construction d'un immeuble d'habitation et d'un parking souterrain sur la commune de Bordeaux à l'angle de la rue Tastet et de la rue de Belfort, un diagnostic archéologique a été réalisé.

L'implantation du site sur les berges du Peugue, affluent de la Garonne situé à proximité, devait permettre de documenter plus avant cette zone avec pour double problématique, la recherche des limites occidentales de la ville de Bordeaux, notamment au Haut Empire, et l'exploration du voisinage des «estey» de Bordeaux que sont le Peugue la Devèze et le Caudéran.

Un seul sondage a pu être réalisé sur 4 m de profondeur, il n'a pas permis d'atteindre les niveaux non anthropisés.

Trois phases d'occupation ont été identifiées. La première située à 5 m ngf est caractérisée par un niveau gris noir sablo-argileux dont les faciès organiques de base correspondent à un

milieu marécageux en voie d'assèchement, où se développe une végétation arbustive de type hygrophile (aulne et saule) (étude géologique réalisée par T. Gé, Inrap). Une deuxième phase est constituée par des remblais massifs sablo-argileux riche en déchets de démolition, alternant avec des niveaux d'inondations. Au cours de cette phase, le sol est surélevé de presque 2 m et le lit du Peugue est sinon comblé, sans doute rétréci (peut-être canalisé (?)).

La dernière phase est constituée par les niveaux de sols d'occupation récents.

La fourchette chronologique que nous donne le mobilier céramique est comprise entre le XVI^e siècle pour la première phase et le XIII^e siècle pour la dernière.

L'occupation antique si elle existe à cet endroit n'a pu être atteinte, les vestiges antiques repérés à proximité sur la fouille de la Cité judiciaire (Ch, Sireix, 1991) et lors du diagnostic de l'îlot Fly (W. Migeon, 2007), notamment, ont en effet été mis au jour respectivement à 3 et 3,80 m ngf, plus d'un mètre plus bas.

Anne Pons-Métois

Communauté urbaine de Bordeaux

BOULIAC

Chemin du Bord-de-l'eau

Un diagnostic archéologique a été réalisé du 7 au 11 décembre 2006 sur la commune de Bouliac, au lieu dit de Godefroy, route du bord de l'eau, avant la construction d'un bâtiment par l'entreprise Annexx, aux abords de la rocade.

La zone était archéologiquement sensible depuis la découverte en 1990 par B. Bizot, de deux épaves du XVII^e et XVIII^e siècle, qui participaient à la stabilisation d'un enrochement, faisant partie de l'aménagement d'un petit port. Le site, ainsi que celui de 1990 se situent en réalité sur la parcelle Buant et non Godefroy, nom qui avait été gardé par commodité.

Une autre zone d'atterrissement a donc été localisée dans la partie centrale du site, orientée selon un axe est-ouest, avec un certain pendage vers le nord-ouest. Les galets de lest en roches métamorphiques originaire du bassin de la tamise ou d'Europe du nord, ont été retrouvés mélangés à des cailloux et des

fragments de tuile, et situés très profondément, vers -3,50 m. Aucune trace d'élément d'embarcation n'a été mise au jour. Un mur est localisé juste en arrière de la zone, mais les relations stratigraphiques n'ont pu être observées.

Les rives d'atterrissement se situeraient d'après l'analyse sédimentologique et topographique de Th. Gé, en amont de sols de marais pouvant être assimilés à une plateforme occupée. Sur cette zone protégée des remontées du fleuve, quatre murs ont été mis au jour dans la partie nord, faisant probablement partie du même ensemble. Ce site se situe en limite nord des sondages négatifs réalisés en 1990. Le cadastre napoléonien ne présentant pas à cet endroit de vestiges de maisons, il peut s'agir de bâtiments postérieurs à 1824, ou de petites structures non répertoriées par le cadastre. Leur fonction n'a pu être identifiée.

En raison de la présence de nombreuses structures en béton issues de la construction de l'autoroute dans la zone des atterrissements, il sera difficile de vérifier s'il s'agit d'un autre aménagement portuaire important ou simplement d'un aménagement de berge.

Nathalie Chevalier

LORMONT

4 rue du courant ZI de la Gardette

Le site se situe sur la commune de Lormont au nord de Bordeaux sur la rive droite de la Garonne. Les résultats d'une opération de diagnostic archéologique effectué en 2004 sur le site ainsi que la proximité immédiate de fours de potiers du XIII^e siècle pouvaient laisser espérer en l'existence de vestiges relativement nombreux liés à cette activité potière. Malheureusement, cela n'a pas été le cas même si le résultat n'est pas négligeable.

Aux huit trous de poteaux observés en 2004, 17 sont venus s'ajouter laissant apparaître deux ensembles distincts pouvant correspondre à deux petits bâtiments. D'un point de vue chronologique, ces structures se rattachent indiscutablement à la seconde moitié du XIII^e siècle, voire au tout début du XIV^e - le mobilier associé ne laisse pas de doute sur le sujet - et constitue les traces d'occupation les plus anciennes du site. Leur fonction exacte reste indéterminée même si elle paraît liée à l'artisanat voisin (fenêtre chronologique et mobilier identiques). L'arrêt de la production potière sur Lormont au profit exclusif de Sadirac à partir du XIV^e siècle correspond à la période d'abandon de ces structures.

La destination de la parcelle du XV^e au XVII^e siècle reste inconnue, seul un niveau de remblai, très lacunaire, se rattache à cette période. La fin de la période moderne est marquée par la mise en culture de la zone entraînant la destruction des éventuels niveaux d'occupation médiévaux subsistant encore. Des traces de labours ainsi que plusieurs drains témoignent de cette activité à la charnière entre le XVIII^e et le XIX^e siècle. La fonction agricole se poursuit jusqu'à - au moins - la fin du XIX^e siècle avec l'implantation de vignes.



Lormont, 4 rue du Courant.

Si les résultats de cette opération sont limités, tant au niveau des strictures que du mobilier, ils n'en complètent pas moins la photographie de l'artisanat potier à Lormont au XIII^e siècle.

Guillaume Demeure

MÉRIGNAC

Avenue du Maréchal-Leclerc et rue de la Vieille-Eglise - ZAC centre ville

Le projet de construction d'un ensemble immobilier dans le centre ville de Mérignac est à l'origine de cette intervention. Les parcelles concernées se situent entre l'Avenue du Maréchal Leclerc et la Rue de la Vieille Eglise, à proximité immédiate de l'ancienne église Saint-Vincent (sise au sud). La zone est implantée non loin de la rivière Le Peugue qui coule à environ 190 m plus au sud.

Le sous-sol de l'ancienne église romane Saint-Vincent a fait l'objet d'opérations archéologiques (fouilles, sondages) dans les décennies 70-80 et a révélé la présence de mobilier et de structures construites de l'époque antique (murs, sols de tuileau, etc.) ainsi que des sépultures funéraires du Haut Moyen Âge (coffres composites, sarcophages), (Sautreau, 1981). D'autres tombes, plus tardives, dans l'espace intérieur de l'église, témoignent d'inhumations qui vont se succéder du Moyen Age à la fin du XVIII^e siècle. Par ailleurs, on sait que le cimetière paroissial périphérique fonctionnera jusqu'aux années 1870-1874.

Durant l'été 2006, une courte intervention sur le chantier du tramway bordelais, dont le tracé coupe partiellement l'ancien cimetière à l'est de l'église, a permis de saisir quelques structures archéologiques. L'auteur qualifie les vestiges exhumés de structures imbriquées. Premièrement, il a constaté en stratigraphie un niveau récent de tombes en cercueil, dont les implantations recoupent nettement un niveau funéraire plus ancien (non daté). Deuxièmement, la présence de matériel antique en place dans une couche ou dans une structure non appréhendée, souligne l'extension de l'occupation gallo-romaine au moins jusqu'à la zone concernée (Gé, 2006).

Les sondages réalisés sur les parcelles objets des travaux d'aménagements ont révélés la présence de structures archéologiques inégalement réparties. Celles-ci sont relativement ténues dans la partie septentrionale du terrain, pour être plus prégnantes au milieu et dans la partie méridionale plus proche de l'église Saint-Vincent et sur l'emplacement de son ancien cimetière.

Au milieu du terrain, il s'agit d'une structure de combustion sommaire (peut-être pour obtenir de la chaux) mais assez étendue (30 à 40 m²). Au nord, il s'agit de la rencontre de structures funéraires variées (cercueils et coffres de pierres) dont les états de conservations sont inégaux en raison de recoupements successifs. Toutefois, au sud, le niveau funéraire le plus ancien (vraisemblablement médiéval) apparaît préservé à -0,60 m de profondeur. Cela grâce à la protection occasionnée par une construction sur une partie du cimetière. Toujours au sud, c'est un niveau antique (Haut Empire) comportant quelques structures en creux qui semble être encore en place à -0,80 m sous les sépultures. Ce niveau serait à mettre en relation avec les vestiges de la période antique repérés avant 1981 sous l'église.

La mise au jour de ces structures archéologiques sur un même site, témoigne, sous différentes formes, de la pérennité de l'occupation humaine de l'Antiquité à nos jours dans ce secteur de Mérignac.

Christian Scullier

GÉ, Thierry. 2006. *Note relative à la découverte de structures archéologiques sur les travaux du tramway, Avenue du Maréchal Leclerc, à Mérignac*, Rapport de sondages archéologiques, Inrap. Mai 2006, 10p. ; figures.

SAUTREAU, Jean. 1981. *Vieille Eglise Saint-Vincent*, Rapport de Sondages Archéologiques. 15 décembre 1981, 11p, figures.

PESSAC

Ligne B du Tramway, phase 2

La ligne B du tramway, depuis la rue Bougnard, emprunte une coulée verte jusqu'à l'avenue Roger Chaumet, amorce de la trémie du pont-rail. Préalablement aux décapages de la voie du tramway, le tracé linéaire a été en partie excavé par deux tranchées parallèles de réseaux multitubulaires, correspondant aux excavations planifiées du projet Tramway de la zone 4, phase 2. L'opération a été menée de façon complémentaires à deux autres opérations réalisées en 2004 (diagnostic, Migeon, 04-036) et 2006 (fouille, Kerouanton, 06-013). En fonction



Pessac, ligne B du tramway.

des surfaces excavées, largement inférieures aux surfaces remblayées, la campagne a eu pour objectif principal de définir les caractéristiques géoarchéologiques le long du projet de voies afin de replacer dans leur contexte environnemental les indices matériels d'une occupation Néolithique et/ou Âge du Bronze ancien et moyen identifiée lors du diagnostic et de la fouille. L'extrémité nord de la ligne B correspondant à l'emprise du pont-rail domine la vallée d'un ruisseau affluent du ruisseau d'Ars, lui même affluent de La Garonne. La vallée est orientée sud-ouest/nord-est dans la proximité sud de l'Avenue Roger Chaumet. Les données morpho-structurales suggère un interfluvie formé par un replat fluvial attribué au Pléistocène final. Il est délimité au sud par une série de têtes de vallons entaillant la terrasse et attribuable au bassin versant du ruisseau d'Ars. L'une de ces têtes de vallon abrite une source pérenne, implantée à 200 mètres au sud, à proximité immédiate du château de Camponac. La présence de la source renforce l'hypothèse d'une occupation ancienne du secteur. Le substrat de la zone méridionale est constitué par des alluvions ou des dépôts de versant ruisselés d'origine alluviale. Ces formations de versant d'origine alluviale se mettent en place au sein de pièges sédimentaires (petits chenaux) dans la partie topographiquement haute, et en fond de vallon. Les dépôts de type sables triés se rapportent à des remobilisations par ruissellements concentrés sur le talus et ou au sein des vallées sèches. Une composante éolienne est certainement incluse dans ces faciès. Classiquement rapporté à l'Holocène, les sols humifères affirmés au sein de la vallée recèlent un mobilier archéologique attribué au Néolithique final et/ou à l'Âge du Bronze ancien. Les dépôts alluviaux scellent localement un sol enterré au sein de la vallée. Ils témoignent d'une phase de réactivation alluviale du ruisseau. Vingt trois sondages sur cinquante ont permis de le caractériser, attestant de son excellente conservation tant sur les flancs de la vallée de l'Artigon qu'en fond de vallon où il

semble constituer des berges. L'essentiel des vestiges provient de ce dépôt, sept sondages sur cinquante permettent de le décrire. Avec de faibles surfaces excavées, la zone n'a révélé aucune trace d'habitat pouvant se rapporter à la présence du matériel protohistorique. Néanmoins la position du matériel céramique et lithique à la base des horizons fluviaux nous incite à positionner un site d'occupation proche, vraisemblablement situé plus à l'ouest, à proximité des sources pérennes située en tête de vallon, dans un rayon d'une centaine de mètres. Plus en amont, au sud de l'avenue Montesquieu jusqu'à la rue Bougnard les tranchées ont recoupé le sol pédologique contemporain, sur des sables et granules d'origine fluvio-éolienne, Tardiglaciaire. Aucune structure ou artefacts préhistorique ou protohistorique n'ont été identifiés en coupe sur la longueur des tranchées de multitubulaires sud. Toutefois la présence de sols enterrés sous les horizons alluviaux sableux est récurrente en moyenne à partir de 38 m NGF.

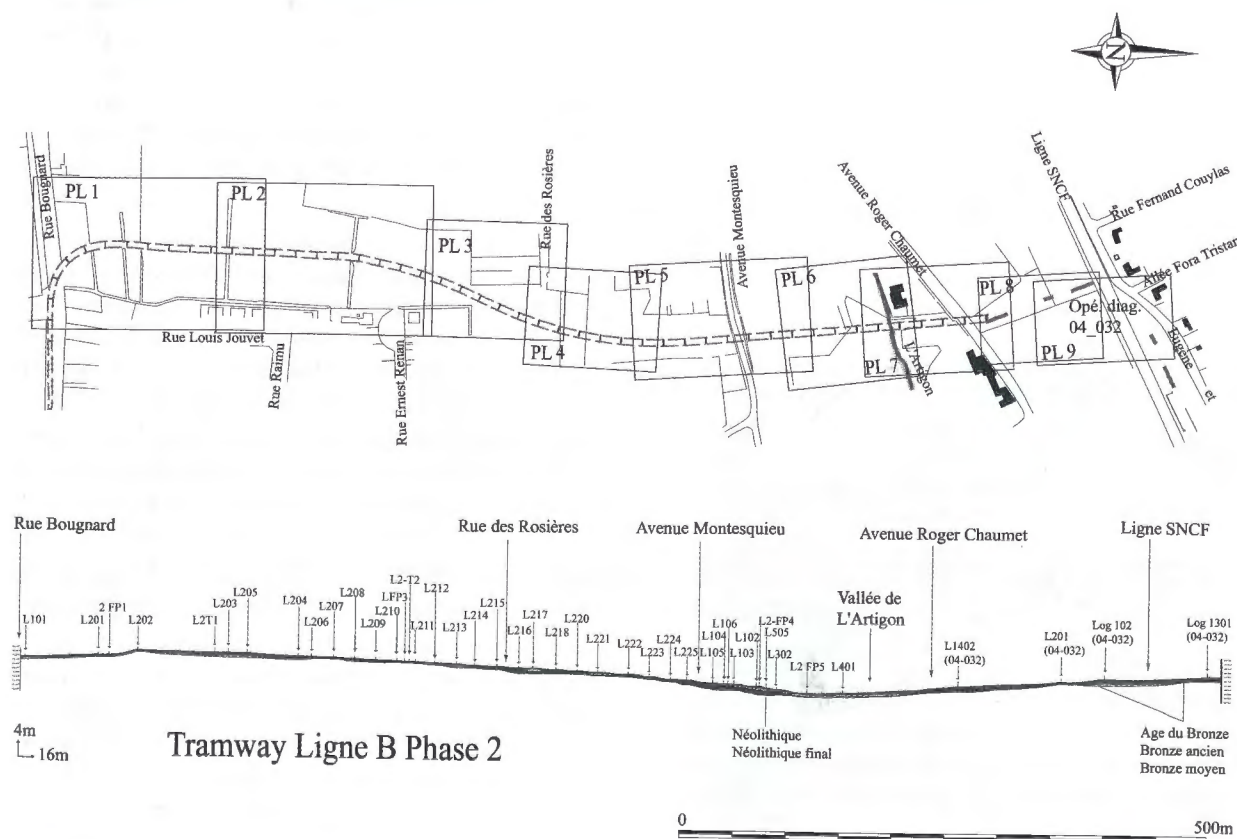
Wandel Migeon

Pont-rail du tramway, avenue Roger-Chaumet, rue Eugène-et-Marc-Dulout

L'aménagement d'un pont-rail pour le tramway à Pessac est à l'origine du diagnostic archéologique que l'Inrap a effectué en octobre 2004 (BSR 2004, p. 101-102). Des vases fragmentés écrasés sur place et quelques tessons ont été recueillis à cette occasion. Sur ces bases, une fouille a été prescrite dans deux secteurs, situés de part et d'autre de la voie de chemin de fer, et en bordure de la trémie du tramway, qui a été creusée courant 2005.

La zone de fouille a, pendant ces travaux, été occupée par les engins, et, dans certains cas perturbée : dessouchage dans la secteur sud, creusement de la trémie dans la secteur nord.. Toutefois, il ne s'agit pas de l'unique atteinte au site. Dans le secteur nord, les niveaux sont perturbés sur presque l'intégralité de l'espace fouillé, probablement en raison de la présence d'une ancienne voie de chemin de fer (voie de garage ?) ou d'une ancienne ligne électrique (présence de blocs de béton, de résistances électriques en verre..). Quant au secteur sud, outre les perturbations liées probablement au dessouchage, il semble que l'ensemble de l'espace ait été occupé au XIXe siècle et que d'importants remaniements aient été effectués.

Quoi qu'il en soit, et malgré le caractère perturbé, et donc lacunaire, de la fouille, un petit ensemble de l'Âge du Bronze a été découvert à Pessac. Ainsi, au sud de la voie de chemin de fer, deux dépôts de céramiques ont été mis au jour : l'un, était composé de trois vases fragmentés déposés dans le fond d'un quatrième ; l'autre, à 40 m de distance, était composé d'un



unique fond de récipient. Au nord de la voie ferrée, et à 80 m au nord-ouest du premier, un vase fragmentaire avait été révélé par le diagnostic, ainsi qu'un autre à 30 m à l'est du dépôt principal. Aucune structure ne peut être rattachée à ce mobilier qui semble pouvoir être daté de la fin du Bronze ancien ou du début du Bronze moyen.

L'interprétation du site n'est pas aisée. Rien ne permet d'affirmer qu'il s'agisse d'un habitat. Devant le constat de vases fragmentés, pratiquement sans tessons erratiques, séparés par de grandes distances, on peut envisager l'hypothèse de *tumuli* dans lesquels auraient été déposés des vases entiers et vides de tout ossement, incinéré ou non. Faut-il voir à Pessac, comme pour les vases de la dune du Pyla ou de l'Amélie à Soulac-sur-Mer, la trace de *tumuli* érodés ? Rien n'est moins sûr, mais cela reste une piste.

Isabelle Kerouanton

SAINT-AUBIN-DE-MÉDOC

Places de l'Eglise et des Anciens-Combattants

C'est dans le cadre de la restructuration du centre bourg de Saint-Aubin-de-Médoc qu'un diagnostic archéologique a été réalisé sur la place des Anciens Combattants et autour de l'église. Le projet a pour objectifs premiers : le détournement de la route de Saint-Médard-en-Jalles, la réfection des réseaux d'assainissement et la réalisation d'un aménagement paysager.

L'église, d'origine romane, possède une abside inscrite à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques. La distribution chronologique des différentes parties architecturales de l'édifice serait la suivante :

Du XII^e siècle il reste le chœur, la chapelle nord (compre-
nant des peintures murales) et la base du clocher ainsi que celle du porche d'entrée.

Du XIV^e siècle, l'élévation du clocher et la base du portail.

Du XV^e siècle, les piles du bas-côté nord.

Du XVII^e-XVIII^e siècles, le mur gouttereau nord et le bas côté sud.

Et enfin du XIX^e siècle, l'élévation du portail, le porche méridional et la sacristie.

Ce contexte suggère une occupation forte et continue pour les périodes médiévale et moderne, au moins sur le plan funéraire.

Les autres éléments bâtis qui pourraient avoir une incidence sur les résultats des investigations, concernent un ensemble pittoresque de quatre échoppes au nord de l'église et un groupe de bâtiments, dont l'ancien presbytère, au sud. La superposition du cadastre napoléonien (1843) au cadastre actuel montre à la fois la pérennisation et les évolutions dans l'espace de ces différentes constructions. Il reste à considérer, le monument aux Morts à proximité de la route de saint-Médard-en-Jalles, et de l'autre côté de celle-ci, l'ancienne mairie édifée en 1850.

Les sondages ont permis de vérifier une occupation archéologique seulement à proximité de l'église. Les vestiges sont constitués pour la période médiévale, d'un niveau sédimentaire contenant du mobilier céramique associé à des structures en creux du type trous de poteaux et fossés. Pour la période moderne, ces vestiges sont : deux niveaux de sépultures (en cercueils essentiellement), une portion du mur de clôture du cimetière, et au-delà de ce dernier, une pièce dallée, qui est probablement liée à un bâtiment dépendant de l'ancien presbytère.

Christian Scullier

VILLENAVE-D'ORNON

Avenue du Maréchal Leclerc, Chemin de Sarcignan

C'est la présence de vestiges proches : un aqueduc, source principale de l'alimentation en eau de Bordeaux à la période gallo-romaine, ainsi que des sépultures et des bâtiments, situés à quelques dizaines de mètres de là, qui sont à l'origine de la prescription d'un diagnostic archéologique. Une demi-douzaine de sondages a été réalisée. Ceux-ci se sont révélés négatifs. Seul, ce qui peut-être un paléo-chenal a été observé. L'eau est apparue dans plusieurs sondages entre 2 et 2,50 m de profondeur dans le sable.

Frédéric Sergent

Sarcignan

Le présent diagnostic est motivé par le projet de création d'une résidence sur un terrain où les vestiges de l'aqueduc gallo-romain de Bordeaux sont attestés. L'opération s'est déroulée du 24 au 28 février 2006. Elle porte sur le tiers méridional de la parcelle CO 619.

Sur les six sondages ouverts, quatre sont négatifs les deux autres présentent les vestiges de l'aqueduc. L'une de ces deux tranchées consiste en fait en la réouverture d'un sondage réalisé en 2003. Elle permet d'ouvrir la seconde dans l'axe supposé de la conduite antique.

Dans cette dernière tranchée, sur une longueur de huit mètres, on observe un conduit en partie constitué d'un fond et de piedroits en béton. Les détails architecturaux ne diffèrent

pas de ce qu'on connaît du reste de l'ouvrage pour les portions enterrées. Près du tiers de la portion reconnue révèle une reprise avec utilisation de la brique dans la réédification des piedroits, le fond en béton étant conservé. Ce fait a déjà été vu en 2003 sur une partie de l'aqueduc.

L'opération permet donc d'établir le tracé de l'ouvrage sur la totalité de la parcelle. Aussi faible que soit la longueur du linéaire mis au jour, on peut mieux apprécier le tracé global par extrapolation avec la topographie du secteur. On sait également qu'il n'existe pas d'autres vestiges archéologiques dans le reste du terrain. En l'état du projet, il est impossible d'apprécier l'impact des travaux sur les vestiges ; la réalisation du diagnostic a d'ailleurs entre autres but de permettre une réflexion sur les aménagements à venir, tant sur le projet immobilier que sur la mise en valeur des vestiges de Sarcignan.

Xavier Charpentier

Opérations archéologiques en Gironde

AVENSAN

Bois de Berron

Du 9 au 20 janvier 2006, un diagnostic archéologique préventif a été effectué sur l'emprise de la première phase d'un projet de carrière de plus de huit hectares au lieu dit le Bois de Berron à Avensan. Les 80 sondages réalisés couvrent plus de 4000 m², soit près de 5 % des terrains accessibles lors de l'intervention. Aucun indice archéologique n'a été mis en évidence au cours du décapage des sondages. En outre, les observations géologiques montrent que la séquence sédimentaire sableuse présente a été mise en place par apports éoliens au Pléistocène inférieur.

Michel Brenet

BIGANOS

Bois de Lamothe et les Abatuts

Biganos-Lamothe est le site supposé de la Cité antique de Boios et du bourg médiéval de Lamothe installés sur le delta de l'Eyre, au débouché sur le Bassin d'Arcachon. C'est dans un milieu rendu hostile par la vigoureuse reprise de la végétation forestière depuis 1918 et les fortes perturbations de la stratigraphie archéologique par les fouilles anciennes officielles et les fouilles clandestines récentes, que la mission archéologique Boios 2006 a été menée entre le 16 août et le 9 septembre 2006 aux lieux-dits «bois de Lamothe» et «les Abatuts». L'équipe est composée de vingt personnes bénévoles, encadrement compris.

Cet encadrement est composé de Marie Bilbao (centre de recherches archéologiques des Landes) pour le secteur des «Abatuts» et de Géraldine Sachau (étudiante Paris 1 Panthéon-Sorbonne) pour la partie anthropologie au «bois de Lamothe». En ce qui concerne les études spécialisées, Armelle Guériteau et Christophe Sireix se sont occupés du mobilier

céramique, Frédéric Berthault (Sra) des amphores, Brice Ephrem (Bordeaux III) se chargeant de la cellule tamisage (ichtyologie). Les relevés topographiques ont été effectués sous la responsabilité de Stéphane Boulogne.

La mission 2006 fait suite aux sondages préventifs de 2004 puis à la fouille préventive de 2005 associée à un état des lieux programmé en 2005 également aux «Abatuts» et au «bois de Lamothe». L'approche du terrain et la présentation des résultats de cet état des lieux programmé ont été très mal accueillis par le rapporteur de la commission interrégionale de la recherche archéologique. Ce fait a amené la mise en place d'un cahier des charges particulier et très strict auquel la mission 2006 a répondu scrupuleusement. L'état des lieux avait pourtant un but simple, non celui de fouiller, mais celui de reconnaître l'état de conservation des vestiges enfouis et la pertinence de la poursuite des recherches archéologiques dans un secteur malmené par la végétation forestière et les nombreuses fouilles autorisées anciennes et clandestines récentes.

Relevés aux «Abatuts»

Le secteur des Abatuts est depuis 1970 interprété comme recelant les vestiges d'un *fanum*, mais les opérations actuelles récentes font évoluer la problématique vers d'autres hypothèses : partie d'agrément d'une grande *domus*, ou monument à l'entrée du site (fontaine monumentale, pile funéraire ?). Le cahier des charges 2006 demandait de faire le relevé pierre à pierre des fondations du «*fanum*». Le plan complet du bâti a été donc dégagé et chaque tronçon de maçonnerie a été dessiné en plan (fig. 1). Aucun élément nouveau n'a été enregistré.

Archéologie au «Bois de Lamothe»

A la différence des «Abatuts», les deux problématiques scientifiques principales sur le secteur du bois de Lamothe ont pu être abordées sans contrainte ni censure. La première se devait de vérifier l'hypothèse de la présence d'un entrepôt antique. La seconde visait la reconnaissance d'un bâti attribué au culte chrétien (fig. 2).

Le bâti cultuel chrétien a bien été reconnu. Il se trouve immédiatement en contrebas de la route actuelle RD 650 qui passe aux trois-quarts en plein dessus. Seuls ont pu être dégagés l'abside, un mur de refend et deux sarcophages en mauvais état de conservation, l'un vide et l'autre recelant quelques restes osseux et un fragment de perle en pâte de verre. Le matériel osseux est daté entre le Ve et le début VIIe siècle ap. J.-C. (14C).

Le bâtiment est conservé que dans sa partie sud et ouest. Au nord, une large et profonde tranchée traverse tout le site d'est en ouest. Au sud et à l'est, le bâtiment part sous la route actuelle. L'état de conservation est moyen puisque les vestiges

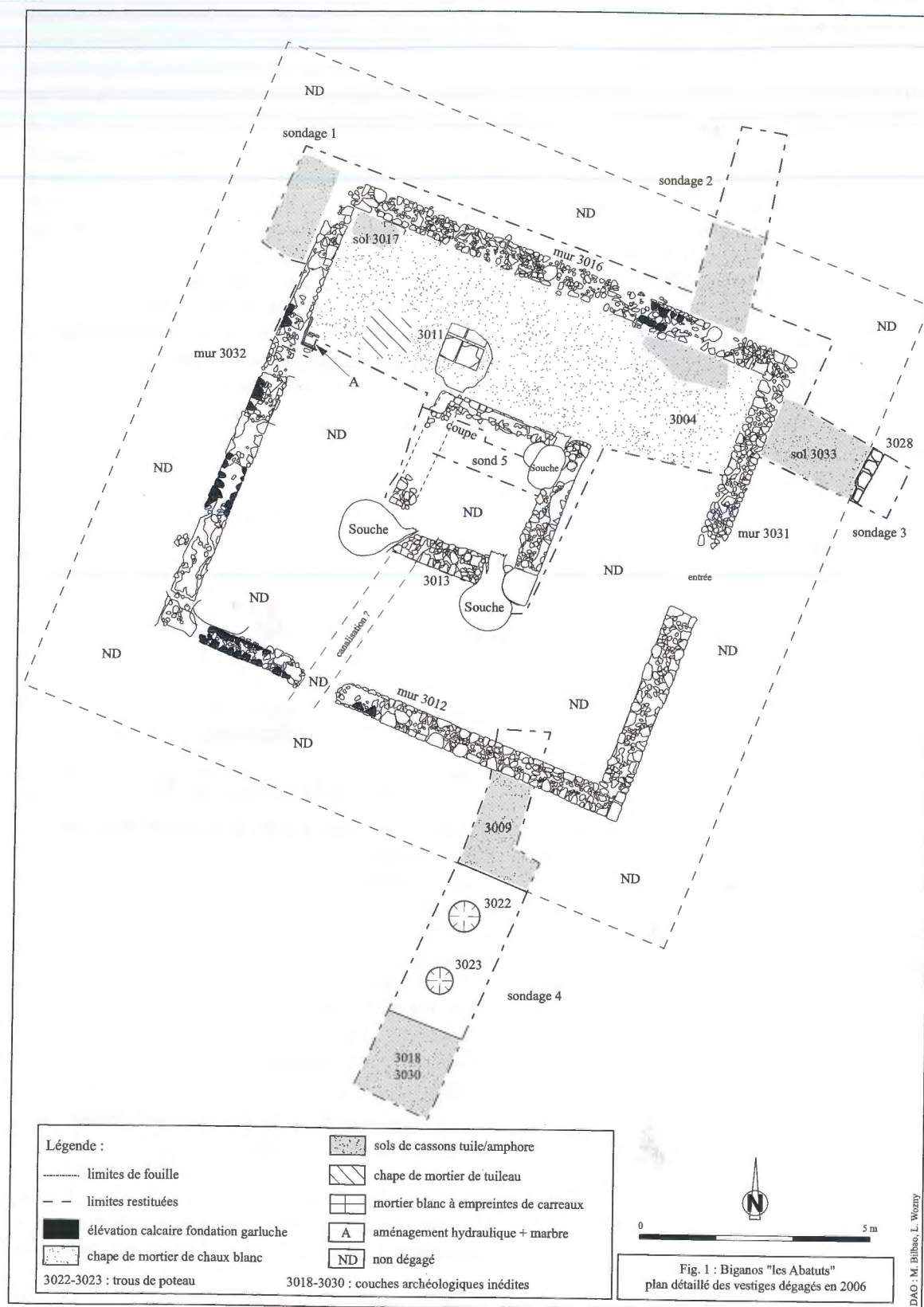
ont été raclés au XIXe siècle pour fournir des matériaux au talus supportant la bande de roulement de la route Biganos-Le Teich.

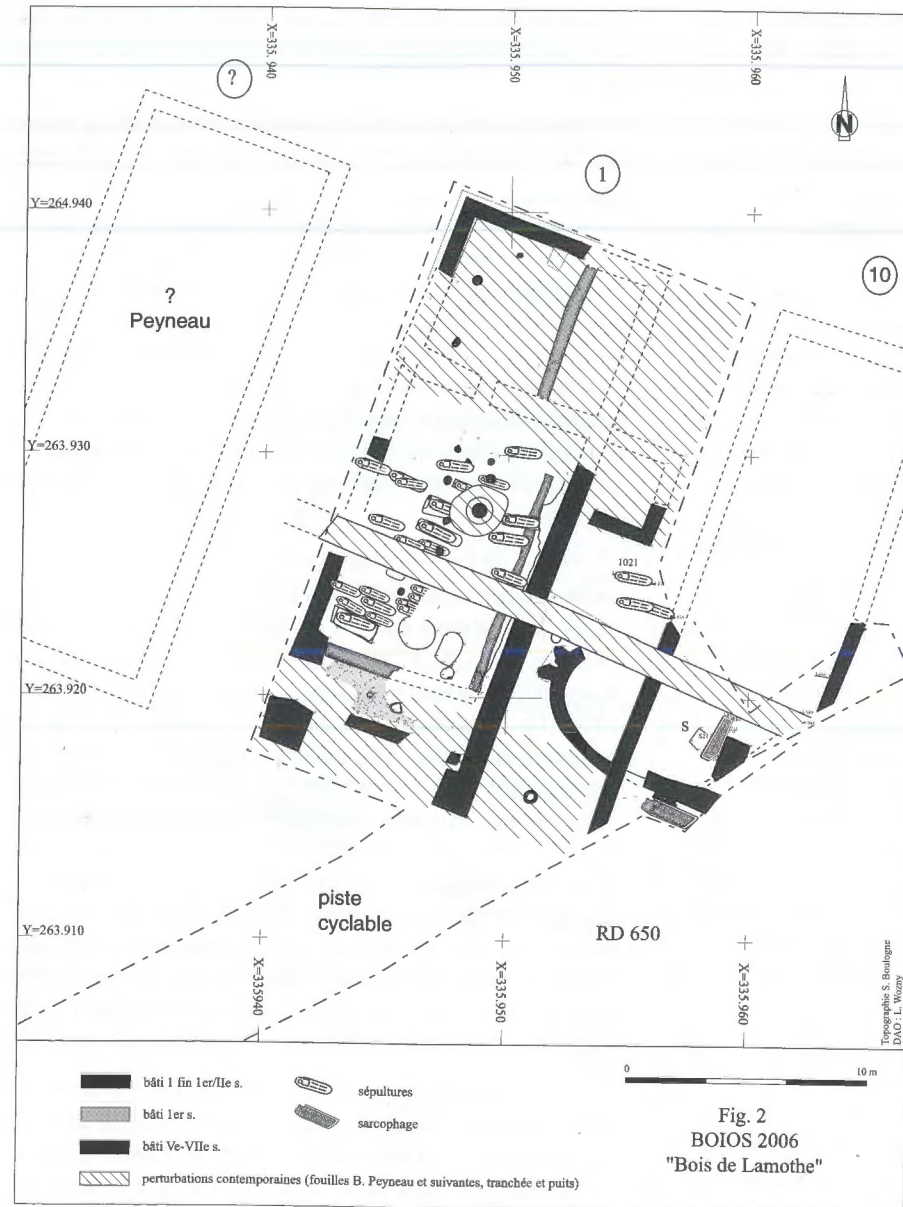
C'est dans une encoche gagnée sur le talus de la route actuelle que la mission 2006 a recueilli des éléments essentiels allant dans le sens de la reconnaissance de cette architecture religieuse. A l'ouest, la fondation de l'abside est associée à deux contreforts accolés de conception différente, l'un en déchets de tuiles, l'autre en garluche, et que l'on peut donc proposer de dissocier dans la chronologie de leur mise en oeuvre. Les dimensions extérieures restituables du monument sont de dix mètres minimum de longueur pour six mètres de largeur. L'orientation est est-ouest, abside à l'ouest. Les sols ont disparu. Quelques fragments d'enduits peints neutres ont été recueillis au nettoyage des différentes maçonneries et à leurs abords.

Si l'arc de l'abside a bien été repéré en fondation en 2005, les observations sont complétées aujourd'hui par la découverte *in situ* de gros blocs équarris de garluche maçonnés sur cette fondation large de 85 cm et épaisse de 25 cm (fig. 2). Les blocs les plus grands atteignent les dimensions de 70 x 40 x 20 cm. Un sarcophage trapézoïdal vide est accolé à cette partie conservée de l'abside. A 60 cm à l'est, un mur épais d'un mètre est maçonné à l'aide d'un mortier rosé. Le contact entre les deux maçonneries n'existe pas ou plus dans l'encoche pratiquée vers la route, limite maximale de sécurité investie vers le sud-est. C'est contre ce mur épais qu'a été découvert en 2005 le premier sarcophage trapézoïdal en place et orienté nord-sud. Ce sarcophage est situé à l'intérieur de l'édifice, tandis que l'autre est à l'extérieur, orienté est-ouest. Ce fond de cuve qui est parvenu jusqu'à nous est en calcaire coquillier gris à gros grains. L'autre sarcophage à fond très épais est en calcaire blanc très fin.

La carte de Belleyme levée au XVIIIe siècle montre une église entourée d'un petit groupe de bâtiments ? Si on trace sur cette carte une droite depuis la route de Facture-Biganos, on débouche en plein sur le monument reconnu en 2006. La question est maintenant de savoir si la «chapelle» du Haut Moyen Âge reconnue aujourd'hui a servi de base à l'église Saint Jean de Lamothe détruite vers la fin du XVIIIe siècle, ou si cette dernière se trouve plus avant dans la forêt comme le suggérait B. Peyneau au début du XXe siècle.

Vingt-neuf sépultures ont été fouillées en cette année 2006, ce qui porte à quarante le nombre actuel de sépultures fouillées dans le secteur immédiat du bâti antique 1 qui sert de cadre à la fouille. Elles s'empilent sur trois couches, quatre en comptant les deux sarcophages trapézoïdaux. Les inhumés sont la plupart du temps installés en pleine terre. Ils sont orientés est-ouest, tête à l'ouest. Si beaucoup de sépultures sont très récentes XVIIe-XVIIIe siècle, certaines sont médiévales et d'autres sont

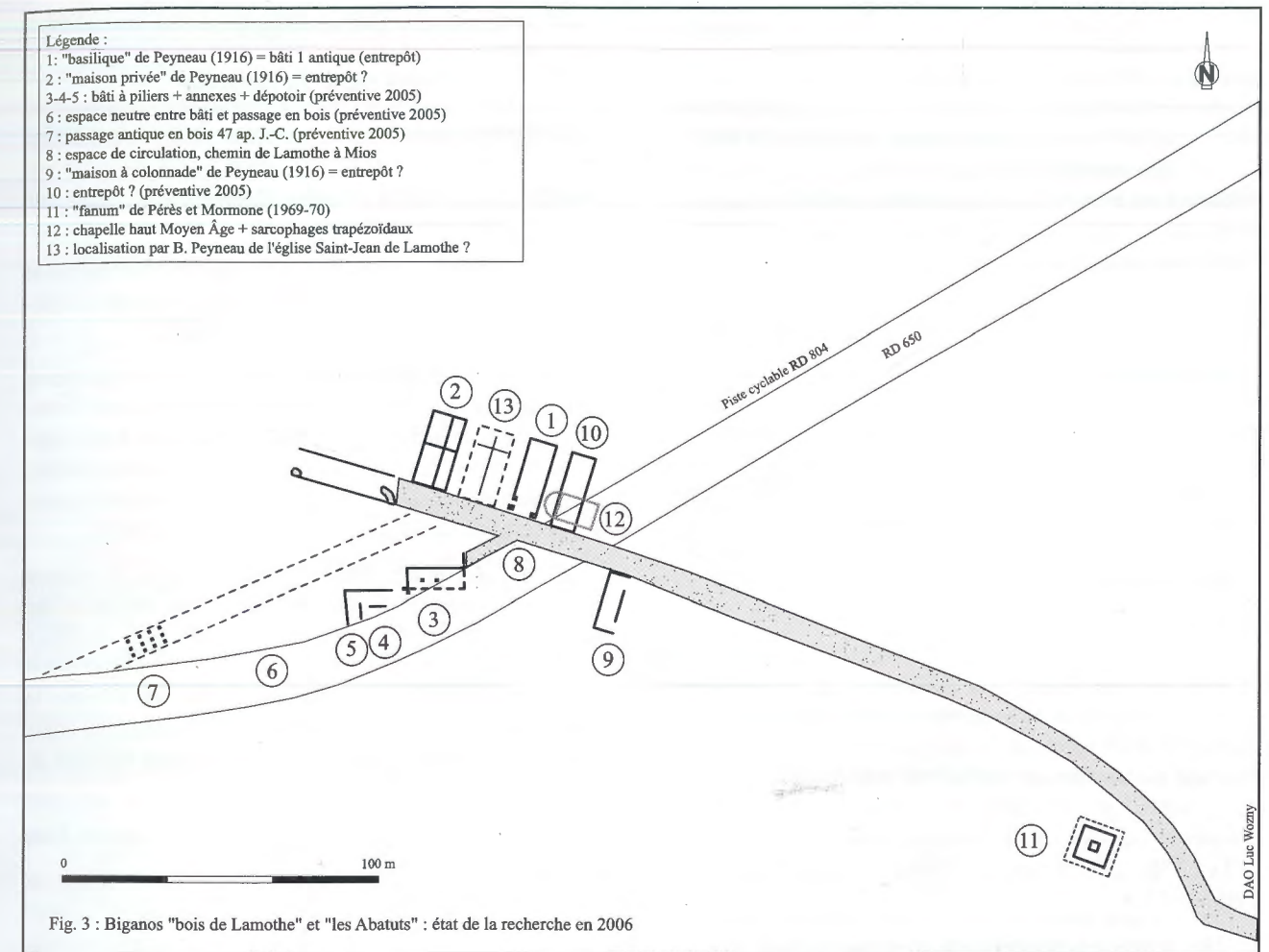




probablement attribuables au Haut Moyen Âge comme cela a été vérifié sur le bâti à abside. Dix-neuf dates ¹⁴C ont été établies sur os humain par le laboratoire de l'institut de physique d'Erlangen (Allemagne) grâce à des subventions sollicitées auprès du service régional de l'archéologie d'Aquitaine et du conseil général de Gironde. Les dates obtenues en 2006 couvrent une très longue période allant du VIIe siècle au XIXe siècle avec un pic fort aux X-XIIe siècles.

Les sépultures de cette grande période X-XIIe siècle se distinguent des autres par des caractères peu communs et très intéressants grâce à un état de conservation exemplaire : le

cale-tête et le marqueur de tombe. Le cale tête est composé de deux éléments disposés de chaque côté du crâne du défunt et en contact avec lui (pierres, boules de mortier, tuiles à rebord). Le marqueur de tombe est composé de grosses pierres plantées verticalement à l'arrière de la tête. Ici, ce sont de gros fragments de sarcophages trapézoïdaux en remploi qui sont placés en position dressée et pour l'une des tombes des restes d'une petite colonne en marbre. Le mobilier d'accompagnement est rare. Il s'agit essentiellement d'épingles de linceul et de monnaies pour l'époque Moderne, mais aussi de chapelets pour l'époque contemporaine. Strictement aucune sépulture ne date de la période romaine.



Le bâti antique

Le point a été fait sur le grand bâtiment dit la «basilique de Peyneau». Il s'agit en réalité très probablement d'un entrepôt ou *horreum*, et nous avons constaté grâce aux fouilles de la piste cyclable et à d'autres observations de B. Peyneau en 1916 qu'il existe en fait plusieurs *horrea* disposés parallèlement entre eux et de part et d'autre d'un espace de circulation. Ce serait donc le premier bâtiment public découvert à Biganos. Il nous emmène vers la reconnaissance de l'existence à cet endroit de la partie économique de la Cité antique de Boios. Les modules des *horrea* sont de 20 à 25 m de long pour 9 m de large environ. Le petit côté ouest du bâti 1 abordé en 2006 s'ouvre en porche monumental sur un espace de circulation large de 16 m environ. Cet espace linéaire se sous-expose au tracé de l'ancien chemin de Lamothe à Mios. Il présente des trottoirs larges de deux mètres aménagés à l'aide de sols de mortier.

Fondation comme élévation, les maçonneries du bâti 1 sont soigneusement montées à l'aide de petits moellons de garluche liés par un mortier de chaux jaune. Les fondations sont larges de 85 cm et profondes de 90 cm. L'élévation est de 60 cm de large, après un ressaut de 70 cm. L'appareil est mixte moellons/briques. Les fondations des piliers sont larges de 1,60 m. L'espace compris entre les deux piliers est de six mètres. Légèrement en retrait une maçonnerie fait office de seuil. Un passage plus étroit est aménagé dans l'angle sud-ouest du bâti. Le sol est conservé à l'arrière du bâti sous la forme de caissons de tuiles noyées dans un mortier de tuileau. A l'avant, des restes de mortier blanc à empreintes suggèrent l'hypothèse d'un pavement disparu disposé en partie médiane de l'édifice. Ces sols sont installés sur des remblais d'exhaussement en limon sableux vert olive et matériaux de démolition étalés, qui une fois dégagés ont permis la mise au jour d'un second bâtiment plus ancien qui porte les traces nettes d'un incendie. La date de

celui-ci est de 70 ap. J.-C. environ (identification Christophe Sireix), même date que le bâtiment brûlé vu lors des fouilles préventives de 2005. Ce bâtiment ancien a à peine été abordé à la fouille. Son étude pourrait s'inscrire dans un programme futur. Les fondations sont plus légères que celles du bâti 1. Ce sont des tranchées remplies de blocs de garluhe oblongs disposés à sec et en épis. Les maçonneries sont ensuite liés par du mortier de chaux jaune. Les sols sont en terre au sud ou en mortier peu épais au nord.

Il semble donc que sur ce site dans la deuxième partie du I^{er} siècle ap. J.-C., et faisant suite à un incendie, toute l'organisation «urbaine» soit revue et corrigée. Se met en place alors un urbanisme à longs bâtiments à piliers qui font office d'entrepôts le long et de part et d'autre d'une rue et à proximité d'un accès à un plan d'eau (fig. 3). L'hypothèse d'une ville portuaire est plus que jamais d'actualité grâce à l'association de ces *horrea* avec la proximité de l'eau et de la structure en bois conservés mise au jour lors des fouilles sur le tracé de la piste cyclable en 2005 (pont, appontement, jetée ?).

Perspectives

Une demande d'aide à la publication des résultats des opérations préventives et programmées 2004-2005-2006 a été déposée en 2006 auprès de la direction scientifique de l'Inrap pour une planification en 2007. Cette publication aurait pour but de mettre à plat le bilan de trois années de terrain et autant d'études spécialisées, afin d'échafauder un nouveau programme de fouille dès 2008 et pour une durée à déterminer. Le dossier a été rejeté.

Une première approche entre le service régional de l'archéologie, le conseil général de la Gironde, et moi-même laisse présager d'une collaboration future très active pour l'archéologie boienne et pour le bassin d'Arcachon et la basse vallée de l'Eyre en globalité. Ce dossier chemine sereinement mais le parcours sera long.

En regard de ces pénalités et délais, et face au travail de rédaction et d'analyse qui reste encore à fournir en bénévolat pour les fouilles conjointes préventives et programmées 2005-2006, la partie terrain du projet Boios est ajournée.

Luc Wozny

De CAPTIEUX à MOULIETS-ET-VILLEMARTIN

Sur le tracé du Gazoduc

La prospection sur les 70 km linéaires du tracé du gazoduc Artère de Guyenne Captieux-Mouliets a permis une première évaluation du potentiel de sites archéologiques situés sur l'emprise de la construction.

Cette évaluation est basée sur une approche documentaire historique en intégrant les données géomorphologiques, topographiques et mobilières recueillis sur le terrain.

Sur l'ensemble des quarante-quatre indices de sites repérés sur le tracé du gazoduc les trois quarts se situent dans l'Entre-deux-Mers. Si cette disproportion peut être associée à une occupation du sol plus faible pour le Bazadais et la lande Girondine, elle correspond aussi à une lecture rendue délicate par la nature de l'occupation de ces deux secteurs (herbages et bois).

Si la majorité des sites reconnus concerne la période médiévale au sens large, nombre d'entre eux indiquent des occupations sporadiques pour les périodes plus anciennes (préhistoire à l'antiquité). Trois sites sont particulièrement remarquables pour leur implantation étendue sur le tracé, le village gaulois de Lacoste (Mouliet-et-Villemartin), la motte féodale de Lamothe (Pujols) et les deux mottes féodales de Lamothe et Garenne (Sauviac).

Jacques Pons

CESTAS

Les pins de Jarry

Le projet d'installation d'une carrière de sable sur une surface de 19,7 ha a conduit à la prescription d'un diagnostic archéologique. 83 tranchées ont été réalisées suivant un maillage en quinconces à 5 % et conduites jusqu'à 2,40 m maximum en raison de la grande instabilité du contexte sableux et de l'apparition de la nappe phréatique autour de 1,60 m.

Aucune découverte archéologique n'a été réalisée.

En revanche, un horizon tourbeux cryoturbé surmontant un réseau de pseudomorphoses de coins de glace a été mis en évidence aux Pins de Jarry. L'étude du site a pu être complétée par la réalisation d'une étude palynologique et par une datation par ¹⁴C SMA. Ce cryosol, qui témoigne d'une brève incursion du pergélisol dans le sud-ouest de la France à la latitude 44°41'N, a été daté d'environ 23 ka BP. La végétation reflète-rait un paysage local de lande ou de toundra buissonnante. La

fréquence des ligneux est relativement élevée et dominée par les arbrisseaux du genre *Myrica*, auxquels s'ajoutent un peu de pin et de bouleau. Les herbacées steppiques sont bien représentées aux côtés des hygrophiles. Ce cryosol, récemment mis en évidence dans d'autres localités, constitue un horizon repère dans la formation éolienne du Sable des Landes. Il pourrait correspondre à l'enregistrement continental de l'épisode Heinrich 2, l'un des événements les plus froids du dernier pléniglaciaire.

Marie-Christine Gineste, G. Allenet de Ribement,
Pascal Bertran

Vallée de la DURÈZE

Prospection thématique

La Durèze est un petit affluent de la Dordogne profondément inséré dans les marnes du Tertiaire. Cette micro vallée, longue d'une dizaine de kilomètres, est bordée de plateaux entaillés par de petites combes. La culture de la vigne couvre une grande partie du territoire. Malgré les destructions qu'elle occasionne, la vigne favorise la prospection. Les communes concernées par ce travail sont : Auriolles, Caplong, Cazaugitat, Coubeyrac, Gensac, Juillac, Listrac de Durèze, Massugas, Pellegrue, Pessac-sur-Dordogne.

Ce travail, initié dès 2004, a pour but de répertorier un maximum de sites préhistoriques autour de la vallée de la Durèze, de les caractériser puis de les situer dans un cadre chrono culturel (quand cela est possible). Cette micro vallée présente de nombreux gîtes de silex Tertiaire de qualités très variables. Un travail de recensement de ces gîtes s'associe aux prospections pédestres. La constitution d'une lithothèque de référence permet de connaître les chaînes opératoires, ainsi que les modes d'approvisionnements en matières premières autochtones, suivant les époques concernées. Des prélèvements effectués sur les ateliers de taille et de nombreux affleurements de silex permettent petit à petit de mettre en évidence les modes d'exploitation des matières les plus prisées. A terme, ces investigations ont pour but de déterminer l'origine géologique des matériaux inventoriés. Elles permettront également d'étudier la variabilité de l'outillage prélevé sur les sites en fonction de la matière première. L'isolement des matières exogènes recensées sur les différents sites prospectés a pour ambition d'évaluer les distances d'approvisionnements en matières premières.

Outre les compléments d'informations obtenus sur des stations connues mais jusqu'alors insuffisamment documentées, les prospections conduites en 2006 ont permis la détection

de quelques nouveaux sites. Les informations les plus intéressantes sont les suivantes :

- une concentration de silex, attribuée au Néolithique final sur la commune de Juillac a fait l'objet d'un ramassage exhaustif : l'assemblage lithique est constitué de petits éclats de silex Sénonien noirs qui témoignent de l'exploitation de rognons charriés par la Dordogne.
- l'atelier de taille au lieu-dit Galleteau sur la commune de Listrac-de-Durèze a été échantillonné et a livré quelques outils, dont un fragment de biface, du Moustérien à Tradition Acheuléenne.
- des silex exogènes ont été mis en évidence sur plusieurs concentrations dont des variétés du Bergeracois et un jaspe de l'Hettangien sur une petite concentration paléolithique au lieu-dit Chantegris sur la commune de Caplong malheureusement encore difficile à dater (gîtes possibles recensés : Curemonte et Puy d'Arnac au nord-est de Sarlat). Ce qui pourrait impliquer des déplacements de matières premières sur des distances d'au moins 150 km à vol d'oiseau.

Grégory Compagnon

GAILLAN-EN-MÉDOC

Eglise Saint-Pierre

Gaillan-en-Médoc se situe dans le Bas-Médoc. L'actuelle église Saint-Pierre est érigée dans le bourg sur l'emplacement d'un édifice antérieur de titulature identique. De ce dernier, il ne subsiste en élévations visibles que le clocher situé à la croisée du transept. Cette dernière structure a été classée par arrêté au titre des Monuments Historiques le 21 mars 1923. Le chevet ancien, attenant au clocher, a été démoli en 1847. Arasé, il subsisterait, enfoui à faible profondeur.

Plan de l'édifice

Le site de l'église de Gaillan-en-Médoc a la particularité de présenter un édifice récent, construit dans le style néo-roman, sur l'emplacement d'un bâtiment plus ancien situé transversalement. La première église est malgré tout connue grâce à un relevé effectué par L. Drouyn et au plan qu'en avait établi l'architecte Duphot en 1847. L'édifice, orienté nord-ouest/sud-est, se composait d'une nef à quatre travées flanquée de part et d'autre, de collatéraux. A la croisée du transept, s'élève un clocher octogonal, seul vestige qui reste encore en place. Deux étroites chapelles, bordent au nord et au sud, ce transept, à l'est duquel se développait un chœur en abside semi-circulaire. Du côté nord, venait s'adosser une pièce triangulaire (sacristie) et une autre plus grande dans l'axe du transept et du collatéral

(chapelle). A l'opposé, l'angle sud-est, est occupé par un massif en maçonnerie pleine. L'angle sud-est est enserré dans la construction de la nouvelle église, au niveau du bas-côté, entre la deuxième et la troisième travée. Côté occidental, l'entrée était précédée d'un porche en hémicycle, et une pièce carrée venait s'appuyer contre le mur nord, à la hauteur de la première travée.

Ce plan diffère légèrement du cadastre napoléonien de 1832. En effet, sur celui-ci, ne figure pas la dernière pièce carrée, le collatéral nord n'est pas aligné avec la chapelle nord, il est rentrant avant le transept. Au sud, une pièce rectangulaire apparaît en saillie sur le bas-côté.

Pour ce qui est de l'élévation intérieure de l'ensemble, nous ne pouvons plus rien en dire. Seul, le clocher-tour peut être décrit. Avec ses trois étages, il est considéré comme un ouvrage exceptionnel pour la région (la reconstruction dont il a fait l'objet au XIXe siècle a permis de le maintenir, elle concerne essentiellement le troisième niveau).

C'est à M. Goutal (architecte C.R.M.H.) que nous empruntons les quelques éléments qui permettent de proposer la description suivante (Goutal, 2005).

A la base, du côté oriental de la croisée, un puissant arc doubleau en plein cintre soutient un massif barlong et le clocher. Les piédroits se prolongent en arrachements de ruine. Trois empochements de poutres sont visibles au-dessus de l'arc. Il s'agirait des vestiges de l'arc triomphal sur lequel prenait appui l'abside. Du côté septentrional, deux piédroits appareillés surmontés de chapiteaux supportaient la chapelle ajoutée dans l'axe du transept. La chapelle étroite (romane) était surmontée d'une voûte plein cintre rampante. Le doubleau repose sur des chapiteaux et des colonnes engagées. Le gros pilier nord-ouest présente des parements réparés au XIXe siècle qui cachent l'ancien accès au clocher et l'escalier en vis. Côté méridional, la petite chapelle présente des restes symétriques et identiques à la précédente. L'arcade latérale, nervée, est en appui sur des chapiteaux décorés. A l'intérieur, nous retiendrons surtout, que la voûte de la croisée repose sur des trompes plein cintre.

Le premier étage du clocher est décoré d'arcatures aveugles à deux rouleaux (sur colonnes engagées et chapiteaux en corbeille). Le deuxième étage est constitué de baies géminées éclairant la chambre des cloches. Une première arcade se trouve en appui sur des colonnettes dégagées, puis deux arcs intérieurs sont supportés par une colonne médiane. Le troisième niveau est percé de baies géminées. Les petites arcades qui le composent reposent sur des doubles colonnes médianes... Au sommet, le clocher est coiffé d'une flèche octogonale charpentée, avec une couverture d'ardoise...

Chronologie

L'étude stylistique des chapiteaux, permettrait de dater la croisée du premier quart du XIIe siècle (Goutal, 2005). De la même manière, selon le style de ses chapiteaux, la chapelle nord aurait été ajoutée au XVIIe siècle. Le clocher est repris au XIXe siècle, notamment le dernier étage. L'église nouvelle est également construite durant cette période. La croisée sert depuis, de sacristie.

Résultats

Les sondages réalisés autour du clocher roman de l'ancienne église Saint-Pierre se sont avérés positifs. Ils ont permis de voir des structures construites et des structures funéraires.

Parmi les constructions, nous observons les structures suivantes :

- les parties occultées du chœur sont apparues encore en place à faible profondeur (sondage 3),
- un gros massif de maçonnerie s'étend vers le sud à partir de la pile de soutènement sud/est (sondage 1),
- à l'aplomb de la pile nord-ouest masquant l'ancien escalier en vis d'accès au clocher (sondage 2) se trouve en fondation, un mur en petits moellons cubiques assez inattendu. Par sa facture, cet élément signifierait la possibilité d'un édifice antérieur à la période romane.

Les structures funéraires, retrouvées dans les trois sondages, se répartissent sur deux, voire trois niveaux, qui se décomposent ainsi :

- niveau 1, sépultures dites sans contenant visible (cercueils ou pleine terre),
- niveau 2 et 3, tombes en coffres fait d'éléments de constructions récupérés.

La datation large de ces structures nous conduit du Moyen Âge à la période Moderne. Soit, des XIV-XVe siècles aux XVII-XVIIIe siècles. Cette chronologie n'est qu'indicative et mérite d'être vérifiée.

Christian Sculler

A.D. Gironde, série G.

A.M. cadastre napoléonien, section A, année 1832.

Goutal, M. 2005. Gaillan-en-Médoc, église Saint-Pierre. *Etude préalable*, A.C.M.H. Aquitaine, 21 p. ill.

GAURIAC

Le Piat

Le projet de construction de deux logements locatifs à l'emplacement d'une maison ruinée du XVIIIe siècle a fait l'objet d'une prescription de diagnostic archéologique, des vestiges d'époque gallo-romaine ayant été remarqués à plusieurs reprises dans la zone d'installation du bâtiment.

Un fossé, une structure partiellement empierrée et une fosse circulaire ont été reconnus. Le mobilier s'y rapportant appartient à l'époque moderne voire contemporaine.

Nathalie Moreau

HOSTENS

Canet

Ce gisement de plein air découvert en 2005 par G. Belbeoc'h dans un semis de pins, a livré en surface une industrie lithique laminaire et lamellaire dans du silex de provenance locale (silex du bombement anticlinal de Villagrains). Un sondage d'évaluation, d'étendue limitée (5 m²), a permis de découvrir un niveau archéologique peu profond (40-45 cm) peu dilaté et apparemment peu perturbé, qui ne renferme que des vestiges lithiques, la faune n'étant pas conservée dans ce milieu sableux. La stratigraphie complète relevée sur une coupe stratigraphique dégagée sur la paroi d'un fossé de drainage tout proche, montre sous la terre végétale une couche de sables humiques contenant quelques graviers de quartz qui renferme à sa base le niveau archéologique au contact d'une couche sableuse brune avec taches plus claires. Un amas de taille est apparu dans les carrés H21-H22 du sondage. Le matériel dégagé dans le carré F21 a été volontairement laissé en place et recouvert de sédiment pour le masquer. L'industrie lithique laminaire et lamellaire est quasiment dépourvue d'outils (une pièce à encoche et un éclat tronqué) outre un burin recueilli en surface. Elle est faite dans un silex brun clair à cortex plus ou moins usé (silex de Villagrains). Un carré du sondage a recoupé un amas de taille riche en éclats corticaux. Parmi les lames, la plupart semblent avoir été détachées au percuteur de pierre. L'ensemble rappelle d'autres ensembles lithiques découverts par G. Belbeoc'h dans ce secteur (notamment le gisement de Peyrot à Hostens qui avait fait l'objet d'un sondage en 2005) et il pourrait appartenir à l'Azilien. Il apparaît donc que le secteur compris entre Leyre et Ciron possède plusieurs indices de présence azilienne en plein air. L'industrie azilienne du Truc du Bourdiou à Mios (fouilles B. Peyneau) possède des éléments en silex de Villagrains.

Michel Lenoir, Gwénolé Belbeoc'h et Jean-Claude Merlet

ISLE-SAINT-GEORGES

Territoire communal

La présente campagne s'inscrit dans la continuité du programme démarré en 2003 (Mauduit, Maringer, 2005). Elle a consisté en la surveillance de travaux agricoles et urbains sur les principaux sites de la commune

Résultats des prospection

Des aménagements de jardins au lotissement des Gravettes ont permis la collecte de quelques tessons de céramiques communes de l'Âge du Fer jusqu'au IIIe siècle, dont la présence avait été déjà reconnue par le passé.

Un autre suivi de travaux a concerné l'arrachage de vignes sur le secteur de Dorgès. Le mobilier céramique trop fractionné n'a pu être collecté. En revanche, quatre monnaies romaines, dont un gros *Dupondius* républicain en bronze coulé d'Octave (I^{er} siècle av. J.-C.), viennent s'ajouter au corpus existant de monnaies antiques (106 à ce jour). En outre, trois monnaies médiévales, deux fragments de bracelets en bronze, deux billes en plomb percées, un anneau avec attache en bronze et des déchets de fonderie de bronze et de plomb ont été ramassés. Un sondage de petite dimension (100 cm x 50 cm), ouvert afin de déterminer la profondeur du dernier niveau d'occupation, complète la prospection. Un niveau composé de fragments de *tegulae* associées à de petits moellons calcaires et intégrant des débris de céramiques communes noires et de sigillées ainsi que deux petits fragments de bronze a été mis au jour. Les pratiques agricoles semblent n'avoir pas trop perturbé ce dernier niveau.

Quelques travaux d'assainissement dans le bourg n'ont pas été suivis mais on sait qu'ils ont fait apparaître des niveaux très remaniés sous la voirie, près du port. Un fragment d'amphore gauloise de type aquitain a été ramassé par un habitant. L'observation des déblais n'a livré que des tessons de céramiques des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.

Hors les sites recensés, des travaux conduits à la station d'épuration, dans un paléochenal constitué uniquement d'alluvions se sont révélées logiquement négatifs.

Études de mobilier

Parallèlement au travail de terrain, une étude a été réalisée sur les amphores ainsi que sur deux éléments métalliques. L'actuel corpus des amphores compte entre 80 et 100 unités.

Près de 70 % consistent en des Dressel A italiques, en partie de provenance campanienne.

Le type Pascual 1 représente 20 % du lot.

Pour le reste, on compte trois fragments d'amphores gauloises de type aquitain et un fragment de Dressel 2-4 italique attestant l'importation de vin de qualité.

Les contenances des amphores Dressel 1A et 1B permettent d'avancer des datations : à partir de 120 av. J.-C. pour les plus petites (environ 20 litres) et aux alentours de 50 av. J.-C. pour les plus grosses (de 25 à 27 litres environ).

Ces datations s'accordent avec les informations issues des études portant sur le mobilier céramique, métallique et numismatique, à savoir un fort développement du site au deuxième Âge du Fer et à l'époque Augustéenne, puis une régression à compter du II^e siècle. Deux objets métalliques trouvés en prospection ont été étudiés par Céline Lagarde et Michel Pernot (Lagarde, C., Pernot, M., 2007).

Un premier, fragment de bronze de fonction indéterminée, présente un aspect frustré dans sa finition et une ancienneté des cassures. A ce titre, on peut penser que l'objet a été produit sur place ou à proximité.

Le second, une petite hache à talon, a été retouchée après fonderie. Sa petitesse incite à envisager qu'elle servait pour un fin travail du bois (ciselage).

Conclusion

Les informations collectées n'apportent pas d'éléments réellement novateurs mais permettent toutefois de mieux cerner la période d'apogée du site : du 1^{er} Âge du fer jusqu'au II^e siècle après J.-C.

L'incertitude demeure pour les niveaux plus anciens dont l'importance ne peut être correctement appréhendée par de simples prospections de surface, seule la fouille (limitée) de 1987 permet d'en avoir une estimation quantitative. Si l'on est sûr de l'occupation humaine depuis au moins le Bronze final, l'absence de fouille sur des niveaux plus anciens et le peu d'éléments mobiliers (une hache datée du Bronze moyen et un tessou de céramique néolithique) ne permettent pas de se prononcer sur l'origine de l'implantation d'une population sédentaire sur l'île.

L'activité métallurgique du site de Dorgès est à nouveau constatée sans pouvoir la dater avec précision (probablement Âge du bronze final et Âge du fer). On ne sait pas non plus si elle a perduré sur toute la phase d'occupation du site.

Enfin, la vocation commerciale de l'agglomération semble n'avoir pas persisté au-delà du II^e siècle, sinon de façon plus limitée.

Thierry Mauduit

Mauduit, Th. 2004. Isle-Saint-Georges – Prospection, *Bilan scientifique régional Aquitaine*, 2005.

Lagarde, C., Pernot, M., 2007. *Étude technique des objets issus de la prospection du site de l'Isle-Saint-Georges – Gironde*, IRAMAT-CRPAU UMR 5060-CNRS, Université Bordeaux 3, 2007.

LANGOIRAN

Le Castéra

Si le *castrum* de Langoiran, siège d'une petite seigneurie de l'Entre-deux-Mers bordelais, est attesté dès la première moitié du XII^e siècle, les vestiges imposants du château actuel, installé sur un promontoire dominant la rive droite de la vallée de la Garonne, ne sont probablement pas antérieurs au début du XIV^e siècle. C'est à ses pieds, au lieu dit *le Castéra*, que se trouvent les traces discrètes de son emplacement primitif, découvert grâce à la photographie aérienne en 1985 par François Didierjean. L'exceptionnelle lisibilité du plan du site, son implantation inhabituelle dans les terres basses de la vallée de la Garonne ont justifié le lancement d'un projet de fouilles dans le cadre du programme «Garonne» de l'UMR 5607 Ausonius (resp. Philippe Araguas). En 2004, une campagne de relevés topographiques effectués par Christian Martin avait permis le relevé précis de la plateforme de faible élévation qui matérialise au sol l'emplacement du site. En 2006, une campagne de prospections géophysiques a été réalisée par Michel Martinaud. Il s'agissait de replacer le site dans son contexte alluvial, mais aussi de mieux comprendre son organisation et son état de conservation. La prospection s'est donc effectuée à deux échelles.

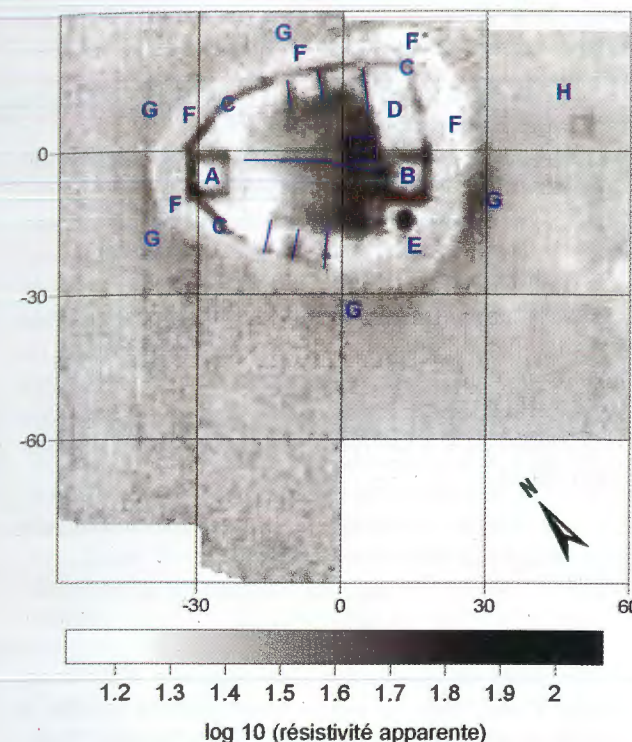
Le site du Castéra dans son contexte alluvial

Une prospection géophysique extensive de 27 ha – soit le quart occidental du méandre de Langoiran – a cherché à localiser d'éventuels paléochenaux de la Garonne ou d'autres structures alluviales, non localisés à partir de l'analyse des cartes ou des photographies aériennes, qui pourraient expliquer l'installation du site du Castéra en zone humide. Les résultats obtenus ont été pour l'essentiel négatifs, à l'exception d'une zone située au nord-est du site offrant de faibles valeurs de résistance compatibles avec l'existence d'un paléochenal qui reste à vérifier.

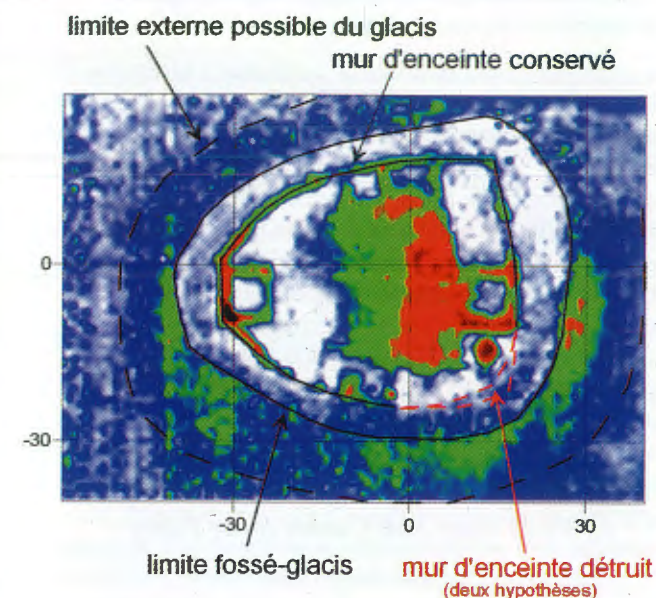
Le Castéra, premier *castrum* de Langoiran ?

Une seconde étude électrique a porté sur une surface de 12 000 m² englobant le site et ses abords immédiats. Globalement, la prospection électrique a confirmé les données des photographies aériennes tout en les précisant nettement.

A - isovaleurs en densité de gris



B - tentative d'interprétation



Langoiran le Castéra, prospection géophysique.

Elle nous apprend en particulier que la plateforme ovale supportant les structures révélées en photographie aérienne a été aménagée artificiellement à partir d'un noyau de remblais pierreux ou graveleux anthropiques et que la dénivellation actuelle est accentuée par les couches d'effondrement des bâtiments.

Il apparaît en outre que la plateforme était défendue par un système enceinte, fossé, glacis. Le mur d'enceinte, large d'au moins 1,5 m, paraît bien conservé sur l'essentiel de son tracé – globalement ovale – à l'exception de son quart sud. Il paraît disposer de fondations moins puissantes que les bâtiments A et B approximativement carrés de 7 à 8 mètres de côté situés aux deux extrémités de l'ovale du mur d'enceinte et intégrés dans son tracé. Il s'agit très probablement de deux tours portes opposées. À l'extérieur de l'enceinte et en contact avec elle, le fossé (F) dont la largeur varie entre 4 m et 7-8 m apparaît nettement. Il semble comblé de matériaux majoritairement fins sauf dans le quart sud où il est peut-être comblé par les débris de démolition de l'enceinte. À l'extérieur du fossé se trouve une couronne G de matériaux plus résistants que ceux du fossé et ceux du milieu environnant. Cette couronne est attribuable aux vestiges d'un glacis dont la largeur actuelle, inégale selon les zones, peut atteindre 15 m (au sud-ouest). La limite entre

le glacis et le fossé est par endroits bien nette (fort gradient de résistivité). Ceci peut suggérer la présence d'un mur de contrescarpe.

L'espace clôt par le mur d'enceinte présente une surface d'environ 1700 m², il abrite une cour et une série de constructions accolées contre l'enceinte de part et d'autre de la «tour» B, en particulier en D une grande pièce, d'une surface voisine de 170 m². Peut-être s'agit-il de la «salle» du *castrum* ? L'anomalie E proche de la structure B correspond à une structure superficielle résistante qui pourrait être circulaire d'environ trois mètres de diamètre. Un peu trop large pour correspondre au sommet d'un puits comblé de pierres, peut-être s'agit-il plutôt d'un bassin ?

La question de l'occupation antique

La prospection géophysique s'est étendue enfin sur les abords du site afin de rechercher d'éventuelles structures gallo-romaines qui pourraient se trouver à l'extérieur de la plateforme du Castéra d'après les découvertes de mobilier. À 30 mètres à l'est du mur d'enceinte a été repérée la structure résistante notée H. C'est une pièce carrée de cinq mètres de côté dont les murs ont une dimension inférieure au pixel, c'est-

à-dire moins d'un mètre. Est-ce le seul vestige gallo-romain découvert ou les restes d'une cabane plus récente avec fondations en matériaux durs (ou autre chose...) ?

Ces différentes observations confirment l'exceptionnelle lisibilité du site avant même le début des fouilles. Elles nous renseignent surtout de manière remarquable sur l'état de conservation des vestiges et leur niveau d'enfouissement, ce qui va permettre de guider précisément les fouilles qui débuteront en 2007 et auront, entre autres, pour but d'affiner la chronologie d'occupation du site dont on sait seulement que l'abandon semble se situer au XIII^e siècle.

Sylvie Faravel

LANGON

19-23 cours Sadi Carnot et rue Fabre

Le diagnostic réalisé à Langon entre le cours Sadi Carnot et la rue Fabre (parcelles 50 et 53 du cadastre actuel) a permis de relever seulement sur une partie (parcelle 50) des indices archéologiques. Ceux-ci témoignent d'une présence antérieure à la période contemporaine. Ainsi, le sondage 5 a livré une structure bâtie récupérée, ainsi qu'une couche sous-jacente contenant de la céramique médiévale (fin XIV^e-XV^e siècle). Ces éléments restent tout de même peu prégnants et suggèrent une occupation peu dense. Par ailleurs, le bâti devant être détruit dans le projet immobilier n'apparaît pas antérieur au XIX^e siècle. Avec ses élévations en brique, ciment et bois, il ne présente pas de caractéristique architecturale particulière.

Christian Sculler

LA RÉOLE

Rue Camille-Braylens

Le projet est implanté rue Camille Braylens, dans le centre historique de La Réole. Les stratigraphies de quatre tranchées ont livré des séquences témoignant de dépôts de versant.

Plusieurs indices d'occupation médiévale ont été identifiés dans une structure au contact des argiles pléistocènes. Un sol holocène s'y est ensuite développé ultérieurement tronqué par l'établissement des hangars contemporains. C'est dans ce contexte, qu'une structure archéologique a été mise au jour. L'interprétation des faciès dans les fenêtres d'observation, tant en dévelop-

pement vertical qu'horizontal, a été contrainte par l'exiguïté de la surface à sonder. Les contours de la fosses n'ont pas pu être identifiés formellement.

Le mobilier comprend des tessons d'origine médiévale, chronologiquement datés entre le XI^e et le premier quart du XIII^e siècle. Le site est positionné à l'intérieur de l'enceinte du XV^e siècle. Les indices matériels conservés dans la structure confirment d'une occupation et/ou de la proximité d'un habitat antérieur au XIV^e siècle. Le contexte s'apparente à une zone de culture aménagée en plate-forme en surplomb sur la rive droite du Pimpin. La nature des sédiments affleurants, de texture limoneuse peu argileuse est propice aux cultures vivrières. Aucune structure bâtie antérieure à la période contemporaine n'a été recoupée dans le cadre de cette intervention.

Wandel Migeon

Avenue Carnot

Le projet de construction d'un immeuble d'habitation, avenue Carnot, dans un secteur potentiellement sensible, a motivé un diagnostic archéologique. Le site se trouve immédiatement à l'extérieur de l'enceinte médiévale de La Réole en direction du nord. Le pont dit de Lanusse enjambe le Pimpin ou ruisseau de Cugey. A la limite nord de l'emprise, sa structure le fait considérer comme médiéval (pré-rapport du POSHA) et les tracés de voies y menant existent à l'ouest et surtout à l'est où le chemin marque la limite cadastrale de l'emprise. En amont (hors emprise) se trouvait un lavoir ; en aval (dans l'emprise) des aménagements du ruisseau auraient été observés.

Les deux tranchées de sondage réalisées sur les parcelles concernées par les travaux se sont avérées négatives. Aucun élément, tant mobilier qu'immobilier, pouvant constituer un indice de site n'est perceptible. Cela tient essentiellement au fait qu'une importante couche de remblais récents masque localement les niveaux naturels des bords orientaux du Pimpin.

Christian Sculler

LIBOURNE

9, avenue de Condat

Le projet d'extension d'une maison individuelle dans le quartier archéologiquement sensible du Condat a conduit à la prescription de ce diagnostic archéologique.

Le site est implanté sur un terrain plat en rive droite de la Dordogne, sur une terrasse du Riss (Fw3) composée de graviers et de galets emballés dans une matrice sablo-argileuse. De nombreuses industries rapportées à l'Acheuléen ont été retrouvées dans ce niveau.

Depuis le XIX^e siècle, le quartier de Condat a été l'objet de multiples découvertes archéologiques concernant essentiellement l'Antiquité, avec la découverte d'un trésor monétaire du Bas-Empire à Condat et de débris à une centaine de mètres au sud de la chapelle, au château de Condat, entre Condat et Libourne...

Les vestiges les plus anciens retrouvés lors de ce diagnostic datent du XVI^e siècle et ont été découverts dans la partie la plus éloignée de l'avenue de Condat. Ils appartiennent à une maison dont les pignons sont encore en élévation. Cette bâtisse a été étendue ou bordée par une autre maison au XIX^e siècle. Un mur correspondant probablement à l'arrière d'un chai avec façade sur rue (d'après les propriétaires) a également été découvert au sud-ouest de l'emprise, plus près de l'avenue de Condat.

Un mur de fosse d'assainissement, un bloc de maçonnerie et quelques niveaux de sols ont été observés par ailleurs. Ils ne sont pas tous datés mais ils sont vraisemblablement tous modernes ou contemporains si l'on en juge par leur profondeur d'enfouissement et leur facture.

Marie-Christine Gineste

Rue Etienne Sabatié et place Saint-Jean

L'intervention portait sur le suivi archéologique de l'ouverture d'une tranchée d'enfouissement du réseau G.D.F. et E.D.F. courant du côté nord et est de la place Saint-Jean puis remontant tout le long de la rue Etienne Sabatié. D'anciennes tranchées ont fortement perturbé les niveaux sédimentaires. La surveillance n'a permis d'observer que peu de structures bâties : un niveau de circulation pavé en gros galets et des égouts du XVIII^e siècle.

Pascal Loeuil

LOUPIAC

Hourtoye Ouest

La construction d'une maison individuelle sur un terrain de 449 m² situé à une centaine de mètres d'une villa gallo-romaine a conduit à la prescription puis à la réalisation de trois sondages

archéologiques correspondant à 10 % de l'emprise parcellaire. Ces sondages, conduits jusqu'au toit de la basse terrasse de la Garonne, se sont avérés négatifs.

Marie-Christine Gineste

Fouille de la *pars urbana* de la villa

La commune de Loupiac se situe dans le canton de Cadillac, sur la rive droite de la Garonne. S'étendant dans la vallée et sur les coteaux, elle est bordée au nord par Donzac, Omet et Cadillac ; à l'est par Monprimblanc ; au sud par Gabarnac et Sainte-Croix-du-Mont et à l'ouest par le fleuve. La villa se situe près la route départementale n° 10 au lieu-dit Saint-Romain. Ce dernier regroupe également un prieuré du XII^e siècle et une demeure du XVIII^e siècle. La villa est divisée en deux zones : la partie thermale est abritée sous une serre et se compose d'un puits, d'une *natatio* bordée d'une galerie mosaïquée en pi, d'un caniveau, d'un *praefurnium*, d'un *laconicum*, d'un *caldarium* à *solium* quadrangulaire, d'un couloir et de deux pièces. La deuxième zone se place à l'ouest de cet ensemble et comprend les fondations de la *pars urbana*, butant contre le mur de soutènement qui longe la route départementale n°10.

La présence des vestiges est connue par des découvertes ponctuelles signalées au XIX^e siècle. De 1953 à 1980, André Pezat mena neuf campagnes de fouilles et mit au jour les thermes et la *pars urbana* de la villa.

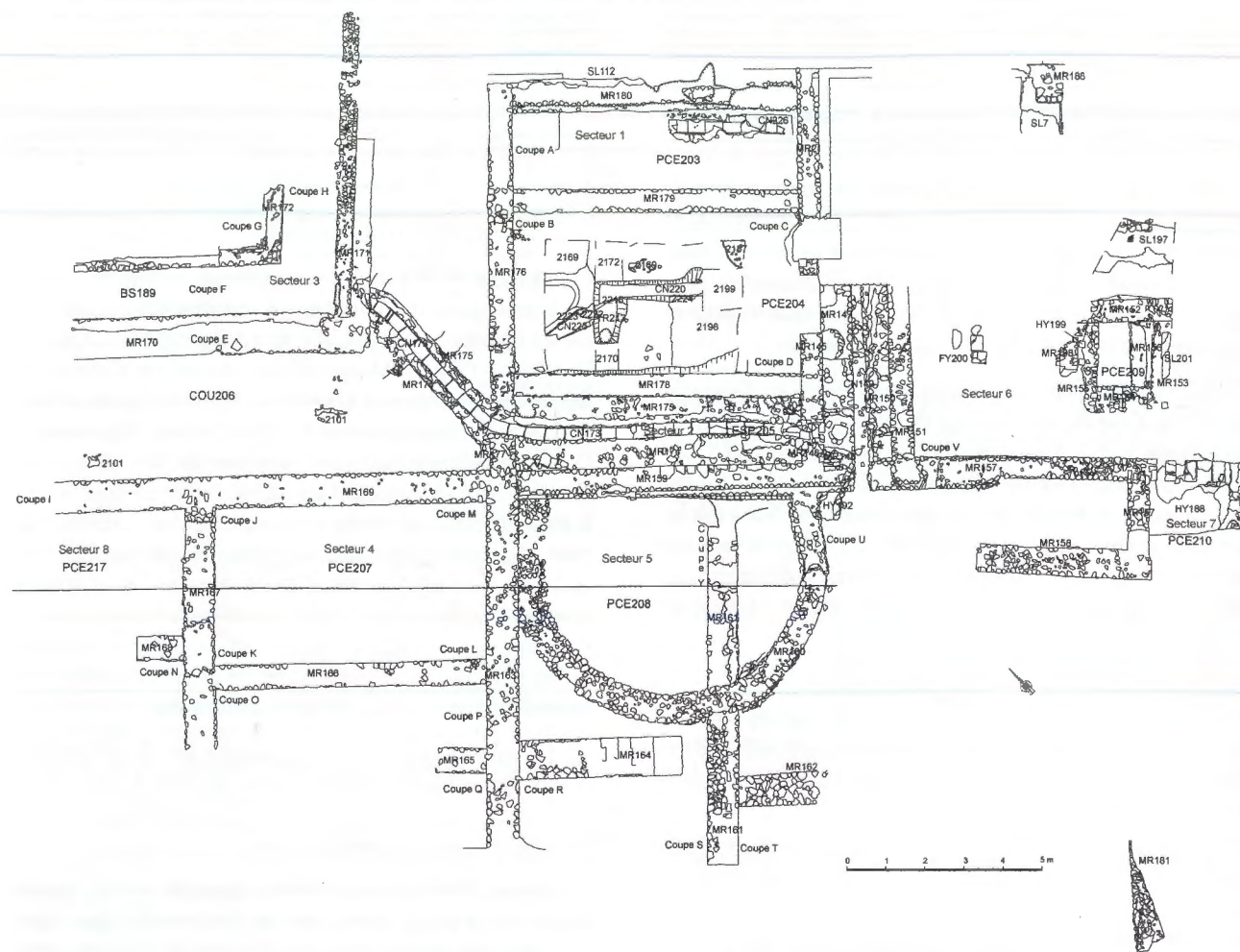
Depuis 1980, quelques études, dont une sur les enduits peints (Clyti-Bayle, 1989), ont été publiées et deux interventions préventives (Bertrand-Desbrunais, 1992 et 1993), ainsi qu'une prospection électrique (Martinaud, 2000) ont été réalisées. En 2000, une synthèse sur l'état des recherches de la villa a été rédigée, dans le cadre de maîtrise (Marian, 2000).

Dans le cadre d'un projet de valorisation du site archéologique et suite aux opérations de décapage de surface et de relevés architecturaux, menés en 2004 et en 2005 (Marian, 2004 et 2005), l'année 2006 a été consacrée à la fouille des différentes pièces de la *pars urbana*. L'objectif a été double :

- d'une part rechercher les niveaux les plus récents de la villa voir des états médiévaux encore en place en essayant de ne pas descendre au-delà la première assise en dessous de l'arasement des murs, condition souhaitée par le service régional de l'archéologie.

- d'autre part recadrer la fouille d'André Pezat (en particulier la mise au droit de ses différents sondages) et combler ses sondages qui entraînent à l'heure actuelle l'effondrement de nombreuses structures murales.

Les résultats de la campagne de 2006 sont très concluants :

Loupiac, plan de la *pars urbana* de la villa.

La pièce PCE203 du secteur 1 a livré deux tranchées issues des fouilles anciennes d'André Pezat (TR215, TR216), un lambeau de préparation de sol 2192, un niveau de sol 2216, le caniveau CN226 et un niveau d'occupation 2196. Ces différents éléments ont permis d'avancer trois phases d'occupation non datées actuellement. Le remblai 2196 pourrait témoigner d'une quatrième phase d'occupation dans la pièce PCE203, mais rien ne permet d'en être assuré pour l'instant.

La fouille de la pièce PCE204 du secteur 1 a permis de mettre au jour un niveau d'occupation 2170, une tranchée issue des fouilles anciennes (TR219) et un réseau de canalisations. Elle a également permis de déterminer avec certitude une phase d'occupation en plus de celles déjà identifiées depuis l'année 2005. Toutefois, elle n'est pour l'instant pas datée. Le réseau d'irrigation, constitué par la tranchée TR213 et les canalisations CN220 et CN225, correspond à une phase d'occupation

certainement postérieure à celle de l'occupation du niveau de sol aujourd'hui disparu, qui devait fonctionner avec les quatre murs ceignant la pièce PCE204.

Le secteur 3 se compose d'un couloir COU206 et d'un bassin d'agrément BS189. Deux phases de construction ont pour le moment été identifiées dans le couloir COU206. Aucune datation n'a été proposée. Le secteur 3 comporte une tranchée, issue des fouilles anciennes (TR223) et longeant le mur MR169. La première phase de construction correspond à la fondation de sol construit de mortier et de cailloutis 2180 qui est antérieure au couloir COU206 et la seconde phase de construction est marquée par le sol construit en béton de tuileau 2101, conservé en deux lambeaux.

La fouille des divers remblais du bassin d'agrément BS189 a permis d'avancer l'abandon de ce dernier entre la fin du II^e et le III^e siècle ap. J.-C. De plus, la découverte des fûts de colonne

monolithe fragmentaire 2240 et 2242 permet également de proposer une phase d'occupation du bassin d'agrément aux alentours de la deuxième moitié du II^e siècle ap. J.-C. Ces divers remblais ont livré en particulier de nombreux fragments de plaques de plafond d'enduit peint qui feront l'objet pour l'hiver 2007 d'une étude complète par Jérôme Marian et le comité de sauvegarde de la Villa de Saint Romain.

La fouille du secteur 4 a permis d'atteindre le substrat 2186 à 2,34 m du point zéro.

Elle a livré également deux tranchées issues des fouilles anciennes (TR221, TR222) et deux remblais à base de matériaux de destruction 2208 et 2212 dans lesquels ont été recueillis de nombreux fragments de plaques d'enduit peint. Ces derniers feront également partie de la campagne de remontage prévue cet hiver.

La fouille du secteur 5 a livré une fosse de récupération (FS214) des blocs du mur MR160, un sol de terre rubéfié 2182, un sondage (SD218), issu de la fouille ancienne de 1972 et un remblai à base de matériaux de destruction 2181 qui correspond à la phase d'abandon de la pièce PCE208, comprise entre la deuxième moitié du II^e et le III^e siècle ap. J.-C.

La fouille du secteur 8 a permis de mettre au jour un radier de pierres 2011, recouvert par une préparation de sol 2231 et une couche de dépotoir 2221. Aucune datation n'a été proposée.

La campagne de 2007 prévoit de poursuivre la fouille des secteurs 1, 3, 4, 5 et 8 afin d'atteindre les niveaux d'abandon, de construction et d'occupation, antérieurs aux divers sols repérés cette année.

Il pourrait également être envisagé d'effectuer un décapage de surface de l'aile sud-ouest nord-est du couloir COU206 et du bassin BS189 jusqu'à l'angle nord de la serre afin de compléter le relevé architectural de la villa, d'identifier la nature des remblais, de confirmer leur datation, d'y observer des similitudes avec les remblais de l'aile sud-est nord-ouest et de déterminer exactement les risques d'intrusion, imputables pour la plupart aux fouilles anciennes, afin d'aborder les couches proprement archéologiques.

Jérôme Marian

Clyti-Bayle, 1989. Peintures murales romaines inédites de Gironde, *Aquitania*, 7, Bordeaux, Société Archéologique de Bordeaux, p. 95-117.

Bertrand-Desbrunais, j.-B. 1992. Loupiac Saint-Romain, Aquitaine, service régional de l'archéologie, *bilan scientifique de la région*, Bordeaux, p. 59.

Bertrand-Desbrunais, j.-B. 1993. Loupiac Saint-Romain, Aquitaine, service régional de l'archéologie, *bilan scientifique de la région*, Bordeaux, p. 51.

Martinaud, M. 2000. Rapport de prospection électrique, S.R.A.

MARIAN, J. 2000. Etude de la villa gallo-romaine de Loupiac, mémoire de maîtrise, Université de Bordeaux III, 1999-2000, 2 volumes.

MARIAN, J. 2004. Fouille des thermes de la villa, document final de synthèse, S.R.A.

MARIAN, J. 2005. Fouille de la *pars urbana* de la villa, document final de synthèse, S.R.A.

MARCILLAC

Eglise Saint-Vincent

La commune de Marcillac se situe au nord du département de la Gironde. L'église Saint-Vincent, érigée au centre du bourg, bénéficie de la protection de certaines de ses parties, qui sont : soit classées au titre des monuments historiques (le portail par arrêté du 1^{er} décembre 1908), soit inscrites à l'inventaire supplémentaire (le clocher par arrêté du 24 décembre 1925). La croix du cimetière est également classée (arrêté du 20 décembre 1907).

Plan de l'édifice

L'église, orientée, est composée d'une nef à quatre travées régulières, flanquée d'un collatéral du côté sud, et du côté nord, ouverte sur la quatrième travée, une chapelle quadrangulaire à absidiole. Le chœur est formé d'une travée et demie avec un chevet plat. Au-dessus s'élève un clocher rectangulaire massif. Au sud de cette partie s'appuie la sacristie.

Une série de douze contreforts vient épauler les murs : des contreforts d'angle jumelés en équerre au nord-est et au sud-ouest ; deux contreforts angulaires au sud-ouest et au sud-est du collatéral ; huit contreforts droits sur les faces nord et sud, dont un très saillant au niveau de la nef au nord.

L'élévation intérieure comporte un seul niveau, couvert d'une voûte en berceau surbaissé dans la nef, en demi-arc-de-cloître sur le bas-côté. Dans le chœur, la voûte est sur croisée d'ogives.

Sur le plan des entrées, à l'occident, le portail s'ouvre sur la nef, et une seconde porte, plus petite, ouvre directement sur le bas-côté. A l'extrémité orientale, entre ce dernier et la sacristie une autre porte donne accès au chœur. Au même endroit, dans l'angle nord-ouest, un escalier à vis (caché derrière un placard) permet de monter au clocher.

Chronologie

Sur le plan chronologique, si à l'origine, l'église est romane, elle connaît ajouts et modifications au cours de son histoire.

Ce qu'il est actuellement possible de dater se distribue comme suit :

- XIIe siècle : le portail et le mur nord de la nef.
- XIIIe siècle : les parties inférieure et moyenne du clocher
- XIVe – XVe siècles : l'élévation supérieure du clocher.
- XVIe : le bas-côté sud.
- XVIIe : la chapelle septentrionale, le contrefort saillant au nord, les piliers entre la nef et le collatéral.
- XVIIIe : la sacristie.

Résultat

La réalisation de trois sondages aux pieds des murs de l'église a permis d'apprécier la qualité des fondations du clocher (XIIIe siècle) et du bas-côté nord (XVIe siècle). Trois niveaux de tombes ont également été mis au jour. Une des sépultures, coupée par les fondations du clocher, montre que le niveau le plus profond pourrait être antérieur à la mise en place de ce dernier. En outre, La présence de cuves de sarcophages témoignerait d'un site funéraire relativement précoce. Cette ancienneté chronologique pourrait être confirmée par quelques tessons céramiques datés des VIIIe-Xe siècles.

Christian Scullier

A.D. Gironde, série G.

A.M. Cadastre napoléonien, section C, année non précisée.

Dupuis-le Maréchal, C., Chavier, L. 2003. *Description et historique de l'église Saint-Vincent de Marçillac, Canton de Saint-Ciers-sur-Gironde*. C.R.M.H. Aquitaine, p.14, ill.

MOULIS-EN-MÉDOC

Le Bourg

L'intervention portait sur le suivi archéologique du terrassement d'une tranchée d'enfouissement du réseau G.D.F. et E.D.F. sur l'avenue de la Gironde dans le bourg de Moulis-en-Médoc. Une structure bâtie gallo-romaine a été découverte élargissant ainsi l'espace d'occupation pour cette époque. Des inhumations en pleine terre ou en tombe construite ont été mises au jour permettant de mieux cerner les limites du cimetière. Seule une tombe construite du XI-XIIIe siècle a été fouillée. Des tessons protohistoriques ont été mis à jour dans une zone restreinte et peu perturbée dans la zone ouest de notre surveillance.

Pascal Loeuil

32, rue de la Fontaine

Dans le cadre d'un projet de viabilisation d'un terrain en vue de lotir, une opération de diagnostic archéologique a été effectuée le 16 octobre 2006. Le projet du futur bâtiment prend place sur un terrain de 1000 m². Ce secteur est archéologiquement sensible par la présence éventuelle d'occupations néolithiques et antiques.

Deux sondages ont été réalisés sur l'emprise du projet.

Le premier a livré, dans une matrice limono-sableuse brune légèrement oxydée par des nodules ferreux de couleur rouille, sans aucune organisation révélée, des vestiges gallo-romain (*tegulae* et un tesson de céramique). Il semble que cette couche soit rapportée.

A également été relevée, une canalisation en terre cuite datant de la fin de la période moderne ou du début de l'époque contemporaine.

Le second a livré dans le même remblai rapporté décrit précédemment, des fragments de *tegulae* et des scories de bas fourneaux.

Aucun vestige archéologique en place n'a été reconnu au niveau du projet.

Marc Rimé

PODENSAC

Prospection diachronique

La commune de Podensac, chef-lieu de canton dans le département de la Gironde, se situe sur la rive gauche de la Garonne. La commune, de plan octogonal, est bordée au nord par Virelade et Rions, à l'est par Beguey, au sud par Cérons et à l'ouest par Illats. La route nationale 113 traverse la commune du nord au sud.

Pour cette première campagne de prospection sur la commune de Podensac, le choix s'est porté sur l'étude de la section cadastrale A1. Plusieurs lotissements sont en prévision de construction sur ce secteur qui recèle un intérêt archéologique non négligeable. Les recherches ont été menées dans l'environnement proche d'un édifice mentionné en tant que léproserie courant VIIIe-Xe siècle (Baker, 1916), et construit sur les vestiges d'un établissement antique comme le confirment les fouilles menées en 1962 par André Pezat. Restauré et consacré, cet édifice remplira son rôle de chapelle annexe de l'église Saint-Vincent de Podensac. Elle est connue sous

le vocable de Saint-Lazare (Xe siècle), puis Sainte-Sportalie (XVe siècle). En 1865, elle est mentionnée en tant que maison particulière par Léo Drouyn.

Les ateliers de tuiliers sont l'autre intérêt de cette prospection. A 300 m de la chapelle, nous avons retrouvé deux emprises au sol qui correspondent à l'emplacement de deux ateliers de tuiliers et un troisième site avec des structures en élévation ainsi que le four. Les artefacts présents au sol autour de ces trois sites, tels que des scories de verre, des tuiles et briques déformées ou brisées en très grande quantité permettent de mettre en corrélation les observations de terrain et les structures décrites dans les cadastres napoléoniens de 1811 et 1850, qui attestent de la présence des ateliers.

L'histoire de ces ateliers de tuiliers est très peu connue, pourtant tous les éléments entourant ce site nous laissent envisager un complexe structuré, autonome. Ils étaient proches de la Garonne, via un chenal qui s'avancait au milieu de ce quartier tuilier et se terminait par un port situé sur la limite communale d'aujourd'hui. La proximité de la chapelle annexe permettait de rendre le culte sans s'éloigner des ateliers. Selon les notes de l'abbé Baurein, les ateliers de tuiliers de Podensac ont servi à approvisionner en chaux la construction de la tour Saint-Michel à Bordeaux (Baurein).

Non loin de cet ensemble une stèle funéraire gravée a été retrouvée, mentionnée par Léo Drouyn en 1839 dans ses notes archéologiques. Elle fut photographiée en 1936 par Henri

Redeuil et disparut ensuite. Cette stèle de forme générale cubique (0,50 m d'arête), est taillée en tronc de pyramide renversé, comportant sur une des faces une inscription gravée. Les mentions anciennes ne donnent pas d'indication sur les inscriptions, elle daterait de 1350. Une analyse épigraphique est en cours au centre d'études supérieures de civilisation médiévale de Poitiers.

En prévision pour 2007, nous envisageons une superposition des trois cadastres (1811, 1850, 1939) pour connaître l'utilisation et l'évolution des ateliers de tuiliers et du chenal, mais aussi du quartier des tuilières dont l'histoire est liée à leur exploitation.

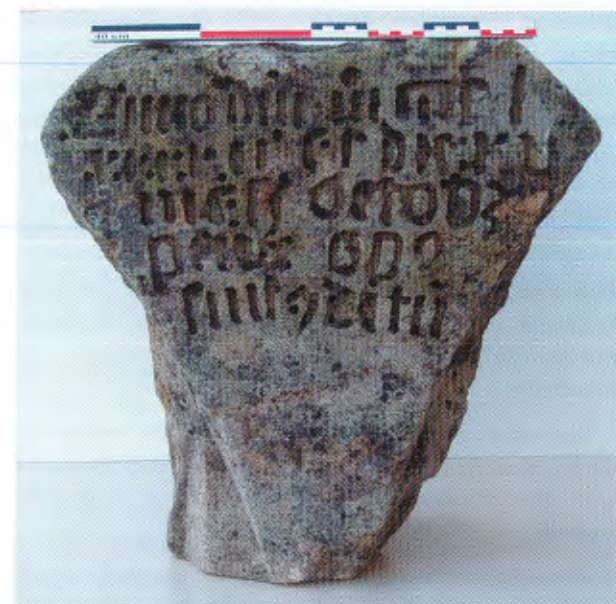
La recherche des noms des exploitants des ateliers de tuiliers permettrait sûrement de retrouver des archives ou des pistes de recherches pour comprendre l'activité tuilière de Podensac.

Les perspectives de terrain pour 2007 ont pour but :

- d'effectuer, avec l'aide et l'accord du propriétaire de la parcelle n° 22, un nettoyage et un débroussaillage du site,
- de faire un relevé en plan et un relevé topographique des ruines d'un des atelier de tuilier pour un repositionnement correct et à l'échelle des structures bâties,
- de comprendre l'évolution et l'agencement des quatre pièces de l'atelier présentes sur le cadastre de 1850 et l'environnement actuel du site.

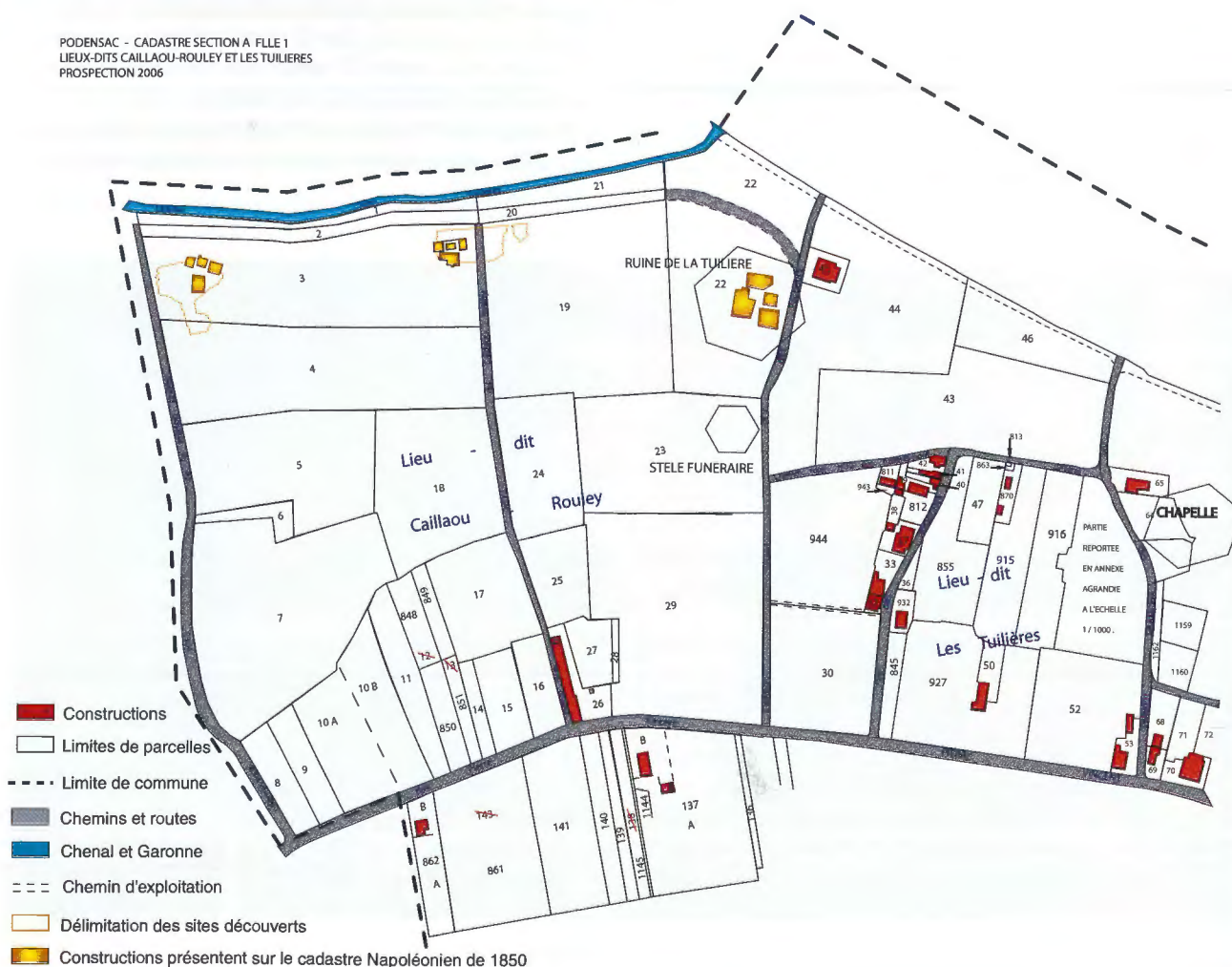


Podensac, vue aérienne.



Podensac, stèle funéraire.

PODENSAC - CADASTRE SECTION A FILLE 1
LIEUX-DITS CAILLAOU-ROULEY ET LES TUILIERES
PROSPECTION 2006



- d'envisager un sondage dans le comblement 1031 de la pièce PCE1 pour connaître le niveau de sol du four,
- enfin, d'avancer des éléments de réponse aux interrogations précitées.

Jean-Marc Depuydt,
avec la collaboration de Jérôme Marian

BAKER, G. C. 1916. *Sur l'existence d'une léproserie à Podensac à Sainte-Sportalie*,

Abbé Baurein. 1876. *Variétés bordelaises ou essai historique et critique sur la topographie ancienne et moderne du diocèse de Bordeaux*. Bordeaux : Féret et Fils, t. 3 : p. 97.

SAINT-CHRISTOPHE-DES-BARDES

Gisement de Laroque

Il s'agit d'un abri sous roche effondré, creusé dans un affleurement de calcaire à Astéries, que nous avons découvert dans les années 1970. Il appartient à un ensemble de gisements magdaléniens situés dans l'ancienne juridiction de Saint-Emilion. Ce sont notamment les gisements sous abri ou en pied de falaise de Fongaban (Saint-Emilion), Bellefont-Belcier (Saint-Laurent des Combes), Maurens (Saint-Hippolyte). Situé à proximité du château de Laroque, il se place au fond d'un vallon qui débouche sur la plaine alluviale de la basse vallée de la Dordogne. C'est la présence de silex taillés découverts dans une parcelle de vignes et en surface à la base du talus, dans un secteur où affleure l'argile stampienne, qui a permis sa découverte. Un premier sondage sous forme de tranchée, a été entrepris dans la zone ouest du gisement, sans grands résultats. Il a révélé sur l'argile du *substratum* un dépôt argilo-limoneux quasiment dépourvu de vestiges archéologiques et coiffé par un niveau de calcaire stérile immédiatement sous la terre végétale. Un sondage de surface plus réduite, entrepris à quelques mètres à l'est du précédent, a montré la présence sous la terre végétale à racines, d'un éboulis en plaquettes renfermant des silex taillés peu patinés et de la faune bien conservée. Seule la surface de ce niveau a été dégagée pour ne pas trop entamer ce site conservé dans sa quasi intégralité sous un chaos de blocs effondrés. L'industrie lithique recueillie dans ce site rappelle celle du gisement magdalénien de Maurens tout proche et elle évoque le Magdalénien supérieur. Elle est faite en silex sénéziens recueillis sous forme de galets dans la plaine alluviale de la Dordogne toute proche. La faune comporte surtout des restes de Cheval.

Michel Lenoir

SAINT-DENIS-DE-PILE

Îlot Centre bourg

La réalisation de huit sondages archéologiques sur une parcelle à lotir de 7650 m² dans le centre bourg de Saint-Denis-De-Pile n'a pas fait apparaître de structure potentiellement riche. Hormis les fondations de bâtiments contemporains (XIX-XXe siècles), partiellement détruits pour les besoins de l'opération, ce sont les traces d'un fossé et une fosse récente qui ont été relevées. De la céramique éparse a été ramassée. Parmi celle-ci des éléments de la fin du Moyen Age sont à signaler.

Christian Scullier

SAINT-LAURENT-MÉDOC

Groupe scolaire : découverte

C'est dans le cadre d'une découverte fortuite que le service régional de l'archéologie est intervenu sur la commune de Saint-Laurent-Médoc.

En effet, ce sont les enfants qui en jouant dans le sable de la cour de l'école ont découvert des ossements vraisemblablement humains.

Lors de la visite sur place, le service a constaté la présence en abondance d'ossements, de dents, ainsi que des fragments de poterie dans le sable.

Rapidement un sondage d'un mètre cube fut réalisé pour déterminer s'il s'agissait de matériaux déplacés par les terrassements liés à la construction de l'école ou s'il s'agissait d'un site dont la partie supérieure avait été mis au jour par les enfants.

Dès le premier décapage d'une dizaine de centimètres des niveaux comprenant les feuilles et les papiers de bonbon, il fut évident que le site n'avait pas été perturbé en profondeur.

Des tessons, ossements ainsi que des silex étaient présents sur l'ensemble du sondage, la globalité de ce mobilier fut confié à Mme J. Roussot-Larroque pour expertise et proposition de datation. Il s'agirait :

- d'une flèche pédonculée à ailerons équarris, finement retouchée, denticulée, en silex gris jaunâtre ;
- d'un outil en silex allongé, à retouche continue, abrupte sur une bord, présentant quelques retouches sur le bord opposé, en silex gris clair ;
- d'un objet énigmatique en calcaire portant de fines cannelures obliques parallèles.

La céramique est très fragmentée. On remarque des tessons fins de couleur rouge décorés de bandes horizontales

remplies de hachures obliques très finement pointillées, visible-ment par l'impression d'un bord de coquillage qui comportait quatorze dents au centimètre.

Ces bandes sont bordées de lignes pointillées imprimées plus profondément, certaines sont doubles.

Il s'agit pour l'essentiel de gobelets très caractéristiques du «standard» campaniforme maritime, d'une exécution particulièrement fine. Ce Campaniforme maritime date d'environ 2500 ans av. J.-C.

Jean-Baptiste Bertrand-Desbrunais

Groupe scolaire : fouille

La découverte par les enfants, dans la cour de l'école maternelle, de vestiges humains et céramiques a conduit à la mise en place d'une opération de sauvetage. La présence de tessons caractéristiques du Campaniforme associés à celle d'une élévation nous a orienté vers l'existence d'un monument funéraire, type sépulture tumulaire de la fin du Néolithique.

La sépulture est implantée sur une élévation naturelle, remaniée au moment de l'implantation de cette école et du gymnase voisin. Cette butte de sable, peu élevée, s'étend selon un axe sud-est/nord-ouest. Elle se partage entre l'enceinte de l'école (sept mètres dans le sens nord-sud pour huit mètres dans le sens transversal) et un terrain vague (largeur *id.* pour une longueur de l'ordre de dix mètres). Son élévation maximale est de l'ordre d'un mètre.

A ce jour, son exploration dessine une tombe non mégalithique associant des matériaux périssables, des pierres et de l'argile. Nous avons ainsi pu reconstituer une chambre funéraire rectangulaire de quinze m² environ d'axe nord/sud. Un couloir d'accès semble apparaître à l'angle sud-ouest. A l'ouest, la présence d'argile à distance de la chambre pourrait venir délimiter un tertre, probablement de sable. L'extrémité nord et la limite est sont plus confuses, sans indice de présence d'un tertre. Les tumulus non mégalithiques sont principalement connus dans la moitié nord de la France. Ailleurs, leur présence est suspectée, mais aucune n'a cependant fait l'objet d'observations suffisamment rigoureuses pour que leur existence soit réellement avérée.

La série céramique associée au fonctionnement funéraire vient de manière très appréciable compléter, avec une quinzaine de formes, le corpus céramique campaniforme du Sud-Ouest, en constituant la collection la mieux documentée d'Aquitaine. Elle montre des influences méditerranéennes et atlantiques, ce qui place le Médoc dans une zone de contact entre ces deux courants. L'absence d'indices d'une culture antérieure ou



Saint-Laurent-Médoc, groupe scolaire, vue de la fouille.

contemporaine (Artenac) suggère que l'édification de cette tombe pourrait être l'oeuvre des campaniformes. Hormis la céramique, le matériel archéologique est relativement indigent. Il est classique pour cette culture, à l'exception d'une dent d'ours percée. La collection constituée par les restes humains est très partielle et principalement composée des éléments les plus petits. Un premier effectif minimal a été calculé sur la base des restes dentaires et a livré un nombre minimum d'individu de seize sujets dont quatre enfants.

Cette structure funéraire éclaire d'un jour nouveau la question des rapports entre sépultures collectives et utilisateurs campaniformes, et de l'éventuelle construction des premières par les seconds. Il ne s'agit vraisemblablement pas du cas classique de réutilisation d'un monument préexistant et déjà plus ou moins ruiné, mais bien plus certainement d'une construction faite par ceux-là même qui en ont été les utilisateurs.

Il nous semble essentiel d'achever l'exploration de cet ensemble en poursuivant le dégagement de la tombe, notamment sur le terrain mitoyen et en terminant le secteur déjà ouvert. La poursuite des fouilles est nécessaire pour approfondir les questions soulevées et imaginer des scénarios explicatifs dépassant le stade des conjectures actuelles. Ce site apparaît comme un jalon essentiel du campaniforme atlantique.

Patrice Courtaud, Antoine Chancerel

Communal de la Mothe

Le projet de construction d'un lotissement est à l'origine du présent diagnostic. Si, d'un point de vue strictement matériel, les résultats du diagnostic peuvent être considérés comme négatifs ou presque, puisqu'un seul fossé (vraisemblablement récent) et un micro éclat de silex ont été mis au jour, d'un point

de vue plus large, ce diagnostic est extrêmement positif puisque des paléosols anciens (Tardiglaciaire et Boréal) ont été mis au jour et peuvent être suivis dans toute la partie nord de l'emprise constituée par d'anciennes dunes dont le relief est encore visible dans le paysage actuel.

Isabelle Kerouanton

SAINT-MACAIRE

10 rue de l'Eglise

Une intervention de diagnostic archéologique s'est déroulée du 9 au 13 octobre 2006 dans le cœur historique du bourg de Saint-Macaire situé en Gironde, sur la rive droite de la Garonne, en amont de Langon.

La municipalité de Saint-Macaire, propriétaire des parcelles concernées envisage de céder ce terrain sis au n°10 de la rue de l'église à l'association d'étude et d'action pour l'enfance inadaptée qui projette d'y construire un centre d'accueil pour enfants autistes. Le projet consiste en un bâtiment sur un niveau fondé sur micros pieux espacés de 3,50 m à 5 m localisés essentiellement à l'aplomb des murs porteurs. Le terrain était occupé par une ancienne tonnellerie et un bâtiment de pierre «de type XIX^e siècle». Ces constructions ont été démolies en préalable à l'intervention archéologique.

Les résultats ont permis de confirmer l'existence d'une occupation antique vraisemblablement sous forme d'une villa dont l'emprise s'étend depuis le prieuré Saint-Sauveur où des salles en abside associées à du mobilier antique avaient été mises au jour dans les années 70 jusqu'aux sondages 1 et 2 de la présente opération archéologique.

L'occupation du Moyen âge s'installe directement sur les remblais de nivellement recouvrant en partie les vestiges antiques. Elle se matérialise par une voirie sous l'emprise de l'actuelle impasse de la Malice qui était alors une véritable rue ouverte aux deux extrémités, un bâtiment d'habitation installé au nord-ouest du terrain disponible, une levée de terre faisant office d'enceinte du bourg prieural et des traces plus ou moins marquées d'une réoccupation des structures antiques.

Il est curieux de constater que les vestiges du plein Moyen âge? c'est-à-dire du XIII^e au début du XV^e siècle semblent absents. Aucun mobilier appartenant à cette période n'a été retrouvé, les remblais modernes des XV^e et XVI^e siècles colmatent directement les niveaux du X^e et du XII^e siècles.

Catherine Ballarin

13 cours Victor Hugo

En préalable à des travaux d'aménagement paysager, une opération de diagnostic archéologique a été réalisée par l'Inrap au 13, cours Victor Hugo dans le bourg médiéval de Saint-Macaire, à l'aplomb du rempart du XIV^e siècle et à proximité de la Porte-Neuve.

Cette campagne de diagnostic archéologique a permis d'apporter quelques informations relatives à l'occupation urbaine à l'intérieur du rempart. Ce sont surtout des réponses négatives mais qui contribuent, malgré tout, à accroître nos connaissances sur la topographie de ce secteur de la ville.

En premier lieu, on constate une occupation antérieure à la construction du rempart. Pour l'instant, la nature de cette occupation, matérialisée par un trou de poteau et une portion de structure en creux reste indéterminée. En termes de chronologie, il ne semble pas que cette phase remonte au-delà du début XIII^e siècle.

Par ailleurs, l'hypothèse de constructions adossées au mur d'enceinte n'est pas vérifiée avant l'époque contemporaine.

Enfin, en ce qui concerne la courtine elle-même et la porte Neuve, la campagne de diagnostic a permis d'établir que le rempart a fait l'objet d'un entretien soigneux avec des reprises en sous-œuvre. De la Porte-Neuve et de l'escalier du chemin de ronde, il n'a pas été observé d'autres vestiges que ceux constatés sur la partie du rempart conservée en élévation.

Catherine Ballarin

SAINT-MAGNE-DE-CASTILLON

Le petit Caulay

Suite au projet de construction d'un lotissement, un diagnostic archéologique a été réalisé.

La commune de Saint-Magne-de-Castillon est située au nord-est de la Gironde sur la rive gauche de la Dordogne.

En dehors de quelques éclats de silex et d'un fragment de lame hors contexte aucun élément archéologique en place n'a été mis au jour.

Anne Pons-Métois

SAINT-PALAIS

Le bourg

La commune de Saint-Palais se situe dans le nord de la Gironde, aux portes de la Saintonge. L'église, dont les pourtours font l'objet d'un projet d'assainissement et donc nécessitant un diagnostic archéologique, se dresse dans le centre du bourg à l'extrémité d'un versant dont l'altitude moyenne est de 65 m NGF. Le bâtiment bénéficie de la protection relative à son inscription à l'Inventaire supplémentaire des monuments historiques.

Plan de l'édifice

Le bâtiment orienté, est composé d'une nef simple à deux travées de dimensions inégales, d'un avant-chœur et d'un chœur en abside semi-circulaire flanqué, côté sud, d'une sacristie. Les murs ressortent au passage de chacune des parties. A l'ouest, le portail est ouvert au centre d'un clocher-mur. Celui-ci est garni d'une arcature de quatre baies aveugles encadrant une seule fenêtre. Une série de quatorze contreforts inégalement répartis vient épauler les murs. L'élévation intérieure comporte un seul niveau. La charpente est apparente dans la nef, une voûte en berceau couvre l'avant-chœur, une autre en cul-de-four, couvre le chœur. Certains chapiteaux intérieurs, ainsi que des éléments du portail, de la façade ou de l'avant-chœur à l'extérieur (corniche, modillons,...) comportent une décoration sculptée.

Mise à part l'adjonction tardive de la sacristie, l'église ne connaît pas d'ajout modifiant son plan d'origine. Cependant, le mur gouttereau nord de la nef, effondré dans la première moitié du XIXe siècle aurait été reconstruit à partir de 1838.

Sur le plan chronologique, l'édifice apparaît dans son ensemble de l'époque romane. Il aurait été construit dans le courant du XIIe siècle, ce qui correspondrait aux quelques éléments historiques connus.

Résultats

Sur les trois fenêtres ouvertes le long des murs de l'église, deux ont révélé différents types de vestiges.

Il s'agit d'abord de structures construites, notamment trois murs en petit appareil qui se situent, soit en fondations des élévations actuelles (M2 sous le mur gouttereau nord), soit en avant de l'édifice (M1 perpendiculaire à M2, ou M6 parallèle à la façade occidentale). Par ailleurs, nous avons une base de massif en arrachement du mur nord qui souligne la réfection de cette partie.

Il s'agit ensuite, de structures funéraires constituées, par des tombes en cercueils et/ou des tombes en pleine terre (deux

niveaux reconnus), et par un groupe d'au moins quatre sarcophages (ceux-ci, bien qu'incomplets semblent monolithes et trapézoïdaux). La situation de ces derniers, coincés entre le mur de façade et un des murs en petit appareil, suscite un questionnement tant sur l'organisation de cet ensemble que sur l'évolution historique et architecturale du site. Ajoutons, qu'une fosse comprise dans le contexte précédemment décrit, comprenait un intéressant mobilier céramique datable des VIIe-IXe siècles. Tous ces éléments tendent à témoigner de la présence de structures antérieures à l'époque romane.

Christian Scullier

SAINT-PIERRE-D'AURILLAC

Plateau scolaire

C'est à la faveur d'un projet immobilier sur le «plateau scolaire» de la ville de Saint-Pierre d'Aurillac, qu'une expertise archéologique a pu être mise en place aux abords d'une villa antique partiellement reconnue dans son plan durant la seconde moitié du XIXe siècle.

Cinq sondages archéologiques ont été ouverts dans une parcelle sise à 50 m environ à l'est de ce domaine antique d'Aiguillon installé sur un rebord de terrasse dominant la vallée de la Garonne.

Un seul sondage s'est révélé positif. Les vestiges antiques rencontrés correspondent à des structures en creux (fosse, trous de poteau) peu densément groupées en périphérie orientale de la villa antique. Le mobilier recueilli est composé de rares tessons de céramique de datation tardive.

Luc Wozny

SAINT-QUENTIN-DE-BARON

Eglise

Le suivi archéologique des tranchées de pose d'un réseau de récupération d'eau pluviale sur deux sections, réalisé dans le cadre des travaux de mise en valeur de l'église paroissiale de Saint-Quentin-de-Baron par l'architecte en chef des Monuments Historiques, Michel Goutal, a concerné les flancs nord et sud du sanctuaire. L'opération réalisée en mars 2006 est restée volontairement limitée en profondeur (de 35 à 50 cm de profondeur) étant donné la densité de vestiges funéraires révélés par deux sondages diagnostics conduits préalablement par l'Inrap (Ballarin, 2005). Néanmoins, sur l'emprise du tracé,

plusieurs éléments sépulcraux ont été recensés, notamment huit couvercles de tombes en dalles calcaires, des parois de cuves sépulcrales monolithes et quelques sépultures en pleine terre. Les travaux n'ont pas concerné le chevet de l'église. Du côté ouest, les deux sections de tranchée ont été plus profondes aux abords du mur de clôture du cimetière afin de rattraper le niveau de chaussée extérieure et permettre l'évacuation des eaux. Il a été observé au sud-ouest, à 1,10 m sous le sol actuel, un remblai sépulcral médiéval dans lequel est apparue une sépulture en pleine terre recoupée par la clôture du cimetière. Au nord-ouest, la tranchée, portée jusqu'à 1,60 mètres sous le sol actuel, a révélé une cuve calcaire creusée d'une logette céphalique trapézoïdale. Un crâne y était déposé. Le mobilier est assez pauvre ; il comprend principalement des tessons de céramiques d'époque moderne et médiévale. Il est à signaler le long du bas-côté nord, un amas important d'ossements en réduction que la tranchée est venue recouper sur plusieurs mètres. Cette

concentration pourrait correspondre au décaissement des terres le long du chevet et à la translation de sépultures contenues dans les anciens caveaux du XIXe siècle, détruits et remplacés par l'actuelle ceinture de tombes en ciment réalisés au milieu du XXe siècle.

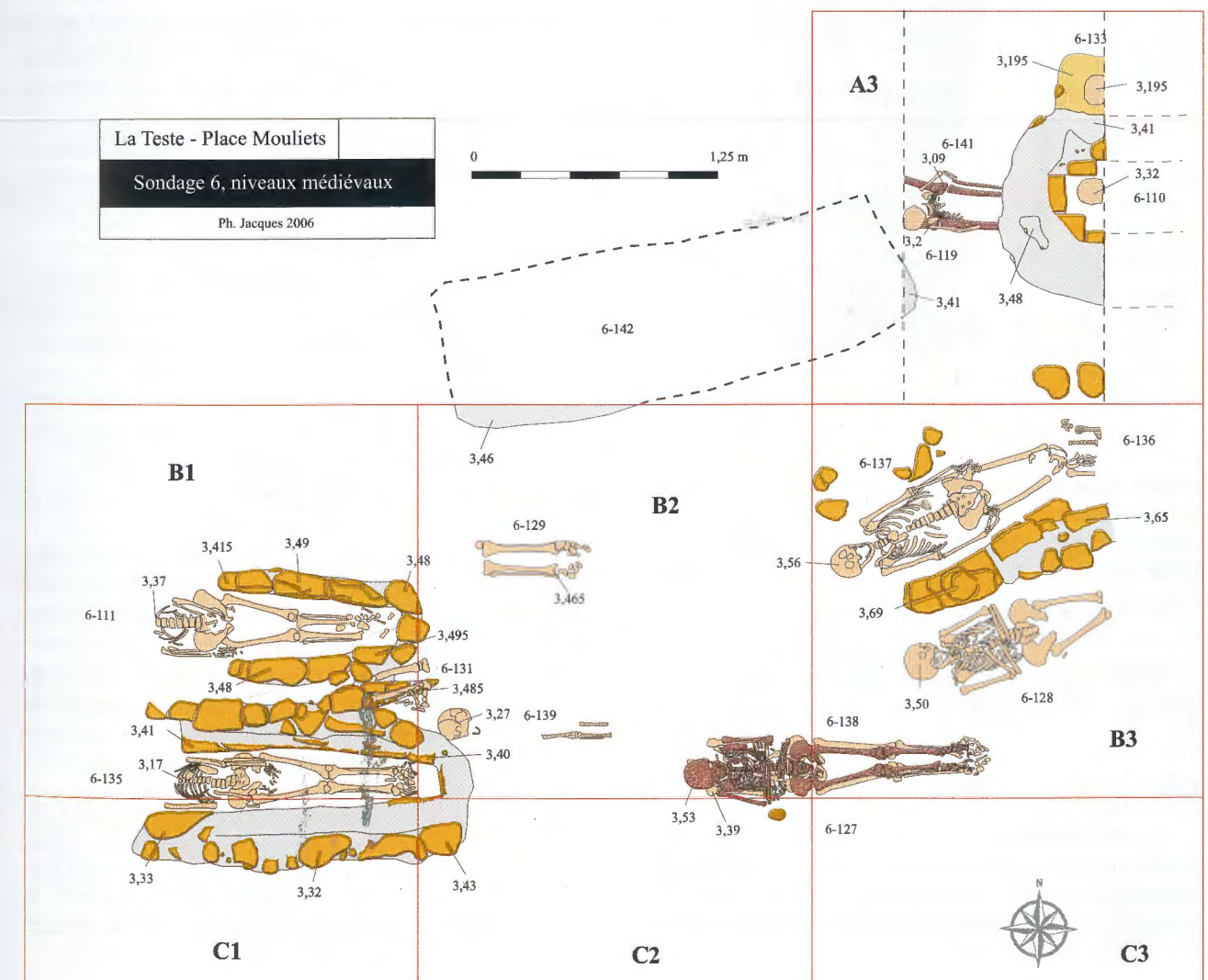
Jean-Luc Piat

BALLARIN, C. 2005. Saint-Quentin-de-Baron, Eglise de Saint-Quentin. Bilan scientifique de la région Aquitaine, 2005, p. 98.

LA TESTE-DE-BUCH

Place Léopold-Mouliets

Les résultats obtenus lors de la campagne de 2005 ont permis d'appréhender de nouvelles problématiques et donc d'orienter les sondages de la fouille de 2006 en fonction de trois axes :





La Teste-de-Buch, place Léopold-Mouliets.

- affiner et étayer les premières hypothèses sur la chronologie de la nécropole ;
- préciser l'emprise et l'orientation du fossé entourant l'ensemble castral ;
- commencer à voir comment l'habitat se développe et s'organise au sud de l'ensemble château/nécropole.

Cette nouvelle programmation s'est donc recentrée sur trois sondages de manière à répondre aux nouveaux axes de recherches.

Sondage 6

Il a été implanté au sud de l'église à proximité du sondage 1 de 2005. C'est la plus grande surface ouverte sur la nécropole paroissiale (4 m x 6 m), avec un raccord (2 m x 2 m) au mur de l'église. La couche naturelle d'alias, localisée à 1,50 m de

profondeur) a livré trois inhumations plus ou moins bien conservées. Une est délimitée par un alignement de petits blocs d'alias alors qu'une autre semble avoir connue un coffrage vraisemblablement en bois. Ce niveau est identique à celui découvert en 2005 et daté par ¹⁴C du VII^e siècle. C'est ensuite une phase d'occupation qui vient recouvrir et perturber les sépultures sous-jacentes. Ce niveau a livré du mobilier céramique que l'on peut situer dans le courant du VIII^e siècle. Ensuite la nécropole paroissiale s'implante avec deux à trois niveaux de sépultures pour le Bas Moyen Âge. La phase XIII^e/XIV^e siècles a livré des tombes maçonnées avec logette céphalique jouxtant des inhumations en pleine terre. Cette période a livré un peu de céramique et de monnayage.

A l'époque moderne, l'étroitesse de la nécropole et l'augmentation de la population ont engendré une anarchie dans l'organisation de l'espace d'inhumation. Les tombes ne sont plus marquées en surface ce qui entraîne un recoupement quasi systématique des sépultures anciennes, parfois sur des laps de temps très courts. En 1641 le percement du portail sud de l'église marque le ralentissement voir l'arrêt des inhumations dans ce secteur. Un monnayage très abondant a été découvert dans ces niveaux modernes, certaines de ces monnaies étaient en dépôt dans les sépultures notamment dans la main droite.

Quelques tombes reviendront s'implanter sporadiquement dans le courant de la première moitié du XIX^e siècle avant que le cimetière soit transféré à l'ouest en 1848.

Les données sur l'implantation de l'église actuelle sont très restreintes, l'étude de la base de la fondation montre que celle-ci est très certainement bien antérieure au XVII^e siècle. La bande de terrain longeant le mur sud a abrité des sépultures privilégiées organisées sur trois niveaux dont une a livré un chapelet avec une petite statuette de la vierge en os, elles semblent datables de la première moitié du XVII^e siècle.

Sondage 7

Ce sondage a été programmé à proximité du n° 3 de 2005 dans le but d'étudier la portion de fossé détectée à cet endroit. Une tranchée a été réalisée à la pelle-mécanique afin de recouper plus rapidement les niveaux contemporains de cette structure. Outre la présence de la partie est du caveau XIX^e siècle rencontré l'an dernier, il a été dégagé quelques sépultures en cercueil ce qui confirme que seulement une partie du cimetière 1848/1897 a été transférée sur son emplacement actuel.

Le fossé a été rencontré à 1,60 m de profondeur. Il a une forme très particulière, complètement adaptée au milieu sablonneux dans lequel il a été creusé. Il a une emprise d'au moins huit mètres de large pour une profondeur maximale de 2 m. Son fond est aménagé en pente douce avec un pendage

de moins en moins important au fur et à mesure que l'on se rapproche des bords. Cette forme rappelle la disposition d'une plage, ce système permet d'éviter de grands déplacements de sable vers le fond de la structure. Ce fossé, implanté sous le niveau de la nappe, a vraisemblablement été alimenté en eau de mer à l'occasion des grandes marées. L'orientation du fossé relevé indique qu'il évite soigneusement l'église paroissiale. Son comblement a livré de nombreux restes de bois (planches, piquets, morceau de poutre...). La datation par dendrochronologie d'un élément de bois découvert au fond nous donne une date au milieu du XIV^e siècle, il est possible que cela coïncide avec le début de la désaffectation de l'ensemble castral en tant que système défensif.

Sondage 8

Il a été programmé au sud de la nécropole (actuelle école Gambetta) dans le but d'aborder la problématique de la position et de l'emprise de la zone d'habitat médiéval.

Il a livré une stratigraphie de 1,60 m de haut permettant de mieux cerner l'évolution de ce quartier depuis le début du XVII^e siècle. Aucun niveau antérieur n'a été détecté. En revanche les US modernes ont livré du mobilier médiéval. Il semble que ce secteur a été surcreusé afin de recharger en sédiment les différents niveaux de la nécropole.

La couche d'alias naturelle a livré une fosse quadrangulaire complètement perturbée à l'époque moderne. Sa forme, son orientation et la découverte d'un élément de *sacrum* dans son remplissage semblent l'apparenter à la phase mérovingienne des sondages 1 et 6.

Conclusion

Les opérations de 2005 et 2006 renouvellent complètement nos données sur la naissance et l'évolution du bourg de La Teste de Buch. Les premières traces nettes d'occupation remontent au VII^e siècle avec l'implantation d'une nécropole sans doute assez vaste. Ensuite, elle est remplacée au VIII^e siècle par un habitat avant de revenir à l'époque carolingienne. C'est vraisemblablement dans le courant du XII^e siècle que le château s'implante dans une zone vierge d'occupation. La découverte majeure de cette dernière campagne concerne l'orientation du fossé entourant la basse-cour de l'ensemble castral. En effet jusqu'à présent tous les historiens s'accordaient sur le fait que l'église St-Vincent était l'ancienne chapelle castrale rendue au culte paroissial à l'époque moderne. Hors, le fait que celui-ci passe devant l'édifice religieux montre que ce dernier n'a jamais été englobé dans l'édifice castral et donc n'a jamais été chapelle castrale et a toujours été le siège de la paroisse St-Vincent.

Parallèlement le cimetière suit son développement avec aux XIII^e/XIV^e siècles une phase très marquée avec des tombes maçonnées. Le cimetière va ensuite se déplacer autour de l'église en fonction des accès à l'édifice et des problèmes de saturation des différents espaces d'inhumation. La nécropole va ensuite être définitivement déplacée en 1897 sur son emplacement actuel, son déménagement durera presque trente ans.

En 2007, une troisième et dernière campagne va essayer de compléter nos données sur l'habitat entourant les différentes phases de la nécropole.

Philippe Jacques

Dune du Pilat et plage de la Lagune

Nous avons repris depuis 2004 la prospection systématique sur la frange côtière et la dune du Pilat. Cette surveillance, liée à l'érosion marine et éolienne, a permis de découvrir sur la dune du Pilat quatre sites du Premier Âge du Fer et deux de l'époque moderne et sur la plage de la Lagune trois sites dont la chronologie s'étend de la fin du Néolithique au début de l'Âge du Bronze.

Dune du Pilat

Le travail sur la dune consiste bien sûr en la fouille des sites archéologiques au fur et à mesure de leur dégagement mais également à l'observation de la stratification des différents paléosols caractérisant sa formation. Ainsi, il est possible maintenant de définir au moins six de ces sols anciens contre quatre dans l'ancien schéma d'évolution. Les deux nouveaux s'intercalent entre le paléosol I visible sur la plage et le II culminant à environ cinq mètres de haut et qui recèle les habitats de l'Âge du Fer.

Site Pr 4

C'est pour l'instant le plus accessible à la fouille, il livre un mobilier assez abondant caractéristique de la production de sel mais également une typologie assez diversifiée de la céramique du début du Premier Âge du Fer.

La fouille de cette année a permis de dégager complètement l'aire de combustion, elle mesure un peu moins d'un mètre de large sur deux mètres de long, elle est protégée des vents dominants par une petite palissade. Il s'agit du cœur de l'installation, les godets remplis de saumures sont disposés autour du foyer pour accélérer l'évaporation et donc la concentration du sel.

La position de ce site à l'écart des zones d'habitats situés plus au nord est peut être la conséquence de la géographie de la côte avec la présence d'une lagune dans ce secteur. La



céramique découverte présente une typologie caractéristique du groupe girondin, elle est datable du VIII^e au VI^e siècle avant notre ère.

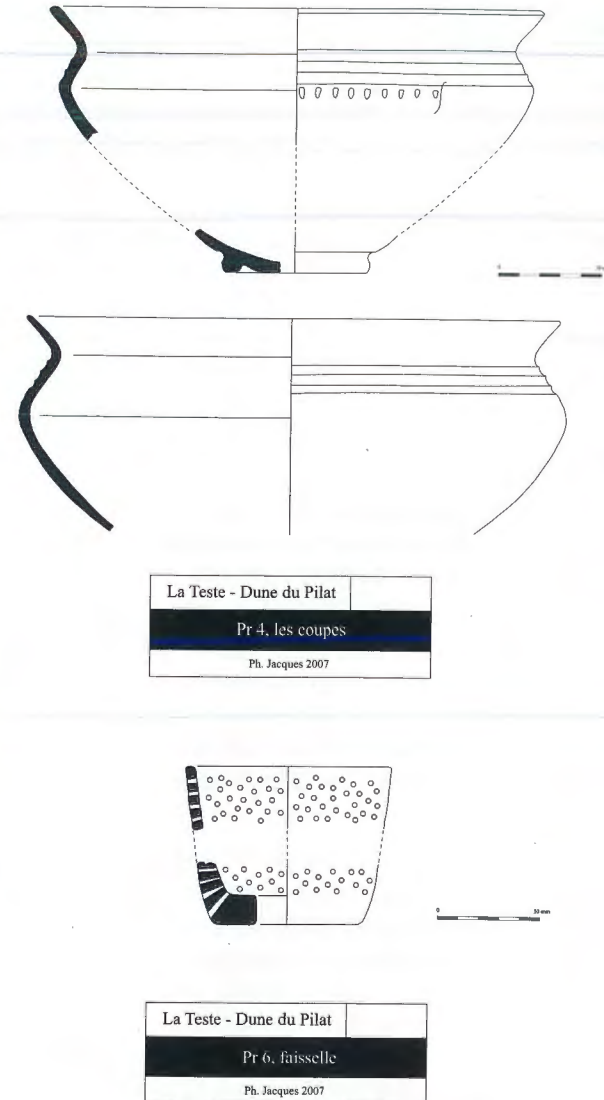
Site Pr 5

Il est caractérisé par quelques tessons issus du paléosol II, lui-même constitué par une très fine couche aliotique.

Site Pr 6

Il est situé un peu au sud de Pr 5. En 2005, il était matérialisé par un promontoire de sable gris d'une emprise de 15 m de large et d'une épaisseur de 0,50 m. Fin 2006 ce site présente une longueur d'environ 70 m de long et occupe une dépression du paléosol II. Les tessons proviennent de la partie supérieure de la couche archéologique.

La découverte de fragments de faisselles et d'une fusaïole donnent des indices sur la fonction de cet espace, il est possible d'envisager ici une zone de pacage sans doute pour des ovins.



Site Pr 7

Il a été découvert au mois de février 2006 et se trouve juste à la descente de la plage du Pilat, au lieu dit la Corniche. Il est malheureusement très mal situé car sur un à pic de dune. Il est donc impossible de pouvoir aménager une terrasse pour pouvoir faire une fouille.

La couche archéologique mesure plus d'une vingtaine de mètres de long et occupe la partie sommitale d'une proto dune. Une fosse a livré du mobilier céramique dont les éléments les plus caractéristiques correspondent à des plats couverts, mais également des fragments de terre cuite appartenant vraisemblablement à un four domestique comme ce fragment de sole à perforations circulaires. Tous ces éléments caractérisent une zone d'habitat datable de la phase I du Premier Âge du Fer.

Conclusion

Ces nouveaux sites nous montrent que les deux habitats découverts en 1982 n'étaient pas isolés, bien au contraire il semble que l'occupation protohistorique de la dune soit assez dense et étalée. Les différents sites ne sont éloignés que de quelques dizaines de mètres les uns des autres, formant des quartiers au sein d'un ensemble cohérent et de même chronologie avec peut-être des spécialisations pour certains d'entre eux comme Pr 6 qui semble dédié à l'élevage des ovins.

La fouille de 1982 sur Pr 1 avait livré des augets sans autre forme d'organisation, le site Pr 4 confirme ces premières observations car il semble entièrement dédié à la production de sel marin tant par le mobilier retrouvé que par l'organisation des vestiges. Cette exploitation du sel est vraisemblablement un des éléments moteurs de l'installation de ces populations protohistoriques dans ce secteur.

Plage de la Lagune

Le travail sur la plage de la Lagune dépend des phases de désensablements des différents paléosols. A ce jour deux ont été clairement identifiés. Le I est situé au bas de la plage et ne se dégage qu'à marée basse lors de fort coefficient. Le II est visible au pied de la falaise dunaire, il forme deux cuvettes à proximité desquelles des zones d'occupation se sont développées.

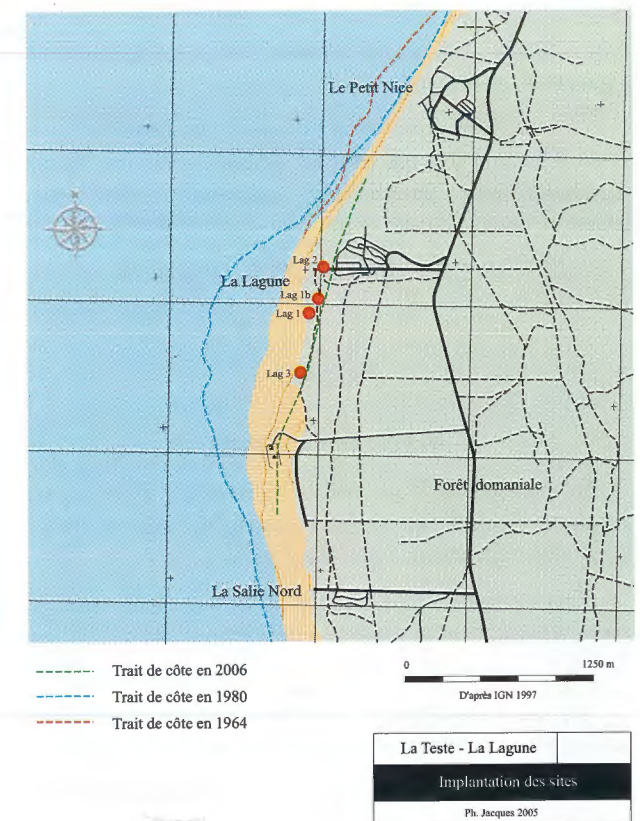
Trois sites à ce jour sont recensés :

- lag1 occupe la plus grande des deux cuvettes. Il offre trois phases d'occupation successives caractérisées par quelques tessons épars ainsi que des éclats de silex dont la chronologie s'étend de la fin du Néolithique au début du Bronze ancien ;
- lag2 est le plus caractéristique avec la découverte de deux phases distinctes du Bronze ancien dont la dernière correspond à un atelier de briquetage ;
- lag3 est le plus au sud, au pied de la dune. Il a livré de nombreux éclats de silex et quelques fragments de céramique. Une chronologie à la fin du Néolithique ou au chalcolithique est à envisager.

Conclusion

Ces découvertes vont permettre d'affiner aussi bien la chronologie de l'évolution géologique côtière que les différentes phases d'occupation présentent en bordure du littoral du sud Gironde. Les observations actuelles permettent d'envisager la datation du paléosol II entre la fin du Néolithique final et le début de l'Âge du Bronze ancien, ce qui ne correspond pas à la chronologie de son homologue de la dune du Pilat.

Elles permettront également de mieux cerner les activités économiques de ces populations à la transition de la préhistoire et de la protohistoire.



Synthèse

Ces deux années de prospection sondage ont ainsi permis de mettre au jour plusieurs sites archéologiques sur deux points distincts de la côte de la commune de La Teste. A Pilat l'occupation du Premier Âge du Fer décelée en 1982 s'efface avec la découverte de nouveaux habitats et d'une zone artisanale (Pr 4). Cette dernière apporte de nouvelles données sur l'élaboration du sel ainsi que sur le mobilier spécifique qui y est associé. Ce type d'installation est totalement inédit pour la région du Bassin d'Arcachon et peu courante pour le reste de l'Aquitaine.

A ce jour les sites de la grande dune du Pilat sont les seuls habitats du Premier Âge du Fer de la région d'Arcachon. Les découvertes de 1982 sur Pr 1 et de 2005-2006 au niveau de Pr 4 montrent clairement que ces implantations sont étroitement liées à la production de sel qui est sans doute une des bases de l'économie des populations protohistoriques locales. Il est donc très possible que d'autres habitats soient localisés sur le bord de la côte aussi bien vers l'océan qu'à l'intérieur du Bassin.

Le secteur de la Lagune est pour l'instant la zone d'occupation la plus ancienne découverte sur la commune de La Teste. Les conditions d'intervention étant peu favorables, il est pour l'instant difficile de qualifier les sites sauf pour la dernière

phase de Lag2 qui offre toutes les caractéristiques d'un site de production de sel ce qui serait là aussi pour l'époque et la région totalement inédit.

Ce travail de prospection inventaire est reconduit pour 2007. Il est probable que pour les années à venir, une équipe pluridisciplinaire (archéologue, géologue, palynologue, botaniste, entomologiste...) soit constituée de manière à tirer tout le potentiel de ces paléosols.

Philippe Jacques

TRESSES

16 bis rue du Mayne

La construction d'une maison individuelle a motivé un diagnostic archéologique, le lieu dit ayant fait l'objet anciennement, de découvertes antiques et médiévales.

Cinq sondages ont été pratiqués jusqu'à une cote comprise entre 1,10 et 1,80 m en périphérie de la future construction, sur près de 6 % des 1 700 m² à sonder.

Seul un fossé d'époque moderne a été mis au jour, son orientation est identique au parcellaire actuel.

Nathalie Moreau

VILLEGOUGE

Centre bourg, diagnostic

Dans le cadre d'un projet d'extension des bâtiments scolaires et la création d'une salle des fêtes, une opération de diagnostic a été réalisée.

La commune, située au nord de la Gironde, dans la région du Fronsadais, a déjà fait l'objet de quelques découvertes antérieures, parmi lesquelles un fragment de colonne en marbre et celle «d'une construction souterraine et voûtée» (Carte archéologique de la Gaule). L'implantation de l'église de fondation romane à proximité du site laissait envisager une zone archéologiquement sensible.

L'opération a permis de localiser neuf sépultures. Inhumées en pleine terre, orientées est-ouest, elles font sans doute parties d'un ancien cimetière entourant l'église médiévale dont ne subsiste aujourd'hui que le portail. Le mode d'inhumation et le mobilier nous donne une fourchette chronologique comprise entre le Xe et XIVe siècles.

Anne Pons-Métois

Centre bourg, fouille

Dans le cadre d'un projet d'extension des bâtiments scolaires et de la création d'une salle des fêtes dans le centre-bourg de la commune de Villegouge, une opération de sauvetage préventif a été effectuée par le bureau d'investigations archéologiques Hadès du 21 août au 08 septembre 2006.

La parcelle fouillée de 241 m² se situe à 50 m au nord-ouest de l'église dont l'architecture est datée du XIIIe siècle. L'étude de terrain a permis de révéler une partie du cimetière médiéval, des structures bâties et des fosses dépotoirs.

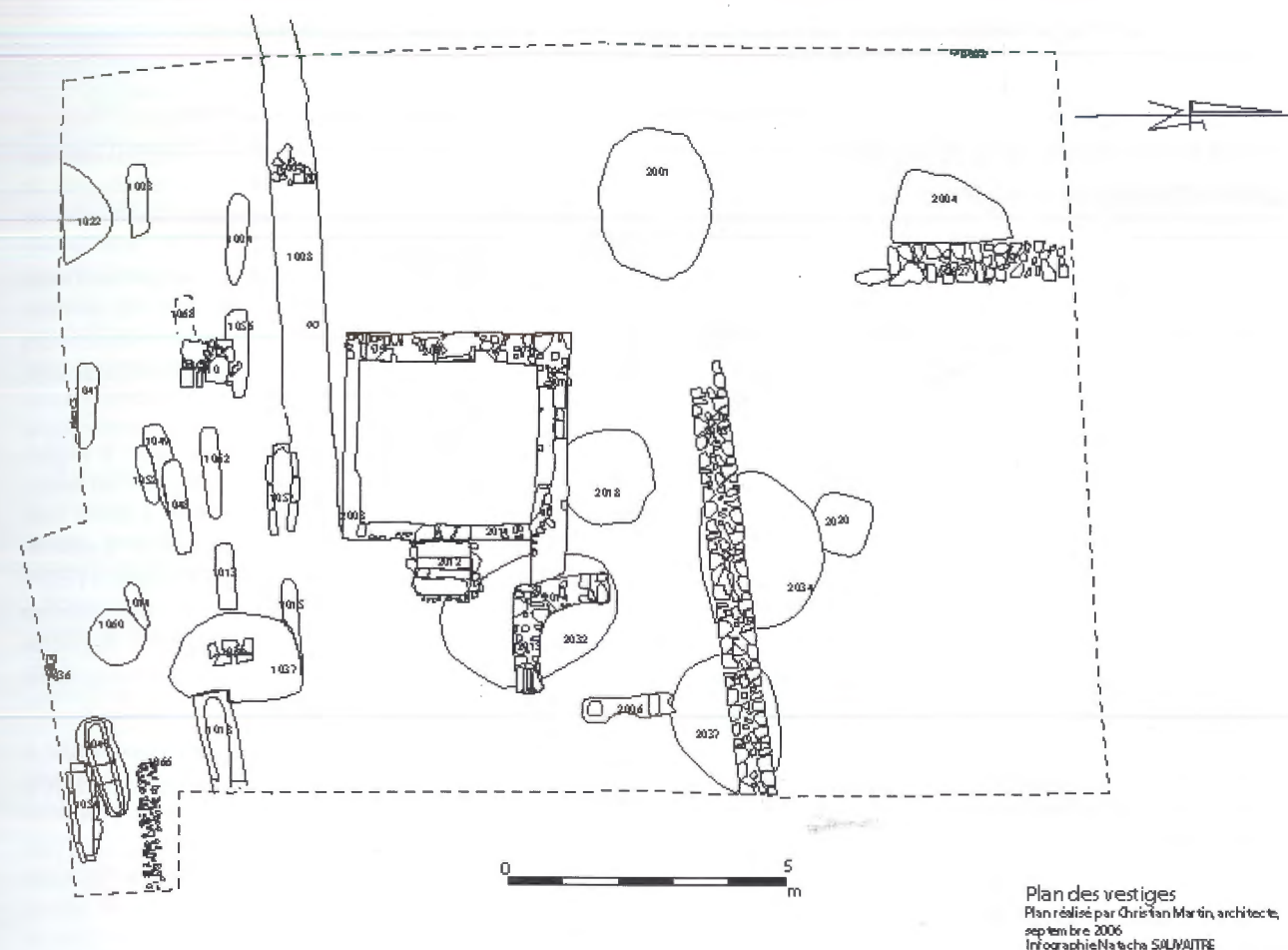
Sous plusieurs niveaux de remblais, 18 sépultures, orientées est-ouest, ont été mises au jour dans la partie méridionale du site. Plusieurs modes d'inhumation ont été remarqués : quatorze sépultures en pleine terre, trois coffres en parpaing de pierre calcaire (dont deux intacts avec couvercle), un sarcophage monolithe en calcaire. Les individus sont inhumés allongés sur le dos la tête à l'ouest. Aucun mobilier associé n'accompagnait les défunts. Aucune réutilisation de tombe ni de réduction n'a été observée reflétant une utilisation extensive de la zone sépulcrale. Un seul cas de recoupement de tombe a été relevé et pourrait correspondre à un regroupement familial. Une limite cimétériale a pu être mise en évidence lors de la fouille. Il s'agit d'un fossé d'un mètre de largeur suivi sur plus de sept mètres de long. Aucune inhumation n'a été repérée au-delà de cette limite. L'ensemble du mobilier archéologique recueilli dans la terre de comblement des sépultures ainsi que dans le remblai sépulcral permet de dater l'occupation du cimetière entre le XIIIe et le XIVe siècle.

Cette zone funéraire est plus tard investie par une occupation domestique caractérisée par des fosses-dépotoirs. Le matériel archéologique qui en a été extrait permet de dater l'occupation des XIVe-XVe siècles.

Plusieurs murs en pierres, fortement arasés, n'ayant aucun contact entre eux ont été relevés au-dessus de ces fosses. Ces structures bâties, vestiges d'un habitat villageois, ont été datées entre les XVe et XVIe siècles.

Enfin, la dernière phase d'occupation reconnue voit l'édification d'une cave. Cette dernière, seul témoin d'un habitat de l'époque moderne (XVIe-XVIIIe siècle), présente un plan quadrangulaire (4 m x 3,65 m).

L'intérêt de l'opération archéologique concerne donc la fouille de la zone périphérique nord-ouest du cimetière paroissial médiéval dont la limite a été étudiée. Cette zone a semble-t-il été abandonnée à la fin du Moyen Âge au profit d'une zone funéraire établie au plus proche de l'église, vers le sud, où le cimetière s'est aujourd'hui fixé. Elle a laissé place à des bâtiments domestiques dont, pour certains, la nature et l'utili-



sation n'ont pu être précisées. Les prochains travaux d'aménagement dans le centre-bourg du village devront prendre en considération ces résultats et permettront de compléter les informations issues de cette opération de sauvetage.

Natacha Sauvaitre

VIRELADE

Route de Saint-Michel-de-Rieufret

Une demande d'autorisation de lotissement concernant une superficie de 8990 m² a motivé une prescription de diagnostic sur le terrain sis «Route de Saint-Michel-de-Rieufret».

L'assiette du projet se situe au sein d'une terrasse de la Garonne datée du Pléistocène moyen. Le diagnostic n'a livré aucun vestige archéologique. Ont été réalisées dix tranchées réparties sur la totalité de l'emprise.

Résumé issu du rapport d'opération archéologique fourni par le responsable, Fabrice Casagrande (INRAP)

Programmes collectifs de recherche concernant la Gironde

Techniques, ateliers et artisans du «bronze» dans l'Aquitaine antique de la fin de l'Âge du Fer et de la période gallo-romaine

L'objectif est d'étudier le travail des alliages à base de cuivre, en privilégiant les vestiges d'ateliers. Il s'agit de déterminer les alliages employés, de retracer les procédés de fabrication et, lorsque cela est possible, de restituer l'organisation de l'atelier. Une synthèse à l'échelle de l'Aquitaine antique clôturera le programme.

Les travaux ont débuté à partir de la fouille du site du *Grand Hôtel de Bordeaux* où ont été mis au jour les vestiges d'un atelier de production de grands bronzes du milieu du I^{er} siècle. Cette découverte est exceptionnelle : d'une part, l'activité est radicalement différente de la fabrication, mieux connue, de petits objets ; d'autre part, les vestiges comparables sont, pour toute l'Antiquité en Europe occidentale, au nombre de quelques unités. Il s'agit d'étudier tous les objets (fragments de moules, de fours, débris métalliques...) en relation avec les structures (fosses de travail). À partir des résultats, des restitutions 3D de l'atelier sont en cours de construction.

Naturellement, ce cas particulier doit être replacé parmi d'autres sites sur une chronologie et une aire géographique plus vastes ; pour la première année, l'étude des vestiges de trois autres sites a été réalisée. Le travail d'archéométrie est réalisé par Frédéric Adamski, dans le cadre d'un doctorat co-financé par le CNRS et la région Aquitaine. La collaboration avec l'INRAP est permanente, en particulier avec Christophe Sireix ; elle est plus ciblée avec Assumpcio Toledo I Mur, Fabien Convertini et Anita Bourdais-Ehkirch. En réalité virtuelle, la collaboration est engagée avec la *Plateforme technologique 3D* du laboratoire *Ausonius*, dirigée par Robert Vergnien.

Le site gallo-romain de la *Cité Judiciaire* à Bordeaux, fouillé sous la direction de C. Sireix, a permis la mise au jour de vestiges du travail des alliages cuivreux. L'étude technologique d'une sélection d'objets, métalliques ou non, liés à ce travail, a été conduite. La fabrication locale de pièces en laiton (alliage cuivre-zinc) est maintenant attestée, durant le I^{er} siècle, par la présence de tessons de vases ayant servi à la réalisation de l'alliage. Ce résultat alimente la problématique relative à l'apparition de l'usage du laiton en Aquitaine. Un texte a été rédigé pour la monographie consacrée au site (supplément à *Aquitania*).

L'une des zones de fouille du site de Barzan (Charente-Maritime), dirigée par A. Bouet, a permis la mise au jour de fragments de grands bronzes romains portant des réparations réalisées à l'origine lors de la fabrication. Leur étude apporte des résultats utiles pour l'exploitation des vestiges du *Grand Hôtel de Bordeaux* par le biais de la compréhension des techniques, mal connues, de réparation des défauts de fonderie des grands bronzes. Un texte sera intégré au prochain volume dédié au site de Barzan.

La fouille préventive du site des *Rochereaux* à Migné-Auxances (Vienne) a mis au jour des vestiges d'un atelier monétaire du Deuxième Âge du Fer. En liaison étroite avec A. Toledo I Mur, responsable de l'opération et de la publication, une étude métallurgique de flans et de monnaies a pu être conduite. Les résultats apportent des informations précises sur les pratiques des monnayeurs, en particulier sur l'usage d'un recuit avant la frappe. Un texte est intégré à la monographie sur le site qui a été soumise à la revue *Gallia*.

Pour la seconde année, l'étude du site du *Grand Hôtel de Bordeaux* se poursuit. L'étude métallurgique de vestiges de la fin de l'Âge du Fer provenant du site de *Lacoste* (Mouliets-et-Villemartin, Gironde) est en cours ; il en est de même pour celle de vestiges de la période romaine provenant de l'Île-Saint-Georges (Gironde).

Michel Pernot

Ports et navigation en Gironde de l'Antiquité au Moyen Âge : le cas du marais de Reysson

Sur la commune de Saint-Germain-d'Esteuil (Gironde), le site bien connu de Brion – la probable *Noviomagus* de Ptolémée – est implanté sur une éminence rocheuse d'environ douze hectares, en bordure nord-ouest du marais de Reysson, désormais asséché, et alimenté par un chenal soumis au flux et au reflux de l'onde de marée.

Les fouilles menées dans les années 1980 et au début des années 1990 ont permis de révéler plusieurs périodes d'occupation :

- III^e siècle av. J.-C./milieu du II^e siècle ap. J.-C. ;
- III^e siècle/V^e siècle ;
- XIV^e siècle – ponctuées par de longs siècles d'inactivité.

Brion est aujourd'hui au cœur d'un projet pluridisciplinaire et multi-institutionnel dont la problématique est la relation que cette agglomération antique a pu entretenir avec la Gironde située à six kilomètres à l'est, la clé de cette relation étant la fonction portuaire.

La première étape de ce projet, une recherche documentaire et un recueil de divers documents, a permis de procéder à une analyse spatiale et diachronique du marais de Reysson, destinée à trouver des indices de l'établissement possible d'un port sur le site de Brion. Afin de mieux comprendre encore le fonctionnement de celui-ci, ce travail a, dans un deuxième temps, donné lieu à une étude de terrain à caractère géologique, pédologique et géomorphologique.

La méthodologie cartographique élaborée a mis en évidence la présence d'un drain principal, longeant la bordure nord du marais, susceptible d'être navigué. C'est le vestige d'un paléochenal, visible encore de nos jours qui conduit directement à Brion où il se subdivise. Dès lors, trois zones sont apparues comme de potentiels sites portuaires. L'un d'eux, situé dans la partie dite «nord-est», fera très prochainement l'objet de prospections électriques et électromagnétiques.

Pour obtenir une idée précise de l'évolution des paléochenaux, il nous faudra, par la suite, lancer une campagne de sondages le long des présumés paléo-cours et réaliser des études sédimentologiques, voire palynologiques. Cela permettra peut-être d'obtenir une vision plus précise de l'organisation du marais, de son hydrographie et du potentiel de Brion à accueillir un port. De même, les prospections électriques et électromagnétiques pourraient mettre en évidence d'éventuelles structures associées avec une fonction portuaire : cales, alignements de quais... Les données recueillies seront à corréliser avec une étude géographique du potentiel et du contexte conjoncturel de la région de Brion à l'époque romaine.

Patricia Sibella

Lagunes des Landes de Gascogne Anthropisation des milieux humides de la Grande Lande

Le PRC «Lagunes des Landes de Gascogne» a débuté en 2004. Son objectif est double : connaître le processus de formation et d'évolution des milieux humides de la Grande Lande, et retracer l'anthropisation de ces milieux naturels. Sur un plan géographique, un périmètre très large avait été retenu initialement : 27 communes réparties sur deux départements, les Landes et la Gironde. Après les deux premières années, un recen-

trage des recherches sur les zones ayant montré un bon potentiel a paru opportun. Les travaux 2006 se sont donc focalisés sur les cantons de Sabres (40), Brocas (40), Saint-Symphorien (33). Dans les autres secteurs géographiques (cantons de Belin-Béliet (33), de Pissos (40)), les prospections ont été moins systématiques. Quant au bassin de la Petite Leyre (canton de Sore (40)), il a été exploré seulement occasionnellement.

Au plan de la méthode d'investigations, on a privilégié encore le travail de terrain au moyen des prospections pédestres sur les labours forestiers ainsi que des sondages sur les gisements présentant en apparence un bon potentiel scientifique. Cette orientation a paru indispensable pour asseoir une synthèse solide sur un corpus suffisant de sites.

Le volet paléoenvironnemental

Si la question de la formation des lagunes (J.-P. Texier) est en latence, pour des raisons purement circonstancielles, les analyses palynologiques des tourbières de lagunes (D. Galop) ont progressé. Trois séquences sont désormais disponibles en détail : les lagunes de *La Hubla* et de *Bordelounque* (Canenx-et-Réaut (40)), et celle de *La Honteyre* (Le Tuzan (33)). Une quatrième est en cours d'analyse et de datation : *XI* (Saint-Magne (33)). Outre les pollens, d'autres microrestes comme les algues sont également pris en compte. Une synthèse des premiers jalons chronologiques d'anthropisation sur les trois séquences actuellement étudiées met en évidence des phénomènes précoces de présence humaine en plusieurs étapes. L'action de l'homme sur le milieu est décelable dès le Néolithique ancien-moyen (vers 5500-5100 av. J.-C.), avec l'apparition des céréales et des défrichements. Elle s'amplifie ensuite vers 4000 av. J.-C. et l'emprise agro-pastorale est nettement marquée à l'Âge du Bronze. Les conditions hydrologiques semblent plus favorables au sud de la Grande Lande qu'au nord, expliquant peut-être un léger décalage dans le temps entre ces deux zones.

Ces résultats s'accordent avec le cadre chronologique actuellement connu pour la néolithisation de la façade atlantique du Poitou aux Pyrénées. La recherche va s'orienter vers des colonnes contenant le début de l'Holocène, qui fait encore défaut.

Le volet archéologique

Le Paléolithique supérieur et l'Épipaléolithique (M. Lenoir)

L'analyse du mobilier lithique des deux seuls gisements paléolithiques connus se poursuit : avec l'examen des matières premières pour le Magdalénien de *La Honteyre* au

Tuzan (M. R. Séronie-Vivien), et l'approche technologique du lithique pour le Badegoulien de Cabannes à Brocas (40) (S. Ducasse).

Un sondage a été réalisé à Canet (Hostens (33)) sur un site épipaléolithique livrant une industrie en silex provenant de l'anticlinal de Villagrains (33) : la mise au jour d'un amas de débitage et la structuration spatiale du gisement encourageant à y poursuivre les recherches (M. Lenoir).

L'industrie lithique recueillie sur les autres gisements aziliens repérés à Hostens et à Labrit (40) a été révisée. Plusieurs sondages sont envisagés pour évaluer leur potentiel.

Le Mésolithique et le Néolithique ancien-moyen (J.-C. Merlet, J. Roussot-Larroque)

De nouveaux sites à trapèzes et à armatures « évoluées » ont été découverts à Sabres (40) dans la vallée de la Leyre, et à d'Hostens. Plusieurs gisements mis au jour récemment en périphérie du territoire de l'étude sont également pris en compte pour comparaison. Le Mésolithique commence à être identifié et distingué des phases plus récentes. Sur la trentaine de gisements révélés par les travaux du PCR un peu plus du tiers se caractérisent par des industries à microlithes sans marqueurs du Néolithique ; une dizaine montrent une association de microlithes géométriques avec des armatures du Béty ; les autres livrent des flèches tranchantes, sans armatures du Béty.

L'approche technologique des industries est abordée, avec l'analyse de la production de lamelles. Cette production semble persister dans les ensembles à armatures « évoluées ».

L'examen préliminaire de la matière première montre une pénétration des silex en provenance du nord (anticlinal de Villagrains) et du littoral atlantique par la vallée de la Leyre jusqu'à Sabres, aux sources de cette rivière. Les gisements du bassin de la Midouze, au sud, contenant majoritairement un silex issu de l'anticlinal d'Audignon, sont tournés vers la Chalosse.

Les témoins matériels directs de l'économie productive néolithique font toujours défaut (pas de céramique notamment), en décalage avec les données de la palynologie.

Le Chalcolithique et l'Âge du Bronze

Des indices lithiques et céramiques ont été repérés à Hostens, à Belin-Béliet, à Saugnac (40) et à Brocas. Ils sont néanmoins toujours un peu isolés. Des témoins funéraires de l'Âge du Fer sont recensés sur plusieurs sites au nord à Hostens (travaux G. Belbéoc'h) et surtout à Belin-Béliet (travaux J.-L. Brouste).

L'Antiquité (D. Vignaud)

La découverte de nouveaux ateliers du travail des produits goudronneux à Saugnac-et-Muret (40), à Trensacq (40), mais aussi en Marensin (40) et en Pays de Born (40) montre la large extension géographique de cet artisanat, qui touche toute la partie occidentale des Landes de Gascogne. Des sondages ont été réalisés sur quatre loci de Laste à Sabres. Ils livrent quelques informations sur l'agencement d'un atelier, sans encore permettre de comprendre les techniques mises en œuvre, mais surtout ils révèlent les faciès céramiques des habitats associés aux ateliers, dont l'étude a été menée à bien. Tous ces ensembles sont datables du Haut Empire et plus particulièrement du début du II^e siècle de notre ère.

Des vestiges de présence antique sont aussi relevés à Hostens, Saugnac et Brocas.

Le Moyen Âge (H. Barrouquère, J.-P. Lescarret)

Le Haut Moyen Âge est enfin mis en évidence à travers deux sites livrant du mobilier céramique : Saugnac-Est (Saugnac-et-Muret) et Barreyat-ouest (Brocas).

Le Bas Moyen Âge est représenté par deux ensembles d'habitat avec activités artisanales : Menjoy (Saugnac-et-Muret) et Barreyat-ouest (Brocas), ce qui est d'un intérêt certain pour la Grande Lande, où l'habitat antérieur au XVIII^e siècle n'est pas connu. Les séries céramiques recueillies constituent maintenant un échantillonnage conséquent qui devrait permettre d'identifier des centres de fabrication et dessiner des aires de consommation.

La carte archéologique et la relation hommes/milieus humides

Actuellement, 162 sites ont été inventoriés, toutes périodes confondues. Même s'ils reflètent avant tout l'intensité des prospections, ils autorisent cependant une vision assez réaliste de l'occupation du sol ancienne de la Grande Lande. La rivière Leyre apparaît comme un axe majeur de circulation et de peuplement, depuis le Mésolithique. Les lagunes, dont on sait qu'elles étaient autrefois fort nombreuses, sont une des composantes d'un espace maîtrisé et exploité, avec les ruisseaux et les étendues de sable. La géographie historique (travaux J. P. Lescarret) nous propose des modèles de mise en valeur de ces terroirs dans le cadre d'une économie agro-pastorale.

Après trois années de recherches intenses sur le terrain, le programme entrera en 2007 dans une phase de synthèse et de préparation de la conclusion. Un colloque clôturera en 2008 ce programme.

Jean-Claude Merlet et l'équipe du PCR

Bibliographie 2006 de l'archéologie en Aquitaine

Cette bibliographie a été réalisée à partir des documents (revues, monographies, actes de colloques) reçus au centre de documentation du Service Régional de l'Archéologie Aquitaine et des informations transmises par les auteurs des notices, depuis la parution du dernier bilan. Les documents qui étaient sous presse en 2005 sont donc inclus dans l'édition de 2006. Le bilan de 2006 est pris en compte dans son ensemble mais n'a pas fait l'objet d'un dépouillement par auteur.

Ces références bibliographiques, ainsi que celles publiées dans les bilans scientifiques de la région Aquitaine, depuis 1991, sont désormais en ligne sur Malraux (catalogue bibliographique du Ministère de la Culture) : <http://www.culture.gouv.fr/documentation/malraux/pres.htm>.

Le catalogue des périodiques est, quant à lui, accessible sur : <http://www.sudoc.abes.fr/> depuis 1996.

Toutes périodes

BRETHES, Jean-Pierre. Bilan des fouilles en cours à Gouts. *Bulletin de la Société de Borda*, 2006, n° 483. p. 404-405.

CHEVILLOT, Christian et al. Prospection-inventaire (vallée de la Dronne) : VII. Le triangle Lisle - Saint-Pardoux-la-Rivière - Thiviers (2005), vallée de l'Isle et la Double. *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2005, n° 20. p. 193-210 : ill.

COMBET, Michel et COCULA, Anne-Marie, sous la direction de. *Le château et la nature. Actes des rencontres d'archéologie et d'histoire en Périgord, Périgueux du 24 au 26 septembre 2004*. Pessac, Ausonius, 2005. 372 p : ill.

JACQUES, Philippe. *Nouvelles données sur l'occupation humaine du nord de la commune de La Teste de Buch (Gironde). Résultats des campagnes de fouille 2005*. La Teste, G.R.A.P.B.A., Association SAMAPAPOR, 2006. 21 p. : ill.

GALOP, Didier et al. Activités métallurgiques et environnement en vallée de Baïgorry (Pyrénées-Atlantiques) : une approche interdisciplinaire. In *Préhistoire du Bassin de l'Adour* ; textes réunis et introduits par Claude Chauchat. Saint-Etienne-de-Baïgorry, Edition Izpegi de Navarre, 2006. p. 279-303 : cartes, plans, tabl., bibliogr.

GUILLOCHEAU, André. Les croix du Médoc. *Cahiers Méduliens*, 2006, n° 45. p. 5-29 : ill.

GUILLOCHEAU, André. Les croix. *Cahiers Méduliens*, 2006, n° 46. p. 3-24 : ill.

LACAYRELLE, Thierry et LOPEZ, Stéphane. Oloron-Sainte-Marie et le label « Ville et pays d'art et d'histoire ». *Revue de Pau et du Béarn*, 2006, tome 33. p. 459-525.

RIETH, Eric. Archéologie de la batellerie, architecture nautique fluviale. *Les Cahiers du Musée de la Batellerie*, 2006, n° 56. 88 p. : ill., bibliogr.

Territoires et vies. Herrialde eta bizaldi. *Bulletin du Musée Basque*, 2006, n° Hors série. 248 p. : ill.

VAUGRENARD, Alain. 2 000 ans d'occupation humaine : le site de Born-Visitation à Périgueux. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2006, tome 133-4. p. 419-440 : ill., bibliogr.

Préhistoire

BACHELLERIE, François. *Etude taphonomique, technologique et spatiale de quelques remontages lithiques de Canaule II, site Châtelperronien de plein air en Bergeracois (Dordogne). Nouvelles perspectives sur la transition du Paléolithique moyen au Paléolithique supérieur dans le Sud-Ouest de la France*. Mémoire de Master 2 Sciences et Technologies, mention Anthropologie Biologique, Paléanthropologie et Préhistoire, Spécialité : Préhistoire ; sous la direction de Jean- Guillaume Bordes. Bordeaux, Université de Bordeaux I, UMR 5199 PACEA, 2006. 87 p. : ill., bibliogr.

BERROUET, Florian. Pair-non-Pair (Gironde), La Mouthe (Dordogne) : l'ancienneté de l'art préhistorique révélée en Aquitaine. *Aquitaine Historique*, 2006, n° 82. p. 4-8 : ill., bibliogr.

BIRAT, Magali. Musée de préhistoire Laurent Coulonges. *Revue de l'Agenais*, 2006, n° 3. p. 297-301.

BRUNET, Jacques. La conservation des grottes ornées et des abris préhistoriques. La grotte de Rouffignac : un exemple de conservation active. *Monumental*, 2006, n° 2. p. 22-29 : ill., bibliogr.

CALTAGIRONE, Jean-Paul et LACANETTE, Delphine. Le simulateur Lascaux. Un outil d'aide à la décision pour l'avenir de la préhistoire. *Monumental*, 2006, n° 2. p. 94-97 : ill.

CASAGRANDE, Fabrice et al. L'exploitation du silex bergeracois au Néolithique : premiers résultats du PCR : modalités d'acquisition de la roche. In *Paysages et Peuplements. Aspects culturels et chronologiques en France méridionale. Actualité de la Recherche*. Actes des 6^es Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, Périgueux, 14-16 octobre 2004 ; coordination de Pierrick Fouéré, Christian Chevillot, Patrice Courtaud, Olivier Ferullo et Chantal Leroyer. Périgueux, Association pour le Développement de la Recherche Archéologique en Périgord, Préhistoire du Sud Ouest, 2006. p. 365-382 : ill., bibliogr.

CASTEL, Jean-Christophe et MADELAINE, Serge. Quelques éléments remarquables de la faune du solutréen de Laugerie-Haute (Les Eyzies-de-Tayac, Dordogne). *Paléo*, 2006, tome 18. p. 275-284 : ill., bibliogr.

CHAUCHAT, Claude, édité par. *Préhistoire du Bassin de l'Adour*. Saint-Etienne-de-Baïgorry, Edition Izpegi de Navarre, 2006. 303 p. : ill.

- CHAUCHAT, Claude. La grotte d'Azkonzilo à Irissarry (Pyrénées-Atlantiques). In *Préhistoire du Bassin de l'Adour* ; textes réunis et introduits par Claude Chauchat. Saint-Etienne-de-Baïgorry, Edition Izpegi de Navarre, 2006. p. 101-130 : ill., bibliogr.
- CHAUVERIE, François-Xavier. L'animal, ressource technique pour les magdaléniens de la falaise du Pastou. In *Les Magdaléniens à Duruthy. Qui étaient-ils ? Comment vivaient-ils ?* [exposition présentée à l'abbaye d'Arthous à Hastings du 7 octobre au 10 décembre 2006] ; sous la direction de Morganne Dachary. Hastings, Centre Départemental du Patrimoine, 2006. p. 60-66 : ill.
- CHAUVERIE, François-Xavier. Fonds commun et originalité du matériel dentaire travaillé dans le magdalénien d'Arancou (Pyrénées-Atlantiques). In *Préhistoire du Bassin de l'Adour* ; textes réunis et introduits par Claude Chauchat. Saint-Etienne-de-Baïgorry, Edition Izpegi de Navarre, 2006. p. 225-248 : ill., bibliogr.
- CHEVRIER, Benoît. De l'Acheuléen méridional au technocomplexe trifacial : la face cachée des industries du Bergeracois. Apport de l'analyse technologique de l'industrie lithique de Barbas I C'4 sup (Creysse, Dordogne). *Gallia Préhistoire*, 2006, tome 48. P. 207-252.
- COSTAMAGNO, Sandrine. Archéozoologie des grands mammifères des gisements de la falaise du Pastou. In *Les Magdaléniens à Duruthy. Qui étaient-ils ? Comment vivaient-ils ?* [exposition présentée à l'abbaye d'Arthous à Hastings du 7 octobre au 10 décembre 2006] ; sous la direction de Morganne Dachary. Hastings, Centre Départemental du Patrimoine, 2006. p. 19-29 : ill.
- DACHARY, Morgane, sous la direction de. *Les Magdaléniens à Duruthy. Qui étaient-ils ? Comment vivaient-ils ?* [exposition présentée à l'abbaye d'Arthous à Hastings du 7 octobre au 10 décembre 2006]. Hastings : Centre Départemental du Patrimoine, 2006. 186 p. : ill., bibliogr., catalogue des pièces.
- DACHARY, Morgane. Les gisements de la falaise du Pastou : Contexte scientifique et archéologique des découvertes. In *Les Magdaléniens à Duruthy. Qui étaient-ils ? Comment vivaient-ils ?* [exposition présentée à l'abbaye d'Arthous à Hastings du 7 octobre au 10 décembre 2006] ; sous la direction de Morganne Dachary. – Hastings, Centre Départemental du Patrimoine, 2006. p. 8-18 : ill.
- DACHARY, Morgane. Analyses des vestiges taillés dans des roches à grain fin. In *Les Magdaléniens à Duruthy. Qui étaient-ils ? Comment vivaient-ils ?* [exposition présentée à l'abbaye d'Arthous à Hastings du 7 octobre au 10 décembre 2006] ; sous la direction de Morganne Dachary. Hastings, Centre Départemental du Patrimoine, 2006. p. 34-51 : ill.
- DACHARY, Morgane. Vers une meilleure perception de la vie des magdaléniens de la falaise du Pastou. In *Les Magdaléniens à Duruthy. Qui étaient-ils ? Comment vivaient-ils ?* [exposition présentée à l'abbaye d'Arthous à Hastings du 7 octobre au 10 décembre 2006] ; sous la direction de Morganne Dachary. Hastings, Centre Départemental du Patrimoine, 2006. p. 74-88 : ill., glossaire
- DACHARY, Morgane. Les gisements de la Falaise du Pastou (Sorède-l'Abbaye, Landes), état des connaissances et perspectives pour une meilleure compréhension du magdalénien. In *Préhistoire du Bassin de l'Adour* ; textes réunis et introduits par Claude Chauchat. Saint-Etienne-de-Baïgorry, Edition Izpegi de Navarre, 2006. p. 185-222 : cartes, plans, bibliogr.
- DAULNY, Loïc. Les vestiges sur galets, bloc et plaquettes, témoins des comportements des modes de vie des hommes préhistoriques. In *Les Magdaléniens à Duruthy. Qui étaient-ils ? Comment vivaient-ils ?* [exposition présentée à l'abbaye d'Arthous à Hastings du 7 octobre au 10 décembre 2006] ; sous la direction de Morganne Dachary. Hastings, Centre Départemental du Patrimoine, 2006. p. 52-59 : ill.
- DELLUC, Brigitte et DELLUC, Gilles. Dans notre iconothèque et les archives. La grotte de la Calévie (Les Eyzies) : un manuscrit inédit de l'abbé Henri Breuil. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2006, tome 133-2. p. 241-248 : ill., bibliogr.
- DELLUC, Brigitte et DELLUC, Gilles. Dans notre iconothèque et les archives. Louis Didon (1866-1927) : préhistorien, archéologue et maître d'hôtel. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2006, tome 133-1. p. 97-122 : ill., bibliogr.
- DELLUC, Brigitte et DELLUC, Gilles. Dans notre iconothèque et les archives. Deux beaux cadeaux de Noël pour l'abbé Henri Breuil : la frise sculptée du Cap Blanc et la vénus de Laussel. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2006, tome 133-3. p. 351-370 : ill., bibliogr.
- DELLUC, Gilles. *Le sexe au temps des Cro-Magnons*. Périgueux, Pilote 24 éd., 2006, 367 p. : ill.
- DETRAIN Luc et al. Une occupation sauveterrienne en abri sous-roche : le Roc Allan (Sauveterre-la-Lémance, Lot-et-Garonne). In *Paysages et Peuplements. Aspects culturels et chronologiques en France méridionale. Actualité de la Recherche*. Actes des 6e Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, Périgueux, 14-16 octobre 2004 ; coordination de Pierrick Fouéré, Christian Chevillot, Patrice Courtaud, Olivier Ferullo et Chantal Leroyer. Périgueux, Association pour le Développement de la Recherche Archéologique en Périgord, Préhistoire du Sud Ouest, 2006. p. 445-454 : ill., bibliogr.
- Dossier Grottes ornées. *Monumental*, 2006, n° 2. p. 5-98 : ill.
- DRUCKER, Dorothee G. et HENRY-GAMBIER, Dominique. Determination of the diary habits of a Magdalenian woman from Saint-Germain-la-Rivière in southwestern France using stable isotopes. *Journal of Human Evolution*, 2005, n° 49. p. 19-35.
- FOUERE, Pierrick. La production des haches en silex bergeracois : exemples d'une chaîne de façonnage segmentée dans le temps et l'espace pour le Néolithique récent-final. In *Paysages et Peuplements. Aspects culturels et chronologiques en France méridionale. Actualité de la Recherche*. Actes des 6e Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, Périgueux, 14-16 octobre 2004 ; coordination de Pierrick Fouéré, Christian Chevillot, Patrice Courtaud, Olivier Ferullo et Chantal Leroyer. Périgueux, Association pour le Développement de la Recherche Archéologique en Périgord, Préhistoire du Sud Ouest, 2006. p. 383-392 : ill., bibliogr.
- GAMBIER, Dominique et al. Révision du sexe et de l'âge au décès des fossiles de Cro-Magnon (Dordogne, France) à partir de l'os coxal. *Comptes-Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, Palevol*, 2006, n° 5. p. 135-141 : ill.
- GAUTHIER, Marc. La grotte de Lascaux, patrimoine de l'humanité. Max Sarradet (1915-2006). *Monumental*, 2006, n° 2. p. 58-61 : ill., bibliogr.
- GENESTE, Jean-Michel. Les grottes ornées et les sites d'art pariétal paléolithique. *Monumental*, 2006, n° 2. p. 14-21 : ill., bibliogr.

- GENESTE, Jean-Michel. Lascaux, de la découverte à la première crise bioclimatique de 1963. *Monumental*, 2006, n° 2. p. 62-67 : ill.
- HENRY-GAMBIER, Dominique. Les sépultures de Sorde-l'Abbaye (Landes). In *Les Magdaléniens à Duruthy. Qui étaient-ils ? Comment vivaient-ils ?* [exposition présentée à l'abbaye d'Arthous à Hastings du 7 octobre au 10 décembre 2006] ; sous la direction de Morganne Dachary. Hastings, Centre Départemental du Patrimoine, 2006. p. 67-73 : ill.
- HOFFMANN, Frédéric. Etude et chronologie des séquences traversineuses du Périgord-Quercy (France) : principaux apports et hypothèses. In *Tufs calcaires et travertins quaternaires : morphogénèse, biocénoses, paléoclimats et implantations paléolithiques*, 2ème partie. Journée AFEQ-SGF, 21 novembre 2005 ; sous la direction de Nicole Lomondin-Lozouet et Pierre Antoine. *Quaternaire*, 2006, tome 17-4. p. 351-360 : ill., tableaux, bibliogr.
- HUARD, Olivier. *Les données de la Paléontologie et les équidés des grottes des Combarelles (Dordogne)*. Mémoire de Master 2 Sciences et Technologies, mention Anthropologie Biologique, Paléoanthropologie et Préhistoire, Spécialité : Préhistoire ; sous la direction de Norbert Aujoulat et de Jean-Luc Guadelli. Bordeaux, Université de Bordeaux I, UMR 5199 PACEA, Institut de Préhistoire et de Géologie du Quaternaire, 2006. 78 p. : ill., bibliogr.
- JALLET, Patrick, DUBARRY, Philippe et FRANÇOIS, Joseph. La grotte de Lascaux : du constat d'état à la création d'une base de consultation. *Conservation-Restauration des Biens Culturels*, 2006, n° 24, p. 11-20 : ill.
- JEGUES-WOLKIEWIEZ, Chantal. Aux racines de l'astronomie, ou l'ordre caché d'une oeuvre paléolithique (abri Blanchard à Sergeac, Dordogne). *Antiquités Nationales*, 2005, n° 37, p. 43-62 : ill.
- LAROUANDIE, Véronique. Les restes d'oiseaux des gisements de la falaise Pastou. In *Les Magdaléniens à Duruthy. Qui étaient-ils ? Comment vivaient-ils ?* [exposition présentée à l'abbaye d'Arthous à Hastings du 7 octobre au 10 décembre 2006] ; sous la direction de Morganne Dachary. Hastings, Centre Départemental du Patrimoine, 2006. p. 30-33 : ill.
- LENOIR, Michel. Le paléolithique supérieur de l'Aquitaine nord-occidentale. Bilan quinquennal (2000-2004). In *Le Paléolithique supérieur européen. Bilan quinquennal 2001-2006* ; sous la direction de P. Noiret. UISPP, Commission VIII, université de Liège, ERAULT 115, 2006.
- LENOIR, Michel et MERLET, Jean-Claude. Le solutréen de Montaut (Landes). Données anciennes et acquis récents. In *Préhistoire du Bassin de l'Adour* ; textes réunis et introduits par Claude Chauchat. Saint-Etienne-de-Baïgorry, Edition Izpegi de Navarre, 2006. p. 165-183 : ill., bibliogr.
- LEROYER, Chantal et al. Evolution climatique et impact anthropique durant le tardiglaciaire et l'Holocène dans le bassin de la Dronne (Périgord). In *Paysages et Peuplements. Aspects culturels et chronologiques en France méridionale. Actualité de la Recherche*. Actes des 6e Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, Périgueux, 14-16 octobre 2004 ; coordination de Pierrick Fouéré, Christian Chevillot, Patrice Courtaud, Olivier Ferullo et Chantal Leroyer. Périgueux, Association pour le Développement de la Recherche Archéologique en Périgord, Préhistoire du Sud Ouest, 2006. p. 33-54 : ill.
- MALAURENT, Philippe et al. Apport de la modélisation numérique à la compréhension de l'état des parois de grottes préhistoriques : Premiers résultats à Lascaux. *Préhistoire Art et Sociétés*, 2005, tome LX. p. 53-59 : ill.

- MALAURENT, Philippe et al. Une grotte sous influence. L'environnement hydrologique et climatique. *Monumental*, 2006, n° 2. p. 88-93 : ill.
- MARTINEZ, Marc. Un nouvel espace d'accueil à la grotte de Pair-non-Pair. *Aquitaine Historique*, 2006, n° 82. p. 2-3 : ill., bibliogr.
- MENU, Michel et VIGNAUD, Colette. La technique des peintres de Lascaux. *Monumental*, 2006, n° 2. p. 98-103 : ill., bibliogr.
- MICHEL, Patrick. La grotte d'Unikoté (Iholdy, Pyrénées-Atlantiques) : un repaire d'Hyènes des cavernes du Würm ancien. In *Préhistoire du Bassin de l'Adour* ; textes réunis et introduits par Claude Chauchat. Saint-Etienne-de-Baïgorry, Edition Izpegi de Navarre, 2006. p. 35-67 : ill., bibliogr.
- MILLET, Dominique et MILLET, Françoise. Technocomplexes à galets taillés du paléolithique inférieur en Bas-Armagnac et dans le Vic-Bilh (Gers, Landes). In *Préhistoire du Bassin de l'Adour* ; textes réunis et introduits par Claude Chauchat. Saint-Etienne-de-Baïgorry, Edition Izpegi de Navarre, 2006. 9-32 p. : ill., bibliogr.
- NORMAND, Christian et TURQ, Alain. Bilan des recherches 1995-1998 dans la grotte d'Isturitz (communes d'Isturitz et de Saint-Martin-d'Arberoue, Pyrénées-Atlantiques). In *Préhistoire du Bassin de l'Adour* ; textes réunis et introduits par Claude Chauchat. Saint-Etienne-de-Baïgorry, Edition Izpegi de Navarre, 2006. p. 69-98 : ill., bibliogr.
- ORIAL, Geneviève et MERTZ, Jean-Didier. Lascaux : une grotte vivante. Etude et suivi des phénomènes microbiologiques. *Monumental*, 2006, n° 2. p. 76-87 : ill., bibliogr.
- ORTEGA, Iluminada. L'occupation de l'Aurignacien ancien de Barbas II (Creysse, Dordogne) : résultats préliminaires sur la fonction du site. *Paléo*, 2006, n° 18. p. 115-141 : ill., bibliogr.
- UDIN, Philippe. L'aménagement de la grotte de Font-de-Gaume. *Monumental*, 2006, n° 2. p. 30-33 : ill.
- Paysages et Peuplements. Aspects culturels et chronologiques en France méridionale. Actualité de la Recherche*. Actes des 6e Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, Périgueux, 14-16 octobre 2004 ; coordination de Pierrick Fouéré, Christian Chevillot, Patrice Courtaud, Olivier Ferullo et Chantal Leroyer. Périgueux, Association pour le Développement de la Recherche Archéologique en Périgord, Préhistoire du Sud Ouest, 2006. 464 p. : ill.
- PETILLON, Jean-Marc. *Des Magdaléniens en armes. Technologie des armatures de projectile en bois de cervidé du Magdalénien supérieur de la grotte d'Isturitz (Pyrénées-Atlantiques)*. Treignes, Centres d'Etudes et de Documentation Archéologiques (CEDARC), 2006. 302 p. : ill., bibliogr.
- REDOU, Alice. L'Homme et l'Eau au travers de l'Art du Paléolithique supérieur en France et en Espagne. *Préhistoire du Sud-Ouest*, 2006, tome 13-1. p. 89-98 : ill., bibliogr.
- RIEU, Alain et SCHOENSTEIN, Frantz. L'acquisition par l'Etat de l'abri sculpté du Cap-Blanc, à Marquay (Dordogne). *Monumental*, 2006, n° 2. p. 21 : ill.
- ROSENDAHL, G. Les couches supérieures de la Micoque (Dordogne). *Paléo*, 2006, tome 18. p. 161-191 : ill., bibliogr.
- SIRE, Marie-Anne. Des restaurateurs au chevet des peintures de Lascaux. De l'élimination des champignons au constat d'état. *Monumental*, 2006, n° 2. p. 68-75 : ill.

- SORESSI, Marie *et al.* The Pech-de-l'Azé Neandertal child : ESR, uranium-series and AMS 14C dating of its MTA type B context. *Journal of Human Evolution*, 2006, 12 p. : ill., bibliogr.
- Sur les traces de l'homme en Aquitaine : enquête sur la Préhistoire.* Une exposition virtuelle sur la région Aquitaine. Bordeaux, Cap Sciences, 2006. [Ressource électronique]
- TEXIER, Jean-Pierre. Nouvelle lecture géologique du site paléolithique du Pech-de-l'Azé II (Dordogne, France). *Paléo*, 2006, tome 18. p. 217-235 : ill., bibliogr.
- TOSELLO, Gilles et FRITZ, Carole. «La Vénus et le Sorcier» : Les figurations humaines pariétales au Magdalénien. *Préhistoire Art et Sociétés*, 2005, tome LX. p. 7-24 : ill., bibliogr.
- TURQ, Alain. Préhistoire en vallée de la Lémance : le temps des chasseurs cueilleurs. *Revue de l'Agenais*, 2006, n° 3. p. 267-296 : ill., bibliogr.
- UZQUIANO, Paloma. Analyse anthracologique des niveaux solutréens d'Azkonzilo (Irrissarry, Pyrénées-Atlantiques). In *Préhistoire du Bassin de l'Adour* ; textes réunis et introduits par Claude Chauchat. Saint-Etienne-de-Baïgorry, Edition Izpegi de Navarre, 2006. p. 133-138 : tabl.
- UZQUIANO, Paloma. Végétation ligneuse et gestion du bois dans le bassin d'Arudy (Pyrénées-occidentales) au cours du tardiglaciaire et le postglaciaire. In *Préhistoire du Bassin de l'Adour* ; textes réunis et introduits par Claude Chauchat. Saint-Etienne-de-Baïgorry, Edition Izpegi de Navarre, 2006. p. 139-163 : tabl., carte, bibliogr.
- VERGNAUD, Luc et FOUERE, Pierrick. Le site de «La Tuilerie Est» à Cagnac (Gironde) : témoignage d'un petit bâtiment arténacien ? In *Paysages et Peuplements. Aspects culturels et chronologiques en France méridionale. Actualité de la Recherche.* Actes des 6e Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, Périgueux, 14-16 octobre 2004 ; coordination de Pierrick Fouéré, Christian Chevillot, Patrice Courtaud, Olivier Ferullo et Chantal Leroyer. Périgueux, Association pour le Développement de la Recherche Archéologique en Périgord, Préhistoire du Sud Ouest, 2006. p. 521-546 : ill., bibliogr.
- VIGNAUD, Colette *et al.* Le groupe des «bisons adossés» de Lascaux. Etude de la technique de l'artiste par analyse des pigments. *L'Anthropologie*, 2006, tome 110-4. p. 482-499, bibliogr.
- ### Protohistoire
- BAUMANS, Louis et CHEVILLOT, Christian. Reconstitution et utilisation expérimentales de la broche à rôtir articulée de Port-Sainte-Foy (Gironde). *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2005, tome 20. p. 5-24 : ill., bibliogr.
- BEYNEIX, Alain *et al.* Matériaux protohistoriques inédits du Villeneuve. *Aquitania*, 2005, tome 21. p. 7-20 : ill., bibliogr.
- CAROZZA, Laurent *et al.* Quel statut pour les espaces de montagne durant l'âge du Bronze ? : regard croisés sur les approches société-environnement dans les Pyrénées occidentales. *Documents d'Archéologie Méridionale*, 2006, n° 28. p. 7-23 : ill.
- COQUILLAS, Didier *et al.* L'homme dans les paysages côtiers du nord Médoc (Gironde) entre Néolithique et Age du Fer. In *Paysages et Peuplements. Aspects culturels et chronologiques en France méridionale. Actualité de la Recherche.* Actes des 6e Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, Périgueux, 14-16 octobre 2004 ; coordination de Pierrick Fouéré, Christian Chevillot, Patrice Courtaud, Olivier Ferullo et Chantal Leroyer. Périgueux, Association pour le Développement de la Recherche Archéologique en Périgord, Préhistoire du Sud Ouest, 2006. p. 55-70 : ill., bibliogr.
- COURTAUD, Patrice *et al.* La grotte sépulcrale de Droundak (Pyrénées-Atlantiques) : Note préliminaire. In *Paysages et Peuplements. Aspects culturels et chronologiques en France méridionale. Actualité de la Recherche.* Actes des 6e Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, Périgueux, 14-16 octobre 2004 ; coordination de Pierrick Fouéré, Christian Chevillot, Patrice Courtaud, Olivier Ferullo et Chantal Leroyer. Périgueux, Association pour le Développement de la Recherche Archéologique en Périgord, Préhistoire du Sud Ouest, 2006. p. 191-210 : ill., bibliogr.
- DERION, Brigitte. Objets métalliques gaulois du site de Lacoste, Mouliets-et-Villemartin, Gironde. Bordeaux, Musée d'Aquitaine, 2006. 153 p. : ill., bibliogr.
- DIAS-MEIRINHOS, Marie-Hélène. De l'utilisation du silex de Chalosse (Landes) par les Campaniformes. In *Paysages et Peuplements. Aspects culturels et chronologiques en France méridionale. Actualité de la Recherche.* Actes des 6e Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, Périgueux, 14-16 octobre 2004 ; coordination de Pierrick Fouéré, Christian Chevillot, Patrice Courtaud, Olivier Ferullo et Chantal Leroyer. Périgueux, Association pour le Développement de la Recherche Archéologique en Périgord, Préhistoire du Sud Ouest, 2006. p. 407-414 : ill., bibliogr.
- GELLIBERT, Bernard et MERLET, Jean-Claude. La céramique des habitats du Campaniforme dans le bassin moyen de l'Adour (Landes). In *Paysages et Peuplements. Aspects culturels et chronologiques en France méridionale. Actualité de la Recherche.* Actes des 6e Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, Périgueux, 14-16 octobre 2004 ; coordination de Pierrick Fouéré, Christian Chevillot, Patrice Courtaud, Olivier Ferullo et Chantal Leroyer. Périgueux, Association pour le Développement de la Recherche Archéologique en Périgord, Préhistoire du Sud Ouest, 2006. p. 293-304 : ill., bibliogr.
- GELLIBERT, Bernard et MERLET, Jean-Claude. Recherches sur l'habitat au Chalcolithique et au début de l'âge du Bronze dans le Bassin de l'Adour (Landes). Premiers résultats. In *Préhistoire du Bassin de l'Adour* ; textes réunis et introduits par Claude Chauchat. Saint-Etienne-de-Baïgorry, Edition Izpegi de Navarre, 2006. p. 251-270 : ill., bibliogr.
- GUILITCH, Ivan. Considérations sur une hache polie trouvée à Rions (Gironde). *Aquitania Historique*, 2006, n° 79. p. 3-4 : ill., bibliogr.
- LEROYER, Chantal *et al.* Environnement et anthropisation du site de Bordeaux durant la Préhistoire récente et la Protohistoire : le sondage carotté SC2 du «Cours du Chapeau Rouge». In *Paysages et Peuplements. Aspects culturels et chronologiques en France méridionale. Actualité de la Recherche.* Actes des 6e Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, Périgueux, 14-16 octobre 2004 ; coordination de Pierrick Fouéré, Christian Chevillot, Patrice Courtaud, Olivier Ferullo et Chantal Leroyer. Périgueux, Association pour le Développement de la Recherche Archéologique en Périgord, Préhistoire du Sud Ouest, 2006. p. 71-82 : ill., bibliogr.
- 14-16 octobre 2004 ; coordination de Pierrick Fouéré, Christian Chevillot, Patrice Courtaud, Olivier Ferullo et Chantal Leroyer. Périgueux, Association pour le Développement de la Recherche Archéologique en Périgord, Préhistoire du Sud Ouest, 2006. p. 274-275.
- MAREMBERT, Fabrice. Formes et évolution du complexe Atlantique dans le Bassin de l'Adour du XXVI^e siècle au VIII^e siècle avant J.-C. [résumé]. In *Préhistoire du Bassin de l'Adour* ; textes réunis et introduits par Claude Chauchat. Saint-Etienne-de-Baïgorry, Edition Izpegi de Navarre, 2006. p. 274-275.
- ROUSSOT-LARROQUE, Julia *et al.* Indices du bronze ancien dans le Bourgeois : le vase décoré du Trou du Loup à Marcamps (commune de Prignac-et-Marcamps) et la hache à légers rebords de Samonac (Gironde). *Préhistoire du Sud-Ouest*, 2006, n° 13-2. p. 231-241 : ill.
- ROUSSOT-LARROQUE, Julia. Bordeaux préhistorique : les racines de Bordeaux, du Néolithique à la fin de l'âge du Bronze. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2005, tome 96. p. 37-98 : ill.
- VIBET, Claude. Le bracelet d'or gaulois de Caudos. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, 2006, n° 129. p. 4-8 : ill., notes.
- ### Antiquité
- BARBET, Alix *et al.* Peintures de Périgueux. Edifice de la rue des Bouquets ou la Domus de Vésone. III. Les peintures jadis en place et les peintures fragmentaires. *Aquitania*, 2005, tome 21. p. 189-239 : ill., bibliogr.
- BERTHAULT, Frédéric. La villa gallo-romaine de Montcaret (Dordogne), son environnement et son devenir. In *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine : bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales.* Actes de la Table-Ronde de Pau 24-25 novembre 2000, textes réunis par François Réchin. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2006, Hors série n° 2. p. 179-189 : ill., bibliogr.
- BOST, Jean-Pierre et FABRE, Georges. Epigraphie monumentale et histoire urbaine à Vésuna - Périgueux. *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2005, tome 20. p. 63-78 : ill., bibliogr.
- BOUET, Alain. L'épi de faîtage, un ornement de terre cuite antique méconnu : à propos de deux exemples de Dordogne. *Aquitania*, 2005, tome 21. p. 285-298 : ill., bibliogr.
- BUFFIERES, Louis de *et al.* De la voie romaine au chemin de Saint-Jacques : le franchissement du port de Cize. Andorre, Eusko Ikaskuntza, 2006. 145 p. : ill.
- CALLEGARIN, Laurent. La circulation monétaire dans les villae d'Aquitaine : l'exemple de la villa de Lalouquette (Pyrénées-Atlantiques). In *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine : bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales.* Actes de la Table-Ronde de Pau 24-25 novembre 2000, textes réunis par François Réchin. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2006, Hors série n° 2. p. 237-285 : ill., bibliogr.
- CASTET, Roger et HANNOYER, Francis. La brique de Biganos. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, 2006, n° 129. p. 13-25 : ill., notes.
- CHABRIE, Christophe *et al.* Villeneuve-sur-Lot, Eysses, Excisum, Lot-et-Garonne, France. In *L'architecture de la Gaule romaine. Les fortifications militaires.* Paris, Maison des Sciences de l'Homme ; Bordeaux, Ausonius, 2006. p. 407 : ill., bibliogr.
- CUSSEY, Dominique et DELOFFRE, Raoul. Etude pétrographique d'un fragment de mosaïque de la villa gallo-romaine du Pont d'Oly à Jurançon (Pyrénées-Atlantiques). In *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine : bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales.* Actes de la Table-Ronde de Pau 24-25 novembre 2000, textes réunis par François Réchin. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2006, Hors série n° 2. p. 301-306 : ill., bibliogr.
- FABRE, Georges. La villa du Pont d'Oly à Jurançon (Pyrénées-Atlantiques). In *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine : bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales.* Actes de la Table-Ronde de Pau 24-25 novembre 2000, textes réunis par François Réchin. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2006, Hors série n° 2. p. 123-130 : ill., bibliogr.
- FAUDUET, Isabelle. Sanctuaires et divinités en Aquitaine romaine (1993-2005). *Aquitania*, 2005, tome 21. p. 369-390 : carte, bibliogr.
- GIRARDY-CAILLAT, Claudine. L'institution Sainte-Marthe à Périgueux. Nouvelle lecture des fouilles de Max Sarradet. *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2005, tome 20. p. 79-88 : ill., bibliogr.
- HARGOUS-LHOSPITAL, Emilie. Les statuettes en bronze et en terre cuite du musée d'Aquitaine. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2005, tome 96. p. 129-156.
- JACQUES, Philippe. Nouvelles données sur l'habitat rural antique en Lot-et-Garonne. In *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine : bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales.* Actes de la Table-Ronde de Pau 24-25 novembre 2000, textes réunis par François Réchin. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2006, Hors série n° 2. p. 77-121 : ill., bibliogr.
- LAUT, Laurence. La villa de Taron et son domaine. Prospection d'un micro-terroir béarnais (commune de Taron-Sadiracq-Villeneuve, Pyrénées-Atlantiques). In *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine : bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales.* Actes de la Table-Ronde de Pau 24-25 novembre 2000, textes réunis par François Réchin. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2006, Hors série n° 2. p. 191-202 : ill., bibliogr.
- MARTIN, Thierry. Céramiques sigillées de la villa Deus Gleisiars à Lalouquette (Pyrénées-Atlantiques), fouilles 1959-1972. In *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine : bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales.* Actes de la Table-Ronde de Pau 24-25 novembre 2000, textes réunis par François Réchin. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2006, Hors série n° 2. p. 287-299 : ill., bibliogr.
- MOREAU, Jacques. Chroniques numismatiques du nord-Médoc. *Cahiers Médiéviens*, 2006, n° Hors Série. 143 p. ill, bibliogr.
- PLANA-MALLART, Rosa *et al.* Le territoire environnant de Lalouquette (canton de Thèze, Pyrénées-Atlantiques) : premiers résultats des campagnes de prospection. In *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine : bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales.* Actes de la Table-Ronde de Pau 24-25 novembre 2000, textes réunis par François Réchin. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2006, Hors série n° 2. p. 203-226 : ill., bibliogr.
- RECHIN, François, sous la direction de. Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine : bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales. Actes de la Table-Ronde de Pau 24-25 novembre 2000.

Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes, 2006, Hors série n° 2. 406 p. : ill.

RECHIN, François *et al.* Faut-il refouiller une villa ? Sondages archéologiques récents sur la villa de l'Arribèra deus Gleisiars à Lalouquette (Pyrénées-Atlantiques). In *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine : bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales*. Actes de la Table-Ronde de Pau 24-25 novembre 2000, textes réunis par François Réchin. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2006, Hors série n° 2. p. 131-163 : ill., bibliogr.

RECHIN, François. Réflexions sur l'approche archéologique de l'élevage transhumant dans les Pyrénées occidentales et l'Aquitaine méridionale à l'époque romaine. In *Aux origines de la transhumance : les Alpes et la vie pastorale d'hier à aujourd'hui*. Paris, Picard, 2006. p. 255-280 : fig., bibliogr.

REGALDO-SAINT BLANCARD, Pierre. *Navigeram per portam* une nouvelle lecture des données archéologiques anciennes sur le port antique de Bordeaux. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2005, tome 96. p. 99-128 : ill.

RONDE, Stéphane. Les villae gallo-romaines de Sorde-l'Abbaye (Landes). *Aquitaine Historique*, 2006, n° 79. p. 5-10 : ill., bibliogr.

SANCHEZ, Corinne. Un atelier de production céramiques sur le territoire des Pétrucos : le site de «Chaurieux-La Pierre Branlante» à Siorac-de-Ribérac (Dordogne). Premières observations. *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2005, tome 20. p. 45-62 : ill., bibliogr.

SIREIX, Christophe. Bordeaux-Burdigala et la Bretagne romaine : quelques témoins archéologiques du commerce atlantique. *Aquitania*, 2005, tome 21. p. 241-251 : ill., bibliogr.

TARDY, Dominique. Quelques découvertes à l'Institution Sainte-Marthe de Périgueux. *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2005, tome 20. p. 89-92 : ill.

THIERRY, François. Actualités archéologiques. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, 2006, n° 129. p. 2-3.

TILHARD, Jean-Louis. Périgieux et Espalion : commercialisation et consommation des sigillées de l'atelier d'Espalion (Aveyron, France) à Périgueux. Bilan provisoire. *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2005, tome 20. p. 25-44 : ill., bibliogr.

VERGAIN, Philippe. Le devenir des villae tardives en Novempopulanie occidentale et Haute Auvergne : contribution à la connaissance de la christianisation de deux saltus d'Aquitaine entre le Ve et le VIIe s. In *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine : bâtiments de vie et d'exploitation, domaines et postérités médiévales*. Actes de la Table-Ronde de Pau 24-25 novembre 2000, textes réunis par François Réchin. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2006, Hors série n° 2. p. 379-399 : ill., bibliogr.

WOZNY, Luc. Programme «état des lieux» et premiers résultats des fouilles préventives à Boios. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, 2006, n° 128. p. 59-106 : ill., notes, bibliogr.

Moyen Age

ARAGUAS, Philippe et BARRAUD, Dany. Archéologie des résidences aristocratiques médiévales en Aquitaine (1987-2002). In *Résidences aristocratiques, résidences du pouvoir entre Loire et Pyrénées, Xe-XVe siècles. Recherches archéologiques récentes, 1987-2002*. Actes du colloque de Pau, 3-5 octobre 2002 réunis par Dany Barraud, Florent Hautefeuille et Christian Rémy. *Archéologie du Midi Médiéval*, 2006, sup. 3. p. 13-22 : carte, tabl., bibliogr.

BARRAUD, Dany, HATEFEUILLE, Florent et REMY, Bernard, édité par. *Résidences aristocratiques, résidences du pouvoir entre Loire et Pyrénées, Xe-XVe siècles. Recherches archéologiques récentes, 1987-2002*. Actes du colloque de Pau, 3-5 octobre 2002. *Archéologie du Midi Médiéval*, 2006, sup. 3. 287 p. : ill., bibliogr.

BERCHON, Ernest. Saint Jean de Sagondignac-en-Médoc. *Cahiers Médiévaliens*, 2006, n° 45. p. 31-61 : ill.

BERDOY, Anne. L'habitat aristocratique (abbayes laïques, doménjades) en haut Béarn. In *Résidences aristocratiques, résidences du pouvoir entre Loire et Pyrénées, Xe-XVe siècles. Recherches archéologiques récentes, 1987-2002*. Actes du colloque de Pau, 3-5 octobre 2002 réunis par Dany Barraud, Florent Hautefeuille et Christian Rémy. *Archéologie du Midi Médiéval*, 2006, sup. 3. p. 65-103 : ill., carte, bibliogr.

BERDOY, Anne. Castet (Béarn). Le château «tour Abadie». In *Résidences aristocratiques, résidences du pouvoir entre Loire et Pyrénées, Xe-XVe siècles. Recherches archéologiques récentes, 1987-2002*. Actes du colloque de Pau, 3-5 octobre 2002 réunis par Dany Barraud, Florent Hautefeuille et Christian Rémy. *Archéologie du Midi Médiéval*, 2006, sup. 3. p. 411-412 : ill.

BERNADET, Anne. Vitraux médiévaux de la fin du Moyen Age conservés en Bordelais. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2005, tome 96. p. 169-188 : ill.

BERTHIER, Marcel. Cadouin : ses possessions et ses droits, leur dispersion. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2006, tome 133-4. p. 451-460 : ill., bibliogr.

BIDOT-GERMA, Dominique. Le Béarn des premiers Centulle : une histoire de l'an mil, ses sources et son écriture. *Revue de Pau et du Béarn*, 2006, tome 33. p. 9-28.

BOUILLAC, Hervé. Paroisses et peuplement au Moyen Age dans la vallée de la Lémance (XI-XIIIe s.). *Revue de l'Agenais*, 2006, n° 3. p. 351-369 : ill.

BOUTOULLE, Frédéric et PIAT, Jean-Luc. La tour et le château de Bisqueytan en Bordelais : une forteresse ducal révélée par l'archéologie et par les textes (XIe-XIVe siècle). In *Résidences aristocratiques, résidences du pouvoir entre Loire et Pyrénées, Xe-XVe siècles. Recherches archéologiques récentes, 1987-2002*. Actes du colloque de Pau, 3-5 octobre 2002 réunis par Dany Barraud, Florent Hautefeuille et Christian Rémy. *Archéologie du Midi Médiéval*, 2006, sup. 3. p. 195-214 : ill., carte, bibliogr.

CAMILLI, Philippe. Cuzorn et son château. *Revue de l'Agenais*, 2006, n° 3. p. 307-349 : ill.

CAMPS, Serge. La maison du «chapitre» ou ancienne «grange aux dîmes» de Monpazier : ses différents aspects au cours des temps. *Cahiers du Groupe Archéologique de Monpazier*, 2006, n° 15. p. 55-59 : ill., bibliogr.

CAUPENNE, Régis de. Les seigneurs de Caupenne. *Bulletin de la Société de Borda*, 2006, n° 482. p. 205-218 : notes.

CHARPENTIER, Xavier. Un lot de dés en os du Moyen Age découvert sur le site de la place Camille-Julian à Bordeaux. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2004, tome 95. p. 115-130 : ill., bibliogr.

Le château de Biron (Dordogne) et l'histoire de son passé étudiés par la radiesthésie... *Cahiers du Groupe Archéologique de Monpazier*, 2006, n° 15. p. 52-54 : ill.

CLEMENS, Jacques. Une description arabe du Pays de Buch vers 965. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, 2006, n° 129. p. 9-12 : notes.

COSTE, Michel. *Afin de planter des vignes : essai sur la floraison des bastides & autres petites villes médiévales du Bassin aquitain : XIIIe-XIVe siècles*. Université de Toulouse-Le Mirail, 2006. 143 p. : ill.

COSTES, Anne-Marie. Visite de l'église de Monsempron. *Revue de l'Agenais*, 2006, n° 3. p. 431-446 : ill.

DOMINGO, Jonathan. La chapelle de Magrigne, Saint-Laurent-d'Arce (Gironde). *Aquitaine Historique*, 2006, n° 78. p. 11-15 : ill., bibliogr.

DUBOURG, Jacques. La brève existence de la commanderie templière de Port-Sainte-Marie. *Revue de l'Agenais*, 2006, n° 1. p. 17-27 : ill.

DUVIVIER, Benoit. Ostabat (Pays Basque). Maison forte de Latsaga. In *Résidences aristocratiques, résidences du pouvoir entre Loire et Pyrénées, Xe-XVe siècles. Recherches archéologiques récentes, 1987-2002*. Actes du colloque de Pau, 3-5 octobre 2002 réunis par Dany Barraud, Florent Hautefeuille et Christian Rémy. *Archéologie du Midi Médiéval*, 2006, sup. 3. p. 415-418 : ill.

ETCHEVERRY, Maritchu. *Sainte-Engrâce et son rayonnement sur les églises romanes en Haute-Soule*. Mémoire d'Art Médiéval, Master Recherche 1ère année «Identités et Patrimoines des espaces méridionaux ; sous la direction de Mme Laurence Cabrero-Ravel. Pau, Université de Pau et des Pays de l'Adour, UFR de Lettres, Langues, Sciences Humaines, Département d'Histoire de l'Art, 2006. 3 vol. 1. Texte, 290 p. : bibliogr. ; 2. Annexes, 71 p. : ill. ; 3. Catalogue, 175 p. : 457 fig.

FABOUE, Anne-Cécile. Les sarcophages de Bazas. *Cahiers du Bazadais*, 2006, n° 153. p. 5-16 : ill.

FABOUE, Anne-Cécile et MARQUETTE, Jean-Bernard. Catalogue des sarcophages mis au jour à Bazas. *Cahiers du Bazadais*, 2006, n° 153. p. 17-40 : ill.

FARAVEL, Sylvie *et al.* Le château de Lauzun (Lot-et-Garonne), évolution de la partie résidentielle de la fin du XIIe au XVIIIe siècle. In *Résidences aristocratiques, résidences du pouvoir entre Loire et Pyrénées, Xe-XVe siècles. Recherches archéologiques récentes, 1987-2002*. Actes du colloque de Pau, 3-5 octobre 2002 réunis par Dany Barraud, Florent Hautefeuille et Christian Rémy. *Archéologie du Midi Médiéval*, 2006, sup. 3. p. 365-388 : ill., carte, bibliogr.

FLAUJAC, Robert de. Le château de Sernet et ses seigneurs. *Revue de l'Agenais*, 2006, n° 3. p. 447-464 : ill.

FRITZ, Jeanne-Marie. Inventaire des ouvrages de terre en Marsan (Landes). In *Résidences aristocratiques, résidences du pouvoir entre Loire et Pyrénées, Xe-XVe siècles. Recherches archéologiques récentes, 1987-2002*. Actes du colloque de Pau, 3-5 octobre 2002 réunis par Dany Barraud, Florent Hautefeuille et Christian Rémy. *Archéologie du Midi Médiéval*, 2006, sup. 3. p. 113-126 : ill., carte, bibliogr.

GALES, Françoise. Les résidences de Gaston Fébus en Béarn. In *Résidences aristocratiques, résidences du pouvoir entre Loire et Pyrénées, Xe-XVe siècles. Recherches archéologiques récentes, 1987-2002*. Actes du colloque de Pau, 3-5 octobre 2002 réunis par Dany Barraud, Florent Hautefeuille et Christian Rémy. *Archéologie du Midi Médiéval*, 2006, sup. 3. p. 151-164 : ill., carte, bibliogr.

GARRIGOU-GRANDCHAMP, Pierre. Gironde : actualité de la recherche sur les moulins à eau en Guyenne. *Bulletin Monumental*, 2006, tome 164-4. p. 385.

GARRIGOU-GRANDCHAMP, Pierre et NAPOLEONE, Anne-Laure. «L'ancien couvent», un exemple de maison-tour du XIVe siècle et l'architecture médiévale de Beynac en Périgord. *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2005, tome 20. p. 93-120 : ill., bibliogr.

GARRIGOU-GRANDCHAMP, Pierre, sous la direction de. La maison au Moyen Age. Actes de la session d'université d'été 2003. *Bulletin de la Société Archéologique et Historique de la Charente*, 2006, n° spécial. 256 p. : ill.

HEIJMANS, Marc et GUYON, Jean, sous la direction de. Antiquité tardive, haut Moyen Age et premiers temps chrétiens en Gaule méridionale : Première partie : réseau des cités, monde urbain et monde des morts. *Gallia*, 2006, tome 63. p. 1-170 : ill., bibliogr.

JACQUES, Philippe. Un an de fouilles archéologiques sur la commune de La Teste-de-Buch (33). *Bulletin de la Société Historique et Archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, 2006, n° 128. p. 32-58 : ill., notes, bibliogr.

JEAN-COURRET, Ezéchiél. *La morphogenèse de Bordeaux des origines à la fin du Moyen Age : fabrique, paysages et représentations de l'Urbs*. Thèse d'Histoire du Moyen Age sous la direction de M. Jean-Bernard Marquette. Bordeaux, Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, Centre Ausonius, 2006. 3 tomes. 642 p. : ill. ; annexes 1 : plans de Bordeaux, p. 643-726, 1 plan h.t. ; annexes 2 : bibliographie, sources, pièces annexes, p. 727-1124 : ill.

LABAT, Emmanuel. Aperçu sur un prieuré méconnu : Le Sen et ses dépendances. *Bulletin de la Société de Borda*, 2006, n° 481. p. 35-50 : ill., notes.

LABORIE, Yan. Auberoche : un castrum périgourdin contemporain de l'an Mil. In *Résidences aristocratiques, résidences du pouvoir entre Loire et Pyrénées, Xe-XVe siècles. Recherches archéologiques récentes, 1987-2002*. Actes du colloque de Pau, 3-5 octobre 2002 réunis par Dany Barraud, Florent Hautefeuille et Christian Rémy. *Archéologie du Midi Médiéval*, 2006, sup. 3. p. 167-193 : ill., carte, bibliogr.

LABORIE, Yan. Le château des Albret à Labrit (Landes). In *Résidences aristocratiques, résidences du pouvoir entre Loire et Pyrénées, Xe-XVe siècles. Recherches archéologiques récentes, 1987-2002*. Actes du colloque de Pau, 3-5 octobre 2002 réunis par Dany Barraud, Florent Hautefeuille et Christian Rémy. *Archéologie du Midi Médiéval*, 2006, sup. 3. p. 337-363 : ill., carte, bibliogr.

LAROCHE, Jacqueline. Le coffre reliquaire de la cathédrale Saint-André. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2005, tome 96. p. 189-196 : ill.

LHULLIER, Anne-Cécile. Etude architecturale de l'église Sainte-Eulalie de Bordeaux. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2004, tome 95. p. 63-82 : ill., bibliogr.

- MARIN, Agnès. Divers aspects de l'habitat médiéval à Tournon-d'Agenais (Lot-et-Garonne). In *La maison au Moyen Age. Actes de la session d'université d'été 2003* ; sous la direction de M. Pierre Garrigou-Grandchamp. *Bulletin de la Société Archéologique et Historique de la Charente*, 2006, n° spécial. p. 109-138 : ill., bibliogr.
- MATEU, André. Une église romane méconnue : Saint-Pierre-de-Condezaygues. L'histoire de sa restauration. *Revue de l'Agenais*, 2006, n° 3. p. 379-386 : ill.
- MIGEON, Wandel. Le groupe épiscopal de Bordeaux (Gironde). In *Antiquité tardive, haut Moyen Age et premiers temps chrétiens en Gaule méridionale* : Première partie : réseau des cités, monde urbain et monde des morts ; sous la direction de Marc Heijmans et Jean Guyon. *Gallia*, 2006, tome 63. p. 117-119 : ill.
- MIGEON, Wandel et al. Sur le trajet du tramway : le site de «la villa Marguerite» à Lormont. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2004, tome 95. p. 49-62 : ill., annexe, bibliogr.
- NORMAND, Christian. Les maisons fortes de la Basse-Navarre (Pays Basque) : l'exemple de la vallée de la Bidouze. In *Résidences aristocratiques, résidences du pouvoir entre Loire et Pyrénées, Xe-XVe siècles. Recherches archéologiques récentes, 1987-2002*. Actes du colloque de Pau, 3-5 octobre 2002 réunis par Dany Barraud, Florent Hautefeuille et Christian Rémy. *Archéologie du Midi Médiéval*, 2006, sup. 3. p. 407-410 : ill., bibliogr.
- OLLE, Sophie. A la recherche d'une bastide idéale en Gironde. *Aquitaine Historique*, 2006, n° 82. p. 2-10 : ill., bibliogr.
- POMMIER-GUTH, Catherine. *Positions et gestes d'Eve dans la sculpture romane*. Mémoire de Master 2 : Histoire de l'Art ; sous la direction de Nicolas Reveyron. Lyon, Université Lumière, Lyon 2, 2006. 3 vol. 1. Texte, 157 p. : ill., bibliogr. 14 p. ; 2. illustrations, 156 p. ; 3. L'iconographie d'Eve au sein du péché originel, non pag.
- PONSON, Sophie. L'église Sainte-Praxède de Sauviac. *Cahiers du Bazadais*, 2006, n° 152. p. 29-55 : ill.
- PONSON, Sophie. L'église Sainte-Praxède de Sauviac (Gironde) : ses origines romanes. *Aquitaine Historique*, 2006, n° 81. p. 9-13 : ill., bibliogr.
- POUSTHOMIS, Bernard et CONAN, Sandrine. Espelette (Pays Basque). Maison forte de Latsaga. In *Résidences aristocratiques, résidences du pouvoir entre Loire et Pyrénées, Xe-XVe siècles. Recherches archéologiques récentes, 1987-2002*. Actes du colloque de Pau, 3-5 octobre 2002 réunis par Dany Barraud, Florent Hautefeuille et Christian Rémy. *Archéologie du Midi Médiéval*, 2006, sup. 3. p. 413-414 : ill.
- PRODEO, Frédéric et al. Pineuilh, La Mothe (Gironde) : une résidence aristocratique à la charnière de l'An Mil. In *Résidences aristocratiques, résidences du pouvoir entre Loire et Pyrénées, Xe-XVe siècles. Recherches archéologiques récentes, 1987-2002*. Actes du colloque de Pau, 3-5 octobre 2002 réunis par Dany Barraud, Florent Hautefeuille et Christian Rémy. *Archéologie du Midi Médiéval*, 2006, sup. 3. p. 419-424 : ill.
- PROYE, Céline. Les carreaux glaçurés du château de Villandraut (XIVe siècle). *Cahiers du Bazadais*, 2006, n° 154. p. 5-39 : ill.
- SARABEN, Jacques. Palnatum, Palnac, Paunat, au fil de l'histoire (Périgord). *Aquitaine Historique*, 2006, n° 80. p. 11-15 : ill., bibliogr.

- SAUVAITRE, Natacha. La nécropole Saint-Seurin de Bordeaux : état de la recherche. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2005, tome 96. p. 157-168 : ill.
- SUAU, Bernadette. La commanderie Saint-Jean de Jérusalem du bourg Saint-Esprit-lès-Bayonne. *Bulletin de la Société de Borda*, 2006, n° 482. p. 131-170 : ill., notes.
- THOLIN, Philippe. Le château de Sauveterre-la-Lémance. *Revue de l'Agenais*, 2006, n° 3. p. 371-377 : ill.
- TROUBAT, Olivier. La campagne de Périgord de 1385. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2006, tome 133-4. p. 441-450 : ill., bibliogr.
- VALLEE, Patricia. Notre-Dame de la Fin des Terres, Soulac-sur-Mer (Gironde). *Aquitaine Historique*, 2006, n° 81. p. 3-8 : ill., bibliogr.
- ZABALLOS, Yannick. Histoire du prieuré de Monsempron. *Revue de l'Agenais*, 2006, n° 3. p. 387-429 : ill.

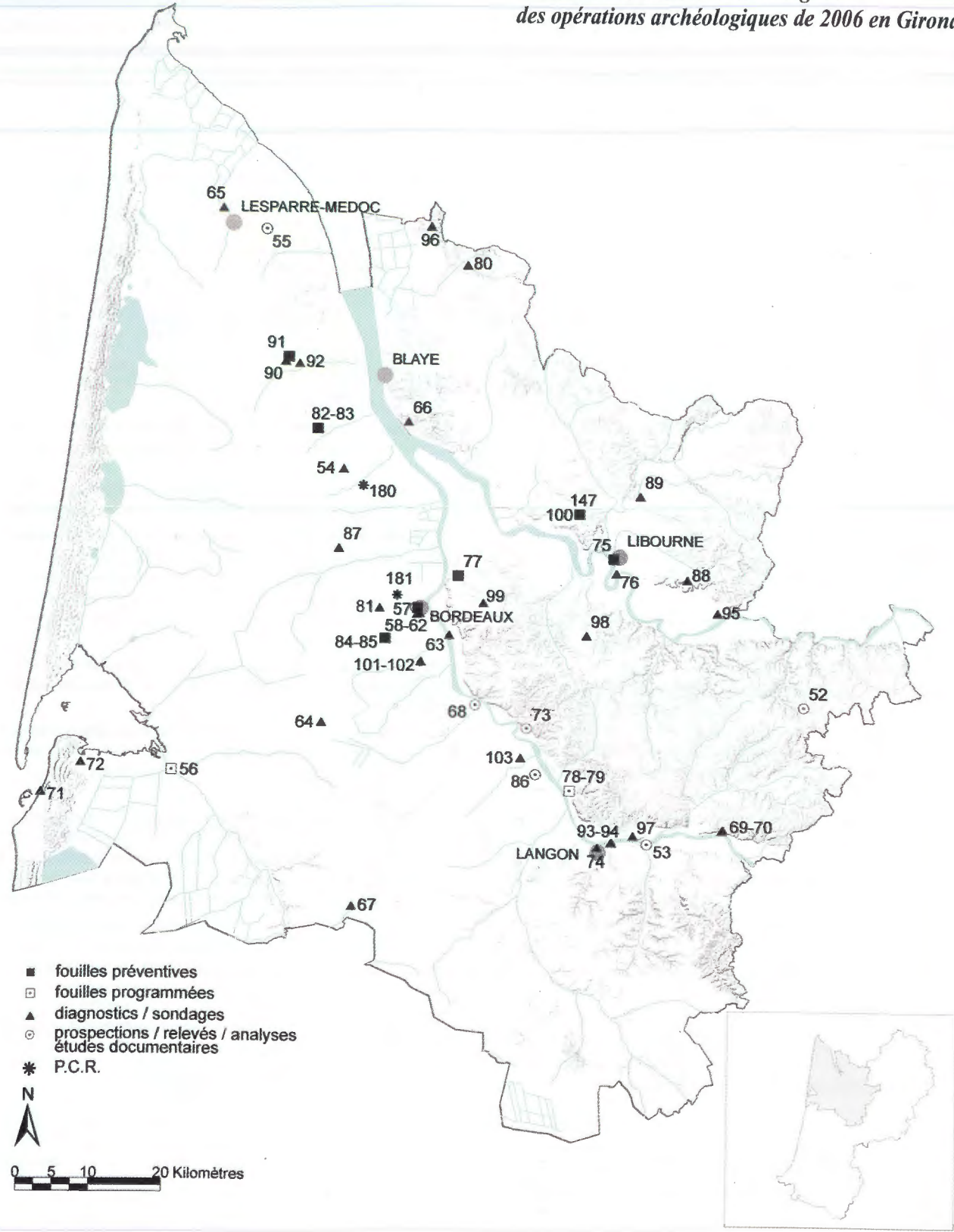
Epoque moderne et contemporaine

- BEGUERIE, Catherine. L'enseignement de l'histoire de l'art à Bordeaux. Premiers cours, premiers professeurs : l'émergence d'une discipline. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2004, tome 95. p. 225-238 : ill., bibliogr.
- BERDOY, Anne et MARIN, Agnès. Une maison de ville en milieu rural : la maison Belluix à Morlanne (Pyrénées-Atlantiques). In *Le château et la nature. Actes des rencontres d'archéologie et d'histoire en Périgord, Périgieux du 24 au 26 septembre 2004* ; sous la direction de Anne-Marie Cocula et de Michel Combet. Pessac, Ausonius, 2005. p. 343-372 : ill., bibliogr.
- CAMILLI, Philippe. L'industrie de la vallée de la Lémance. *Revue de l'Agenais*, 2006, n° 3. p. 667-679 : ill.
- CLAVERIE, J.-F. et GUITTARD, A. Le milieu et l'œuvre de Jean Bichon aîné constructeur de navire bordelais au XVIIIe siècle. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2005, tome 96. p. 211-224 : ill.
- COUSTET, Robert. Lanessan, un château en Médoc. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2005, tome 96. p. 245-260 : ill.
- CUBELIER DE BEYNAC, Jean. Essai de cartographie des établissements sidérurgiques des plateaux de la Lémance. *Revue de l'Agenais*, 2006, n° 3. p. 651-656 : cartes.
- CUBELIER DE BEYNAC, Jean. Le Moulinet. *Revue de l'Agenais*, 2006, n° 3. p. 657-665 : ill.
- DOMINGO, Jonathan. La grande pitié des cimetières de Gironde. *Aquitaine Historique*, 2006, n° 81. p. 14-15 : ill., bibliogr.
- DUBREU, Isabelle et al. Verre, verreries et verriers entre Bars et Lacropte (XIVe-XVIIe s.) : archéologie et documents (premières données). *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2005, tome 20. p. 121-136 : ill.
- FABRE-BARRERE, Françoise. Edification de la chapelle de l'Aygade en vallée d'Ossau. *Documents pour servir à l'Histoire du Département des Pyrénées-Atlantiques*, 2004-2005, n° 25-26. p. 109-116.
- FABRE-BARRERE, Françoise. Saint-Martin de Louvie-Juzon. Histoire d'un église, vie d'une paroisse. De la tourmente révolutionnaire à nos jours. Constructions, reconstructions et restaurations. *Revue de Pau et du Béarn*, 2006, tome 33. P. 218-248.

- FAVREAU, Marc. Tapisseries, tapis et ornements liturgiques des églises bordelaises pendant le grand siècle (1598-1715). 2006. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2004, tome 95. p. 159-176 : ill., bibliogr.
- FAVREAU, Marc. Vols, fontes et convoitises dans les trésors des églises bordelaises pendant le Grand Siècle (1598-1715). *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2005, tome 96. p. 197-210.
- FEVRES, Jessica. A propos de la maison de Montaigne. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2004, tome 95. p. 131-142 : ill., bibliogr.
- FOURNIOUX, Bernard. Une structure insolite en forêt de Born au début du XVIIe siècle. *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2005, tome 20. p. 183-192 : ill.
- GRILLON, Louis. Notre-Dame de Boschaud en 1766. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2006, tome 133-4. p. 497-504 : ill., bibliogr.
- HUGUET, Jean-Claude. Etat de l'abbaye de la Sauve Majeure au début du XVIIe siècle. *Revue Historique et Archéologique du Libournais*, 2006, n° 281. p. 65-92.
- JOINEAU, Vincent. Les moulins à eau de Bordeaux et de sa banlieue du XII au XXe siècle, considérations spatiales et techniques. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2004, tome 95. p. 83-100 : ill., bibliogr.
- KERLORC'H, Gilles. L'épave de «Boghar» à Tercis (Landes). *Aquitaine Historique*, 2006, n° 80. p. 3-10 : ill., bibliogr.
- LACOMBE, Claude. Le «vray Pourtrait de la ville de Périgueux» et du Périgord dans la «Cosmographie universelle» de François de Belleforest, 1575 : analyse et commentaires. *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2005, tome 20. p. 157-182 : ill.
- LACOSTE, René. La fontaine des Trois évêques. A propos d'un pique-nique épiscopal à Lavaur (Dordogne) en 1506. *Revue de l'Agenais*, 2006, n° 3. p. 465-474 : ill.
- LARCADE, Véronique. Chasseurs, braconniers et meurtriers en Gascogne (fin XVe-début XVIIe siècles). In *Le château et la nature. Actes des rencontres d'archéologie et d'histoire en Périgord, Périgueux du 24 au 26 septembre 2004* ; sous la direction de Anne-Marie Cocula et de Michel Combet. Pessac, Ausonius, 2005. p. 147-161 : bibliogr.
- LAROCHE, Claude. Le couvent des dames de la congrégation de Saint-Joseph à Bordeaux. Hommage à Paul Roudié, Joël Perrin et Jean-Claude Lasserre. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2004, tome 95. p. 197-212 : ill., bibliogr.

- LARRIEU, Bernard. Le fonds de Léo Drouyn dans les collections Joseph Béraud-Sudreau. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2005, tome 96. p. 261-295.
- LESTAGE, Colette et LESTAGE, Jacques. Histoire des vitraux de la basilique Saint-Michel. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2004, tome 95. p. 143-156 : ill., bibliogr.
- LEULIER, René. Le nouvel hôtel des Monnaies d'André Portier, la rue et la nouvelle porte de la Monnaie. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2005, tome 96. p. 225-244 : ill.
- MIALHE, Florent. Photographies et restauration : usage des images et pratiques architecturales à Bordeaux entre 1857 et 1895. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2005, tome 96. p. 297-316.
- QUEYROI, Lucien. Les sépultures dans l'église de Plazac : le choeur et les chapelles. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2006, tome 133-2. p. 199-228.
- QUEYROI, Lucien. Les sépultures dans l'église de Plazac : la nef. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2006, tome 133-3. p. 305-340 : ill.
- RAPIN, Christian. Vallée de la Lémance, une terre qui parle. *Revue de l'Agenais*, 2006, n° 3. p. 475-481.
- SAIGNAC, Jean-Pierre et HUGUET, Jean-Claude. La crosse de l'abbé de La Sauve a été retrouvée ! *Revue Historique et Archéologique du Libournais*, 2006, n° 281. p. 93-96.
- SENDRENE, Catherine. De la communauté de Lugaut sous l'Ancien Régime aux communes du XXe siècle. *Bulletin de la Société de Borda*, 2006, n° 481. p. 51-64 : carte, annexes, bibliogr., notes.
- SERMADIRAS, Patrick. Le château et les jardins d'Eyrignac. Témoignage. In *Le château et la nature. Actes des rencontres d'archéologie et d'histoire en Périgord, Périgueux du 24 au 26 septembre 2004* ; sous la direction de Anne-Marie Cocula et de Michel Combet. Pessac, Ausonius, 2005. p. 327-331 : ill.
- SUAU, Bernadette. La commanderie Sainte-Anne du Capcornau à Mont-de-Marsan. *Bulletin de la Société de Borda*, 2006, n° 484. p. 413-436 : ill.
- TOURNAUD, Jean-Jacques. Le château du Paluel (Saint-Vincent-le-Paluel) : approche architecturale. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2006, tome 133-4. p. 461-496 : ill., bibliogr.
- Le trésor de Bazas* : 1. Catalogue de la vente aux enchères publiques à l'hôtel des ventes d'Angoulême (Charente) le samedi 29 octobre 2005. 80 p. : ill. ; 2. Historique de la découverte. Bulletin des Amis de la cité de Bazas, décembre 2005, n° 45-46. p. 2-27 : ill. ; 3. Le mur au trésor. Extrait de la Gazette de l'Hôtel Drouot, 28 octobre 2005, n° 37. p. 91. : ill.

Carte de localisation et tableau général
des opérations archéologiques de 2006 en Gironde



AVENSA	Bois de Berron phase 1	BRENET Michel	INRAP	54
BIGANOS	Bois de Lamothe	WOZNY Luc	INRAP	56
BORDEAUX	Site archéologique de Saint-Seurin	SAUVAITRE Natacha	Doctorant	57
BORDEAUX	15-17, rue Tastet - 44-46 rue de Belfort	PONS METOIS Anne	INRAP	58
BORDEAUX	7-13 Rue du Palais Gallien	MIGEON Wandel	INRAP	59
BORDEAUX	7-13, rue Palais Gallien	MIGEON Wandel	INRAP	60
BORDEAUX	9-13 Cours Georges Clémenceau	SIREIX CHRISTOPHE	INRAP	61
BORDEAUX	17 rue du Hâ	WOZNY Luc	INRAP	62
BOULIAC	Rue du Bord de l'Eau	CHEVALLIER Nathalie	INRAP	63
de CAPTIEUX à MOULIETS-ET-VILLEMARTIN	Tracé du gazoduc	PONS Jacques	INRAP	53
CESTAS	Les Pins de Jarry	GINESTE Marie-Christine	INRAP	64
vallée de la Durèze		COMPAGNON Grégory	Bénévole	52
GAILLAN-EN-MEDOC	Eglise Saint-Pierre	SCUILLER Christian	INRAP	65
GAURIAC	Le Piat	MOREAU Nathalie	INRAP	66
HOSTENS	Canet	LENOIR Michel	CNRS	67
ISLE-SAINT-GEORGES	Territoire communal	MAUDUIT Thierry	Bénévole	68
LA REOLE	Rue Camille Braylans	MIGEON Wandel	INRAP	69
LA REOLE	Avenue Carnot	SCUILLER Christian	INRAP	70
LA TESTE-DE-BUCH	Dune du Pylat - La Lagune	JACQUES Philippe	Enseignement	71
LA TESTE-DE-BUCH	Place Léopold Mouliets	JACQUES Philippe	Bénévole	72
LANGOIRAN	Le Castrum	FARAVEL	Université	
LANGON	19-23 cours Sadi Carnot et rue Fabre	SCUILLER Christian	INRAP	74
LIBOURNE	Rue Etienne Sabatié	LOEUIL PASCAL	Hadès	75
LIBOURNE	9, avenue de Condat	GINESTE Marie-Christine	INRAP	76
LORMONT	ZI de la Gardette	DEMEURE Guillaume	Hadès	77
LOUPIAC	Saint-Romain	MARIAN Jérôme	Doctorant	78
LOUPIAC	Hourtoye Ouest	GINESTE Marie-Christine	INRAP	79
MARCILLAC	Eglise Saint-Vincent	SCUILLER Christian	INRAP	80
MERIGNAC	ZAC Centre Ville	SCUILLER Christian	INRAP	81
MOULIS-EN-MEDOC	Le Bourg	LOEUIL PASCAL	Hadès	82
MOULIS-EN-MEDOC	32, rue de la Fontaine	RIME MARC	INRAP	83
PESSAC	Pont-rail du tramway	KEROUANTON Isabelle	INRAP	84
PESSAC	Tramway phase 2	MIGEON Wandel	INRAP	85
PODENSAC	Territoire communal	DEPUYDT JEAN-MARC	Bénévole	86
SAINT-AUBIN-DE-MEDOC	Places de l'église et des Anciens Combattants	SCUILLER Christian	INRAP	87
SAINT-CHRISTOPHE-DES-BARDES	Abri de Rochemon	LENOIR Michel	CNRS	88
SAINT-DENIS-DE-PILE	Îlot Centre Bourg	SCUILLER Christian	INRAP	89
SAINT-LAURENT-MEDOC	Peybaron	BERTRAND-DESBRUNAIS J.-B.	Culture	90
SAINT-LAURENT-MEDOC	Groupe scolaire	COURTAUD Patrice	CNRS	91
SAINT-LAURENT-MEDOC	Communal de la Mothe	KEROUANTON Isabelle	INRAP	92
SAINT-MACAIRE	13 cours Victor Hugo	BALLARIN Catherine	INRAP	93
SAINT-MACAIRE	10, rue de l'église	BALLARIN Catherine	INRAP	94
SAINT-MAGNE-DE-CASTILLON	Le Petit Caulay	PONS METOIS Anne	INRAP	95
SAINT-PALAIS	Le Bourg	SCUILLER Christian	INRAP	96
SAINT-PIERRE-D'AURILLAC	Plateau scolaire	WOZNY Luc	INRAP	97
SAINT-QUENTIN-DE-BARON	Eglise	PIAT Jean-Luc	Hadès	98
TRESSSES	16, bis rue du Mayne	MOREAU Nathalie	INRAP	99
VILLEGOUGE	Centre bourg	PONS METOIS Anne	INRAP	100
VILLEGOUGE	Centre-Bourg	SAUVAITRE Natacha	Hadès	100
VILLENAVE-D'ORNON	Avenue du Maréchal Leclerc	SERGEANT Frédéric	INRAP	101
VILLENAVE-D'ORNON	2 chemin de Sarcignan	CHARPENTIER Xavier	Culture	102
VIRELADE	Route de Saint-Michel de Rieuffet	CASAGRANDE Fabrice	INRAP	103



«*Civitatis Burdegalensis genuina descriptio*» une représentation de Bordeaux vers 1525-1535

Ezéchiél Jean-Courret *

L'étude des représentations urbaines alimente, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, un courant de topographie historique qui allie découvertes archéologiques et analyses régressives des corpus planimétriques. Dans la droite ligne de cette tradition érudite, abordant la topographie par les plans mais aussi les plans en eux-mêmes (filiation, datation), s'inscrivent les travaux d'historiens locaux, de conservateurs d'archives et de collectionneurs. Ces derniers réalisent des catalogues de vues et plans anciens, tels celui d'Alfred Berty sur la *Topographie historique du vieux Paris* (1866-1897), de L. Vignols, sur le fonds des archives d'Ille-et-Vilaine (1895), ou celui d'Ernest Labadie pour Bordeaux publié en 1909-1910 sous le titre : « *La topographie de Bordeaux à travers les siècles : catalogue historique et descriptif des vues et plans généraux de la ville de Bordeaux des origines à la fin du XIX^e siècle* »¹.

Jusque dans les années 1970, les études de ce type et les ouvrages sur les représentations urbaines, comme ceux de Pierre Lavedan ou François de Dainville, sont tombés dans l'écueil de l'approche linéaire et évolutionniste de la cartographie². La nouvelle carto-bibliographie, lancée par les études de C. Koeman, sur les atlas des Pays-Bas antérieurs à 1880, s'est affirmée, en France, avec le programme de Georges le Rider et Mireille Pastoureau qui publie, en 1984, un répertoire bibliographique sur les atlas français des XVI^e et XVII^e siècles, première synthèse nationale du genre, qui « offre moins une histoire des connaissances cartographiques

que leur diffusion par le moyen de l'atlas de grand format qui figurait dans la bibliothèque de l'homme éclairé »³. D'autres recherches viennent aujourd'hui renouveler l'approche des sources planimétriques et s'intéressent surtout au regard porté sur l'espace, à l'idéologie de la représentation qui se cache derrière chaque carte, à « l'œil du cartographe », selon la belle expression de M. Bousquet-Bressolier⁴. A côté des approches statistiques de la bibliologie graphique, menées par R. Estivals et J.-C. Gaudy, se distinguent les travaux de C. Petitfrère sur les *Images et Imaginaires de la ville* de Tours, ceux de J. Boutier,

* Docteur en histoire médiévale de l'université de Bordeaux 3, post-doctorant de l'UMR 5607 Ausonius. Sauf mention contraire, les clichés et figures sont de l'auteur.

¹ Berty et al., 1866-1897 ; Vignols, 1895 ; Labadie 1910. Le catalogue de Berty ne s'intéresse qu'aux collections consacrées à la topographie parisienne antérieures à 1610. Un premier catalogue général est dressé par Dumoulin, en 1926-1931 avant que ne paraisse l'étude exemplaire de carto-bibliographie de la capitale réalisée par Jean Boutier (Boutier, 2002). Le catalogue d'E. Labadie est paru dans la *Revue Historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, en quatre livraisons : novembre-décembre 1909 (p. 383-401), janvier-février 1910 (p. 33-52), mars-avril 1910 (p. 114-127) et mai-juin 1910 (p. 195-210). En 1910, l'ensemble a été publié dans un opuscule de 75 p. dont la pagination sert de référence pour la présente contribution.

² Lavedan, 1954 ; Dainville, 1964.

³ Koeman, 1967-1969 ; Pastoureau, 1984, citation : préface de Monique Pelletier.

⁴ Bousquet-Bressolier, 1995, en particulier l'article de Lucia Nuti sur le langage pictural de la cartographie, p. 53-70.



Fig. 1. – Anonyme, sans titre, vue chorographique ou portrait de Bordeaux réalisé sur papier Canson Frères, XIXe siècle, A.M.Bx XL-B8-30PP9 (cliché A.M.Bx, B. Rakotomanga).

sorte d'étude exhaustive de carto-bibliographie parisienne, ou les études comparatives de Marseille, Gênes et Barcelone sous la direction de M. Morel-Deledalle⁵.

Dans ce riche panorama éditorial, les recherches bordelaises apparaissent en bonne place : après un article consacré aux vues de Bordeaux à l'époque moderne, les récents « *Portraits* » de Bordeaux de l'historien de l'art Marc Favreau font « disparaître une certaine 'pauvreté' et 'routine' iconographiques grâce à la richesse méconnue des fonds publics bordelais et parisiens »⁶. Parce qu'ils traduisent une représentation et conditionnent donc les perceptions de la ville – celles des contemporains comme celles des historiens – parce qu'une approche régressive de ces sources participe à la compréhension des processus de formation et d'évolution de la ville, les vues et plans d'ensemble, gravés ou manuscrits, ont nourri ma recherche sur *La morphogenèse de Bordeaux des origines à la fin du Moyen Âge*⁷. Parmi les 156 vues et plans d'ensemble du corpus récolé dans les fonds bordelais et parisiens (début XVIe-début XIXe siècle)⁸, une pièce détient une place particulière. Il s'agit d'une

représentation de Bordeaux réalisée au XIXe siècle (fig. 1 et Annexe : Transcription de la lettre du portrait)⁹, qui présente de grandes ressemblances – frappantes au point que l'on peut, sans ambiguïté, parler de véritable parenté – avec les *pourtraits* de Bordeaux édités dans plusieurs cosmographies à partir de

5 Estivals et Gaudy, 1983 ; Petitfrère et al., 1998 ; Boutier, 2002 ; Morel-Deledalle et al. 2005.

6 Favreau, 2005 ; Favreau, 2007, avant-propos, p. 7. Catalogue de 57 vues et plans gravés de la capitale de Guyenne du XVIe au XVIIIe siècle.

7 Jean-Courret, 2007 : partie I, « Représentations de l'espace, espace des représentations, les vues et les plans d'ensemble de Bordeaux (début XVIe siècle – début XIXe siècle) », p. 47-191.

8 *Ibid.* catalogue commenté de 20 pièces maîtresses, des années 1525-1535 à 1819, dont les problématiques de classement reposent sur cette vue, p. 55-99 ; sources imprimées concernant les représentations (vues et plans), p. 759-760 ; répertoire des vues et plans d'ensemble, p. 761-780.

9 A.M.Bx, XL-B8 30PP9. La datation sera affinée par la suite. J'invite le lecteur à se reporter à l'annexe pour avoir la transcription intégrale de la lettre du portrait.

1564¹⁰. Son origine controversée, son riche contenu et sa délicate interprétation en font un document d'exception pour l'histoire de la ville, comme pour celle de la cartographie. Il convient donc de présenter ce document et d'en faire l'analyse critique avant de restituer ses rapports avec le reste du corpus des vues bordelaises du XVIe siècle, qui relèvent du même paradigme.

Présentation

Ce document, fascinant autant que mystérieux, pose de délicats problèmes de datation et d'interprétation qui relèvent d'un hiatus chronologique entre la représentation de Bordeaux, dans le style du portrait de la Renaissance, et le support sur lequel elle repose qui est un papier produit au XIXe siècle¹¹. S'il ne fait aucun doute que le document date, *stricto sensu*, de l'époque contemporaine, il convient de présenter tour à tour les informations relatives au contenant (support papier) et au contenu (représentation), pour répondre aux questions soulevées par ce hiatus : s'agit-il simplement d'une œuvre de faussaire – et dans ce cas, quel est le but de la forgerie ? –, d'une représentation fabriquée à partir de vues anciennes ou d'une copie¹² ? Quels rapports entretient-elle avec les autres représentations dans le style du portrait ?

Le support papier des années 1822-1860

Cette vue anonyme est un manuscrit, lavé de couleurs, mesurant 0,64 x 0,895 m, en assez mauvais état¹³. Le document a subi un certain nombre de détériorations et restaurations. La bordure gauche de l'image a été abîmée et nous prive cruel-

10 Les ressemblances avec les *pourtraits* édités dans les cosmographies de Pinet, 1564 ; Belleforest, 1575 ; Münster, 1578 ; et Braun & Hogenberg, 1579 sont d'ordre pictural et ne concernent pas la 'lettre' de la vue (le terme de 'lettre' désigne l'ensemble des inscriptions reportées sur le document : titre, date, opérateurs que sont dédicataires, dessinateurs, graveurs, éditeurs et imprimeurs ainsi que l'ensemble des légendes suscrites ou souscrites).

11 Je remercie sincèrement Marc Favreau, dont l'enquête contradictoire menée sur ce document pour la réalisation de son catalogue (Favreau, 2007) m'a permis de mener des investigations poussées que je n'aurais pas envisagées s'il s'était agi d'un original. Je tiens également à remercier Agnès Vatican, conservateur des Archives municipales de Bordeaux, qui m'a transmis de précieuses informations concernant le support papier de ce document, recueillies auprès de Claire Bustarret, ingénieur de recherche à l'Institut des Textes et Manuscrits modernes (ITEM – UMR 8132 du CNRS).

12 Ce sont les trois hypothèses émises par Favreau, 2007, n. 4, p. 28. Alors que le catalogue de cette publication est dédié aux vues et plans gravés de la capitale de Guyenne à l'époque moderne, cette vue manuscrite anonyme soulève un intérêt et un questionnement suffisants pour qu'elle soit la première figure reproduite de l'ouvrage (fig. 1, p. 28).

13 Mesures hors tout ; 0,60 x 0,875 m. pour le cadre de la vue.

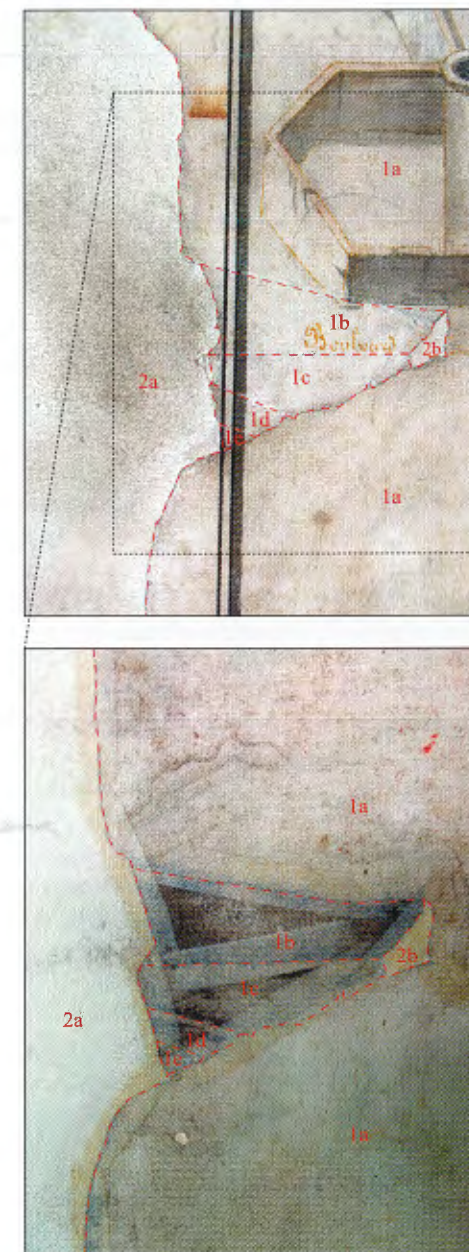


Fig. 2. – Restauration de la vue : agrandissement du secteur du Boulevard [Ste] Croix.
A– Au recto, déchirures (pointillés rouges) et identification de deux types de papier : 1 = papier filigrané Canson Frères (1822-1860) ; 2 = papier utilisé pour la restauration.
B– Au verso, collage et restauration (cliché volontairement présenté en négatif).
NB. Les bandes de couleur jaunâtre à gris sont des morceaux de papier japonais utilisés pour relier l'ensemble des pièces du puzzle (1a, 1b, 1c, 1d, 1e, 2a et 2b). Le dépôt noir des morceaux déchiquetés 1b à 1c pourrait s'apparenter à du noir de fumée.



Fig. 3. Filigranes du papier : raison sociale «Canson Frères» (A) et blason «C» (B), A.M.Bx, XL-B8-30PP9 (cl. A.M.Bx, B Rokotomanga).

lement de l'encart de titre, qui contenait peut-être aussi, les mentions de date et d'auteur. Au verso, des traces brunâtres, uniquement repérables sur les morceaux 1b à 1e (fig. 2, B) s'apparentent à du noir de fumée. Procédé aujourd'hui proscrit dans le monde de la conservation mais bien connu pour révéler une écriture à l'encre sympathique, les morceaux ont pu être chauffés pour contraster une mention presque disparue au recto, celle de *Boulevard* (fig. 2, A, morceau 1b)¹⁴. La vue a été réalisée sur un papier filigrané *Canson Frères* comportant un blason où est inscrite la lettre C (fig. 3). La chronologie de ce support mérite des éclaircissements. Afin de mener l'enquête à son terme, je me suis demandé si le filigrane ne pouvait pas appartenir à un papier de restauration qui aurait servi de support à une vue ancienne. L'examen est sans appel : la restauration de la frange gauche du document n'empiète en rien sur le reste. Un agrandissement du secteur du *Boulevard Ste Croix* illustre bien l'existence, au recto, de parts manquantes et coupures du support originel et leur restauration et restitution à l'aide d'un autre papier (fig. 2, A). Au verso, les reprises sont assemblées par collage des papiers, suivant les limites des déchiquetures (fig. 2, B).

A propos des filigranes (fig. 3), le premier Canson associé à une entreprise de papeterie, à partir de l'An V, est Barthélemy Barou de Canson (1774-1859), gendre d'Etienne de Montgolfier. La société porte le nom de 'Canson-Montgolfier', depuis l'union des deux familles en 1798 et jusqu'en 1807, date à laquelle Barthélemy et son frère James s'associent et fondent la raison sociale 'Canson Frères'¹⁵. Cette dernière n'apparaît plus après 1860¹⁶, date à laquelle Marc Seguin (1786-1875), apparenté aux Montgolfier, rachète les papeteries. De 1804 à 1822, B. Canson avait chargé M. Seguin d'analyser le savoir-faire anglais dans la conception mécanique des machines et des productions papetières. C'est grâce à ce dernier que l'entreprise acquiert, en 1822, une machine dite 'à papier continu' avec laquelle le support de cette vue a été produit¹⁷.

Les indices chronologiques concernant la production du support, réalisé à partir de 1822 et jusqu'en 1860, font que cette vue ne peut être considérée comme un original, ce qui ne signifie pas pour autant qu'elle ne témoigne pas d'un *vray pourtrait*...

La représentation : une vue chorographique dans le style du pourtrait du XVI^e siècle

Le thème représenté répond en tous points aux caractéristiques des représentations urbaines de la Renaissance réalisées dans le style du *pourtrait*, terme qui apparaît dans le titre des cosmographies et des vues de l'époque¹⁸. Ce style est le fait d'une école de géographie humaniste qui émerge suite à la redécouverte des œuvres de Ptolémée¹⁹. Une division fondamentale

14 Seuls les morceaux 1b à 1e sont tâchés, ce qui suggère qu'on les a passés au-dessus d'une flamme avant de les raccorder au reste du puzzle. Je remercie le professeur d'histoire de l'art Philippe Aragauas pour ses observations sur ce point.

15 Pour plus d'information sur la famille des Montgolfier, voir Rostaing, 1960.

16 Rostaing, 1960, p. 91.

17 Pour une étude approfondie des productions et des papeteries Canson et Montgolfier, voir Reynaud, 1989.

18 Ainsi, dans ses *Plants, pourtraictz et descriptions de plusieurs villes* (Pinet, 1564), Antoine Du Pinet de Noroy publie-t-il, à la suite de plusieurs autres, *Le vif pourtrait de la Cité de Bourdeaux* (p. 38-39). Le titre de la cosmographie de François de Belleforest (Belleforest, 1575) indique le sommaire de l'ouvrage qui contient *description de plusieurs villes, citez & isles avec leurs plantz et pourtraictz*, dont *Le vif pourtraict de la Cité de Bourdeaux* (p. 381-382).

19 Astronome, mathématicien et géographe grec du II^e siècle après J.-C. Sa *Geographica Yphégesis* est rééditée pour la première fois à Venise en 1482. Plus proche de nous : édition strasbourgeoise de 1513, ainsi que celle des frères Trechsel, libraires et imprimeurs lyonnais, en 1535. Des cartes modernes viennent agrémenter les commentaires dès sa première réédition. A ce sujet, voir Pastoureau, 1984, p. 380-385.

et durable des techniques cartographiques s'affirme alors entre chorographie et géographie²⁰. Le géographe utilise les sciences du relevé géographique et des techniques mathématiques d'arpentage pour tendre vers une connaissance absolue dont la représentation abstraite de la carte (le *schéma* grec) correspond aux mesures réelles de l'espace cartographié (l'*oikoumène* grec ou terre habitée). Le chorographe, quant à lui, appréhende l'espace de manière empirique et sensorielle : il peint '*trait pour trait*' le sujet représenté en ayant à sa disposition les seuls outils des techniques picturales, dans la continuité du portrait humain²¹. La cartographie urbaine, qu'illustre la présente étude, se développe dans un premier temps sous cette forme et est intégrée aux cosmographies, ou descriptions universelles du monde²². Dans ses commentaires introductifs, A. du Pinet reprend à son compte les distinctions de la géographie ptoléméenne ; s'agissant du portrait, il dit que ce style *sert à représenter au vif les lieux particuliers, sans s'amuser à mesures, proportions, longitudes, latitudes, ni autres distances cosmographiques : se contentant de montrer seulement à l'œil, le plus près du vif qu'[il] peut, la forme, l'assiette, et les dépendances du lieu qu'[il] dépeint [...]. Nul ne peut estre bon Chorographe, qui ne soit peintre*²³.

A la différence de la vue au naturel (représentation figurée en perspective depuis un point de vue unique et réel, horizontal à oblique), la vue perspective utilise deux points de vue. L'un, horizontal à oblique, donne l'angle global de la vue (premier plan, souvent pour représenter une ligne de fortifications) tandis que l'autre, d'un angle de 50°, réel ou virtuel, permet de représenter le dense paysage urbain. Sans ce basculement de point de vue, la parure monumentale *intra-muros* serait en grande partie masquée par les enceintes urbaines. La vue chorographique, ou portrait, complique la représentation en multipliant le nombre de points de vue : c'est un assemblage de perceptions réalisé à partir de nombreux points d'observation directs ou virtuels (angle de 80°) qui décompose l'objet (ville) en éléments géométriques simples (remparts, rues, perspectives des principaux monuments). D'une certaine façon, le *pourtrait* s'apparente au portrait cubiste des années 1910-1930 où chaque élément du visage à une logique interne cohérente sans qu'il existe de logique figurative à l'échelle de la composition d'ensemble²⁴.

La vue est orientée vers l'ouest. La vision est centrée sur la ville remparée et sur les édifices monumentaux situés aux abords immédiats (Saint-Seurin, Palais-Gallien, Chartreux). La ville est ramassée artificiellement sur le méandre garonnais. La composition d'ensemble témoigne de l'utilisation de plusieurs points de vue. Elle organise la ville en quatre bandes verticales, de taille et de forme sensiblement égale, juxtaposées de gauche à droite, selon les différentes lignes d'enceinte (fig. 4). L'auteur semble avoir divisé la ville en secteurs qui

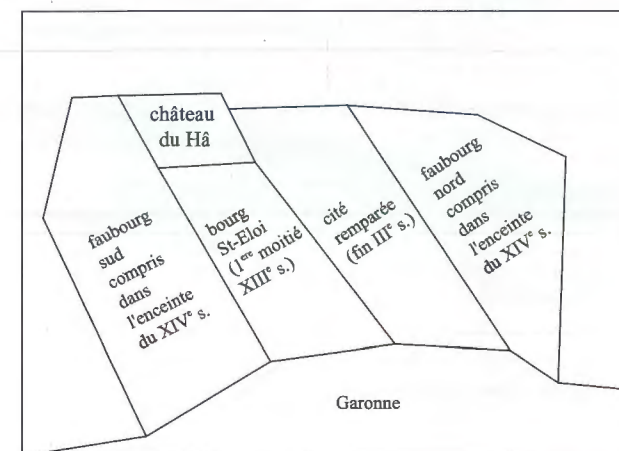


Fig. 4. - Une vue composée selon les unités topographiques fortifiées.

lui paraissent cohérents du point de vue pictural. Ces secteurs comprennent un groupe d'îlots ou un groupe associé à un monument ou un édifice isolé. A chacun d'eux correspond un point de vue, d'où l'aspect 'cubiste' et composite de la mise en scène qui n'en compte pas moins d'une vingtaine. Le château du Hâ, situé en haut à gauche, en position dominante, contraste avec l'atrophie d'autres édifices comme le palais de l'Ombrière. D'autres éléments hypertrophiés viennent nuancer la composition, notamment les antiques (Piliers-de-Tutelle et Palais-Gallien). On peut noter une attention particulière portée au traitement des fortifications, en particulier sur la berge, mais

20 Sur les techniques et l'histoire de la cartographie du XVI^e au début du XIX^e siècle, voir les ouvrages de Jacob, 1992 ; Bousquet-Bressolier, 1995 ; Pelletier, 1995 ; Pelletier, 2001 ainsi que la synthèse offerte par Pinon et al., 2004, p. 8-16 sur la cartographie urbaine.

21 Boutier, 2002, p. 35, rappelle à ce titre que « la description ainsi produite doit rendre compte de l'objet dans sa globalité, à savoir dans sa cohérence d'objet autonome et sans appauvrissement de la réalité : 'le tout sans avoir rins obmis', comme le dit le texte de la Gouache, 'jusques au moindre poil de barbe' (...) ».

22 Sur les cosmographies de la géographie humaniste, voir Broc, 1986.

23 Pinet, 1564, p. XIV, cité par Pelletier 2001, p. 21.

24 Sur l'évolution et les types de représentation bordelais, voir Jean-Courret, 2006, p. 103-107 et fig. 6. Le catalogue Demont & Favreau, 2006, donne de multiples exemples de vues au naturel à travers les œuvres d'Herman van der Hem. On trouvera un exemple bordelais de vue perspective dans Tassin, 1634, n° 12 (exemplaire intégral conservé aux A.M.Bx, Recueil 11 et vue détachée XL-B28). Les portraits de Bordeaux des cosmographies de Pinet, 1564 ; Belleforest, 1575 ; Münster, 1578 et Braun & Hogenberg, 1579 sont des vues chorographiques. Le style perd de la vitesse dès le début du XVII^e siècle, mais l'on peut encore trouver une *Description de la ville de Bourdeaux capitale de Guienne et grand port de mer* dans l'esprit chorographique, dans Châtillon, 1641, p. 272 (exemplaires détachés conservés aux A.M.Bx, XL-B27 et XL-B222-24PP16).



Fig. 5. - Anonyme, Le vif pourtrait de la Cité de Bourdeaux, xylographie ; Pinet, 1564, p. 38-39, sur le cadre inférieur «A Lyon, Par Jean d'Ogerolles, 1563.», A.M.Bx, XL-B792, rec. 113.
 Fig. 6. - Anonyme, Civitatis Burdegalis in Aquitania genuina descrip[tio], eau-forte ; Braun & Hogenberg, 1579, liber primus, pl. 9, annotation à la plume et à l'encre «1572», verso : description de la ville en latin, ANB, XL-B22.
 Fig. 7. - Anonyme, Le vif pourtrait de la Cité de Bourdeaux, xylographie ; Belleforest, 1575, p. 381-382, BNF, Dép. Cartes et Plans, GE-DD-459 (cliché BNF).
 Fig. 8. - Anonyme, Warhaffe contrachtung der Statt Bourdeaux, xylographie ; Münster, 1578, p. 118-119, BM, fonds J. Delpit, carton I, pièce n° 31.
 Fig. 9. - J. J. Lestage, Civitatis Burdegalis in Aquitania genuina descriptio ad. Georgio Bruin et d'Francisco Hogenburgio Anno Domini 1579, J. J. Lestage fecit, 1557, plume et encre, A.M.Bx, XL-B444 (cl. A.M.Bx, B. Rakotomanga).
 Fig. 10. - A. Detcheverry, Vue de la ville de Bordeaux vers 1550 d'après un original de la même époque et de la même dimension, lithographie de Laborie, vers 1860, A.M.Bx, XL-B10 (cl. A.M.Bx, B. Rakotomanga).

aussi en d'autres endroits de la ville (rempart antique jouxtant le groupe épiscopal Saint-André, secteurs de la Rousselle et de Puy-Paulin). Les abords de la ville sont suggérés mais point véritablement traités. En haut de la vue, un large ruisseau et un petit affluent figurent les *esteys* qui traversent la ville, la Devèze et le Peugue, que l'on ne suit plus *intra-muros*, mais dont on retrouve simplement les embouchures sur le fleuve ²⁵. Quelques bouquets d'arbres parsèment les environs de la ville, dont le port demeure vide (seule une flèche marque le sens d'écoulement des eaux de la Garonne). Enfin, la lettre de la vue est abondante : 103 toponymes ont été dénombrés auxquels s'ajoutent 6 commentaires portant sur des édifices où éléments topographiques particuliers ²⁶.

Un faux, une représentation fabriquée, une copie ?

Répondre à cette question nécessite de mobiliser toutes les pièces de l'enquête à savoir :
 - d'une part, le témoignage d'Ernest Labadie, dont le catalogue des vues et plans généraux de Bordeaux rend compte de plusieurs réflexions à propos des « vues à vol d'oiseau » des cosmographies de Du Pinet, Belleforest, Münster, Braun et Hogenberg et de leurs « copies » plus récentes, notamment celles de Lestage (1857) et d'A. Detcheverry (vers 1860) ²⁷ ;
 - et, d'autre part, les vues chorographiques elles-mêmes, les gravures Renaissance (A. Du Pinet et J. d'Ogerolles, G. Braun et F. Hogenberg, F. de Belleforest, S. Münster) (fig. 5 à 8) et les « copies » plus récentes (J. Lestage, A. Detcheverry) (fig. 9 et 10).

« D'après un dessin original de l'époque, c'est-à-dire de 1550 »

Dans les notices de son catalogue, E. Labadie s'interroge à plusieurs reprises sur l'existence d'un « dessin original ». La notice 32, consacrée à la *Vue de la ville de Bordeaux vers 1550 d'après un original de la même époque et de la même dimension* réalisée par A. Detcheverry (lithographie de Laborie, fig. 10) ²⁸, relate que « ce dessin original de l'époque, c'est-à-dire de 1550, (...) est absolument inconnu actuellement. Existait-il aux Archives municipales avant l'incendie de 1862 ? [Et d'ajouter :] Nous faisons plus qu'en douter. Nous avons fait des recherches dans les inventaires de ce dépôt et on n'a rien trouvé. D'un autre côté, le titre du dessin de Detcheverry dit qu'il est de la même dimension que le dessin de 1550. Or, cette dimension est exactement celle du dessin de 1757 de Lestage et ce dernier indique bien que son travail est un agrandissement de la vue de Braun de 1579. Il est donc certain que le dessin de

Detcheverry n'est qu'un calque pur et simple du dessin de 1757 et que l'archiviste de la Ville, auquel on l'avait communiqué, ne l'a pas cité afin de donner à sa publication plus de valeur qu'elle n'avait réellement ».

L'argumentaire de E. Labadie s'effrite vite pour qui connaît les inventaires d'archives sous la forme de notes manuscrites triées par tiroirs. Ces derniers ont le grand mérite d'exister et sont de réels points de repère dans la jungle documentaire, mais le fait qu'un document ne soit pas inventorié ne peut être considéré comme une preuve en soi ²⁹. Ses commentaires

25 La lettre de la vue stipule qu'il s'agit de [la vallée] du Peugue au dessous de Pipas c'est [à dire en de]sous de la Chartreuse. La Devèze n'est ni mentionnée, ni figurée, hormis son embouchure nommée *porta Navigera*. Il est donc vraisemblable que cette vallée, située à l'emplacement d'une zone marécageuse (actuellement le quartier Mériadeck), distribue les principaux esteys urbains que sont le Peugue et la Devèze. A propos de la zone de confluence Peugue-Devèze, voir Régaldo, 2005, p. 101 et fig. 1, et p. 102 pour la *porta Navigera*.
 26 Une nouvelle observation du document et la macrophotographie de chaque monument m'ont permis de découvrir de nouvelles inscriptions et d'affiner la transcription de Jean-Courret, 2006, p. 61. Cf. Annexes : Transcription de la lettre du portrait ; réf. 13, 51, 78, 79, 98 et 108 pour les commentaires.
 27 Labadie, 1910, p. 24-32. Les numéros de son catalogue sont : n° 28, pour le *vif pourtrait* des Plantz, *Pourtraits et Descriptions de plusieurs villes et forteresses* de Pinet, 1564 et sa reproduction dans les cosmographies de Belleforest, 1575 ; Münster, 1578 et Braun & Hogenberg, 1579 (p. 24-27) ; n° 30 pour l'exemplaire de Braun et Hogenberg (p. 28-29) ; n° 31 pour la « copie » de l'exemplaire de Braun et Hogenberg réalisée en 1757 par Lestage (p. 29) ; n° 32, pour la lithographie de Laborie et Detcheverry, réalisée vers 1860, représentant une *Vue de la ville de Bordeaux en 1550, d'après un dessin original de la même époque et de la même dimension* (p. 29-30) ; n° 35, pour une lithographie qui est une reproduction réduite de la vue de 1860 publiée par Detcheverry (soit le n° 32) (p. 31-32). Les numéros 29, 33 et 34 concernent les plans perspectives d'Elie Vinet, présentés au roi Charles IX en avril 1565 (Vinet, 1565). Pour un recensement de ces vues et leur bibliographie, voir Favreau, 2007, « famille Ogerolles » cat. 2 à 8, p. 54-73 ; et Jean-Courret, 2006, cat. 1 et 2, p. 60-63, cat. 4 et 5, p. 66-69 et p. 108-114. Meaudre de Lapouyade, 1929, p. 93-94 conteste la filiation directe des portraits de Pinet, Belleforest et Münster évoquée par Labadie aux pages précitées. Il argumente sa proposition sur la différence de mesures des documents – problème évoqué *infra* – qui joue « de trois à six millimètres à l'intérieur du filet d'encadrement ». L'examen des épreuves consultées pour cette contribution corrobore les observations d'E. Labadie sur ce point : les xylographies de Belleforest, 1575 et Münster, 1578 sont reprises du bois de l'édition de Pinet, 1564.
 28 Labadie, 1910, n° 32, p. 29-30.
 29 A titre d'exemple, le premier cadastre de Bordeaux levé de 1810 à 1821, qui constitue la source de référence de ma thèse (Jean-Courret, 2006, vol. 2), était bien inventorié mais introuvable avant que les professeurs L. Maurin et J.-B. Marquette ne le retrouvent au-dessus d'une armoire, dans un bureau de la Mairie de Bordeaux.

à propos des dimensions des documents sont recevables³⁰, mais le dessin de Lestage (fig. 9) dont il est question n'est pas à proprement parler un « agrandissement » de la vue de Braun et Hogenberg (fig. 6)³¹, mais un dessin réalisé d'après cette cosmographie. L'adverbe français – traduit de la préposition latine *ad* – a ici son importance. Le titre de la vue manuscrite de Lestage est *Civitatis Burdegalensis in Aquitanea genuina descriptio ad Georgio Bruin et d'Francisco Hogenbergio Anno Domini 1579*³². La préposition signale une adaptation, telle une œuvre littéraire adaptée pour le cinéma. Bien que la trame originale soit inspirée d'un modèle préexistant, *ad* signale que l'adaptateur se laisse une marge de manœuvre pour transcrire sa propre lecture. Il n'est pas étonnant de constater que la lithographie de Detcheverry et Laborie (fig. 10) emploie la même prudence : elle est réalisée d'après un original de la même époque et de la même dimension. De fait, il n'y a rien de moins certain que la vue de Detcheverry soit « un calque pur et simple du dessin de 1757 ». E. Labadie a mis le doigt sur un hiatus, mais son interprétation n'est pas satisfaisante. Aussi faut-il se demander pourquoi ces copies sont réalisées d'après une ou des vues préexistantes, ou, en filant la question : quels éléments de la ou des vues préexistantes n'ont pas satisfait Lestage et Detcheverry et les ont poussés à adapter et non à recopier le ou les originaux ?

Les *pourtraits* gravés dans les cosmographies de la seconde moitié du XVI^e siècle proviennent de vues manuscrites qui ont ensuite été gravées. La plupart du temps, ces vues sont anonymes et les auteurs qu'on leur approprie ne sont en fait que les auteurs des compilations cosmographiques. Ainsi en est-il des vues perspectives et vues à vol d'oiseau de Marseille (1493-1575), de la vue de Rodez en 1496, du plan de Paris dit plan de la Tapisserie (v. 1530) ou du plan de Lyon de 1548, par exemple³³. Pour pallier cette gêne, l'on parle, à Bordeaux, de la vue de Du Pinet et d'Ogerolles pour désigner le *pourtrait de la cité de Bourdeaux*, anonyme qui est publié dans les *Plantz, pourtraits et descriptions de plusieurs villes et forteresses* (fig. 5). Et ainsi de suite, l'on parle de la 'vue de Belleforest' (1575), de 'la vue de Münster' (1578) et de la 'vue de Braun et Hogenberg' (1579)³⁴. Peut-être faut-il comprendre ainsi la référence faite par J. J. Lestage à cette dernière cosmographie. Lestage, en bon « géographe de Bordeaux, immatriculé au chapitre de Saint-André »³⁵, connaît la célèbre cosmographie de Braun publiée à Cologne et Bruxelles, entre 1572 et 1618. En tant que cartographe, il connaît possiblement les traités modernes qui formalisent la cartographie seigneuriale, en matière de techniques picturales et de droit féodal, tels ceux de Buchotte ou de La Poix de Fréminville qui sont contemporains et soulignent la nécessité de signaler les auteurs du dessin et du lavis ou de ceux qui ont pratiqué la rénovation des terriers et droits seigneuriaux³⁶. De fait, je ne pense pas, à l'instar de

Labadie, que Lestage ait réalisé un « agrandissement » de la vue de Braun et Hogenberg, ou, comme M. Favreau, que cette vue est une copie des vues gravées de la « famille Ogerolles » (1563-1598)³⁷, mais que le carroyage de dessin à l'encre de

30 Il faudrait numériser à plat chaque vue pour pouvoir les superposer et distinguer si elles ont été copiées par calque ou par carroyage. Toutefois, à quelques centimètres près, les vues sont « de même dimension » : 0,60 x 0,875 m. pour la vue manuscrite sur papier Canson Frères (A.M.Bx, XL-B8-30PP9) ; 0,615 x 0,84 m. pour la copie de Lestage (XL-B444) et 0,62 x 0,885 m. pour la lithographie de Detcheverry et Laborie (mesures des cadres internes de chaque vue).

31 Labadie, 1910, n°31, p. 29. E. Labadie est lui-même collectionneur d'un certain nombre de pièces qui ont été versées par la suite dans le fonds des archives municipales. A propos de ce portrait (A.M.Bx, XL-B444), E. Labadie écrit : « cette pièce inédite qui se trouve dans notre collection est un agrandissement de la vue à vol d'oiseau de Braun et Hogenberg (...) obtenu au moyen d'un système de carreaux et très finement dessiné à la plume et à l'encre de Chine (...). Cette vue à vol d'oiseau n'a jamais été citée, nous l'avons acquise il y a quelques années, dans une vente publique où elle avait été présentée comme gravure ». La notion « d'agrandissement » est donc une déduction faite suite à l'observation d'un carroyage.

32 *Ibid.* Labadie semble lui-même surpris d'un tel titre puisqu'il transcrit la lettre de la façon suivante : *Civitatis Burdegalensis in Aquitanea genuina descriptio ad (sic) Georgio Bruin et Francisco Hogenbergio. Anno domini 1579.* – J. J. Lestage *fecit*, 1757.

33 Morelle-Deledalle, 2005, cat. 1 à 4, p. 93-94 pour Marseille, et Boutier, 2002 pour les autres exemples.

34 Pinet, 1564, p. 38-39 ; Belleforest, 1575, p. 381-382 ; Münster, 1578, p. 118-119 ; Braun & Hogenberg, 1579, *liber primus*, pl. 9.

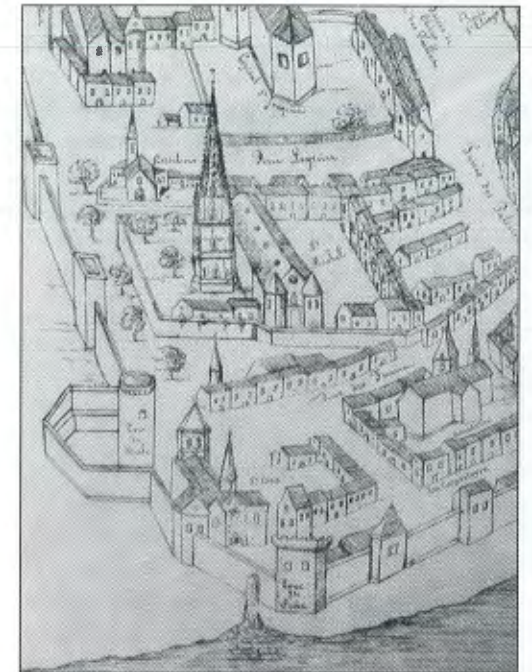
35 Signalé par Labadie, 1910, n° 31, p. 29, sans référence précise (« un nommé Lestage, dont le nom n'a jamais encore été cité, mais qui, dans un document qui nous est récemment passé sous les yeux, est qualifié : 'Géographe de Bordeaux, immatriculé au Chapitre de Saint-André' »). Favreau, 2007, n. 12 p. 60 donne des informations supplémentaires : « la consultation des actes capitulaires nous apprend seulement qu'un Lestage, 'teneur du livre des pointes', fut employé aux écritures en mars 1757 : ADGir. G 305, fol. 49v°, 15 mars 1757. Les comptes du chapitre ne mentionnent qu'un Lestage 'ponctuateur pour tous ceux du bas chœur' : C 500, 'Etat pour l'année 1755-1757', s.d. . Cependant un plan du chœur de la cathédrale fut dressé par Lestage en 1761 (Taillard, C., *La cathédrale Saint-André, reflet de neuf siècles d'histoire et de vie bordelaises*, Pessac, PUB, 2001, p. 132) ».

36 Buchotte, 1722 et La Poix de Fréminville, 1752-1754, cités par Antoine, 2002, dont le chapitre consacré au « spectacle de la campagne », propose une analyse de ces traités, notamment concernant la réglementation du langage de la couleur, du dessin et de la lettre du plan (Antoine, 2002, chapitre 4, p. 105-124 et sources imprimées p. 294-297 pour d'autres traités). Gérard Aubin a également étudié ces traités sous l'angle juridique (Aubin, 1981, p. 421-444 et sources imprimées p. 457-459 pour d'autres traités).

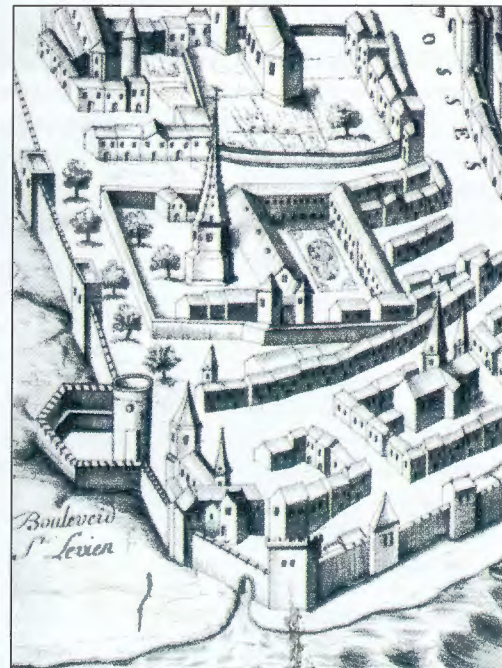
37 Favreau, 2007, « Famille Ogerolles », p. 54-73. A propos de la cat. 3 (*Civitatis Burdegalensis in Aquitanea genuina descrip[tio]*, eau forte, 1572), p. 60 : « Aussi connue que celle d'Ogerolles et de Münster-Belleforest, la gravure comporte les déformations caractéristiques des premiers portraits de Bordeaux (...). Sa diffusion et sa renommée ont amené d'inévitables reproductions parmi lesquels nous tenons à signaler en particulier (...) la copie à la plume et à l'encre, réalisé par le 'géographe' bordelais J. J. Lestage en 1757 et conservée aux Archives municipales de Bordeaux ».



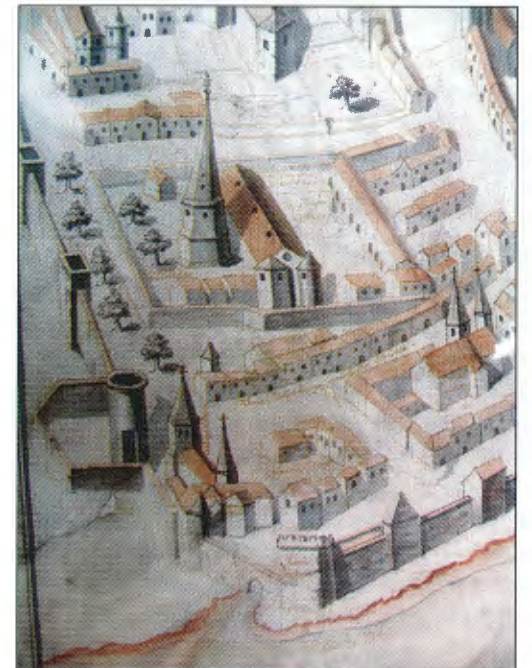
A



B



C



D

Fig. 11. - De Sainte-Croix aux fossés Saint-Eloi : comparaison du traitement pictural des vues.

A- Extrait de Pinet, 1564 (fig. 5), traitement pictural et légende identiques dans Belleforest, 1575 (fig. 7, hormi l'encadré) ; traitement pictural identique mais légende différente dans Braun & Hogenberg, 1579 (fig. 6).

B- Extrait de A. Detcheverry, v. 1860 (fig. 10).

C- Extrait de J. J. Lestage, 1757 (fig. 9).

D- Extrait de la vue anonyme sur papier Canson Frères, XIXe siècle (fig. 1).

Chine, lui a permis de recopier une vue ancienne et anonyme. Ayant fait le rapprochement entre cette vue et les vues éditées dans les cosmographies, Lestage, soucieux d'attribuer l'œuvre, a dû décider de rapprocher sa copie de celle de Braun et Hogenberg qu'il connaissait, afin de légitimer son œuvre, ce qui expliquerait l'emploi sibyllin de la préposition *ad*.

Du rapport de l'image à la lettre, de la réalité à la genuina descriptio

D'autres éléments étayent cette hypothèse, à commencer par les nettes différences picturales repérables entre les vues éditées dans les cosmographies (fig. 5 à 8) et les copies de Lestage et Detcheverry (fig. 9 et 10) qui sont semblables – mais point identiques – à la vue réalisée sur papier Canson Frères (fig. 1). Les premières sont excessivement schématiques alors que les dernières traitent le paysage urbain avec infiniment plus de délicatesse et de détail. Du point de vue pictural, les extraits comparés du secteur situé entre Sainte-Croix et les fossés Saint-Eloi soulignent bien les différences de traitement (fig. 11). L'outil du xylographe, le canif, confère au dessin une certaine naïveté, accentuée par l'aspect stéréotypé des maisons (fig. 11, A). Peu importe qu'elles soient plus récentes, les œuvres manuscrites laissent toute liberté à l'œil et à la main de s'exprimer (fig. 11, C et D). L'examen du campanile isolé au-dessus du boulevard Sainte-Croix est révélateur des filiations : les dessins de Lestage (C), de Detcheverry (B) et de l'anonyme (D) se réfèrent à un même document qui devait être beaucoup plus soigné et délicat que la représentation schématique des cosmographies (A)³⁸. Toutefois, chacun procède à de petits aménagements, liés à l'interprétation topographique de la vue, qui seront abordés peu après.

Devant les difficultés techniques et financières que représentait la réalisation d'une vue, les premiers *pourtraits* étaient souvent reproduits et constituent, pour l'historien de la cartographie, des « familles »³⁹. Avant de proposer un schéma de filiation des vues chorographiques, il est intéressant – évident même ! – de noter qu'elles relèvent toutes d'une seule et même représentation originelle. Cette dernière consistait en un dessin dont la gravure a permis la diffusion. Or, comme le note Pierre Lavedan : « les vues panoramiques ou les perspectives fortement obliques, qui visaient à donner le détail de tous les édifices et maisons, supposent de vastes planches. Au contraire, si la représentation de l'espace libre est l'essentiel, comme elle supporte aisément des réductions très fortes, celui qui ne dispose que d'une petite surface est voué au plan proprement dit. Le procédé de représentation et le format ne sont donc pas indépendants l'un de l'autre »⁴⁰.

Les estampes Renaissance proposent une représentation générale de Bordeaux, mais avec un manque d'échelle et de proportions évident. Outre la déformation de la forme générale de la ville et le tracé contourné du méandre garonnais, c'est la largeur exagérée des rues qui frappe le plus. Cette proportion erronée permet de mieux distinguer la parure monumentale urbaine, qu'il s'agisse des enceintes, bordées par de vastes escarpes, ou des édifices religieux ou publics. Composée à partir d'angles obliques de 80° environ, la vue détaille les principaux édifices et les réinsère dans un paysage presque imaginaire, les maisons et îlots ne détaillent pas la réalité, mais évoquent une réalité vraisemblable – ils servent, en définitive, de remplissage. La perspective fortement oblique suppose donc, d'après les commentaires de P. Lavedan, l'existence d'une « vaste planche », ce qui justifierait les différences de traitement pictural. Aussi, il est quasiment certain que le dessin original était d'une taille nettement supérieure à celle des estampes. De fait, le format réduit des estampes (0,19 x 0,27 m. en moyenne) a probablement entraîné une simplification de la vue manuscrite originale, tant du point de vue pictural que de celui de la lettre⁴¹. Le format de la vue manuscrite originale pourrait être donc très proche des œuvres de Lestage et Detcheverry, ainsi que de la vue sur papier Canson Frères, soit approximativement 0,60 x 0,85 m.

Ainsi, dans les estampes de petit format, la lettre est-elle expurgée de la vue et constitue une légende souscrite (fig. 5, 7 et 8). Un système de renvois lettrés ou numérotés facilite alors l'approche du lecteur. Lorsque la lettre est suscrite, elle est généralement peu abondante (fig. 6). Dans l'un comme dans l'autre cas, l'écriture n'a qu'une place infime : ces vues ne comportent

38 La gémellité apparente des tracés de la vue de Lestage et de l'anonyme 'Canson Frères' ne permet pas de conclure à la copie, surtout lorsqu'on examine la lettre des vues.

39 Pinon, 1996, p. 130, également développé par Favreau, 2007, p. 22 et logique de classement du catalogue par familles, p. 53-223. Voir *infra*, le tableau de tradition et le stemma des vues chorographiques de Bordeaux.

40 Lavedan, 1926, p. 158.

41 Cette simplification ne tient pas à la technique de la gravure sur bois, ou xylographie, comme le note Favreau, 2007, p. 34 : « Les graveurs pouvaient parfaitement graver une matrice en bois, aussi finement qu'une plaque de cuivre, si la grandeur dévolue à la planche le leur permettait ». Néanmoins, il existe de nettes différences entre l'encadré maniériste de la vue publiée par Pinet, 1564 (fig. 5) et les bateaux, très soignés, d'une part, et le traitement de la ville, plus schématique, voire 'rustique', d'autre part. Cette vue témoigne probablement de l'intervention de plusieurs graveurs, ce qui est courant dès le XVI^e siècle : l'un s'étant chargé du portrait à proprement parler, l'autre ayant effectué l'habillage (encadré, scène portuaire et lettre). Sur ce point, voir Degaast et Frot, 1934, chapitre XIV consacré aux « Procédés en relief », p. 75.

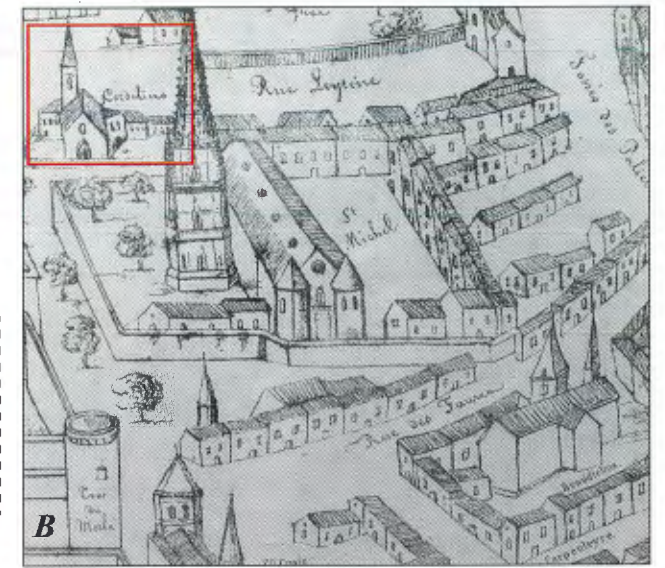
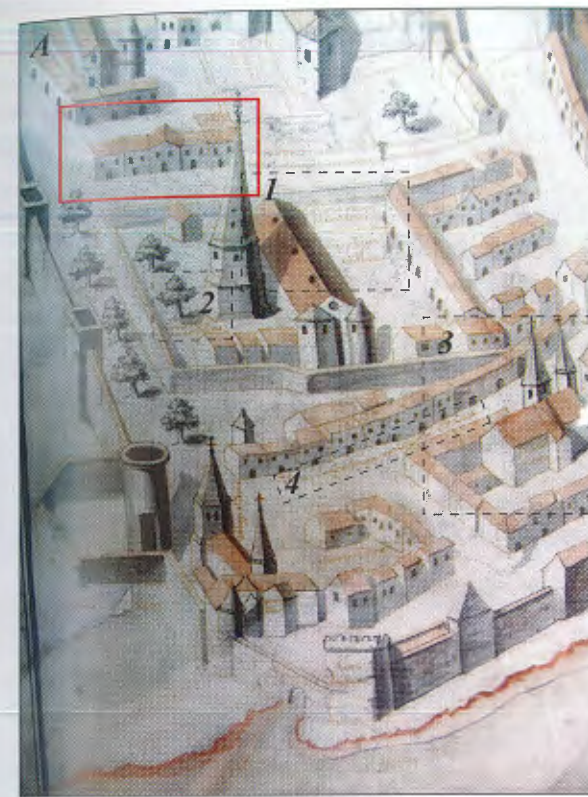


Fig. 12. - De Sainte-Croix aux fossés Saint-Eloi : comparaison de la lettre des vues. A- Ci-contre : extraits de la vue anonyme sur papier Canson Frères (fig. 1 ; A.M.Bx -XL-B8-30PP9), avec quatre vignettes de mentions toponymiques, 1- les frères mineurs ou Cordeliers / a maucalhou ; 2- cimetière des Cordeliers ; 3- St Michel paroisse / poyador St Miquèle ; 4- rua Senguengua ou carreira Sta Crox. B- Ci-dessus : extrait de la vue de A. Detcheverry, lithographie de Laborie (fig. 10 ; A.M.Bx XL-B10-30PP10).

que 16 à 26 indications toponymiques et topographiques⁴². C'est là une différence fondamentale avec les vues de Detcheverry et de l'anonyme sur papier Canson Frères qui comportent chacune 109 indications, souvent éloignées lorsqu'on compare terme à terme ce que les noms désignent (fig. 12, A et B). Sur le secteur entre Sainte-Croix et les fossés Saint-Eloi, les interprétations divergent complètement. L'anonyme place logiquement *S Michel paroisse* en bordure de Garonne et les Cordeliers de *Maucalhou* en position plus terrienne ; A. Detcheverry, refusant l'atrophie de la flèche Saint-Michel, l'associe au campanile des Cordeliers, et n'a d'autres solutions que d'ajouter un couvent à gauche de la flèche, modifiant ainsi la composition initiale⁴³. De façon incompréhensible, *S Michel paroisse* devient alors *Bénédictins* (sic) chez A. Detcheverry, et la *rua Sanguengua* ou *carreira S^a Crox* la *rue des Faures*⁴⁴. De même, J. J. Lestage

42 Pinet, 1564 (fig. 5) : 26 indications ; Belleforest, 1575 (fig. 7) : 26 indications ; Münster, 1578 (fig. 8) : 18 indications ; Braun & Hogenberg, 1579 (fig. 6) : 16 indications. C'est également le cas de la vue manuscrite de Lestage (fig. 9) : 16 indications. Pour une bibliométrie graphique détaillée, voir Jean-Courret, 2006, p. 1015.

43 Comparer les encadrés rouges et la lettre de la fig. 12.

44 Peut-être A. Detcheverry a-t-il écrit *Bénédictins* pour *Bénédictines*. Desgraves, 1975, p. 264, signale l'installation de Bénédictines à côté de Sainte-Croix (21 novembre 1640), monastère de l'ordre de Saint-Benoît.

(fig. 9) propose une image très proche de celle de la vue anonyme sur papier Canson Frères (fig. 1), mais son portrait, loin de comporter une centaine d'indications toponymiques, reprend les pauvres – et parfois fausses – indications de la cosmographie de Braun et Hogenberg (fig. 6)⁴⁵.

Ces décalages, de la lettre et de l'image, viennent d'une lecture trop réaliste de la part de Lestage et Detcheverry, vocation que n'a pas le style du *pourtrait*. Les recherches de Lucia Nuti ont démontré à quel point le *vif* ou *vray pourtrait* n'est pas la vraie réalité mais une réalité que la représentation rend vraisemblable. La *genuina descriptio* n'est pas littéralement une *description authentique, réelle* ou *primigène*, mais une description qui ambitionne de transcrire une image plus véritable que la vraie réalité. A l'appui de cette subtile proposition, ce chercheur commente les qualificatifs attribués aux portraits du *Civitas orbis terrarum* de Braun : « Braun caractérise la qualité des images contenues dans l'atlas (...). La première caractéristique est celle qu'il appelle *genuina observatione* du lieu, c'est-à-dire le contact direct de la part du dessinateur avec le lieu dessiné. Mais le 'vrai' semble plus important comme point d'arrivée, comme résultat final, que comme point de départ. Avec l'expression *ad vivum delineata*, il veut signifier en effet, que l'image est construite de manière à pouvoir être prise pour vraie : ce n'est donc pas une plate copie, mais une ville jaillissant en trois dimensions hors de la feuille. Le 'vrai' et le 'vif' coïncident alors. Le résultat final est donc étudié non seulement pour le plaisir de l'œil, mais pour qu'il soit trompé par une simulation illusoire du 'vrai', et il est difficile d'établir quel est des deux plaisirs le plus fort pour l'artiste, celui de la fidélité ou de la tromperie. Quel est donc ce 'vrai' (...) un vrai réellement vu, ou un vrai tel qu'on voudrait le voir ? Là encore, Braun spécifie le contenu de l'image. Il ne s'agit sûrement pas d'une vision partielle ou contingente, que l'on connaît d'un seul point de vue ou dans un seul moment du temps. Le plan perspective offre une connaissance totale de l'objet, qui permet de contrôler le tout et chaque partie singulière du tout, englobant dans un seul regard toutes les visions que l'œil aurait eues s'il était placé en des points divers et avec différents angles visuels, pour scruter les recoins les plus secrets. En un mot, le portrait doit être plus vrai que le vrai (...) l'habileté de l'artiste réside dans sa capacité à représenter une seule image qui n'est ni planimétrie à l'échelle, ni miroir de la vérité, mais une simulation du vraisemblable du monde vue, construite artificiellement⁴⁶ ».

Ni un faux, ni une représentation fabriquée, mais une copie...

L'analyse des rapports de l'image à la lettre et la critique des visions historicistes des copies et des catalogues permettent d'écarter la piste selon laquelle la vue anonyme sur papier Canson Frères pourrait être une représentation fabriquée au XIX^e siècle à partir de gravures anciennes. L'hypothèse de représentation fabriquée prend toutefois corps dans une autre œuvre, contemporaine, publiée en 1863 dans l'*Histoire complète de Bordeaux* de l'abbé P. J. O'Reuilly (fig. 13)⁴⁷. « Adolphe Hecquet dessina le *Plan de la ville de Bordeaux en 1550* (vue cavalière) que lithographia G. Charriol et que publia P. Chaumas. Hecquet définit arbitrairement la date de 1550 sans raison historique évidente. Il travailla l'image pour donner une apparence plus réaliste, tout en conservant les déformations des monuments. Dans sa démarche historiciste, Hecquet donna aux édifices conservés des détails (clocher de Saint-Michel et flèches de Saint-André) proches de la réalité et intégra les légendes au niveau même du monument. Cette volonté d'exactitude n'empêcha pas certaines erreurs (...). Il insère aussi les deux plans du fort Louis et du Château-Trompette établis après la révolte de 1675 et les travaux de Louis-Nicolas de Clerville et de Vauban⁴⁸ ». L'œuvre d'O'Reuilly, bien que monumentale, est significative d'une histoire érudite dont l'objectif n'est pas de comprendre la représentation, mais qui utilise la représentation comme belle image et simple illustration du discours.

Démontrer que cette vue n'est pas l'œuvre d'un faussaire est une autre affaire... Certes, l'on sent autour des années 1820-1860, une certaine émulation entre les historiens de Bordeaux. Mais, de là à ce que les tensions et compétitions intellectuelles suscitent la fabrication d'un faux pour étayer un discours, il n'y a rien de moins sûr... La toute nouvelle Commission des Monuments Historiques de la Gironde, les grandes figures locales d'A. Ducourneau, L. Drouyn, A. Brutails, R. Dezeimeris et H. Barkhausen, entre autres, et leur abondante

45 En particulier, le *Boulevard Ste-Croix* est appelé *Boulevard St Levien* (fig. 6 et 9), peut-être par confusion avec le *Boulevard & porte St Julian* qui figure juste au-dessus, dans les autres épreuves cosmographiques (fig. 5, 7 et 8). On pourrait multiplier les exemples de ce genre ; un autre, frappant, concerne la localisation de la *Porte Dijeaux* ou, *porta jovis*, située dans l'axe du *decumanus* des rues *Porte-Dijeaux* et *Saint-Rémi* dans les vues des cosmographies, mais entre les couvents de l'Observance et des Jacobins sur la vue anonyme sur papier Canson Frères.

46 Citation de L. Nuti extraite de Bousquet-Bressolier, 1995, p. 66-67.

47 O'Reuilly, 1863. Exemplaire détaché, A.M.Bx, XL-B12.

48 Favreau, 2007, p. 57.



Fig. 13. - A. Hecquet (d'après) et G. Charriol, *Plan de la ville de Bordeaux en 1550*, lithographie, vers 1860, édité dans O'Reilly, 1863, Bordeaux, A.M.Bx XL-B12 (cliché A.M.Bx, B. Rakotomanga).

production grise sont parfois empreints de pittoresque et de moyenâgeux⁴⁹. Toutefois, il n'y a rien de néogothique dans le style de ce portrait (fig. 1), à la différence de celui d'A. Hecquet (fig. 13). Mais surtout, s'il y avait eu faussaire, il se serait montré bien plus astucieux que moi – qui ai omis, dans ma première étude d'observer avec attention le support papier : il ne se serait pas risqué à être démasqué en employant un papier filigrané aussi nettement identifiable ! Par ailleurs, on a du mal à saisir le motif de la falsification supposée puisque le document, tel qu'il se présente, n'a jusqu'alors fait l'objet d'aucune reproduction exacte et n'a pas servi non plus d'argument pour étayer des hypothèses sur l'historiographie de l'urbanisme bordelais. Or, il contient une matière suffisante pour remettre en cause plusieurs questions fondamentales – et sensibles – concernant la formation et de l'évolution de la ville.

Deux exemples suffisent. Le premier concerne l'absence de fortification sur le port situé à hauteur de la Rousselle entre la porte éponyme de l'enceinte double du bourg Saint-Eloi (1^{ère} moitié du XIII^e siècle) et les tours qui protègent l'embouchure de la Devèze⁵⁰. Mieux que tout autre, cette vue signale bien l'absence d'enceinte dans ce secteur⁵¹, mais elle livre en plus deux indications toponymiques remarquables, l'une sur la *porta Navigera* qui enjambe l'embouchure de l'estey, l'autre sur les alignements de chais et de maison qui servent, à cet endroit, de *muris portorum* (fig. 14). Le second exemple concerne la monnaie de Saint-Projet : si le retour du monnayage comtal puis ducal est désormais bien établi pour le dernier quart du Xe siècle⁵², aucun document ne permettait de localiser avec précision la *domus monete*, citée explicitement à deux reprises, lors de sa donation par Henri III à Arnaud de la Lande le 22 juillet 1228 et dans l'enquête sur les padouens de 1262⁵³. La maison de la monnaie figure sur la vue en tant que *la moneda*, à droite de Saint-Projet (fig. 15).

Les arguments tombent sous le sens – il s'agit d'une copie – mais ils soulèvent alors d'autres questions, à commencer par ce qui est advenu du document original. A ce sujet, l'intuition d'Ernest Labadie est sûrement la plus viable : le document a probablement péri dans « l'incendie de 1862 », ce que pourraient confirmer l'état des lieux et le devis de réfection qui stipulent que l'incendie ravagea en particulier le *bureau de M. le conservateur*, ainsi que le *cabinet, juste au-dessus, à l'étage supérieur*, qui contenait les *armoires des cartes et plans*⁵⁴. Ce postulat permet d'affiner la datation de la copie Canson Frères, réalisée, dans ces conditions entre 1822, lorsque débute la fabrication du papier, et le 13 juin 1862, date du sinistre. Enfin, il convient de livrer les éléments de datation de cette représentation et d'examiner les liens de parenté des *pourtraits* du XVI^e siècle.

49 Pour une approche historiographique de la représentation chez les historiens de Bordeaux des XIX^e et XX^e siècles, Jean-Courret, 2006, chap. 4, « Le plan, vecteur d'histoire », p. 167-189.

50 Les analyses historiographiques, historiques, morphologiques et archéologiques des fortifications du quartier de la Rousselle, du XIII^e au XVI^e siècle, ont fait l'objet d'un recueil d'articles publié dans la présente revue (Régald et al., 2003). L'approche renouvelle fondamentalement la question des enceintes de ce secteur et souligne l'absence de fortification sur le fleuve avant la seconde moitié du XVI^e siècle. Une section d'enceinte sur la berge aurait coupé du port le bourg marchand de Saint-Eloi.

51 Le plan de *Bordeaux vers 1450* de Drouyn, 1874 restitue cette fraction d'enceinte alors que le propos de l'auteur démontre son absence. A ce sujet, Régald et al., 2003, p. 84, conclut ainsi : « Léo Drouyn l'a perçu, mais n'y a pas cru. Il n'y a pas sur la berge garonnaise du quartier de la Rousselle, entre Peugue et font Bouquière, de fortification avant le XVI^e siècle ».

52 Higounet, 1963, p. 51-52 et annexes sur « La monnaie bordelaise du Haut Moyen Âge » par J. Lafaurie, p. 295-325.

53 Pour la donation de 1228, voir Boutouille, 2003, p. 62, n. 26 : *Close rolls, 1227-1231*, p. 67 : *Dominus rex commisit Ernaldo de Landa civi Burdegale et preposito monete Burdegale, qui bene et fideliter servivit domino J. regi et domino regi, domum domini regis de monetaria junctam aule domini regis in Burdegala*. Pour l'enquête de 1262, éditée dans le *Livre des Bouillons* (n° CXVII et CXLI) et le *Livre des Coutumes* (n° V et XXIV), voir la compilation réalisée par P. Régald et traduite avec l'aide de F. Boutouille, S. Lavaud et moi-même dans Jean-Courret, 2006, p. 1033-1062 et p. 358 et 408-420 pour commentaires. L'enquête conclut que la monnaie de Saint-Projet est padouen : *item dicimus quod omnes plates Sancti Progetti prout extenduntur ab ecclesia sancti Progetti, usque ad domum in qua moneta fieri consuevit, et via publica est ex utroque latere sunt paduentum* (p. 1052, § 51).

54 Labadie, 1910, p. 29. Les archives de la ville occupaient alors l'aile nord du palais de Rohan (mairie), le long de la rue Montbazou, avant le sinistre du 13 juin 1862. L'état des lieux, daté de juin 1862, ainsi que le dossier des devis (été 1862) pour la réfection des meubles et immeubles endommagés par les flammes signalent le cabinet et les armoires en ces termes (A.M.Bx, liasses 81M11 et 81M12). Malheureusement, les archives ne disposent pas d'un inventaire détaillé des pièces disparues lors du sinistre.

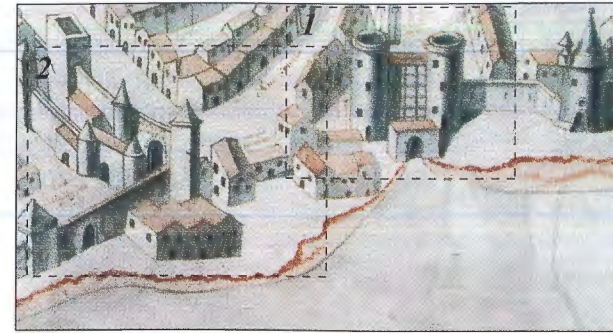


Fig. 14. - L'absence de fortification entre le portau de la Roussella et la porta Navigera (extrait de la vue anonyme sur papier Canson Frères, A.M.Bx, XL-B8-30PP9). 1- La porta Navigera (écrit deux fois, au-dessus de la herse et à gauche de la tour). 2- De gauche à droite : a las Salineyras - portau de la Roussella - murus portorum.

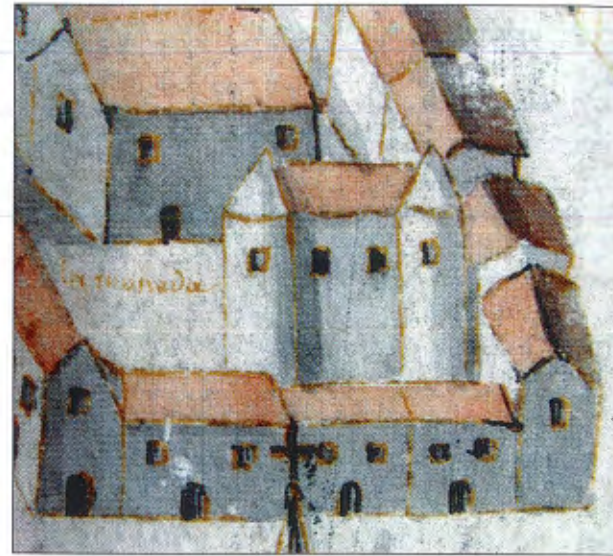


Fig. 15. - La Moneda (extrait de la vue anonyme sur papier Canson Frères, A.M.Bx, XL-B8-30PP9).

Datation, filiation et paradigme des pourtraits de Bordeaux

Une représentation des années 1525-1535

La langue utilisée pour transcrire la lettre de la vue, l'état des monuments et la mise en exergue de certains d'entre eux sont autant d'indices à analyser pour dater la représentation copiée sur papier Canson Frères.

L'auteur de la copie paraît très scrupuleux. Il a, semble-t-il, voulu imiter une graphie de la première moitié du XVI^e siècle⁵⁵. La langue est constituée d'un mélange de gascon et

55 Les hastes et les jambages, peu développées, les 'r', sous la forme le 'z', et l'emploi de quelques notes tironiennes sont des caractéristiques communes, mais non significatives, de cette l'époque, si tant est que la copie respecte la graphie du document original. L'emploi de l'accent, limité à l'accent aigu, est très restrictif et semble fidèle à son usage dans la première moitié du XVI^e siècle (Guyotjeannin et al., 1993, p. 408-409). Il ne sert qu'à distinguer le 'e' tonique en syllabe finale de mots se terminant par '-e', 'ée' ou 'es', comme dans le commentaire concernant la chartreuse Notre-Dame-de-Vauclaire en date du 22 mai de ladite année, ou dans la vallée du Peugue en dessous de Pipas. Enfin, il semble que le document original a fait l'objet d'au moins une annotation moderne, qui n'est pas une substitution d'information, mais une interpolation (i. e. une addition apportée au contenu), fait courant qui prouve bien l'existence d'un document original annoté au cours de ses consultations. Cette dernière concerne le couvent de l'Observance signalé comme le *Couvent de la Osservensa ou de l'observance* — 17^e siècle les Recolets. La mention '— 17^e siècle les Recolets' constitue une interpolation qui vise à préciser la dénomination moderne du couvent et non à appuyer une démarche de faussaire (Guyotjeannin et al., 1993, p. 370). Un exemple similaire a déjà été signalé à propos de la fig. 6 ('1572' annotation à la plume et à l'encre sur la vue de Braun & Hogenberg 1579, A.M.Bx, XL-B22).

de français, assez caractéristique des années 1500-1530⁵⁶. Le français se mêle aux sonorités gasconnes dès les années 1490⁵⁷. Il se répand dans les sphères privilégiées de la bourgeoisie de commerce, du haut clergé, des agents seigneuriaux, municipaux et surtout royaux puisque de nombreux titulaires d'offices et hommes de guerre sont au service du roi⁵⁸. Le gascon reste cependant la langue favorite dans les actes de la pratique jusque dans les années 1500. « L'année 1520 marque un tournant décisif. C'est à partir de cette date, en effet, que les procès-verbaux des délibérations de la Jurade bordelaise sont définitivement rédigés en français, que dans les actes notariés le latin et le gascon se s'emploient plus qu'exceptionnellement (...). La célèbre ordonnance de Villers-Cotterets (1539), qui prescrivait l'emploi exclusif du français dans les actes judiciaires, consacra en Bordelais, un état de fait⁵⁹ ». Les coutumes de Bordeaux furent à nouveau compilées et rédigées en français entre 1520 et 1528. Le gascon disparaît presque complètement des procédures officielles vers 1535-1540 ; sa présence, sur un document de cette importance — vraisemblablement établi à la demande de quelque autorité municipale et/ou royale — témoigne d'un certain archaïsme, largement rectifié dans les cosmographies universelles des années 1560-1570. Le document ne livre pas assez de matière pour que l'on puisse pousser plus loin l'analyse philologique, mais, l'on pourrait, au regard de ces seuls éléments, dater cette représentation des quatre premières décennies du XVI^e siècle. Le mélange linguistique indique, en outre, que l'auteur connaît bien la ville — peut-être même en est-il natif ? — ou qu'il s'est fait conseiller *in situ*.

Il est encore prématuré d'évoquer, à ce stade de l'argumentaire, une date plus précise que celle proposée — et qu'il convient d'affiner au regard d'autres indices — mais l'on peut d'ores et déjà s'interroger, en retenant ce jalon chronologique, sur le décalage entre la réalisation manuscrite et la plus ancienne édition xylographiée d'A. du Pinet et J. Ogerolles (1563-1564). Les détails de cette vue manuscrite, tant picturaux que toponymiques, attestent très vraisemblablement de son antériorité sur les cosmographies éditées à partir de 1564, qui, on l'a constaté, opèrent une simplification dans la transcription des informations, compatible avec le format réduit de l'édition. Et le fait qu'elle n'ait pas été gravée à Bordeaux avant cette date ne semble pas étonnant eu égard à la tardive introduction de l'imprimerie en Bordelais⁶⁰. Les premiers typographes bordelais, de Gaspard Philippe (1517) à Pierre Ladime (1571-1587) ne produisent que de rares volumes avant que, sous l'impulsion d'Elie Vinet, Simon Millanges n'ait le monopole de l'imprimerie bordelaise (1572-1623)⁶¹.

Parmi les monuments les mieux décrits, les fortifications et les forteresses du Hâ et de Trompette ont une place de choix. Leur traitement, particulièrement soigné, contraste nettement

avec d'autres types d'édifices, plus stéréotypés, comme les églises paroissiales ou encore les grands *hostaus* nobles dont certains, pris dans le ciment du bâti, ne font guère plus qu'agrémenter le remplissage paysager. Alors que quelques bouquets d'arbres parsèment ici et là les alentours et les jardins des grands ensembles ecclésiastiques, le regard du portraitiste donne à voir un paysage urbain minéral, nettement différent de la réalité.

Observons en premier lieu les remparts : le document témoigne des trois enceintes classiques retenues par l'historiographie bordelaise. Des fortifications de la cité remparée, édifiées à la fin du III^e siècle, n'est surtout traité que le côté sud, entre Saint-André et la porte Begueyre. Conservée jusqu'à son démantèlement définitif en 1866, l'enceinte constitue, dans le secteur du groupe épiscopal, la seule frontière marquée de la sauveté de Saint-André. Sa vénérable antiquité est suggérée par les lézardes des courtines, poternes et tours qui sont autant de rides de sagesse qui marquent le visage de l'antique *Burdigala* (fig. 16). Sur les flancs nord, est et ouest, l'enceinte apparaît sporadiquement. On note bien la tour d'angle nord-ouest, ou *tour du Dragon*, mais la vue évoque les réappropriations et démantèlements de la plupart des tours et murs, sur les flancs nord et est, dont la vocation défensive a disparu au gré de la croissance urbaine des XI^e-XV^e siècles et de la construction de nouveaux remparts⁶². Sur le côté occidental, l'hypertrophie du palais de l'archevêché fait disparaître totalement les murs antiques.

56 Cf. Annexe : Transcription de la lettre du portrait.

57 ADGir. 3 E 4808, fol. 413, 476 et 518 (1492-1493) : ces quelques folio de terrier en sont un bon exemple.

58 Boutruche, 1966, p. 87 souligne combien « les lendemains immédiats de la reconquête, la création du Parlement, puis la transformation de la Guyenne en apanage, de 1469 à 1472, lui ont imprimé un élan décisif ».

59 *Ibid.*, p. 282-283.

60 *Ibid.*, p. 192-193 : « A Bordeaux, les premières tentatives pour installer une imprimerie demeurèrent sans résultat ; en 1486, les projets de l'Allemand Michel Svierler échouèrent. La fabrique de Saint-André possédait en 1508 une presse à imprimer. Pierre Baudouin, imprimeur nomade, séjourna à Bordeaux en 1514. Mais aucun document typographique de cette période n'a été conservé. L'absence d'imprimerie se vérifie aussi par les contrats passés entre les libraires bordelais et des imprimeurs de l'extérieur », de Lyon, de Toulouse, de Paris, de Poitiers, de Clermont en Auvergne, d'Espagne ou d'Anvers.

61 *Archives Historiques de la Gironde*, t. XLI, p. 112-113, cité dans Boutruche, 1966, p. 193, qui ajoute : « Elie Vinet, dans une lettre à l'avocat parisien Pierre Daniel, écrivait en 1571 [avant l'arrivée de S. Millanges] : 'nous n'avons en ceste ville moien d'imprimer autre chose que pardons et edicts, encore n'i faisons nous rien qui vaille' ».

62 Sur les aspects détaillés de cette croissance, Jean-Courret, 2006, partie III, chap. 2, p. 358-471.

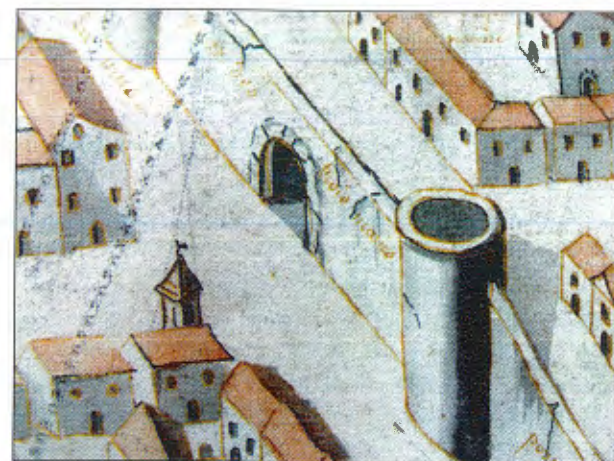


Fig. 16. - L'enceinte antique à hauteur de la porte des trois maries
(extrait de la vue anonyme sur papier Canson Frères,
A.M.Bx, XL-B8-30PP9).

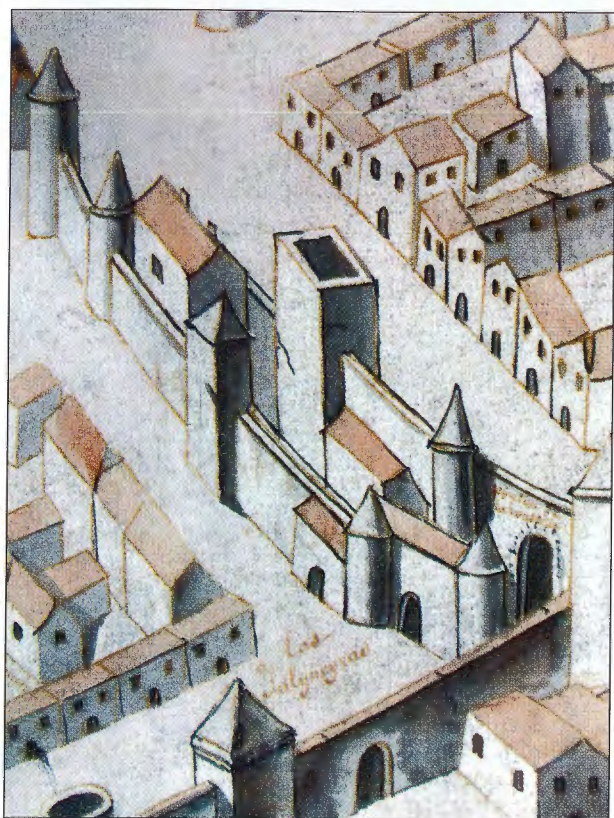


Fig. 17. - L'enceinte du bourg Saint-Eloi,
les courtines doubles à las Salineyras
(extrait de la vue anonyme sur papier Canson Frères,
A.M.Bx, XL-B8-30PP9).

De l'enceinte double édifée dans la première moitié du XIII^e siècle, pour protéger le bourg marchand de Saint-Eloi, ne subsiste que la portion longeant l'actuel cours Victor-Hugo. Là encore, la perte de la fonction défensive de l'enceinte suite à l'érection de celle du XIV^e siècle est sensible. Seule subsiste, entre le *portau de la Roussella* et la rue des Faures, une section de double courtine, encore visible dans l'impasse de la Fontaine-Bouquière (fig. 16). Plus à l'ouest, l'enceinte est simple (sauf devant la *tour St Eliege* ou Grosse-Cloche), et elle disparaît même – hormis la porte des Ayres – sur le fossé des Tanneurs (partie nord de l'actuel cours Pasteur et rue Duffour-Dubergier).

L'enceinte de réunion, construite à partir de 1302, englobe les unités fortifiées précédentes et les faubourgs qui se sont développés au nord et au sud durant le XIII^e siècle : c'est de toute, la plus détaillée et la plus à même de fournir des indices chronologiques. L'état moderne du *Boulevard [Ste] Croix* (fig. 1, en bas à gauche ; fig. 2 et fig. 11), implanté sur la porte médiévale de *Senta Crotz debert la terra*, correspond à celui observé pour ce secteur (futur fort Louis) par Pierre Régaldo pour les années 1525-1535. Sous le nom de « boulevard de Sainte-Croix » se distinguent en réalité trois opérations distinctes dont le phasage chronologique précis est délicat à détailler : la première consiste en la conception et réalisation d'un premier boulevard transformant le portail médiéval de Sainte-Croix, la deuxième concerne la construction du bastion des Anglais et la dernière le parachèvement des défenses annexes⁶³. « De 1525 à 1535, les travaux suivent un rythme chaotique alternant les arrêts et les reprises, les contestations de diverses natures. 1533 semble une année charnière qui marque la fin de la deuxième phase et le début d'une troisième : arrêt des travaux, démarches des jurats auprès de la cour remontrant que le boulevard reste à achever, nomination de commissaire, versements de fonds, etc. Les travaux reprennent leur cours hasardeux. Le 14 juillet 1535, l'ouvrage est enfin déclaré 'de bonne défense de guerre'⁶⁴. Les travaux de parachèvement du boulevard concernent la portion d'enceinte située au nord, le long de l'actuelle rue des Douves. Dans les abords immédiats du boulevard, ils sont réalisés entre 1533 et 1535, puis plus au nord, jusqu'à la porte Saint-Julien (place de la Victoire), ils se prolongent jusqu'en 1548. Or, les deux tours carrées du portrait, entre le *Boulevard* et la *porte St Julien* ne correspondent pas aux structures de la courtine moderne qui se positionnent en avant des murailles du XIV^e siècle (fig. 11, D). Elles pourraient marquer le tracé primitif de l'enceinte, avant les remaniements de 1535-1548. Il semble que ces travaux ne se soient pas accompagnés d'un

⁶³ Régaldo, 1998, p. 131.

⁶⁴ *Ibid.* p. 128 et n. 312 à 314.

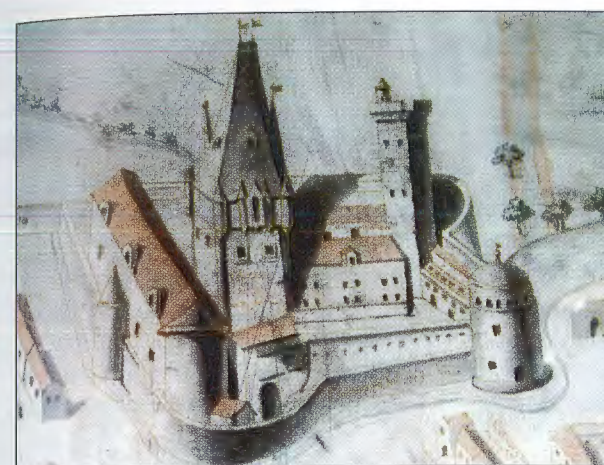


Fig. 18. - Le fort du Hâ
(extrait de la vue anonyme sur papier Canson Frères,
A.M.Bx, XL-B8-30PP9) :
Chateau du Ha ou du Far.

démantèlement systématique de l'enceinte médiévale. Dans cette hypothèse, une vue plus tardive aurait signalé l'aspect double des courtines de ce secteur, ce qui n'est pas ici le cas – et il ne s'agit pas d'un manque de place puisque l'auteur n'a pas manqué de souligner ce fait dans un secteur beaucoup plus dense et délicat à traiter, concernant les courtines gemellaires du bourg Saint-Eloi (fig. 17).

Des deux forteresses érigées à partir de 1454 pour « tenir le fer au dos des Bordelais », les châteaux du Hâ et Trompette, l'état présenté dans la vue correspond aux observations de Nicolas Faucherre pour la période antérieure à 1548⁶⁵. Les troubles de la gabelle survenus cette année-là poussèrent les habitants à prendre d'assaut les forts qui prenaient la ville en tenaille, côté terre (le Hâ) et côté fleuve (Trompette). D'importants travaux eurent lieu après cet épisode, ce que la vue ne retranscrit pas. Au Hâ, la construction d'un nouveau corps de logis et de nouvelles casernes, situées entre le donjon et la tour des Minimes, ne sont pas visibles (fig. 18)⁶⁶. Au château Trompette, on ne connaît malheureusement pas la nature des travaux postérieurs à la révolte de 1548 (fig. 19). Toutefois, la *tour neuve de Tropeite* et son boulevard, côté fleuve, correspondent bien à l'état primitif de leur construction sous le règne de Charles VIII (1483-1498)⁶⁷. Sur la berge, entre la tour et le boulevard du fort, figure un petit édifice appelé *paneterie*, vraisemblablement détruit et remplacé par « une caserne à 11 croisées sous lucarne ouvrant sur le fleuve » édifée après 1548⁶⁸.



Fig. 19. - Le château Trompette
(extrait de la vue anonyme sur papier Canson Frères,
A.M.Bx, XL-B8-30PP9) :

Ancien Chateau Trompette - Paneterie - Tour neuve de Tropeite.

Enfin, il faut évoquer un dernier argument pour asseoir tout à fait la datation proposée des années 1525-1535. Certes, l'hypertrophie des châteaux royaux, rappelant l'hommage des Bordelais au roi de France, après trois siècles d'alliance anglaise, n'est pas un argument déterminant. Le souvenir de la reprise définitive de 1453 est vif tout au long du XVI^e siècle⁶⁹. En revanche, comment expliquer la hauteur démesurée de la flèche du couvent des Cordeliers qui est à l'origine des contresens toponymiques déjà évoqués ? Les Cordeliers se situent aux antipodes du mouvement frère, favorable à la stricte observance, installé dans le *couvent de la Osservancia*

⁶⁵ Faucherre, 2001.

⁶⁶ *Ibid.* p. 176. Le donjon carré et la tour ronde des Minimes, reliés par une simple courtine, sans casernement, sont au premier plan, en bas, de la fig. 18.

⁶⁷ *Ibid.* p. 158 et 163.

⁶⁸ *Ibid.* p. 163. N. Faucherre signale également « une chapelle accolée à la courtine vers le fleuve, qui sera rasée pour la caserne de 1548 ». Cette chapelle apparaît sur une gravure d'un atlas militaire turinois à côté d'un autre petit édifice, peut-être la *paneterie* (Archivio di Stato, Turin, Atlas *Architettura Militare*, vol. I, fol. 22, *Le pourtraict du Chasteau de Bordeaux, nommé Chasteau Trôpette*, anonyme, 1^{re} moitié du XVI^e siècle, éditée dans Faucherre, 2001, p. 149). On ignore la date de construction des deux édifices, mais il est fort probable, au regard des autres arguments développés par ailleurs pour dater la représentation des années 1525-1535, que la chapelle soit postérieure à la *paneterie*.

⁶⁹ Boutruche, 1966, p. 154 : « (...) le sentiment d'une patrie élargie, d'une 'françoise nation', avait fini par s'imposer aux esprits. Il s'exprime parfois de façon toute spontanée au moment des entrées solennelles, ou par la plume d'un notaire, quand celui-ci note le jour de la naissance du dauphin, ou unit dans un même vivat le roi et la ville ».

La ville soumise

La famille des portraits de Bordeaux répond à un type d'organisation de l'image ou paradigme icono-cartographique répondant, de façon plus ou moins consciente à un modèle de représentation urbaine, issu de raisonnements et de choix qu'il convient de lire *a posteriori* dans la mesure où ils ne sont pas explicitement désignés⁷⁶. Parce qu'elles dérivent toutes d'un original manuscrit réalisé vers 1525-1535 (fig. 20), les vues chorographiques reproduisent, jusque dans les années 1580, un schéma identique : celui d'une ville au passé prestigieux, soumise au roi de France. Cette conception, née du retour de la ville dans le giron français (1453), répond, en miroir, à celle d'un pouvoir jadis cher aux Bordelais, celui de la couronne anglaise.

Plusieurs éléments participent de cette mise en image. La forme globale de la ville s'insère dans un hexagone fortifié qui ne répond pas au sinueux tracé de l'enceinte du XIV^e siècle. L'hexagone bordelais est allongé ; sa forme générale correspond à une vision ramassée sur le méandre accentué du fleuve qui n'est pas sans rappeler les conceptions hexagonales stylisées réalisées à l'époque byzantine pour illustrer les récits bibliques⁷⁷. Cette mise en image traduit-elle simplement un 'assemblage' cubiste du réel perçu, ou témoigne-t-elle aussi de la survivance du modèle hexagonal de représentation créé pour magnifier la ville ? C'est, en effet, à partir de cette composition idéale que l'hexagone et sa variante octogonale conduisent au cercle qui offre à contempler une ville sacralisée. C'est ainsi que pour la capitale, à la suite de Jérusalem et de Rome, « la représentation circulaire s'attache moins à rendre compte d'une spécificité topographique qu'à insérer Paris dans la tradition des villes '*caput mundi*', des capitales du monde »⁷⁸. Bordeaux est, à son échelle, la *caput Aquitaniae*, tant par sa taille que par son ancienneté.

À cette évocation d'ensemble, il convient d'ajouter et de commenter le choix des édifices mis en exergue. Plus que tout autre monument, la taille démesurée du *Chateau du Ha ou du Far* témoigne de la soumission de la ville. Soixante-dix ans à peine séparent la reconquête de Bordeaux de cette représentation. Des deux citadelles construites à partir de 1454 à l'initiative de Charles VII pour juguler la ville, celle du Hâ a retenu toute l'attention du portraitiste. Située à l'angle supérieur gauche de la vue – en position de force, correspondant au sens de la lecture – rien ne semble échapper à sa vigilance, et rien ne la surpasse réellement : ni la masse imposante mais miniaturisée de *Saint Andre*, ni la tour Pey Berland située à ses pieds et pourtant plus haute, ni la porte *St Eliege* où siège à proximité l'*hotel de ville*, encore moins le palais de l'Ombrière, ridiculement atrophié et dont la mémoire des royaux détenteurs anglais est effacée au profit de leur simple fonction ducal (*palais*

des Ducs). Sur le port, l'*ancien château Tronpete* constitue le pendant de la tenaille. L'ensemble de la composition évoque l'hommage tout féodal rendu au roi par l'une des bonnes et capitales villes de ce royaume⁷⁹.

Mais, que l'on ne s'y trompe pas. Si la soumission participe de l'hommage, la composition souligne que la ville fut difficile à soumettre, car elle semble 'inaccessible'. L'obstacle naturel de la Garonne est présenté comme tel à celui qui regarde la vue, malgré la perception altière qui semble effacer la frontière. C'est là l'un des dispositifs icono-cartographiques les plus persistants de l'histoire des représentations bordelaises : Bordeaux demeure de l'autre côté du fleuve jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, alors que les progrès de la cartographie tendent à axer tous les plans au nord, selon la méridienne de l'Observatoire parisien, depuis le milieu du XVIII^e siècle. Cette particularité, bien que rare, n'est pas spécifique à Bordeaux. On la retrouve à Marseille où « il faut noter que le point de vue de la représentation est très souvent le même au fil du temps et que cette constance est spécifique de la représentation marseillaise. Le dessinateur, topographe, graveur, s'installe sur une colline ou un point de vue dominant depuis le sud de la ville »⁸⁰. Les deux systèmes ne sont cependant pas tout à fait comparables. Le point de vue marseillais s'explique par des raisons topographiques évidentes – il suffit de monter sur les collines de

76 C'est ainsi que Boutier, 2002, p. 13 définit la notion de paradigme icono-cartographique. Le point de vue de cette analyse a été utilisé pour décrypter les modèles représentatifs du corpus bordelais (début XVI^e s. – début XIX^e s.). Ces modèles représentatifs apparaissent successivement et sont soumis à des effets de tuitage chronologiques : la naissance d'un modèle traduit celle d'une conception de la réalité urbaine qui ne remplace pas nécessairement les précédentes. Dans le cas de Bordeaux, cependant, la coexistence des points de vue est brève et bien cadrée dans le temps. Quatre paradigmes se succèdent depuis les portraits de la Renaissance jusqu'à la première entreprise cadastrale des années 1810-1821 : la ville soumise (vers 1525-1535 – vers 1580), la ville port (vers 1580 – vers 1680), la ville réprimée (vers 1675 – vers 1730) et la ville géométrique (vers 1730 – vers 1820) ; détails et commentaires dans Jean-Courret, 2006, p. 108-129.

77 Lavedan, 1954, p. 33-35.

78 Boutier, 2002, p. 14.

79 Le retour en grâce de Bordeaux débute dès le règne de Louis XI, par le renouvellement de privilèges commerciaux concédés aux marchands bordelais (Bochaca, 1998). Bordeaux n'est pas pour autant une *bonne ville* dès cette époque. À ma connaissance, la minute de l'acte de fondation du Collège de Guyenne, rédigée par le notaire Mathieu Contat le 22 février 1533 n.s. est l'un des premiers documents à employer la formule : *Et qu'ils [il s'agit des jurats] ne cognoissent chose plus raisonnable et opportune que de dresser et fonder le dict college en la dicte ville qui est l'une des bonnes et capitales villes de ce Royaume* (ADGir. E, minutes de Mathieu Contat, n° 111-118 cité dans Gaulieur, 1874, p. 29).

80 Morel-Deledalle, 2005, p. 14. À Bordeaux, ce n'est qu'après la construction du Pont-de-Pierre (1821), une fois l'obstacle franchi, que la rotation s'opère définitivement au nord.

Notre-Dame-de-la-Garde pour s'en rendre compte – mais, l'argument topographique ne tient pas à Bordeaux car le plateau d'Entre-deux-Mers est situé à près de 4 km de la ville. Il faut alors prendre en compte la composition impulsée par les portraits qui témoignent du poids idéologique de la ville qui essaye de se soustraire à toute forme d'autorité.

La composition scénique de l'hommage est d'autant plus saisissante qu'il ne s'agit pas de n'importe quelle ville, mais d'une cité au passé prestigieux comme le rappellent les imposantes représentations d'antiques et les références faites à *Burdigala*. La taille du *Palais Gallien* et du *Temple du Dieu Inconnu ou du Dieu protecteur de Bordeaux* (fig. 1) est encore accentuée par la part prépondérante qu'ils tiennent dans les légendes souscrites des cosmographies (fig. 5, 7 et 8) : *les restes d'un Amphitheatre, qu'on nomme le palaix Galiene et un ancien Edifice appelé le Palaix de Tutele, quadrangle, de huyt colonnes de longueur, & six de largeur, desquelles y a encore dixhuict debout* témoignent de l'honorable antiquité de la ville. À ces évidences, la copie de l'original, sur papier Canson Frères, ajoutent deux indications faisant référence à la ville antique, qui ne sont reprises dans aucun autre portrait.

La première signale, à gauche de *St Martin du mont Judaicq*, *monastere de l'ordre de St Benoit, une maison des Vestales*. Cette mention est certainement à rapprocher des vestiges antiques qui servaient de carrière dans le secteur du prieuré Saint-Martin, et parmi lesquels furent mis à jour des « antiquitez » remarquables d'après le récit qu'en fait G. de Lurbe dans son *Discours sur les antiquitez trouvées près le Prieuré S. Martin, les Bourdeaux en juillet 1594*⁸¹. Les inscriptions et surtout les statues qui y furent découvertes furent successivement assimilées comme faisant partie du décor monumental d'un temple de Jupiter, du fait de l'homonymie et de la proximité de la porte Dijaux (*porta Iovis*) puis à des thermes⁸². Il n'y a rien d'étonnant alors, qu'en ces conditions, le toponyme préexistant aux découvertes garde mémoire d'une *maison des Vestales*.

Le second commentaire figure sur la nef de la cathédrale Saint-André, signalée comme *Temple de la deesse Vesta avant l'ere chretienne* ! Faut-il rapprocher ces deux mentions parce qu'elles se réfèrent au culte et à l'hébergement des Vestales ? Peut-être celle de Saint-André est-elle à rapprocher des inscriptions romaines trouvées dans la cathédrale et aux alentours, attestées au moins dès 1534, ce qui apponderait dans le sens de la datation proposée de la vue originale. L'idée pourrait sembler, de prime abord, farfelue (quels rapports peut-il y avoir entre un portrait de ville et des inscriptions romaines ?) ; mais elle se justifie d'elle-même par la formation des humanistes. Nombreuses sont les figures qui, à cette époque, allient les qualités d'épigraphiste à celles de cosmographe. Elie Vinet en

est le meilleur représentant bordelais : son discours sur l'antiquité de Bordeaux présente à la fois des inscriptions lapidaires et un plan perspectif de la ville⁸³. À une date plus incertaine, antérieure à 1594, Gabriel de Lurbe signale une inscription trouvée dans les fondements du mur antique qui confrontait la maison du sieur Haillan, à la mémoire de *Publicia*, qu'il assimile à « *Publicia*, vierge vestale tant recommandée par les inscriptions romaines⁸⁴ ». Bien que sa découverte ne soit pas

81 De Lurbe, 1594, fol. 52 : « au mois de juillet 1594, le Sieur de Donzeau Lieutenant particulier de la Seneschaussée de Guyenne, faisant parmy les vieilles masures & murailles en un champ à luy appartenant hors la ville pres le Prieuré S. Martin, tirer de la pierre pour employer en bastiment, les manœuvres qu'il y avoit commis auroient le 21. dudit mois en bechant la terre trouvé dans icelle trois pieds ou environ de profondeur deux grandes statues de marbre blanc, l'une d'homme sans teste & bras, en habit de senateur Romain, & l'autre de femme, ayant seulement perdu les bras, vestue en matrone Romaine... Et le 24. dudit mois auroient trouvé une autre statuite d'homme de pareille estoffe & grandeur, sans teste & bras. avec nombre de pieces de marbre bien poly, contenant plusieurs inscriptions Latines a pieces rapportées écrites en lettre Romain (...) ». Je remercie Milagros Navarro-Caballero, chercheur à l'institut Ausonius, pour m'avoir éclairé sur cette obscure mention et pour m'avoir fourni les informations relatives aux inscriptions. Dans un article à paraître, ce chercheur enquête sur les inscriptions – il s'agit de dédicaces à Drusus, fils de Germanicus adopté par Tibère, datant des années 25/29 et à Claude, appartenant au premier mois de l'an 42 – et sur l'histoire de ces statues iconiques découvertes en 1594. Ces « découvertes du mont Judaïque » sont également commentées par Etienne, 1962, p. 86-87 ; les inscriptions ont été publiées par Jullian, 1887-1890, t. I, n° 25, p. 91-97 et dans le *CIL*, XIII, 589.

82 De Lurbe, 1594, fol. 52 pour l'hypothèse du temple ; Baurein, 1785, t. IV, p. 207 et 303 pour l'hypothèse des thermes. Jullian, 1887-1890, t. I, n. 1, p. 92 reste plus prudent mais finit par se ranger du côté des thermes (« des statues d'empereurs ou de magistrats ornaient les portiques, les jardins ou les promenoirs de bains publics »). Etienne, 1962, p. 87 n'hésite pas à trancher la question (« tout les désigne comme les représentations de magistrats municipaux ») alors que les recherches en cours de M. Navarro-Caballero certifient bien qu'il s'agit de membres de la famille impériale julio-claudienne.

83 Vinet, 1565.

84 De Lurbe, 1594, p. 66-67 : « Comme ainsi bien tost apres, ainsi que le sieur du Haillan frere aîné de l'Historiographe de France, faisoit rechercher les vieux fondements d'une muraille de la premiere ville aboutissante au derriere de sa maison, il auroit trouvé parmy de grandes pierres dures une pierre molle de la hauteur de trois pieds ou environ ayant sur le haut la forme d'une couronne & au dessous un petit globe, & au costé d'iceluy escrit en lettre romaine '*ÆT. MEMORIAE*' et plus bas '*PUBLICA*'. Estant le demeurant de l'écriture par l'iniure du temps effacé, je ne sçay si ceste inscription auroit esté dressée en l'honneur de Publicia vierge Vestale tant recommandée par les inscriptions romaines ». Les propos de G. de Lurbe sont prudents (écriture par l'iniure du temps effacé, je ne sçay), d'autant que la famille des Publicii est connue à Bordeaux par d'autres épitaphes. Caila situe la découverte vers 1557, dans une maison de la rue des Trois-Canards, plus éloignée de Saint-André. En mauvais état, l'épitaphe s'insère vraisemblablement dans une invocation aux Dieux Mânes (*CIL*, XIII, 818 ; informations recueillies auprès de M. Navarro-Milagros).

strictement datée, la mention de cette inscription et surtout son interprétation ont un rapport plus immédiat avec les références à Vestale reportées sur le portrait. Mais l'histoire de l'épigraphie bordelaise offre un exemple antérieur dans le recueil de Petrus Apianus et Bartholomeus Amantius, édité à Ingolstadt en 1534⁸⁵. Cet ouvrage est reconnu comme l'un des plus anciens recueils d'inscriptions latines ; Bordeaux est la seule ville française qui y soit représentée. P. Apianus est un mathématicien et cosmographe, connu pour ses travaux sur l'œuvre de Ptolémée, mais également pour la réalisation d'un planisphère (1520) d'après celui de Waldseemüller (1507) et l'édition d'une *Cosmographie* (1524). Il exerce à l'université d'Ingolstadt dès 1527 et se fait aider d'un de ses collègues philologue et poète de la même université, B. Amantius, pour écrire un livre sur l'épigraphie de l'Empire Romain. A Bordeaux, toutes les inscriptions connues à cette époque-là lui ont été transmises par un correspondant, dont trois dans ou aux abords immédiats de la cathédrale, témoignant de l'occupation antique préexistante au groupe épiscopal, ont pu être maladroitement mais logiquement assimilées à un édifice de culte païen antérieur à la cathédrale⁸⁶.

Le contexte de naissance de l'épigraphie bordelaise et ses corrélations chronologiques avec les indices de datation, picturaux et lettrés, d'un premier portrait manuscrit vers 1525-1535, ne sont pas anodins. Avec prudence, on peut proposer que l'un et l'autre ont entretenus des liens. Les rapports de l'épigraphie à la chorographie permettent, si ce n'est d'identifier l'auteur de la vue, tout au moins d'avancer, en conclusion, quelques réflexions. Les éléments biographiques concernant Peter Bienewitz (1495-1552), qui a latinisé son nom en Petrus Apianus lors de ses études à Leipzig, sont épars. C'est un proche de la cour impériale. La note qui précède l'édition des inscriptions bordelaises laisse à penser qu'il ne s'est jamais rendu à Bordeaux⁸⁷. Les inscriptions lui ont été transmises par le secrétaire de l'électeur palatin Louis⁸⁸. Les échanges épistolaires avec le professeur d'Heidelberg, Charles Zangemeister, permettent à C. Jullian d'identifier ce secrétaire en la personne d'Hubert-Thomas Leodius, historien-chroniqueur et épigraphiste⁸⁹. Né à Liège, ce dernier fut, de 1522 à sa mort (?), le secrétaire du comte Frédéric devenu électeur Palatin en 1544⁹⁰. Dans ses *Annales de vita et rebus gestis illustrissimi principis Friderici II, Electoris Palatini*, Leodius publie des inscriptions romaines d'Eifel et Heidelberg et relate avec détails les voyages que son maître fit par deux fois à Bordeaux en 1501 et 1526. H.-T. Leodius était présent lors du second voyage et témoigne de son admiration pour Bordeaux, en particulier pour ses antiquités⁹¹. Il a sûrement copié et transcrit les inscriptions romaines qu'il rencontrait au cours de ses promenades. Cela fait de lui le premier épigraphiste de Bordeaux, non l'auteur du portrait qui nous intéresse. Et pourtant, l'on ne peut s'empêcher

de penser que ce passage témoigne de l'émulation intellectuelle qui régnait à Bordeaux dans le courant des années 1525-1535, qui a conduit la ville à présenter, sous de subtils traits, un hommage plein de retenue à celui dont elle avait déjà célébré en 1512 l'entrée solennelle en tant que gouverneur de Guyenne, François d'Angoulême, le futur roi. Le document lui aurait-il été présenté lors de son retour de Pavie, en 1526, ou lors de son séjour de 1530, après son union avec Eléonor, voire lors des tractations des années 1531-1533 qui aboutirent à la fondation du Collège de Guyenne sur le modèle du Collège Royal institué à Paris ? Rien ne permet de relier ces événements avec le *pourtrait* original. Une chose est sûre cependant, c'est que le document s'insère dans un contexte intellectuel et artistique qui caractérise aussi bien le renouveau humaniste du premier XVIe siècle que l'engouement des entreprises scientifiques et historiques du XIXe siècle : l'un présida à sa réalisation, l'autre suscita sa copie.

85 Apianus & Amantius, 1534.

86 Les inscriptions trouvées sont : dans la cathédrale Saint-André, un épigramme funéraire de Lucilla 270 (Apianus & Amantius, 1534, p. CCCCLXXXIX, 1) ; dans le doyenné (place Jean-Moulin), une dédicace à la *Magna Mater* 9 (Apianus & Amantius, 1534, p. CCCCLXXXIX, 3) et dans le palais de l'archevêché, un poème dédié à Onuava 18 (Apianus & Amantius, 1534, p. CCCCLXXXIX, 4). Elles sont éditées dans Jullian, 1887-1890, t. I, n° 9 (*Magna Mater* ; et *CIL*, XIII, 572) ; n° 18 (*Onuava* ; et *CIL*, XIII, 581) et n° 270 (*Lucilla* ; et *CIL*, misit a se descriptam).

87 Apianus & Amantius, 1534, cité par Jullian, 1887-1890, t. II, p. 358-359 : *Si quis miratur, quod nostrum ordinem in principio propositum, non observaverimus, is hoc responsum habeat, nequitiam nos mutatos fuisse, nisi per nonnullos doctos et antiquitatum studiosos viros post priora impressa, legata essent alia.*

88 *Ibid.* : *Has itaque antiquitates Burdigalae civitatis Guasconiae quas a secretis Electoris Comitatis Palatini Ludovici nobis misit, nec non ejus voluntati obsequeremur huc ponere libitum est, quas boni aequaque consulas.*

89 Jullian, 1887-1890, t. II, p. 359-361.

90 *Ibid.* p. 360 : « Sans doute, la note transcrite plus haut l'appelle a secretis Electoris Comitatis Palatini Ludovici, c'est-à-dire secrétaire de l'électeur palatin Louis V (1508-1544), frère et prédécesseur de Frédéric : ce qui est inexact. Mais on peut croire qu'il y a là simplement une négligence d'expression ou une confusion de la part d'Apianus, ce qu'on explique d'ailleurs aisément : en 1534, au temps où fut imprimé le recueil d'Ingolstadt, Leodius était secrétaire du comte Frédéric, mais sous le gouvernement de l'électeur Louis ».

91 H.-T. Leodius, cité par Jullian, 1887-1890, p. 359 : *Burdigalam maximam et splen[d]issimam Aquitaniae urbem, et plus loin encore, Burdegalam amoenissimam urbem delatus est (...) et admiratus magnifici illius Theatri atque alterius mirandi operis vetustissimi, quod Tutellam appellant, ruinas.*

Annexe

Transcription de la lettre du portrait (A.M.Bx, XL-B8-30PP9)

Cette transcription respecte scrupuleusement la lettre du document : l'orthographe et la casse des lettres n'ont fait l'objet d'aucune uniformisation ; les abréviations, fort simples, n'ont pas été développées. Les lettres et/ou mots partiellement effacés mais restituables sont soulignés ; les mots ou ensembles de mots

illisibles sont signalés entre crochets [...]. Les retour à la ligne sont transcrits par un /. La dénomination courante des édifices et rues signalés, le classement alphabétique et l'emploi de références chiffrées, renvoyées sur la figure ci-dessous, à l'emplacement des mentions, facilitent les recherches dans l'index.



Fig. 21. - Transcription de la lettre du portrait : renvois chiffrés correspondant à la colonne REF du tableau ci-après.

	DÉNOMINATION COURANTE	QUALIFICATIF	TRANSCRIPTION DE LA LETTRE	OBSERVATION
1	REF	maison	<i>maison de [...]aus</i>	maison située dans la paroisse Sainte-Eulalie, à gauche de la <i>Carreyra deu Far / ou rue du Ha</i> (26)
2	Arsac	tour d'	<i>Tour / d'Arsac</i>	
3	Augustins	couvent des	<i>monastere des augustins</i>	

4	Ayres	rue des	<i>Rue de las Eyras</i>	
5	Begueyre	porte	<i>porte Begueyre</i>	
6	Bertrand-Boson	rue	<i>Rue bertrand boson</i>	
7	Camille-Sauvageau	rue	<i>Rua Sanguinenga ou Carreira S^a Crox</i>	
8	Campeu	rue	<i>Rue de Campeu</i>	
9	Cayffernan	rue de	<i>Rua Cafernand</i>	
10	Cayffernan	porte du	<i>porte de caffernan</i>	
11	Chapeau-Rouge / Trompette	fossés du	<i>la gran carreyra sobre le fossat de trompeyta / ou chapeau Rouge</i>	
12	Chapelet	rue du	<i>Rue du Chapelet</i>	
13	Chartreux	couvent des	<i>La chartreuse de notre dame / de Veau clair en 1492 connue conste / par diff^s testaments entre aut^e par / celui de M. Pierre de Linas, en date / du 22 mai dus.d. année Re^l par / Blanchardi Tabeli</i>	commentaire situé au-dessus de Nostra dona de Val Clara (14).
14	Chartreux	couvent des	<i>Nostra dona de Val Clara</i>	
15	Cordeliers	cimetière	<i>Cimetiere des Cordeliers</i>	
16	Dessous-le-Mur	rue de	<i>Rue de dessous les murs</i>	
17	Dijeaus	porte	<i>Porte dijaux ou, porta jovis</i>	
18	Dragon	tour du	<i>Tour du dragon</i>	
19	enceinte antique		<i>les / rempars / velhs</i>	
20	Gassies	tour de	<i>Tour de / Gassies</i>	
21	Grands Carmes	couvent des	<i>le monastere / des Rel^r grands / Carmes</i>	
22	Grave	quartier (toponyme)	<i>a la Grave</i>	
23	greniers publics		<i>Greniers publics</i>	
24	Hâ	château du	<i>Chateau / du Ha / ou du Far</i>	
25	Hâ	château du	<i>Chateau du Far ou du Ha</i>	
26	Hâ	rue du	<i>Carreyra deu Far / ou rue du ha</i>	
27	Hôtel de ville		<i>hotel de Ville</i>	
28	Hôtel de ville		[...]	inscription effacée en dessous de hotel de Ville (27).
29	Hôtel de Ville	fossés de l'	<i>Fosses de Ville</i>	
30	Lambert	tour de	<i>Tour / Lambert</i>	
31	Marché	place du	<i>Marché</i>	
32	Maucaihau	quartier (toponyme)	<i>a mau / cailhau</i>	
33	Maucaihau	quartier (toponyme)	<i>apud maucaihau</i>	
34	Mauron	enclos	<i>clos mauron</i>	
35	Médoc	porte	<i>Porte / medoc</i>	
36	Mineurs Cordeliers	couvent des	<i>les freres mineurs / ou Cordeliers</i>	
37	Monnaie	maison de la	<i>la moneda</i>	
38	Navarre	bastion de	<i>Bastion / de / Navarre</i>	
39	Navigère	porte	<i>porta- / Navigera</i>	
40	Navigère	porte	<i>porta Navigera</i>	
41	Notre-Dame-de-la-Place	paroisse	<i>Nos. Dona / place / paroisse</i>	

42	Observance	couvent de l'	<i>Couvent de la Osservenssa / ou de l'observance - - 17^e siecle / les Recolets.</i>	
43	Ombrière	chapelle du palais de l'	<i>Chapelle / du / Palais</i>	
44	Ombrière	palais de l'	<i>Palais des / Ducs</i>	
45	Ombrière	port de l'	<i>havre de l'ombriere</i>	
46	Palais	place du	<i>Place du palais ou de l'ombriere</i>	
47	Palais-Gallien	arène du	<i>Arene</i>	
48	Palais-Gallien	rue du	<i>Chemin de l'Amphitheatre de Gallien</i>	
49	Palais-Gallien	amphithéâtre	<i>Palais Gallien</i>	
50	Paus	porte des	<i>Porte denspans</i>	
51	Peugue	estey (ruisseau)	<i>vallée du peugue au / dessous de pipas c'est / à dire au dessous de la chartreuse</i>	toponyme et commentaire situés à droite de l'estey qui jouxte le chateau du Ha (24 et 25).
52	Pey-Miqueu	tour de	<i>Tour / []</i>	toponyme situé sur la tour qui est en dessous de la mention 38- a las Salyneyras (101). Cette tour carrée correspond à la tour quadrangulaire de Pey-Miqueu sur le plan de restitution de Bordeaux vers 1450, de L. Drouyn.
53	Piliers-de-Tutelle	monument des	<i>Temple du Dieu inconnu ou du Dieu / - protecteur de Bordeaux</i>	
54	Piliers-de-Tutelle	rue des	<i>Rua deus pillards de tudella</i>	
55	Piliers-de-Tutelle	rue des	<i>Rua deus pillards de tudella</i>	
56	Poitevine	rue	<i>Rue poitevine</i>	
57	ports		<i>murus portorum</i>	
58	Prêcheurs Jacobins	couvent des	<i>Los predicadors / ou R^e Jacobins</i>	
59	Puits-de-Cadaujac	rue du	<i>Rue du puy de Cadajauc</i>	
60	Puy-Paulin	place	<i>[...] Paulini / ou place puy paulin</i>	
61	Rousselle	porte de la	<i>Portau de / la roussella</i>	
62	Rousselle	rue de la	<i>Rua Rocella</i>	
63	Saint-André	cathédrale	<i>St André</i>	
64	Saint-Antoine	hôpital	<i>hopital S^r / Antoine</i>	
65	Sainte-Catherine	rue	<i>Rua Bau</i>	
66	Sainte-Catherine	rue	<i>Rue S^{te} Catherine</i>	
67	Sainte-Colombe	paroisse	<i>S^{te} Colombe / paroisse</i>	
68	Sainte-Croix	boulevard	<i>Boulevard S^{te} Croix</i>	
69	Sainte-Croix	sauveté de	<i>Sauveté S^{te} Croix</i>	
70	Sainte-Croix	abbaye	<i>Abbaye S^{te} croix</i>	
71	Sainte-Croix	monastère	<i>monastere S^{te} Croix</i>	
72	Sainte-Croix	estey (ruisseau)	<i>Estey S^{te} Croix</i>	
73	Sainte-Eulalie	rue	<i>Rua Santa Auladia</i>	
74	Sainte-Eulalie	paroisse	<i>Eulalie / paroisse</i>	

75	Saint-Eloi (Grosse-Cloche)	tour	<i>Tour / S^e / Eliege</i>	
76	Saint-Eloi	paroisse	<i>paroisse S^e Elegi</i>	
77	Saint-Eloi	fossés de	<i>Fosses S^e Eliege</i>	
78	Saint-Germain	porte	<i>Le 23 Octobre 1454 le General – / – Talbot introduisit les Anglais par [...]</i>	commentaire situé à droite de la tour, Saint-Germain.
79	Saint-Germain	porte	<i>[...] de loustau dans / [...]. le portau barrat</i>	commentaire situé à gauche de la tour Saint-Germain.
80	Saint-Jacques	Prieuré et hôpital	<i>Prieuré et / hopital S^e / Jacques</i>	
81	Saint-James	rue	<i>Rua S^e Jacmes ou S^e Jacques</i>	
82	Saint-Jean	hôpital	<i>L'ospitau S^e johan / d'enpont</i>	
83	Saint-Julien	porte	<i>Porte S^e Julien</i>	
84	Saint-Maixent	paroisse	<i>S^e mexant / paroisse</i>	
85	Saint-Martin	prieuré	<i>S^e Martin / du mont judaicq, monastere / de l'ordre de S^e Benoit</i>	
86	Saint-Michel	paroisse	<i>S^e Michel / paroisse</i>	
87	Saint-Michel	butte	<i>Poyador S^e Miquele</i>	
88	Saint-Pierre	paroisse	<i>S^e Pierre / paroisse</i>	
89	Saint-Pierre	port	<i>havre S^e Pierre</i>	
90	Saint-Pierre	porte	<i>porte S^e pierre</i>	
91	Saint-Projet	paroisse	<i>S^e projet / paroisse</i>	
92	Saint-Rémy	paroisse	<i>S^e Remi / paroisse</i>	
93	Saint-Seurin	hôpital	<i>hopital S^e Seurin</i>	
94	Saint-Seurin	collégiale	<i>S^e Seurin / collegiale</i>	
95	Saint-Seurin	cimetière paroissial	<i>Cimetiere S^e Seurin</i>	
96	Saint-Seurin	cimetière canonial	<i>Cimetiere des moines</i>	
97	Saint-Seurin	bâtiments du chapitre	<i>monastere</i>	
98	Saint-Seurin	chapelle située à	<i>Chapelle de gailard / Lambert en 1243</i>	commentaire situé à droite du monastere Saint-Seurin (97).
99	Saint-Siméon	église	<i>S^e Simeon / bieil</i>	
100	Saint-Siméon	cimetière	<i>Cimetiere de / S^e Simeon</i>	
101	Salineyras	quartier (toponyme)	<i>a las- / Salyneyras</i>	
102	Tombe l'Oly	rue	<i>Rua paymentada – / du Rua bau ou de S^a Eladia</i>	
103	Trois-Conils	rue des	<i>Rue du peyron S^e projet ou rue – / des trois conils</i>	
104	Trois-Mariés	porte des	<i>porte des trois mariés</i>	
105	Trompette	tour neuve de	<i>Tour / neuve de / tropeite</i>	
106	Trompette	château	<i>Ancien chateau tronpete</i>	
107	Trompette	paneterie du château	<i>Paneterie</i>	
108	Vesta	temple de	<i>Temple de la deesse / Vesta avant l'ere / chretienne</i>	commentaire écrit sur le toit de la nef de S ^e André (63).
109	Vestales	maison des	<i>maison des Vestales</i>	

Sources imprimees concernant les representations de Bordeaux

Belleforest, 1575 : Belleforest (F. de), *La cosmographie universelle de tout le monde en laquelle, suivant les auteurs plus dignes de foy, sont au vray descriptes toutes les parties habitables & non habitables de la terre et de la mer, leurs assiettes & choses qu'elles produisent : puis la description & peinture topographique des régions, la différence de l'air de chacun pays d'où advient la diversité tant de la complexion des hommes que des figures des bestes brutes. Et encor l'origine, noms ou appellations tant modernes qu'anciennes & description de plusieurs villes, citez & isles avec leurs plantz & pourtraictz & sur tout de la France, non encor iusques à présent veus ny imprimez. S'y voient aussi d'avantage, les origines, accroissements & changements des monarchies, empires, royaumes, estatz & républiques : ensemble les mœurs, façons de vivre, loix, coustumes, & religions de tous les peuples & nations du monde : & la succession des papes, cardinaux, archevesques & evesques, chacun en leur diocèse, tant anciens que modernes : avec plusieurs autres choses, le sommaire desquelles se void en la page suivante auteur en partie Munster mais beaucoup augmentée, ornée & enrichie par François de Belle-forest, Comingeois, tant de ses recherches comme de l'aide de plusieurs mémoires envoyez de diverses villes de France par hommes amateurs de l'histoire & de leur patrie, avec trois tables, l'une des plantz et pourtraictz des isles et des ville. La seconde, des titres & chapitres. Et la troisieme, de tous les noms propres et des matières comprises en tout l'œuvre. A Paris, chez Nicolas Chesnau, rue St-Jacques, au chesne verd, ou à Paris, chez Michel Sonnius, rue St-Jacques, à l'escu de Basle, M.D.LXXV (1575) avec privilège du roy et de la cour (3 parties, 2 volumes). (le plan de Bordeaux, intitulé « Le vif pourtraict de la cité de Bourdeaux » se trouve dans le premier volume, p. 381-382).*

Braun & Hogenberg, 1579 : Braun (G.) et Hogengerg (F.), *Civitatibus Orbis Terrarum*, Cologne, 1572, gravure de Hogenberg et van der Noevel, édité et imprimé par Braun, d'après les œuvres de plusieurs chorographes et notamment de Georges Haefnagel. Il existe plusieurs versions de cette cosmographie : une édition avec texte en allemand (1572) et une autre avec texte en français, publiée à Bruxelles en 1574. Bordeaux apparaît dans l'édition latine de 1579, *liber primus*, pl. 9, à quart de planche.

Châtillon, 1641 : Châtillon (C.), *Topographie française*, publié après sa mort par Nicolas Boisseau, Paris, 1641. La *Description de la ville de Bourdeaux capitale de Guienne et grand port de mer* est à la p. 272, de la seconde édition de la *Topographie*, en 1644.

Münster, 1578 : Münster (S.), *Cosmographie oder Beschreibung aller Länder, Herrschaften, furmensten Stellen, Geschichten, Gebreuchen, Haulierung*, Cologne, éd. H. Petri, 1544. Bordeaux apparaît dans les éditions française (Nicolas Chesnau et Michel Sonnius) et allemande de 1578, p. 118-119.

Pinet, 1564 : Du Pinet de Noroy (A.), *Plantz pourtraits et descriptions de plusieurs villes et forteresses, tant de l'Europe, Asie & Afrique, que des Indes & terres neuves : leurs fondations, antiquitez et manieres de vivre : avec plusieurs cartes generales et particulieres, servans à la Cosmographie, iontes à leurs declarations : deux tables forts amples, l'une des chapitres, & l'autre des matieres contenues en ce présent livre. Le tout mis en ordre, region par region, par Antoine du Pinet, A Lyon, par Ian d'Ogerolles, M.D.LXIII (1564). Le vif pourtrait de la cité de Bourdeaux est p. 38-39.*

Tassin, 1634 : Tassin (Ch.), *Les plans et profils de toutes les principales villes et lieux considérables de France. Ensemble, les cartes générales de chaque province & les particulières de chaque gouvernement d'icelles. Par le sieur Tassin, géographe ordinaire de sa majesté. A Paris, chez Melchior Tavernier, en l'isle du Palais, au coin de la rue de Harlay, à la Rose rouge, M.DC.XXXIV (1634) avec privilège du roy. Publié en deux volumes entres 1630 et 1634, Le plan de Bordeaux se trouve dans le second volume : *Seconde partie. Plans et profilz des principales villes & lieux considérables de France, ensemble les cartes générales de chascune province & les particulieres de chaque gouvernement dicelles mis au jour par le S^r Tassin, geographe ordinaire de sa majesté. Provinces contenues en ceste seconde partie : Bourgogne, Dauphiné, Provence, Comtat et Oranges, Languedoc, Guyenne, Poictou, Riviere de Loire, Beauce & Gastinois. Plans et profilz des principales villes de la province de Guyenne avec la carte generale & les particulieres de chascuns gouvernement d'icelles, 21 cartes numérotés de 3 à 23, vue de Bordeaux au n° 12.**

Vinet, 1565 : Vinet (E.), *L'antiquité de Bourdeaux et de Bourg*, Simon Millanges, éd., Bordeaux, 1565.

Bibliographie

- Antoine, 2002 : Antoine (A.), *Le paysage de l'historien, archéologie des bocages de l'Ouest de la France à l'époque moderne*, Presses Universitaires de Rennes, coll. Histoire, 2002, 340 p.
- Apianus & Amantius, 1534 : Apianus (P.) et Amantius (B.), *Inscriptiones sacrosanctae vetustatis*, Ingolstadt, 1534.
- Aubin, 1981 : Aubin (G.), *La seigneurie en Bordelais d'après la pratique notariale (1715-1789)*, Publication de l'université de Rouen n° 149, Rouen-Maromme, s.d., éd. abrégée de la thèse de doctorat d'Etat en droit, soutenue en janvier 1981.
- Baurein, 1785 : Baurein (abbé J.), *Variétés bordelaises ou essai historique et critique sur la topographie ancienne et moderne du diocèse de Bordeaux*, Bordeaux, 1785, rééd. 1876 et 1999, 3 vol. complétés par les *Recherches sur la ville de Bordeaux* (t. IV, éd. Princi Néguer Soed, 1999).
- Berty et al., 1866-1897 : Berty (A.), Legrand (H.), Tisserand (L.-M.), *Topographie historique du vieux Paris*, 5 volumes dont : Région du Louvres et des Tuileries (2 vol.), 1866-1868 ; Région du bourg St-Germain (1 vol.), 1876 ; Région occidentale de l'Université (1 vol.), 1887 ; Région centrale de l'Université (1 vol.), 1897 ; Paris, coll. Histoire générale de Paris, Paris, 1866-1897.
- Bochaca, 1998 : Bochaca (M.), *Les marchands bordelais au siècle de Louis XI, espaces et réseaux de relations économiques*, Bordeaux, éd. Ausonius, *Scripta Varia*, n° 2, 1998.
- Bousquet-Bressolier, 1995 : Bousquet-Bressolier (C.), *L'œil du cartographe ou réflexions sur un monde vu de près*, in Bousquet-Bressolier (C.), sous la direction de, *L'œil du cartographe et la représentation géographique du Moyen Age à nos jours, actes du colloque européens sur la Cartographie topographique, tenu à Paris les 29 et 30 octobre 1992*, édité par le Comité des Travaux Historiques et Scientifiques (CTHS), Paris, 1995, p. 7-52.
- Boutier, 2002 : Boutier (J.), *Les plans de Paris des origines (1493) à la fin du XVIII^e siècle*, BNF, Paris 2002.
- Boutouille, 2003 : Boutouille (F.), Enceintes, tours, palais et castrum à Bordeaux du XI^e siècle au milieu du XIII^e siècle, in *Revue Archéologique de Bordeaux*, tome XCIV, 2003, p. 59-75.
- Broc, 1986 : Broc (N.), *La géographie de la Renaissance*, Paris, CTHS, 1986.
- Buchotte, 1722 : Buchotte, *Les Règles du dessin et du lavis*, Paris, Ch.-A. Jombert, 1743, in 8° (1^{ère} éd. 1722).
- Dainville, 1964 : Dainville (F. de), *Le langage des géographes, termes, signes, couleurs des cartes anciennes, 1500-1800*, éd. Picard, Paris, 1964, rééd. 2002.
- Degaast et Frot, 1934 : Degaast (G.) et Frot (G.), *Les industries graphiques*, 1934.
- De Lurbe, 1594 : De Lurbe (G.), *Discours sur les antiquitez trouvées près le Prieuré S. Martin, les Bourdeaux en juillet 1594*, Bordeaux, 1594.
- Demont & Favreau, 2006 : Demont (E.) et Favreau (M.), *Herman van der Hem (1619-1649), un dessinateur hollandais à Bordeaux et dans le Bordelais au XVII^e siècle*, éd. Entre-deux-Mers, Périgueux, 2006, 2 vol.
- Desgraves, 1975 : Desgraves (L.), *Evocation du vieux Bordeaux*, Bordeaux, 1975.
- Drouyn, 1874 : Drouyn (L.), *Bordeaux vers 1450*, Bordeaux, Gounouilhou, 1874.
- Estivals & Gaudy, 1983 : Estivals (R.) et Gaudy (J.-C.), La bibliologie graphique, l'évolution graphique des plans de Paris (1530-1798), in *Bulletin de la Société de Bibliologie et de Schématisation*, Paris, 1983.
- Faucherre, 2001 : Faucherre (N.), Le château Trompette et le fort du Hâ, citadelles de Charles VII contre Bordeaux, in *Revue Archéologique de Bordeaux*, tome XCII, 2001, p. 143-190.
- Favreau, 2005 : Favreau (M.), *Le vif pourtraict de la cite de Bourdeaux : Les vues de la ville du XVI^e au XVIII^e siècle*, in *Actes du 57^e Congrès de la Fédération Historique du Sud-Ouest, Bordeaux, 5 juin 2004*, *Revue Historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, 3^e série, n° 6, 2005, p. 7-33.
- Favreau, 2007 : Favreau (M.), Les « Portraits » de Bordeaux, vues et plans gravés de la capitale de la Guyenne du XVI^e au XVII^e siècle, éd. Entre-deux-Mers, Périgueux, 2007, 243 p.
- Gaulieur, 1874 : Gaulieur (E.), *Histoire du collège de Guyenne, d'après un grand nombre de documents inédits*, Paris, éd. Sandoz et Fischbacher, 1874.
- Jacob, 1992 : Jacob (Ch.), *L'empire des cartes, approche technique de la cartographie à travers l'histoire*, Albin-Michel, Paris, 1992, 537 p.
- Jullian, 1887-1890 : Jullian (C.), *Inscriptions romaines de Bordeaux*, Bordeaux, Gounouilhou, t. I, 1887 et t. II, 1890.
- Guyotjeannin et al., 1993 : Guyotjeannin (O.), Pycke (J.) et Tock (B.-M.), *Diplomatique médiévale*, coll. L'atelier du médiéviste, n° 2, Brepols, 1993, 2^e éd. 1995.
- Higounet, 1963 : Higounet (Ch.), sous la direction de, *Bordeaux pendant le Haut Moyen Âge*, Bordeaux, 1963.
- Jean-Courret, 2006 : Jean-Courret (E.), *La morphogenèse de Bordeaux, des origines à la fin du Moyen Age : fabrique, paysages et représentations de l'Urbs*, thèse de l'université de Bordeaux III, sous la direction de M. le professeur J.-B. Marquette, 2006, 3 vol., 1124 p.
- Koeman, 1967-1969 : Koeman (C.), *Bibliography of terrestrial, maritime and celestial atlases and pilot books, published in the Netherlands up to 1880. Atlantes Neerlandici*, Amsterdam, 1967-1969.
- Labadie, 1910 : Labadie (E.), *La topographie de Bordeaux à travers les siècles, catalogue historique et descriptif de vues et plans généraux de la ville de Bordeaux, des origines à la fin du XIX^e siècle*, Bordeaux, 1910, 75 p.
- La Poix de Fréminville 1752-1754 : La Poix de Fréminville (E. de), *La Pratique universelle pour la rénovation des terriers et des droits seigneuriaux contenant les questions les plus importantes sur cette matière et leurs décisions tant pour les pays coutumiers que ceux régis par le droit écrit*. Par M. Edme de la Poix de Fréminville, bailli des ville et marquisat de la Palisse, commissaire aux droits seigneuriaux, 1^{ère} éd., Paris, 1752-1754, 2^e éd. Paris, 1757-1762, 830 p.
- Lavedan, 1926 : Lavedan (P.), *Qu'est-ce que l'urbanisme ? Introduction à l'histoire de l'urbanisme*, Paris, Laurens, 1926.

- Lavedan, 1954 : Lavedan (P.), *Représentation des villes dans l'art du Moyen Age*, Paris, éd. d'Art et d'Histoire, 1954.
- Meaudre de Lapouyade, 1929 : Meaudre de Lapouyade, A propos du plan de Bordeaux de 1563, *Revue Historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, mars-avril 1929, n°2, p. 93-94.
- Morel-Deledalle et al., 2005 : Morel-Deledalle (M.), sous la direction de, Bertrand (R.), Boutier (J.), Fournier (G.), Garcua-Espuche (A.), Poleggi (E.), Préaud (M.) et Roncayolo (M.), contributions scientifiques de, *La ville figurée, plans et vues gravés de Marseille, Gênes et Barcelone*, éd. Parenthèses, Musées de Marseille, Marseille, 2005, 141 p.
- O'Reuilly, 1863 : O'Reuilly (P. J.), *L'Histoire complète de Bordeaux d'après l'abbé P. J. O'Reuilly*, Paris, Furne, 1863, 6 vol.
- Nuti, 1995 : Nuti (L.), *Le langage de la peinture dans la cartographie topographique*, in Bousquet-Bressolier, 1995, p. 53-70.
- Pastoureau, 1984 : Pastoureau (M.), *Les atlas français, XVI^e-XVII^e siècles, répertoire bibliographique et étude*, BNF, Paris, 1984.
- Pelletier, 1995 : Pelletier (M.), *Portraits de la France, Les cartes, témoins de l'Histoire*, BNF, Paris, 1995.
- Pelletier, 2001 : Pelletier (M.), *Cartographie de la France et du Monde de la Renaissance au Siècle des Lumières*, BNF, Paris, 2001.
- Petitfrère et al., 1998 : Petitfrère (C.), sous la direction de, *Images et imaginaires de la ville à l'époque moderne*, publié par la Maison des Sciences de la Ville, coll. Sciences de la Ville, Tours, 1998, 234 p.

- Pinon, 1996 : Pinon (P.), « Ricerche sulla cartografia antica delle città francesi », *Città d'Europa. Iconografia e vedutismo dal XV al XVIII secolo*, actes du colloque de Naples (avril 1995), Naples, Electa, 1996, p. 130-135.
- Pinon et al., 2004 : Pinon (P.), Le Boudec (B.), en collaboration avec, et Carré (D.), sous la direction de, *Les plans de Paris, histoire d'une capitale*, Paris, Atelier Parisien d'Urbanisme, Bibliothèque nationale de France, Le Passage, Paris Bibliothèques, 2004, 135 p.
- Régaldo, 1998 : Régaldo (P.), Fort Louis, *Revue Archéologique de Bordeaux*, tome LXXXIX, 1988, p. 69-142.
- Régaldo, 2005 : Régaldo-Saint Blancard (P.), « *Navigeram per portam* » : une nouvelle lecture des données archéologiques sur le port antique de Bordeaux, *Revue Archéologique de Bordeaux*, tome XCVI, 2005, p. 99-128.
- Régaldo et al., 2003 : Régaldo (P.), Boutouille (F.), Lavaud (S.), Jean (E.) et Migeon (W.), en collaboration avec, *La Rousselle et la Mar*, recueil d'articles sur l'historiographie, l'histoire, la géographie la morphologie et l'archéologie des fortifications du quartier de la Rousselle, du XIII^e au XVI^e siècle, *Revue archéologique de Bordeaux*, tome XCIV, 2003, p. 77-118.
- Reynaud, 1989 : Reynaud (M.-H.), *Une histoire de papier, Les papiers Canson et Montgolfier*, Annonay, Musée des papeteries Canson et Montgolfier, 1989.
- Rostaing, 1960 : Rostaing (L.), *La famille de Montgolfier, ses alliances, ses descendants*, Clermont-Ferrand, Bussac, 1960.
- Vignols, 1895 : Vignols (L.), *Inventaire cartographique des archives d'Ile-et-Vilaine*, 1895.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCVII, année 2006, p. 87-99

Le patrimoine architectural de Lormont : quelques éléments caractéristiques

Par Marie-Hélène Maffre

L'étude de l'Inventaire

La présentation de l'étude de la commune de Lormont par le service régional de l'Inventaire a consisté en une sélection de vues illustrant quelques aspects caractéristiques du patrimoine architectural de la ville. Précédé par un rapide résumé géographique et historique de la commune, l'examen de la documentation, de l'évolution de l'occupation du sol, et de quelques constructions détruites a permis de citer les éléments qui aidèrent à constituer le village et le paysage environnant. Furent ensuite évoquées par ordre chronologiques des exemples de demeures privées et les quartiers contemporains. Pour conclure quelques détails architecturaux ont confirmé l'originalité du patrimoine lormontais.

Incontestablement toutes les réalisations sont dues au « genius loci » de Lormont : la ville avec ses rues, le port, certains types de maisons et de demeures. Toutes, y compris celles qui furent détruites, sont influencées par les caractéristiques géographiques du territoire et par le voisinage de la ville de Bordeaux de l'autre côté du fleuve. Toutes les rues, toutes les constructions sont en relation avec cette implantation à flanc de coteau qui offre un panorama vers la vallée de la Garonne, fleuve qui fait la richesse de la ville puisque pendant des siècles la plupart des voyageurs, pour arriver à Bordeaux, passent par Lormont, soit par la rade en attendant la renverse de la marée,

soit par les routes avant et après la construction du pont de Pierre. Toutes aussi ont subi l'exigence de qualité architecturale qu'impose le voisinage de Bordeaux, la « cité classique » dite aussi « ville de pierre ».

Certains monuments, comme le château de Lormont, l'ermitage Sainte-Catherine, l'église Saint-Martin, et d'autres n'ont pas été évoqués : soit parce qu'ils ont déjà été présentés à la société archéologique, soit parce qu'ils nécessitent une présentation plus importante.

L'enquête du Service Régional de l'Inventaire réalisée en 2004, qui a été précédée par l'étude en 1989 du patrimoine industriel et par différents articles concernant les maisons de campagnes dans les années 1970 et 1980, a permis de constituer près de 80 dossiers qui recensent plus de 350 maisons ou fermes, 3 usines, 8 châteaux, 5 manoirs, 4 édifices religieux et 21 constructions diverses (lavoir, pont, croix, école, cimetière, moulin, etc.). Des dossiers cantonaux mentionnent d'autres lavoirs, cabanes, châteaux d'eau, croix, etc., repérés dans la commune, d'autres encore concernent les polders et les voies ferrées établis sur le territoire communal.

* Ingénieur d'étude Conseil Régional d'Aquitaine - Direction de la Culture et du Patrimoine - Service régional du Patrimoine et de l'Inventaire.
Photographies de Michel Dubau.



Fig. 1. - Le port et le pont d'Aquitaine.

Caractères géographiques et historiques

Etendue en partie le long de la rive droite de la Garonne mais surtout à 60 m. d'altitude sur le plateau calcaire, la commune de Lormont, d'une superficie de 750 hectares environ, est traversée par la vallée du Gua à l'est et par les vallons des anciens ruisseaux du Pinpin et des Garosses dans le village. Abrité par l'antique «roqua de lormon»¹, le port est le lieu de convergence des anciens réseaux de circulation locale et nationale vers Bordeaux (fig. 1). Alignées à flanc de coteau, le long des routes et aux principaux carrefours, les plus anciennes maisons du bourg sont souvent prolongées d'abris troglodytes. Les palus ont perdu leurs activités agricoles au profit d'activités industrielles elles-mêmes abandonnées pour des aménagements urbains ou naturels en cours de réalisation. Des maisons de villégiatures ou des domaines occupèrent les coteaux autrefois consacrés à l'agriculture mais actuellement partagés par les différentes zones d'urbanisation ou d'activités et traversés par les nouveaux réseaux de circulation. L'urbanisation dense du territoire communal n'a épargné que deux lieux-dits : la Croix et le Manoir-du-Moulin. La commune se caractérise donc par deux groupes d'habitat : l'un constituant le noyau ancien appelé le vieux bourg ou bourg doyen composé du Bas Lormont et du Haut Lormont, l'autre en périphérie incluant les zones urbanisées, industrielles ou artisanales du plateau et des bords de Garonne.

En effet, au milieu du 20^e siècle sur le plateau, où la viticulture avait été remplacée par l'élevage et l'arboriculture, la création de grands secteurs urbains entraîne la commune vers son intégration à la ZUP (zone à urbaniser en priorité) des Hauts-de-Garonne en 1960 et à la Communauté Urbaine de Bordeaux en 1966. Ces changements emmènent la destruction de trois châteaux et huit maisons de maître. Si la population

était d'environ 2 500 habitants à la Révolution, en 2003 elle atteint près de 22 000 habitants. Les communes de Cenon et Lormont échangèrent en 1838 une partie de leur territoire afin d'établir la N.10 en limite de communes puis en 1865 le quartier de Lissandre avec ses chantiers de construction navale est annexé par la commune de Bordeaux. D'abord intégrée au canton de Carbon-Blanc, la commune est devenue chef-lieu du canton de Lormont en 1981. Une zone de protection du patrimoine architectural urbain et paysager (ZPPAUP) concerne depuis 2004 le village ancien ; l'église Saint-Martin, l'ermitage Sainte-Catherine et l'église Saint-Esprit sont protégés sont protégés au titre des monuments historiques (1925, 1987, 2000) ainsi qu'une partie du château de Lormont (1991).

Les vestiges de l'âge du fer et de la période gallo-romaine découverts tant sur le plateau que dans les palus attestent l'ancienneté de l'occupation du sol. La présence de chemins anciens conduisant au port, qui lui-même permet d'atteindre la ville de Bordeaux, et le vocable de Saint-Martin donné à l'église paroissiale, confirment la vitalité du village pendant la période du Moyen Age même si la résidence des ducs d'Aquitaine n'y est pas réellement attestée². De la guerre de Cent Ans à la Révolution, le dynamisme local est établi sur la vie rurale, artisanale et portuaire en lien avec la résidence des archevêques. Soutenue par la bourgeoisie bordelaise, l'activité viticole se révèle innovatrice et performante depuis le 12^e siècle sur les coteaux, puis à partir du 16^e siècle dans les palus. De plus, sous l'Ancien Régime, la sauve, seigneurie des archevêques de Bordeaux, est entourée d'une ceinture de maisons nobles ou de maisons de campagne qui sont des lieux de villégiature ou d'événements politiques. Ce dynamisme fut ensuite prolongé par la reprise ou le renouvellement des activités jusqu'à la période contemporaine. C'est ainsi que au 19^e siècle les nouveaux moyens de transport créent des activités industrielles dont la construction navale qui connaît un essor remarquable.

La documentation

Les divers possédants religieux ont constitué une documentation abondante déposée aux Archives départementales de la Gironde. En outre, la série O des Archives départementales (administration et comptabilité communales après 1800) est particulièrement exploitée par le service de l'Inventaire lors de la recherche documentaire. Dans cette série, deux courriers

1 Mouthon, Fabrice.- Aspects du bourg de Lormont au XIV^e siècle. In : *L'Entre-deux-mers à la recherche de son identité*. - C.L.E.M., 1993.

2 Gardelles, Jacques.- Les Châteaux du Moyen Age dans la France du Sud-Ouest. La Gascogne anglaise de 1216 à 1327. Paris, Arts et métiers graphiques, 1972.

de maires datés de la fin du XIX^e siècle résument un état des lieux. L'un mentionne le tertre qui «est une espèce de rocher en pierre tendre, très élevé, melle de terre que par sa composition il se trouve à pic, inclinant en certaines parties dans les temps de pluies et de dégels, il se détache des blocs de pierre et terre du côté des dites échoppes». L'autre signale que «la population est de 3000 habitants dont tous les hommes étant charpentiers de navires et par conséquent à la classe ouvrière, il n'y a pas plus de quinze familles dispensées de travailler pour vivre».

Les documents figurés sont tout aussi nombreux particulièrement dans les séries S (Travaux publics et transports depuis 1800) et M (administration générale du département et économie depuis 1800). La sélection retenue est composée des minutes de la *Carte particulière du 54^e quarré de la Générale des Costes du Bas-Poitou, Pays d'Aunis, Saintonge et partie de la Basse Guyenne* par Claude Masse, achevée en 1724, des 12 grands plans dessinés vers 1726 constituant, avec deux plans d'Ambarès, un volume relié très complet et la carte Carte topographique de la Guyenne, levée à la fin du 18^e siècle par Belleyne, ingénieur-géographe. Deux documents plus anciens ont aussi été retenus : un plan correspondant à la Réponse pour les religieux Grands-Carmes de Bordeaux au précis des sieurs curés et bénéficiers de l'Eglise de Saint-Michel de la même ville vers 1783 et les trois croquis des biens relevant du chapitre S' Pierre datant du XVII^e siècle.

Ces cartes révèlent des chemins ; certains, en campagne, ont conservé un aspect ancien comme le chemin du grand Came ou la rue rue Jean-Itéy. Elles signalent aussi la ceinture de maisons nobles, Carriet, Fontvidal, Moulon (Mollon ou Lescalle), Pimpin, Rouffiac qui entouraient la sauve de Lormont et quelques uns des bourdieux et des métairies qui agrémentaient la campagne : bourdieux de Puardon, Tressan, Voisin, métairies de la Ramade, de Mondau ou Fonbedeau, Rondeau, Charmant.

D'autres illustrations, provenant des archives municipales de Bordeaux ou de collections particulières, complètent la documentation figurée : les vues générales par H. Van Der Hem au XVII^e siècle, les maisons du port par Arnaud Corcelles (1765-1843), les bords de la Garonne et les chantiers de construction navale par Louis Burgade et par Henri Maignan vers 1850

Les grandes évolutions

On a vu comment le territoire de la commune fut loti le long des voies anciennes mais on doit aussi mentionner les voies ferrées qui ont largement marqué le paysage au XIX^e siècle.

Construite dès 1847-1849 la voie ferrée Bordeaux-Paris du réseau du Paris-Orléans traverse les communes mais les difficultés de percement des tunnels retardent sa mise en

service jusqu'en 1852. Sa construction a amené la destruction de nombreuses demeures dont certaines maisons de campagne des notables bordelais. En 1871 la compagnie des Charentes est constituée afin d'assurer la liaison Bordeaux-Nantes. En 1878 la compagnie entrant dans la constitution du réseau de l'Etat, la liaison avec Nantes se fait par un raccordement provisoire de la ligne avec celle de Paris-Orléans seulement en 1886. C'est après cette date que la construction de la nouvelle ligne à travers l'extrémité du plateau de l'Entre-deux-Mers entraîne le creusement d'un long tunnel à Lormont.

A la suite de l'édification du pont de Pierre, de nombreuses maisons de villégiature sont construites pour les notables bordelais mais aussi de plus modestes demeures qui prennent souvent l'appellation de «chalets». Ces constructions sont inspirées de modèles médiévaux qui, dans le même temps, sont détruits dans les quartiers plus anciens de Bordeaux. La construction du pont de Pierre repousse vers Lormont l'implantation des chantiers de construction navale et l'installation d'industries nouvelles. Les modifications des limites communales seront la conséquence de cet enrichissement industriel.

Des destructions sont aussi le résultat de cette évolution rapide de l'occupation du sol. Cependant l'inventaire des édifices détruits démontre aussi leur attrait vers la «rivière de Bordeaux». Ils sont présentés dans l'ordre alphabétique de leur appellation.

Le **château Carriet**³ fut complètement détruit en 1950 pour permettre la construction de la cité du Bas-Carriet. L'occupation du site de Carriet semble très ancienne puisque des découvertes de monnaies gallo-romaines confirment la présence d'un port dans l'Antiquité. Mentionnée par les archives dès le 15^e siècle, la maison noble de Carriet est restée dans la famille parlementaires des Pichon depuis l'Ancien Régime jusqu'en 1917. Cette vaste demeure est aussi emblématique de l'histoire de la région que le château de Lormont ou le château Raoul.

Bâtie au creux d'un coteau viticole à la limite de la plaine marécageuse, la maison noble de Carriet était appelée à un destin prospère. La description de la première demeure semble malaisée, cependant les contrats permettent de citer un corps de logis en rez-de-chaussée allongé «devers la mer» et sans doute des surélévations de «certaine muraille» pour créer des pavillons et des tourelles ; ce logis est entouré de murs ou de bâtiments de service. Cette restitution est proche de ce que semble montrer le dessin du voyageur Hermann Van der Hem vers 1640. A la fin du 17^e siècle les comptes archivés décrivent les embellissements

3 Archives du Patrimoine. Service Régional de l'Inventaire. Notes P. Roudié, attaché au C.N.R.S., 1968. Favreau, Marc. L'autre château de Lormont : Carriet. In : *L'Entre-deux-mers à la recherche de son identité*. - C.L.E.M., 1993.

apportés à la demeure. La maison noble devient une résidence de campagne dont le parc sera aussi transformé par l'adjonction d'orangerie, terrasses, volières, serre, fontaine, réservoir, vivier, écurie et pavillon. Cartes et dessin montrent que toujours en rez-de-chaussée mais surélevé par le fouillement du jardin, le logis conserve un corps central à un étage dont la couverture est dissimulée par une balustrade. A l'est, dominées par un corps de passage, les dépendances de plan en U ferment la cour ; à l'ouest un long bâtiment de «chays» s'allonge en bas du jardin vers le fleuve ; au nord le vivier reçoit les eaux du promontoire voisin. Le jardin potager semble enfermé dans sa clôture au sud de la cour et des dépendances tandis que le jardin d'agrément descend jusqu'à l'ancien chemin de Bassens (rue de Mireport) offrant par dessus les prairies la vue vers le fleuve. Le logis est constitué de pièces en enfilade et de pièces hautes qui donnent soit sur la cour soit sur la rivière. L'ensemble est détruit sauf une fontaine et des escaliers qui n'ont pas été localisés, le chai et quelques arbres du parc.

L'originale demeure dite **maison Chaigneau** ⁴, dont les vestiges sont inclus dans l'actuel bâtiment technique municipal, a été construite peu après la Révolution par Claude Clochar, architecte et homme politique pour une famille d'industriels et de politiciens bordelais. Elle concrétisait les aspirations d'une nouvelle génération d'entrepreneurs, préfigurant les débuts de l'architecture industrielle. Dans le quartier de Mireport «où l'on tire la terre pour la tuile» ⁵ les frères Chaigneau, constructeurs de navires, font édifier une demeure qui doit accueillir leurs deux familles et leur entreprise. Soumise à de nombreuses contraintes dues au terrain et à sa destination industrielle, la demeure n'est achevée qu'en 1805. En 1846 le passage du chemin de fer conduit à une expropriation des terres et jardins situés contre le rocher, sans modifier la maison ; orangerie, magasin, terrasse talutée, verger, potager, lavoir et charmille sont détruits. Les chantiers maritimes sont déplacés vers Bordeaux en 1881 et la maison est vendue en 1902. En 1921 elle est rachetée par les Conserves Talbot puis en 1927 par une usine de pâtes alimentaires pour la société Bozon-Verduraz ; dès cette date, les différentes campagnes d'aménagement aboutissent à la destruction de la demeure dont seuls quelques pans de murs et une partie de la toiture semblent subsister actuellement ; l'emplacement de l'ancien hangar abritant la construction des navires est encore libre. Située entre la Garonne et le pied du coteau, la maison abritait deux logements indépendants et symétriques. Un long bâtiment, de plan barlong à vingt-deux travées et trois niveaux, ouvrait sur la route qui longeait la rivière. Abritant les entrepôts et les ateliers, un étage de soubassement portait un long perron terminé de chaque côté par un escalier et une fontaine ; le rez-de-chaussée et l'étage constituaient les logements.

La demeure dite **château l'Ermitage** et les carrières environnantes furent détruites vers 1974 par l'activité d'une cimenterie voisine. Si les sondages et fouilles archéologiques indiquent un site occupé dès l'Age du fer et à l'époque gallo-romaine puis réutilisé pour une nécropole dans l'Antiquité tardive, les archives et les cartes du 18^e siècle mentionnent une maison de maître dite «château fief des carmes» vendue en 1791 comme bien national. Achetée par Adolphe Bermond, négociant bordelais, au milieu du 19^e siècle, le manoir fut reconstruit sous l'appellation de château de l'Ermitage peut-être par l'architecte Michel-Louis Garros qui travaillait habituellement pour ce négociant. Située à la limite du coteau de Lormont vers la vallée de la Garonne et à l'écart des grandes voies de circulation, le château de l'Ermitage était entourée d'un parc et de vignes. Le logis était constitué d'un rez-de-chaussée surélevé par un niveau de soubassement et surmonté d'un étage de comble. Pour profiter du panorama un pavillon central à un étage carré dominait le toit du corps principal alors qu'une tour circulaire flanquait le côté oriental. Le château de l'Ermitage était une des nombreuses maisons de campagne construites sur les collines lormontaises par les négociants bordelais succédant aux «bourdieux» des siècles précédents dont les éléments constitutifs évoquaient respectivement les «maisons nobles» du 16^e siècle, l'architecture du 17^e siècle et les «chartreuses» du 18^e siècle.

Seule la carte de Belleyme (1762-83) mentionne une demeure nommée Revesy à l'emplacement de la **maison de Galibois** détruite dans les années 1990. La tradition orale date la construction de cette demeure en 1743 pour une famille d'armateurs bordelais ce que semblent confirmer les plans relevés au début du 19^e siècle et les informations recueillies en 1968. Située au bord du plateau de Lormont et au carrefour de la route qui conduit au village haut et de celle qui descend vers le port par le vallon du Pimpin, la maison Galibois était construite selon un plan en U.

La maison de maître dite **château l'Oiseau-de-France** était implantée sur le flanc du coteau qui descend vers la vallée du Gua mais elle est détruite en 1988 lors de la modification des voies de grande circulation qui l'entouraient. Les cartes du 18^e siècle la situent au carrefour de la route royale (R.N. 10) et de l'antique chemin qui «va et vient» du village de Lormont à Vayres, une des routes de «l'entre-deux-mers».

4 Navarra, Cécile. – Les Clochar architectes bordelais du XVIII^e et XIX^e siècle. T E R, Université Montaigne Bordeaux III, 1993.

5 Anonyme. 12 plans de Lormont. (A.D.Gir. II Fi 1519)

A cause du passage des trains, la **poudrière de Lormont** construite près du port de Lissandre en 1754 par François Bonfin connaît au XIX^e siècle des projets de transformation en abattoir qui n'aboutissent pas : elle n'est démolie qu'à la fin du XX^e siècle. L'abattoir aurait alimenté les boucheries de la ville de Bordeaux.

La demeure dite **château Raoul** ou château Beaufils et les carrières environnantes furent détruites au milieu du 20^e siècle par l'activité d'une cimenterie voisine. Diverses sources et cartes anciennes mentionnent la maison du parlementaire Raoul, le «ténement du Rouquet» ou le «grand bourdieu de Mr Dufaure de La Jarte» qu'un texte du 17^e siècle décrit comme «une maison enceinte de vignes avec jardins clos de buissons épais, cour fermée de murailles et d'offices qui se communiquent à couvert, allée vers une balustrade comme une plateforme régnant le long de la cime d'un précipice et descente faite en replis avec petits éperons entaillés dans le rocher conduisant à un cellier assis sur un quai». Comme de nombreuses maisons de campagne en territoire lormontais, la maison était entièrement reconstruite au milieu du 19^e siècle et le jardin rapidement défiguré par l'implantation du chemin de fer. De plan barlong, à un étage carré et un étage de comble, la nouvelle demeure présentait son élévation principale vers la Garonne ; un long corps de logis dominé par un étroit pavillon central surmonté d'un belvédère couvert d'un petit toit à l'impériale, était flanqué à chaque extrémité d'un pavillon transversal.

Transformé en établissement hospitalier au milieu du 20^e siècle, le «**chalet**» **Valvert** couvert de toits pentus débordants et orné d'éléments en bois découpé recouverts d'un badigeon vert est détruit au cours de l'enquête en 2004. Sans doute construit comme d'autres résidences lormontaises à la fin du 19^e siècle dans ce style néo-médiéval qui rappelait les anciennes maisons de Bordeaux alors en démolition, la maison était située au carrefour d'anciennes voies sur le flanc méridional du plateau lormontais, dominant la pente de la R.N. 10 ; tournée vers la Garonne, l'élévation ouest était agrémentée d'une galerie couverte sur un soubassement et d'un oriel au rez-de-chaussée tandis que le jardin était établi sur la pente du coteau. Un perron à degrés et véranda conduisait à la porte principale.

Une sélection évocatrice

L'évocation de certaines constructions, comme le village et ses rues, les maisons et les demeures, illustre les caractéristiques du patrimoine architectural de la commune de Lormont qu'enrichissent aussi le château de Lormont et l'ermitage Sainte-Catherine qui, bien qu'éléments déterminants, ne sont pas présentés dans ce recensement.

Le **village de Lormont** est assez particulier dès la fin du 12^e siècle puisque les nombreuses sources médiévales mentionnant le «locum Montelaury» permettent d'affirmer que «9 rues, 4 ruelles et 2 chemins» traversent déjà l'agglomération en 1367 autour de l'entrée du château des Evêques. Les rues, pavées dès le 15^e siècle, conduisent les voyageurs au Bas-Lormont vers l'embarcadere du port en passant devant l'église et son cimetière reconstruits à la limite du 15^e et du 16^e siècle. Ayant souffert des guerres de Religion et de la Fronde, le village est sans doute transformé aux 17^e et 18^e siècles comme en témoignent les rues orthogonales du quartier du Palais et certaines demeures de la place Auberny, mais c'est au 19^e siècle et au début du 20^e que la plupart des maisons, écoles, établissements et lieux publics sont construits ou totalement remaniés. De nouvelles constructions sont implantées pendant les premières décennies du 20^e siècle sur le plateau, à l'extérieur des limites du village, le long de rues Georges-Vitrac et Abarrategui, elles aussi orthogonales. Vers 1950 de nouvelles rues courent sur le plateau ; comme la rue des Terres rouges, elles sont bordées de maisons individuelles entourées de jardins faisant la jonction avec les premières cités girondines qui recouvrent les coteaux en formant de nouveaux pôles sans lien avec le village hérité du passé.

C'est donc une longue rue principale dans laquelle aboutissent les rues du plateau qui, s'élargissant au niveau de l'église et de l'ancien cimetière, descend jusqu'à la Garonne, formant alors une esplanade ouverte sur le fleuve et dominée par le viaduc du chemin de fer. Des ruelles, souvent en escalier et en pas-d'âne, permettent de graver les pentes des coteaux. Les rues de l'ancien quartier du Palais aboutissent à l'entrée du château. Les maisons présentent une façade principale le long de la rue ; les jardins sont situés en surélévation ou en contrebas selon la situation du logis contre la roche. Des hangars témoignent de l'activité artisanale disparue, des abris troglodytes et d'anciennes carrières prolongent les demeures situées contre le rocher. Les nombreuses sources d'eau ont permis l'installation de plusieurs châteaux d'eau, fontaines et lavoirs publics ou privés.



Fig. 2. - Le port, dessin à la plume, la mine de plomb et sépia par Arnaud Corcelles (1765-1843) avec note manuscrite de G. Labat, A.M.Bx.

Constitué dès le Moyen Age, **le port**, établi au creux d'une avancée rocheuse encadrée de rives marécageuses et situé à l'embouchure commune des ruisseaux canalisés de La Garosse et du Pimpin, permettait d'attendre la renverse du courant (fig. 2). Au 18^e siècle des débarcadères et une cale partiellement empierrée et bordée d'arbres composent le port. Au milieu du 19^e siècle, une nouvelle cale construite avec les remblais des tunnels de voie ferrée, permet de transformer les installations : railway, bassin de radoub mais aussi établissements de danse qui reçoivent les steamers-omnibus (gondoles) et les promeneurs bordelais. Actuellement, les vestiges des chantiers de construction navale et les piles du pont d'Aquitaine implantées dès 1962 occupent le port de l'Archevêque, une halte nautique est construite sur le port principal et les équipements du Port autonome de Bordeaux occupent les anciens ports de Carriet et de l'Hôpital.

A mi-chemin entre le port et le bourg haut, **l'église paroissiale Saint-Pierre** est située au creux du vallon des Garosses sur un plateau installé entre les deux promontoires rocheux (fig. 3).

Les vues anciennes comme celle dessinée par Henri Maignan ne diffèrent pas de la vision actuelle. Un jardin a remplacé le cimetière qui la séparait du village mais elle apparaît toujours comme un exemple homogène d'église reconstruite après la Guerre de Cent Ans, toutefois agrandie à la Contre-Réforme et remaniée au 19^e siècle dans le style d'origine. Les archives mentionnent des réparations à la toiture en 1577, sans doute à la suite de divers dégâts dus aux luttes religieuses. La surélévation du clocher par un campanile, la construction de la sacristie et des aménagements intérieurs sont autant de travaux réalisés au 17^e siècle. Diverses réparations à la suite de fortes intempéries (1815-1822), la construction du perron (1848), d'autres travaux au clocher (1854-55), aux murs du cimetière et de l'église (1864-1869), à la sacristie et au porche (1877) puis aux abords de l'église (1881) sont aussi mentionnées dans les archives.

Un corpus de 372 **maisons et fermes** a été repéré. Les travaux historiques et les cartes permettent de repérer certaines étapes de construction : l'une au Moyen Age dans le village, une seconde englobant les 16^e et 17^e siècles déterminée par la



Fig. 3. - L'église, dessin au crayon noir rehaussé de crayon orangé et gris bleu par Henri Maignan, 1860 (?). (A. Privées).

reconstruction de certaines maisons du village et l'implantation des « bourdieux », une autre au 18^e siècle puis une au 19^e siècle s'étendant à toute la commune, les rives de la Garonne étant davantage occupées pendant le 19^e siècle. Enfin, la dernière étape au 20^e siècle multiplie les constructions particulières et les lotissements pavillonnaires.

Les constructions du Moyen Age mentionnées dans les travaux historiques ou illustrées au 19^e siècle ont disparu ou ne sont pas visibles ; les caves troglodytes en sont peut-être les vestiges. Seule une maison de la rue M.-Taillavi présente encore des caractères du 16^e siècle ; trois autres en village présentent des caractères du 17^e siècle. Les anciens « bourdieux » des 16^e et 17^e siècles, mentionnés par les textes, ont été reconstruits aux 18^e et 19^e siècles ou détruits au milieu du 19^e siècle par la construction du chemin de fer et au 20^e siècle par l'établissement d'un nouveau réseau routier.

Une cinquantaine de maisons-fermes sont marquées par des travaux au 18^e siècle (dates portées : 1737, 1793) ; presque toutes sont situées en village, plusieurs autour de la place Auberny, certaines sur les quais. Quelques maisons de campagne datent de cette époque mais elles sont généralement reconstruites au 19^e siècle ou détruites au 20^e siècle.

Plus de 310 maisons sur 372 repérées sont construites ou fortement remaniées au 19^e siècle et une vingtaine de demeures, situées en village dans le Haut Lormont et sur les quais, ont été retenues pour leurs caractères architecturaux du 20^e siècle. Certains éléments de la construction sont spécifiques à la commune : menuiserie rappelant la construction navale, petits parcs à animaux ou volières dans les jardins, grilles, portails et portillons ornés, serrurerie ornementale.



Fig. 4. - Maison datée 1737, 55 quai Carriet.

L'étude des maisons et fermes de la commune de Lormont permet de les comparer à celles qui se construisent depuis la fin du Moyen Age jusqu'au milieu du 20^e siècle dans tous les faubourgs bordelais. Toutefois l'état de conservation et le décor de certaines maisons du 18^e siècles reste davantage remarquable à Lormont : ainsi la maison datée 1737 située 55 quai Carriet qui présente encore un mur pignon en façade (fig. 4) mais aussi une plus modeste à l'angle de la rue de Berry et d'autres rue du Général-de-Gaulle ou place Auberny ornée d'un élégant décor extérieur.

Certains architectes sont mentionnés : Claude Clochar (1752-1821), Henri Duphot (1810-1899), Duprat et Kern (XIX^e siècle), Michel et Michel-Louis Garros (limite XIX-XX^e siècles), N. Gateuil (XIX^e siècle), G. A. Grelet (XIX^e siècle), Etienne et Jean Laclotte (XVIII^e siècle).

L'évolution économique et sociale de Lormont se traduit dans la construction des maisons et des fermes selon deux directions différentes. Certaines maisons sont la résidence des lormontais d'autres sont des maisons de villégiature pour les bordelais ou autres propriétaires qui ne résident pas habituellement à Lormont. Ainsi les observations faites au 17^e siècle ⁶ concernant des *petites maisons sises dans la rue qui conduit de Lormont au Port*, celles faites en 1803 ⁷ mentionnant une *foule de maisons de plaisance et autres habitations, vignobles, qui ont des avenues sur ce chemin comme elles en ont sur le rivage* et celles de 1843 ⁸ décrivant une *maison comprenant 3 chambres basses, 2 chambres hautes avec grenier au-dessus, cour, jardin et terrain à suite cultivé en vigne, le tout en un seul tenant, chai dépendant de la maison* peuvent se répéter du Moyen Age au milieu du 20^e siècle.

Les maisons villageoises et les maisons de campagne sont fortement liées à leur environnement : longtemps les parcs et les vignes ont agrémenté les demeures situées sur le coteau, actuellement les caves troglodytes et les jardins en terrasse accompagnent encore les constructions dans le village. Les trois cent



Fig. 5. - Manoir de Fingues.

vingt-quatre maisons, soit 87 % des maisons repérées, qui présentent un mur gouttereau en façade constituent le modèle le plus répandu puisqu'il est principalement reproduit dans le village.

La présentation par ordre chronologique de quelques constructions, complète le tableau des différentes étapes de constitution du patrimoine architectural de la commune.

Les archives et les travaux historiques semblent démontrer que le **moulin de l'Archevêque** a toujours dépendu du château de Lormont mais il n'est cité qu'à partir du moment où le château fut possession des archevêques de Bordeaux au 14^e siècle. Situé sur le ruisseau du Gua à l'extérieur du village et à égale distance des plus grands domaines agricoles, le moulin a toujours été proche des routes principales ; l'existence d'un ancien lieu-dit nommé au Pont ou Pont-L'Archevêque confirme cette hypothèse. Des travaux sont mentionnés dès le milieu du 14^e siècle et l'activité du moulin s'est prolongée jusqu'à la fin du 19^e siècle, époque à laquelle il fut habillé de bois à la manière d'un chalet. La construction actuelle, même si elle est en mauvais état, présente d'épais murs de pierres appareillées qui semble dater du 14^e siècle. Une porte ogivale est mentionnée par Léo Drouyn. Ce moulin semble être l'unique et le plus ancien vestige médiéval et civil du canton ; il rappelle les moulins fortifiés de l'Entre-deux-Mers.

Le **manoir de Fingues** est dans doute l'ancienne maison de campagne du parlementaire bordelais Etienne de Fingues (fig. 5). Par ses proportions modestes le logis semble dater du 16^e siècle. La porte piétonnière datée 1612 et le puits daté 1663 semblent être les vestiges d'une campagne de travaux dont le mur de clôture est aussi un des éléments. Les dépendances, les toitures, et l'intérieur du logis ont été remaniés sans doute vers 1862 comme l'indique une deuxième date inscrite sur la porte

6 A.D.Gir. G 2089

7 A.D.Gir. 3 O 581

8 A.D.Gir. 2 O



Fig. 6. - Domaine de Sourbès.

piétonnière. Situé sur le plateau de Lormont, le manoir de Fingues est actuellement constitué d'un logis et d'un logement de gardien. Le mur de clôture avec corniche à modillons et couronnement à merlons décoratifs ornés de frontons et de coeurs est percé d'une porte cochère encadrée de pilastres et d'une porte piétonnière portant un écu daté. Dans le jardin le puits galbé est aussi orné d'un écu daté. Un lavoir creusé dans un bloc de pierre est encore en place. Ce vestige d'un «bourdieu» de parlementaire bordelais a conservé une partie de sa clôture ornée comparable à celle de la ferme dite Gerème à Saint-Louis-de-Montferand.

La carte de Belleyme (1762-83) et le cadastre ancien mentionnent une demeure appelée Cassaigne ou Sorbes dite actuellement **Sourbès** sans doute construite au début du 18^e siècle (fig. 6). Le corps de bâtiment actuel et le portail, qui comprend des piles avec amortissement en boule, sont les seuls vestiges d'une plus ample construction de plan en U avec ailes en retour d'équerre formant une cour fermée. Etablie au creux du vallon qui sépare les communes de Lormont et de Cenon, elle profitait de la vue vers la Garonne en dominant le quartier portuaire de Lissandre. La maison et son domaine avec parc, bassin et cimetière privé ont été complètement dénaturés par la construction du tunnel pour le chemin de fer à la fin du 19^e siècle.

Les plans de la commune au 18^e siècle mentionnent la maison du Sr. Propin ou Couloumey isolée sur le coteau qui domine les tuileries du quartier de **Mireport** (fig. 7). Les bâtiments construits selon un plan en U forment une cour fermée par un mur. Certains caractères stylistiques de la maison permettent de la comparer à celle du domaine de Chêne-Vert à Mérignac (étudié) et d'attribuer la construction à Etienne et Jean Laclotte, architectes bordelais. Le pavillon du parc visité par la duchesse d'Angoulême en 1823 et décrit dans certains travaux historiques n'a pas été repéré. La maison de Mireport, agrémentée d'un perron et d'une terrasse, bien que située sur le coteau de Lormont, est privée du panorama sur la vallée de la



Fig. 7. - Domaine de Mireport.

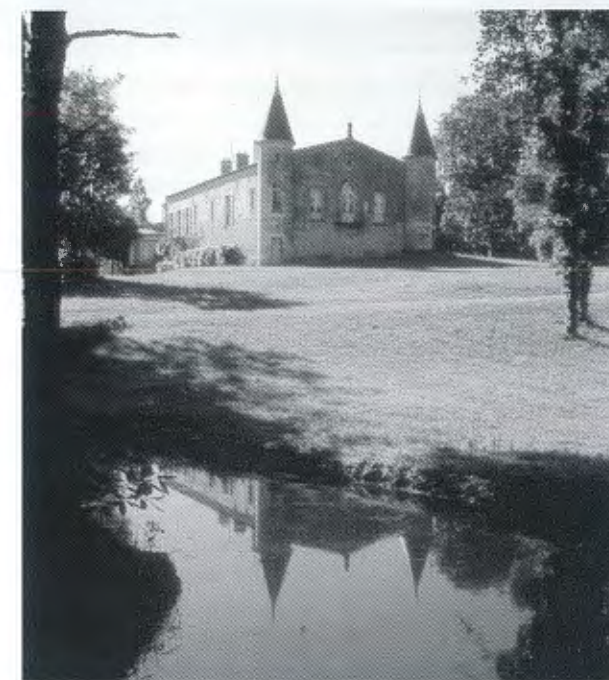


Fig. 8. - Manoir du Moulin.

Garonne par les immeubles du quartier Carriet qui l'entourent. C'est une des demeures construites au 18^e siècle dont il reste peu d'exemples sur le territoire lormontais.

Les travaux historiques et quelques sources signalent la maison noble de Font Vidal dès le 17^e siècle mais un censier mentionne en 1561 «une maison, basse-cour, étable, jardin et verger entouré de murailles» et des fouilles à proximité de la demeure ont permis de retrouver quelques vestiges de fours de potiers datant du 14^e siècle (fig. 8). Acquisée à la fin du 18^e siècle par un négociant bordelais, elle est vraisemblablement réaménagée puis connaît au long du 19^e siècle divers remaniements ; elle prend successivement les appellations de château ou castel Sans-Souci puis **manoir du Moulin**.



Fig. 9. - Château des Iris.

Situé sur un promontoire qui domine la vallée du Gua, le manoir du Moulin est un ensemble de bâtiments complexes à quatre corps comprenant le logis et des dépendances agricoles. Un parc descendant jusqu'au ruisseau entoure les constructions ; il est agrémenté de fontaines, bassins, étang, ruisseau artificiel, goullette de jardin, charmille, portail et clôture de jardin. La façade postérieure présente un étage de soubassement et une terrasse ; elle est agrémentée d'un escalier à double volée droite avec repos et de bassins. Le mur pignon de l'élévation latérale ouest est encadré de tourelles ; il est orné d'un décor néogothique. Le manoir de Font-Vidal était inclus dans une ceinture de maisons nobles qui bordaient la vallée du Gua ; bien que transformé, il reste actuellement un vestige évocateur du passé de la commune et des maisons de campagne des notables bordelais, conservant les éléments caractéristiques des constructions profitant du panorama d'une vallée.

Comme d'autres demeures lormontaises, le **manoir de la Verdière** est situé au bord de la partie méridionale du plateau qui domine la vallée de la Garonne. Certains travaux historiques font remonter son origine au 16^e siècle ; d'autres attribuent à la même famille de négociants bordelais, les Coppinger, la reconstruction en 1830 puis l'agrandissement en 1860 de ce domaine. La tradition évoque l'utilisation des matériaux d'une tour ayant porté le télégraphe Chappe. La qualité architecturale de la partie principale de l'édifice et le soin apporté à sa décoration rappellent les constructions des architectes bordelais Auguste Bordes et Alexandre Poitevin.

Le logis est composé de deux corps perpendiculaires avec tour circulaire dans l'angle. Le corps principal à pavillon central polygonal présente vers le parc et la Garonne une façade ornée de sculptures variées. À l'intérieur du logis, un escalier en

pierre conduit au sommet de la tour depuis les caves voûtées du sous-sol. Toutes les baies de l'élévation antérieure sont ornées de sculptures composées de feuillage, trèfle, vigne ou lierre, oiseau ou nid d'oiseau ; elles sont encadrées de moulures et pinacles à fleurons. Les jardins sont remplacés par des prairies ornementales. Ce manoir évoque les anciennes maisons nobles régionales à tour d'escalier en façade.

Peut-être situé sur les cartes du 18^e siècle au lieu-dit Desse, l'actuel **château des Iris** est construit vers 1865 par l'architecte G. Bouluguet sur un emplacement antérieurement bâti (fig. 9) ; en effet des études anciennes y situent la seigneurie de Rouffiac déjà connue au 16^e siècle. Cette ancienne demeure a sans doute appartenu au capitaine Pierre Desse et reçut la poétesse Marceline Desbordes-Valmore. L'actuel château, d'abord résidence de villégiature accompagnant un domaine viticole est transformé vers 1960 pour devenir une colonie de vacances. Un parc descend la pente du coteau et une prairie ornementale remplace les douves sèches, le jardin avec ses fontaines, escaliers et fabriques. Le château, visible depuis les quais de Bordeaux, est construit en bordure du plateau limité par le vallon qui sépare les communes de Lormont et Cenon. L'ensemble est composé d'un vaste logis ouvrant sur une cour fermée par des grilles de clôture et, à l'ouest, par un long bâtiment de communs et dépendances agricoles. Cette demeure témoigne de la vogue du style classique à la française pour la construction de maisons de campagne dans les communes de Bassens et Lormont à la fin du 19^e siècle ; les communs et les parties agricoles révèlent une attention particulière aux progrès techniques.

Située par le cadastre ancien en bordure d'une antique voie (actuellement impasse) qui traversait la route royale (actuellement RN 10), l'ancienne construction dite métairie de Charmant

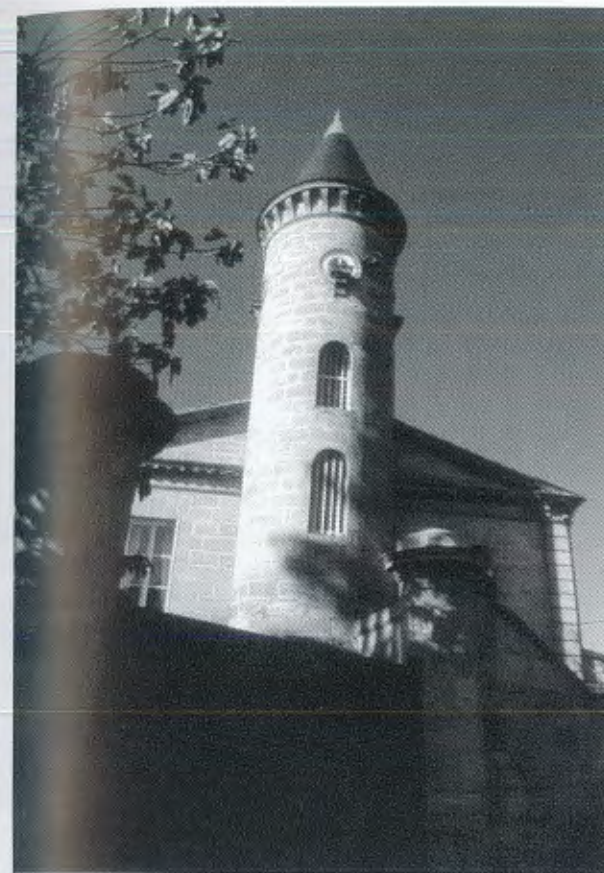


Fig. 10. - Domaine de Charmé.

s'allongeait dans un angle du chemin (fig. 10). Actuellement établie au carrefour de différentes voies routières à la limite de la commune, la maison dite **Charmant ou Charmé** s'ouvre vers le parc ; une tourelle montant de fond flanque le côté nord et propose une vue panoramique. Comme l'indique le texte⁹ de 1874, «la maison par sa tourelle ronde et pointue ressemble à une petite église surmontée de son clocher».

Le **château de Bois-Fleuri** est unique dans le canton de Lormont ; son style néogothique particulier apporte une note d'originalité par rapport au style plus fréquemment utilisé dans la construction des chalets lormontais. Le cadastre ancien ne mentionne pas de construction à l'emplacement de l'actuel château Bois-Fleuri. Des travaux historiques indiquent que le manoir serait inspiré, à échelle réduite, de certains éléments du château de Neuschwanstein (Bavière, Allemagne) construit en 1869-1885, et aurait été édifié à la limite 19^e siècle 20^e siècle pour un négociant bordelais sur les terres d'un ancien domaine dont l'actuel logement de gardien est un des bâtiments. Situé sur le plateau à proximité du village, le manoir de Bois-Fleuri est entouré d'un parc clôturé ; une tour circulaire, des tourelles

en surplomb, d'autres montant de fond, des balcons et des terrasses agrémentent les élévations à chaque étage et proposent autant d'échappées de vue sur le paysage environnant.

Si quelques bâtiments occupent le lieu-dit la Croix-Rouge sur les cartes du 18^e siècle et si une ferme dite Petit Bourdieu existe au début du 19^e siècle, ce sont seulement les dépendances de l'actuel **chalet Alexandre** ou chalet des Roses qui peuvent correspondre à ces constructions plus anciennes (fig. 11). En effet des projets dessinés permettent de dater de la 2^e moitié du 19^e siècle la construction de la maison, ce que semble confirmer la riche ornementation de céramique et de bois découpé qui ornent cette vaste demeure. Les dépendances, en mauvais état, sont encore partiellement agrémentées d'un décor semblable. Une partie du domaine semble menacée par l'extension du réseau de tramway.

Située sur le plateau de Lormont, au carrefour des nouvelles routes et des anciens chemins, entourée d'un parc boisé, la maison profite d'un large panorama vers la vallée de la Garonne ; elle est constituée d'un corps de logis flanqué, du côté de la Garonne, de deux pavillons reliés par une galerie. Un balcon règne à l'étage sur toutes les élévations. Les murs sont recouverts d'un décor de céramique et de bois découpé. Unique vestige avec le chalet Baron de ces nouvelles maisons de campagne construites sur les hauteurs de la commune de Lormont à la fin du 19^e siècle, le chalet Alexandre est orné d'un décor davantage fréquent à Arcachon que dans cette partie du bordelais.

Le **secteur urbain de Carriet** est constitué de la cité Bas-Carriet construite vers 1950, et de la cité Carriet-Extension construite à partir de 1962 (fig. 12). Il est situé au nord de l'ancien village, à la limite des communes de Lormont et Bassens sur les pentes d'un vallon actuellement ceinturé par l'autoroute et la voie ferrée Bordeaux-Paris. La cité Bas-Carriet est une des premières cités-jardin de Gironde réalisée par l'architecte Pierre Mathieu pour le Toit Girondin en lien avec le Comité Interprofessionnel du Logement Girondin (C.I.L.G.) sur les terrains de l'ancien domaine de Carriet planté de vignes et de vergers appartenant alors aux Chantiers de la Gironde.

Fruit de l'essor de l'industrie de la construction, la cité Carriet-Extension est construite à partir de 1962 sur des terrains voisins accidentés, constituant les anciens domaines de Mireport, Belair et autres par une équipe constituée des architectes André Bersagol, Claude Bouey, Roger Tagini et Fernand Gilardot, dirigée par Pierre Mathieu pour la SA HLM

⁹ Guillon, Edouard. Les châteaux historiques et vinicoles de la Gironde. Bordeaux : Coderc, Degréteau et Poujol, 1866-69.



Fig. 11. - Chalet Alexandre.

La Gironde. Quelques bâtiments publics (groupes scolaires, foyer social, terrains de jeux), l'église Saint-Esprit et une place entourée de magasins de commerce sont ajoutés vers 1966. La construction de l'autoroute vers 1967 sépare cet ensemble concerté du village ancien et une campagne de travaux débutant vers 1983 avec la participation, parmi d'autres, des architectes Yves Salier et Edouard Colombani permet le réaménagement des ensembles bâtis et des espaces paysagers ; ces réhabilitations feront perdre aux immeubles leur aspect d'origine. Une campagne de démolition-reconstruction actuellement en cours précède de nouveaux aménagements. La cité Bas-Carriet (15 hectares) est un exemple de cité avec jardin adaptée à un terrain vallonné ; la cité Carriet-Extension (36 hectares) est composée de logements avec de nouveaux éléments de confort, constituant de grands ensembles disposés suivant le relief varié. Le secteur urbain de Carriet a toujours été une enclave isolée du reste de la commune.

En 1960 le **secteur urbain de Génicart** est créé avec la ZUP Hauts-de-Garonne (550 hectares sur les communes de Lormont, Cenon, Floirac) dans le but d'équilibrer le développement de l'agglomération bordelaise. L'objectif est de construire près de 7000 logements dans ce secteur qui s'étend sur d'anciens domaines agricoles dont le plus important est celui du château de Génicart qui lui donne son nom. Durant les guerres de 1914-1918 et 1939-1945, ce territoire avait été abandonné au profit d'occupations militaires. Selon le plan des architectes Jean Fayeton et Francisque Perrier, le secteur urbain de Génicart est construit dans une première étape durant les années 1968 à 1975 grâce à des techniques industrialisées. Les historiens reconnaissent que « la réalité des constructions est moins brillante que les rêves des projets initiaux »¹⁰. Cependant

10 Lajugie, Joseph (sous la direction de), Bordeaux au XX^e siècle. In : Higounet, Charles-Marie (sous la direction de).- Histoire de Bordeaux. Bordeaux : Fédération historique du Sud-Ouest, 1972, t. VII.



Fig. 12. - Cité Carriet.

la diversité des réalisations témoigne des recherches en vue d'améliorer les conditions d'occupation ; les trois quarts des constructions sont des H L M mais les derniers lotissements sont constitués de maisons individuelles formant des îlots résidentiels au milieu des «tours» et des «barres». Parmi les architectes on peut citer : Grange, Jacques Tournier, Guy Peyssard, Alain Danger, François Courrech, Graziella Barsacq. Des créations artistiques, réalisées par les sculpteurs Pierre Lohner

(1972), Hugues Maurin (1975), Gaetano Di Martino (1979), Jean Filhos (1980) et Clemente Ocho (1996), le céramiste Raymond Mirande, le tapissier Robert Wogensky (1978), le peintre Marc-Antoine Louttre-Bissière (1972), agrémentent ces édifices publics. Le secteur, en cours de rénovation est actuellement traversé par les aménagements d'une nouvelle ligne de tramway et en sous-sol par le tunnel de la voie ferrée Bordeaux-Nantes. Construit selon des zones à fonctions définies, le secteur urbain de Génicart est en cours de réaménagement selon son projet initial qui prévoyait des quartiers-villages.

Conclusion

La mission de l'Inventaire est d'appréhender les éléments qui composent le patrimoine architectural d'un territoire : ainsi, différentes constructions en rapport avec le territoire qui les portent ont été présentées. D'autres ne sont pas mentionnés dans ce rapport : les châteaux d'eau dont un datant du 19^e siècle, les fontaines adossées au rocher, les lavoirs étagés à flanc de coteau, les portails et les grilles des demeures et ceux plus artisanaux des pavillons, les jardins accompagnés de quelques plants de vignes, les routes bordées de chênes pour ombrager les pâturages, les belvédères sur les toitures.

Témoins d'un savoir faire la plupart des édifices rappellent les constructions de ville à Bordeaux, les maisons de campagnes du bordelais et les chalets arcachonnais. Souvenirs de différentes époques ils révèlent le Moyen Age, la Renaissance des 16^e et 17^e siècles, l'opulence des 18^e et 19^e siècles et l'essor du 20^e siècle. Enfin tous expriment aussi l'intervention du « génie du lieu » penché sur les eaux de la Garonne mais aussi campé sur les dernières pentes du plateau de l'Entre-deux-mers...



Etude d'un document inédit intéressant l'histoire de l'art bordelais : l'inventaire du château de Cadillac de 1652

Par Marc Favreau *

L'Histoire de l'Art réserve encore au chercheur d'heureuses découvertes, même pour des sujets étudiés depuis fort longtemps. Cette remarque concerne notamment le Bordelais où l'historien d'art du XVII^e siècle se trouve souvent confronté à la destruction des œuvres et à quelques grandes lacunes comme, en particulier, la disparition (ou la perte ?) des inventaires après décès du cardinal-archevêque François de Sourdis (1574-1628) et de son frère et successeur Henri (1594-1645), et des deux ducs d'Epemon, Jean-Louis de Nogaret de La Valette (1554-1642) et de son fils Bernard (1592-1661) ¹. Avec ces deux dernières personnalités du Grand Siècle français, l'imposant château de Cadillac a parfois soulevé quelques interrogations car, malgré les travaux incontournables de Charles Braquehay (1839-1907) consacrés, à la fin du XIX^e siècle, au milieu d'artistes et d'artisans qui travaillèrent pour le duc d'Epemon ², aucun inventaire de la demeure n'avait été retrouvé. Pourtant, à notre grande surprise, Braquehay semble être passé très près ou a omis de mentionner l'inventaire que nous révélons dans les pages suivantes, car il a pourtant répertorié les minutes du notaire Lagères.

Présentation de l'inventaire de 1652

Le document se trouve inséré dans une des minutes du notaire cadillacais Pierre de Lagères, actif de 1649 à 1695 ³, et se compose de vingt-huit folios ⁴ que la graphie et l'état satisfaisant du papier permettent de lire assez facilement. La rédaction s'effectua sur trois journées et demi, du 27 (après-midi) au 30 janvier 1652. Une telle rapidité peut surprendre en raison de la

* Maître de conférences en Histoire de l'Art moderne à l'Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3. Nous tenons à remercier vivement pour leurs précieux renseignements et leur collaboration, Françoise Henri-Morlier, administrateur du château de Cadillac, et son collaborateur Christophe Cariou qui nous a fait visiter le château ; Véronique Larcade, maître de conférences habilitée en Histoire moderne à l'Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3, pour son irremplaçable connaissance d'Epemon ; Pierre Vivez, membre de la Société, pour les précieux renseignements qu'il nous a fournis sur l'armement.

Lors de la transcription de l'inventaire, nous avons seulement ajouté une ponctuation, une accentuation et complété les abréviations afin d'en faciliter la lecture.

1. En revanche, les inventaires après décès, rédigés à Paris, sont localisés aux Archives nationales de France sous les cotes M.C., XXXV, 246, 10 juillet 1642 et M.C., L, 78, 29 octobre 1661.

2. Voir Braquehay, 1897 ainsi que ses travaux précédents : Braquehay, 1885 ; Braquehay, 1887 ; Braquehay, 1892 ; et Braquehay, 1894.

3. A.D.Gir., 3 E 22277.

4. Le folio 737 n'existe pas.

grandeur de la demeure et de l'importance du mobilier et des effets de la famille ducal, mais elle s'explique par le contexte troublé de la Fronde et le regroupement de nombreux meubles et objets dans quelques pièces.

Dès le 26 août 1648, la population et le parlement de Bordeaux s'étaient révoltés contre le duc d'Epemon, gouverneur de la province, qui avait quitté la ville l'année suivante⁵. Dans son exil cadillacais, il avait installé un imprimeur agenais, attaché à sa cause, afin de publier des manifestes et des déclarations officielles du Roi⁶. Après l'arrestation de Louis II de Bourbon (1621-1686), prince de Condé, en janvier 1650, la ville avait épousé la cause rebelle et était devenue la capitale du gouvernement insurrectionnel avec l'arrivée des seigneurs exilés, en tête desquels se plaçaient le frère et la sœur du prince de Condé : Armand de Bourbon, prince de Conti (1629-1666), et Anne-Geneviève de Bourbon-Condé, duchesse de Longueville (1619-1679). Saint-Evremond (1614-1703), lié au premier prince du sang, envoya le héros de ses *Mémoires de M. le comte d'**** (1695), saluer et se présenter devant son maître qui, sous sa plume, *souhaitait encore plus de faire sa paix que la Reine ne le désiroit*⁷. Pour ramener l'ordre dans le royaume, la cour avait parcouru les provinces frondeuses dont la Guyenne de juillet à octobre 1650.

De son côté, le duc d'Epemon, disgracié en septembre 1650, avait dû échanger, au bénéfice de Condé libéré, le gouvernement de la Guyenne avec celui de la Bourgogne en mai 1651⁸. Le 22 septembre, le nouveau maître de la province était entré dans Bordeaux et avait constitué une armée capable de lutter contre les troupes royales commandées par le comte d'Harcourt (1601-1666).

Epemon se trouvait sans doute à Paris, dans son hôtel de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, lorsque Conti réquisitionna le château de Cadillac le 23 janvier 1652, pour se replier devant l'avancée des armées du Roi et pour se protéger éventuellement des ormistes bordelais dont il ne commençait à ne plus avoir le contrôle⁹. La fin de l'inventaire¹⁰ présente la transcription de la commission adressée au sieur de Juilly (ou de Jeully) par son patron qui fit de son secrétaire Merlet de La Tour son procureur. Le jour même où s'achevait l'inventaire, Juilly, nouveau gouverneur du château et de la ville, prenait possession des lieux, à la place du capitaine François d'Agar de Sauvagnac¹¹, des armes et de la poudre que l'inventaire révèle. Quelques semaines plus tard, le 3 mars, avant de se rendre à Agen avec Condé¹², Conti confia deux canons de fonte à Laroche Tarantin, capitaine des galères, qui devait armer un de ses vaisseaux au port de Cadillac. Après le départ de son frère vers la capitale, Conti prit le commandement militaire. Le conseiller d'Espaignet amena les canons du château de Cadillac et de Libourne à l'hôtel de ville de Bordeaux en avril¹³ ; le 8 de ce mois, *les plus grandes couleuvrines de la tour et terrasse*

du chateau de Cadillac, le lendemain, *le restant des pièces de fonte, canons de feu, bouletz, mortiers et autres choses* et, le 14, *le gros canon de fer de la terrasse* ; presque tout l'armement fut expédié à Bordeaux par bateaux¹⁴. Cependant, devant l'avancée des armées royales, plusieurs villes de Guyenne se déclarèrent neutres, dont Cadillac et Rions, dans *Les Articles de la neutralité accordée sous le bon plaisir de Monseigneur le prince de Conty et Monseigneur le comte d'Harcourt* (26 août 1652). *Premièrement, que les garnisons de Cadillac et de Rions, avec généralement toutes les terres appartenantes à Monseigneur le duc d'Espemon, depuis Bourdeaux jusques à Langon inclusive-ment, ne coureront ni feront aucun acte d'hostilité les uns sur les autres. Que incontinent que les présens articles de neutralité seront signés de part et d'autre, et des sieurs Mallet et de Jant, les troupes qui sont dans la ville de Cadillac sortiront pour aller en tel lieu qu'il plaira à Son Altesse, à la réserve d'une compagnie de gens de pied au nombre de trente hommes avec les officiers [...] et que laditte garnison de Cadillac ne pourra pas prendre les contributions pour les subsistances que sur laditte ville et les paroisses de sa juridiction. Laquelle garnison demeurera dans le chateau, laissant la ville au pouvoir des habitants*¹⁵. Dans une lettre adressée à Pierre Lenet le 22 août, le prince de Condé envisageait d'augmenter les garnisons dans Cadillac, Langon, La Réole et autres endroits de la rivière, et de les faire fortifier afin de protéger les vendanges et de rejeter les armées royales¹⁶ ; *Mais il y faut pourveoir de bonne heure,*

5. Le Mao, 2006, p. 133-148 ; Pernot, 1994, p. 148-149.

6. *Idem*, p. 206.

7. Saint-Evremond, 1740, p. 3.

8. Pernot, 1994, p. 259.

9. Pierre Lenet n'évoque pas cette prise du château de Cadillac dans ses *Mémoires*.

10. F° 740-471.

11. François d'Agar de Sauvagnac appartenait à une famille provenant du Comtat Venaissin dont une branche s'établit en Bordelais au XVII^e siècle : Meller, 1906, tome 1, p. 7. Dans une minute du notaire Lagères, il est dit *Capitaine major commandant le chateau et ville de Cadillac et reçut à ce titre 247 livres 10 sols pour la paie de soldats et d'un sergent* : A.D.Gir., 3 E 22276, f° 462, 24 janvier 1652. Cette charge lui échut le 6 juin 1650 : A.M.Bx, 59 528, p. 153.

12. Lenet, 1838, p. 540.

13. Espaignet, 1893, p. 11-17. Voir l'inventaire des armes dans A.D.Gir., 3E 22 273, f° 243, 20 avril 1652.

14. L'inventaire après décès du duc indique une pièce qui était l'inventaire faite des armes qui avoient esté transporté du château de Cadillac dans l'arsenal de l'hostel de ville de Bourdeaux en conséquence de l'arrest de la cour dudit Bourdeaux le 6^e avril 1652 : A.N.France, M.C., L, 78, 3 décembre 1661, n° 53. Le nom du notaire cadillacais Duluc est mentionné mais la liasse des années 1652-1656 (3 E 22287) ne contient pas (ou plus) cet inventaire.

15. Lenet, 1838, p. 561.

16. *Idem*, p. 564.

*et mettre, particulièrement dans Cadillac, un fort bon corps de cavallerie, estant un des plus importants postes que nous ayons à garder*¹⁷.

Durant cette année 1652, Conti et la duchesse de Longueville prirent le risque d'attiser la violence dans Bordeaux avant de signer l'union avec l'Ormée¹⁸ qui remit en cause leur pouvoir et celui des parlementaires. Face à une situation qu'il ne contrôlait plus, Conti se replia dans des conditions plus sûres à Cadillac. Il fallut attendre le siège et la reddition de Bordeaux, le 27 juillet 1653, pour assister à la fin de cette guerre civile. Par un curieux retournement de l'Histoire, le prince de Conti se maria avec Anne-Marie Martinozzi, nièce du ministre honni, Jules Mazarin, en 1654 et approfondit sa piété prénuptiale¹⁹, notamment en établissant une liste de legs dont bénéficia notamment l'hôpital de la Manufacture de Bordeaux, le 18 septembre 1661²⁰.

Devant la tournure qu'avaient pris les événements politiques dès le début de la sédition, et après le pillage de ses biens médocains en juin 1650²¹, Epemon avait mis son château en état de siège avec un lourd armement²², en partie neuf, composé de quarante-six pièces d'artilleries disposées sur les rempart et les terrasses donnant sur le parc et sur la ville (*quatre pièces d'artillerie de fonte*²³, *montées sur trois afusts neuf, de quatre à cinq livres de calibres*²⁴ ; [...] *Et d'illecq, serions sourtis de ladicte gallerie et entrés sur une terrasse du costé dudict parcq, sur laquelle s'est trouvé une grosse pièce de canon de fer avecq son afust de dix-huict à vingt livres*²⁵ *de balle*²⁶ ; [...] *sous laquelle (galerie) avons trouvé vingt-six pièces de fonte de campagne, avecq leurs afusts, d'une à deux et à trois livres*²⁷ *de balle. Plus, onze petites pièces avecq leurs afusts de fonte nommées orgues*²⁸. *Plus, cinq cens bouletz de fer de divers calibres*), de deux petits canons sans affûts de part et d'autre de l'entrée principale, et d'autres armes entreposées dans le château ainsi qu'un important stock de pièces légères (cent quarante-trois arquebuses à rouets et dix à crocs, cent cinquante-six mousquets montés et cent quinze canons non montés, huit fauconneaux *de sept et huit pieds de long*, soixante-quinze piques dont quarante-cinq dorées et neuves, hallebardes, javelines, arbalètes, cinq cents cuirasses complètes pour des cavaliers²⁹). Le notaire trouva aussi des barils de poudre entreposés dans une *petite cabve tout joignant la susdite office*³⁰ et *cingt quintalz soixante livres de mèche dans une chambre du pavillon qui regarde du costé de la forge et dudict parcq*³¹. En 1659, Jean Le Laboureur signala la présence de *trois grosses pièces de canon de fer, qui ont servi à la défense de cette place dans les dernières guerres*, dans la cour du château³².

Cadillac constituait le lieu idéal où tous les rebelles de la région pouvaient trouver l'armement approprié pour leurs entreprises comme en témoigne Lapiierre. Concierge du château

et *exemplt*³³ des gardes du corps du Roi, commis à la garde du château par ordre royal, Pierre Daujas (ou Daujar), sieur de Lapiierre, rappelait dans un procès-verbal adressé à Colbert qu'il avait refusé le canon réclamé par des paysans de Benauges en 1661³⁴.

Le Roy résolu de faire pourvoir son armée de Guiène de toutes les choses qui sont nécessaires pour obliger les Bourdelois à rentrer en leur devoir au cas que par les voyes de la douceur, ils ne rendent à Sa Majesté l'obéissance qu'il luy est deue de l'advis de la Reyne régente sa mère, elle mande et ordonne au Sieur chevalier de Turlon de se transporter en toute diligence par toutes les villes et places qui sont le long de la rivière de Garonne et particulièrement es villes d'Agén, Moyssac et Lectoure où estant il récupéra d'elles les

17. *Idem*, p. 565.

18. *Le bruit continuant toujours icy que M. le prince de Conti et madame de Longueville faisoient mouvoir ceste Ormée avec tant de violence et de chaleur, j'ai continué à leur dire ; mais ils ont continué de m'en vouloir désabuser par larmes et par parolles ; et comme je leur ay toujours dit que je n'en croye rien, mais qu'il estoit bon que les effects justifiassent là-dessus leur conduite, Leurs Altesse me promirent de s'y appliquer* : Lenet, 1838, p. 549.

19. Voir la notice de L. Ténard sur Conti dans Bluche, 1990, p. 398 ; B.M. Bordeaux, ms. 1450, *Journal de Jules Delpit*, tome LVI, f° 22, 2 octobre 1623.

20. A.D.Gir., hôpital de La Manufacture, série E, liasse 1, p. 194, 18 septembre 1661.

21. Lenet, 1838, p. 299.

22. ff° 715-717.

23. La fonte de fer était plus solide que le bronze mais la coulée s'avérait plus délicate.

24. Entre 2 et 2,5 kilogrammes, soit un calibre de 84 millimètres.

25. 10 kilogrammes, soit approximativement 150 millimètres.

26. Munition.

27. 1 à 1,5 kilogrammes, soit environ des calibres respectifs de 70 et 80 millimètres.

28. Un même affût portait un grand nombre de canons, Figuier, 1867-1871, tome 3, p. 315.

29. L'importance numérique des armes tranche par rapport au trente-quatre défenseurs du château de La Force lors du siège par le duc d'Elbeuf en janvier 1622 : Jayle, 1982.

30. F° 738.

31. F° 738v°. Vignial paya Etienne Collier, maître serrurier de Cadillac, pour l'entretien et nettoisement de certaines armes et mousquets qui sont dans le chateau de la présente ville : A.D.Gir., 3 E 22276, f° 409, 29 juillet 1651.

32. Welles, 1960, p. 78.

33. Dans une lettre adressée à Colbert, Lapiierre indique qu'il occupait cette charge depuis dix-sept ans : B.N.France, ms. 123bis, f° 979, 19 septembre 1664. Voir aussi A.D.Gir., 3 E 22281, 3 mars 1662.

34. B.N.France, ms. n° 107bis, f° 892, 8 décembre 1664.

canons qu'elles accorderont à ladite Majesté pour servir dans l'occasion présente avec promesse de les rendre et restituer aussy tost qu'elle sera finie, fera achapt de toutes les pouldres qu'il trouvera esdites villes et places jusques à dix milliers les arrastera commaussi tous les bateaux en paiement pour faire conduire et mener tant lesdits canons que pouldres jusques à Marmande ou Cadilhac avec tout le diligence possible de ce faire³⁵.

Prévoyant sans doute une réquisition armée, et se rappelant la saisie et le vol des meubles des châteaux de Vayres et de Langoiran en 1649³⁶, les gens du duc protégèrent une grande partie du mobilier et les tableaux dans les différents garde-meubles fermés à clef et scellés, alors que la précieuse collection de tapisseries gagna sans doute un abri extérieur plus sûr ; peut-être le château de Caumont ?³⁷ Il ne restait plus à la disposition des troupes princières que des tables, des bancs ou des chaises, les lits des chambres d'hôtes dans les galetas, quelques luminaires (flambeaux, chandeliers) et les instruments des foyers de cheminées ; ainsi que les décors en bois peints et fixés aux murs des cabinets et des deux chapelles. Encore que le duc fit chercher par César de Mégnac, conseiller du Roi, lieutenant criminel en Guyenne et son homme de confiance, cinquante-deux tables et une douzaine de barriques le 18 mars.

Sur ordre de Conti, Agar de Sauvagnac fit procéder à l'inventaire en compagnie de Lagères, le principal notaire d'Epéron, et du concierge Gondin qui détenait les clefs. Comme l'a déjà remarqué Annick Pardailhé-Galabrun, les notaires n'ont jamais pris l'habitude de préciser le décor des pièces et les repères spatiaux au cours de leur travail³⁸. Ainsi, Lagères ne mentionne pas les cheminées qui font encore la parure et la célébrité du lieu, les peintures de la voûte de la chapelle que Guillaume Cureau décora vers 1633-1635³⁹, la galerie des Hommes illustres, les escaliers et les pièces de dégagement. Il donne des orientations incertaines (à main droite, à main gauche) et omet l'ascension des escaliers, rendant très aléatoire la reconstitution de la distribution interne de la demeure, notamment à partir du folio 724. Cependant, nous pouvons tenter de reconstituer la répartition des soixante-cinq pièces, en partie connue.

Dans l'après-midi du 27 janvier 1652 et la matinée du jour suivant, le notaire et les témoins des deux parties se rendirent d'abord dans les deux galeries au rez-de-chaussée des ailes septentrionale (côté parc) et méridionale (côté ville) de la cour principale où ils établirent la liste précise des armes présentes au château⁴⁰. En réalité, ils restèrent à l'extérieur de la demeure car les galeries (ou portiques) des ailes étaient soutenues de colonnes par lesquelles on peut aller sur les deux terrasses qui règnent en dehors des deux ailes⁴¹.

Le 28 janvier, après l'inventaire de cet armement qui intéressait par-dessus tout les créatures de Conti, le notaire entra dans les appartements du rez-de-chaussée du corps de logis⁴². A l'entrée d'icellui (château) à main droite (dans la partie septentrionale), il pénétra dans l'appartement qu'occupait le duc et qui se composait, suivant la tradition de l'habitat français, de la grande salle, de l'antichambre qui regarde du costé de la terrasse du parcq, de la grande chambre dudict appartement qui regarde du costé du parcq et de sa garde-robe. Dans l'aile en retour d'équerre, Epéron avait installé sa chambre, et, à l'arrière de l'escalier, son oratoire (prie-Dieu de Monseigneur) orné d'un retable doré et de treize petits tableaux présentant la Passion et la mort du Christ. A l'opposé de l'escalier d'honneur, était signalé un second appartement de parade constitué de trois pièces de réception (la petite salle, la chambre blanche⁴³ et l'antichambre), de la chambre du pavillon qui sort sur la terrasse du costé de la ville et de sa garde-robe, ainsi que du cabinet qui est à costé de ladite chambre appelé le cabinet doré, dans lequel avons trouvé plusieurs tableaux de divers poutraicts. Entre-temps, la visite comprit la chambre du dôme qui regarde du costé du pont de ladite ville, sans doute la pièce dans l'actuel bastion nord-ouest.

Grâce à l'escalier situé près de la garde-robe précédemment évoquée, les visiteurs arrivèrent au premier étage, dans une autre garde-robe qui desservait l'appartement (ou quartier) de la Reine regroupant deux salles, la chambre de la Reine (ou antichambre), la chambre du pavillon et, au sud-ouest, le cabinet des miroirs. Après avoir franchi le palier de l'escalier principal, le notaire entra dans l'appartement du Roi qui présentait la salle, l'antichambre, la grand chambre du pavillon appelé la chambre du Roy. A l'instar de son époux, la duchesse, Marie du Cambout du Pontchâteau († 1691), prenait l'habitude de dormir dans une chambre située sans précision dans l'aile en retour d'équerre, côté parc.

35. A.D.Gir., 3 E 22276, f° 519, 6 août 1650.

36. La Colonie, 1760, tome II, p. 273.

37. Castelbajac, 1911, p. 296-297.

38. Pardailhé-Galabrun, 1988, p. 30.

39. Braquehay, 1894, p. 1141-1158.

40. F° 715-717.

41. Jean Le Laboureur, 1659. Cité par Desgraves, 1991, p. 32. Contrairement à l'affirmation de d'Welles, les deux ailes ne reposaient pas sur des colonnades.

42. F° 721.

43. Dans l'« antichambre basse de Madame », les vestiges de peintures dans l'embrasure de la fenêtre et sur les solives du plafond témoignent d'une couleur à tonalité blanche.

La proximité de l'escalier avec la chambre ducale permit aux visiteurs de monter au second étage et d'examiner une série de chambres d'hôtes que signale d'ailleurs Le Laboureur en 1659⁴⁴ : du parc vers la ville, la chambre de la Roquelaure - souvenir d'un séjour de la duchesse éponyme⁴⁵ ou, plus probablement, de celui d'un parent de la famille de Mondenard de Roquelaure⁴⁶, la chambre des tableaux, la chambre de fleurs, la chambre tannée, la chambre qui est sur le quartier de la Reine, du costé de la ville et, au niveau de l'aile en retour, la chambre du petit degré et la chambre marquée D. Situées dans les combles des corps de logis, les ailes et les pavillons, ces pièces recevaient l'éclairage naturel par les lucarnes qu'Herman van der Hem indique sur deux dessins⁴⁷.

Par un escalier (en bois ?) qui a disparu depuis, le groupe accéda au haut des galletas d'icellui (château) où il inventoria l'importante quantité de meubles pour lesquels le duc avait pris la précaution de les y remiser. Les dessins précités de Van der Hem confirment la présence de deux niveaux sous combles, que le notaire parcourut sans doute du sud vers le nord, avant de redescendre au second étage, dans la dernière chambre du pavillon de la terrasse, puis dans la chambre rouge, laquelle est au-dessus de ladite salle du Roi. De là, les visiteurs empruntèrent l'escalier principal (le grand degré) pour accéder à une petite chambre qui est au-dessous la lanterne, sans doute au-dessus de l'actuelle moutarde⁴⁸. Ils y trouvèrent quantité de fort beaux tableaux qui seroient trop loms à inventorier à cause de quoy ladite chambre a esté tout entièrement fermée à clef et cachetée de cire verthe avecq le seau de ladite ville de Cadillac⁴⁹. Après avoir traversé le pavillon renfermant l'escalier principal, la visite continua dans les combles de l'aile nord, dans une chambre qui est au-dessus de la chambre de la Rocquelaure et la pièce mitoyenne.

L'imprécision topographique nous désoriente lorsque le groupe s'est acheminé vers la sainte Chapelle du château. Abraham Golnitz indiquait que la chapelle, destinée au service du culte, a coûté plus de trente mille couronnes pour sa construction et sa décoration⁵⁰, sans pour autant la localiser. Dans sa dernière étude de Cadillac, Joël Perrin, reprenant la description du Laboureur (Dans toute l'étendue du gros pavillon qui flanque ce côté-là à main gauche de l'entrée principale par l'escalier), situa le sanctuaire dans le pavillon sud-ouest du corps de logis principal⁵¹ mais, en remplaçant les pièces signalées sur les plans connus, aucune place n'était disponible dans cette partie du château. De plus, Le Laboureur rend mitoyenne la chapelle avec la galerie toute décorée de tableaux de la grandeur ordinaire de tous les hommes illustres en valeur et en lettres des siècles passés, des pères de l'Eglise et de tous les papes⁵². Ces grandes galeries de peintures se situaient généralement au premier étage, ce qui amène quelques doutes sur la véracité du témoignage du Laboureur. Aussi, il

semble qu'il faille plutôt localiser la chapelle dans un des pavillons de la façade orientale⁵³, à l'exemple des châteaux d'Ecouen (1538-vers 1560), de Saint-Maur-des-Fossés (vers 1541-1576)⁵⁴ et Montceaux-en-Brie (1547-1589)⁵⁵ dont les historiens de l'architecture n'ont jamais souligné la parenté de leurs plans avec celui de Cadillac, ou encore de Wideville (1580-1650)⁵⁶. Enfin, le dessin, pourtant correct, de l'élévation générale par Van der Hem ne fournit aucun détail susceptible de situer le sanctuaire.

L'imprécision s'accroît avec la description des offices situés dans les sous-sols de la demeure et simplement décrits comme une succession de salles.

Notre proposition de la distribution intérieure du château ne correspond pas totalement à celle formulée par les historiens de Cadillac, notamment le regretté Joël Perrin car, d'une part, ils se sont appuyés sur la description de Jean Le Laboureur, avec toutes les incertitudes possibles, pour situer les grands appartements, et, d'autre part, ils n'ont pas pris en compte de probables changements d'affectation de certaines pièces. Ainsi, l'appartement du duc, situé traditionnellement dans la partie méridionale du premier étage, figure au rez-de-chaussée septentrional du château, attribué au roi en 1659 avec la tenture de l'Histoire d'Henri III (Paris, musée du Louvre ; Cadillac, château). La localisation de la chambre ducale s'avère conforme à la distribution traditionnelle des hôtels parisiens avec le rez-de-chaussée dévolu au maître de maison et le premier étage à son épouse⁵⁷. L'inventaire de 1652 situe précisément l'appartement du Roi dans l'ange nord-est mais au premier étage, comme au palais du Luxembourg à Paris, à proximité de la grande galerie inachevée ! Dans le contrat passé avec

44. Au haut de cet étage est le dortoir, qu'on appelle ainsi à cause de quantité de chambres pour les hôtes : cité par Peyrous, 1979, p. 272.

45. Marie-Charlotte du Daillon, fils du comte du Lude, morte en 1657.

46. Selon Pierre Meller, une branche de cette famille gasconne se fixa à Cadillac au XVI^e siècle : Meller, 1906, tome 3, p. 56.

47. Demont-Favreau, 2006, tome 1, p. 107, cat. n° 120-121.

48. F° 733.

49. F° 733 et v°.

50. Cité par Welles, 1960, p. 59.

51. Perrin, 1999, p. 12-13 et 17.

52. Cité par Welles, 1960, p. 86.

53. Louis Savot écrivit : La chapelle sera tournée à l'Orient, si on le peut facilement, n'estant besoin de s'abstraire à cette sorte de position. Elle sera assez commodément située, si elle est proche la porte première du logis, ou bien quelque autre entrée principale, pourveu que le Maistre y puisse aller à couvert, sans passer par d'autres apartemens que le sien (Savot, 1624, p. 32).

54. Kitaëff, 1996, p. 95.

55. Coope, 1959, p. 71.

56. Grodecki, 1978, p. 149.

57. Le Moel, 1990, p. 102.

Girard Pageot pour la décoration de l'appartement royal, il est clairement écrit : *Sçavoir est de paindre la grande salle haute du bastiment dudict seigneur audict Cadillac, avec l'autre chambre y tenant appelé la salle et antichambre du Roy*⁵⁸. Il y a eu, sauf erreur du Laboureur, une inversion des occupants des deux appartements entre 1642 et 1652. Le même problème d'interprétation se pose pour l'appartement de la Reine que l'on situe fréquemment au rez-de-chaussée septentrional du château⁵⁹. L'inventaire de 1652 indique l'inverse, c'est-à-dire une installation côté sud du premier étage, car Gondin amena le notaire *au hault dudict chasteau*⁶⁰. L'attribution royale de cet appartement repose sur la localisation, à nos yeux peu convaincante, au rez-de-chaussée du « cabinet dit des rois et des reines de France » dont il ne reste que le plafond. Le *cabinet des Miroirs*, abritant les portraits royaux, devait se situer dans l'aile en retour d'équerre du château, comme le souligna Joël Perrin⁶¹, mais au premier étage ; au-dessus de l'actuel « cabinet des rois et reines de France ». Le cabinet était surtout réputé pour ses miroirs dont deux étaient déjà installés de part et d'autre de la cheminée, et vingt-deux autres attendaient dans une caisse placée dans la loge du concierge⁶². L'installation de ce cabinet de glaces rappelait celui que l'on rencontrait dans l'hôtel parisien de Catherine de Médicis⁶³, et anticipait de trois décennies, par exemple, la réalisation du cabinet des Glaces dans l'appartement du Dauphin à Versailles (1684-1686)⁶⁴. Les miroirs du cabinet de Cadillac restaient dans l'emploi traditionnel et déjà démodé de la décoration murale alors qu'ils envahissaient les cheminées et les trumeaux des hôtels parisiens⁶⁵. Une dernière remarque consiste à souligner que les seize grands portraits et les deux cent trente-huit autres signalés par Léon Godefroy en 1638⁶⁶, se réduisent à *soixante-seize tableaux qui représentent les Deffuncts rois et reynes de France, fort beaux*⁶⁷.

Quant à l'appartement de la duchesse, il semble bien qu'il soit resté à son emplacement d'origine, au rez-de-chaussée méridional mais qu'en 1652, Marie du Cambout du Pontchâteau l'ait déjà délaissé pour s'installer à l'opposé de la cour. S'il le confirme en 1659⁶⁸, Le Laboureur pose une difficulté supplémentaire car il localise au rez-de-chaussée le *cabinet de tous les rois et les reines de France*.

Une fois posé ce problème de répartition des pièces, nous nous apercevons que le corps de logis abritait, suivant une tradition bien établie, quatre grands appartements de parade aux distributions à peu près identiques : une salle (dédoublée côté sud) accessible par l'escalier principal, une antichambre qui commandait la communication des chambres de parade situées dans les pavillons, les chambres de commodités du duc et de la duchesse côté nord, et les deux cabinets (*cabinet doré* au rez-de-chaussée, *cabinet des miroirs* au premier étage). L'escalier principal séparait la partie réservée aux hommes (appartements

du Roi et du duc) au nord de celle des épouses (appartements de la Reine et de la duchesse) au sud, avec l'installation du couple royal au premier étage, niveau le plus confortable. On ne peut guère s'appuyer sur la richesse décorative des cheminées pour tenter d'identifier l'occupant de l'appartement étant donné la disparition des pavillons occidentaux qui abritaient les grandes chambres de parade. Le second étage, sous les combles, concernait le logement des amis et des visiteurs, tandis que le troisième étage, placé immédiatement sous le faite des toits, servait à entreposer le mobilier et sans doute à abriter la domesticité⁶⁹.

La partie la plus importante de l'inventaire concerna les garde-meubles des galetas où s'entassaient les meubles précieux, tableaux et tapisseries. L'ascension du *grand degré* aboutit à l'ancien cabinet de travail du premier duc, la *moutarde*, où l'on trouva *quantité de fort beaux tableaux*⁷⁰. Après avoir visité d'autres chambres situées notamment au-dessus de l'appartement du Roi, le notaire redescendit pour visiter la *sainte Chapelle* dotée d'une sacristie et décorée de lambris renfermant des scènes de la *Vie, de la Passion et de la Résurrection du Christ* peintes par Christophe Crafft⁷¹ et que nous ne pouvons pas, dans l'état actuel des connaissances, rapprocher, notamment, des cinq peintures de l'église Saint-Martin de Castres-Gironde⁷². Suivant une histoire sans réels fondements documentaires, ces grands panneaux de bois, représentant la vie du Christ, proviendraient de Cadillac.

La visite du château se conclut par le sous-sol qui abritait la *grande cuisine ordinaire de Monseigneur*, d'autres pièces de service (garde-vaisselle, salle du commun, sommellerie, ...), le

58. A.D.Gir., 3 E 2208, 27 juin 1606.

59. Perrin, 1999, p. 32-36.

60. F° 724.

61. Perrin, 1999, p. 13.

62. F° 738v°.

63. Feray, 1997, p. 77.

64. Verlet, 1985, p. 264-265.

65. Le Moel, 1990, p. 217.

66. Godefroy, 1630, f°73v°.

67. F° 724v°.

68. Cité par Welles, 1960, p. 85.

69. Nous renvoyons à notre article paru dans les actes du colloque de Cadillac (octobre 2003) : Favreau, 2005.

70. Dans ses *Notes et souvenirs d'un artiste octogénaire*, Pierre Lacour fils (1778-1856) évoque *quelques beaux tableaux qui provenaient de cette collection* sans les localiser : B.M.B., ms. 1603, 1778-1798, f° 10v°.

71. Charles Braquehay a retranscrit le contrat passé entre le duc et le peintre le 13 août 1636 : A.M. Bordeaux, 73 S 77, f° 26, n° 1433, 13 août 1636.

72. Nous remercions Daniel Constant, maire de la commune, de nous avoir présenté ces tableaux.

corps de garde et la *grande cave du château* renfermant trente vieilles barriques. Du côté de la ville, le soubassement contenait la *pâtisserie*, une vieille sommellerie, la *bucherie* et les *offices* du concierge. Un devis de réparation des maçonneries des terrasses indique que les offices recevaient le jour par des *soupiraux* fermés par des *grilles*⁷³.

Suivant une habitude notariale, le château et le jardin n'apparaissent qu'indirectement lorsque des effets sont disposés à proximité ou proviennent d'un emplacement précis. Ainsi, la présence d'un canon et d'éléments de garde-corps des fontaines du jardin, ainsi que la localisation de salles évoquent le parc⁷⁴ où le notaire n'avait pas de raison d'y aller, sauf pour y admirer peut-être, comme Le Laboureur⁷⁵, les orangers.

En revanche, les matériaux de construction (câbles pour lever des poutres, marbres, pièces de noyer pour les planchers, miroirs, feuilles d'or, pigments), les trente-deux *pièces* de fonte destinés aux gouttières du château⁷⁶, les six croisées munies de vitres et les outils (*mails*, gros marteaux de fer, cognées, herminettes et rabots) témoignent d'un chantier interrompu par la guerre et, sans doute, une pénurie financière. Parmi cet outillage, la scie à marbre, sur son afût, avait tant intrigué les contemporains et notamment l'Allemand Abraham Golnitz⁷⁷ : les marbres pyrénéens *qui sont sciés à l'aide de scies non dentées, et adaptés aux besoins de l'édifice*⁷⁸. Pourtant, cette scie, appelée *scie lisse* ou *scie à pierre*, était utilisée depuis l'époque minoenne⁷⁹.

Le notaire laisse l'image des ateliers dans lesquels le forgeron, le menuisier, le charpentier et l'orfèvre travaillaient⁸⁰. Il révèle même des modèles d'architecture (*chappitons, portal*) en bois, qui servaient lors de la construction, notamment pour le grand portail d'entrée resté inachevé en 1659 (Laboureur)⁸¹, deux *belles montres de pierre*, sans doute des cadrans solaires⁸² dont deux autres exemplaires (*Plus deux grandes et belles monstres de pierre*), étaient localisés dans la *pâtisserie*⁸³. Le document ne précise pas la localisation des ateliers – il faut lire la description d'Abraham Golnitz (1643), pour savoir que *l'atelier de construction* se situait dans l'un des angles de la *cour spacieuse* – mais il conserve l'aspect d'un magasin général avec des outils éparpillés dans la galerie méridionale ; dans cette dernière, un autre magasin construit en planches, abritait les outils du forgeron, de l'horloger, de l'orfèvre, du charpentier, du menuisier et du scieur de marbre⁸⁴. Quelques jours plus tard, Lagères trouvait dans *une chambre du pavillon qui regarde du costé de la forge et dudit parcq, cent-six tables de Flandres blanches et prestes à mestre chambre et plus, un bancq servant au mestier de menuisier*⁸⁵. Par précaution, les matériaux précieux, servant au miroitier (miroirs pour le cabinet des Miroirs) et au peintre (*pacquet d'or en feuille, poudre d'asur fin bleuf, lacque fine,*

vert calchiné pour la sainte Chapelle), furent déposés dans des *quaisettes*, avec la pierre d'autel de la *sainte Chapelle*, dans la loge du concierge⁸⁶.

Un témoignage, précieux mais partiel, de la vie seigneuriale à Cadillac

Le déplacement et le regroupement de nombreux meubles et objets dans les galetas et autres pièces fermées nous empêchent de découvrir et de saisir leur disposition et leur agencement originels. Ils s'expliquent uniquement par le contexte d'alors et non par la pratique traditionnelle révélée par les inventaires après décès dans tous les milieux de la société française, de rassemblement de certains effets précieux en vue de la succession et du partage. Cependant, nous pouvons tenter de dégager certains aspects de la vie quotidienne du dernier duc d'Epéron.

Grâce à la dénomination de nombreuses salles, nous remarquons que le couple ducal, dans un souci d'intimité et de confort, semblait délaissé les grands appartements d'apparat pour des chambres plus petites⁸⁷. Cette modification de l'occupation du château correspondait à l'évolution de la société française sous le règne de Louis XIV. En revanche, le couple maintenait la traditionnelle séparation qui distinguait l'aristocratie puisque le duc résidait au rez-de-chaussée et son épouse au premier étage, dans la partie septentrionale. Cette localisation dans la partie la moins confortable du château et la plus exposée aux frimas peut surprendre mais elle se justifie sans doute par la vue que

73. A.D.Gir., 3 E 22280, f° 184, 14 août 1655.

74. F° 718.

75. Welles, 1954, p. 66.

76. F° 717v°.

77. Golnitz, 1631, p. 549 ; Hauteceur, 1943, p. 879.

78. Cité par Welles, 1960, p. 59.

79. Lambraki, 1982, p. 81-88.

80. *Atelier, ou atelier. Bâtiment où les ouvriers travaillent ensemble, comme architectes, maçons, charpentiers &c* : LE ROY DE BAZEMONT, s.d., p. 51.

81. Welles, 1960, p. 78. Voir aussi les dessins de Van der Hem dans Demont-Favreau, 2006, tome 2, p.123-124, cat. n° 120-121.

82. F° 718v°.

83. F° 738.

84. F° 719-721.

85. F° 738v°.

86. F° 738v°-739.

87. F° 721v°, 725v°.

les ducs avaient sur le parc. Etant donné l'étroitesse du corps de logis principal, de la largeur des salles, les chambres d'hôtes occupaient les combles du château.

Le rang de son propriétaire nécessitait un oratoire privé, près de la chambre du duc, orné d'un *restable doré dans lequel sont enchassés treize petits tableaux fort beaux qui représentent la Mort et Passion de Jhésus-Christ*, et meublé d'un banc en noyer, d'un prie-Dieu qui donna le nom à la pièce et d'un *chandelier* (un lustre) en cristal de roche⁸⁸ ; et une chapelle plus importante, appelée la *sainte Chapelle*⁸⁹ décorée de *peintures et lambris doré accoustumé ensemble, plusieurs beaux tableaux qui représentant despuis la Nativité de Jhésus-Christ jusques à sa mort, Passion et Résurrection qui sont enchassés dans le lambris de ladite chapelle*. Ce dernier sanctuaire était doté d'une *sacristie* que le notaire ne fit qu'évoquer⁹⁰.

Au sein de l'imposant ensemble mobilier du château que nous avons étudié récemment⁹¹, quelques éléments peuvent se révéler particulièrement intéressant. C'est le cas de la mention : *théâtre qui a servi autres fois aux comédiens*⁹². Les nombreuses biographies consacrées à Molière soulignent plus ou moins son séjour chez le duc d'Epemon, gouverneur de Guyenne, après la dissolution de L'illustre théâtre en 1645⁹³. Si nous savons que le comédien rejoignit la troupe de Charles Dufrènes protégé par le duc jusqu'en juillet 1650, nous ignorons encore l'opportunité qui permit à Molière de rencontrer Epemon, si ce ne fut, peut-être, par le cercle littéraire que protégeait la famille⁹⁴. La précieuse mention de l'inventaire de 1652 ne permet pas, une nouvelle fois, de localiser précisément le lieu où se déroulaient les spectacles alors que Jacques d'Welles situe ceux-ci dans la salle des gardes ou au jeu de paume du château⁹⁵. Il faut plutôt y voir, comme c'était le cas à Versailles, une scène mobile que l'on installait à l'intérieur ou à l'extérieur, au gré des circonstances⁹⁶.

Derrière cette illustre référence que nous livre l'inventaire, le plaisir prenait aussi la forme de jeux. Le notaire distingua les jeux réservés aux enfants – des *jouets*, des *poules d'ivoire*, un *renard*⁹⁷ – de ceux réservés adultes : un échiquier marqueté avec ses dames, un *jeu de taureau*⁹⁸ et surtout deux billards. Le premier apparaît installé dans la *salle de l'appartement du Roy*⁹⁹ tandis que vingt boules, placées dans une tonne, et le châssis du *grand billard* se retrouvaient entreposés dans le *galetas*¹⁰⁰, et la *table du grand billart* dans la *chambre rouge*¹⁰¹.

Autre plaisir mais plus élevé et confidentiel : la lecture. Le château de Cadillac abritait une bibliothèque¹⁰⁰ dont le notaire résume le contenu ainsi : *Plus, ung grand bahut dans lequel il y a grand nombre de livres de divers vollumes presque tous neufs et Plus, un autre grand coffre de bois de noier dans lequel il y a plusieurs livres, lesquels ont esté cidevant*

*inventorizés par le sieur Paschal, juge de Rions*¹⁰³. Tout aussi lacunaire et, par conséquent, donnant des regrets à l'historien, la description des archives se réduit à : *Plus, avons trouvé dans une autre coffre behut quelques vieux papiers et divers livres de raison faisant mention de la despance qui a esté ci-devant faite dans ledit château* ». A l'instar de Véronique Larcade, nous ne pouvons que regretter l'absence d'un inventaire de la bibliothèque¹⁰⁴.

En revanche, la demeure n'abritait pas d'instruments de musique, ce qui n'implique pas l'absence d'une pratique musicale¹⁰⁵ par la famille et des musiciens¹⁰⁶.

88. F° 721v°.

89. F° 734v°.

90. Un examen des visites des chapelles domestiques et des autorisations épiscopales (G 683 notamment) aux Archives départementales de la Gironde n'a révélé aucun document concernant la chapelle du château.

91. Favreau, 2005.

92. F° 719.

93. Caldicott, 1998, p. 42-43 ; Grimm, 1993, p. 23 ; Jurgens-Maxfield-Miller, 1963, p. 111 et 296, note 2. A voir aussi Coudroy de Lille, 1971-1973, p. 237-242.

94. Welles, 1955, p. 274.

95. *Idem*, p. 281.

96. Girouard, 2000, p. 200. Il faut cependant souligner que l'abbé Jules Bellet, lors de sa visite au château de La Force en 1711, y trouva un théâtre avec loges installé dans les combles, sans en indiquer la date de construction : Jayle, 1982, p. 13.

97. F° 732v°.

98. F° 732v°.

99. F° 725.

100. F° 731 v°.

101. F° 733.

102. F° 733v°.

103. Les Archives départementales de la Gironde ne conservent pas les archives de la prévôté de Rions ou d'un notaire (ou juge) nommé Paschal. En revanche, un inventaire de la bibliothèque de l'hôtel parisien, situé rue Plâtrière, se trouve dans l'inventaire après décès du duc : A.N.F., M.C., XXXV, 246, 8-11 et 13 août 1642.

104. Larcade, 2005, p. 131-132.

105. Une minute du notaire Capdaurat fait mention de Guillaume Barberon, maître de la musique de Monseigneur le duc d'Espemon : A.D.Gir., 3 E 22243, f° 24, 25 novembre 1634.

106. Un acte notarial fut passé par Chrispin Valléran, maître organiste, demeurant au service de Monseigneur le duc d'Espemon : 3 E 22240, 13 novembre 1632. Dans son testament, Bernard de Nogaret de La Valette légua différentes sommes à Pellone, *maistre de sa musique*, à *chacun des mustiens* et à *chacun des deux trompettes* : copie par Jules Delpit aux A.M.Bordeaux, 66 S 54, 18 juillet 1661. Le document original se trouvait dans les archives du notaire cadillacais Jean Fourtens.

Après les plaisirs des yeux et de l'esprit, ceux de la bouche se devinent plus aux appellations des offices situés au sous-sol qu'à la nourriture ou à la vaisselle qui a entièrement disparu du château. La visite du notaire indique une spécialisation des salles de l'office¹⁰⁷ avec, pour la préparation des repas, la *grande cuisine ordinaire de Monseigneur* et sa voisine, la *poutaquerie*, le garde-manger, le lieu de nettoyage, la *garde-vaisselle* et, pour les repas, la *salle du commun* et la *salle basse desdits offices*, des salles annexes réservées au vin (*sommeillerie*) et à la conservation des fruits (*fruitière*). L'architecte installa d'autres *offices* séparés des précédents et abritant des hardes (des domestiques ?), ainsi que *tous les utilz et autres choses nécessaires pour faire l'eau de Candale*. Ensemble, les infusions, quantité de fioles de verre et autres vaisseaux de terre propres pour mestre et tenir ladite eau. Ensemble un *mourtier de fer* et plusieurs autres choses qui seroient trop longues à inventorizés. Autant d'instruments qui permettaient l'élaboration de cet élixir miraculeux, selon Véronique Larcade¹⁰⁸, et qui rappellent ceux que prônaient le médecin suisse Conrad Gesner (1516-1565) dans ses *Quatre livres des secrets de médecine et philosophie chymique* traduits par son confrère Jean Liébault et imprimés à Lyon en 1593. En janvier 1619, Pierre de Bonnessies, avocat à Bordeaux et juge ordinaire du comté de Benauges, prêtait à sa mère, Jeanne Dissac, toute une série d'ustensiles pour faire cette eau, dont il avait hérité de son père Jean de Bonnessies, ancien procureur d'office d'Epemon mort en 1618¹⁰⁹ : *sçavoir en premier lieu, une chaudière avec son couvercle appelé baingmarie qui cert à faire l'eau de Candalle, quatre alemmbitz de verre, quatre chapes et quatre briquard aussy de verre, plus ung alenbic de cuivre avec sa serpentine qui cert à faire l'eau de vie et un grand père de balansses, ensemble le marc pesant sèze livres, plus ung petit coffret couvert de cuir rouge doré, avec ung petit père de balances et un marc pesant une livre ramply et entier sauf le sèziesme, plus la recette de ladite eau de Candalle, escripte en papier de la propre maing de feu Monseigneur François Monsieur de Candalle ainsi que ledit Bonnessies a dict, plus ung livre de raison dudit feu Bonnessies dans lequel est escripte aussy la recette tant de l'eau de Candale que de l'eau de vie, plus douze fioles, deulx desquelles sont ramplies de ladite eau de Candalle de la pesanteur de dix livres chescune ou environ*¹¹⁰. Ces objets constituaient le souvenir de l'évêque et savant François de Foix-Candale (1512-1594) qui menait aussi des expériences de blanchiment du mercure.

Le notaire Lagères indique encore *ladite grande cabve dudict chasteau, où estant y avons trouvé trente vieilles barriques diffoncées par un boult, avecq quantité de chebvrons et fils servant à attirer du vin, qu'est tout ce qu'avons trouvé dans dict cabve du chasteau, la pâtisserie, avec une petite cave au sud, l'ancienne sommeillerie et, enfin, la bucherie*. L'équi-

pement de ces pièces communes consistait essentiellement en tables en chêne ou en sapin, posées sur des tréteaux ou sur des pieds fixes, des bancs, trois maies et des couchettes ; sans doute le lieu de casernement des soldats de Conti. C'est finalement dans la description de la loge du concierge que se trouvent localisés quelques instruments de cuisine comme deux broches de fer, une *tresse* de fer et un grand timbre de cuivre jaune (laiton)¹¹¹.

Peu différent du traditionnel inventaire après décès du Grand Siècle¹¹², l'inventaire de Cadillac nous livre cependant une approche plus intime de la famille d'Epemon à travers les souvenirs que rencontra le notaire. Si l'absence des vêtements confirme l'éloignement des propriétaires, Lagères trouva des effets personnels entreposés essentiellement dans le *haut du galletas*. Premiers témoignages chargés de sentimentalité, les portraits de famille présentaient *trois petits enfans* sur la cheminée d'une chambre du *petit degré*¹¹³ mais surtout deux portraits de *feues Mesdames d'Espemon et de La Valette ensemble, cellui de Monseigneur, de Madame, de Mademoiselle et de Monseigneur le duc de Candalle dans le haut du galletas*, avec un *Portrait de Mademoiselle d'Orléans avecq un tapis de drap vert*¹¹² enfermé dans une caisse. Leur remise dans les greniers témoignait sûrement d'une protection contre d'éventuelles dégradations par les nouveaux occupants des lieux. Parmi les quelques hardes mentionnées, figurent en particulier les chapeaux du cardinal de La Valette, enfermés dans une caisse depuis la mort de leur propriétaire en 1639¹¹⁵. Enfin, le souvenir des exploits militaires de la famille nous apparaît avec : *Plus, trois grands drapeaux en forme de guidons, l'un d'eux de taffetas gris de lin à fleurs meslés d'argenterie et l'autre de taffetas feuille morte avec de la frange argentée*¹¹⁶.

Ainsi, l'inventaire du château de Cadillac, rédigé en 1652, constitue un document important pour la connaissance de cette prestigieuse demeure de la première moitié du Grand Siècle, et

107. F° 735-738.

108. Larcade, 2005, p. 129. L'eau de Candale était produite par les Augustins de Bordeaux : Loupès, 2001, p. 91. Voir aussi Labat de Savignac, 2004, p. 226, 13 et 14 avril 1711.

109. Voir l'inventaire après décès avec les instruments : Voir aussi A.D.Gir., 3 E 22227, f° 106, 12 septembre 1618.

110. A.D.Gir., 3 E 22221, 28 janvier 1619.

111. F° 738v°-739.

112. Pour une étude typologique, voir Baulant, 1980, p. 33-42.

113. F° 727.

114. F° 731 et v°.

115. F° 731. Voir aussi A.D.Gir., 3 E 22275, f° 158v°, 20 août 1650.

116. F° 734.

ce en dépit du déménagement partiel du mobilier, notamment des tapisseries qui avaient fait la réputation du lieu, et d'effets comme la vaisselle et les vêtements. Les circonstances d'alors imposaient la protection des meubles, ce que confirment, d'une part, un ordre du roi en faveur de d'Espéron contre lequel Condé voulait faire sauter le château ¹¹⁷ et, d'autre part, une lettre du duc : *Monsieur, j'ai appris tous les désordres que l'on a fait et que l'on continue dans ma maison de Cadillac, quoy que vous ne m'en ayés rien mandé, je vous fait cette lettre non seulement pour vous dire que vous avés tort de ne me l'avoir pas escrit may encore pour vous dire de faire sçavoir aux Sieurs de Lenet et de Sully que il ne puis souffrir sans ressentiment ses ruines que ma maison qui n'a point fait la guerre, qui a esté pillée n'y ruinée et que j'useray de mesme en celles de ceux qui m'ont pillé et fait pillé et ruiner mes maisons, que c'est manifeste contravention aux parolles qui m'ont esté données ; en un mot, je ne suis pas personne à estre tractée indignement et que j'ay de quoi m'en ressentir, ce que ie feray sans retardement, si l'on ne répare fait chés moy, j'useray de représailles* (17 novembre 1652) ¹¹⁸. Toutefois, nous ne pouvons pas

déterminer l'état des travaux que le duc entreprenait jusqu'à la veille de sa mort, la qualité des meubles les plus précieux et, par conséquent, une estimation de la fortune. Aussi, il nous est difficile de confirmer, ou de contredire, l'affirmation de Jean-Pierre Labatut selon laquelle : *Dans ces inventaires, on observe la faiblesse relative de la part contenue dans les châteaux de campagne y compris le duché, et la quasi-insignifiance quantitative des effets mobiliers qui occupent les appartements des châteaux royaux mis à la disposition des ducs et pairs. De plus, tandis que les inventaires des châteaux ruraux font presque uniquement état de meubles meublant et d'habits, les inventaires des hôtels parisiens font état d'une importante proportion de vaisselle d'argent, de bijoux, et, dans un faible rapport à l'ensemble, d'argent comptant* ¹¹⁹.

117. B.N.F., D.M., ms.fr. 4224, f° 454 et v° ; Welles, 1960, p. 141, note 28.

118. Cité par Welles, 1960, p. 141, note 28.

119. Labatut, 1972, p. 301-302.

Documents 120

(Folio) 714

« Aujourd'huy, vingt-septiesme du mois de janvier mil six cens cinquante-deux, par devant moy, a esté présent en sa personne François Dagar, escuier, sieur de Sauvagnac, cappitaine mageor, commandant dans le château et ville de Cadillac pour Monseigneur le duc d'Espéron, lequel a dict et déclaré que ce jour'huy, environ l'heure de midi, seroit arrivé en la présent ville, le sieur de Jeully, gentilhomme ordinaire de Monseigneur le prince de Conti, lequel se seroit adressé audict sieur Dagar auquel il auroit représenté qu'il avoit ordre et commission de mondict seigneur le prince de Conti de se saisir dudict chasteau et ville, et cy mettre en garnison le nombre de cinquante hommes et cy bailler les ordres nécessaires pour la deffense, sureté et conservation de ladicte ville et chasteau par lequel ordre est enjoint audict sieur

(Verso)

de Sauvagnac de remestre entre les mains dudict sieur de Jeully tant ladicte ville que chasteau, à la charge toutesfois par ledict sieur de Jeully de faire faire description et inventaire de l'artillerie et munition de guerre et autres choses qui se pouvoient trouver dans ledict château ainsin qu'il a fait aparoir de ladite ordonnance dattée du vingt-troixiesme du présent mois, signée de mondict seigneur le prince de Conti et Merlet de La Tour, son secretaire, laquelle dicte ordonnance demurea jurée au pied de ses présentes pour servir à telles fins que de raison, conformément à laquelle ledict sieur de Sauvagnac déclare audict sieur de Jeully à ce présent qu'il est tout prest d'obéir aux ordres de mondict seigneur le prince de Conty en par lui préalablement faisant faire description et inventaire de tout se qui se trouvera dans ledict chasteau s'en

(Folio) 715

chargeant suivant le susdict ordre ce que ledict sieur de Jeully lui auroit vollontairement accordé. Et deffait, avons proceddé à la faction dudict inventaire comme s'ensuit.

Fait dans ledict château de Cadilhac, après midy, en présences de M. Jean Louis Darche, procureur d'office dudict Cadillac, sieur Jeannois Renné, marchand et Jean Mahinx, clercq, tesmoins.

JULLY, SAUVAIGNAC, DAGARS

Premièrement, nous sommes ascheminés sous une gallerie dudict château qui regarde du costé

(Verso)

du parcq, dans laquelle avons trouvé quatre pièces d'artillerie de fonte ¹²¹, montées sur trois afusts neuf, de quatre à cinq livres de calibres ¹²².

Plus, trois paires avantrains, deux paires de grosses roues et trois de petites roues ferrées, ensemble trois autres petits paires non ferrées.

Plus, six pièces de bois servant de chevaletz.

Plus, ung balustre de fer qui a servi autres fois à la fontaine du grand jardin.

Et d'illecq, serions sourtis de ladicte gallerie et entrés sur une terrasse du costé dudict parcq, sur laquelle s'est trouvé une grosse pièce de canon de fer avecq son afust de dix-huit à vingt livres ¹²³ de balle ¹²⁴.

Et ce fait, serions entrés dans la cour dudict chasteau, dans laquelle avons trouvé à costé de l'entrée d'icelle, deux petites pièces de canon de fer, de quatre livres ¹²⁵ de balle sans afust.

Et de ladicte bassecour, serions allés et entrés

(Folio) 716

sous la gallerie du costé de la ville, dans laquelle avons trouvé vingt-six pièces de fonte de campagne, avecq leurs afusts, d'une à deux et à trois livres ¹²⁶ de balle.

Plus, onze petites pièces avecq leurs afusts de fonte nommées orgues ¹²⁷.

Plus, une petite pièce de fonte avecq son afust d'environ six livres ¹²⁸ de balle.

Plus, trois perriées de fer.

Plus, cinq roues de bois sans ferreux.

Plus, cinq cens bouletz de fer de divers calibres.

Plus, deux gros cables servant à lever des poutres.

Plus, une autre petit cable servant à mettre vin en cabve.

120. Pour faciliter la lecture tout en conservant l'orthographe originelle, nous avons introduit une ponctuation et mis des majuscules aux noms propres et des caractères italiques pour les titres des sujets et les compléments d'abréviations.

121. La fonte de fer plus solide, mais la coulée plus délicate.

122. Entre 2 et 2,5 kilogrammes, soit un calibre de 84mm.

123. Canon opérationnel, 10kg approximativement à 150mm,

124. Munition.

125. 2 kg, 84mm.

126. 1 à 1,5kg, environ des calibres respectifs de 70 et 80mm.

127. Un même affût portait un grand nombre de canons : Figuiet, 1867-1871, tome 3, p. 315.

128. 3 kilogrammes soit 96 millimètres.

Plus, ung autre grand cable avecq son palan de fer.
 Plus, quinze cordes toutes neufves servant de trait.
 Plus, sept quintalz quarante-trois livres de mèche ¹²⁹.
 Plus, six quintalz quatre-vingt-cinq livres de poudre en six barils.

(Verso)

Plus, trente piques ferrées.
 Plus, vingt-un picq de fer servant à pionner ¹³⁰.
 Plus, deux aimes (?) servant à lepyver des poultres.
 Plus, deux douzaines de pelles de bois.
 Plus, cinq lanternes avecq leurs foulloirs ¹³¹ servant à l'artillerie, qu'est tout ce qui s'est trouvé sous ladicte gallerie, et laquelle a esté tout à l'instant fermée à clefs par le sieur Gondin.

Et d'illecq, nous serions ascheminés sur la terrasse qui regarde du costé de la ville, sur laquelle avons trouvé une grosse pièce de canon de fer, de mesme que celui qui s'est trouvé sur la terrasse du costé du parcq. Et ce fait, serions montés au hault d'une gallerie qui regarde du costé de la rivière, dans laquelle avons trouvé cent cinquante-six mouquets tous montés.

Plus, cent quinze canons de mousquet qui ne sont pas montés, parmi lesquels il en y a quelcun sans cullage.

Plus, douze paquets de bois de biscaie ¹³² servant

(Folio) 717

à faire picques, fort beaux. Ensemble deux paquets de bois de drappeaux fort beaux.

Plus, quarante-cinq picques avecq leurs fers dorés, fort belles et toutes neufves.

Plus, sept courceletz avec leurs casques, partie deslabvées noires, grisées, dorées et autres.

Plus, vingt-deux paires d'armes ¹³³ complètes, qu'est tout ce qui s'est trouvé dans la susdite gallerie, et laquelle a esté tout à l'instant fermée à clef. Et attendu qu'il est désia heure tarde, avons suspenddu la continuation du présent inventaire jusques au jour du lendemain. Et néanlmoins, a octroïé acte ausdits sieurs de Jeully et Sauvaiggnac de ce dessus.

Faict dans ledict château, ledict jour vingt-septième janvier audict an, en présances desdicts sieurs Darce, Renné et Mahinx, tesmoins.

JULLY, SAUVAIGNAC DAGARS, BECHEU, INGONDIN.

Et advenant le lendemain vingt-huitiesme dudict

(Verso)

mois de janvier, audict an mil six cens cinquante-deux, pardevant moy dict notaire et tesmoins basnômés, ont esté présans en leurs personnes lesdits sieurs de Jeully et Sauvaiggnac, lesquels m'ont requis comme autres fois de vouloir procédder à la faction et continuation dudict inventaire, ce que leur aurois accordé de faire, et deffaict, nous serions transportés dans ledict chasteau où estans, serions montés dans un magasin qui est au-dessous la sainte Chapelle dudict chasteau, dans lequel avons trouvé ce qui s'ensuit.

Premièrement, cent quarante-trois arquebutz à rouet et partie à mousquet.

Plus, sept canons de mousquet.

Plus, dix arquebutz à crocq ¹³⁴.

Plus, dix-huit arquebutz en façon de demi-mousquets et montées à l'antique ¹³⁵.

Plus dix petits meschans canons de peitrinailes ¹³⁶.

Plus, trente-deux pièces de fonte servans à mestre aux goutières dudict chasteau, fort grandes.

Plus, six fauconneaux ¹³⁷ de fer, avecq leurs afusts de fer, à sept et huit pieds de long.

Plus, deux autres fauconneaux sans afutz de mesmes que les susdits.

(Folio) 718

Plus, soixante-quatre halebardes et javelines.

Plus, trente arbalestres avecq leurs estocqs.

Plus, trois pétars ¹³⁸ de fonte avecq ses madriers.

Plus, treize grandes picqz de fer sans manche.

Plus, trois grands pilons de fer à battre poudre.

Plus, douze demi-corps d'albâtre aproschant du naturel jusques leurs pied.

129. Mèche d'amorçage.

130. Vraisemblablement instruments servant aux terrassements.

131. Il s'agit d'une lanterne qui servait à mettre la poudre et le boulet dans le canon par la bouche, et le fouloir qui tassait la charge.

132. Fusil de rempart.

133. Armures.

134. Equivalent à la fourquine, le bâton était muni d'une fourche à deux dents à une de ses extrémités et était planté verticalement pour poser le canon de l'arquebuse lors du tir.

135. Sans doute des arquebuses d'ancien modèle, c'est-à-dire à mèche.

136. Petits canons portatifs tirés à hauteur de la poitrine.

137. Dans les *six calibres de l'artillerie de France* (Figuier, 1867-1871, tome 3, p. 357), il s'agissait d'un canon long de 6 pieds 4 pouces (2,10 mètres) et pesant 200 kilogrammes et d'un calibre de 40 millimètres.

138. Cylindre de bronze servant à faire sauter les portes et encastré dans une table de bois de chêne (madrier).

Plus, unze autres petits de mesmes que les susdits.

Plus, deux petits arquebuses à crocq ¹³⁹ de fonte.

Plus, un gros cable presque neuf servant à lever les poultres pour ledict château.

Plus, une table avecq son pied de pierre de caillou en façon de marbre meslé, fort belle.

Plus, six châssis, autrement croisées, avec les verres des vitres.

Plus, vingt-six grandes consolles de fer qui sont servi autres fois de balustres aux fontaines du jardin.

Plus, soixante-dix courcelets de fer.

Plus, deux modelles de chappiton.

(Verso)

Plus, le modèle d'ung portal.

Plus, un pespitre de bois de noier, faict en menuiserie.

Plus, quinze gros rouloirs de marbre d'environ ung pied et demi de long.

Plus, une pièce de bois de benne, d'ung pied de long et autant en carré.

Plus, huit quintalz vingt-huit livres de poudre, sçavoir cinq cens quarante-huit livres à mousquets et le restant qu'est cens huitante livres poudre fine.

Plus, ung balustre de bois painct qui a servi autres fois à un buffet.

Plus, un gros paires de chenets jaunes.

Plus, deux quintalz de mèche.

Plus, deux belles monstres de pierre.

Et d'illecq, sommes allés dans le domme qui regarde vers ladite ville joignant la susdicte chambre, dans lequel avons trouvé un paire de landier de fer, rompus.

Plus, une table de bois de sapin avecq ses tréteaux et deux bancqs.

Plus, un bois de lict, une couchette, trois mathelas, trois couverthes, sçavoir une Castellonne, l'autre

(Folio) 719

de Thoulouze et une autre méchante commune.

Plus, une paillasse, deux traversiers et une chaire à bras garnie de cuir doré.

Plus, une chaire de garderobbe, garnie de velours bleu.

Plus, un chandellier de fonte.

Et ce fait, nous sommes ascheminés dans la gallerie qui regarde du costé du parcq, dans laquelle avons trouvé le nombre de cinq cens cuirasses pour cavaliers, complètes.

Plus, quarante-trois tables de Flandres de bois de sapin, avec un théâtre qui a servi autres fois aux comédiens.

Plus, deux tables avecq ses tréteaux, l'une desquelles sert de buffet.

Plus, deux châssis à vitres et un banq servant au mestier de charpentier qui est tout ce qui s'est trouvé dans la susdite gallerie. Et laquelle avoit esté tout aussi tost fermée à clef par le sieur Gondin.

Après quoy, il nous avoit conduitz dans un petit magasin fermé de tables qui est au-dessous la gallerie du costé de la ville, dans laquelle avons trouvé

(Verso)

une poutre de fonte et deux vieux orloges avecq toutes leurs roues et autres garnitures.

Plus, un soufflet servant à un orphèvre.

Plus, dans un coing dudict magasin, s'est trouvé plusieurs gros clous et autre vieille feraille qui ne meritte bonnement d'estre inventorisé.

Plus, un grand lien de fer, faict en carré.

Plus, six picques.

Plus, ung beaudet autrement lict de campagne.

Plus, le châssis d'une croisée avecq sa serrure sans vitre.

Plus, neuf enclumes de fer servant au mestier de fourgeron.

Plus, quatre halebardes, l'une desquelles n'est point manchée.

Plus, deux gros mails de fer et six gros marteaux de mesmes, servant à tirer pierre.

Plus, trois coïgnées et quatre arminettes, le tout de fer.

Plus, cinq rabots, deux guiltaunes ¹⁴⁰ et deux fuilliez ¹⁴¹, servant aux mestier de charpentier et menuisier.

Plus, un gros marteau de fer.

(Folio) 720

Plus, douze grandes pièces de bois noir, servant aux menuziers pour faire des planchers en partage.

Plus, un essieu de fer servant à une charrette.

Plus, quatre vieilles hasches.

Plus, cinq bessegues ¹⁴² de fer et douze feuilles de mesmes, servant au mestier de charpentier.

Plus, six grands bronchets de fer.

Plus, trois bonarlines et quatre anneaux servant pour des barriques, le tout de fer.

139. Sans doute la fourquine.

140. Les guillaumes constituent un type d'outils à fût dont le fer occupe toute la largeur du fût.

141. Nous pourrions penser aux feuilletts, lames de scie.

142. Bésaiguë.

Plus, six cercles de fer avecq douze feuilles, servant aussi pour des barriques, qui s'est trouvé le tout dans un vieux coffre avecq d'autre méchante ferraille qui ne mérite du tout d'estre inventorisé. Ensemble, s'est trouvé dans ledict coffre deux cizeaux servant au mestier de charpentier.

Plus, trois celliers servant à trainer les chariots

Plus, quatre grandes chaines de fer, les deux desquelles servent à un pont-levis et les autres en barrière.

Plus, une autre chesne de fer avecq un arcq attaché à icelle qui sert pour un petit portal de pont-levis.

(Verso)

Plus, trois monceaux de chesne de fer avecq ses anneaux.

Plus, un gros pierrié de fer avecq trois boulons servant d'avanttrains et trois cercles, le tout de fer.

Plus, avons trouvé dans le mesme magasin un vieux coffre dans lequel il i a trois meschantes ferrures et quelques vingtaine de feuilles de fer, servant aux afusts de canon.

Plus, deux sceaux avecq leur ferrure et trois mourtiers de fer.

Plus, six gros cables qui servant à monter les poutres aud château.

Plus, un autre petit cable fort uzé.

Plus, un casque de fer.

Plus, quatre vollées de carrosse avecq leurs ferrure.

Plus, huit cordes servant de traits, toutes neufves.

Plus, une sie de fer avecq son afustz servant à sier du marbre.

Plus, une mouschette de fer ; qu'est tout ce qui s'est trouvé dans le susdict magasin, lequel a esté tout à l'instant fermé à clef. Et asuite de faire, nous serions

(Folio) 721

ascheminés dans le grand cors dudict château et dans la grand salle qui est à l'entrée d'icellui à main droicte, où estans y aurions trouvé un grand et beau père de chenetz jaulnes, avecq une tresse de fer, ensemble une pelle et une fourchette servant au foier de ladite salle.

Plus, une longue table de bois de noier, fort belle, à ralonges.

Plus, une autre longue table de bois de sapin avec son pied de bois de chesne fait en menuiserie.

Plus, deux beaux et grands timbres de cuivre rouge.

Plus, deux grands chandeliers de salle, paints.

Plus, six bancqs, sçavoir deux de velours verts, plus autres rompus et de cuir de Roussi.

Plus, dix-sept chèzes de diverses couleurs ; qu'est tout ce qui s'est trouvé dans ladict grand salle de laquelle estans sortis et entrés dans l'antichambre d'icelle et appartement qui regarde du costé de la terrasse du parcq, dans la cheminée

de laquelle, avons trouvé ung grand et beau père de chenetz jaulnes, sur lesquels les armoiries de mondict seigneur sont empreintes.

Plus, un paire de tenailles de fer, avecq des boutons jaulnes.

Plus, un chandelier de bois paint, de mesme que ceux qui sont inventorisés.

(Verso)

Plus, une petite table carrée de bois de noier.

Plus, s'est trouvé dans un corroir qui est à costé de ladict chambre un buffet de bois de noier.

Et ce fait, serions entrés dans une petite chambre qui est à costé de la susdite et dans laquelle mondict seigneur a acoustumé de coucher, dans laquelle s'est trouvé un beau père de chenetz jaulnes où les armes de mondict seigneur sont empreintes, avecq une pelle et un paire de tenailles, le tout de cuivre jaulne, servant au foier.

Plus, un châlît complet.

Plus, une belle table de bois de noier, faite en menuiserie, à ralonge.

Et de ladict chambre, serions entrés dans un petit cabinet qui est joignant la susdite, appelé le prie Dieu de mondict seigneur, où s'est trouvé un restable doré dans lequel sont enchassés treize petits tableaux fort beaux, qui représentent la *Mort et Passion de Jhésus-Christ*, avecq ung bancq de bois de noier, servant à se mestre à genoux audevant ledict prie-Dieu.

Plus, un grand et beau chandelier de christal qui est attaché dans ledit cabinet avecq un cordon de soye, lequel sert de lampe.

Et d'illecq, nous sommes ascheminés dans une autre grande chambre dudict appartement

(Folio) 722

qui regarde du costé du parcq, dans laquelle avons trouvé ung autre beau père de chenetz de mesmes que les susdits, avecq sa pelle de fer et tenailles qui est tout ce qui s'est trouvé dans ladict chambre de laquelle estans sortis et entrés dans le garderobbe d'icelle où estans, y avons trouvé ung paire de chenets fort beaux, avecq une tresse de fer.

Plus, un bois de couchette avecq deux tables.

Et ce fait, estans sortis dudict appartement, nous serions ascheminés dans un autre qui est à costé gauche de l'entrée dudict chasteau et estans entrés dans une chambre appelée la petite salle, avons trouvé dans icelle un grand paire de chenets jaulnes avecq des colombes au haut d'iceux. Ensemble une fourchette et un paire de tenailles de fer, avecq des boutons jaulnes.

Plus, deux grandes et belles tables à ralonges de bois de noier.

Plus, une autre table de bois de sapin, sans tréteaux.

Plus, une autre longue table de bois de sapin avecq ses tréteaux de bois de chesne et un meschant bancq de bois de chesne, avecq un chandelier de salle paint, qui est tout ce qui s'est trouvé dans ladict salle.

(Verso)

Et par ce qu'il est désia heure tarde, avons discontinué la faction dudict inventaire et remis la continuation d'icellui au jour de demain et néanmoins j'ai, notaire susdict, ay octroïé acte comme autres fois ausdits sieurs de Jeulli et Sauvaignac de ce dessus. Faict dans ledict chasteau en présance des susdits tesmoins.

JULLY, SAUVAIGNAC DAGARS, BECHEU, INGONDIN.

Et advenant le lendemain vingt-neuviesme dudict mois de janvier, audict an mil six cens cinquante-deux, pardevant moy dict notaire et susdits tesmoins, ont esté présants lesdits sieurs de Jeulli et Sauvaignac, lesquels comme autres fois m'ont requis de voulloir continuer la faction dudict inventaire et qu'à ces fins, moi dict notaire et susdict tesmoins présents à nous transporter dans ledict chasteau, ce que leur ay octroïé et, deffait, nous estans transportés dans

(Folio) 723

ledict chasteau où estans, serions entrés dans une chambre appelé la chambre blanche, qui est tout joignant la petite salle basse, où estans y aurions trouvé ung paire de chenetz jaunes avecq les armoiries de mondict seigneur et un paire de tenailles de fer avecq des boutons jaulnes servant au foier de ladict chambre.

Plus, une table de bois de noier à ralonges.

Plus, une petite table de bois de sapin, carrée.

Plus, sept pièces de tapisseries de Rouan.

Et ce fait, somme entrés dans une antichambre du costé de la ville, dans laquelle avons trouvé ung paire de grands chenetz jaulnes.

Plus, une pelle et un paire de tenailles de fer servant au foier de ladict chambre.

Plus, une petite table de bois de sapin ; qu'est tout ce qui s'est trouvé dans ladict chambre de laquelle estans sortis, ledict sieur Gondin, concierge, nous auroit conduits dans un cabinet qui est à costé de ladict chambre, appelé le cabinet doré, dans lequel avons trouvé plusieurs tableaux de divers poutraicts.

Plus, trois tableaux dorés en forme de miroirs.

Plus, un petit paire de chenets jaulnes fort

(Verso)

fort beaux sur lesquels les armoiries de mondict seigneur sont empreintes.

Plus, deux tables sçavoir l'une peinte façon de la Chine.

D'un restable de benne.

Plus, un miroir dont la glace est enfoncée dans une manière de restable de benne.

Plus, ung bancq de Roussi.

Plus, quatre chaises sans bras, sçavoir trois de velours vert et une de cuir doré.

Plus, deux escabeaux plians, l'un vert et l'autre bleu ; qu'est tout ce qui s'est trouvé dans ledict cabinet doré. Apprès quoy, ledict sieur Gondin nous auroit conduit dans le dome qui regarde du costé du pont de ladite ville, dans lequel avons trouvé ung paire de landiers de fer avecq une fourchette aussi de fer.

Plus, deux bois de couchette.

Plus, une table de bois de noier à ralonges avecq un bancq.

Plus, deux paillasses, trois mathelas, deux traversiers, quatre couverthes, sçavoir deux de Castelonne et l'autre commune.

Plus, un pavillon de damas jaulnes et vert, ensemble un chandelier de cuivre.

Et d'illecq, serions allés dans une autre chambre appelé la chambre du pavillon

(Folio) 724

qui sort sur la terrasse du costé de la ville, où c'est trouvé un paire de chenetz jaulnes, marqués des mesmes armes avecq la pelle et fourchette de fer.

Plus, un grand timbre de cuivre rouge.

Plus, un châlît de bois de noier, garni d'une paillasse, deux mathelas, un traversier et deux couverthes.

Plus, une garniture de lict de fustaine à double pente, damasé.

Plus, neuf pièces de tapisserie de Rouan qui sont tant dans ladict chambre que garderobbe d'icelle.

Plus, quatre bancq de Roussi.

Plus, huit chaises, sçavoir deux à bras et six autres sans bras de velours vert.

Et au mesme instant, serions entrés dans ledict garde-robbe dans lequel avons trouvé un châlît, paillasse, mathelas, traverssier, couverthe avecq la garniture dudit lit de fustène blanc à grain d'orge et deux chandeliers d'arain.

Plus, une table de bois de noier où il ya a plusieurs tirettes.

Plus, une meschante chèze de garderobbe couverthe de velours vert ; qu'est tout ce qui s'est trouvé dans ledict garde-robbe duquel estans sortis, ledict sieur Gondin nous auroit conduits au hault dudict château et dans une chambre du pavillon qui est du costé de la ville, dans laquelle avons trouvé un paire

(Verso)

de chenetz jaulnes fort beaux, avecq les armoiries de mondict seigneur, une pelle et un paire de tenailles de fer.

Plus, une paillasse.

Et dans le garderobbe de ladicte chambre, avons trouvé un petit paire de chenetz fort beaux, marqués des mesmes armes.

Plus, un bois de lict et une table d'ardoise carrée avecq deux autres tables.

Plus, quatre chaires.

Et ce fait, serions estés conduitz dans une chambre de l'apartement de la Reyne, dans laquelle avons trouvé ung pair de chenetz fort beaux, marqués des mesmes armes avecq une pelle et un paire de tenailles de fer.

Plus, un grand chandellier de salle.

Plus, deux tables et ung bancq garni de mocquade.

Plus trois chaises ; qu'est tout ce qui s'est trouvé dans ladicte chambre de laquelle estans sourtis, serions estés conduits dans le cabinet des miroirs qui est à costé de la susdicte antichambre, dans lequel avons trouvé un petit paire de chenetz fort beau avecq les armes de mondict seigneur.

Plus, soixante-seize tableaux qui représentent les *Deffuncts rois et reynes de France*, fort beaux, et deux miroirs qui sont enchassés à chasque costé de la cheminée dudict

(Folio) 725

cabinet, laquelle avecq tout le restant dudict cabinet est lambrissé de bois de noier, fait en menuiserie, fort beau et dans lequel cabinet, avons aussi trouvé un bois de lict.

Plus, un bancq façon de lict de rapport, une paillasse, trois mathelas et deux traverssiers.

Plus, cinq chaises, les trois à bras, l'une garnie de velours vert, l'autre de cuir doré et la dernière de cuir de Roussi.

Plus, une table.

Et ce fait, nous serions ascheminés dans les deux salles dudict appartement, dans lesquelles s'est trouvé un grand paire de chenetz avecq les armes de mondict seigneur et une fourchette de fer.

Plus, deux chandelliers de salle, de bois paint.

Plus, un bancq garni de mocquade.

Plus, trois chaises de diverses couleurs.

Plus, une table brizée.

Et à mesme instant, nous serions ascheminé dans la salle de l'appartemen du Roy, dans laquelle, avons trouvé ung paire de chenetz de mesme que les susdits, avecq un paire de tenailles de fer et une pelle.

Plus, une longue table de bois de noier à ralongs.

Plus, deux chandeliers de salle, de bois doré.

Plus, six châssis sçavoir quatre à bras, garnis de velours vert et les autres de Roussi.

Plus, quatre tables et un billard.

Plus, un bois de tabernacle de garderobbe.

Plus, une tresse de fer qu'est tout ce qui s'est trouvé dans

(Verso)

ladicte salle de laquelle estans sourtis, ledict sieur Gondin nous auroit conduits dans l'antichambre dudict appartement, dans laquelle avons trouvé un grand et beau paire de chenetz avecq les mesmes armes de mondict seigneur.

Plus, deux fourchettes de fer et un chandellier de salle.

Et ce fait, sommes entrés dans la grand chambre du pavillon, appelé la chambre du Roy, dans laquelle avons trouvé un paire de chenets avecq une pelle et fourchette de fer, et dans le garderobbe de ladicte chambre, avons aussy trouvé une autre paire de chenetz fort beaux, avecq les armes de mondict seigneur. Et à mesme instant, nous serions ascheminés dans une petite chambre où Madame souloit logée, dans laquelle avons trouvé un petit paire de chenetz, avecq les mesmes armes, ensemble une pelle et paire de tenailles de cuivre jaulne.

Plus, deux tables et un bancq qu'est de la suite d'un lict en drap d'Espagne qui sera sy après inventozé ; qu'est tout ce qui s'est trouvé dans ladicte chambre de laquelle estans sourtis, aurions esté conduits par ledict Gondin dans une chambre appelée la Rocquelaure, dans laquelle avons trouvé un paire de chenets jaulnes tous rons.

Plus, trois chaises, sçavoir la première de velours, la seconde de mocquade vieille et la dernière de cuir doré.

Plus, un châssis de table.

Plus, un bancq couvert de cuir de Roussi.

(Folio) 726

Plus, une chaise sans bras, garnie de velours vert.

Et dans le garderobbe de ladicte chambre, avons trouvé un cabinet de bois de sapin à trois estages, sans serrures.

Plus, un bois de couchette.

Après quoi, aurions esté conduits par ledict sieur Gondin dans une petite chambre qui est à costé d'un courroir du costé du parcq, dans laquelle avons trouvé un paire de chenetz de fer.

Plus, un bois de couchette avecq deux mathelas, un traverssier et une couverte commune, avecq un pavillon de damas feuille morte.

Plus, une table et un bancq garni de Roussi.

Plus deux chaises, l'une desquelles est couverte de velours vert et l'autre dorée.

Plus, une chaise de garderobbe qui est recouverte de toile.

Et à mesmes instant, nous serions ascheminés dans une autre chambre du courroir, appelée la chambre des tableaux, dans laquelle avons trouvé un petit paire de chenetz jaulnes, fort beaux, marqués des armes de mondict seigneur.

Plus, une pelle de fer.

Plus, un bois de couchette avecq une couche.

Plus, quatre chaises, les trois à bras et l'autre sans bras, les deux desquelles sont garnies de mocquade vieille, la troisième tout de bois et l'autre de velours vert.

Plus, ung escabeau de velours bleu.

Plus, une table.

Plus, une chaise de garderobbe de velours jaulne.

Plus, trois paillasses vuides.

(Verso)

Et ce fait, nous sommes transportés dans une autre chambre appelée la chambre de fleurs, dans laquelle avons trouvé un paire de petit chenetz jaulnes fort beaux, une pelle, un paire de tenailles et une fourchette.

Plus, un bois de lict.

Plus, une couchette avecq deux paillasses, deux traverssiers, trois couverthes, sçavoir deux de Castellonne et l'autre commune, fort vieille.

Plus, une table avecq quatre chaises et un escabeau de velours vert et un petit tabouret carré, garni de vieux velours.

Plus, la garniture d'ung lict de fustaine blanc, à grain d'orge.

De laquelle chambre, estant sourtis, aurions esté conduits dans une autre chambre appelée la chambre tannée dans laquelle avons trouvé un petit paire de chenetz jaulnes fort beaux, avecq les mesmes armes de mondict seigneur.

Plus, une petite pelle de fer, servant au foier.

Plus, un chalit de bois de noier et une couchette avecq deux paillasses, deux traverssiers, trois mathelas, deux couverthes avecq la garniture du lict de fustaine blanc.

Plus, une table et deux chaises.

Plus, un escabeau et une vielle chaise de garderobbe.

Et ce fait, nous sommes ascheminés dans une autre chambre haulte dudict pavillon, qui est sur le quartier de la reine, du costé de la ville, dans laquelle avons trouvé ung

(Folio) 727

paire de chenets rons en façon de coulombe, de cuivre jaune, avecq un meschant paire de tenailles de fer.

Plus, un bois de lict, avecq une paillasse, deux mathelats, un traverssier avecq une garniture de lict de drap d'Espagne bleu, parsemé de tapisserie à fleurs de soie.

Plus, sept sièges, quatre desquelles sont de la suite de susdict lict, et trois escaveaux plians couverts de drap, avecq une table.

Plus, dans la garderobbe de ladicte chambre, avons trouvé ung bois de couchette et une table avecq ses tréteaux.

Et d'illecq, nous serions ascheminés dans la chambre du petit degré et garderobbe d'icelle qui regarde du costé de la ville, où avons trouvé un paire de petits chenetz fort beaux, avecq deux paires de tenailles et une fourchette de fer, avecq des boutons jaulnes. Ensemble un tableau qui est attasché à la cheminée où sont les portraits de trois petits enfans.

Plus, un bois de lict et une couchette avecq deux paillasses.

Plus, six chaises à bras, partie desquelles sont couverthes de vellours et les autres de cuir de Roussi.

Plus, un vieux escabeau de damas rouge.

Plus, un autre petit tabouret carré, garni de mocquade.

Plus, une chaise de garderobbe, garnie de velours feuille morte.

Plus, la garniture d'un lict de fustaine à grain d'orge.

Plus, deux tables.

Et ce fait, an sourtant de ladicte

(Verso)

chambre, aurions esté conduits dans la chambre marquée D, dans laquelle avons trouvé un bois de lict avecq une paillasse, deux mathelas, un traverssier, une couverte, deux vieilles chaises. Ensemble une table et un tableau.

Plus, deux grands coffres fermant à clefs, sçavoir l'ung de bois de chesne et l'autre de ciprés.

Plus, sept cantonnières de lict à grain d'orge.

Plus, un missel couvert de marouquin rouge.

Plus, ung chauffelict tout de cuivre jaulne avec sept chandelliers de fonte, six plaquarts de mesme cuivre que lesdits chandelliers.

Plus, une pomme de pavillon de taffetas blanc en broderie de soye, et deux carreaux de velours.

Plus, deux fourreaux.

Plus, quatre couverthes de parade de fustaine à grain d'orge. Et par ce qu'il est désia heure tarde, avons discontinué la faction dudict inventaire jusques au jour de demain. Et néanmoins, j'ay, notaire susdit, ai comme autres fois octroyé acte ausdits sieurs de Jeulli et Sauvaigac de tout ce dessus. Fait en présance des susdits tesmoins.

JULLY, SAUVAIGNAC DAGARS, BECHEU, INGONDIN.

Et advenant le lendemain trentième dudict mois

(Folio) 728

de janvier audict an mil six cens cinquante-deux, pardevant moidict notaire et susdits tesmoins, ont comparu lesdits sieurs de Jeully et Sauvaigac lesquels m'ont, comme autres fois, requis de me vouloir ascheminés dans ledict chasteau pour parachever à inventorier tout ce qui reste dans icellui. Ce que leur avoir accordé de faire et, deffait, nous estants asche-

minés dans ledict chasteau où estans serions estés conduits au hault des gallettas d'icellui, dans tous lesquels avons trouvé ce qui s'ensuit.

Premièrement, vingt sièges de velours à la turque, à fonds d'argent avec franges d'argent et de soie, sçavoir deux à bras, six sans bras, six escabeaux plians et six tabourets carrés.

Plus, huit chaises de velours plain cremoisi rouge avec passement et crespine d'or et argent, sçavoir, deux à bras et six sans bras, et quatre escabeaux plians, le tout garni de drap d'or frizé. Et les trois chaises avec passement et crespine d'or et argent, et les quatre escaveaux avecq franges d'or et argent.

Plus, deux chaises, sçavoir l'une à bras et l'autre sans bras, et quatre escabeaux plians garnis de damas isabel, avec frange d'argent et soie noire.

Plus, trois chaises aussi garnies en damas isabel,

(Verso)

sçavoir une à bras et deux sans bras avecq passemen et frange d'or et argent.

Plus, deux chaises, sçavoir l'une à bras et l'autre sans bras, deux escabeaux plians et deux tabourets carrés, tous garnis de velours plain orangé avecq frange de soie.

Plus, deux chaises, une à bras et l'autre sans bras, deux escabeaux plians et un tabouret carré, le tout garni de velours bleu plain.

Plus, six chaises, sçavoir deux à bras et quatre sans bras, toutes garnies d'escarlante, sauf deux à bras qui sont garnies de broderie d'or et lesdites quatre avecq de la frange d'or.

Plus, deux grands bancs garnis de drap vert avecq de la broderie de velours isabel.

Plus, cinq chaises brisées, toutes garnies de velours, les unes plaines et les autres à ramages, sçavoir une rouge, une jaulne, une verthe, une thannée et une rousse qui est de peu de valeur.

Plus, trois bancs garnis de velours noir, sçavoir un brizé avecq son pasement autour et les deux autres garnis de passement d'argent, tous entourés de frange d'argent, quatre chaises sçavoir trois brisées et une à bras sans estre brizée, toutes garnies de pasement et frange

(Folio) 729

d'argent, avec trois aussi escabeaux garnis de velours noir, avecq franges d'argent.

Plus, treize escaveaux plians garnis de velours cramoisi, avec frange d'or et argent sauf d'ung.

Plus, deux petites tables de prie-Dieu brisée, l'une garnie de velours plain rouge et l'autre de vert avecq trois escaveaux brisés sçavoir un de toile d'or et les deux autres de velours jaulnes, l'ung plain et l'autre figuré.

Plus, trois chaises à bras, brisées sçavoir une de drap blanc, une de velours noir et l'autre garni de velours figuré noir à fond incarnat.

Plus, quatre escaveaux brisés sçavoir les deux figures noires et fond incarnat.

Plus, deux autres l'un desquels est garni de velours plain violet et l'autre desgarni.

Plus, deux chaises de garde-robe dont l'une à lasiette garnie de velours vert et l'autre garnie de drap blanc fort uzée.

Plus, deux globes, l'un terrestre et l'autre céleste.

Plus, une chaise de garde-robe à layette, garnie de velours couleur de pencée, avecq deux boudins, toutes garnies de mêmes velours.

(Verso)

Plus, un tapis de pied de Turquie fort rompu.

Plus, s'est trouvé dans une grande quaisse carrée huit garnitures de pommes de litz différentes.

Plus, quatre grans bancs garnis de brocatelle verte avecq or et argent, et frange de mesme.

Plus, trois chaises et quatre escaveaux plians, avecq frange d'or et argent, l'une desquelles chaise est brizée et à bras, garnie de pasemen d'or et argent de plus que les deux autres.

Plus, trois chaises et quatre escaveaux garnis de brocatelle rouge avecq or et argent, et mesme frange que dessus.

Plus, deux chaises de velours rouge, une de garde-robe, avecq un molet d'or et d'argent.

Plus, une chaise brisée de velours vert figuré.

Plus, deux vieux escabeaux plians garnies de drap d'argent frizé et deux grands bancs garnis de velours cramoisi.

Plus, neuf escaveaux plians garnis de drap d'or et argent et velours incarnat, et deux chaises de garde-robe brisées, l'une de velours rouge et l'autre de velours blancq avecq des franges de soie.

Plus deux grands bancs, deux chaises et six escabeaux, le tout garni de velours amarante avecq broderie d'or, argent et soie et la frange de mesmes.

Plus, six chaises, sçavoir deux à bras et quatre

(Folio) 730

sans bras, quatre escabeaux plians, le tout garni de satin rouge couleur de feu, jaune et blan.

Plus, une table sur laquelle s'est trouvé deux lits de fustaine complets à grain d'orge, avecq deux couverthes de parade, deux cantonnières, trois pentes et deux fourreaux de pilliers, quatre carreaux de velours sans houppes sçavoir deux tannées, un noir et le quatrième feuille morte, quatre écrans sçavoir trois brisées l'ung de Naples rouge avecq molet d'or et argent, ung de taffetas vert avecq molet de soie, ung de toile rouge et le

quatrième et dernier à châssis, garni de taffetas rouge, qui s'est trouvé le tout sur ladicte table couverte d'une couverthure de lin, toutes lesquelles choses ont esté remises sur ladicte table.

Plus, avons trouvé sur une autre grande table joignant la susdite un daix de velours noir, ung lict de damas noir, ung autre lict de velours à ramages aussi noir, fond incarnat avecq les rideaux de damas de deux verts, la couverthe de parade de taffetas piqué, ensemble une courtépointe de taffetas noir, finalement un soubassement de velours tanné, le tout fort uzé, toutes lesquelles choses ont esté aussi tost couvertes d'un dessus de toile.

(Verso)

Plus, deux tapis de pied de jonc marin et une d'icelle d'armes en rallié.

Plus, deux grans bancs et deux chaises sans bras garnie de velours vert.

Plus, deux chaises brisées, l'une de velours jaulne à ramages et l'autre de velours vert, seize escaveaux brisées, sçavoir onze garnis de velours vert fort vieil, trois de velours jaulne à ramage, ung de drap d'or et argent frizé et le seizième de velours vert.

Plus, s'est trouvé sur une longue table une pomme de pavillon, quatre vieux escaveaux de damas cramoisi, douze chaises façon d'escabeaux, garnies de trippes de velours à la Chine, quatre chaises sans bras garnies de sarge verte d'olive, une chaise brisée et trois escaveaux plians garnis de velours blanc, avecq une grande forme comme lict de repos, garnie de satin de Bourge, avec raie de plusieurs couleurs et ung petit agenouilloir garni de pareil satin que dessus qui est tout ce qui s'est trouvé sur ladicte grand table.

Plus, avons trouvé tant dessus que dessous une autre longue table du costé de la cour, ung lit de reppos avec son traversin, six grandes chaises et trois

(Folio) 731

tabourets carrés, le tout de velours violet en broderie de soie, sauf dudict lict et traversin qui sont de satin brodé comme les susdites chaises avecq un cabinet d'Almaigne dans sa caisse couverthe de cuir.

Plus, dans une longue quesse, s'est trouvé le *Portrait de Mademoiselle d'Orléans avecq un tapis de drap vert*.

Plus, sur une autre longue table du costé de ladicte cour, avons trouvé une longue quaisse, deux quérignons l'un en pupitre et l'autre servants de chandellic, et ung pied d'escran, le tout façon de benne, cinq petits tabourets carrés garnis de velours vert.

Plus, dans une autre petite quaisse, s'est trouvé les chapeaux de feu Monseigneur le cardinal de La Valette et dix chaises de garde-robe, sçavoir une garnie de vellours vert, une

de jaulne, une autre de blanc, une autre de velours noir, une de velours feuille morte, une de velours à fon incarnat figuré de noir, une de serge verte, cinq de pasement, une meschante de mocquade, une autre garnie de sarge violette et une recou-verthe de toile, ensemble une banaste remplie de pommes de litz blancs dorées.

Plus, le long du mur du costé de la porte, s'est trouvé six pourtraicts sçavoir les deux de feues

(Verso)

Mesdames d'Espemon et de La Valette ensemble, celui de Monseigneur, de Madame, de Mademoiselle et de Monseigneur le duc de Candalle.

Plus, douze chaises à la romaine, garnies de cuir de Roussi, sçavoir six à bras et les autres six sans bras.

Plus, un bois de lit renfermé dans un fourreau de cuir.

Plus, une table d'hostel avecq un petit degré paint servant depuis le chapier de ladicte table, desmonté.

Plus, une autre table servant de bureau, garnie de cour-dillacq vert.

Plus, deux petites cardennces ¹⁴³.

Plus, deux tables et un lit à sangles.

Plus, une quèse dans laquelle avons trouvé vingt boules de billard, trente billes d'ivoire et quelques boules de marbre avecq une tonne vuide et cinq verges verges de fer servant aux rideaux de fenêtres.

Plus, s'est trouvé dessus une autre longue table, du costé de la terrasse et joignant icelle, tout le bois servant au châssis de la table du grand billard qui sera après inventorisé.

Plus, un petit baril dans lequel sont toutes les avis pour assembler le susdit châssis.

Plus, quatre estuis de fer blanc dans lesquels il y a quatre panaches servant à un lict.

Plus, deux marins (?) remplis de pommes de litz partie

(Folio) 732

blanches et l'autre partie de doré et plusieurs courdons de daix, tant soie que fleuret (?).

Plus, un estui de chapeau de cuir.

Plus, un vieil fourreau de cuir de housse de lict.

Plus, une tenture de tapisserie de Rouen, en sept pièces.

Plus, cinq pièces de tapisserie d'Auvergne, de l'*Histoire de Josué*.

Plus, une chaise à laiette, garnie de vellours vert avecq un bourelet.

Plus, un paravan de la Chine en huit filletz représentant la *Création de l'homme* avecq un tableau qui représente *Jésus-Christ priant au jardin des olives*.

143. Crédences ?

Plus, sept grandes boithes remplie chacune de quatre bouquetz d'or, argent et soie servant à différants lits.

Plus, un lict de velours tanné, sçavoir les trois pentes fond et dorées venant ensemble les trois rideaux et deux cantonnières de damas cramoisi, à rondeaux avecq molet d'or et soie.

Plus, un vieux lict vert avec un petit pasement fort uzé.

Plus, deux tables brizées.

Plus, vingt-neuf mathelas sçavoir vingt-un de fustaine, six de satin, un rouge, un bleu movant, un blanc à fleurs, et trois de satin blanc, le tout couvert de toille

(Verso)

avecq deux couverthes de coutil fin et dix-huit traversiers et quatre couverthes.

Plus, un eschiquier marquetté avecq ses dames, des jouets, des poulles d'ivoire, un renard. Ensemble un jeu de taureau.

Plus, dans la dernière chambre du pavillon de la terrasse, avons trouvé dix-huit grans bois de lict, tous completz.

Plus, deux tabernacles de garderobbes.

Plus, quatre couchettes dont les deux se montent à avis, l'une des deux autres laqué et la quatrième comme un lict de reppos, assemblage de menuiserie, les dociers garnis de damas vert.

Plus, trois arbaestres, un sacq de laine et de la bourre lanice (?) pour deux mathelas, qu'est le tout dans une quesse decouvertte.

Plus, une longue manne de vieilles couverthures avecq quelques vieux traversin de meschant coutil et une paillasse plaine.

Plus deux cartelonnes et deux autres vielles couverthes.

Plus, un vieux pavillon de taffettas vert.

Plus, ung tableau où est représenté *Minerve*.

Plus, une autre tableau fort grand où est représtant *un cheval*.

Plus, la quesse du miroir du Cabinet doré avec six quesses vuides.

Plus, dix paillasses vuides servants à couvrir partie des meubles.

Plus, quatre balustres, sçavoir un argenté, l'autre argenté

(Folio) 733

et paint à fleurs et les deux autres dorés.

Plus, trois tabouretz carrés, garnis de velours jaulne à ramage de divers grandeurs, qu'est tout ce qui s'est trouvé dans lesdits galletas desquels estans sourtis, aurions esté conduits dans une chambre appellé la chambre rouge, laquelle est au-dessus ladicte salle du Roi, dans laquelle, avons trouvé deux bois de lict et une couchette.

Plus, trois paillasses, quatre mathelas, trois traversiers, trois couverthes parmi lesquelles on i a une vieille commune.

Plus, un lict de futaine à simple pente.

Plus, trois tables, l'une desquelles est sur des tréteaux.

Plus, trois chaises à bras, l'une couverte de vellours vert et les deux de cuir doré.

Plus, deux petits tabourets, l'un de mocquade et l'autre de velours bleu.

Plus, trois escaveaux sçavoir l'un de damas rouge, l'autre de vert et l'autre bleu.

Plus, la table du grand billart et le lict de satin rouge brodé, avecq les rideaux et couverte de droguet rouge et blanc ; qu'est tout ce qu'avons trouvé dans ladicte chambre rouge en sourtant de laquelle, ledict sieur Gondin nous auroit conduits au grand degré et dans une petite chambre qui est au-dessous la lanterne où nous avons trouvé quantitté de fort beaux tableaux qui seroient trop loms à

(Verso)

inventorizer à cause de quoy ladicte chambre a esté tout entièrement fermée à clef et cachetée de cire verthe avecq le seau de ladicte ville de Cadillac. Apprés quoy ledict sieur Gondin nous auroit conduits dans une autre chambre qui est au-dessus de la chambre de la Rocquelaure qui a esté désia inventorizée, dans laquelle avons trouvé deux grands paires d'armoires de bois de sapin, l'une ayant servi à mettre des armes et l'autre de bibliothèque dans l'une desquelles il y a plusieurs et divers vieux papiers et liasse.

Plus, ung grand bahut dans lequel il y a grand nombre de livres de divers vollumes presque tous neufs.

Plus, avons trouvé dans ladicte chambre, une autre armoire de bois de sapin dans laquelle il y a cinq fourreaux de pistolet, fort vieux.

Plus, deux paires de timballes.

Plus, un coffre de bois de noier dans lequel avons trouvé sept pièces de taffetas en forme de drappeaux, sçavoir cinq d'orangés avec des croix blanches et les deux autres romps servant de rideaux.

Plus, deux mainières (?) de credan de damas blanc en carré avecq chacun une dantelle d'argent doré tout autour.

Plus, une petite courtepointe de conton piquée.

Plus, un sachet de satin rouge et deux bourrelets.

Plus, trois petits carreaux blancs ; toutes lesquelles

(Folio) 734

choses ont aussi tost esté remise dans le susdit coffre.

Plus avons trouvé sur une table de bois de sapin qui est dans ladicte chambre, trois devant d'autel de damas blanc avecq des bandes rompues tout autour.

Plus, une nappe de conthon avec une broderie de satin bleu servant au saint autel.

(Folio) 735

Après quoi, serions dessendus au bas dudict chasteau et dans les offices où estans, serions entrés dans la grande cuisine ordinaire de Monseigneur où s'est trouvé deux grands landiers de fer et deux contractiers de fer servant à faire tourner les broches, ensemble deux plaques de fer jointes qui ont servi autres fois, d'une tresse au foier de ladicte cuisine.

Plus, trois grandes tables de bois de chesne avec ses trasteaux et deux bancs servans à ladicte cuisine.

Plus, une autre longue table de mesmes que les susdites, sans trateaux ; qu'est tout ce qui s'est trouvé dans ladicte grand cuisine de laquelle estant sourtis, serions antrés dans une autre cuisine joignant la susdite, apellé la poutaïque, dans laquelle avons trouvé trois tables de bois de chesne avecq cinq tréteaux, un bancq.

Et ce fait, sommes entrés dans une autre office tout joignant, où avons trouvé quatre tables avecq ses tréteaux de mesmes quatre aultres.

Plus, un vieux coffre avecq un gardemangé.

Plus, un crouchet de fer servant à pendre de la viande.

Et de là, en haut, serions allés dans une autre office à costé de la grande cuisine appellée la garde vaisselle où si est trouvé quatre tables avecq ses trateaux et un banq de mesme que les susdits.

Plus, une autre table sans trateaux.

Et incontinuant après, nous serions ascheminés dans une autre grande office

(Verso)

appellée la salle du comun, dans laquelle avons trouvé deux longues tables avecq leurs trateaux et deux bancs de mesmes que les susdits.

Et ce fait, sommes entrés dans la sommeillerie où s'est aussi trouvé trois tables avecq leurs trateaux et un banq, le tout de bois de chesne.

Plus, une grande mait servant à chappeller pain. Ensemble deux grands cabinets sans serrures, enchassés dans la muraille.

Et incontinant après, nous serions ascheminés dans une autre office servant ordinairement de fruitière à mondict seigneur, dans laquelle avons trouvé trois tables avecq les trateaux et un banq, le tout de bois de chesne.

Plus, une petite table carrée et une meschante couchette.

Plus, deux meschans paires de chenets de fer, l'un desquels à servi autres fois pour monter ceux d'argent, une pelle et un paire de tenailles, ensemble contenant.

Plus, un grand basin de cuivre jaulnes ; qu'est tout ce qui s'est trouvé dans ladicte office.

Après quoy, serions allés dans ung autre grand office joignant la susdicte, dans laquelle avons trouvé une longue table de bois de noier à ralongs.

Plus, deux autres longues tables avecq ses trateaux et quatre banqs de mesmes que celles qui sont dans les autres offices.

Plus, une autre table de bois de sapin avec les pieds de bois de chesne fait en menuiserie ; qu'est tout ce qu'avons trouvé dans ladicte office de laquelle, estant sourtis, serions

(Folio) 736

entrés dans la salle basse desdits offices qui est dessous la grande salle de mondict seigneur, où estant y aurions trouvé un paire de vieux landiers jaulnes.

Plus, deux maits servant à pestrire pain.

Plus, deux grands bancs de cuisine.

Plus, vingt-cinq tables de Flandres blanches.

Plus, un lict de charrette ; qu'est tout qu'avons trouvé dans ladite salle basse.

Après quoi ledict sieur Gondin nous auroit conduits dans le vieux corps de garde où nous aurions trouvé cinq bois de couchette de bois de noier.

Et ce fait, somme allés dans une autre office où c'est trouvé le nombre de quarante-neuf vieilles barriques deffonçées par un bould. Qu'est tout ce qui s'est trouvé dans icelle.

Soudain après, serions entrés dans une autre petite chambre à costé de la susdite, dans laquelle avons trouvé quantité de pièces de bois de noier, faite en menuiserie, en forme de croisées qui ont servi autres fois de cabinet au garde-robe pour mestre des hardes.

Et de là en haut, aurions esté conduitz dans une autre petite office qui est du costé du parcq, dans laquelle avons trouvé tous les utilz et autres choses nécessaires pour faire l'eau de Candalle. Ensemble, les infusions, quantité de fiolles de verre et autres vaisseaux de terre, propres pour mestre et tenir ladite eau. Ensemble un mourtier de fer et plusieurs autres choses qui seroient trop longues à inventorizés.

Et ce fait, aurions esté conduits dans une autre petite office

(Verso)

servant de garderobe à mondict seigneur où avons trouvé un petit lict garni d'une tapisserie, un mathelas, ung traverssier et une paillasse remplie.

Plus, trois longues et grandes tables avecq ses trateaux, de mesme que celles qui sont dans les cuisines et une petite table de bois de noier.

Plus, une autre petite table de bois de sapin apuyée contre une croisée de fenestre soutenue par un crouchet de fer ; qu'est tout ce qu'avons trouvé dans ladicte office de laquelle estans sourtis, nous serions acheminés dans la grande cabve dudit chateau, où estant y avons trouvé trente vieilles barriques deffonçées par un bould, avecq quantité de chebvrons et fils servant à attirer du vin ; qu'est tout ce qu'avons trouvé dans

dict cabve au chateau, de laquelle serions montés dans la cour dudit chateau et entrés dans une chambre du pavillon qui regarde du costé de la forge et dudit parcq, dans laquelle avons trouvé vingt quintalz soixante livres de mèche.

Plus, quatre barriques deffonçées par un bould.

Plus, cent-six tables de Flandres blanches et prestes à mestre chambre.

Plus, un bancq servant au mestier de menuzier ; qu'est tout ce qu'avons trouvé dans ladicte chambre, an sourtant de laquelle, nous serions ascheminés et dessendus dans une autre office dudit chateau, dans l'appartement du costé de la ville appelée la patisserie, dans laquelle avons trouvé un cabinet de bois de noier à six estages sans aucune serrure.

Plus, une grande met servant à pestrire pain.

Plus, deux grandes tables de bois de chesne avec les trateaux et deux petits meschans coffres qui servent de cabves.

Folio 737 inexistant

(Folio) 738

Plus, dix-neuf quintals soixante livres de mèche.

Plus deux grandes et belles monstres de pierre.

Plus un paire de coutractiers en forme de landier de fer, servant pour la routisserie, qu'est tout ce s'est trouvé dans cet office.

Après quoi, aurions esté conduitz dans une petite cabve tout joignant la susdicte office, dans laquelle avons trouvé sept quintals soixante livres de poudre à mousquet. Ensemble cent livres dans un baril, lesquelles sont trouvée gastée.

Plus, trois quintaux quinze livres de balle à mousquet ; qu'est tout ce nous avons trouvé dans la petite cabve, au sourtir de laquelle serions entrés dans une autre office qui a servi autres fois de someillerie, dans laquelle avons trouvé une grande poille à frire telle quelle.

Plus, quatre tables de bois de chesne avecq leurs tréteaux. Ensemble quatre chebvrons servant à attirer vin. Et ce fait, sans nous divertir ailleurs, nous serions acheminés dans la bucherie dudit chateau, où nous aurions trouvé environ le nombre de quatre brassées de gros bois et vingt-cinq faits de latefeuille et douze tables de bois.

Plus, quatre tables de bois de chesne sans trateaux ; qu'est tout ce qu'avons trouvé dans ladicte bucherie de laquelle étant sourtis, serions entrés dans les offices où loge le sieur Gondin, consierge, dans lesquelz avons trouvé un grand coffre fait à l'antique, dans lequel il y a quarante-trois linseuls de toille de crin demi uzées, cy compris ceux qui sont dans les lits de messieurs les commandants dudit chateau.

Plus deux pelles et deux paires de tenailles, le tout de cuivre jaunes.

(Verso)

Plus, quatre tableaux qui ont esté faitz pour orner ladicte sainte chappelle.

Plus, s'est trouvé dans susdict coffre une laiette couverthe d'une peau rouge parsemée de petites larmes argentées et laquelle est garnie au-dedans d'un satin vert, dans laquelle icelle avons trouvé plusieurs pièces de jaiet fort bien travaillées parmi lesquelles sont une croix, quatre chandelliers, ung cadre de miroir, un petit timbe en façon d'anballe, ung bénédicteur, deux petites burettes, une voithe ¹⁴⁴ pour mestre les austies, un petit coffre avec le formulaire d'un petit paire d'heures qui est audedans, une petite poire, finalement sept autres petites pièces de divers travail, le tout de jaiet qui a esté tout remis dans la susdite liette, icelle renfermée dans ledict grand coffre.

Plus, avons trouvé dans lesdits offices, trois vieux coffres bahuts dont trois vuides.

Plus, une autre coffre bahut à la façon de Flandres.

Plus, ung coffre de bois de noier à l'antique fermant à clef, dans lequel s'est trouvé une petite quèse remplie de ving-deux glaces de miroirs pour achever d'orner le susdict cabinet des miroirs.

Plus, avons trouvé deux quaiettes de bois dans l'une desquelles ya a trois petits paquetz d'or en feuille qui peuvent estre en nombre de douze à treize cens feuillets ou environ.

Plus, une paquet de poudre d'asur fin bleuf ;

(Folio) 739

que le tout a esté tout aussi tost remis dans lesdits quaiettes et dans l'autre petite quessette, avons trouvé un paquet de lacque fine avecq ung reste de vert calchiné que ledict sieur Gondin a déclaré estre de reste des peintures et dorure de ladite chappelle.

Plus, avons trouvé dans ledict coffre, une boithe ronde avecq son couvert peinte en façon dachine ¹⁴⁵ et dans laquelle boithe avons trouvé trois autres petits boithes de mesme travail.

Plus, une pièce de marbre carrée servant à un autel, neufve ; lesquelles susdictes choses ont esté remises dans le susdict coffre.

Plus, avons trouvé dans ladicte office une liette couverthe d'une peau noire, fermant à clefs et garnie d'un taffetas verts au-dedans sans avoir trouvé aucune chose dans icelle.

Plus, ung autre coffre de bois de noier tout neuf avecq sa serrure fermé à clef.

Plus, un vieux cabinet fait à l'antique, sans aucune serrure.

Plus, deux broches de fer.

Plus, une grosse table de bois de chesne avecq ses tréteaux.

Plus, une treffe de fer.

Plus, un grand timbre de cuivre jaulne.

Plus, un grand cabinet de bois de sapin fermant à clef.

Plus, un placet et ung tabouret carrée couvert de velours bleu.

Plus, avons trouvé dans ladite office plusieurs paquetz

(Verso)

de clefz que ledict sieur Gondin nous a délaïré estre celles qui servent ordinairement à ouvrir et fermer toutes les portes dudit chateau ; toutes lesquelles ont esté delivrées audit sieur de Jeulli au sourtant de laquelle office serions entrés dans une petite chambre servant de descharge ausdits offices où avons trouvé le nombre de deux cens quarante pelles de bois. Qu'est tout ce qu'avons trouvé dans ledict chateau ; de toutes lesquelles susdicte artillerie, poudres, mèche, munition de guerre, meubles et autres choses qui sont dans ledict chateau, ledict sieur de Jeulli s'est vollontairement chargé et donné le tout en son pouvoir, de quoy et de tout ce despens tant lesdits sieurs de Jeulli et Sauvaigac, le sieur Bescheu et Gondin m'ont requis acte pour leur servir de descharge à l'advenir que leur ai octroyé.

Dans ledict chateau, après midy, en présences desdits sieurs Darche, Renné et Mahinx, tesmoins susdits.

JULLY, SAUVAINAC DAGARS, BECHEU, GONDIN.

S'ensuit la teneur de la commission si-dessus nomée et dattée au commencement du présent inventaire. *Le prince de Conti, prince*

(Folio) 740

du sang, pair de France, gouverneur et lieutenant pour le Roy en Champaigne et Brie, généralissime des armées de Sa Majesté. Il est ordonné au sieur de Jeully, l'un de nos gentil-hommes ordinaires, d'aller aussi tost voir le présent ordre remis à Cadillac pour commander dans la ville et chateau, y mestre garnison de cinquante hommes et y donner les ordres. Ensemble à ladicte garnison qu'il jugera nécessaire pour la deffence, sureté et conservation de ladicte ville et chateau contre les entreprises que voudroient former les ennemis de l'Estat, factieux et partisans du cardinal Mazarin, faire faire inventaire de l'artillerie, armes, munitions de guerre et autres choses qui si trouveront transporter et conduire ladicte artillerie au lieu que nous lui avons ordonné. Et généralement faire tout ce qu'il jugera utile et nécessaire pour l'exécution de sa présente commission, circonstances et despendances, mandons au commandant de ladicte ville et chateau de les lui remettre aussi tost le présent ordre receu et à ladicte garnison de prendre et recevoir les ordres, et aux consuls et habitants desdits lieux de lui obéir et entendre en chose qui concernent le fait et

144. Boite.

145. Lire « de Chine ».

fonction de sa commission, sur paine de désobéissance et de plus grande si le cas qui échoit. Faict à Marmande, le vingt-troisième janvier mil six cens cinquante-deux. Signé Armand de Bourbon, et plus bas par Monseigneur à Merlet de la Tour, vidimé et collationné aussi le présant ordre et comission par moy, notaire royal soubz

(Verso)

signé sur son propre original à moy représenté par ledict sieur de Jeulli desnommé au présant ordre, lequel il a tout à l'instant retiré vers soi.

Faict dans ledict chasteau de Cadillac le trentième janvier mil six cens cinquante-deux, en présance dudit sieur Darche, Jeannot Renné tesmoins.

JULLY, SAUVAIGNAC DAGARS, BECHEU, GONDIN, de LAGERE, notaire royal.

Et advenant le dixhuitiesme du mois de mars mil six cens cinquante-deux, a compareu ledict sieur de Julli, lequel a dict et declairé que conformément à l'ordre de mondict seigneur le prince de Conti, en datte du premier du présant mois, signé Armand de Bourbon, et plus bas pour Monseigneur Merlet de La Tour, secrétaire, il a dellivré conformément au susdict

(Folio) 741

ordre au sieur Laroche Tarantin, cappitaine des galhères, deux pièces de canon de fonte verte qui sont comprinses dans le présent inventaire comme apprès par le receu dudit sieur Laroche mis au dos de ladite ordonnance en datte du second du mesme mois, lequel avecq le susdict ordre demeuré incéré au pied de ses présantes pour servir à qu'il apparait. Ensemble le reçu d'un millier de poudre dellivré au sieur Gras, commissaire d'artillerie, comme apprès aussy par son receu datté du troisième du mesme mois de mars, signée dudit Gras, lequel receu demeurera pareillement inséré au pied de ses présantes pour servir, sy besoiing est, de descharge audit sieur de Julli de quoy il n'a requis acte que luy ai octroïé dans ledict chasteau de Cadillac, avant midy, en présance de sieur Jeannot Renné, marchand, et Jean Mahinx, clercq, tesmoins.

JULLY

S'ensuit la teneur de la susdicte commission et receu mis au dos d'icelle. Ensemble le receu du susdict millier de poudre :

(Verso)

Le prince de Conti, prince du sang, pair de France, gouverneur et lieutenant général pour le Roy en Champaigne et Brie, généralissime des armées de Sa Majesté. Il est ordonné au sieur Laroche Tarantin, cappitaine des galhères, de se transporter au port de Cadillac pour y charger et faire conduire deux pièces de canon telles qu'il jugera propres et nécessaires pour armer une

gallère, mandons au sieur de Julli, commandant dans ladite ville et chasteau de Cadillac, de les lui dellivrer sans difficulté en raportant la présante avecq le receu dudit sieur Tarantin. Il en demeurera bien et valablement déchargé. Faict à Bordeaux, le premier de mars mil six cens cinquante-deux. Signé Armand de Bourbon et plus bas pour Monseigneur Merlet de La Tour. Je confesse avoir receu de Monsieur de Julli suivant l'ordre ainsy donné de l'autre part escript de Son Altesse, Monseigneur le prince de Conti, deux pièces d'artillerie de fonte verte du chasteau de Cadillac, l'un où il y a escript dessus : Franciscus linare fieri curavit annos 1580, de figure ronde avecq deux dauphins en anses et l'autre de mesme longueur du fort aprochant de figure octogone, de quatre ou cinq livres de calibre, toutes deux ou environ. Faict à

(Folio) 742

Cadillac, le second de mars mil six cens cinquante-deux, aussy signé de Laroche Tarantin, Monsieur de Julli, vous livrerés au pourteur de se billet le millier de poudre que vous debviez avoir tout prest et le plus promptement que vous pourrois. Faict à Bourdeaux, le second de mars mil six cens cinquante-deux. Signé Vielle. Je soubz signé, confesse avoir reçu des mains de Monsieur de Julli, gouverneur du chateau et ville de Cadillac le contrat de ce billet sy dessus et outre cinquante livres de ce surplus, le tout dans sept barilz ou caques clos et fermés. Faict à Cadillac, le troisième mars mil six cens cinquante-deux. Signé Gras pour avoir receu le compte sy-dessus.

Vidimés et collationné ont estés les susdits ordres et receus par moy notaire royal, soubz signés à moy représenté par ledict sieur de Julli, sans y avoir adjousté ny diminué. Requérant ledict sieur Julli lequel a retiré à l'instant le tout pardevant moy, à Cadillac, dans ledict chasteau, ledict jour dix-huitième mars mil six cens cinquante-deux.

JULLY, de LAGERE, notaire.

(Verso)

Et advenant le dixhuitième du mois de mars audict an, a compareu Monsieur M^e César de Mérygnac, conseiller du Roi en son Conseil d'Etat et du conseil de mondict seigneur le duc d'Espenon, lequel a declairé et confessé avoir receu dudit sieur de Julli à ce présant le nombre de cinquante-deux tables. Ensemble, une douzaine de barriques qui estoit le tout comprins et inventorisés dans le présant inventaire, desquelles dictes tables et barriques, ledict sieur de Julli en demeurera valablement deschargé, de quoi il m'a requis acte.

Faict dans ledict chasteau de Cadillac, après midy, en présance du sieur Gassiot Guirault, marchand et Jean Mahinx, clercq, tesmoins.

DE MERIGNAC

Sources et bibliographie

Espaignet, 1893. Jean d'Espaignet, « Etat des dépenses faites par M. Despaigmet, conseiller du Roi, pour amener à l'Hôtel de Ville de Bordeaux les canons et les armes provenant des châteaux de Cadillac et de Libourne », *Archives historiques du département de la Gironde*, tome XXVIII, 1893, pp. 11-17, n° VIII.

Godefroy, 1630. Léon Godefroy, *Ample description de la ville de Tolose, et relation d'un voyage fait depuis icelle inclusivement, jusques à Amboise qui cy-après, je doibt continuer jusques à la ville de Paris* ; Paris, Institut de France, fonds Godefroy, ms. 220, non daté.

Golnitz, 1631. Abraham Golnitz, *Ulysses Belgico-Gallicus, fidus tibi dux et Achates, per Belgium Hispan. Regnum Galliae, Ducat Sabaudiae, Turinum usque Pedemonti metropolin, Lugduni Batavarum, ex-officiina Elxeviriana*, 1631.

Labat de Savignac, 2004. Labat de Savignac, Joseph, *Le Mémorial de Savignac*, publié par C. Le Mao, Presses universitaires de Bordeaux-Société des Bibliophiles de Guyenne, collection « Mémoires vives », 2004.

La Colonie, 1760. Jean Martin de La Colonie, *Histoire curieuse et remarquable de la ville et province de Bordeaux*, Bruxelles, « Aux dépens de la Compagnie », 3 volumes, 1760.

Lenet, 1838. Pierre Lenet, *Mémoires de Pierre Lenet, ... concernant l'histoire du prince de Condé depuis sa naissance, en 1627, jusqu'au traité des Pyrénées, en 1659*, tome 2, 3^e série de la « Nouvelle collection des Mémoires pour servir à l'histoire de France », Paris, « chez l'éditeur du commentaire analytique du code civil », 1838.

LE ROY DE BAZEMONT, s.d.. Nicolas Le Roy de Bazemont, *Dictionnaire didactique d'architecture civile et militaire, historique et étymologique*, s.s. (avant 1767), Bibliothèque municipale de Bordeaux, ms. 618.

Saint-Evremond, 1740. Charles de Marguetel de Saint-Denis, seigneur de Saint-Evremond, *Les Mémoires de la vie du comte D*** avant sa retraite*, Paris, son nom, 2 volumes, 1740.

Savot, 1624. Louis Savot, *L'Architecture françoise des bastimens particuliers*, Paris, Cramoisy, 1624.

Baulant, 1980. Baulant, Micheline, « Typologie des inventaires après décès », *Probate inventories. A new source for the historical study of Wealth, material culture and agricultural development*, actes de la Leeuwenborch Conference (Wageningen, 5-7 mai 1980), publiés par Ad Van der Woude et Anton Schuurman, Wageningen, Landbouwhogeschool, A.A.G. Bijdragen, 23, 1980, p. 33-42.

Bluche, 1990. François Bluche (dir.), *Dictionnaire du Grand Siècle*, Paris, Fayard, 1990.

Braquehay, 1885. Braquehay, Charles, « Le Château, la chapelle funéraire et le mausolée des ducs d'Epemnon à Cadillac », *Bulletin de la Société archéologique de Bordeaux*, tome X, 1885, p. 1-64.

Braquehay, 1887. Braquehay, Charles, « La Manufacture de Cadillac-sur-Garonne », *Gazette des Beaux-Arts*, tome XXXVI, 1887, p. 328-339.

Braquehay, 1892. Braquehay, Charles, « Claude de Lapière, maître tapissier du duc d'Epemnon, fondateur des manufactures de tapisseries de Cadillac et de Bordeaux », *Réunion des Sociétés des Beaux-Arts des départements*, 1892, p. 462-483.

Braquehay, 1894. Charles Braquehay, « Les Beintures de Pierre Mignard et d'Alphonse Dufresnoy à l'Hôtel d'Epemnon », *Réunion des Sociétés des Beaux-Arts des départements*, 1894, p. 1158-1163.

Braquehay, 1897. Braquehay, Charles, *Les Artistes du duc d'Epemnon*, Bordeaux, Férét, 1897.

Castelbajac, 1911. Marquis de Castlebajac, « Le Château de Caumont (Gers) », *Bulletin de la Société archéologique du Gers*, XIIe année, 1911, p. 293-383.

Caldicott, 1998. E. J. Caldicott, *La Carrière de Molière entre protecteurs et éditeurs*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1998.

Coudroy de Lille, 1971-1973. Coudroy de Lille, Pierre, « La Troupe de Molière à Cadillac en 1649 », *Bulletin de la Société archéologique de Bordeaux*, tome LXVIII, 1971-1973, p. 237-242.

Coope, 1959. Coope, Rosalys « The Château of Montceaux-en-brie », *Journal of the Warburg and Courtauld institutes*, t. XXII, janvier-juin 1959, n° 1-2, p. 71-87.

Demont-Favreau, 2006. Demont, Emmanuelle et Favreau, Marc, *Herman van der Hem (1619-1649). Un dessinateur hollandais à Bordeaux et dans le Bordelais au XVIIe siècle. Catalogue raisonné des dessins*. Camiac-et-Saint-Denis, Editions de l'Entre-deux-Mers, 2 volumes, 2006.

Desgraves, 1991. Louis Desgraves, *Voyageurs à Bordeaux du dix-septième siècle à 1914*, Bordeaux, Editions Mollat.

Favreau, 2005. Marc Favreau, « Le Mobilier des résidences du duc d'Epemnon », *L'Entre-deux-Mers et son identité, Château, bastides et vignobles en pays de Cadillac*, actes du IX^e colloque du C.L.E.M. (Cadillac, 24-26 octobre 2003), Camiac-et-Sain-Denis, Comité de Liaison de l'Entre-deux-Mers, 2005, p. 139-147.

Feray, 1997. Feray, Jean, *Architecture intérieure et décoration en France des origines à 1875*, Paris, Berger-Levrault, 1997 (1^{re} édition, Paris, 1988).

Figuier, 1867-1871. Figuiet, Louis, *Les Merveilles de la Science*, Paris, Fume-Jouvet, 4 volumes, 1867-1871.

Girouard, 2000. Girouard, Mark, *La Vie dans les châteaux français*, Paris, Scala, 2000.

Grimm, 1993. Grimm, Jürgen, *Molière en son temps*, Paris-Seattle-Tubirgen, Papers on French seventeenth Century Literature, collection « Biblio 17 », 1993.

Grodecki, 1978. Catherine Grodecki, « La Construction du chateau de Wideville et sa place dans l'architecture française du dernier quart du XVI^e siècle », *Bulletin monumental*, tome 136-I, 1978, p. 135-175.

Hauteceur, 1943. Louis Hauteceur, *Histoire de l'architecture classique en France. Tome premier. La formation de l'idéal classique. L'architecture sous Henri IV et Louis XIII*, Paris, Picard, 1943.

Jayle, 1982. Philippe Jayle, *Le Château de La Force*, La Force, Jayle, 1982.

Jurgens-Maxfield-Miller, 1963. Jurgens, Madeleine, Maxfield-Miller, Elizabeth, *Cent ans de recherches sur Molière, sur sa famille et sur les comédiens de sa troupe*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1963.

Kitaëff, 1996. Monique Kitaëff, « Le Château de Saint-Maur », dans *Monuments et mémoires*, t. 75, 1996, p. 65-126.

Labatut, 1972. Labatut, Jean-Pierre, *Les Ducs et pairs de France au XVIIe siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1972.

Lambraki, 1982. Anna Lambraki, « L'Emploi de la scie lisse en tant qu'outil de carrier, en Grèce, à l'époque paléochrétienne », *Bulletin des Musées royaux d'Art et d'Histoire - Bruxelles*, 53, n° 2, 1982, p. 81-88.

Larcade, 2005. Larcade, Véronique, « Le Premier duc d'Epemnon, successeur des Foix-Candale à Cadillac », *L'Entre-deux-Mers et son identité, Château, bastides et vignobles en pays de Cadillac*, actes du IX^e colloque du C.L.E.M. (Cadillac, 24-26 octobre 2003), Camiac-et-Sain-Denis, Comité de Liaison de l'Entre-deux-Mers, 2005, p. 123-137.

- Le Mao, 2006. Caroline Le Mao, *Les Fortunes de Thémis. Vie des magistrats du Parlement de Bordeaux au Grand Siècle*, Pessac, Fédération historique du Sud-Ouest, collection « Recherches et travaux d'Histoire sur le Sud-Ouest de la France », 2006.
- Le Moel, 1990. Michel Le Moel, *L'Architecture privée à Paris au Grand Siècle*, Paris, Commission des travaux historiques de la Ville de Paris, 1990.
- Loupès, 2001. Loupès, Philippe, *L'Apogée du catholicisme bordelais 1600-1789*, Bordeaux, éditions Mollat, 2001.
- Meller, 1906. Meller, Pierre, *Armorial du Bordelais. Sénéchaussées de Bordeaux, Bazas et Libourne*, Paris-Bordeaux, Champion-Féret, 3 volumes, 1906.
- Pardailhé-Galabrun, 1988. Annick Pardailhé-Galabrun, *La Naissance de l'intime. 3 000 foyers parisiens XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, Presses universitaires de France, collection « Histoires », 1988.
- Pernot, 1994. Pernot, Michel, *La Fronde*, Paris, Editions de Fallois, 1994.

- Perrin, 1999. Joël Perrin, *Le Château de Cadillac*, Paris, Editions du Patrimoine, collection « Itinéraires du Patrimoine », 1999.
- Peyrous, 1979. Peyrous, Bernard, « Cadillac à travers les livres de voyages (XVII^e-XIX^e siècles) », *Revue française d'Histoire du Livre*, n° 23, 1979, p. 265-284.
- Verlet, 1985. Verlet, Pierre, *Versailles*, Paris, Fayard, 1985.
- Welles, 1954. Welles, Jacques d', « Le Château de Cadillac en 1659 », *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, tome III, nouvelle série, 1954, p. 49-67.
- Welles, 1955. Welles, Jacques d' « Les Ducs d'Epemon, leurs artistes et leurs comédiens. Molière en Guyenne, à Cadillac et à Bordeaux », *Revue historique de Bordeaux et du département*, tome IV, 1955, p. 273-293.
- Welles, 1960. Welles, Jacques d' « Les Ducs d'Epemon, leurs artistes et leurs comédiens. Molière en Guyenne, à Cadillac et à Bordeaux », *Cadillac, le château des ducs d'Epemon*, Bordeaux, Bière, 1960.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCVII, année 2006, p. 127-140

L'approvisionnement en farines de Bordeaux à l'époque moderne : l'exemple du moulin du Pont à Barsac

Par Vincent Joineau * et Sébastien Pottier **

Cet article est publié après le décès de Sébastien Pottier. La qualité de ses travaux de recherche sur le commerce alimentaire à Bordeaux au XVIII^e siècle n'effacera pas le souvenir d'un ami au sens aiguisé de la fidélité, de la jovialité et de la simplicité d'âme. Qu'il lui soit ici rendu hommage.

L'histoire de l'économie des cours d'eau et des infrastructures qui y sont attachées se heurte en Bordelais à la pauvreté qualitative des sources d'archives. Les moulins à eau, première des industries hydrauliques, avaient pour fonction principale de moulin les grains : ils s'inscrivaient, naturellement, dans une filière économique destinée à répondre aux besoins de consommation de pain. Bien que l'archéologie soit d'un honnête recours, la rareté des documents de gestion (livres de compte, registres de commandes, quittances...) limite la compréhension des modalités d'équipement, des choix technologiques et des mécanismes économiques qui animaient la filière de production du pain.

Or, la redécouverte et l'exploitation du volumineux fonds des Chartreux ¹ concernant le moulin du Pont à Barsac permet enfin de lever le voile sur ce moulin qui, malgré l'oubli et les saccages contemporains, a conservé sa prestance architecturale. L'étude du moulin, qui s'appuie aussi sur les minutes notariales des XVII^e et XVIII^e siècles et d'un livre de comptes ² tenu entre 1758 et 1759, offre un regard croisé sur les conditions d'exploitation du moulin et les mécanismes de l'offre et de la demande, révélant ainsi, de manière concrète, les modalités du commerce des grains et farines à Bordeaux au Siècle des Lumières.

L'histoire d'une infrastructure industrielle

Le moulin du Pont, situé sur la commune de Barsac, en bordure de l'actuelle RN 113, est le dernier moulin du Ciron, à 250 mètres de son embouchure avec la Garonne. Les conditions hydrologiques ont conditionné les choix technologiques et l'activité économique du moulin. La hauteur des nappes phréatiques du sous-sol landais couplée à un lit « entrecoupé de seuils rocheux, a naturellement offert l'assise nécessaire tant pour la facilité d'ancrage des retenues que la valorisation des hauteurs de chute » ³ (fig. 1).

* Consultant, doctorant en histoire médiévale sur la meunerie en Entre-deux-Mers du Moyen-Age au XIX^e siècle (Ausonius UMR 5607 / Univ. Bx III).

** Doctorant en histoire moderne et contemporaine sur le commerce alimentaire à Bordeaux à l'époque moderne (Univ. Bordeaux III).

¹ A.D.Gir, H 2242 et H 2246.

² A.M. Bx, Fonds Delpit, mss 297.

³ Bardou (Pierre) et Roudié (Philippe), *Pays du Ciron*, Editions de l'Entre-deux-Mers, 2005, p. 69.



Fig. 1. - Façade amont du moulin du Pont.

Les origines du moulin du Pont restent incertaines, les sources divergeant : les unes prétendent qu'il fut construit en 1208, après que le roi-duc Jean San Terre eut accordé à fief nouveau à Jean de Caneau, une place dans l'ancien delta du Ciron à hauteur de la Garonne « pour y bâtir un moulin à quatre meules et deux décharges ». D'autres, le seigneur d'Yquem en tête, affirmèrent qu'il fut construit en 1477 sans que nous puissions apporter d'autres éléments. En 1707, en réponse au sieur Brassier, propriétaire du moulin de Pernaud, les Chartreux déclarèrent que, selon eux, le moulin du Pont relevait de la directe du roi de France : « il fut donné à fief nouveau à Andrieu Caneau, en 1474 (...) »⁴ et en profitèrent, moqueurs, pour lui demander de cesser de se prendre pour « le neptune du ruisseau du Ciron, que le moulin qu'il y possède est roturier et que l'idée d'une concession noble faite par le roi d'Angleterre, n'est qu'une chanson qui ne peut servir qu'à le distraire et à l'amuser »⁵.

L'ancienne voie royale Bordeaux-Toulouse, dont il demeure encore les tabliers du pont, enjambait le Ciron dans le prolongement de la façade amont. Elle passait encore devant les portes du moulin au début du XIXe siècle (fig. 2).

Mais c'est véritablement en 1670, que commence la période faste du moulin du Pont. Les Chartreux rachètent alors la moitié du moulin pour 42 000 livres avant de l'acquérir en totalité, en 1675, pour 76 000 livres, de Jacques et Paul Rolland, sieurs du Pont, ruinés après avoir acheté un peu imprudemment la charge

4 Modet (F), *La vallée du Ciron au XVIIIe siècle. Etude sociale et économique*, TER sous la direction d'A-M Cocula, Université Bordeaux III, 1984, p. 59.

5 A.D.Gir, H 2246.



Fig. 2. - Lithographie de Paul Alaux - 1825.

de sénéchal de Guyenne. Les Chartreux le gardèrent jusqu'en 1794 date à laquelle il fut adjugé à un marchand de Bordeaux pour 342 000 livres⁶.

Les conditions hydrographiques du site

Le moulin du Pont est situé à l'endroit du Ciron le plus difficile du point de vue hydrologique : d'un côté les eaux descendantes du Ciron, de l'autre les eaux de la Garonne pouvant fréquemment remonter le cours d'eau.

Les crues y sont donc très fréquentes. Ainsi, en 1688, les « terres qui se trouvent au voisinage de la dite rivière et (...) les moulins qui sont construits sur le Ciron sont presque tous submergés et hors d'état de moudre et de fournir à la subsistance de la ville de Bordeaux sur la plainte des courriers et voituriers, des possesseurs des terres qui voisiennent le Ciron, des habitants et des boulangers de la ville de Bordeaux qui manquent de moulins et sont obligés souvent d'aller faire moudre leurs grains jusqu'à dix lieues de la ville »⁷.

Le 30 août 1687, les Chartreux commandent des réparations urgentes au moulin justifiées par le fait qu'il se trouve qu'à présent que la charpente est toute pourrie et qu'il pleut par tous mesme elle est trop basse de beaucoup car les dits desbordemens des rivières du Ciron et de Garonne montent sur le toit du dit moulin, ce qui est cause que la dite charpente est toute pourrie laquelle ne peut servir davantage de rien⁸.

Les crues posent aussi nombre de problèmes à l'usine car, noyant les roues, celles-ci ne peuvent plus tourner. Les

6 A.D.Gir, I Q 44. Le 1^{er} vendémiaire an II, le moulin est « mis sous la main de la Nation, composé de cinq meules tournantes, plusieurs chambres hautes et basses, cuisines, deux grands greniers, autre petit grenier au-dessus du moulin propre pour loger les valets, granges, écuries, chais à bois, un grand hangar, une cave, basse-cour, jardin entouré de muraille, une prairie de la contenance de sept journeaux, une petite aubarède attenant la prairie de la contenance de dix rêges ».

7 A.D.Gir, H 2242.

8 A.D.Gir, H 2246.

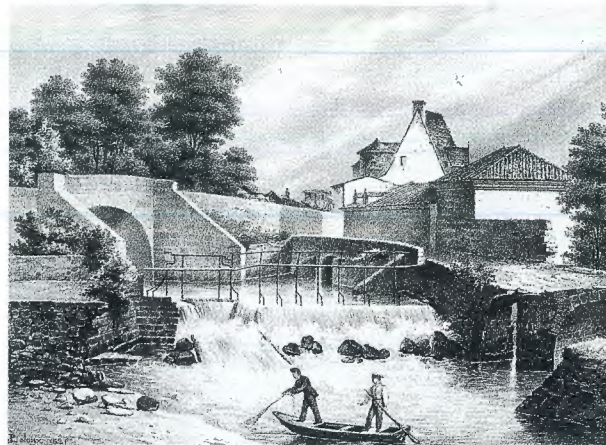


Fig. 3. - Au premier-plan, la digue entourant le moulin.

périodes de chômage sont fréquentes, obligeant les meuniers à transporter leurs grains pour les faire moudre dans un autre moulin en amont⁹.

Pour sécuriser les cultures environnantes, l'embouchure du Ciron a été endiguée, dès le XVIII^e siècle : les prés et vignes mitoyens étaient ainsi préservés du déversement des crues¹⁰ (fig. 3). La nécessité de se protéger des inondations ne pouvait tolérer un seul point de fragilité susceptible de devenir une brèche : c'est pourquoi l'entrée de la propriété a été bâtie d'un solide muret en pierre de taille tandis que le portail a été conçu de façon à pouvoir être rapidement fermé. Le moulin du Pont est donc bâti au milieu d'une zone de turbulences hydrauliques.

Les problèmes d'ensablement

S'étirant à travers les Landes girondines, le Ciron entraîne les sables qui, ralentis avec les eaux à hauteur des moulins, se déposaient en amont des barrages ou dans les conduits d'amenée d'eau. En 1707, les Chartreux se trouvent obligés de justifier les travaux d'agrandissements du moulin effectués en 1686 : déniaient les accusations d'ensablement causés par le moulin, ils se justifient en arguant que la « peissière » (déversoir) suffit à écouler l'excédent d'eau et que de toute façon, « le moulin du Pont est le plus commode pour les habitants des lieux et pour ceux de Bordeaux [car] plus il y a de meules, plus il retranche de pratique aux autres moulins du pays » (fig. 4). En 1679, le moulin du Pont est fortement endommagé par une crue dévastatrice : des travaux sont entrepris pour 676 livres. Les eaux de jasant de la Garonne ne font rien pour améliorer l'évacuation des sables : en 1688, le syndic de Barsac condamne, avec des branches et des fagots, le canal de la Chanelotte - l'un des trois bras du delta du Ciron - pour éviter le refoulement des eaux du Ciron. En 1714, un arrêt du Conseil du Roi, (ordonne) l'aligne-



Fig. 4. - Façade amont du moulin : à droite, la chaussée servant de déversoir.

ment du canal du Ciron depuis le moulin jusqu'à la Garonne pour la facilité du cours des eaux et de la défile des sables et l'avantage des moulins supérieurs et des fonds riverains. Cette réparation fut encore déterminée, par un autre motif, celui des voitures publiques et des courriers souvent arrêtés par les débordements des eaux occasionnés par le cumul des sables et la difficulté de les déboucher¹¹. Mais les travaux tardent et ne sont achevés qu'en 1750. Pourtant, l'ensablement continue de nuire au fonctionnement des moulins. Le 4 janvier 1758, le gérant du moulin emploie sept manœuvres pour eyder a vider le moulin a cause de la souberne (souberne)¹². Le 5 janvier, douze manœuvres sont embauchés pour eyder a porter les grains et farines de dessous l'apand soub les arquades du grenié neuf a cause des eaux croissant toujours¹³. Le lendemain, ce sont quinze manœuvres qui répètent la même opération. Le 21 octobre, le sieur de Bar, alors régisseur du moulin du Pont déclare, que (...) nous avons eu pendant deux jours et deux nuits les eschacs ouverts pour faire evaqué les sables¹⁴.

9 Moulin de Pernaud (com. Barsac).

10 Ces digues sont encore visibles de nos jours.

11 A.D.Gir, H 2246.

12 Contrairement à ce que Jouannet indique (cf Jouannet, Les moulins à eau de Bordeaux et de sa banlieue du XII^e au XX^e siècle, considérations spatiales et techniques, RAB, 2004, p. 88, la souberne est provoquée par deux phénomènes physiquement contradictoires : une inondation provoquée par de fortes pluies et la fonte des neiges et, d'autre part, de forts coefficients de marée. Les eaux ayant du mal à s'écouler vers l'embouchure, débordent sur les terres riveraines et entraînent les sables vers les lits des rivières.

13 A.D.Gir, H 2242.

14 A.M. Bx., Fonds Delpit, ms 297.

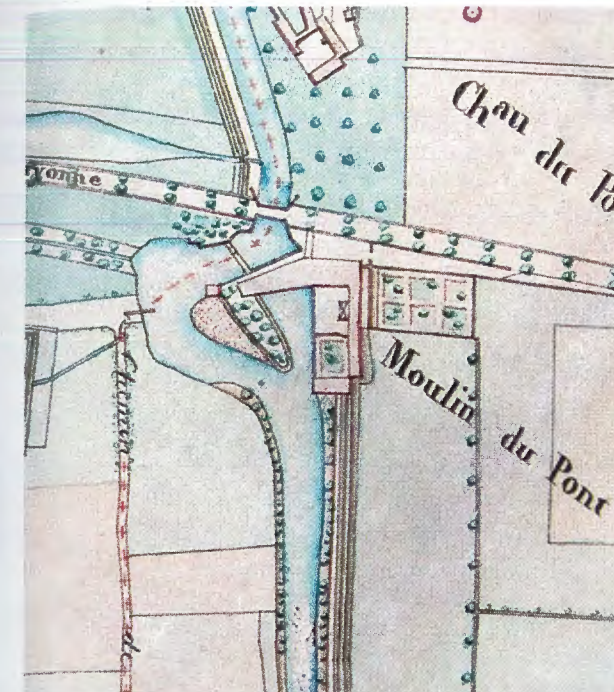


Fig. 5. - Le moulin du Pont au début des années 1830 (fonds SMNG).

Fig. 6. - Chai de stockage.

C'est donc dans un contexte hydrologique et hydromécanique difficile qu'a été bâti le moulin du Pont. Pourtant, ces inconvénients n'ont pas empêché le moulin, ses fermiers et ses propriétaires, de connaître une véritable prospérité économique.

Le moulin et ses aménagements extérieurs

Les contraintes exercées par le contexte hydrologique ont amené les architectes du moulin, à reprendre régulièrement, tout ou partie des fondations du moulin. Le 2 mars 1765, Jean Moullies surnommé « l'assurance », architecte de Barsac, déclare avoir trouvé « à une certaine profondeur [du moulin], beaucoup de pilotis de bois en travers lesquels n'étant pas placés à propos par la nouvelle construction, il les fit arracher et fut obligé, à cause du peu de solidité du terrain, de faire mettre un nouveau grillage sur tout le corps du bâtiment avec des poutres d'ormeau de huit à dix pouces de carrénage¹⁵. Le choix a donc été de reprendre la technique classique des pieux en milieu humide.

Les aménagements intervenus au XIX^e siècle ont complexifié la lecture de l'organisation spatiale. Si les bâtiments n'ont pas pour autant été atteints dans leur structure, leur fonction s'est vue effacée par les friches et la disparition des machines qui caractérisaient chaque espace.

Toutefois, à l'appui du cadastre ancien et de cartes de la navigation de la Garonne, il est possible d'envisager l'animation du site tel qu'il était entre 1765, date de la construction d'une « bâtisse de deux meules verticales¹⁶ et 1830, année de

l'établissement du cadastre de la commune (fig. 5). Les quais d'accostage et de chargement se trouvaient en aval du moulin sur la rive gauche, le déchargement s'opérant directement depuis le bateau par une fenêtre du moulin. Les bateaux qui venaient charger, s'arrimaient aux berges avec des chaînes¹⁷. Les chais de stockage des farines se trouvaient sur la terre-ferme, dans les bâtiments parallèles au Ciron. Deux grandes salles de stockage voûtées sur arcs doubleaux sont encore visibles et il est fort probable qu'elles étaient doublées d'un premier étage (fig. 6). Entre ces deux espaces, se trouve ce qui fut probablement la chapelle qu'utilisaient les moines lors de leur passage au moulin.

Les logements se trouvaient dans le pavillon nord (à gauche sur la figure 7) : au rez-de-chaussée, la cuisine était surmontée de deux chambres sur deux niveaux. A gauche de ce pavillon, se trouvaient les écuries, une grange surmontée d'un grenier. Le moulin disposait aussi de deux jardins, l'un dans la cour centrale au milieu de laquelle jaillissait une fontaine, l'autre, au nord, derrière les chais¹⁸.

L'outil de production

Le moulin du Pont était équipé de 5 à 7 paires de meules entre 1675 et 1848. Les archives des Chartreux attestent que chaque paire de meules pouvait produire 600kg de farines¹⁹,

15 A.D.Gir, H 2246.

16 Nous restons prudents quant à la véracité des termes employés : l'architecte évoquait peut-être plus sûrement la roue verticale.

17 A.D.Gir, H 2246 : « Une chesne pour les bateaux avec le cadenas ».

18 A.D.Gir, 3E 6614, fol 240.

19 En équivalence, cela donne une moyenne haute de 100 boisseaux par jour.

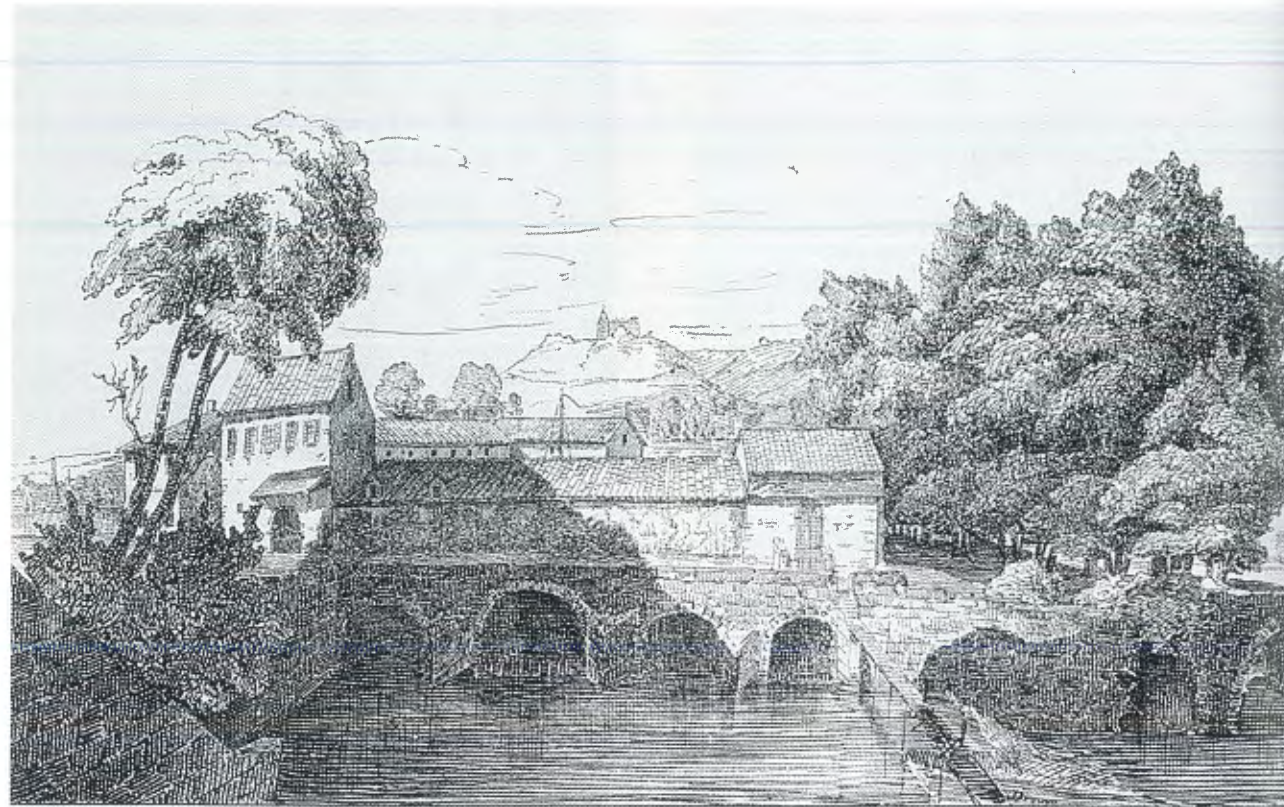


Fig. 7. - Moulin du Pont Léger :
Vue du moulin du Pont de Barsac.
Lithographie de Léger. 1825 ©Editions de l'Entre-deux-Mers --2001.

résultat corroboré par l'enquête impériale de 1809²⁰. Le système de production s'appuyait de fait sur une démarche empirique et extensive : la faiblesse de l'innovation technique était compensée par un nombre de meules aussi conséquent qu'inhabituel.

Ce n'est qu'à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, et plus particulièrement avec l'introduction, au moulin de l'Isle Saint-Georges, de la mouture dite « économique »²¹ que s'amorça un premier virage vers l'industrialisation de la meunerie bordelaise. Pourtant, le moulin du Pont fut le témoin d'une évolution technologique notable et spécifique de la vallée de la Garonne : c'est là qu'a été repérée la première mention de roue à cuve en Bordelais.

Les eaux passaient sous les arches du pont et débouchaient sous le moulin. Chaque vanne ouvrait sur deux coursiers, conduits d'amenée d'eau vers les roues. Ainsi, quatre vannes suffisaient pour mouvoir théoriquement huit roues. En 1675, le moulin était équipé de roues à cuve et de roues horizontales appelées *rouets*. En 1680, une roue verticale fut installée mais fut rapidement remplacée par une roue à cuve. Le 25 mai

1686, Joseph de Torillon, prieur de la Chartreuse, entreprit de vastes travaux modifiant profondément l'agencement des lieux. L'architecte agenais Cazeneuve, « entrepreneur ordinaire des bâtiments sur les rivières »²², fut chargé de rajouter une sixième paire de meules²³, (d')élever la deuxième meule et sa cuve, faire les échats²⁴ dans le milieu des arches du pont chacun entre deux meules, démolir le crambot²⁵ pour l'élargir

20 Joineau (Vincent), « Du nouveau sur les moulins de Gironde... les rapports de l'enquête impériale de 1809 » in *Aquitaine Historique*, n° 77, novembre-décembre 2005, pp. 7-11.

21 Joineau (Vincent), « Les techniques de production de farine en Bordelais », in *Aquitaine Historique*, n° 78, janvier-février 2006, pp. 3-5.

22 A.D.Gir, 3E 6614, fol 240.

23 Par ceste augmentation, il y aura audit moulin six mules au lieu de cinq qu'il y en a présent.

24 Lire « eychac ». Un *eychac* est une vanne d'écoulement des eaux. Sa fonction diffère selon les périodes et les moulins ; ici, elle désigne la vanne. Ailleurs, elle qualifie la vanne de décharge des eaux d'un bief (dérivation). Cette vanne, dans cette situation, est extérieure au moulin.

25 Le *crambot* désigne, en béarnais, une souillarde.

de cinq pieds et le rallonger de toute la longueur de l'autre moulin, démolir l'arche qui est au devant du crambot, démolir le pont qui est audit endroit et le remettre en l'état qu'il est, démolir pareillement le degré²⁶ par lequel on descend aux barques derrière le moulin et le refaire tout à neuf, le rallonger et refonder ensemble, démolir la muraille de ribaut²⁷ dudit moulin depuis le portail jusqu'à la rivière, et le refaire à neuf, plus faire un arceau à neuf, l'entier portail qui fait l'entrée dudit moulin de la même largeur qu'il est à présent, plus renforcer par un empellement bon et suffisant les pilles dudit moulin, plus réparer toutes les pierres ébranlées qui sont à la chaussée qui soutient le terrain entre les greniers et la maison du moulin, plus la fontaine qui est le long de la dite chaussée, raccommode le degré et les murs de la dite fontaine qui menacent à présent ruine, et mettre le tout en bon état, plus faire audit crambot une ouverture de hauteur et de largeur convenable proportionnées à celles qui sont au grand corps de moulin pour décharger et charger le bled et farines des barques du côté du levant qui est vers la rivière, et au même crambot faire une fenêtre de deux pieds et demi de largeur, et quatre pieds de hauteur, plus faire deux degrés de pierre dure pour descendre aux cuves d'une largeur proportionnée l'un au grand corps de moulin, et l'autre dans le crambot, tous lesquels ouvrages seront fondés sur le plus ferme et solide bien pavés de pierre de taille à tous les endroits que l'eau aura cours et depuis le pavé jusqu'au ras de chaussée et à dire plein pied du moulin, les murs seront élevés de pierre de taille posés avec du ciment, et tout le crambot en sa longueur et largeur sera voûté et pavé par dessus les murs élevés au dessus des dits voûtes comme le reste du moulin. La charpente et couverture sera de bon bois et faits de la même élévation que le restant dudit moulin, fera aussi les fouillures et empallements des cuves et eschats et griffonner toutes les autres murailles dudit moulin et corps de logis et les garnira de pierre au lieu où il en manquera (...) pour la somme de 5850 livres²⁸.

Le dessin de Léger permet de distinguer deux espaces de travail, un bâtiment sud (à droite) et un autre intermédiaire, plus allongé mais d'un seul niveau. Cette observation, confirmée par l'état des lieux du 27 novembre 1682 qui évoque « le moulin de la rode »²⁹ et « le moulin du crambot »³⁰, nous conduit à affecter au bâtiment sud (à droite sur le dessin) du moulin du Pont, le nom de « moulin du crambot ». Le « moulin de rode » abritait cinq *moulanges*, le « moulin du crambot » une. Pour les besoins de la production, les Chartreux en profitèrent pour agrandir ce dernier, en uniformisant ses dimensions avec celles du moulin de la rode, de façon à permettre le chargement et déchargement des bateaux (fig. 7).

Les roues semblaient alors toutes relever du type « à cuve »³¹. Ce choix technique laisse songeur car la présence de cuves ne pouvait qu'accentuer le phénomène d'ensablement



Fig. 8. - Cuve au fond de laquelle se loge la roue.

du moulin et interférer sur son fonctionnement. La construction d'escaliers menant aux cuves se justifiait peut-être justement par la nécessité d'accéder aisément aux installations pour les purger de leurs sables (fig. 8).

Le 28 juillet 1711, lors du renouvellement du fermage, les Chartreux procèdent à l'inventaire du moulin qui ne dispose plus que de quatre paires de meules :

nous avons commencé le dit inventaire par le premier moulin³² qui est à l'entrée qui a ses deux mules qui ont onze pouces d'épaisseur et le second moulin a ses deux mules qui ont aussi onze pouces d'épaisseur, le troisième moulin a ses deux mules qui ont quinze pouces d'épaisseur, le quatrième moulin a ses deux mules qui ont seize pouces d'épaisseur revenant et faisant le tout ensemble cinquante trois pouces. Il

26 Signifie escalier.

27 Lire *ribot*. Signifie *moellon*.

28 A.D.Gir, 3E 6614, fol 240.

29 « rode » signifie roue.

30 Notons au passage le caractère aléatoire du sens donné au terme « moulin » : il peut évoquer le couple roue/meules (auss appelé *moulanges*), l'espace de travail des meules ou bien encore le bâtiment du meunier (espaces de travail et espaces privés). Ainsi, le moulin du Pont est composé en 1682 du « moulin du crambot » et du « moulin de la rode ».

31 Joineau (Vincent), « De l'inventaire des moulins à eau de Bordeaux et sa banlieue. Contribution à l'étude de l'usage des cours d'eau en Bordelais (XII^e-XIX^e siècles) », in *Bulletin de la Société archéologique de Bordeaux*, Bordeaux, 2006, pp.... La roue à cuve est une roue horizontale logée au fond d'une cuve semblable à un puits. Elle est l'ancêtre de la turbine inventée en 1826 par Burdin. En Bordelais, la roue à cuve a conquis les moulins du Ciron, du Dropt, de l'Isle et de la l'Eau-Bourde.

32 Ici, dans cet acte, le terme *moulin* est utilisé pour désigner le *moulanges* (couple roue/meule). Ainsi, 29 ans après l'état des lieux du moulin du Pont, le terme « moulin » change une nouvelle fois de signification.

y a trois moulins qui ont leurs rouets ³³ neuf et le quatrième a un cuillé ³⁴ de rompu et tous les quatre moulins travaillent à présent à moudre. Et les palles ³⁵ de quatre moulins, et des trois eschaqs sont neuves. Il y a quatre arbres neuf de bois de chêne de la longueur de dix pieds et neuf pouces en carré destinés pour placer aux quatre moulins et trois madriers de bois de brule, de la longueur de trois pieds. Et de vingt pouces de largeur, et trois pouces d'especeur (...) ³⁶.

Après quelques tâtonnements techniques, la roue à cuve prend son essor au XVIII^e siècle pour s'installer définitivement au moulin du Pont. Contrairement aux roues verticales et horizontales sous pression atmosphérique, l'intérêt de pareille roue réside dans son aptitude à supporter des conditions hydrologiques plus difficiles. Parce qu'elle ne nécessitait pas de surélévation - naturelle ou artificielle - du niveau d'eau, la roue à cuve paraissait adaptée aux espaces hydrographiques à très faible dénivelé. Malgré l'ensablement, les avantages hydrologiques que présentaient la topographie et le régime hydrographique ont suffi pour que la roue à cuve prime sur toutes les autres au moulin du Pont.

L'objectif des Chartreux était double : il s'agissait d'accroître la production par une meilleure organisation de l'espace de travail et de rénover le moulin qui avait subi des avaries les années précédentes. La création de ce grand établissement de meunerie trahit, de toute évidence, la volonté manifeste des Chartreux de disposer d'une infrastructure industrielle adaptée aux logiques commerciales et aux nécessités économiques.

L'activité au quotidien à partir d'un livre de comptes

La découverte d'un extrait de livre de comptes du moulin permet d'envisager l'activité quotidienne du moulin. Se présentant sous la forme d'un manuscrit de 14 pages, il relate la période du samedi 8 juillet 1758 au 7 octobre 1759. Deux types de comptabilité détaillent, l'une, les achats relevant de l'intendance du moulin (repas, ficelle, entretien du moulin, journées de manutention par des journaliers locaux), l'autre, l'état de droits de mouture.

Huit personnes travaillaient au moulin : bien que leur fonction n'ait pu être clairement définie, leurs salaires suffisaient à déterminer la hiérarchie interne :

A la tête, le gérant de l'activité : il touchait 200 livres par an.

Un « maître valet » percevait 120 livres par an. Il pourrait être comparé à un contremaître.

Quatre « petits valets » étaient payés chacun 84 livres par an. Ce sont les ouvriers. Ils logeaient à l'étage du moulin. Leur couche se résumait à « un lit pour les vallets avec un matelas et une couverte uzée ».

Un garde-courreau, qui assure la circulation des bateaux dans l'estey et le passage des radeleurs, recevait 90 livres. En 1711, le bateau était un simple couralin.

Un muletier pour le transport des charges de farines et autres commissions destinées au moulin était payé 48 livres. En 1711, il avait à sa disposition un cheval et trois ânes pour assurer les transports.

Deux servantes, une chef payée 42 livres, une seconde payée 30 livres par an.

Ces deux servantes préparaient les déjeuners à base de poulets, du cochon, de la morue blanche, des sardines, des choux, des salades dites « romaines », des mougettes, du beurre, des œufs, des abricots, des oranges, de l'huile d'olive, du poivre, des oignons, du sucre et beaucoup de vin rouge, cette abondance de mets témoignant de la qualité de la table des Chartreux, du personnel et des visiteurs occasionnels.

Le document décrit aussi les réparations portées au moulin et les nécessités de la maintenance liées aux difficiles conditions hydrologiques des lieux : le 16 novembre 1758, deux charpentiers de haute futée réparent deux pelles du moulin. Le 26 du même mois, deux madriers sont achetés pour faire des roues au « moulin blanc » ³⁷. Le prénommé Jeantille, charpentier de haute futée de son état, est sollicité pour construire une roue, de même qu'il intervint le 29 mai 1759 pour faire deux pelles à neuf de l'eychac de la porte, avoir racommodé la pelle du moulin de la porte et avoir fait deux tivres (?) pour les moulins. Il intervint une nouvelle fois, le 11 septembre suivant, pour la façon de quatre rouets qu'il a faits pour les moulins. Devant la fréquence de ces interventions sous la forme de réparations, tout porte à croire que l'entretien du moulin était un poste de dépenses conséquent.

Essai de quantification des volumes de production

Nous avons tenté de quantifier les volumes de production, exercice délicat puisque les chiffres retrouvés varient du simple au double, d'une année à l'autre. Toutefois, un recoupement de données permet d'envisager, chiffres à l'appui, la capacité de production du moulin du Pont au milieu du XVIII^e siècle par rapport aux petits moulins traditionnels des campagnes.

33 Le terme *rouet* désigne ici la roue horizontale et la roue à cuve, cette dernière étant aussi une roue horizontale. Il convient de garder prudence quant à la signification de ce terme.

34 La roue à *cuillers* désigne une roue horizontale dont les récepteurs ont la forme de cuillers et non de godets comme c'est le cas pour le *rouet*. La présence d'une roue à cuillers trahit très sûrement l'inadaptation de la roue à cuves au moulin du Pont telle qu'elle était conçue à l'époque.

35 Palles désigne les pelles des vannes de chacune des roues.

36 A.D.Gir, H 2242.

37 « Moulin blanc » signifie le *moulange* affecté à la mouture du froment.

Au cours des années 1757-1762, le moulin traita, annuellement et en moyenne, 34000 boisseaux de grains.

Périodes	Quantité de grains moulus
Juillet 1758 à juin 1759	34026
Juillet 1759 à juin 1760	?
Juillet 1760 à juin 1761	33646
Juillet 1761 à juin 1762	33640

Ce volume de grains traité équivalait à 1 311 tonnes par an soient 3,8 tonnes par jour ³⁸, résultat somme toute assez proche des 600 kg de farines produits par *moulange* ³⁹. Comparativement, les moulins à eau traditionnels n'étaient que rarement équipés de plus de deux paires de meules qui, au mieux, ne pouvaient produire quotidiennement qu'un maximum de 400 kg de farines par *moulange*.

Le moulin du Pont ne faisait qu'assurer la mouture : le grain était criblé mais la farine n'était pas blutée ce qui signifie que le moulin du Pont travaillait selon la technique « à la grosse ». Dans ce cas, le moulin n'était pas une minoterie ⁴⁰ mais un grand moulin.

Néanmoins, le potentiel de production du moulin du Pont méritait-il pour autant que les Chartreux s'y intéressassent au point d'investir des sommes conséquentes ? L'entreprise était-elle véritablement rentable ?

Les relations commerciales

La comptabilité

Le moulin de Barsac était au centre enjeux financiers importants. Celui-ci, ayant été acquis pour 42 000 livres en 1670 pour seulement la moitié, et 76 000 livres en 1675 pour l'ensemble, devait rapidement rapporter pour compenser l'investissement initial. En 1672, alors que le moulin appartenait encore au sieur de Rolland et aux Chartreux, le fermier, Pierre Lahitau, bourgeois et marchand de Bordeaux - qui ne tenait que la moitié du moulin appartenant au seigneur du Pont - établit le compte du moulin.

Pour une période de trois mois, du 17 juillet au 24 septembre 1671 ⁴¹, les recettes s'élevaient à 1411 livres. Les dépenses courantes du moulin étaient évaluées par le fermier à 20 % des recettes soient 292 livres. Le moulin du Pont donnait donc un bénéfice de 1129 livres. Une année normale de fonctionnement, c'est-à-dire sans réparations et aménagements lourds, devrait donc dégager un chiffre d'affaires de 5646 livres et un bénéfice de 4516 livres soit 10 % du prix d'achat de 1670. Au fil du XVIII^e siècle, ce moulin devint une source

de profits importants pour les Chartreux de Bordeaux. Le livre de comptes présente aussi son chiffre d'affaires pour le milieu du XVIII^e siècle. Le droit de mouture ⁴² de 3 % permettait de dégager un profit annuel de 13270 livres. Si les dépenses courantes représentaient 20 % des recettes, les bénéfices s'élevèrent alors à 10676 livres sans tenir compte du fermage. Il ne fallait donc plus que sept à huit ans pour que les Chartreux amortissent l'achat du moulin.

Le bénéfice a presque doublé en 80 ans d'activité sous la houlette des Révérends Pères. Cela peut s'expliquer par l'augmentation progressive de l'activité du moulin : les Chartreux ont rajouté des meules et ont remplacé les roues traditionnelles par des roues à cuve. Ces derniers bénéficiaient d'une conjoncture économique favorable : en effet, le prix du boisseau ne cessa d'augmenter au cours de la période moderne. En 1683, un boisseau de blé froment coûtait 5 livres 10 sols ⁴³ alors que au cours des années 1750, le prix moyen s'établissait autour de 10 livres 5 sols le boisseau, soit presque le double ⁴⁴.

Les Chartreux, en achetant le moulin du Pont sur le Ciron en 1675, ont vu en celui-ci un moyen de se procurer un revenu important et régulier. En le transformant en une véritable « usine à farines », ce moulin se détachait des autres moulins traditionnels incapables d'assurer de tels rendements et de tels bénéfices. Il ne pouvait donc intéresser que les maîtres-boulangers de Bordeaux qui en étaient la principale clientèle, dès la prise de possession par les Chartreux.

La clientèle

La clientèle du moulin du Pont était en fait composée quasi exclusivement des maîtres boulangers de la ville de Bordeaux. Cette exclusivité se retrouvait dès l'achat final du moulin par les Révérends Pères Chartreux en 1675 et perdura tout au long du XVIII^e siècle jusqu'à sa vente comme bien national en 1794.

38 Nous avons pris pour base le boisseau de 79,22 litres, le kilogramme qui équivaut à 2,053515 litres selon l'*Almanach général et commercial du département de la Gironde pour l'année 1830*, et un fonctionnement annuel moyen de 345 jours.

39 Si l'on prend en compte la déshumidification des grains et la part des farines qui subsiste entre les meules, on peut estimer une perte de l'ordre de 5% du poids des grains traités.

40 Une *minoterie* est, au XVIII^e siècle, un établissement fabriquant du *minot*, c'est-à-dire la fleur de farine. Elle tire son nom du *barril* qui avait pour contenance un *minot*.

41 A.D.Gir, 3E 6600, fol 442.

42 Le droit de mouture était un prélèvement en nature réalisé à la sortie des meules par le meunier. En Bordelais, il était en général de 12%.

43 A.D.Gir, 3E 6611, fol 298.

44 A.D.Gir, C 1413.

Cette clientèle nous est connue dans son intégralité grâce, encore une fois, au livre de comptes⁴⁵. Le régisseur du moulin classait les personnes fréquentant le moulin en trois catégories : les *boulangers ordinaires*, les *boulangers volants* et les *mouillants*. Les *boulangers ordinaires* désignaient les maîtres boulangers de la ville de Bordeaux. Sur 33 646 boisseaux de farine de froment produits pendant une année, de juin 1760 à juin 1761, 92,6 % leur étaient destinés soit 31 152 boisseaux. Le reste était partagé entre les *boulangers volants* et les *mouillants* qui ne récupéraient que des miettes. Ces derniers étaient souvent originaires du Sauternais. Les *volants* étaient des boulangers ou des revendeurs de farine. Ils récupéraient 1560 boisseaux soit 4,6 % du total après avoir apporté leurs propres blés, à l'instar de leurs homologues bordelais. Ils allaient ensuite fournir en farine ou en pain les marchés de Barsac ou de Preignac. Les *mouillants*⁴⁶ prenaient donc le reste, soit 2,8 % des 33 646 boisseaux, qui correspondaient au droit de mouture. Ils n'apportaient donc pas de grains à moudre mais achetaient directement la farine au moulin.

Les maîtres boulangers de Bordeaux n'étaient pas seulement des clients du moulin, ils participaient aussi activement à sa gestion, en l'affermant. Ils sortaient donc de leur simple rôle de fabricant de pain pour devenir « meunier ». En devenant fermier du moulin, ils contrôlaient ainsi beaucoup mieux la filière blé-farine-pain. Ils évitaient un intermédiaire supplémentaire c'est-à-dire un surcoût pour leur commerce.

Avec l'achat définitif par les Chartreux en 1675 et les nombreuses améliorations techniques apportées par ces derniers, le moulin devint, à partir des années 1680, une ferme de la boulangerie bordelaise, et ceci jusqu'à la Révolution. En février 1682⁴⁷, le procureur de la Chartreuse le donna à titre de ferme à Jean Marchand bourgeois et maître boulanger de Bordeaux pour cinq années moyennant la somme de 2 500 livres par an. Ce boulanger obtint en plus, le droit, pendant la jouissance du bail, d'utiliser les trois bateaux qui y étaient rattachés afin de transporter ses blés et farines.

Ce maître n'était pas tout seul dans cette entreprise, il s'associait à trois autres membres de la communauté boulangère bordelaise : Jean et Pierre Duprat et Jean Brignet. C'était donc quatre boulangers, soucieux de leur bien et de son bon fonctionnement, qui allaient procéder à un état des lieux d'entrée du moulin et des autres bâtiments et dépendances, pièce par pièce, fenêtre par fenêtre et serrure par serrure⁴⁸.

Cette association de quatre boulangers et cette relation avec la Chartreuse se retrouvait à chaque bail. Les boulangers bénéficiaient toujours des mêmes avantages. Seul le prix de la ferme évoluait. Il atteint la somme de 3 300 livres dans les années 1760. Les fermiers moulaient leurs grains pour la consommation de pain de la Chartreuse, exempts de droit de

mouture, et utilisaient gratuitement les embarcations (de trois à six) dépendant du moulin destinées au transport de leurs blés et farines. Ces avantages accordés les fidélisaient à l'utilisation au moulin et leur permettaient d'éviter des coûts supplémentaires. En contrepartie, les Pères se réservaient la jouissance exclusive de certaines parties du moulin. Un appartement leur était gardé lors de leurs déplacements vers la moyenne ou haute Garonne. Ils s'assuraient ainsi une source de revenus non négligeable.

La gestion du moulin par les boulangers était beaucoup plus complexe que le laissent apparaître les baux retrouvés. Le livre de compte révèle d'autres secrets. Ainsi, au cours des années 1758 et 1759, le moulin fut affermé à quatre boulangers de Bordeaux : les sieurs Drouillard, Mathieu, Constant et à la veuve Anglas. Chacun était en charge du moulin, à tour de rôle, pendant quatre mois.

Le premier quartier débuta au mois de juillet 1758 et s'acheva en octobre de la même année ; il fut attribué au sieur Drouillard, boulanger, rue Porte Dijaux. Pendant son quartier, ce dernier prit en charge tous les frais du moulin : la nourriture des ouvriers, l'achat de ficelle et autres objets et ustensiles nécessaires au bon fonctionnement du moulin, et le paiement des salaires des ouvriers et des personnes intervenant ponctuellement sur le site. Ainsi, le 24 juillet 1758, il fit appel à huit manœuvres pour vider le moulin pour 4 livres et 16 sols. Les boulangers n'étaient pas en permanence sur les rives du Ciron. Un régisseur les remplaçait : le sieur de Bar était leur homme de main et rendait des comptes tous les quatre mois aux quatre fermiers sur quatre cahiers. C'est un de ses cahiers qui a survécu jusqu'à aujourd'hui et qui nous donne la fréquence des aller-retour entre le moulin du Pont et le port de Bordeaux.

Les trois bateaux rattachés au moulin et qui pouvaient être utilisés par les fermiers comme bon leur semblait, d'après les conditions du bail, étaient les seuls bateaux qui participaient aux échanges entre Bordeaux et Barsac. Parfois, trois autres embarcations étaient rajoutées mais seulement en cas d'encombrement du moulin.

Ces bateaux-*le Miquot*, *la Capoutaine* et *le Ramounet* - étaient à fond plat et assuraient les voyages des grains et farines dans 90 % des cas. Ils ne faisaient jamais le voyage à vide et

45 A.M. Bx., Fonds Delpit, ms 297.

46 La définition exacte n'a pu être élucidée mais les textes consultés dans les deux principales liasses laissent à penser qu'il s'agissait de boulangers dont les bateaux mouillaient à proximité du port de Barsac dans l'attente de pouvoir acheter des farines au moulin.

47 A.D.Gir, 3E 6610, folio 167.

48 A.D.Gir, ibidem, folio 332.

fonctionnaient donc en flux tendus. Le 21 octobre 1758, le sieur de Bar écrivit au sieur Drouillard, l'un des quatre fermiers du moulin : « *le Miquot est arrivé ce matin en ce lieu chargé de 116 charges de froment de votre envoi et de 112 sacs pour le sieur Bonnet de Saint Seurin, que j'ai fait décharger soudain son arrivée et j'ai en même temps fait charger les moulins, du grain dudit sieur Bonnet qui sera bientôt expédié. Si nous avions du grain à pouvoir entretenir les moulins, nous ferions à présent 200 sacs de farine dans les 24 heures ; (il y a quelques jours) nous avons resté trois jours en chaume ; et soudain, (après) avoir fait décharger le grain du Miquot, je l'ai aussi fait soudain charger dans son bateau 225 sacs de farine pour Monsieur Bonnet des Chartrons. L'on m'a assuré que le bateau de Capoutaine conduit par le nommé Pailles était chargé de 300 sacs de grain pour nous, Dieu veuille que l'on m'aie dit la vérité* ». Le Miquot arrivait de la Manufacture de Bordeaux⁴⁹ chargé de sacs de blé froment appartenant à Drouillard et à Bonnet boulanger de Saint Seurin, et repartit presque aussitôt chargé de farine pour un autre Bonnet boulanger aux Chartrons⁵⁰. C'était donc sans discontinuer que fonctionnait le moulin. Les jours de chômage n'étaient dus qu'à des raisons naturelles : *souberne*, ensablement ou crue. En moyenne, le grain restait trois jours au moulin avant de repartir transformé en farine vers Bordeaux. Il n'y avait donc pas vraiment de stock au moulin. Tout devait repartir au plus tôt, permettant d'accueillir d'autres grains et d'augmenter les revenus du moulin.

Le moulin fournissait toujours de la farine aux mêmes boulangers. Trois des quatre fermiers allaient à Barsac pour faire moudre leurs grains. Seul Mathieu semblait le dédaigner. D'ailleurs sur 37 voyages, pendant une période de quatre mois, ils représentaient 60 % des quantités transportées. Six autres boulangers faisaient porter leurs grains au Pont. Il s'agissait des boulangers pour la plupart issus des faubourgs récents, comme celui des Chartrons ou hors des murs dans la paroisse Sainte Eulalie. Les boulangers de la ville intra muros ne constituaient pas la clientèle du moulin de Barsac. Seuls les fermiers en étaient issus, comme le sieur Drouillard habitant rue Porte Dijaux.

Le moulin de Barsac était donc un élément essentiel dans l'approvisionnement de farines de Bordeaux dès la fin du XVIII^e siècle. La capacité de production et sa proximité semblaient être les arguments majeurs pour les boulangers de Bordeaux de trouver un moulin capable de répondre à leurs attentes. Les édiles de la ville de Bordeaux avaient aussi compris le rôle essentiel joué par ce moulin dans l'approvisionnement de leur ville et sa tranquillité. La Jurade, veillait au bon acheminement des bateaux même si c'était au détriment des habitants de la vallée du Ciron.

Ainsi, au début de la Révolution, la municipalité nouvellement élue depuis 1790 s'inquiéta des troubles liés à la disette. En juillet 1793, un attroupement formé d'habitants de Barsac, Cérons et Preignac, s'empara de grains destinés aux moulins du Pont et de Pernaud, situés tous deux sur le Ciron⁵¹ : tous les convois furent saisis entre le 15 et le 24 juillet. Les autorités de la Ville et du département s'en inquiétèrent, car, d'une part, la chasse aux Girondins était ouverte et d'autre part l'approvisionnement de la ville garantissait son soutien contre le parti Montagnard de Robespierre. Le moulin du Pont de Barsac était donc une pièce maîtresse dans l'approvisionnement de Bordeaux en farines et en pain constituant l'aliment principal de cette période pour les plus pauvres. Ce moulin a eu une incidence psychologique sur la politique frumentaire. Tenir ce moulin sous son joug pouvait aider à se prémunir de toute émotion populaire.

Une importance limitée

La consommation

A la lumière des sources notariales, économiques et institutionnelles, le moulin du Pont à Barsac se révèle être un chaînon essentiel dans l'approvisionnement de Bordeaux en pain à l'époque moderne. Il se distinguait des autres moulins, par ses innovations techniques, son nombre important de meules et sa productivité poussée au maximum. Il était aussi au cœur des enjeux économiques des boulangers, politiques de la municipalité et psychologiques de l'ensemble de la population bordelaise. Mais quel fut son poids réel dans l'approvisionnement d'une ville portuaire en plein essor démographique et économique ?

Il faut donc remettre ce moulin dans le contexte démographique et économique de cette époque. Jean Pierre Poussou a montré que la population bordelaise ne cessât d'augmenter tout au long de l'époque moderne, pour s'arrêter avec la Révolution⁵². Cette augmentation nette de la population devint un

49 La Manufacture de Bordeaux est l'Hôpital des enfants trouvés de Bordeaux situé au faubourg Saint Michel sur les rives de la Garonne. Il gère aussi un ensemble de chais et greniers dans lesquels les marchands de grains et boulangers entreposent leurs bleds avant de les vendre ou de les envoyer aux moulins.

50 Les bateaux chargés de farine débarquent leur cargaison au plus près des boulangeries où les attendent des boulangers accompagnés de charretiers. Les farines sont entreposées non loin du fournil, afin d'être rapidement utilisées.

51 A.D.Gir, 3L22.

52 Poussou Jean-Pierre, *Bordeaux et le Sud Ouest, croissance économique et attraction urbaine*, Paris, HPHE, 1983.

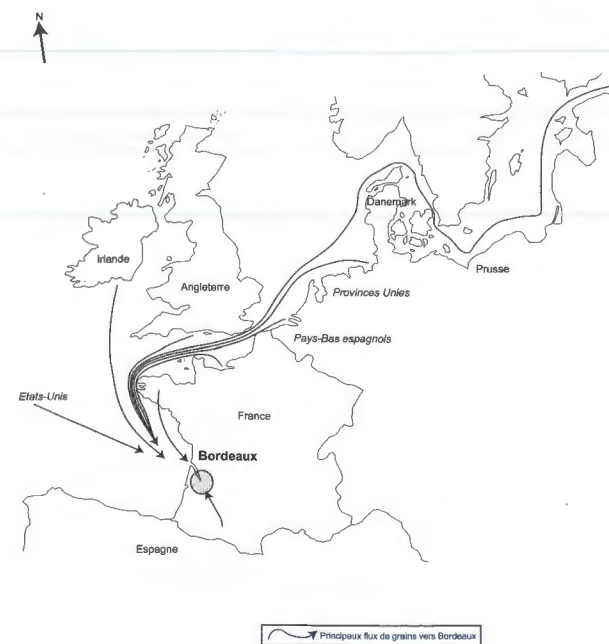


Fig. A. - Carte des importations des grains à Bordeaux à la fin du XVIIIe siècle.

problème quotidien pour la Jurade comme pour les boulangers chez lesquels les Bordelais allaient chercher leur pain : les bouches à nourrir ne cessaient de croître tout du long du Siècle des Lumières.

La population au début du XVIIIe siècle était de 55 000 âmes. Elle ne cessa d'augmenter jusqu'en 1790 : en 1740, elle était de 66 500 habitants, en 1770 de 80 000 habitants, pour être, en 1790, de 109 500 habitants⁵³. La consommation de pain d'un habitant de Paris, sous le règne de Louis XIV s'établissait à 1,5 kg par jour pour décroître progressivement au cours du Siècle des Lumières. Ainsi, à la fin de ce siècle, il était consommé environ 800 grammes de pain de froment par jour⁵⁴ et par personne. En comparant l'évolution de ces chiffres avec les capacités de production du moulin, malgré les améliorations apportées par les Chartreux, on constate que sa place n'était pas aussi prépondérante que semblaient nous le suggérer les sources.

Le moulin du Pont produisait 3,6 tonnes de farine par jour, chiffre dérisoire par rapport à la demande bordelaise. Au début du siècle des Lumières, Bordeaux avait besoin de 44 tonnes de farine de froment par jour, en 1770, de 64 tonnes et, au début de la Révolution, 87 tonnes. La part du moulin ne représentait que 8,1 % en 1700 et 4,1 % en 1790. Les boulangers de Bordeaux devaient donc sans cesse partir à la recherche de nouveaux sites à la fois très productifs et faciles d'accès par la voie fluviale. Le Ciron satisfait en partie leur demande.

Les autres moulins

En effet, en amont, des nobles possédaient des moulins aussi bien équipés, voire plus productifs, que le moulin des Chartreux. Les boulangers exerçaient aussi un monopole exclusif sur ces moulins. Le 29 mars 1682⁵⁵, deux boulangers, Jean Duprat et Jean Brignet bourgeois et maîtres boulangers associaient avec eux, deux autres boulangers, Jean Marchand et Pierre Duprat dans la ferme de trois moulins à eau dont deux sur le Ciron et l'autre à Beautiran : c'est-à-dire celui de Pernault ou Pey Arnaud situé dans la paroisse de Barsac appartenant au Marquis de Monferrand, celui de la Mothe situé dans la paroisse de Preignac relevant de Monsieur d'Armajan et enfin celui de Beautiran appartenant à Madame de Pontac. Ces quatre boulangers, le 24 août 1682 associaient un cinquième boulanger, François Clément dans la jouissance de ses moulins⁵⁶. Ces différentes sociétés leur permettaient d'avoir la jouissance des trois plus importants moulins situés sur le Ciron car ces mêmes boulangers étaient aussi à la même époque fermiers du moulin du Pont.

A partir de cet acte de société, un grand nombre de boulangers de Bordeaux s'engageaient à venir faire moudre leurs grains pour la fabrication de leurs pains, dans un de ces moulins, pour cinq à six années. Le 14 septembre 1682, Marguerite Canard veuve de Jean Plombard maître boulanger de la paroisse Saint Michel promettait de réduire tous les grains dont elle aura besoin pour faire du pain, dans les moulins du Pont, de Pernault et de Beautiran⁵⁷.

D'autres moulins à eau étaient aussi utilisés : le moulin de l'Île Saint George, de Frande de Bardanac (à Villenave d'Ormon) ou de Grangeot à Blanquefort. Ils étaient tous situés sur la rive gauche de la Garonne, à quelques encablures du fleuve. Le moulin de Laubardemont sur l'Isle, à Sablons à une quinzaine de kilomètres au Nord de Libourne et celui d'Abzac constituaient une exception : seule leur importante productivité pouvait justifier les considérations de la boulangerie bordelaise. Néanmoins, ces centres de production, qui ne semblaient pas suffire à nourrir tous les Bordelais, ne représentaient que 20 à 25 % des besoins quotidiens.

53 Coste Laurent, « La Population bordelaise de 1715 à 1815 », in *Histoire des Bordelais*, sous la direction de Michel Figeac, Mollat-Fédération Historique du Sud Ouest, 2002.

54 Kaplan, Steven L., *Le meilleur pain du monde, les boulangers de Paris au XVIIIe siècle*, Fayard, 1996.

55 A.D.Gir, 3E3057, folio 130 verso.

56 A.D.Gir, ibidem, folio 279.

57 A.D.Gir, ibidem, folio 292 verso.



Fig. 9. - Carte postale du moulin datant de 1920.

Or, les campagnes bordelaises ne fournissaient quasiment pas de grains à Bordeaux, et ces dernières en étaient même dépendantes lors de crises frumentaires. Bordeaux devait donc importer céréales et farines de ports atlantiques et français à commencer par ceux des basse et moyenne vallées de la Garonne.

Les autres aires d'approvisionnement

La coutume de Bordeaux imposait aux boulangers de n'acheter que du grain. Ils n'étaient donc pas autorisés à acheter de la farine. Bordeaux ne consommait que du pain blanc, c'est à dire du pain de blé froment⁵⁸. Le blé qui arrivait à Bordeaux provenait de différents horizons. Quelques lieux semblaient néanmoins privilégiés : le grain français était issu de Bretagne et de la vallée de la Garonne et des ses affluents. De petits bateaux, inférieurs à 50 tonneaux, se livrant au cabotage, partaient des nombreux ports du Sud de la Bretagne et arrivaient à Bordeaux en une semaine environ⁵⁹. Le blé était aussi importé des pays qui étaient en relation avec Bordeaux pour son vin et ses produits coloniaux. Du blé irlandais, anglais,

hollandais, prussien, russe, voire même américain arrivait sur le marché bordelais⁶⁰. La farine affluait de ces mêmes zones géographiques⁶¹, mais le blé tenait une place prépondérante dans ces relations commerciales.

Enfin, Bordeaux connaissait une situation particulière, voire paradoxale. En effet, des cargaisons importantes de farine minot transitaient par ce port. Elles venaient de la région de Nérac, Montauban (Quercy) et de Moissac ou bien encore du

58 Il existe à Bordeaux à l'époque moderne, trois qualités de pain : le *pain choine*, le *pain cô* et le *pain brun*. Ces trois qualités sont toutes de froment. Le *pain choine* est constitué de la fleur de farine, le *pain cô* est de farine intermédiaire tandis que le *pain brun* n'est pas issu de la farine de seigle comme son nom pourrait l'indiquer, mais de la plus mauvaise farine de froment, mélangé avec du son.

59 A.D.Gir, la sous série 6B de l'Amirauté de Guyenne nous donne des statistiques intéressantes sur tous les bateaux français et étrangers qui arrivent à Bordeaux par l'Atlantique avec leurs cargaisons, leur tonnage et leur provenance.

60 A.D.Gir, 6B 281.

61 A.D.Gir, C 1413.

Nord-Ouest de la France, pour être acheminer en Amérique nourrir colons et esclaves. Le minot n'entraînait nullement dans la consommation quotidienne bordelaise. Cette farine de qualité supérieure se transportait et se conservait aisément dans les cales des navires durant la traversée de l'Atlantique Nord.

Connaître la provenance des farines consommées à Bordeaux permettrait de mieux appréhender la filière céréalière et de considérer le moulin du Pont à sa juste valeur dans ces échanges. Une autre perspective est aussi envisageable. Bordeaux se distinguait de la ville de Paris, par une consommation moindre de pain par personne. Et le sieurs Imbert et Bethman firent le même constat dans leur lettre adressée à l'intendant, Tourny, le 13 août 1754 : « (...) *il serait inutile d'observer à votre grandeur que l'abondance et le bas prix du vin influe considérablement sur la consommation du bled et le peuple boit à proportion beaucoup plus qu'il ne mange. C'est un fait dont tous les boulangers fourniraient la preuve* ⁶² ». Les Bordelais boiraient plus qu'ils ne mangeraient ? C'est peut-être, là, une des solutions à l'approvisionnement céréalier de Bordeaux à l'époque moderne.

Les échanges quasi exclusifs du moulin du Pont avec les boulangers de la ville de Bordeaux trahissent leur volonté de s'assurer le contrôle de la filière céréalière. Mais le poids économique du moulin doit être limité au regard des flux commerciaux des *bleds* convergeant vers Bordeaux (fig. 9).

Au XIX^e siècle, l'activité du moulin n'a pas cessé : en 1848, les meules produisaient de la farine de froment, de seigle et de maïs ⁶³. En 1892, le moulin était équipé de dix paires de meules qui en firent la seconde minoterie du département avant d'être reconvertie en usine hydroélectrique au début du XX^e siècle.

Aujourd'hui inactif, le moulin est progressivement conquis par la végétation : les pillages des matériaux et des contraintes réglementaires plus ou moins fondées s'opposent au désir du propriétaire de remettre en valeur l'un des tous derniers témoins de l'histoire de la grande meunerie en Bordelais.

62 A.D.Gir, C 1416.

63 A.D.Gir, 6M. En 1848, le moulin du Pont avait traité 1460 tonnes de blé froment, 2,4 tonnes de seigle et 2,4 tonnes de maïs, venant essentiellement de la vallée de la Garonne et, dans une moindre mesure, de Bordeaux et de La Réole. Il produisit 1217 tonnes de farine de froment au bénéfice de la ville de Bordeaux, 243 tonnes de farine de froment et 2,4 tonnes de seigle et de maïs pour les communes des environs du moulin. Sept hommes et deux femmes travaillaient au moulin qui comprenait alors sept paires de meules et un *criblor*.

Notes relatives à une peinture représentant la Visitation

par Jean-François Fournier



J'ai le plaisir de vous présenter ici une petite peinture achetée chez un marchand de tableaux bordelais. Il s'agit d'un panneau de chêne mesurant 0,128 m de largeur sur 0,162 m de hauteur représentant *La Visitation* (fig. 1). Bien qu'au cours des âges le panneau se soit cintré et qu'il existe plusieurs petits manques de la couche picturale, son état général est satisfaisant. Au premier abord, on est tenté d'y voir l'œuvre d'un peintre flamand car la façon dont les couleurs ont été soigneusement posées, couche par couche, sur une pellicule d'apprêt blanchâtre (constitué de colle et de craie), elle-même passée sur le bois est caractéristique de la technique pratiquée par les artistes de cette École au XVII^e siècle. Toutefois, contrairement à l'usage flamand de ce temps voulant qu'on apprêtât et peignit (d'une couleur généralement brune) le revers des panneaux afin de les protéger des variations de la température et des insectes, le peintre, sans doute par mesure d'économie, laissa le bois nu. Cet élément, la taille très réduite de l'œuvre et la mince épaisseur du panneau nous font penser que notre *Visitation* n'était pas conçue primitivement pour être encadrée mais pour être enchâssée dans une porte de cabinet, ce meuble qui connut au XVII^e siècle une si grande vogue (fig. 2). Il existe au Musée Benoît de Puydt de Bailleul (Nord) un cabinet flamand de cette époque dont chaque porte et chaque tiroir comporte un panneau peint sur sa partie visible ; là aussi, le peintre commit l'imprudence de laisser le bois des revers nu ; sous l'effet des variations climatiques, les panneaux des portes ¹ se cintrèrent de manière identique au nôtre.

Stylistiquement, cette *Visitation* pose un problème car si sa technique est typique d'une École du Nord, son style l'est moins, la figure de la Vierge Marie rappelant même étrangement

les Vierges de l'École Italienne. C'est donc vers l'Italie que nous avons poussé nos recherches ; avec succès car nous avons découvert que notre *Visitation* était directement inspirée de la *Visitation* de Mariotto Albertinelli (1474-1515), peinte en 1503, conservée au Musée des Offices de Florence, qui se distingue par le fait, relativement rare au XVI^e siècle dans l'iconographie de la Vierge, que les deux femmes se serrent la main. Notre peintre, qui dut copier l'œuvre d'après une gravure en noir et blanc, ne reproduisit pas les couleurs originelles du tableau, modifia quelque peu les attitudes et les visages des personnages, en particulier celui de Sainte Elisabeth, plein de dignité sur l'œuvre originale, qu'il transforma en celui d'une paysanne semblant sortir d'un tableau de Pierre Bruegel. Autre transformation, il supprima l'architecture de style Renaissance constituant le fond de la composition d'Albertinelli et préféra situer la scène sur le seuil d'un bâtiment aux lignes plus droites. Désir de simplification ? Peut-être, mais aussi, sans doute, la volonté de représenter la scène telle qu'on la représentait au XVII^e siècle. Notre *Visitation* possède un certain charme ; si le visage de la Vierge est un peu mou, les drapés des vêtements des personnages sont fort bien rendus mais, quand on la compare avec l'œuvre dont elle est inspirée, on se rend compte des limites de son auteur. On peut affirmer que s'il s'inspira de Mariotto Albertinelli, il ne comprit pas ou ne sut pas rendre toute l'imposante grandeur de la composition. La façon dont il peignit la sainte Elisabeth montre qu'il devait être plus à son aise dans la réalisation des scènes d'auberge ou des scènes paysannes alors si à la mode.

1. Dont les dimensions et les épaisseurs sont d'ailleurs très proches de celles de notre *Visitation*.



Fig. 1 - Anonyme des Pays-Bas du Sud. *La Visitation*.



Fig. 2 - Un cabinet flamand du XVII^e siècle.



Fig. 3. - Mariette Albertinelli, *La Visitation* (d'après Joseph Fatturesse, *Les merveilles de l'Italie*, Florence, 1952).

Si, comme nous le pensons, notre *Visitation* fit partie d'un cabinet, le meuble fut démembré quelques décennies plus tard seulement car, lors de son premier encadrement, on colla à son revers une feuille de papier blanc ; elle fut déchirée quand on la décadra mais sur ce qui en reste on peut encore lire le mot *Besuchung*, *Visitation* en vieil allemand et en néerlandais ancien² ; cette mention écrite à l'encre noire date visiblement du début du XVIII^e siècle.

Notre petit tableau est donc constitué d'éléments disparates ; pour résumer, on peut dire qu'il fut peint par un artiste qui maîtrisait la technique de la peinture flamande tout en connaissant les œuvres des maîtres italiens et que quelque temps après son exécution quelqu'un le titra au verso en langue allemande ou néerlandaise. Tout indique là une origine septentrionale et on peut penser qu'il fut peint vers 1670/1680 dans les Flandres et, plus précisément, dans la région d'Anvers qui était alors le centre de fabrication des cabinets flamands dont

les thèmes des panneaux peints étaient soit religieux (ancien et nouveau Testament, vie de la Vierge) soit profanes (mythologie, paysages).

Comment ce tableau arriva-t-il à Bordeaux ? Nous ne le saurons certainement jamais ; c'est ce qui fait la joie du "chineur" et le désespoir de l'historien.

2. Tous nos remerciements à notre Présidente, Madame Lacoue-Labarthe qui, la première, a déchiffré, lu et traduit ce mot. On dirait aujourd'hui en allemand *Heimsuchung* et en néerlandais *De Visitie*.

Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCVII, année 2006, p. 143-146

Biographie de François de Voigny

Par Pierre Coudroy de Lille



Sa famille était parisienne ; il est né en 1656, fils de noble Nicolas de Voigny, commissaire des guerres et de Jeanne de Bordes, dont le mariage eut lieu à Sainte-Croix-du-Mont en 1654 ; Nicolas y est dit : «originaire de Paris». Jeanne de Bordes était apparentée aux de Laroque, seigneur de Sainte-Croix. François épousa en 1678 Maris de Bigos en l'église Saint-Michel de Bordeaux (25 septembre 1678) fille de Jean Jacques de Bigos, receveur des tailles du Condomois et Bazadais. Il fit carrière dans l'administration royale, commissaire des guerres comme son père et était chevalier des ordres du Roi. Veuf il épousa Françoise Durand, qui lui survécut. Il n'avait pas d'enfant lors de son testament de 1707.

Il donna son nom à la gentilhommière de Preignac, la maison dite «à Martin», érigée en fief noble en 1694 ; il y est dit aussi «Directeur général des hôpitaux de France». La maison noble de Voigny est en bordure de la RN 113, au nord-ouest du bourg de Preignac, c'est une harmonieuse construction qui paraît en effet de la fin du XVII^e siècle, sans doute refaite lors de l'érection en fief noble.

Il possédait aussi le domaine noble de Pleytegeat à Preignac où se trouvait l'ensemble viticole et qui a été démoli lors de la construction de l'autoroute A 62, derrière le château de Malle.

Testament du 11 novembre 1707

Devant Me Despujols, notaire à Preignac¹

François de Voigny, seigneur dudit lieu, commandeur chevalier de l'Ordre militaire et hospitalier de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem, Conseiller du Roy, Commissaire ordinaire des guerres :

Je désire être enterré dans ma sépulture en l'église de Preignac avec des obsèques modestes... 20 messes à l'autel dédié à M. Saint François mon patron dans l'église des Capucins de Langon... 20 messes à l'autel de Notre-dame du Mont Carmel de Langon de l'Ordre duquel je suis chevalier...

Legs :

à M. de Fonmorte, commissaire des guerres,	500 livres
à M. Richard, aussi D ^o D ^o ,	500 livres
à M Nenausier, receveur de Luxembourg,	500 livres
à M. de Mouchy, près de Châtellerault, 630 livres	
à M. Wallot, lieutenant général à Verdun,	300 livres
à M. le Chevalier d'Hugues, de Gap en Dauphiné, capitaine dans le bataillon de Normandie qui était à Messine,	300 livres
à M. Labruière, lieutenant du Roi à Luxembourg,	500 livres
à M. Soulon de Toulouse,	300 livres
à M. Darques, lieutenant du Roi,	1000 Livres

.....

1. ADGir 3E4438.

Héritière : Mademoiselle Jeanne de Voigny ma sœur, veuve d'Arnaud Pineau du Rey pour les 2/3, et la tierce de tous mes biens à mon épouse. J'ai reçu de ses parents 8000 livres par contrat de mariage, + 5000 pour la chambre meublée et 3000 pour autres.

Exécuteur testamentaire : M. de Tastes conseiller au parlement mon parent.

Armoiries de François de Voigny, enregistrées à l'Armorial de 1696 : d'argent à une croix d'azur cantonnée de quatre lions de gueules. Généralité de Paris.

Quelques lettres patentes

Lettre patente donnée à Versailles en mai 1694 ²

Enregistrée à la Cour des comptes de Paris le 13 mai 1696 et aux Présidents trésoriers de France en Guyenne le 18 juillet 1698.

Louis... à notre cher et bien aimé François de Voigny....

Nous à remontré qu'il possède à Preignac une maison de feu Nicoals de Voigny son père, commissaire ordinaire des guerres en Guyenne, au lieu appelé à Martin à laquelle il désirerait donner son nom, avec chambres, remises, bassecour, orme, jardin, parterre, environné de murailles et balustrades = la métairie au Peytejat dont il a acquis partie, de 12 à 1500 livres de revenu. Reconnaissance a été faite à la Prévôté de Barsac le 18 avril 1665 aux devoirs de 2 deniers d'exporte et 4 sols de Rente annuelle en reconnaissance des services de son père et de lui l'érigeons en fief noble et l'autorisons à lui donner le nom de Voigny.

Aveux et décombrements du 12 septembre 1702 ³

Mre François de Voigny... au lieu «à Martin» tient une maison à 2 étages avec cave, orangerie et écurie, enceinte d'un enclos de murailles avec 2 pavillons fermés d'une grille de fer qui servent d'avenue du côté de la rivière avec parterre, jardin, verger et une prairie dans ledit enclos + le passage avec bateau au travers de la rivière que ledit sgr a acquis de SM le 29 mai 1699 + le droit de pêche... + enclos de vigne au lieu de Pleytegeat qu'il a acquis de divers particuliers, avec les maisons, parcs et jardin qui sont dedans... + plusieurs vignes...

3 septembre 1732 ⁴

Demande à fournir dénombrement Guillaume Castaing chevalier président trésorier de France est propriétaire des maisons nobles de Voigny et de Pleytegeat dont il a rendu hommage le 25 mai 1713, demande après achat en 1712.

Inventaire après décès

Décès survenu le 9 décembre 1707, commencé le 5 mars 1708, pardevant Me Despujols, notaire à Preignac ⁵.

A Voigny : dans la salle, 5 pièces de tapisseries tendues aux 4 murs de drap haché, autrement de Rouen ⁶, demy neuves + 2 sofas d'une grandeur raisonnable de bois de noyer garni de mouquettes à fleur, l'un vert et blanc, l'autre vert et rouge, + 4 fauteuils + 2 chaises d'Angleterre, + 2 tables... + un lustre de bois de noyer, + un grand miroir tout de glace avec son chapiteau, à pièces rapportées, + une cuvette, une fontaine, un seau de fayence, 2 chenets de cuivre à l'âtre... + un grand tableau sur la cheminée avec sa bordure dorée, pour le dans et les extrémités noires représentant diverses sortes de poissons dans des bassins, une serveuse tirant l'eau et un chat après une carpe, en assez bon état, + 2 petites figurines l'une d'un garçon, l'autre d'une fille en bois de sapin au-devant des jambages de la cheminée, + 10 tableaux dont 2 à cadre doré, représentant l'une le Roy, l'autre M. de Barbesieux et les autres les Princes, un petit représentant une dame de la Cour, et 4 autres à peu près carrés représentant certaines maisons, bocages, une ville près de la mer, avec bordures dorées, un autre avec les armes de M. de Voigny.

Dans une petite chambre de plain pied, avec vue sur le jardin, 4 pièces de tapisseries de camelot rouge rayées de noir, + un petit lit à la duchesse, + un petit miroir, + une table, + 4 chaises de Damas + un tableau sur la cheminée avec ses bordures dorées au-dedans, aux extrémités noires, représentant des souf-fleurs, + 3 tableaux la mort de Jésus, la Sainte Vierge, la Sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus et Saint Joseph au-devant, un bœuf entre eux + 4 tableaux avec leurs cadres dorés représentant une citadelle avec son cadre doré, + un grand écran en menuiserie garni d'une étoffe de soie.

Dans un cabinet à côté 3 tableaux dont 2 portraits et l'autre une certaine forêt avec marécage, rivière + 12 tableaux dont 5 ronds représentant les Dames de la Cour, + un tableau de Mgr le Dauphin, + un cabinet avec des papiers, + une table d'ardoise en octogone dont les bordures sont en bois de noyer sur pieds et une traverse, + une autre table presque carrée de sapin en

2. ADC 3854.

3. ADC 4769.

4. ADC 4150.

5. ADGir 3E 4438.

6. Sans doute l'équivalent de tapisseries dites de bergame, en point de Hongrie d'où le terme de haché. Cf. Peter Thornton, Seventeenth-century interior decoration in England, France and Holland, Yale University, 1983.

menuiserie vernissée avec son tapis de Turquie de plusieurs couleurs + 2 tabourets + une petite table à jouer de sapin + une petit cabinet en menuiserie avec 6 tiroirs.

Dans une chambre à côté du cabinet, un chalit en bois de noyer en menuiserie garni d'un dossier du ciel et les portières de dadas jaune avec 2 rideaux au dossier, + 12 tableaux avec leur cadre doré, dont 5 ronds de dames et seigneurs, un carré avec une dame, 2 en long et un presque carré faisant diverses représentations, + un tableau au carré de la cheminée représentant un port de rivière, + 5 autres petits tableaux de papier avec leur bordure dorée représentant l'un Mgr le Dauphin, l'autre la Reine d'Espagne, l'autre Saint Hubert, un autre l'adoration des trois Rois, un autre en forme de colifiché fait à la main représentant Notre Seigneur au Suaire, + un chalit en forme de lit de camp, + une glace à la cheminée, + 8 chaises de bois de noyer garnies de mouquettes verte et blanche, + un fauteuil de bois de noyer garni d'une mouquette gris et vert + 2 portières, + 6 pièces de tapisserie de drap haché, autrement de Rouen.

Dans le salon de plain pied, 6 pièces de cuir doré de Flandres tendues autour des murs + 5 grands tableaux représentant divers sujets, 3 sans cadre, 2 avec des cadres dorés, l'un représentant Saint François, + 2 autres petits tableaux avec leur cadre doré, un autre petit tableau représentant une dame de la Cour, + une petite horloge sonnante avec sa cloche + 6 chaises de paille, + une table de noyer, + un autre cabinet de bois de sapin, + un autre cabinet à 2 portes dans lequel se sont trouvés : un bassin d'argent, 2 aiguières, 2 porte-huiliers, 10 assiettes, un coquemar, 2 bassins à barbe, 6 paires de flambeaux, tous et toutes d'argent, 2 saladier argentés, une vinaigrette ⁷, 6 cuillères, 6 fourchettes...

Dans une grande chambre en haut au-dessus de ladite salle, 6 pièce de tapisserie de damas + un lit complet + un canapé de bois + un lit complet + 6 chaises de tapisserie + un fauteuil + 2 autres fauteuils + un paravent + 7 tableaux représentant des seigneurs et dames de la Cour, + 3 autres tableaux une dame et 2 seigneurs de la Cour + un tableau sur le port, + 2 autres tableaux, + tableaux l'un représentant la Vierge, + un petit miroir + sur la cheminée une garniture en porcelaine, 2 tasses, 2 chaises, + un grand cabinet en forme de bibliothèque à 2 grandes portes et à côté un petit cabinet, 4 pièces de tapisserie de Bergame, + 4 tableaux dont 2 représentant des dames de la Cour, + 4 chaises + un petit cabinet de bois de sapin à 2 portes avec le petit linge appartenant à la fille de chambre.

Dans la grande chambre 6 grands tableaux : la Bénédiction de Jacob, le passage de la Mer Rouge, la fuite de la Sainte Vierge et Saint Joseph, un paysage, + 10 tableaux plus petits, + 2 autres tableaux l'un de chasseur, l'autre la chasse au sanglier

avec écrit en haut : H. LEEMANNS f. 1669 ⁸, + 4 autres tableaux, + un cabinet + 4 chaises.

Dans la cuisine, un grand bassin, + marmites, des casseroles, 2 poissonnières tous et toutes en cuivre rouge, + un bassin d'étain...

Boulangerie avec four, orangerie....

Ecurie avec 2 chevaux de carrosse attelés.

Dans la maison de Pleytegeat, délaissée par ledit feu, dans la chambre 4 pièces de tapisserie, 14 petits tableaux, + un petit lit à la duchesse, 10 chaises, un cabinet...

Archives

Dans le cabinet de sapin : une liasse de pièces en parchemin contenant les offices de Contrôleur et Commissaire des guerres de ledit feu de Voigny et de son père, + une liasse de 28 titres de la feu Dame de Bordes sa mère, de M. Dorly, + contrat de mariage de ledit feu avec Melle de Bigos, ... + 15 promesses et reconnaissances de dettes, 12 liasses de documents de finance, un livre de raison, divers livres de compte..., un sachet d'archives qui sont de la maison de Pleytegeat...

Maître Pierre Despujols, ou Despujoux exerça ses fonctions de notaire de Preignac de 1680 à 1724 ; il avait succédé à son père, Bertrand Despujoux, notaire de 1670 à 1680, et Me Bernard Saint Magne reprit son étude en 1725. Il y avait alors deux études de notaire à Preignac, l'autre tenue par Me Dufau, ce qui peut s'expliquer par le petit parcellaire des vignobles et les transactions nombreuses.

A Preignac, comme à Barsac et en Sauternais se constituaient de grands domaines autour d'un château, souvent appartenant à des magistrats à la Cour des Aydes, comme le premier Président Suduiraut, le Président de Rolland, les Conseillers de Guichaner d'Armajan, de Malle, Dorlic, de Lamontagne, Pineau du Rey, le Procureur général d'Arche et l'avocat général de Billy, mais aussi aux robins locaux enrichis.

La maison noble de Pleytejat, ou Pleytegeat (ce qui signifie la plaidoirie) était située derrière le domaine de Malle, et appartenait aux mêmes propriétaires. Elle fut vendue par Pierre

7. Flacon à parfum, à cette. Plus tard, petite boîte à vinaigre aromatique et son éponge pour rafraîchir.

8. Sans doute Johannes Leemans (1633-1688), peintre hollandais de La Haye (ou son frère Anthonie), spécialiste des natures mortes en trompe l'œil sur le thème de la chasse. Il était aussi marchand de vin... Tous ses tableaux sont datés entre 1664 et 1686.

de Malle à François de Voigny vers 1680. Elle comportait un corps de logis à un étage, un gros pavillon à toit mansardé ; 4 cheminées monumentales ornaient les pièces, moulurées en ovale, en cartouches de différents modèles. Elle appartenait à André du Hayot quand elle fut démolie, et nous l'avions visitée, avant sa destruction en 1972. Nous avons noté un graffiti sur les murs :

*«Il me plaît d'adorer la personne habitant
ici à Pleytegeat, en ce charmant séjour.
Elle ne correspond point à mon feu ardent,
Sa froideur me transit un peu plus chaque jour.»*

Mais les démolisseurs n'avaient rien à faire d'une poésie galante !



Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCVII, année 2006, p. 147-152

Un lotissement de la fin du XVIII^e siècle : Peyreblanque

Par Xavier Roborel de Climens



Au cours des dernières années de l'Ancien Régime le développement du faubourg Saint-Seurin prend de l'ampleur notamment après la publication des lettres patentes de juillet 1783 autorisant le chapitre, ceux qui tenaient les maisons canoniales et les titulaires de chapellenies à *vendre les vieux bâtiments maisons échoppes et jardins* ¹.

La Jurade songe faire exécuter un plan de 1781 de François Bonfin prévoyant autour de l'église, et à la place du cimetière, un bel ensemble de places : place du Pradeau, une place ovale de grande dimension au sud, une place au devant du Doyenné. Les vieilles maisons canoniales sont abattues et remplacées par des bâtiments neufs souvent de grandes qualité comme la maison du chanoine Batanchon construite par Laclotte. La rue Judaïque qui fait la jonction avec la place Dauphine devient une voie élégante bordée de demeures aristocratiques dont l'hôtel Castelnau d'Auros en est l'exemple le plus célèbre ².

Vers l'ouest, au-delà de la rue de la Trésorerie (Albert-Barraud), le développement urbain se poursuit mais de façon beaucoup plus modeste. C'est ainsi que de part et d'autre de la rue Terre-Nègre (Ernest-Renant) des particuliers ouvrent de nouvelles voies : une rue Belair en 1785 prolongée par une rue appelée *Naugeac* ³. Enfin un peu plus au sud de cette dernière, un lotissement est créé et va donner lieu à l'ouverture des rues Peyreblanque et Bellevue (Pierre-Noguéy).

Le lotissement de Peyreblanque (ou de Pierre Cheyreau)

A partir de 1784, un certain Pierre Cheyreau, marchand de cuir, résidant place Dauphine, réalise une opération immobilière sur une portion d'un vaste territoire dénommé le *plantier de Peyreblanque*. Connu dès 1160 sous le nom de plantier de Saint Seurin, il prend son nom au XVI^e siècle sans doute à cause de la présence d'une borne en pierre. Les limites en sont approximativement les rues Ulysse-Gayon et l'avenue d'Eysines au nord, à l'est la rue Ernest-Renant, au sud une partie du cours Marc Nouaux et à l'ouest la rue du Boccage. En 1771 on trouve dans cet espace quatre bourdieux importants : celui du sieur Harmensen à l'emplacement de l'ancien couvent de la Visitation, celui de Pierre Dufau vers la rue Ulysse-Gayon, le bourdieu de Peyreblanque à Jacques Thuet (aujourd'hui collège Tivoli) et le bourdieu *Mendesfrance* au sud du territoire ⁴. Le

1. A.D.Gir. G 1201.

2. Marguerite Castel, *La formation topographique du quartier Saint-Seurin* Revue historique de Bordeaux 1922 n° 3 p. 180.

3. A.D.Gir. C 4220.

4. A.D.Gir. G 1206.

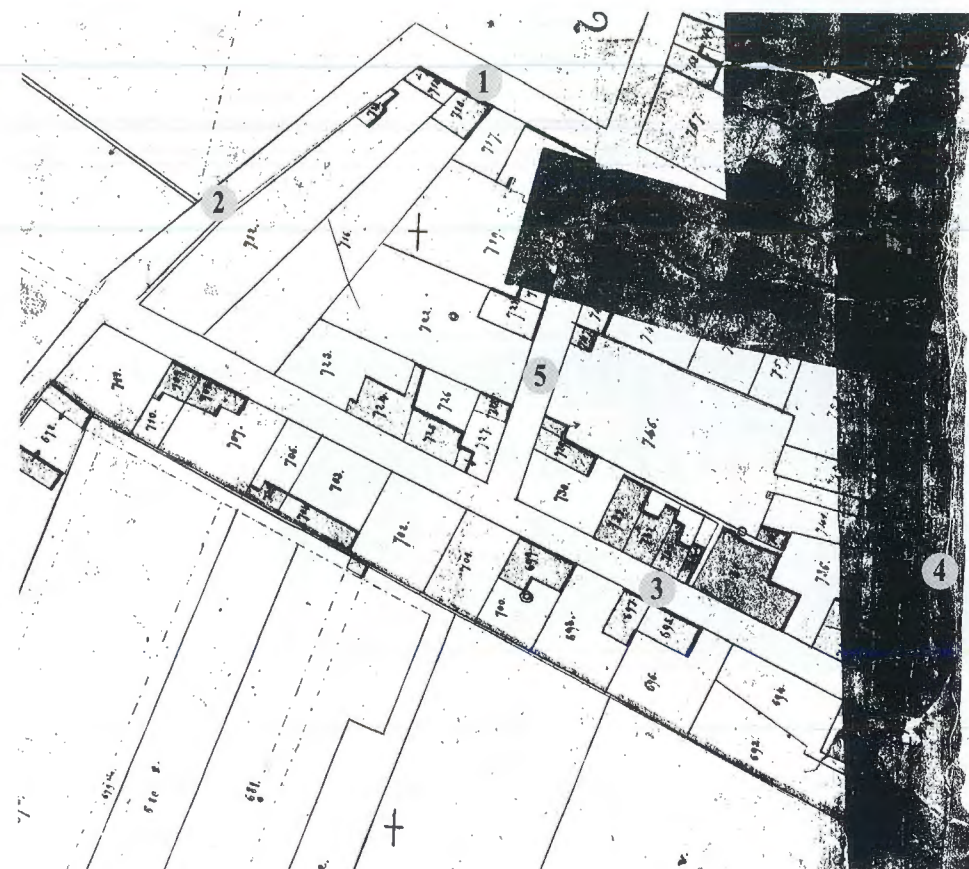


Fig. 1. -
Le lotissement de Peyreblanque
(plan cadastral de 1811-30).
1. rue Naujac ;
2. rue Bel-Orme ;
3. rue Pierre Nauguey
(connue sous le nom de rue Bellevue
en 1788 et rue Laville en 1832) ;
4. rue Ernest Renan
(autrefois rue Terre-Nègre) ;
5. rue Peyreblanque.

reste de la superficie est occupé par de nombreuses pièces de vignes détenues souvent par des nobles ou des bourgeois de Bordeaux qui sous la pression foncière n'hésitent pas à vendre.

C'est ainsi que le 16 octobre 1784, Pierre Cheyreau achète à Joseph Noizilleau, marchand, habitant au "Canton de la Rode", quatre courrèges de vignes pour 4300 livres⁵. Celui-ci les avait acquises en 1765 des héritiers de Raymond Lanusse, juriste bordelais⁶. L'activité immobilière de P. Cheyreau dans ce secteur va s'exercer de 1786 à l'an III. Il va vendre vingt quatre lots en bordure de la rue Terre-nègre et va créer pour la circonstance de nouvelles voies, les rues Peyreblanque et Bellevue (fig. 1).

Le premier lot est vendu le 6 décembre 1786 à Claude Coursolle, brigadier dans les octrois de la ville, paroisse Saint Seurin. Il est situé à l'angle de la rue Terre-nègre et "d'une rue projetée non encore nommée" : la futur rue Bellevue. C'est à partir de là que vont s'aligner les autres emplacements, la façade principale orientée vers l'ouest, rue Terre-nègre⁷ (Ernest Renan).

En remontant la rue Terre-nègre vers la rue Naujac (aujourd'hui côté pair) on trouve huit lots vendus le :

- 28 avril 1787, à Joseph Laubertie, tonnelier, demeurant près de la Croix blanche⁸ ;
- 2 août 1787, à Jean Lassere, charpentier de haute futaie, rue du Temps-passé. Le lot suivant appartient à un certain Laroche mais l'acte n'a pas été retrouvé⁹ ;
- 28 novembre 1792, à Léonard Chauchéfe, maçon, rue du Temps-passé. Un droit de passage pour accéder à un puits situé à l'ouest de la parcelle est mentionné dans l'acte. Au sud, existe une maison appartenant à individu nommé Cursable. La date de la transaction est inconnue¹⁰ ;
- 19 mars 1793 à Antoine et Pierre Lasserre, chapeliers, rue Judaïque "une maison consistant en cave, rez de chaussé, premier étage, chai sur le derrière et jardin à la suite". Sur

- 5. A.D.Gir. 3 E 48573 Chalu.
- 6. A.D.Gir. 3 E 21570 Barbarie.
- 7. A.D.Gir. 3 E 48579 Chalu.
- 8. A.D.Gir. 3 E 48580 Chalu.
- 9. A.D.Gir. 3 E 48581 Chalu.
- 10. A.D.Gir. 3 E 48600 Chalu.



Fig. 2. - Maison 20, rue Pierre Nauguey.

les parcelles mitoyennes, on trouve, au sud la maison d'un dénommé Lauchan et au nord une autre maison et jardin "dudit Cheyreau qu'il se réserve"¹¹.

Le lotissement se poursuit le long de la nouvelle rue Bellevue (aujourd'hui côté pair) avec des façades orientées au sud. On trouve à partir de la parcelle Coursolle des lots achetés entre 1788 et 1791 par :

- Pierre Claveau, plâtrier, le 18 mars 1788¹² ;
 - François Domec, également plâtrier, résidant *hors la porte d'Aquitaine*, le 1er avril 1788¹³ ;
 - Pierre Chaudu, marin, rue du Palais Galien, le 24 juin 1787¹⁴ ;
 - Pierre Barthez, architecte, demeurant rue Bellevue, le 1er septembre 1791¹⁵. Vient en suivant un dénommé Blanc pour lequel la transaction n'a pas été retrouvée ;
 - Guillaume Blandière, cordonnier, rue du Temps-passé, acquéreur d'une échoppe "consistant en deux chambres et un grenier, jardin au derrière", le 21 janvier 1793¹⁶. Ce lot est séparé du suivant, appartenant à un certain Dutruich, par un "passage de dix pieds entre deux". Là encore l'acte n'a pas pu être identifié.
 - Pierre Barthez, qualifié alors d'entrepreneur de bâtiments, le 22 août 1787, résidant rue Paulin¹⁷. Tous les terrains qui suivent jusqu'à la rue Peyreblanque sont frappés d'une servitude consistant en un droit de passage pour accéder à un puits ;
 - Jean Lacombe, peintre, grande rue et paroisse Saint Seurin le 6 juillet 1789¹⁸ ;
 - Pierre Michelet, charpentier de marine, rue Sainte Croix, le 11 septembre 1787¹⁹ ;
 - Marie Gourier, veuve de Guillaume Bonnet, boulanger de pain béni, rue Saint Joseph, achète le dernier lot formant l'angle avec la rue Peyreblanque le 22 septembre 1791²⁰.
- Enfin, pour terminer, rue Peyreblanque, actuellement côté pair quatre lots sont vendus entre 1788 et l'an III.

L'un à Barthélémy Blanc, maître d'hôtel de Mme de Basterot, rue Porte Dijaux, le 21 août 1788, à l'angle des rues Peyreblanque et Bellevue²¹.

La localisation des autres lots le long de cette rue est incertaine mais les acheteurs sont :

- Pierre Sourbey, tonnelier, rue des Retillons, le 27 avril 1788²² ;
- Jean Campan, vigneron, rue Terre-nègre, le 18 mai 1788²³ ;
- Marguerite Salles, veuve d'Antoine Campan le 13 Vendémiaire an III²⁴.

L'activité de Pierre Cheyreau semble s'arrêter avec cette vente

Les vingt-quatre lots ainsi relevés ont quelques caractéristiques communes. La majorité des acquéreurs sont des artisans pour la plupart du bâtiment. On trouve en plus un marin, un fonctionnaire, un maître d'hôtel et un architecte. Ils résident en général dans le quartier de Saint-Seurin ou aux Chartons

Les lots sont modestes et de taille variable : les plus petits ont une façade de 21 pieds sur 49 pieds de profondeur (7 m x 16 m soit 112 m²). Les plus étendus sont rue Terre-nègre le lot Chauchief (460 m²) et les lots aux angles de rue : Coursolle (350 m²), Blanc (230 m²) et Marie Gourier (225 m²).

Le prix est de 12 livres la toise et reste stable jusqu'aux premières années de la Révolution. C'est une valeur très modeste si on la compare à d'autres opérations immobilières réalisées à Bordeaux dans les années précédentes. Par exemple : 30 livres la toise cours Saint André aux Chartons en 1776 pour la maison que fait construire Georges Bonnet²⁵ ; 56 livres au Pavé des Chartons en 1776 ; 470 livres en 1773 au lotissement de la Monnaie ; 260 à 610 livres pour les terrains de l'îlot Louis en 1777.

- 11. AD Gir. 3E 19197 Delaville.
- 12. A.D.Gir. 3E 48583 Chalu.
- 13. A.D.Gir. 3E 48583 Chalu.
- 14. A.D.Gir. 3E 48581 Chalu.
- 15. A.D.Gir. 3E 48595 Chalu.
- 16. A.D.Gir. 3E 20409 Gastellet.
- 17. A.D.Gir. 3E 48581 Chalu.
- 18. A.D.Gir. 3E 48588 Chalu.
- 19. A.D.Gir. 3E 48522 Chalu.
- 20. A.D.Gir. 3E Maillezeres.
- 21. A.D.Gir. 3E 20538 Duprat.
- 22. A.D.Gir. 3E 48583 Chalu.
- 23. A.D.Gir. 3E 48584 Chalu.
- 24. A.D.Gir. 3E 19204 Delaville.
- 25. A.D.Gir. 3E 24428 Faugas.

Si la plupart des terrains sont vendus nus, P. Cheyreau a également procédé à des constructions. Par exemple P. Barthez règle en ouvrage une partie du prix du terrain acheté en septembre 1791, la maison vendue le 19 mars 1793 à Antoine et Pierre Lasserre est dite avoir été construite par P. Cheyreau.

La qualité des maisons est très simple, conforme à la position sociale de leurs propriétaires : un rez-de-chaussée et un étage avec une cave, un chai et un petit jardin. Une seule subsiste rue Pierre-Noguez au numéro 20, face du lotissement étudié, mais semblant bien de la même époque (fig. 2).

Toutefois un immeuble fait exception dans cet ensemble c'est la maison de Marie Gourrier élevée à l'angle des rues Peyreblanque et Bellevue.

La maison de Marie Gourrier

Au milieu de ce quartier d'artisans, la maison de Marie Gourrier étonne par sa qualité architecturale et sa ressemblance avec ce que l'on appelle habituellement une chartreuse. Cet aspect est trompeur puisque l'on sait que cette maison est construite dans un lotissement et non comme une maison de campagne dans un endroit isolé entouré de champs et de vignes. Sa date de construction n'est pas connue avec précision mais on sait que Marie Gourrier achète le terrain nu le 22 septembre 1791 et lorsqu'elle meurt en 1812, la maison décrite dans le cahier des charges rédigé préalablement à la vente judiciaire a les mêmes caractéristiques que celle que nous voyons aujourd'hui²⁶ (fig. 3).

Il s'agit d'un bâtiment de plan rectangulaire de petite dimension (5,20 m x 13,40 m) formant un rez-de-chaussée surélevé dont la toiture est masquée par une balustrade. La façade présente cinq baies : quatre fenêtres dépourvues d'encadrement, une porte cintrée, surmontée d'un fronton triangulaire, qui s'inscrit dans un léger avant-corps à refends. Il n'y a pas de façade postérieure. Seul existe un mur aveugle contre lequel s'appuient les maisons mitoyennes. Elle est précédée d'un jardin d'une superficie de 155 m² donnant sur la rue Pierre-Noguez.

On peut se demander ce qui a entraîné Marie Gourrier à construire un tel édifice. Elle n'a pas une position sociale telle qui puisse le justifier même si elle possède une certaine aisance matérielle. A son décès en 1784 son mari lui avait laissé deux immeubles à Bordeaux, un cours Saint-André (cours Portal) et un autre où se trouve la boulangerie familiale, rue Saint-Joseph. Sa fille Marie meurt en février 1789. Elle était l'épouse d'un barbier, "baigneur, étuviste" rue Saint-Joseph. Son fils Jean est déclaré mort sans enfant hors des frontières de la République en 1793. Elle s'occupe de la gestion de la boulangerie et passe des



Fig. 3. - Maison de Marie Gourrier
(à l'angle des rues Peyreblanque et Pierre Noguez).

baux pour poursuivre l'exploitation du fonds mais ne sachant écrire elle ne signe pas les actes (6 mars 1793 et 28 brumaire an III²⁷). A cette époque, elle réside cours Saint-André.

A sa mort le 5 novembre 1812, ses héritiers acceptent la succession sous bénéfice d'inventaire et les trois immeubles composant l'actif successoral sont vendus le 29 mai à la barre de Tribunal²⁸. La maison de Peyreblanque, estimée 1100 F, est vendue 1400 F à Pierre Changeur, important négociant bordelais, résidant à Bordeaux rue Saint-Eloi. Il est précisé dans l'acte que la maison possède deux caves avec une cheminée, un escalier de bois dans le corps de logis et une salle à cheminée à gauche et à droite dont l'une a un passage vers la rue Peyreblanque. Le jardin est entouré de murs et l'entrée principale est décorée de deux piles de pierre.

Le 22 décembre de la même, Pierre Changeur agrandi son bien en achetant la parcelle contiguë, propriété depuis 1787 de la famille Michelet et restée vide depuis²⁹. Quelques années plus tard, le 11 août 1820, il revend l'ensemble à Thérèse de Pichon, résidant cours d'Albret moyennant le prix de 6000F. Il est précisé que la maison est occupée par un locataire qui doit déguerpir le 14 courant³⁰.

Une nouvelle vente intervient le 1er août 1832 au profit de Marie Azembat veuve de Alexis Boquet, résidant 1, rue Saint-Christoly. Rien ne change dans la parcelle, le droit de passage pour accéder au puit existe toujours (la rue Bellevue devient rue Laville) et le prix est identique : 6 000F³¹.

26. A.D.Gir. 3U 2256.

27. A.D.Gir. 3E 31355 et 31362 Maillezeres.

28. A.D.Gir. 3U 2256.

29. A.D.Gir. 3E 24153 Mathieu.

30. A.D.Gir. 3E 50052 Ferrère.

31. A.D.Gir. 57236 Lacoste.



Fig. 4. - Maison de Marie Gourrier (détail).

Dix ans plus tard, la maison change encore de mains, Thérèse Baqué, fille unique de Marie Azembat, résidant place Tourny, cède la maison à Raymond Joachim Lespinasse, négociant en vin demeurant 7, place Tourny. Seule modification dans la maison, un petit apprentis situé à l'arrière, servant de serre et de lieu d'aisance. Le prix est toujours de 6000F³².

A la suite de mauvaises affaires, cette maison où réside Raymond Lespinasse est saisie en juillet 1870 et adjugé le 22 novembre 1877 au profit de Pierre Duberga pour un montant de 5800F³³. Aucune modification n'est signalée pour la maison, le jardin est toujours clôt de murs et on y accède toujours par un "portail en bois avec grillage de fer supporté par deux piles de maçonnerie". Un puit et un hangar sont signalés dans le jardin. Le nouvel acquéreur Pierre Duberga, exerce la profession de jardinier et réside au Bouscat, rue des Cossus. Il décède le 20 juillet 1887. Sa succession comprend de nombreuses créances pour un montant de 100 000F et deux immeubles dont la maison rue Pierre-Noguez estimée à 8000F. Elle est attribuée à sa fille Marie, épouse de Pierre Péry, jardinier.

Après avoir relevé sous l'Ancien Régime de la "censive directe de messieurs les doyens chanoines et chapitre de l'église collégiale dudit Saint Seurin" puis dès la Révolution de la nouvelle commune de Caudéran, le lotissement Cheyreau et tout le quartier environnant sont intégrés en 1865 dans la commune de Bordeaux. Il résulte parfaitement ce que, dès 1787, Arthur Young avait décrit, à savoir : "Les maisons que l'on bâtit sur tous les points de la ville témoignent trop clairement sa prospérité pour que l'on puisse s'y méprendre ; les extrémités sont composées de nouvelles rues avec d'autres encore plus nouvelles tracées et en partie bâties. Ces maisons sont en général petites ou moyennes faites pour des gens d'une classe inférieure ; elles sont toutes de pierres blanches et ajoutent à mesure qu'elles s'achèvent à la beauté de la ville ..." ³⁴

32. A.D.Gir. 3E NC 3077.

33. A.D.Gir. 3U 2538.

34. Marguerite Castel, 1922, n° 4, p. 241.

La constitution de ce lotissement à la fin de l'Ancien Régime est tout à fait exemplaire de la manière dont se sont développés les quartiers accompagnant l'extension de la ville ancienne hors les murs, jusqu'à la proche banlieue. Le même processus se prolongera tout au long du XIXe siècle.

Si depuis la fin du XVIIIe siècle, le système de voirie n'a pas changé, l'architecture des maisons a quand même évolué avec la mode et avec l'évolution sociologique du quartier.

Quant à la maison de Marie Gourrier, elle garde toujours son mystère quant à l'identité de son architecte et la qualité de son constructeur. En effet on peut se demander comment une personne de modeste condition a pu en venir à concevoir un tel projet immobilier au statut ambigu : une sorte de chartreuse dans un lotissement sans prestige. Peut-être, Marie Gourrier voulut elle ainsi manifester une certaine réussite financière et poser la première pierre d'une véritable ascension sociale.

Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCVII, année 2006, p. 153-175



Par Chantal Callais *

Les quartiers nord du Jardin public à Bordeaux : variations sur le thème du lotissement

L'analyse de la fabrication des formes urbaines et surtout de leur capacité à évoluer est à la fois source de connaissances à caractère historique et socle des savoirs à vocation opérationnelle pour les architectes, concepteurs des formes urbaines contemporaines.

Pour des raisons à la fois historiques et actuelles, étudier la morphogenèse des villes françaises implique de s'intéresser à la question du lotissement. En effet si le terme, dans son acception courante, désigne maintenant les zones pavillonnaires qui occupent largement les périphéries des villes françaises, le lotissement a été le mode principal de fabrication des villes en France jusqu'à une période récente. Cette procédure a servi les projets les plus monumentaux, comme, par exemple, ceux des intendants du XVIIIe siècle à Bordeaux, et les opérations les plus modestes composant la ville ordinaire, objet principal de notre étude¹.

À la suite de certains architectes et urbanistes, qui dénoncent depuis longtemps la médiocrité des paysages et les coûts induits par l'habitat pavillonnaire, la loi sur la Solidarité et le renouvellement urbain (dite SRU), votée en décembre 2000, exprime les inquiétudes relatives au phénomène d'étalement urbain, et recommande de réduire désormais le gaspillage d'espace de ce mode d'urbanisation par ailleurs peu évolutif. Dans ce contexte, il est particulièrement pertinent d'étudier et d'évaluer les conditions dans lesquelles on a pu fabriquer une ville dense et cohérente avec des lotissements. Pour ce qui

concerne la question de la maison individuelle, Bordeaux est un terrain d'étude exceptionnel par l'ampleur des quartiers de maisons de ville qui s'y sont développés depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'aux années 1940 entre les cours et jusqu'au-delà des boulevards par additions successives de lotissements. La typologie des maisons elles-mêmes se précise et se fixe au cours du XIXe siècle, sous la forme de deux types principaux, la célèbre échoppe, maison populaire à rez-de-chaussée et la maison à un étage, auxquels il faut ajouter les demeures plus cossues de la bourgeoisie aisée. Ainsi s'est construit le paysage urbain de faible hauteur qui caractérise les entrées dans Bordeaux, déjà décrit dans ses *Voyages en France pendant les années 1787, 1788, 1789* par Arthur Young qui déclare en août 1787 être surpris de cet étirement qui le fait arriver à Bordeaux «à travers un village continu»².

*Architecte D.P.L.G., historienne de l'art.

1 L'équipe de recherche GEVR de l'ENSAP de Bordeaux termine actuellement une recherche soutenue par la Région Aquitaine sur l'histoire des lotissements et groupements de maisons en Aquitaine de la fin du XVIIIe au XXIIe siècle, à l'échelle urbaine et à l'échelle architecturale, intitulé «De la maison de ville à la ville de maisons. Lotissement, urbanité, densité». Ce programme de recherche, dirigé par Chantal Callais, est mené avec Thierry Jeanmonod et Sylvain Schoonbaert.

2 Cité par Pierre Barrère, *Les quartiers de Bordeaux*, Auch, Imp. Cocharaux, 1956, p. 41.

Ces quartiers de maisons offrent une densité comparable à celle d'un grand ensemble des années 1960, tel par exemple le Grand Parc à Bordeaux, que ce soit en termes d'occupation du sol ou de nombre de logements à l'hectare³. Par ses facultés de renouvellement, d'évolution, d'adaptation, la place laissée aux jardins, ce type d'urbanisme et d'habitat répond aussi en grande partie aux exigences requises aujourd'hui en matière de développement durable.

La fabrique de la ville avec des lotissements a permis de très grandes variations, dues à la simplicité de la procédure, qui consiste en effet à diviser une ou plusieurs propriétés foncières en lots destinés à la vente ou à la location, pour des habitations ou tout autre activité. Le terme définit à la fois l'opération et son résultat. Le groupe d'habitations, qui domine largement dans les projets actuels dès que l'on sort du pavillonnaire ou des zones artisanales, en est une variante, assortie souvent de contraintes diverses de copropriété : la différence consiste à vendre ou louer des parcelles bâties ensemble.

La procédure en elle-même laisse au lotisseur, public ou privé, toute liberté quant au projet formel, tant à l'échelle urbaine qu'à l'échelle architecturale. Chaque lotissement peut ainsi faire l'objet d'un projet urbain plus ou moins élaboré. Dans les cas les plus courants, ceux des quartiers ordinaires, cette liberté aboutissait le plus souvent à la seule prise en compte de la rentabilité immédiate, à la plus grande économie d'espaces publics (peu de places ou de squares), et à différents désordres de la voirie, dans ses tracés, son aménagement et son entretien.

Toute la question, qui garde sa pertinence encore aujourd'hui, est d'imaginer des modes d'équilibre entre l'intérêt général d'une part, concrétisé dans la ville par les espaces publics, et d'autre part l'intérêt particulier des habitants dans leur désir de maison et celui des promoteurs dans leur objectif économique. L'histoire est jalonnée, à l'échelle des villes, puis à celle de l'Etat, de transactions, de mesures de rétorsion, de règles et de lois destinées à maîtriser un juste équilibre entre ces deux familles d'intérêts.

Par exemple, dès 1820 à Paris, grande période des lotissements dits « préhaussmanniens », le préfet Chabrol traite avec les sociétés financières pour que la spéculation immobilière serve à l'embellissement et à l'assainissement de Paris : « Il serait à souhaiter », écrit-il en 1822, « que les spéculateurs et l'intérêt des compagnies vinssent au secours de l'administration ». À Bordeaux, les maires font voter par deux fois des règlements municipaux, en 1864 et 1880, destinés à maîtriser la « fièvre de spéculation qui s'est emparée des propriétaires de la banlieue » selon les mots du maire Guillaume-Henry Brochon en 1864. Ces règlements précèdent la prise en compte des problèmes

des lotissements défectueux, habités par les mal-lotés comme on les nommait alors, avec les lois de 1919, dite loi Cornudet, et surtout celle de 1924.

Outre les mesures d'hygiène, d'assainissement et d'aménagement, les règlements bordelais impliquent la participation de chaque opération nouvelle au système hiérarchisé des voies par sa liaison au réseau existant. Ils mettent en évidence une idée de ville, que l'on peut qualifier de « classique » par opposition avec les idées prônées par le Mouvement moderne. Cette idée de ville, qui est implicitement admise par les édiles, suppose un système d'irrigation complet, continu et hiérarchisé, dans lequel la rue a la double mission de distribution des édifices et de circulation, à la différence de la voirie à vocation exclusivement distributive de la majorité des lotissements pavillonnaires.

Dans ce dispositif spatial de la ville, les espaces publics majeurs structurent l'ensemble du territoire bâti ; ils résultent d'un système de type « organique » ou ont été imposés par un projet. À cette échelle, si un projet volontaire est mis en œuvre, il l'est par décision des responsables politiques. Il y a alors toujours domination de l'intérêt général sur l'intérêt particulier, domination aussi du projet savant, technique et (ou) esthétique sur l'existant ; les traces du tissu en place, rural ou bâti, n'influent pas, ou peu, sur le projet. Les échanges de terrains, les expropriations, etc., sont les moyens de la mise en œuvre du projet sous l'autorité publique. Les prescriptions architecturales peuvent appuyer le projet des tracés, comme le fait Tourny à Bordeaux dans les lotissements des places qui ponctuent les cours à chaque porte de ville. Le niveau global du réseau viaire de Bordeaux s'organise selon un schéma radioconcentrique s'appuyant sur la courbe du fleuve, les ceintures successives des cours et des boulevards, coupées par les radiales dont la rectitude des tracés a été souvent négociée par la ville avec les propriétaires fonciers.

La mise en place du niveau d'irrigation secondaire est la plus difficile à maîtriser. Investies encore de l'intérêt général, les voies qui le constituent doivent assurer la continuité, même irrégulière, des parcours dans la ville. Deux cas de figures sont alors possibles : soit le pouvoir politique et son administration, garants de l'intérêt public, se donnent les moyens du projet ou de son contrôle, soit les acteurs privés agissent selon leur intérêt immédiat et l'on risque des dysfonctionnements. À cette échelle, s'imbriquent la géométrie du projet « savant » et celle des tracés de la structure du territoire préexistant.

3 Voir à ce sujet Laurent Fagard (sous la dir.), *Densités et formes urbaines dans l'agglomération bordelaise, Complexité citée*, n° 1, Les cahiers techniques de l'agence d'urbanisme Bordeaux Métropole Aquitaine, janvier 2002.

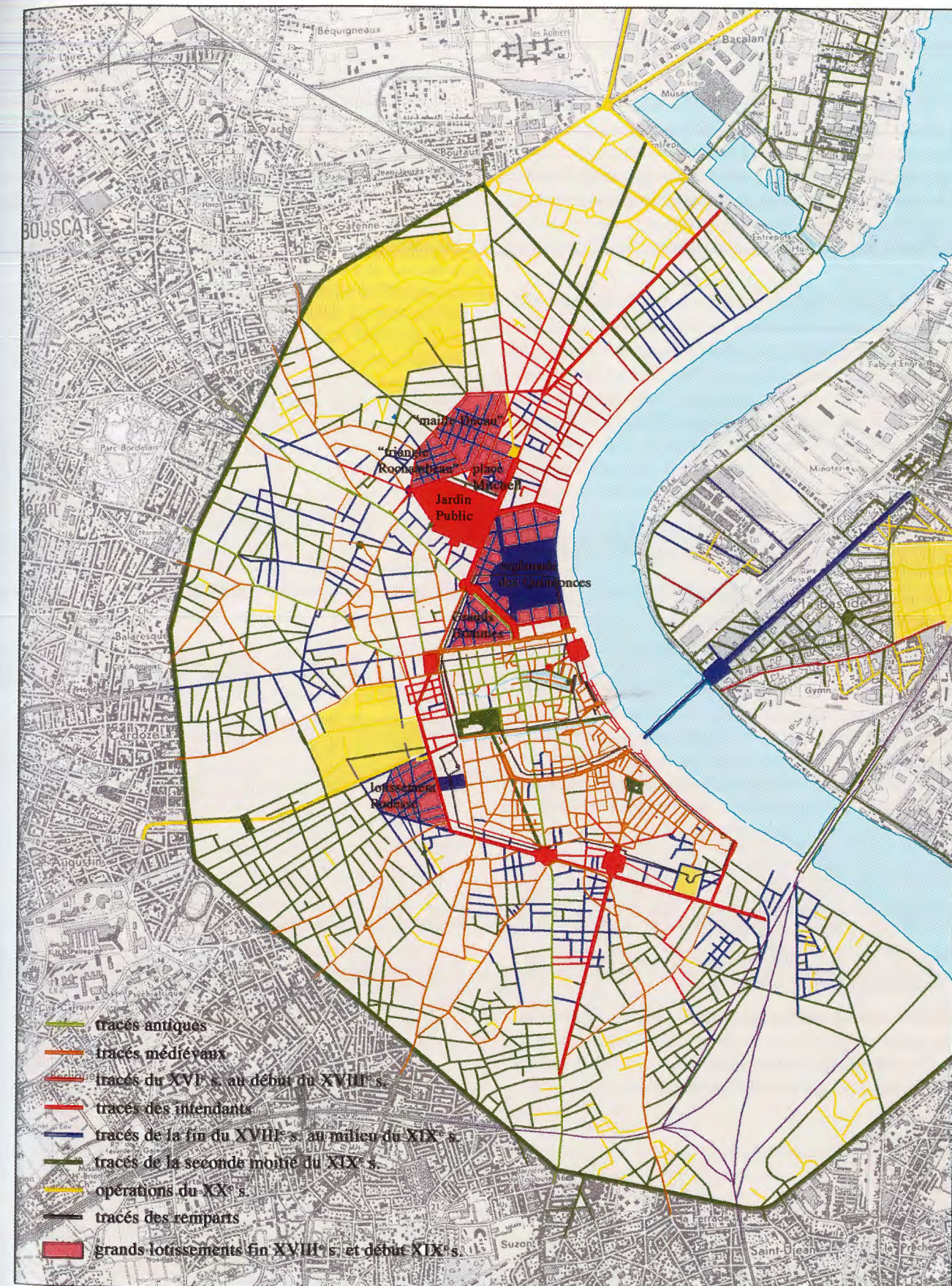


Fig. 1. - Bordeaux : essai de datation des voies intra-boulevards (doc. Ch. Callais).

Au niveau local enfin, la liberté individuelle et l'histoire de la répartition foncière produisent les différences, les singularités et les exceptions. À partir du moment où le «maillage» secondaire fonctionne, la ville est capable d'accueillir la diversité des systèmes de distribution adaptés aux circonstances locales, impasses, petites places, passages, courées, parcelles profondes, qui font les lieux secrets de chaque quartier.

L'efficacité des mesures prises par les maires du XIX^e siècle a permis d'assurer presque partout la continuité de la voirie, de corriger ses dysfonctionnements, puisqu'il est difficile maintenant de lire les indices de lotissements successifs à la lecture de simples plans ou par l'observation in situ, une opération s'étant installée dans la continuité d'une autre. Il faut confronter les plans cadastraux actuels aux plans anciens, pour lire l'évidence du phénomène de spéculation individuelle dénoncé par les maires successifs du XIX^e siècle : la structure foncière rurale est parfaitement lisible sur celle du cadastre actuel.

Mais quelquefois un plan régulier, une figure urbaine singulière, ou l'unité de l'écriture architecturale d'un ensemble de maisons, permettent d'établir l'hypothèse de la présence d'un ou de plusieurs lotissements ayant fait l'objet d'un projet d'ensemble. Ceux qui touchent un territoire dépassant une ou deux rues sont rares et s'inscrivent dans une période calée entre la dernière partie du XVIII^e siècle et le premier quart du XIX^e (fig. 1) : la grande opération du terrain du château Trompette avec l'esplanade des Quinconces au début du XIX^e siècle est précédée à la fin du XVIII^e siècle par le lotissement Rodesse⁴ sur un plan en trident, le quartier des Grands Hommes, et enfin le lotissement des quartiers nord du Jardin public, dont nous proposons ici d'analyser la genèse⁵.

À première lecture apparaissent au nord du Jardin public deux grandes mailles quadrillées, que nous nommerons par commodité du nom d'un de leurs espaces publics (le «triangle Rochambeau» et la «maille Ducau»), une figure centrée sur une place ovale (le «triangle Mitchell»), l'ensemble articulé au jardin par une rue d'habitations lui offrant un fond de scène à l'architecture régulière, la rue d'Aviau.

C'est ainsi la logique des projets qui est encore lisible, masquant une histoire plus complexe où il est question de structure foncière, de spéculation privée et publique, de choix politiques, de projets savants et de ville ordinaire.

La création du Jardin public : relier la ville à ses faubourgs existants et futurs

Un projet global pour la ville

À partir du milieu du XVIII^e siècle, les extensions de la ville, jusque-là limitées aux faubourgs installés autour des couvents et le long des axes, commencent à occuper les anciens vignobles de la périphérie proche. Cette période d'occupation du territoire rural de la première couronne de Bordeaux répond aux besoins d'une population en forte augmentation dans une ville qui étouffe alors dans ses remparts médiévaux. C'est aussi à ce moment que l'intendant Louis-Urbain Aubert, marquis de Tourny, prend la suite de Claude Boucher qui a engagé le chantier de la place royale (place de la Bourse)⁶. Intendant de Guyenne entre 1743 et 1757, il poursuit les travaux d'ouverture de Bordeaux sur son fleuve de son prédécesseur par le projet de la façade des quais, et il met en œuvre la ceinture des cours qui, en suivant le tracé des murailles, relie et ouvre la ville à ses faubourgs et à ses extensions futures (voir tracés en rouge, fig. 1).

L'armature du quartier du Jardin public est mise en place à partir de 1746 : le jardin s'appuie sur le cours de Verdun (alors cours du Jardin public et Saint-André) qui constitue la partie nord du tour de ville. Tracé en 1744 à partir de la place Gambetta (ancienne place Dauphine), cette voie a pour objectif de relier le faubourg des Chartrons, qui s'est développé au nord sur les quais de la Garonne, à la ville ancienne et au faubourg

4 Voir Jean-Pierre Poussou, «Le plus grand lotissement bordelais au XVIII^e siècle», dans *Bull. Mémoires Soc. Archéol. Bordeaux*, t. XXV (1963-1969), pp. 72-73, et Christian Taillard, *Bordeaux classique*, Eché, Toulouse, 1987, pp. 131-133.

5 Eric Coutureau analyse deux de ces lotissements, essentiellement du point de vue de la spéculation foncière et de ses acteurs, dans «Les lotissements de la Pépinière aux Chartrons. Spéculation foncière et urbanisme à Bordeaux à la fin du XVIII^e siècle.», *bulletin de la SAB*, t. XXII, 1979-1981, p. 163-170. Je remercie Sylvain Schoonbaert de m'avoir indiqué l'existence de cet article dont l'approche est complémentaire de celle à caractère morphologique que nous proposons ici.

6 La référence pour l'histoire des travaux des Intendants du XVIII^e siècle est l'ouvrage de Christian Taillard, *Bordeaux classique*, Eché, Toulouse, 1987, réédité et augmenté sous le titre *Bordeaux à l'âge classique*, Mollat, Bordeaux, 2005. Des précisions sont apportées par le même auteur, «Le système constructif de Jacques V Gabriel à Bordeaux», et par Renée Leulier, «Les deux Gabriel et leurs rapports avec André Portier, le rôle de ce dernier dans l'architecture bordelaise», dans *Jacques V Gabriel et les architectes de la façade atlantique*, Picard, Paris, 2004.

Saint-Seurin à l'ouest de Bordeaux. Il longe la lisière occidentale de l'immense glacis du château Trompette demeuré sous l'autorité militaire, qui constituait une rupture majeure entre les Chartrons et la ville, surtout depuis que Louis XIV avait ordonné l'agrandissement du fort de Charles VII. L'opération est complétée par deux autres destinées à consolider les liens entre les différentes parties : d'une part, la promenade des allées de Tourny ancre le système des cours à la ville intramuros ; d'autre part, sur l'autre rive du cours de Verdun, est installé le Jardin public (alors Jardin Royal) qui joue le rôle d'articulation entre Saint-Seurin, les Chartrons, et de nouvelles zones à urbaniser.

Au delà de l'aspect social du projet (l'agrément et la santé des habitants, la vocation de «bourse du soir»), cet aspect spatial est clairement expliqué par Tourny dans son courrier au ministre de la guerre d'Argenson⁷ : «Le terrain que l'on destine au jardin y est d'autant plus propre qu'il se trouve en très bon air, qu'il sera la réunion de la ville, du faubourg des Chartrons et de celui de Saint-Seurin, et qu'il n'est occupé que par des mauvaises vignes, des prés médiocres, et quelques jardinages, sans autres bâtisses que 3 petites échoppes pour loger des jardiniers ou vigneron».

Les moyens du projet : négocier avec les propriétaires et ...avec les jurats

Dans le même courrier, Tourny révèle les deux obstacles potentiels à la bonne marche de son projet : la Jurade et une propriétaire. Il déclare en effet que l'on aurait pu se dispenser d'un arrêt, «si d'un côté il n'était bon que pour un semblable établissement une ville fût autorisée du Conseil, et si de l'autre parmi les différents particuliers qui sont tous bien disposés à vendre à la ville les fonds qu'il lui faut dans cette occasion, il ne se trouvait la veuve d'un commerçant qui plutôt par caprice que par intérêts, a besoin pour se déterminer de voir l'arrêt en question...».

Si le «bon air» régnant sur ce site marécageux ne sera pas avéré avant longtemps, les transactions avec les propriétaires des terrains purent en effet se résoudre à l'amiable pour la majorité d'entre elles. À l'instar de Léonard Chabrier, bouvier, qui déclare «qu'il est trop bon citoyen et aime trop le bien public pour ne pas se prêter volontiers à l'exécution d'un pareil projet qui sera avantageux au quartier et opérera un embellissement»⁸, les plus modestes se soumettent à la cause de l'intérêt général et se contentent de négocier avec l'intendant indemnités, manques à gagner ou reconstruction de petites échoppes.

Mais les transactions avec la veuve du verrier Mitchell, Jeanne Hicky, ne trouveront une issue qu'en 1752. Elle se plaint de Tourny «qui lui a pris sans estimation préalable et

par son autorité dès avril 1747 un terrain de 9655 toises et 17 pieds carrés, a fait démolir maison jardins et vignes dessus et cela sous prétexte d'un arrêt du conseil qui permet aux jurats de la dite ville d'établir un jardin public de douze arpens»⁹, et de la proposition de Tourny de lui faire reprendre des «portions échancrées de ce même terrain qui ne doivent pas entrer dans le jardin public».

Un accord est finalement passé, illustré par un dessin (fig. 2) où figurent les échanges complexes décrits par Tourny : «...dans l'arrangement de cet échange l'ensemble du terrain qui restera à la dame Mitchell de ses acquisitions, et de celui qu'elle recevra de la ville, sera disposé bien plus avantageusement pour elle, que n'est actuellement celui qui lui appartient ; car au lieu que la plus grande partie de celui qui lui appartient est, avec quantité d'angles et de contours irréguliers, entouré de tous côtés de vignes appartenant à la ville ou à d'autres particuliers, et que par cette position il ne lui est presque pas possible d'en faire des emplacements favorables à y bâtir, celui qu'elle aura se trouvera équerri sur trois côtés, situé sur un grand chemin ouvrier, et tourné de façon qu'elle en pourra faire des emplacements à bâtir très avantageux, au point que la valeur de ce terrain vaudra plus du double et du triple que ne vaut actuellement le bien...»¹⁰. Il apparaît que la veuve Mitchell, loin d'agir par simple «caprice», avait au contraire un sens aigu de la spéculation foncière...

Lorsque peu de temps après le premier projet, de plan rectangulaire, Tourny décide d'augmenter le jardin à l'ouest d'une partie triangulaire plantée d'un quinconce d'ormes, il a affaire à deux propriétaires, dont Thibaut de Chanvallon, futur Intendant de Cayenne. Les échanges épistolaires entre Tourny et ce propriétaire nous apprennent que cette partie du projet se déroule en deux temps : percement de la rue de la Course d'abord, agrandissement du jardin ensuite. Le dialogue est amical, parcouru d'amabilités et d'échanges de faveurs réciproques. Le 9 mars 1851, Tourny rappelle à Chanvallon¹¹ l'urgence qu'il y a à percer la rue de la Course (alors rue Dunfau) au milieu de ses vignes, à cause «des possesseurs des terrains qui sont entre le sien et les Chartrons» qui «sont arrêtés dans les ventes qu'ils feraient» parce que la rue n'est pas encore ouverte. L'année même la rue est tracée, et, avec l'appui des recommandations de Tourny, Chanvallon est nommé assesseur au conseil de la Martinique et part un mois plus tard.

7 Lettre de Tourny à d'Argenson, du 2 juillet 1746, A.D.Gir., C 1285, citée en partie par Christian Taillard (1987), p. 120.

8 A.D.Gir., C 1186.

9 Plainte adressée au Contrôleur général, AD Gironde, C 1188.

10 A.D.Gir., C 1189, mémoire de Tourny, 1752.

11 A.D.Gir., C 1285.

En 1854 Tourny succombe à la tentation d'acquérir les terrains nécessaires à l'agrandissement du jardin. Il n'a à solliciter que deux propriétaires et vante à Chanvallon la plus-value que ces embellissements apportent à sa parcelle restante : «... Loin que vos intérêts y soient blessés le prix en question passe la valeur du terrain et la proximité du jardin en donnera une plus grande à ce qui vous en reste»¹², lui écrit-il.

Mais même si «des choses mises à ce point Bordeaux aura après les Tuileries le plus beau jardin qu'il y ait en aucune ville du royaume...», selon Tourny qui conclut ainsi sa lettre, le chantier, qui s'ajoute aux autres dans la ville, dépasse les prévisions budgétaires à un point tel que les jurats refusent à

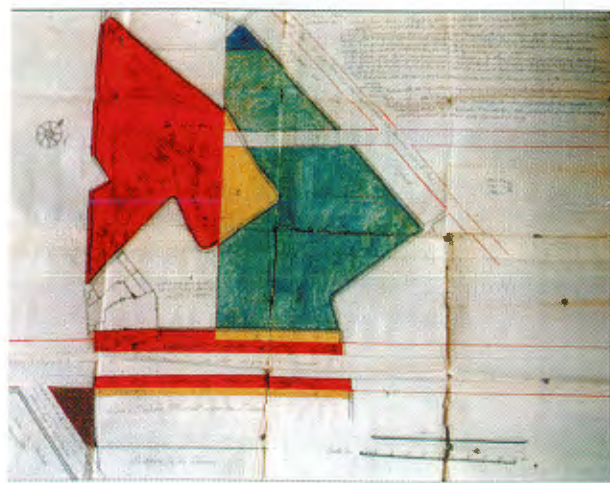


Fig. 2. - «Plan tiré pour servir à l'échange à faire entre la ville de Bordeaux et Mad. Mitchell pour le prolongement du jardin public...» - 26 avril 1752, signé Aubert de Tourny (A.D.Gir., G 2943)

«Le lavis en rouge amarante désigne le terrain appartenant à Mad. Mitchell qu'elle cédera à la ville contenant 3766 toises 2 en trois parties.

La première lettre A en vigne de 2961 toises, la seconde lettre B en terre labourable de 468 toises, la troisième lettre C labourable de 337 toises.

Le lavis en vert désigne le terrain appartenant à la ville qu'elle cédera en contre-échange à la Dame Mitchell, le dit terrain lettre D en vigne contenant la même quantité de 3766 toises déduction faite de ce qu'en emporte la rue qui passe au travers.

Le lavis en jaune désigne l'ancien terrain appartenant à Mad. Mitchell qui lui restera. Le dit terrain en 4 parties dont trois lettre E en vignes et terres labourables contenant 720 toises 1/2 qui formeront avec ce que la ville cédera à Mad. Mitchell un ensemble de 4486 toises 1/2 bien disposé pour être distribué en emplacements à bâtir des maisons, l'autre lettre F en terre labourable contenant 210 toises qui se joignent à l'acquisition que la Dme Mitchell a fait du Sr. Cornac.

Le lavis en bleu lettre G désigne un terrain qui restera à la ville hors du jardin faisant partie de celui par elle acquis des Srs Bartarès et Guiraudon.

Le lavis en brun lettre H désigne le terrain triangulaire que la Dme Mitchell demande et que la ville lui abandonnera.

L'étendue non lavée lettre I désigne le terrain appartenant à la ville des acquisitions qu'elle a fait des Srs Bartarès et Guiraudon et qui doit avec celui que la veuve Mitchell lui cédera servir à l'agrandissement du jardin public»...

plusieurs reprises de poursuivre les travaux à partir de 1753. La réponse qu'ils envoient en 1756 à Tourny qui exige d'eux le paiement d'un terrain destiné à régulariser la terrasse résume leur point de vue : «Vous savez, Monsieur, qu'il nous a paru toujours étrange que Sa Majesté n'ayant permis d'employer à la formation d'un jardin public qu'une somme de quatre vingt mille livres, il y en ait été employé plus de trois cents mille, sans qu'il ne soit encore dans la perfection où il devrait être»¹³.

Les travaux ne débutent réellement qu'en 1751. Le jardin à la française est dessiné par Ange-Jacques Gabriel probablement dès 1746 ; une terrasse couverte au sud, terminée en 1755, assure la transition avec la ville de ce côté¹⁴, tandis que Tourny complète l'ensemble au nord d'un manège, avec cours et écuries, conçu par André Portier.

Mais le jardin mal entretenu, fut rapidement délaissé par les habitants. Arthur Young ne l'évoque même pas en 1787¹⁵. C'est l'ampleur de l'urbanisation nouvelle qui attire en revanche l'attention du voyageur, qui décrit les rues nouvelles en cours de construction¹⁶.

Le projet et son inscription sur le territoire

Le plan conservé aux Archives municipales (fig. 3) permet de lire la logique d'inscription du projet de Tourny sur le territoire rural. Le site est cadré par la rue de Fondaudège au sud, menant vers le Médoc, et à l'ouest par l'ancien Chemin du Roi qui conduit vers les Chartrons. Sauf sur la rue Fondaudège qui accueille quelques constructions, le terrain est essentiellement occupé par des propriétés limitées par des canaux ou fossés qui drainent ce site marécageux. Le projet de l'intendant tracé en rouge sur l'état existant à l'époque de sa création, répond à deux logiques géométriques. La première, orthonormée, s'impose sur le site ; elle dépend du tracé du cours de Verdun, avec le rectangle de la partie orientale du jardin et les rues qui y aboutissent. Au contraire, la structure foncière préexistante dicte les limites de la partie triangulaire du jardin : au sud un chemin ancien et au nord la rue de la Course (ancienne rue Dufau) qui est installée suivant la direction donnée par le tracé de fossés.

Le dispositif cours de Verdun / Jardin public, avec l'ancienne rue Fondaudège structurent la ville à l'échelle globale. Il est complété par la rue de la Course et par la rue du Jardin

12 Lettre du 8 janvier 1754 de Tourny à Thibaut de Chanvallon, A.D.Gir., C 1285.

13 Lettre du 9 mars 1756 des jurats à Tourny, A.D.Gir., C 1186.

14 Un plan du jardin conservé aux archives départementales de la Gironde (C 1183) montre une autre version du projet de jardin rectangulaire, plus étroit et juxtaposé simplement avec les faubourgs de la rue Fondaudège, qui propose le dispositif des terrasses sur le cours de Verdun.

15 Christian Taillard (1987), p. 126.

16 Rapport par Pierre Barrère et Eric Coutureau.

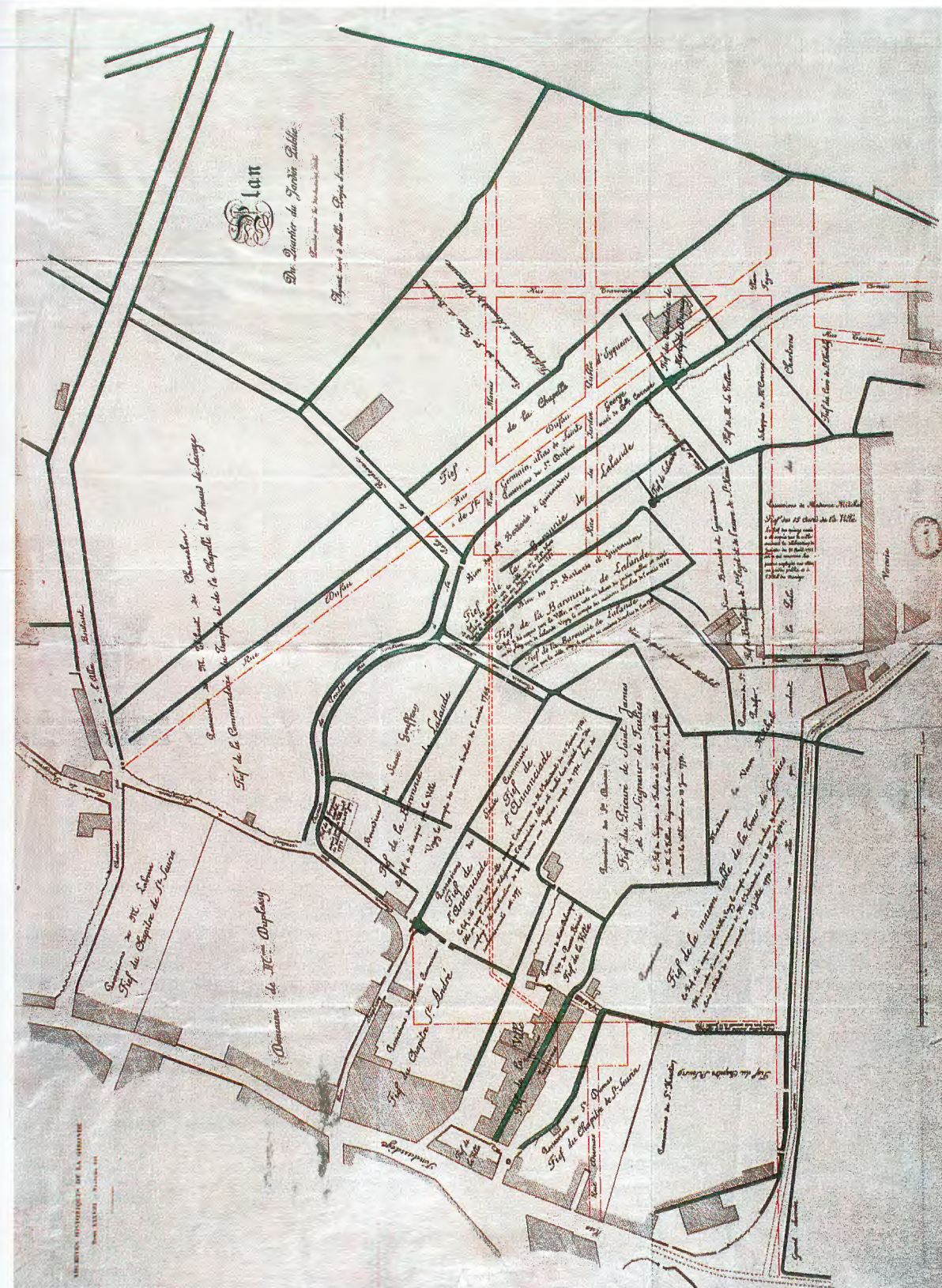


Fig. 3. - Plan du quartier du Jardin Public ayant servi à établir un projet d'ouverture de voies (A.M.Bx, XXII A-10, cliché Bernard Rakotomanga / AM).

public. La première a pour vocation de relier le cours de Verdun à la place de Longchamp (ancien carrefour de Figueriau) ; son tronçon ouest scinde en deux lanières à urbaniser la propriété Dufau qui lui donne son premier nom. Au-delà du carrefour de Figueriau la rue Johnston (ancienne allée des Noyers, qui n'apparaît pas ici, mais sur le plan de Lattre, cf. fig. 4) file vers l'ouest en obéissant à la géométrie du «projet savant». La rue du Jardin public est installée dans l'axe de l'allée principale du jardin. Sa prolongation vers le nord est garantie par l'expropriation : «Il a été reconnu depuis longtemps par M. l'Intendant et Mrs les Jurats qu'il était nécessaire de faire communiquer au grand chemin derrière les Chartrons la rue ouverte vis à vis l'allée du milieu du jardin public, en perçant en ligne droite au travers des maisons de la rue Saint Joseph qui la masquent, qu'à cet effet il fallait s'arranger avec les propriétaires des maisons pour convenir de leur indemnité soit en leur en payant la valeur, soit en leur rebâtissant sur des terrains vis-à-vis qui seraient acquis suivant qu'ils l'aimeraient mieux»¹⁷. À l'opposé la liaison du jardin avec la rue Fondaudège est assurée par le percement de la rue du Professeur Demons menant à l'entrée du jardin magnifiée par la place du Champ de Mars.

La rue Ducau (ancienne rue des Marais), dans l'axe d'une allée secondaire du jardin, consolide ses accroches aux quartiers qui le jouxtent, en préparant, avec la rue du Jardin public, les conditions de l'urbanisation future. Dans l'axe de la rue Cornac aux Chartrons, la rue Albert Pitres (ancienne rue Traversière) les croise à angle droit. Ces voies, avec la rue Mandron qui emprunte le tracé d'un ancien chemin, et le Chemin du Roy rectifié (actuelles rue Le Chapelier, rue Lagrange et rue Godard), forment l'ossature de niveau «secondaire» des nouveaux quartiers qui vont s'y développer au cours du XIX^e siècle. Il restait à établir dans chacune des mailles constituée un projet pour distribuer les parcelles des différents lotissements. Plusieurs techniques sont adoptées : les tracés issus des structures rurales, la grille fonctionnelle pour le «triangle Rochambeau» et la «maille Ducau», ou la figure «savante» pour le «quartier Mitchell». Enfin au milieu du XIX^e, le dernier projet public à programme architectural de la rue d'Aviau, et au début du XX^e la percée d'un nouveau cours termineront la mise en forme de ce quartier de Bordeaux.

Autour du jardin : organiser la ville ordinaire

Un projet complétant l'autre, presque deux siècles pour un morceau de ville

Le plan qui représente la ville après les grands travaux des intendants est commandé par Tourny à Lattre pour le présenter au roi (fig. 4). Ce plan, outre les tracés du cours de Verdun, du Jardin public et des rues qui accompagnent sa création, montre la régularisation d'un ancien chemin bordé de fossés qui ne sera que partiellement exécutée pour former la rue Mandron. On y voit représentée également une ancienne extension ouest des Chartrons, au delà du cours de Verdun, perturbée par les nouvelles rues du Jardin public et Ducau et l'urbanisation de la frange entre la rue Notre-Dame et le cours de Verdun.

Le plan de 1805, s'il ne fait pas un état des lieux précis, a l'intérêt de montrer les tracés des voies formant un quadrillage systématique du «triangle Rochambeau» et de la «maille Ducau», qui ne sera pas mis en œuvre dans sa totalité. La place Bardineau, dernière entrée au jardin aménagée à partir de 1772, est également représentée, ainsi que la place Mitchell.

En 1819, le plan de Bordeaux établi par Pierrugues donne un relevé plus juste du site : quadrillage amorcé du quartier Ducau qui se dessine peu à peu, tandis que la grille Rochambeau est entièrement tracée. Le lotissement du terrain du château Trompette est engagé selon son plan définitif¹⁸.

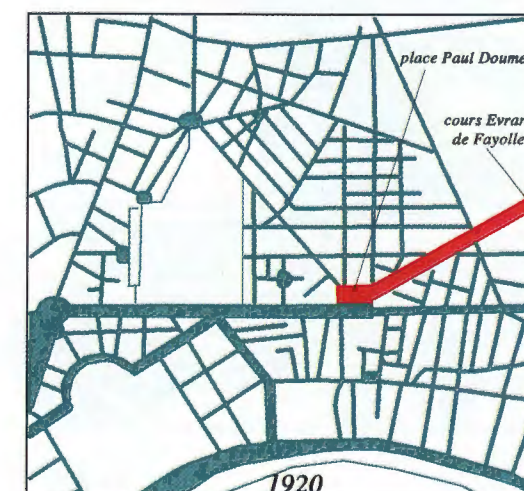
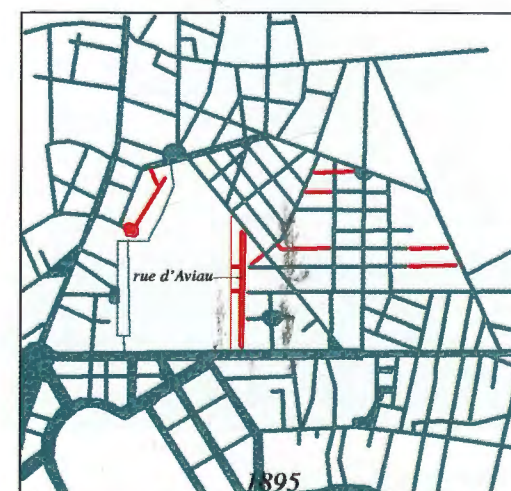
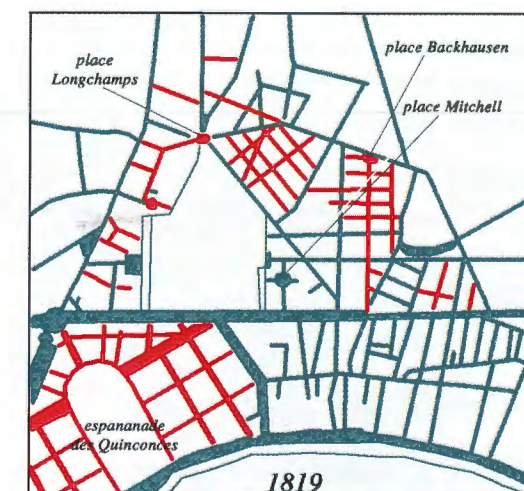
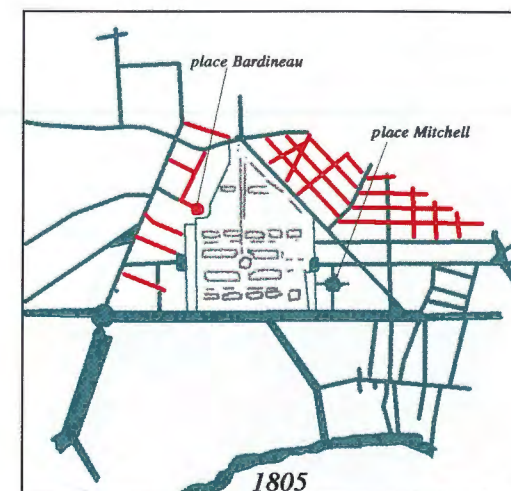
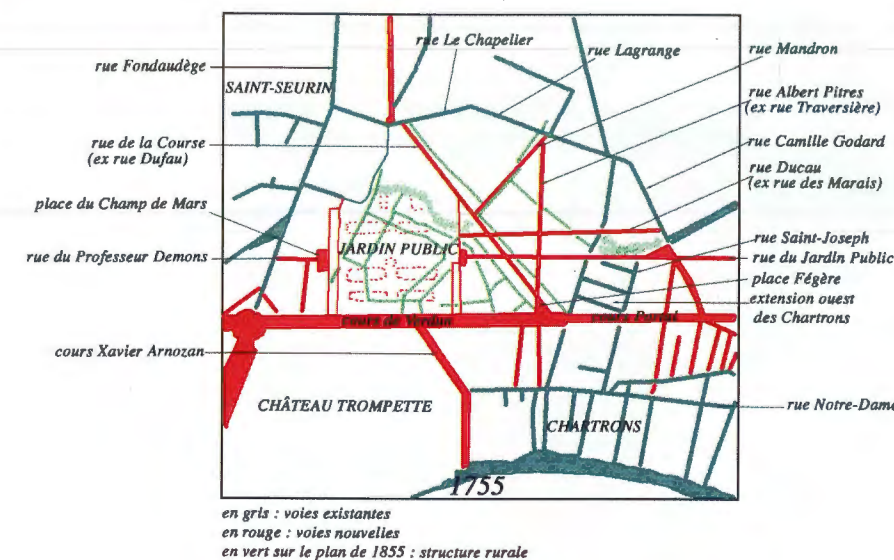
En 1895, quelques rues sont poursuivies, tandis que la rue d'Aviau a créé une nouvelle relation entre la ville et le jardin du côté nord.

Enfin, en 1920, l'état actuel du réseau est atteint, avec la percée du cours Evrard de Fayolle qui relie à partir de 1910 les extensions nord de Bordeaux au centre ville.

17 «Communication du Jardin Public à la rue Saint-Joseph», mémoire, A.D.Gir., C 1186, 1756.

18 L'urbanisation du Château Trompette a fait l'objet de plusieurs projets, qui ont parfois été représentés sur les plans de la ville avant la mise en œuvre du projet définitif, cf. Jean-Pierre Bériac, «Les espaces publics dans les projets d'aménagement des terrains du Château Trompette», dans *Le port des Lumières, architecture et art urbain, Bordeaux 1780-1815*, catalogue d'exposition, C.E.R.C.A.M., Inventaire Général d'Aquitaine et William Blake & co. Ed., Bordeaux, 1989.

Fig. 4. - Schémas montrant l'évolution des quartiers autour du Jardin Public (dessins Ch. Callais, établis d'après les plans historiques de Bordeaux, A.M.Bx, série XL A).



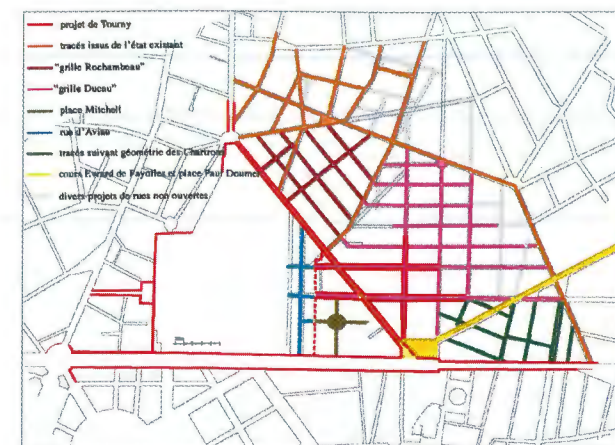


Fig. 5. - Dessins des projets (doc. Ch. Callais).

Dessins des projets et réalité des lotissements

Deux dessins permettent de confronter deux réalités : celle des projets qui président à la composition et à la structure morphologique du quartier (fig. 5), et celle des propriétés foncières (fig. 6). Il est rare que les deux se superposent. Si le fait que la propriété Mitchell soit coupée en deux parties par le cours de Verdun facilite la mise en oeuvre de deux projets et pratiquement de deux opérations distinctes, pour les autres lotissements, deux cas de figures inverses se présentent.

Le lotissement de Moncheuil : plusieurs projets pour un lotissement

Alors que le «triangle Rochambeau» appartient à un seul propriétaire, Thibaut de Chanvallon, la maille Ducau est composée de plusieurs propriétés foncières. De tristes aventures

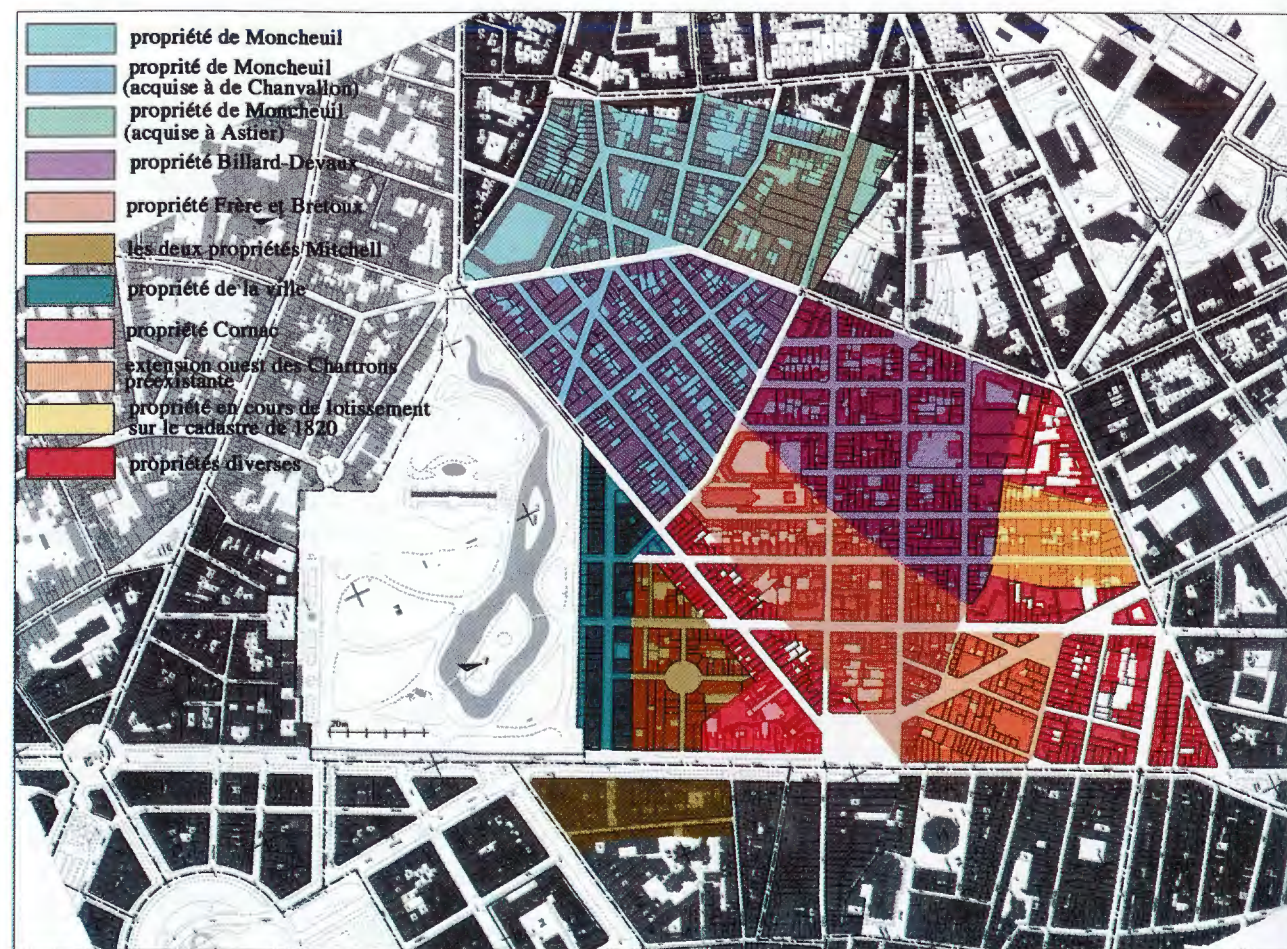


Fig. 6. - Réalité des propriétés foncières (doc. Ch. Callais).



Fig. 7. - Propriété originelle de Nicolas de Moncheuil et partie de celle acquise à de Chanvallon, encore occupée par la pépinière royale en 1777, à l'origine du tracé de la rue d'Anjou (extrait du plan géométral du quartier appelé le canton de la Rode, levé en 1777, (A.M.Bx, XXII A-2, cliché Bernard Rakotomanga / AM).

Fig. 8. - Plan des possessions de M. de Moncheuil donnant les alignements, 28 juillet 1779 (A.M.Bx, XXIV A1, cliché Bernard Rakotomanga / AM).

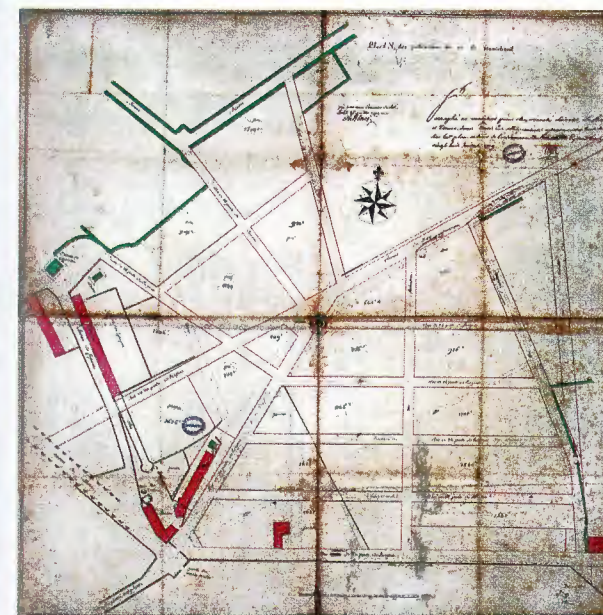


Fig. 9. - «Plan géométrique des maisons, jardin, pré et aubarèdes appartenant à M. Astier, près les emplacements de M. de Moncheuil sur le chemin de la pallu» (A.M.Bx, XXIV A-3, cliché Bernard Rakotomanga / AM).



entraînent Thibaut de Chanvallon en prison¹⁹, et son voisin (à l'ouest, de l'autre côté du chemin du Roy, voir fig. 7), Nicolas Moreau de Moncheuil, acquiert la propriété de l'intendant de Cayenne, refusant en 1775 de renouveler le bail concédé sur ce terrain à la province pour la Pépinière royale²⁰. Le plan de 1777 (fig. 7) montre d'ailleurs qu'une partie du terrain est encore occupée par la pépinière à cette date. De Moncheuil commence à vendre des parcelles dès 1775, et les Trésoriers de France n'éditent une ordonnance d'alignement des nouvelles rues que le 28 juillet 1779. Le plan qui l'accompagne (fig. 8) met en évidence deux façons d'organiser le lotissement : les rues de la partie ouest, la propriété primitive, sont tracées selon la logique du territoire rural (fossés et chemins), tandis que le triangle de Chanvallon est divisé en îlots réguliers selon une grille dictée par le tracé de la rue de la Course, qui sera ensuite légèrement modifiée. Les deux zones sont articulées par la seule place du lotissement, la place Lagrange, triangle soustrait à la pointe d'un îlot. Quelques années plus tard, l'opération s'agrandit au nord grâce au lotissement des terrains d'Astier (fig. 9), probablement acquis rapidement par de Moncheuil²¹, et dont les rues ne seront jamais ouvertes. Le projet montrait pourtant une volonté évidente de se raccorder aux voies existantes et de se situer dans leur continuité ; il était question notamment de prolonger la rue Traversière vers l'ouest. Un dernier projet enfin, non réalisé, proposait en 1809 la création d'une rue aboutissant à une place nouvelle, en demi-cercle, destinée à accueillir une fontaine (fig. 10).

La «maille Ducau» : plusieurs lotissements pour un projet

Comme le démontre Eric Coutureau, lotir et vendre était beaucoup plus intéressant que de louer à l'administration royale. Ainsi, héritant d'une parcelle également occupée par la pépinière royale, M^{lle} Billard Devaux suit rapidement l'exemple de son voisin : résiliation du bail de la pépinière et lotissement. Un plan d'alignement des voies nouvelles de 1784 est donné par les Trésoriers de France²² (fig. 11) : il s'agit d'un plan en grille du même type que celui de Nicolas de Moncheuil, mais établi selon la direction donnée par la rue du Jardin public. Le plan est amélioré d'une petite place circulaire (place Henri Barckhausen) à la rencontre de plusieurs rues, remarquable car exceptionnelle dans un contexte de spéculation où la volonté d'embellissement passe après la rentabilité.

Ce document est plus intéressant si l'on observe que les Trésoriers ont établi un projet de quadrillage sur l'ensemble de la maille urbaine à l'ouest du territoire compris entre le cours et la rue du Jardin public, qui s'urbanise selon la logique des Chartrons. Ce projet d'ensemble qui s'applique sur cinq propriétés distinctes (deux principales, Devaux et Frère, et trois ou quatre plus petites, fig. 6), apparaît sur un plan de la

ville de 1790 (fig. 12), complété de la prolongation de la rue Le Chapelier qui ne sera jamais exécutée. Si les voies alors prévues ne seront pas toutes ouvertes, ou buteront sur des obstacles fonciers, il apparaît que les Trésoriers répondent ici à l'attente de Tourny, qui leur reprochait violemment dès son arrivée à Bordeaux leur laxisme à l'égard des alignements des rues nouvelles et de leur raccordement à celles déjà existantes²³.

Le «triangle Rochambeau» : le prototype du lotissement de maisons à un étage bordelaises

Pierre Barrère, dans son ouvrage *Les quartiers de Bordeaux*, prend précisément comme exemple de lotissement «ordinaire» du XVIII^e siècle le «triangle Rochambeau». Il le considère comme le prototype de ceux qui suivent, tant du point de vue du dimensionnement des îlots que de l'architecture des habitations qui s'y installent.

Il écrit : «L'architecte Corcelles, un des plus actifs de cette période, trace les plans ; il fixe, peut-être sans s'en douter, les normes qui inspireront l'architecture de toute la ceinture des cours jusqu'au milieu du XIX^e siècle.», puis : «Là se crée le type de la maison urbaine à un étage ; au rez-de-chaussée, le couloir central sépare les salons sur la façade, la salle à manger et la cuisine vers l'intérieur ; à l'étage sont les chambres»²⁴.

Mais, si l'on peut suivre Pierre Barrère sur la première hypothèse, il est improbable que Corcelles, âgé d'à peine 15 ans en 1779, puisse avoir été l'auteur de ce quadrillage urbain. En réalité, il est probable qu'il n'ait fait qu'établir un état cartographié des ventes du lotissement en 1785²⁵.

19 Jean-Baptiste Mathieu Thibaut de Chanvallon quitte la Martinique après 1765. Intendant de Cayenne à partir de 1763, il est le principal accusé dans l'histoire malheureuse du peuplement de la Guyane en 1764, sera arrêté et emprisonné, puis réhabilité en 1781, après avoir été remis en liberté en 1776 (B. et Ph. Rossignol, «Compte rendu de lecture de Jacques Michel, *La Guyane sous l'Ancien régime. Le désastre de Kourou et ses scandaleuses suites judiciaires*, l'Harmattan, Paris, 1989», dans *Bulletin Généalogie et Histoire de la Caraïbe*, n°18, 1990, p. 178).

20 Eric Coutureau rapporte que c'est grâce à son mariage et à la dot de 40 000 livres, que Moncheuil peut acheter ce terrain.

21 Ils apparaissent en 1785 sur le plan des possessions de M. de Moncheuil, AM XXIV-A-2, repris fig. 13.

22 Ordonnance du 7 avril 1784, voir Eric Coutureau, p. 165.

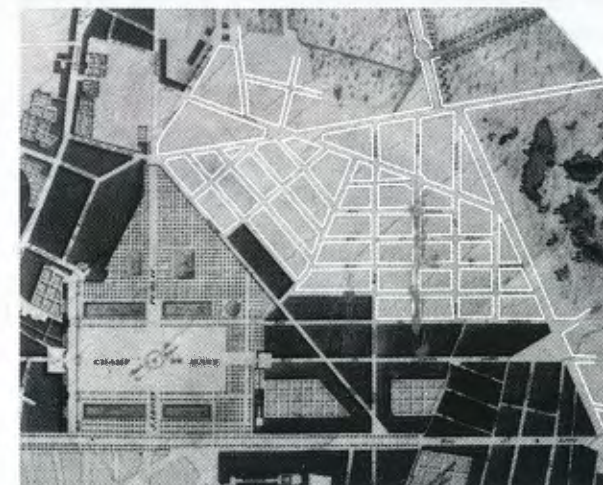
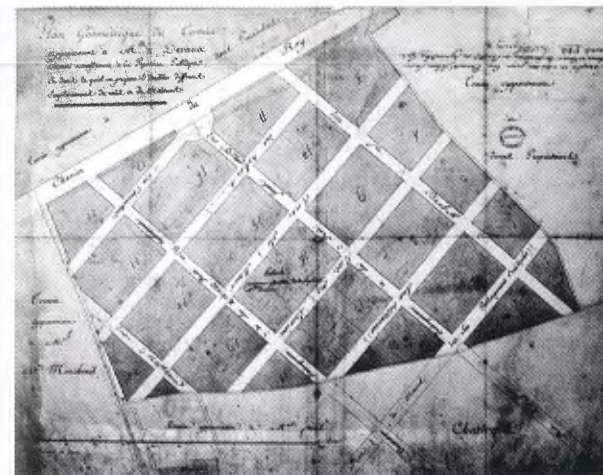
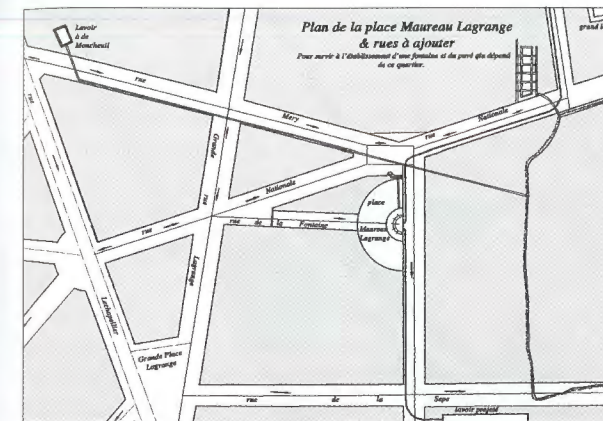
23 Jean-Louis Harouel, *L'embellissement des villes. L'urbanisme français au XVIII^e siècle*, Picard, Paris, 1993, p. 55.

24 Barrère, p. 42.

25 Si l'on en croit le petit dictionnaire biographique de Philippe Maffre et Jean-Pierre Bériac, dans *Le Bordelais néoclassique*, IACA, Bordeaux, 1983, p. 134, Corcelles (Armand ou Arnaud) est né en 1765 et mort en 1843, second prix de l'école Royale des beaux-Arts en 1783.

L'efficacité de la technique de la grille

Le «triangle Rochambeau» est défini entre la rue de la Course, les rues Le Chapelier et Lagrange, qui reprennent le tracé de l'ancien Chemin du Roy, et la rue Mandron qui emprunte la trace d'un chemin ancien encadré de fossés.



La technique du quadrillage est éprouvée depuis l'Antiquité, notamment pour dessiner les villes nouvelles, et par exemple dans la région même, pour organiser les bastides médiévales anglaises ou françaises. Ici la grille se compose sur le premier projet de quatre rues parallèles à la rue de la Course recoupées perpendiculairement par la rue Rochambeau et le tracé très léger d'une seconde rue (actuelle rue Crozilhac), parfaitement lisible sur le plan de Bordeaux de 1790 (fig. 12). Sur le plan de 1779 (fig. 8), la rue Mandron apparaît dédoublée par une seconde branche qui redresse sa ligne cassée en empiétant sur la propriété de la demoiselle Devaux (selon le tracé du plan de Lattré), mais la contrainte foncière l'emportera ici sur l'idéal des rues droites.

L'ensemble partage le triangle de base en îlots d'une même épaisseur correspondant à deux parcelles d'une vingtaine de mètres de profondeur destinées à accueillir deux maisons dos-à-dos. Ces rues sont toutes d'égale gabarit (24 pieds, soit environ huit mètres).

Entre 1790 et 1805, la régularité de la grille est perturbée par la nouvelle rue Danjou qui la coupe en biais pour aboutir à une entrée secondaire du jardin. Cette voie est plus large que les précédentes (9,75 m) ; sans répondre à une nécessité de distribution des îlots, elle permet un accès nouveau et plus direct au jardin à partir de l'ouest. Deux raisons peuvent expliquer sa création. D'abord elle suit précisément le parcours d'une haie qui apparaît sur le plan de 1779 (fig. 8), limitant une partie de l'ancienne propriété de Chanvallon encore occupée par les pépinières royales en 1777 (fig. 7). Ensuite, dans la continuité de la rue A. Brutails, la rue d'Anjou valorise en la reliant plus directement au jardin public la partie originelle de la propriété Moncheuil, dont les lots se vendent mal. Elle génère une sorte de pendant à la place Barckhausen ouverte plus au nord sur la même voie, une articulation en demi-cercle qui apparaît clairement sur le plan de 1809 (fig. 10), mais dont il ne reste que l'ébauche, tant elle a été réduite.

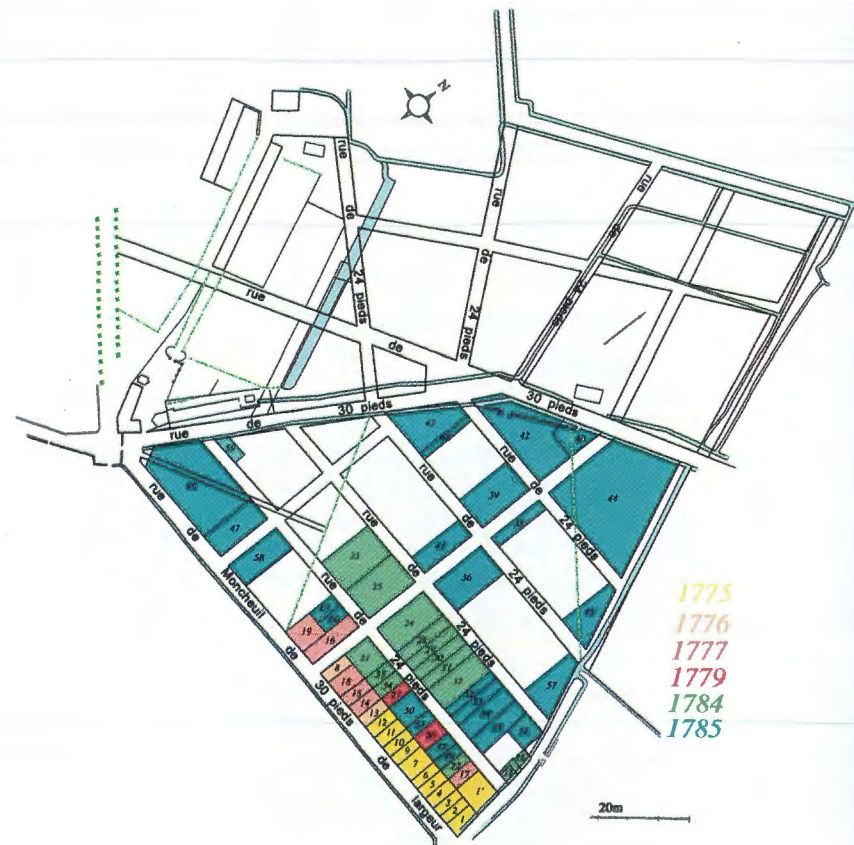
Mais la rue Danjou n'a jamais été exploitée selon l'importance relative qui semble lui avoir été donnée par sa largeur et son aboutissement sur l'entrée du jardin, ni par la géométrie du

Fig. 10. - Plan de la place Maureau Lagrange et rues à ajouter, 1809 (dessin Ch. Callais d'après A.M.Bx, XXIV A-6). Sur la gauche du plan : projet du carrefour de la rue d'Anjou élargi en demi-cercle.

Fig. 11. - Plan géométrique du terrain appartenant à Melle Devaux servant actuellement de pépinière publique, selon lequel on projette d'établir différents emplacements de rues et de maisons, 1784 (A.M.Bx, XXIV A-9).

Fig. 12. - Bordeaux en 1790. Extrait du plan conservé aux archives municipales (XL A-300). Les projets de rues au nord du jardin Public ont été soulignés en blanc.

Fig.13. - Possessions de M. de Moncheuil :
parcelles vendues entre 1775 et 1785.
Dessin d'après le plan et la liste des ventes
établis par Corcelles
(A.M.Bx, XXIV A-22).
Rien n'est encore vendu sur
la partie originelle de la propriété.



parcellaire, ni par l'implantation du bâti sur ses rives. En effet elle ne se distingue absolument pas de ses voisines, mais induit des anomalies dans le découpage et le paysage qui en résulte, source parfois d'effets pittoresques par exception. À partir de cette structure de voies, le quartier va se «remplir» lentement, puisqu'en 1920 il ne sera pas encore complètement occupé.

Evolution du parcellaire : lotissements dans le lotissement

L'état des lieux établi par Corcelles en 1785

Le plan du lotissement de Moncheuil, que l'architecte Corcelles établit en 1785, donne l'historique des acquisitions par année depuis 1775.

Le premier découpage parcellaire du quartier répond dans sa géométrie à l'orthogonalité de la grille, sans aucune prise en compte des directions des rues Lagrange et Mandron, dont la prééminence structurelle est pourtant confirmée par leur largeur de 30 pieds. Chaque îlot est divisé en plusieurs parcelles dans le sens nord-sud, de superficies très inégales.

En 1775, douze lots sont vendus, en 1776 deux, en 1777 six, puis deux seulement entre 1778 et 1783. Ensuite les ventes reprennent avec onze en 1784 et vingt-six en 1785. Ces données confirment les descriptions d'Arthur Young en 1787 qui observe : «Dans les faubourgs on fait de nouvelles rues, d'autres sont déjà tracées et en parties bâties... elles ne remontent pas à plus de quatre ou cinq ans, c'est-à-dire à la paix ; et de la couleur de la pierre des constructions immédiatement antérieures on voit que cette activité avait cessé pendant la guerre. Depuis la paix elle est plus grande que jamais...»²⁶. Alors qu'Eric Coutureau émet l'hypothèse d'une relance de la dynamique des ventes des terrains de Moncheuil en 1784 par la toute nouvelle concurrence du lotissement Devaux, Pierre Barrère donne l'implication de la France dans la guerre d'Amérique comme une explication à la baisse des ventes entre 1778 et 1783 qui nous paraît plus vraisemblable. Les transactions sont à nouveau interrompues par la révolution et la confiscation des biens de Nicolas de Moncheuil (entre 1794 et 1795) et de la demoiselle Devaux (entre 1793 et 1801)²⁷.

²⁶ Pierre Barrère, p. 42.

²⁷ Eric Coutureau, p. 165.

Fig. 14. - Situation des parcelles acquises
par ceux qui ont acheté plusieurs terrains à bâtir
dans le lotissement de Moncheuil.
Dessin d'après le plan
et la liste des ventes établis par Corcelles
(A.M.Bx, XXIV A-22).



Outre le rythme des ventes, l'emplacement des parcelles (fig. 13) est symptomatique de l'évolution «naturelle» de l'urbanisation et des stratégies d'acheteurs qui sont pourtant dans leur grande majorité de milieu modeste (artisans, commerçants, employés²⁸). Le succès de la rue la plus prestigieuse, la rue de la Course qui fait face au jardin, est très net. Les premières ventes occupent toutes le premier îlot à l'est. Ce sont ici des parcelles clairement destinées à être bâties par leur propriétaire : entre six et neuf mètres de largeur sur une profondeur de vingt mètres égale à la moitié de l'îlot, elles sont conformes à celles des maisons de ville à étage qui vont caractériser l'habitat bordelais pendant tout un grand XIXe siècle. En 1784 et 1785, malgré les clauses du lotissement²⁹, qui laissent un maximum de 15 mois aux acquéreurs pour construire du côté de la façade, les acquisitions concernent des parcelles beaucoup plus vastes, destinées à faire l'objet de lotissements à leur tour, et non à la construction immédiate. Ces grandes parcelles occupent presque toutes les têtes d'îlots, présentant l'intérêt d'ouvrir sur trois rues. Certains acheteurs misent sur l'avenir du quartier : en 1784 et surtout 1785, les mêmes achètent deux ou trois de ces grands terrains (fig. 14) ; Moreau-Lagrange par exemple acquiert les parcelles ouvrant sur la place qui adoptera son nom.

Le plan cadastral de la Restauration

Le plan parcellaire de 1820 (fig. 15) met en évidence la logique d'évolution du quartier, qui est globale, et non relative à chaque opération foncière : la ville se construit du centre vers la périphérie, et des voies majeures aux plus modestes. Le cours de Verdun est déjà construit entièrement, des terrains Mitchell au sud (le triangle Mitchell est presque terminé) à la nouvelle

- Guillaume Baubé (n°3 en 1775, n°26 en 1784)
- Antoine Gibert et Antoine Sillol (n°4 en 1775, n°17 en 1777)
- Pierre Durban (n°8 en 1776, n°33 en 1784)
- Jean Maréa (n°9 en 1775, n°20 en 1779 et 1785)
- Jacques Macquet (n°16 en 1777, n°18 en 1777, revendue au Sr de Lamé, n°19 en 1777)
- Guillaume Giraud (n°25 en 1784, n°44 en 1785)
- Henry Thuilier (n°39, 45 et 47 en 1785)
- Guillaume Moreau-Lagrange (n°42, 43 et 48 en 1785)

extension des Chartrons au nord, en passant par les terrains de Frère et Bretoux et la rue de la Course. Celle-ci, ainsi que les deux autres pénétrantes dans le quartier, les rues Traversière (Albert Pitres) et la rue Frère, sont construites jusqu'à une ligne virtuelle sud-nord, située au niveau de la rue Saint-Maur.

Dans le lotissement de Moncheuil, quelques constructions sur la rue Vergnaud répondent dos à dos à la première rangée de maisons de la rue de la Course, mettant en évidence la vague de croissance partant du Jardin public vers le nord qui accompagne celle avançant du cours vers l'ouest.

²⁸ Eric Coutureau, p. 169.

²⁹ Rapportées par Eric Coutureau, p. 170.

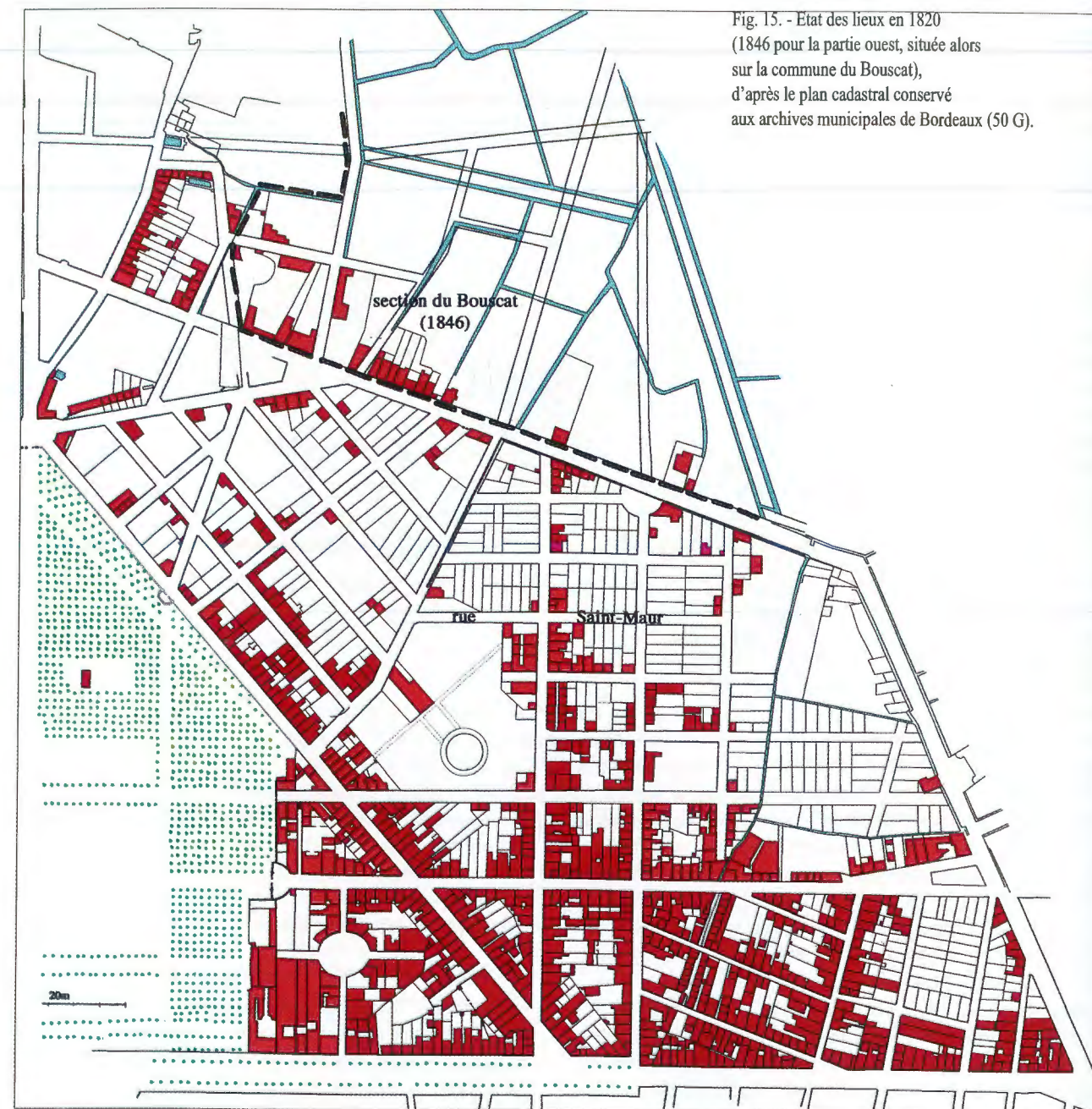


Fig. 15. - Etat des lieux en 1820 (1846 pour la partie ouest, située alors sur la commune du Bouscat), d'après le plan cadastral conservé aux archives municipales de Bordeaux (50 G).

Ailleurs les constructions sont sporadiques, avec un noyau sur l'ancien chemin de Figuerieu à l'ouest, ou sur les rues Lagrange et Mandron. La géométrie du découpage parcellaire soumise à l'orthogonalité de la grille se déforme rarement sous l'influence de ces voies.

Quelques-uns des grands terrains achetés en 1785 se sont subdivisés à leur tour. Les parcelles non construites sont traversantes d'une rue à l'autre. L'ensemble est encore peu construit ; la propriété originelle de Nicolas de Moncheuil notamment, trop éloignée du centre urbanisé, a peu de succès.

L'évolution du lotissement d'après le plan cadastral de 1866

Les liens du quartier au Jardin public sont modifiés au milieu du XIX^e siècle par la création de la rue d'Aviau, et la prolongation dans le même temps de la rue Mandron jusqu'à la rue Ducau. Il en résulte la perte du vis-à-vis direct de la rive déjà bâtie de la rue de la Course avec le jardin, mais en même temps un élan nouveau pour l'ensemble du quartier.

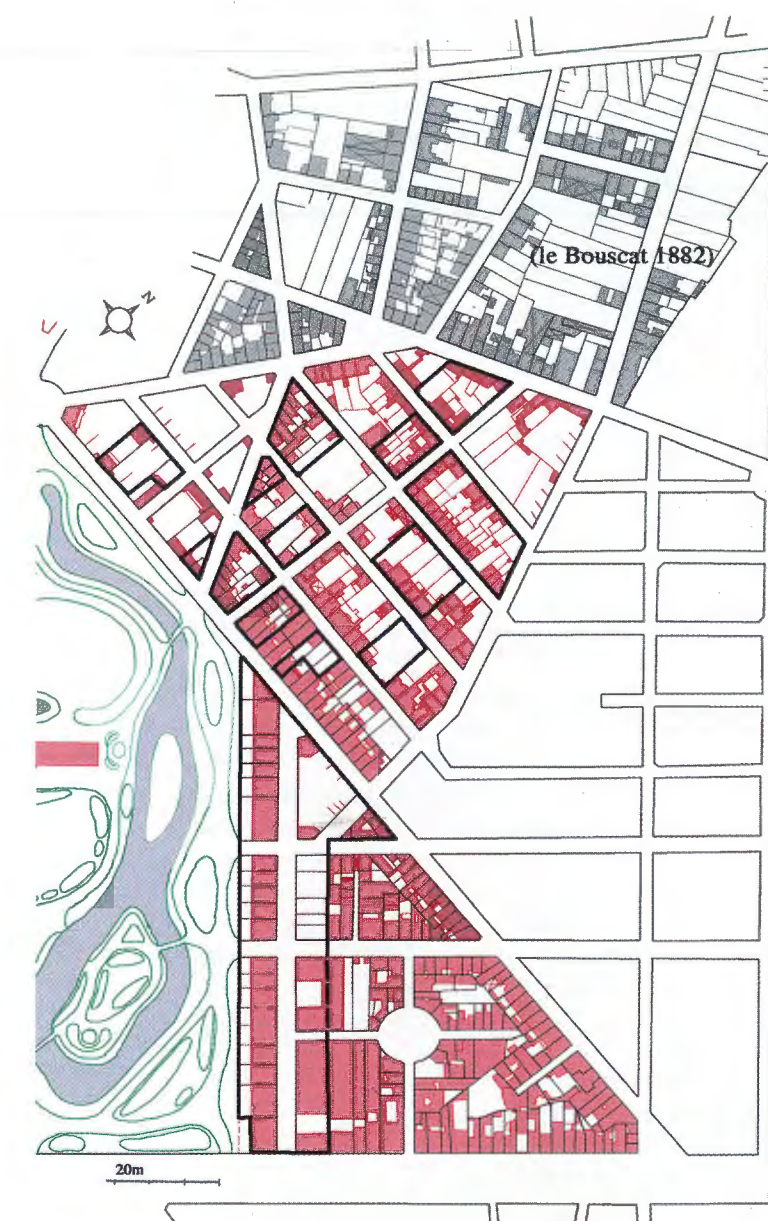


Fig. 16. - Etat en 1866 (1882 pour la partie située alors sur la commune du Bouscat) : évolution du lotissement de Moncheuil par redécoupage parcellaire, désenclavement du lotissement de la place Mitchell par le percement de la rue d'Aviau. Les parties cernées en noir mettent en évidence les zones modifiées depuis 1820, outre la zone du Bouscat qui s'est considérablement urbanisée entre 1846 et 1882.

Les parcelles les plus vastes ont toutes été découpées (fig. 16).

Les îlots les plus denses présentent deux séries de parcelles étroites nord-sud dos-à-dos, interrompues aux extrémités des îlots par une rangée se retournant sur les rues perpendiculaires, généralement très peu profondes. L'irrégularité de la ligne de partage centrale des îlots montre que, si cette logique est adoptée en principe, sa mise en œuvre s'adapte à la demande.

Le quartier se construit à partir de ses franges nord et est, jusqu'à la limite de la rue Danjou dont l'une des rives est bâtie.

Les îlots de la partie centrale bien qu'ayant subi de nouvelles divisions, se composent encore de parcelles larges et traversantes, alors que le triangle entre la rue d'Anjou et la rue Le Chapelier reste peu investi.

Les matrices cadastrales de 1870³⁰ décrivent un quartier majoritairement occupé par des habitations à un étage. La rue de la Course, parce qu'elle fait face au Jardin public, est limitée par des immeubles de trois ou quatre niveaux. Quelques

³⁰ Matrices 1870, groupes 21 et 34, A.M. Bx.

entrepôts, chais, écuries et ateliers d'artisans sont également installés dans le quartier. Les commerces occupent de préférence la rue Mandron.

Le XX^e siècle

Le processus de densification se poursuit au XX^e siècle. De nouveaux découpages des propriétés les plus importantes apparaissent sur le plan de 1920 pour aboutir à l'urbanisation complète du quartier (fig. 17). Deux îlots conservent partiellement la singularité de parcelles plus larges et parfois encore traversantes, qui s'explique par la permanence d'activités artisanales ou d'entrepôts.

Le retournement des rangs de parcelles sur les rues nord-sud est à peu près systématique, de façon à leur construire un front bâti continu. Quelques parcelles d'angle adoptent pourtant des formes approximativement carrées ou triangulaires, offrant la possibilité de deux façades équivalentes en plan.

La dialectique ville / architecture : équivalence des rues de la grille

Le principe de l'organisation de maisons ou d'immeubles en bandes implantés à l'alignement et qui, dos-à-dos, forment un îlot, induit de résoudre le problème du «retournement» aux angles entre deux rues. La forme des parcelles dans ces angles peut donner des indices sur l'orientation privilégiée de l'immeuble qui s'y implante. Dans le «triangle Rochambeau», seules les rues de la Course et la rue Mandron se distinguent des autres. En effet, sur ces rues, les immeubles d'angle orientent leur façade principale sur ces voies. Toutes les autres rues, celles composant la quadrillage et la rue Danjou, sont considérées comme de même niveau hiérarchique dans la ville. En effet, quelle que soit la forme des parcelles d'angle entre deux rues, l'immeuble présente le plus souvent deux façades équivalentes, et son entrée se situe sur l'une ou l'autre rue indifféremment. Enfin, les «creux» produits par les jardins ou cours des maisons d'angle sont dispersés (fig. 17).

D'autres quartiers de maisons de ville plus récents mettent en scène assez systématiquement et de façon plus «savante» les immeubles d'angle. En effet, dans ces cas, la composition des façades permet d'identifier clairement la hiérarchie des espaces publics.

Sauf sur la rue de la Course, formant le front du Jardin public, les rues présentent des rives à l'épannelage «en dents de scie», entre rez-de-chaussée et deux étages, très irrégulier, avec une grande majorité de maisons à un étage. Ces constructions, presque toutes reconstruites au XIX^e siècle sont généralement modestes, la proximité du Jardin public ayant



Fig. 17. - Etat actuel. Les parcelles teintées en bleu ont été redécoupées depuis 1920. Les constructions plus sombres sont des opérations groupées repérables in situ (façades identiques), alors que le vert représente les «creux» sur la rue (jardins et cours).

limité son influence aux îlots de la rue de la Course. Le petit triangle isolé issu de la rencontre entre la rue Danjou et la grille est investi par une demeure avec pavillon de jardin, atypique dans ce contexte.

On observe quelquefois en parcourant les rues, des «opérations groupées», lorsqu'un même propriétaire a construit plusieurs maisons aux façades identiques, mais non nécessairement de dimensions égales, avant de revendre ou de louer (fig. 17).

La pratique très ancienne et efficace du quadrillage s'avère capable de gérer spatialement et économiquement un territoire assez grand : le dimensionnement des îlots est strictement adapté à celui des parcelles de maisons dont on a alors besoin, mais la souplesse du système lui permet de s'adapter à d'autres fonctions. L'accident formel provoqué par la rue Danjou, le carrefour en patte d'oie qu'elle induit à son origine sur la rue le Chapelier, ou encore le triangle vide entre la rue le Chapelier et la rue Lagrange, qui auraient pu devenir des lieux de création de «différences» ou «d'événements» architecturaux, n'ont aucune incidence sur le traitement formel des constructions. Au projet il manque la dimension de la «voluptas», relativement à la seule «commoditas» ici privilégiée. Seules les pratiques urbaines ne s'y trompent pas, puisque les commerces se sont installés sur la petite place triangulaire de la rue Lagrange.

Les «lotissements Mitchell» : embellir la ville

Une partie du territoire nécessaire à la mise en œuvre du projet de Tourny appartenait à la veuve de Pierre Mitchell, dont nous avons évoqué plus haut la ténacité. Ce verrier irlandais avait installé sa première manufacture en 1723 aux Chartrons, sur le chemin longeant la lisière nord du glacis du château Trompette. Jusqu'en 1739, l'année précédant celle de sa mort, il avait ensuite enrichi son capital foncier en acquérant des terrains qui s'étendaient de part et d'autre de l'actuel cours de Verdun, dont l'ouverture a pour conséquence la division en deux de ses propriétés. À l'est, une portion de territoire entoure les bâtiments de sa verrerie, bordée par deux axes importants : le tout nouveau cours de Verdun et le «Pavé des Chartrons», qui constitue la limite entre le glacis du château et le faubourg des Chartrons. À l'ouest sur le cours de Verdun, les transactions avec Tourny ont laissé aux Mitchell une parcelle de forme approximativement triangulaire, longée au sud par le Jardin public et traversée par la rue du même nom. Au nord, l'ensemble est isolé du réseau viaire par la rive à bâtir de la rue de la Course. François-Patrice Mitchell, fils de Pierre, entreprend quelques années plus tard de lotir son terrain divisé en deux parties, en dirigeant deux opérations, la première sur le cours Xavier Arnozan, la seconde le long du Jardin public. Bien que nous nous intéressions à la rive ouest du cours de Verdun, il n'est pas possible de passer sous silence le lotissement oriental de Mitchell.

Le lotissement du cours Xavier Arnozan : un programme architectural d'initiative privée

Le quartier des Chartrons s'est développé à partir du château Trompette et de la ligne des quais, pour des raisons commerciales et fiscales³¹. La rue Notre-Dame permet d'irriguer une deuxième épaisseur de tissu urbain qui se développe d'abord autour du couvent des Carmes implanté en 1626 puis au XVIII^e siècle autour de la verrerie, première installation industrielle dans le faubourg. Les riches négociants du quartier unissent leurs efforts à ceux de Tourny pour changer le visage de cette partie de la ville. Entre 1750 et 1780 la façade des quais se régularise selon un plan d'alignement et le Pavé des Chartrons est investi par la bourgeoisie commerçante qui se met en représentation dans la ville à travers les façades de ses hôtels.

Dès 1739 le développement rapide du quartier avait incité Pierre Mitchell à spéculer en obtenant du roi l'autorisation de construire en bordure du Pavé³². La mort de Mitchell interdit la mise en œuvre de son idée qui est reprise en 1762 par le propriétaire voisin, le conseiller au parlement de Bordeaux Pierre-Henry Dumas de Laroque, qui obtient à son tour l'auto-

risation du roi de construire en bordure du Pavé, jusqu'à la rue Notre-Dame, avec pour seules contraintes le respect de l'alignement et la hauteur maximale de 42 pieds pour des raisons d'ordre militaire. L'architecte Etienne Laclotte donne à Dumas le plan du lotissement en 1764. Tous les lots sont vendus en un peu plus d'un an. La première construction conçue par Laclotte est le point de départ de l'idée d'un programme architectural à l'image des ensembles construits sous l'autorité de l'intendant avec son architecte André Portier, mais portée ici par l'initiative privée d'une riche bourgeoisie et soutenue par l'ambition de Laclotte. En outre, l'architecte propose une interprétation savante du type architectural des Chartrons grâce à un dispositif de double accès aux parcelles³³.

En 1771, François-Patrice Mitchell, renouant avec le projet de son père et à l'exemple de Dumas, demande à Laclotte de produire le plan du lotissement de ses terrains qui permettra de terminer la façade du cours. Il avait négocié avec la ville que lui soit rétrocédé, lors des échanges, le triangle formant l'angle entre le pavé et le cours de Verdun (fig. 2). Malgré le coût des parcelles, environ le double de celui des terrains de Moncheuil³⁴, le succès de l'opération (tout est vendu en deux ans) est identique à celui emporté par les lots de Dumas. Cette fois, l'uniformité architecturale est imposée comme l'une des clauses de l'acte de vente : il fallait «se conformer dans la façade des édifices... à l'ordre d'architecture et de décoration qui est observé dans les autres bâtiments qui l'avoisinent le long des allées...»³⁵.

Ainsi l'ambition d'un groupe social, accompagnée de celle d'un architecte, a mis en œuvre un ensemble architectural que l'autorité publique a souvent eu des difficultés à imposer, à Bordeaux ou ailleurs. La chronologie des deux lotissements qui se suivent dans le temps et sont mis en œuvre par deux propriétaires différents fait la démonstration d'un cas exceptionnel où les liens entre opérations sont non seulement assurés par une voirie commune, mais encore par l'unité architecturale des constructions qui la bordent. Seule la lecture du plan cadastral peut laisser deviner les limites des deux propriétés initiales.

31 La formation et l'évolution du faubourg des Chartrons, ainsi que l'étude de la typologie architecturale très particulière qui y domine a fait l'objet d'un mémoire de fin d'études en 1987, par Agnès Liguard, Ecole d'Architecture de Versailles, sous la direction de David Mangin.

32 Une lettre de Choiseul à Pierre Mitchell témoigne de l'initiative de l'industriel (A.D.Gir., G 2943).

33 Voir l'étude d'Agnès Liguard citée plus haut.

34 Eric Coutureau, p. 169.

35 Citation donnée par Christian Taillard (1987), acte de vente passé devant le notaire Rideau le 10 août 1772, A.D.Gir. 3E 23418). L'histoire de la formation du Pavé des Chartrons y est étudiée, pp. 188-190.

L'urbanisation des terrains de la verrerie se poursuit par une rangée de parcelles sur le cours de Verdun. Le percement de la rue Constantin en 1790 et celui en 1831 de la rue de la Verrerie (la manufacture a été déplacée plus au nord, à Bacalan, en 1790) terminent l'opération.

Le lotissement de la place Mitchell : dessin savant à dessein spéculatif

Mitchell organise une seconde opération immobilière le long du Jardin public en traçant deux rues perpendiculaires destinées à distribuer des parcelles à bâtir sur son deuxième terrain entre le jardin et l'arrière de la rue de la Course. La première relie la rue du Jardin public au cours de Verdun dans le sens est-ouest. La seconde est en réalité formée de deux impasses, qui butent sur l'arrière de la rangée de maisons de la rue de la Course vers le nord et sur le manège du Jardin public vers le sud. La croix formée par les deux voies n'est pas centrée sur le terrain, laissant la place à une plus grande épaisseur sur le cours de Verdun.

Mais les parcelles se vendent moins bien que sur le Pavé des Chartrons et Mitchell propose aux jurats d'installer une place de marché à l'intersection des deux rues, comptant sur l'effet moteur d'une telle réalisation. Ce projet n'intéresse pas la ville qui a déjà le projet d'installer un marché sur la place Picard, plus au nord sur le cours de Verdun. Pourtant, Mitchell fait tracer une place ovale, bien que faisant remarquer à la jurade l'effort financier considérable que cet embellissement implique³⁶. Un plan dressé en 1785 montre que les constructions se sont d'abord installées le long des espaces publics les plus prestigieux, sur le cours de Verdun et le long du Jardin public. Ces parcelles sont parmi les plus larges et profondes du quartier et elles apparaissent brutalement découpées par l'ovale de la place nouvelle.

Les lots se vendent lentement, mais la situation urbaine est plus favorable que celle des quartiers plus à l'ouest, et en 1820 toutes les parcelles sont occupées (fig. 15). Le lotissement Mitchell se fond dans l'urbanisation du front de la rue de la Course, mais son emprise est presque partout encore décelable.

Dans tous les cas d'angle, l'orientation des parcelles et des bâtiments qui y sont construits confirment ou même identifient la hiérarchie des rues.

Le plan cadastral de 1866 (fig. 16), outre quelques opérations de densification par redécoupage de grandes parcelles, met en évidence les transformations du quartier par l'ouverture de la rue d'Aviau. Cette rue nouvelle complète le dispositif par la mise en œuvre d'un projet urbain. Elle remplace une juxtaposition simple entre le jardin et le lotissement par une interface

savante entre le jardin et la ville. L'impasse qui butait autrefois contre le mur du manège du jardin s'ouvre désormais sur la rue d'Aviau, alors qu'un nouveau front bâti tourne l'ensemble vers la rue prestigieuse.

Malgré l'effort de composition mis en œuvre par le dessin de la place ovale dessinée au centre du lotissement, le terrain n'avait pas, dans son état initial, les capacités formelles de se relier solidement au reste de la ville autrement que par sa façade sur le cours de Verdun. Seule l'ouverture de l'impasse sur le Jardin public, accompagnant presque un siècle plus tard la percée de la rue d'Aviau, permettra d'intégrer et de fondre l'opération dans le tissu urbain. Mais les dimensions modestes de la place, son architecture irrégulière, et ses accès étroits lui conservent son caractère local de «cour urbaine» d'un quartier résidentiel qu'elle identifie et caractérise.

Le retour à la ville monumentale : embellissement et spéculation par la rue d'Aviau

Le Jardin public, trop coûteux à entretenir dans un site encore mal assaini, est assez rapidement délaissé. Il sert de lieu de réunions populaires pendant la Révolution, puis de champ de manœuvres. Depuis le début du XIXe siècle, la bourgeoisie réclame la réhabilitation du jardin. Après quelques projets qui n'aboutissent pas, le maire Guillaume Brochon confie la mission à Charles Burguet, architecte de la ville. À la recherche de fonds pour financer le projet, la ville commence par vendre les arbres abattus pour mettre en œuvre le nouveau jardin, dessiné à l'anglaise. En 1848, la décision est prise de vendre pour la lotir une partie du jardin, une lanière au nord, la lisière la plus irrégulière du jardin. Une ordonnance suit le conseil municipal du 19 mai 1848. Plusieurs arguments appuient la décision : une rue nouvelle permettra d'irriguer mieux le quartier, sans que le jardin ne soit réduit de façon importante (on en vend un peu plus d'un hectare et il en restera neuf) ; en outre, « il n'est pas douteux que les emplacements bordant le Jardin public où pourront être élevées de délicieuses habitations seront recherchés et qu'il en sera offert un prix supérieur à celui d'estimation établi sur les ventes qui se consomment maintenant dans le voisinage »³⁷.

Sur la bande de 35 mètres parallèlement au manège soustraite au jardin, le principe alors adopté est celui d'une rue de 10 mètres de largeur, séparée du Jardin public par une grille et bâtie sur son autre rive de maisons alignées derrière une rangée

³⁶ Lettre de Mitchell aux jurats, rapportée par Eric Coutureau, A.M.Bx, HH 55.

³⁷ Conseil municipal du 19 mai 1848 (A.M.Bx).

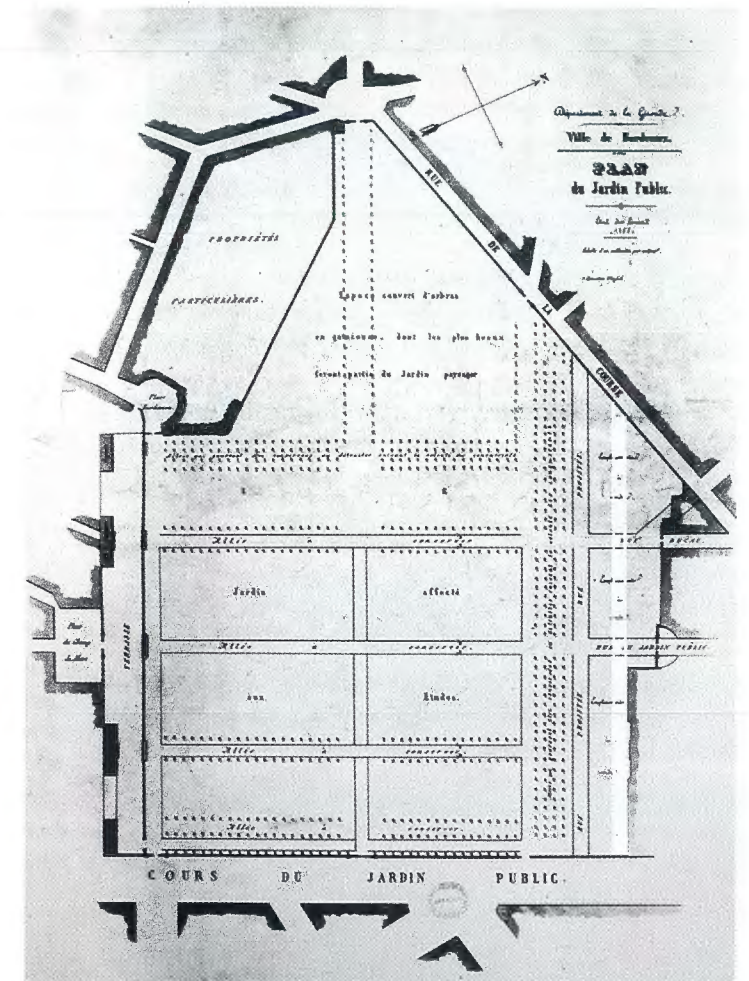


Fig. 18. - Plan du premier projet de la rue d'Aviau (A.M.Bx, XXII D31).
Le tracé définitif est indiqué en blanc.

de jardins privés, clos sur la rue par une grille uniforme. Mais certains conseillers municipaux s'inquiètent de l'aspect d'une rue entre deux grilles, tandis que d'autres défendent l'idée d'un alignement des constructions sur rue, sans programme architectural. Cette dernière solution, qui reprend finalement la relation rue / jardin déjà établie en haut de la rue de la Course, est adoptée.

Il semble que l'année 1855 soit l'année charnière entre la première intention ci-dessus décrite et le projet réalisé. Le plan de l'état des lieux de 1855 (fig. 18) correspond à la décision de 1848 : la rue distribue une épaisseur de terrains à bâtir le long du lotissement Mitchell ; la rue Mandron est prolongée jusqu'à la rue Ducau, mais le manège est toujours dessiné et il n'est ainsi pas prévu d'ouvrir sur la nouvelle rue l'impasse du lotissement Mitchell.

Peu de temps après, il est décidé de rentabiliser davantage l'opération tout en mettant en œuvre une relation formellement nouvelle entre le jardin et la ville. En même temps que l'opé-

ration immobilière se met alors en place un véritable projet d'embellissement, établissant un lien étroit entre la réhabilitation du jardin et le lotissement dont l'objectif est désormais de construire un fond de scène au jardin.

La rue nouvelle est déplacée vers le nord, dans l'intention de bâtir ses deux rives (fig. 18 et 16). Côté ville, une bande à bâtir à l'alignement de la rue nouvelle, contre le quartier Mitchell, permet de désenclaver ce lotissement ; le projet pose la question de la démolition partielle ou totale du manège en mauvais état. À la fin de l'année 1858, la commission des travaux publics établit un rapport sur le sujet. Plusieurs hypothèses sont évoquées. La conservation partielle présente, outre l'inconvénient du transport des fumiers par la rue du Jardin public, celui d'une façade sans intérêt : « Cette longue façade à peu près dénuée d'architecture, d'un aspect froid, comparée aux façades des maisons formant l'autre côté de la rue, produirait certainement à l'œil l'effet le plus fâcheux ; elle éloignerait de cette belle voie le mouvement et la vogue qui lui sont

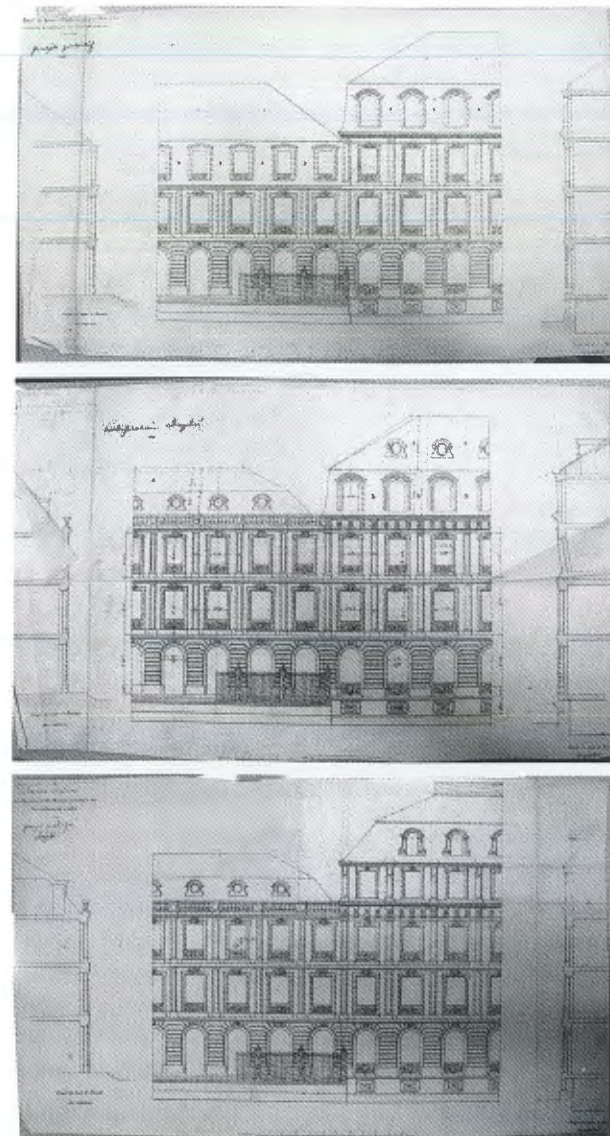


Fig. 19. - Les projets successifs des façades à programme de la rue d'Aviau, par l'architecte de la ville Charles Burguet (A.M.Bx, XXII D-143).

réservés. Il est d'ailleurs hors de doute que ce résultat pèserait lourdement sur la valeur des terrains que la ville possède encore dans cette rue et pour lesquels il ne s'est pas présenté d'acquéreur dans le concours récemment ouvert»³⁸.

Le second projet propose de déplacer l'équipement complet dans le triangle appartenant à la ville en haut de la rue d'Aviau, en ménageant à la façade sur cette rue «un aspect qui appellera les maisons particulières». Enfin, la commission

met en évidence tout l'intérêt qu'il y a à «vivifier» le quartier par l'ouverture de l'impasse Mitchell jusqu'à la nouvelle rue. Le lotissement Mitchell est ainsi désenclavé, presque cent ans après sa création.

Un peu plus à l'ouest dans la rue, sur deux anciennes parcelles du lotissement Mitchell fondues avec une parcelle du nouveau lotissement, l'architecte P. A. Labbé construit entre 1861 et 1867 l'hôtel des Archives Départementales, qui tient encore ses fonctions originelles.

Côté jardin se met en place une opération de prestige : en empiétant un peu plus que ce qui était d'abord prévu sur le jardin, une rangée d'hôtels particuliers doit se construire sur une épaisseur de 17 mètres à partir de la rue ; ils ordonnent leur façade programmée sur le Jardin public, dont ils sont séparés par un jardin privé de huit mètres de profondeur, clos d'une grille. Dans le même temps sont réservés aux nord et au sud du jardin, sur le cours de Verdun, deux emplacements de 17 mètres sur 24, afin de construire deux pavillons symétriques reliés par une grille sur le cours.

Les lots à bâtir sont vendus aux enchères. Les prix comprennent le coût du pavage et la moitié de celui des trottoirs (l'autre moitié est prise en charge par la ville, qui prévoit aussi d'installer un canal sous la rue pour l'écoulement des eaux pluviales et ménagères). Les acquéreurs s'engagent à construire dans les deux années qui suivent l'achat du terrain, sous menace d'amende.

En 1856, la vente a déjà rapporté un excédent sur le budget prévisionnel et la ville acquiesce à la demande des propriétaires de faire l'avance du coût des grilles sur le jardin des lots encore libres³⁹.

Les prescriptions architecturales, fixées par ordonnance du 10 mars 1856, sont très précises. Les niveaux d'implantation sont fixés à 1,60 mètre au dessus du trottoir pour le rez-de-chaussée qui se trouve ainsi à 0,65 mètre au dessus du niveau du jardin. Il est précisé que les cuisines pourront ainsi être aménagées dans le soubassement et que l'égout sera suffisamment profond pour récolter leurs eaux.

La façade sur le jardin doit être construite selon une modénature imposée, ainsi que les retournements des immeubles implantés aux angles. Les pavillons sur le cours ont trois façades imposées et la partie supérieure de la quatrième, au-dessus des maisons attenantes. Les dessins des grilles des

jardins et celles qui doivent clore les fenêtres du soubassement des pavillons terminaux sont aussi donnés. Les grilles d'accès au jardin à partir des rues du Jardin public et de la rue Ducau sont aux frais des propriétaires des parcelles adjacentes. Il n'est pas autorisé de ménager des accès directs des parcelles privées au Jardin public.

Du côté rue d'Aviau, il est possible de construire au goût de chacun, mais sans qu'aucun élément ne dépasse du faîtage de la toiture en ardoises.

Le dessin de la façade sur le jardin a fait l'objet de trois projets successifs (fig. 19). Devant le dessin de Burguet, un conseiller municipal regrette la trop forte référence à l'architecture des places de Portier du XVIII^e siècle. La façade de l'hôtel Lisleferme avec ses balcons qui est déjà en façade sur le Jardin public lui semble un modèle plus intéressant. Mais on lui oppose que le modèle serait trop monumental et trop coûteux pour les acquéreurs.

Pourtant, l'élévation sur le jardin sera changée par deux fois, pour des formules plus coûteuses, mais réclamées par les propriétaires. En 1856 les acquéreurs argumentent leur demande d'un véritable deuxième étage en remplacement des combles à la Mansard, car ils ont étudié leurs plans et des pièces nobles seront installées à ce niveau ; les murs biaux acceptables pour des logements secondaires qu'on situe habituellement dans les combles ne conviennent pas. Burguet propose une solution agréée par les acquéreurs, comprenant un réel second étage ourlé d'une balustrade qui assure la liaison avec les combles. Même plus dispendieuse, cette solution donne plus d'ampleur et de monumentalité à la façade et elle présente l'intérêt d'être plus rentable à terme. Enfin, en 1857, c'est au tour des acquéreurs des emplacements réservés aux pavillons de se référer à la demande de leurs voisins pour obtenir une nouvelle organisation de la façade avec un étage noble supplémentaire⁴⁰.

Véritable projet urbain, la construction de la rue d'Aviau achève d'organiser le site par une opération équilibrant aspects urbains et architecturaux, intérêts publics et privés, en attirant l'investissement. Le lotissement agit à la fois au niveau global de la ville en dessinant une façade monumentale au Jardin public, et au niveau local, en désenclavant le quartier Mitchell.

Le quartier du Jardin public présente finalement des paysages variés, mais non nécessairement liés à la lecture des différentes opérations de lotissements qui l'ont composé avec le temps. En effet, chacun se confond avec son voisin par différents moyens formels : le lotissement Mitchell est totalement intégré par son parcellaire du côté de la rue de la Course, puis de la rue d'Aviau, tandis qu'ailleurs, ce sont les rues qui sont à la fois liens et limites ; les rues du Jardin public et Ducau soudent le lotissement Mitchell à l'ensemble Ducau. Le prolongement de la rue Mandron relie le quartier Rochambeau à l'une des entrées importantes du Jardin public. Ailleurs, les liaisons sont plus discrètes ; par exemple, les pans coupés des îlots des rues de la maille Ducau assurent une courte continuité avec les rues de la grille Rochambeau.

Les anomalies du découpage créent ou permettent l'exceptionnel : installation d'équipements, impasses d'accès dans un tissu trop profond, édifices atypiques.

C'est une perception d'ensemble qui domine maintenant, qui se réfère au Jardin public et aux grands axes primaires comme éléments majeurs. Avec les grands équipements (hôtel des archives départementales, lycée), les immeubles les plus hauts et les plus riches sont en façade du Jardin public, rue de la Course et place Longchamps, rue d'Aviau et sur une faible épaisseur de tissu urbain. Les lieux de culte et les écoles ont été installés le plus souvent sur la voirie «secondaire» du quartier dont le cœur, où subsistent quelques activités artisanales, conserve son caractère relativement modeste et résidentiel.

40 A.M.Bx, 12D 38.

38 Rapport de la commission municipale des bâtiments publics, 20 décembre 1858 (A.M.Bx, 13D 52).

39 A.M.Bx, 13D 26.



Le lotissement de l'îlot Mestrezat à Bordeaux (1853-1923)

Par Sylvain Schoonbaert *

La proche périphérie de Bordeaux connut un développement spectaculaire dans la seconde moitié du XIXe siècle. Ce développement s'explique par quelques faits essentiels.

L'économie bordelaise fut relancée par un traité national de commerce avec l'Angleterre en 1860, ce qui donna un nouveau souffle à la ville et au port, donc à la construction locale.

En 1865, l'annexion d'une partie des communes périphériques de Bordeaux - Bègles, Talence, Caudéran, Le Bouscat et Cenon-La Bastide -, permit l'extension du territoire urbain, sous des formes bien différentes qu'à Paris dans sa petite banlieue, annexée après 1860.

L'urbanisation qui en découla donna à la proche périphérie de Bordeaux ses caractères particuliers : une banlieue résidentielle, faite de lotissements de maisons individuelles mitoyennes. L'ouverture des boulevards de ceinture engagée dès 1853 et terminée vers 1900 engendra la création de nombreuses voies secondaires et de desserte qui permirent de lotir de vastes emprises : propriétés de plaisance, marécages, aubarèdes, vignes et terrains agricoles pour la plupart, sur le mode de groupements de maisons, échoppes et maisons d'un étage, mitoyennes, implantées à l'alignement, aux architectures, aux statuts sociaux différents, mais qui composent au bout du compte un paysage urbain remarquable par sa continuité.

L'histoire des propriétés des Mestrezat illustre ce processus. Cette riche famille de négociants bordelais lotit une partie de ses terrains et en particulier un îlot à l'architecture urbaine remarquable, situé boulevard du Maréchal-Leclerc, face à la caserne Xaintrailles (fig. 1).

Le domaine de Belles-Isles est à l'origine de ce lotissement : il jouxte ceux de Johnston (Lescure) et Héron. La famille Mestrezat qui le possède vient de Vérone. Son influence à Bordeaux fut assez considérable au XIXe siècle. La firme Mestrezat se serait installée dès 1814 dans cette ville pour prendre son essor au Second Empire. On la retrouve dans l'association au commerce du libre-échange bordelais, aux côtés des Samazeuilh, Faure, Léon, Johnston et des frères Pereire¹.

Le lotissement des Mestrezat participe de l'urbanisation d'une grande partie de la banlieue ouest de Bordeaux. Jusque dans ses moindres détails, de la division à la construction de chaque maison, voire de sa décoration, il révèle un savoir-faire aujourd'hui perdu.

* Sylvain Schoonbaert, architecte, docteur de l'Institut d'urbanisme de Paris, enseignant chercheur à l'École nationale supérieure d'architecture et de paysage de Bordeaux (Groupe d'étude de la ville régulière), chargé de documentation historique à la Mairie de Bordeaux

¹ Bonin, 1999, 17, 197. Voir Butel, 1991, 332, 368, 384, à propos des relations sociales de cette famille ; voir de Maren, 1989, à propos des chais de ces négociants cours de La Martinique.

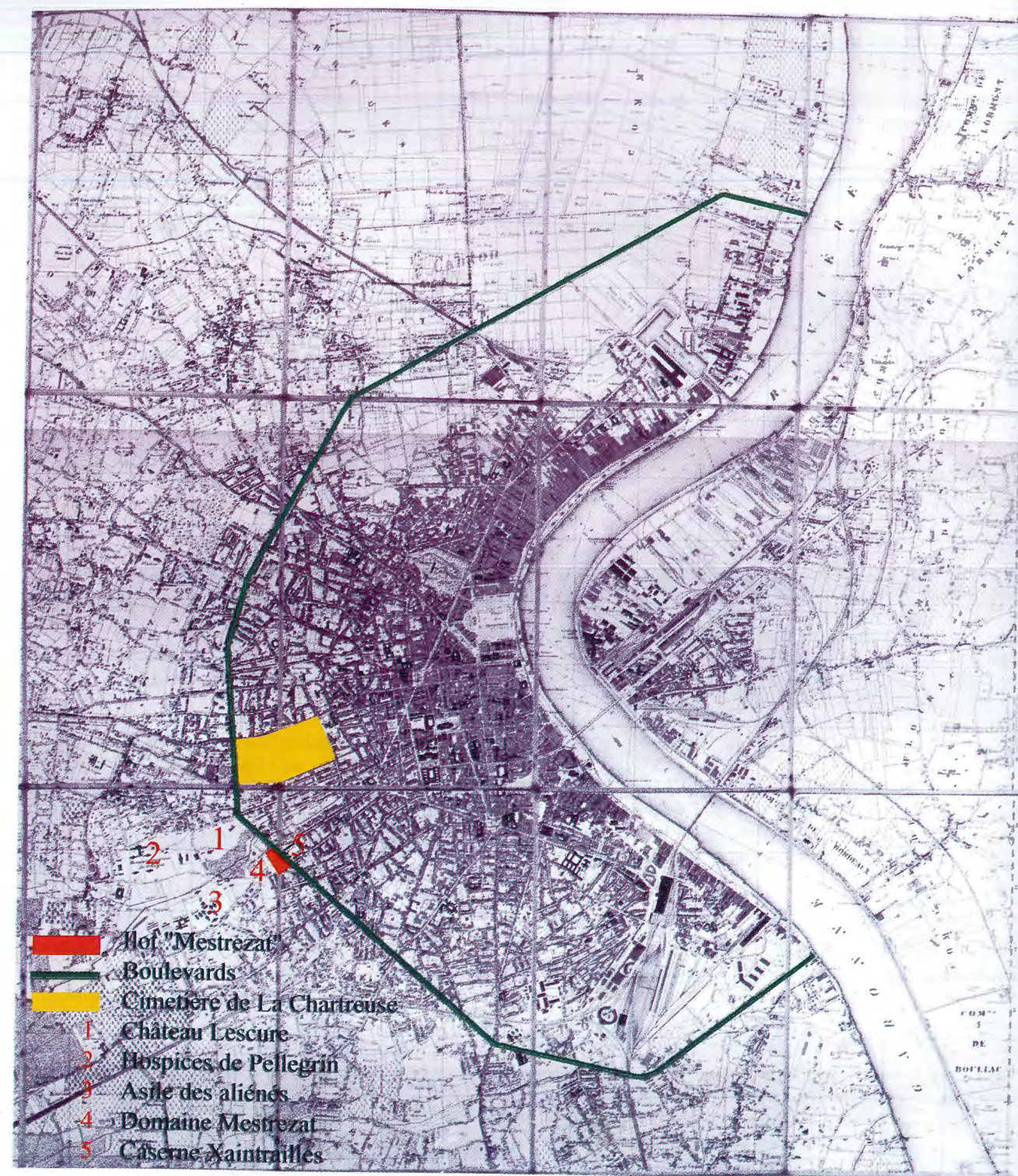


Fig. 1. - Plan de situation de l'îlot Mestrezat près du domaine de Lescure, extrait du Plan de Bordeaux et de sa banlieue levé par Louis Longueville, géomètre municipal, 1907, AMB, XLA.

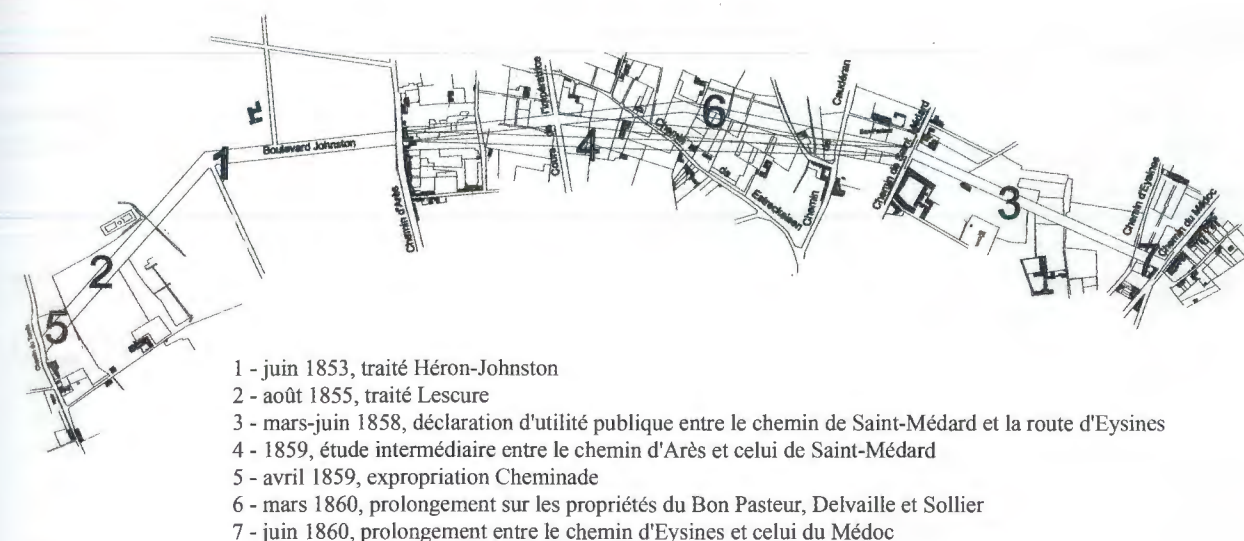


Fig. 2. - Chronologie du percement et du morcellement des boulevards de ceinture à l'ouest de Bordeaux, 1853-1860. D'après ADG 3 O 20 et AMB 62 et 64 O.

L'urbanisation d'un grand territoire

La première partie des boulevards de ceinture créée à l'ouest de Bordeaux dans la seconde moitié du XIX^e siècle fut le boulevard Antoine-Gautier, du nom du premier magistrat de la cité de 1849 à 1860. Cette nouvelle limite urbaine passait sur les terrains Johnston². Son ouverture fut décidée en vertu d'un accord conclu le 6 juin 1853 pour agrandir le cimetière de La Chartreuse³. Le négociant Johnston voulut bien céder et morceler son domaine de Lescure, mais, comme il souhaitait être le plus éloigné possible du nouveau cimetière, le boulevard eut 34 m de largeur à cet endroit contre 25 m dans toutes ses autres parties. Ceci augurait une architecture prestigieuse et de qualité.

À l'est de cette voie, un fabricant de cartes à jouer nommé Héron tira partie de cette affaire en cédant une partie de sa propriété pour le prolongement de la rue d'Ornano et la création de la place du Repos, à l'entrée du nouveau cimetière. En août 1855, un autre traité fut passé pour prolonger les boulevards au sud. Ils atteignirent le chemin du Tondu en 1859 après l'expropriation des biens des Cheminade.

L'ouverture des boulevards se déroula toutefois de façon aléatoire. En 1860, cette grande voie de contournement avait pris forme à l'ouest de la ville, après maintes hésitations, notamment entre le chemin d'Arès et celui de Saint-Médard - boulevard de Cauderan -, avec le prolongement de la rue Judaïque, dénommé un temps cours de l'Impératrice (fig. 2).

Les constructions se multiplièrent dès lors, au long et au-delà des nouvelles limites urbaines. Elles s'éparpillaient, écrit Camille Jullian, dans « une sorte de diffusion rayonnante », loin du centre. Les boulevards attiraient « un peuplement de qualité », leurs rives se garnissaient d'hôtels prestigieux⁴.

De la campagne à la ville

L'atlas du géomètre Dominique Béro référencé sur le plan cadastral lors de sa levée entre 1811 et 1832⁵ montre le domaine Johnston tel qu'il était bâti avant que ce négociant n'en devint propriétaire : un vaste parc accompagnait le château Lescure (fig. 3). Sur ce plan, un parterre régulier à la française et une pièce d'eau marquaient le paysage : ce motif disparut lors de la construction du stade Lescure et du lotissement de ce grand domaine dans l'Entre-deux-guerres. Les esteys du Peugue et de la Devèze et leurs nombreuses ramifications parcouraient un territoire marécageux, aux allures d'une jalle, au sud-ouest du cimetière de La Chartreuse. La partie nord-est du domaine de Lescure, où se trouvaient l'habitation et ses dépendances, était située sur un sol moins humide. Ce domaine faisait vraisemblablement partie d'un autre plus vaste, gigantesque même, de

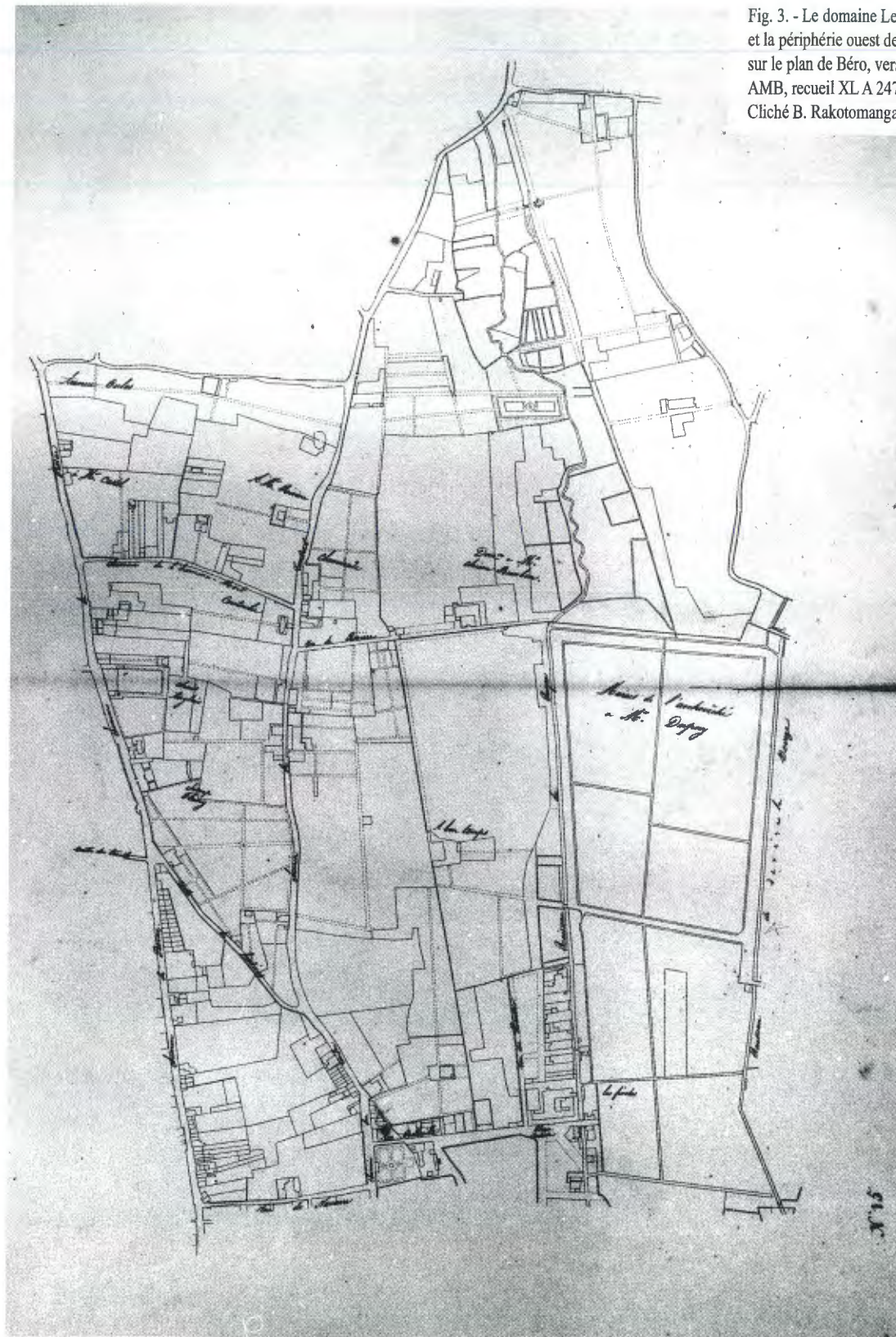
2 Bonin, 1999, 139-140.

3 A.M.Bx, 12 D 34, séance du conseil municipal du 6 juin 1853.

4 Jullian, 1895, 758.

5 Schoonbaert, 2003.

Fig. 3. - Le domaine Lescure et la périphérie ouest de Bordeaux sur le plan de Béro, vers 1830. AMB, recueil XL A 247, planche 15. Cliché B. Rakotomanga.



plusieurs centaines d'hectares, typique des grandes auréoles de propriété foncière, bourgeoise et citadine, de la banlieue de Bordeaux ⁶. Il était entouré de propriétés plus modestes, mais néanmoins importantes, comme le domaine à « Monsieur Chicon Bourbon », la propriété des Cheminade, à proximité des marais de l'Archevêché, appartenant à un certain Dupuy, ou encore les lieux-dits « A bon temps », « Champ Fleury », évoquant les plaisirs de la villégiature dans la proche périphérie de Bordeaux.

À proximité de la ville, près de la place Rodesse à peine formée au devant de la manufacture des Tabacs (1825) ⁷, un paysage campagnard et manufacturier s'étendait jusqu'aux futurs boulevards : des « Chais anglais » se mêlaient à des domaines de plaisance. Au long des traverses et des voies rayonnantes de la cité, rues du Tondu et de Pessac, l'urbanisation n'avait guère dépassé les limites de la ville proche : quelques maisons seulement étaient bâties aux carrefours de ces voies avec les chemins qui parcouraient la campagne.

La qualité topographique du plan de Béro permet d'interpréter le paysage et de s'en faire une idée assez précise, bien qu'il ne mentionne pas les limites des domaines morcelés et urbanisés par la suite. Le réseau hydrographique montre que la partie nord de ce grand territoire était beaucoup plus humide que sa partie sud. La campagne bordelaise était d'abord structurée par ses chemins ruraux au sud tandis que quelques rues droites et alignées s'amorçaient à l'approche de la ville : place Rodesse, rue Belleville. De nombreux chemins publics sinueux étaient prolongés par des chemins privés qui ceignaient et divisaient les propriétés de plaisance, reprenant des motifs de parcs à la française, organisés parfois autour de ronds-points et de pattes d'oie. La structuration classique de ce territoire, qui n'est pas sans rappeler, à de notables différences d'échelle près, celle de la campagne parisienne du Grand Siècle, était aussi caractérisée, à la fin de la Restauration, par les activités manufacturières et le logement populaire. Ainsi, les « Chais anglais » et la manufacture des Tabacs occupaient de leurs grands bâtiments de vastes parcelles. De petits lotissements d'échoppes ou de modestes habitations isolées accompagnaient ces grands domaines (fig. 4).

L'urbanisation au XIXe siècle n'eut de cesse de contrarier cette structure paysagère en reprenant, certes, de nombreux tracés préexistants, mais en imposant surtout un réseau de rues rayonnantes, rectilignes et particulièrement longues dans toute cette périphérie. Le maillage des principales rues créées alors, d'est en ouest, et celui des boulevards, du nord au sud, généra des îlots aux formes régulières, homogènes et comparables, en prolongement d'anciens chemins privés intégrés à la voie publique, ou bien à l'occasion de travaux d'assainissement des esteyes et des ruisseaux, canalisés sous de nouvelles voies (fig. 5).

Un lotissement qui en masque un autre : le domaine Lescure

Nathaniel Johnston III (1804-1870) descend d'une famille de négociants installée à Bordeaux au XVIIIe siècle ; il possédait le domaine Lescure, rue du Tondu, où il vivait avec sa femme Charlotte Scott, dès 1861. La maisonnée ne comptait alors pas moins de neuf membres, servis par quinze domestiques. Directeur de la maison de négoce familiale, Johnston était aussi membre de la Chambre de commerce de Bordeaux, conseiller général de 1852 à 1860, président et actionnaire de la Compagnie des chemins de fer de La Teste et administrateur de la Compagnie du Midi des frères Pereire.

La dernière opération d'envergure remarquable du quartier, tant au point de vue urbain qu'architectural, fut le lotissement de ce domaine de Lescure, en limite de la propriété des Mestrezat. L'intention de le diviser fut adressée à la Ville de Bordeaux dès 1911 par le vice-président de la Chambre syndicale des entrepreneurs de la Ville de Paris, Renaud, qui l'avait alors acquis. Plusieurs obstacles s'opposèrent à une prompt réalisation de ce projet. L'assainissement des esteyes du Peugue et du Johnston, à la charge du propriétaire, posait des problèmes de raccordement et d'orientation des rues nouvelles. Sans ces canalisations, les terrains ne pouvaient être rentabilisés. Renaud escomptait une participation de la Ville aux frais de ces travaux, ce à quoi s'opposait fermement le service municipal ⁸. De plus, le raccordement des voies nouvelles entre elles n'allait pas de soi : barrière d'Ornano, la Ville fut obligée de réaménager le carrefour et de déplacer son mobilier urbain afin que l'avenue du Parc Lescure y débouchât correctement.

Le Peugue marquait, en 1911, à l'aval du chemin du Tondu et du boulevard, la limite séparative entre les terrains Lescure et ceux des consorts Mestrezat. Renaud, devenu président de la Société immobilière du Parc Lescure en 1913, souhaitait encore que la Ville prît à sa charge ses travaux d'assainissement, ce que cette dernière refusait toujours ⁹. Les aménagements ne furent réalisés qu'à partir de 1914 ¹⁰ ; il est vraisemblable que la Grande Guerre arrêta cette opération si représentative de l'Art décoratif à Bordeaux.

⁶ Pontet, 1996.

⁷ Coustet, Saboya, 1999, 75-77.

⁸ A.M.Bx, 527 O 1, rapport de l'ingénieur de la voirie, 24 novembre 1911.

⁹ A.M.Bx, 527 O 1, deuxième demande de Renaud à la Ville, 27 août 1913.

¹⁰ A.M.Bx, 527 O 2, plans d'aménagement du carrefour des rues Frantz Despagne à la barrière d'Ornano, 1914.

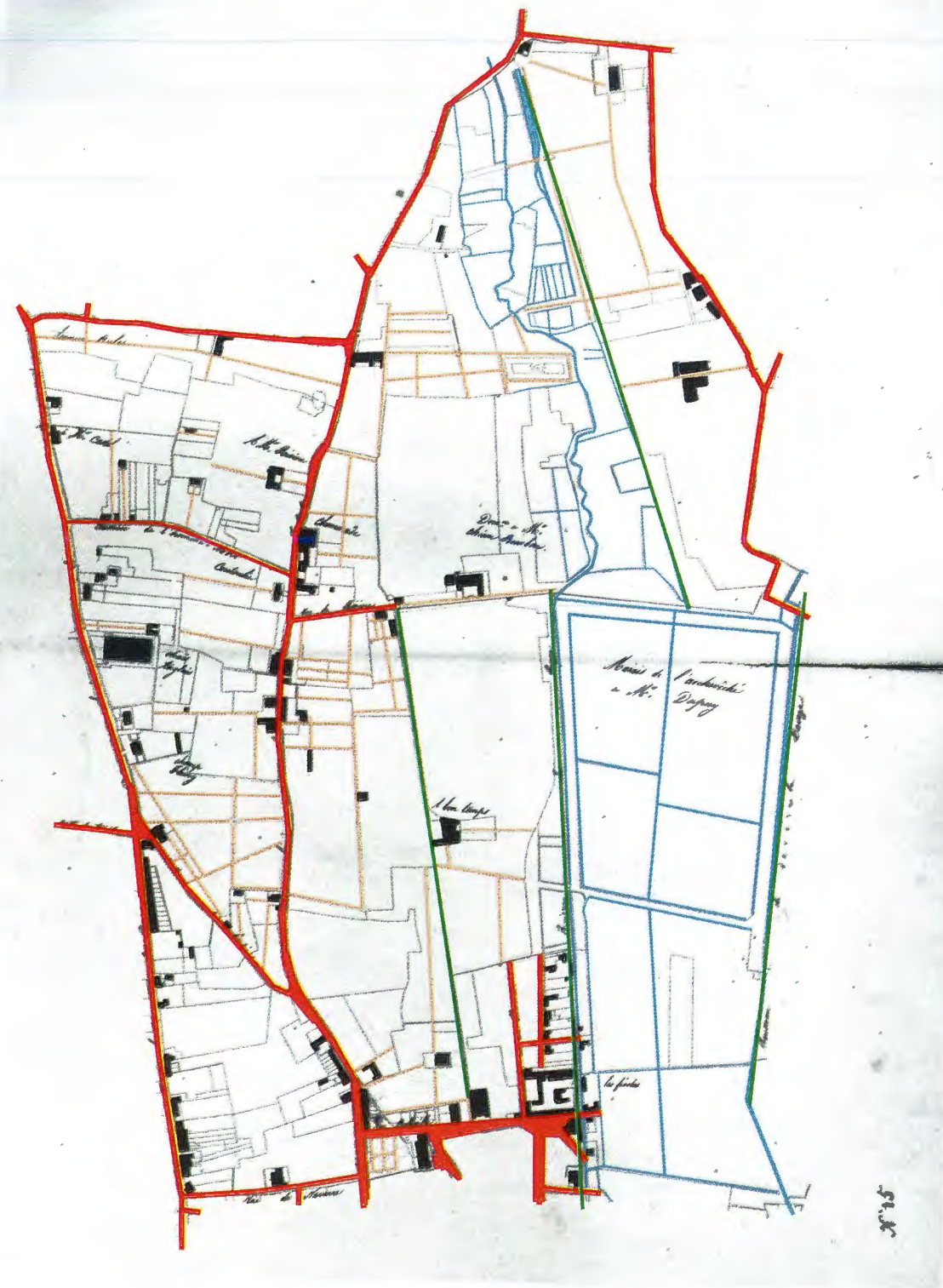


Fig. 4. - Interprétation du paysage et de l'occupation du sol d'après le plan de Béro, vers 1830. AMB, recueil XLA 247, planche 15.

En bleu, le réseau hydrographique ; en rouge, les voies et chemins publics ; en brun, les chemins privés ; en vert, quelques lignes de force de la division parcellaire.

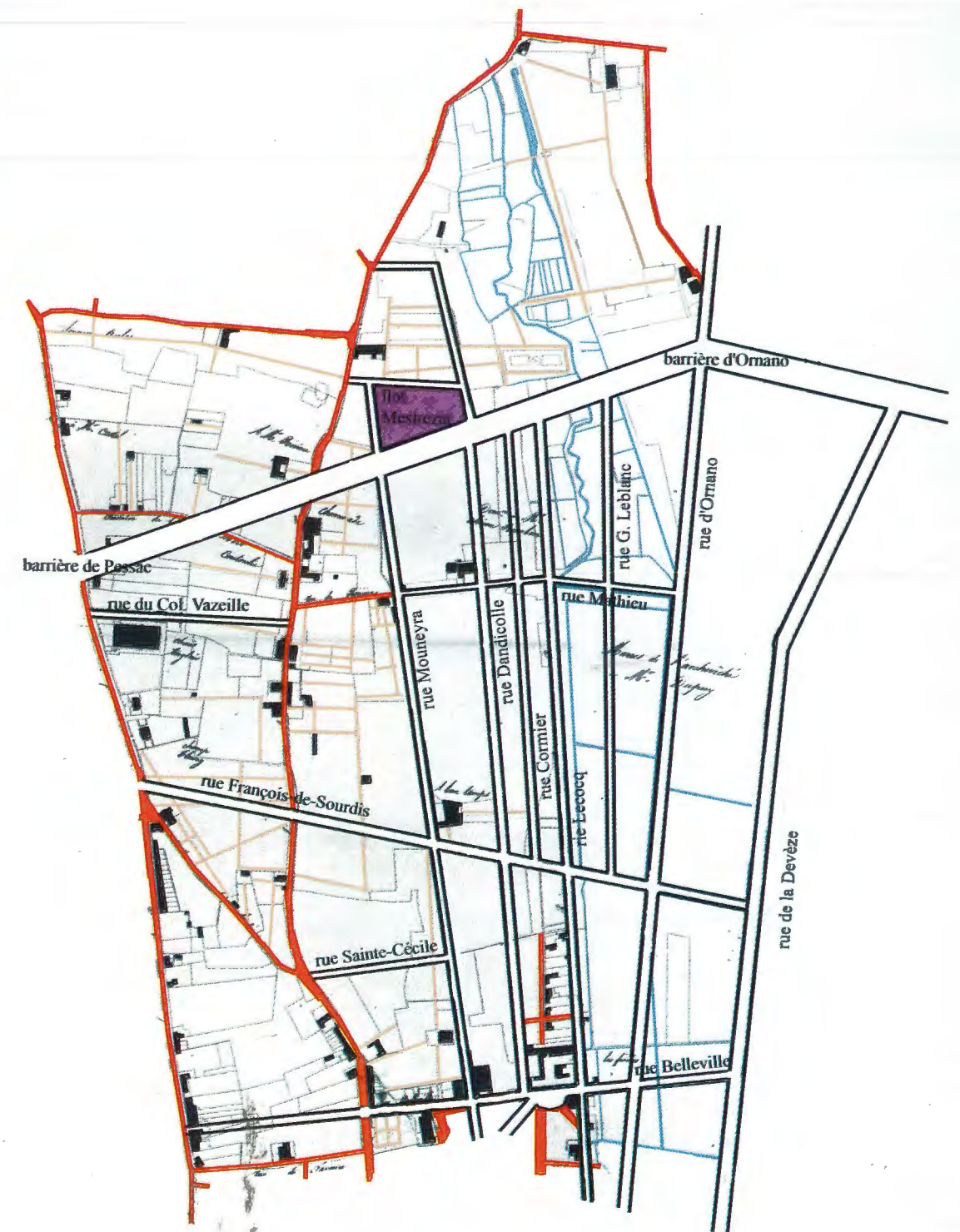


Fig. 5. - Urbanisation des quartiers compris entre les rues d'Ornano et de Pessac, les rues Belleville et le boulevard, dans la seconde moitié du XIXe siècle.

Ce dessin montre comment, d'après le plan précédent, les principales rues nouvelles et régulières s'imposent sur le territoire rural de la banlieue bordelaise.



Fig. 6. - L'îlot Mestrezat et les projets de rues nouvelles vers 1910. Plan cadastral de la section Saint-Augustin, A.M.Bx, 3^e feuille, 1882. Les projets de voies nouvelles et les constructions ont été tracés ultérieurement.

Le lotissement du domaine des Mestrezat eut lieu avant cette vaste opération d'urbanisme si marquante dans ce quartier, à son contact immédiat entre la place du Capeyraud, la rue Mestrezat et la rue Auguin.

Une planche cadastrale de Bordeaux à Saint-Augustin datée 1882 montre le lotissement Lescure, celui des rues Mestrezat et Belles-Isles, la caserne Boudet et même un projet de stade municipal sur ce plan mis à jour plus de trente ans après (fig. 6).

Le lotissement des Mestrezat fut une opération qui n'eut pas l'ampleur du lotissement Lescure. Mais ni le montage financier de cette affaire - de famille avant tout -, ni la qualité de son architecture n'ont à envier au lotissement qu'il voisine. Cette opération ordinaire s'inscrit en creux dans le développement du tissu urbain de ce quartier.

Du domaine à l'îlot et la parcelle

James Mestrezat (1858-1925) fut premier adjoint au maire de Bordeaux et juge au tribunal de commerce. Le père de James, Raymond Paul Mestrezat, avait acquis le domaine de Belles-Isles de Jeanne Marie Félicia Mathieu, épouse de Jean Aristide Adolphe Lescure, sur une portion de l'ancien domaine du Livran, en 1862, trois ans avant l'annexion d'une partie des territoires périphériques de Bordeaux et donc près de dix ans après le percement du boulevard Antoine-Gautier. D'une surface de 7 000 m² en façade sur le boulevard, pour un linéaire de près de 190 m, ce terrain ne constituait qu'une petite partie des 65 300 m² formant le domaine primitif. Ce dernier avait été composé de terrains adjacents acquis par Mestrezat père. Des achats furent en effet contractés par ce dernier à Nathaniel Johnston, aux Cheminade et aux Hospices civils de Bordeaux.

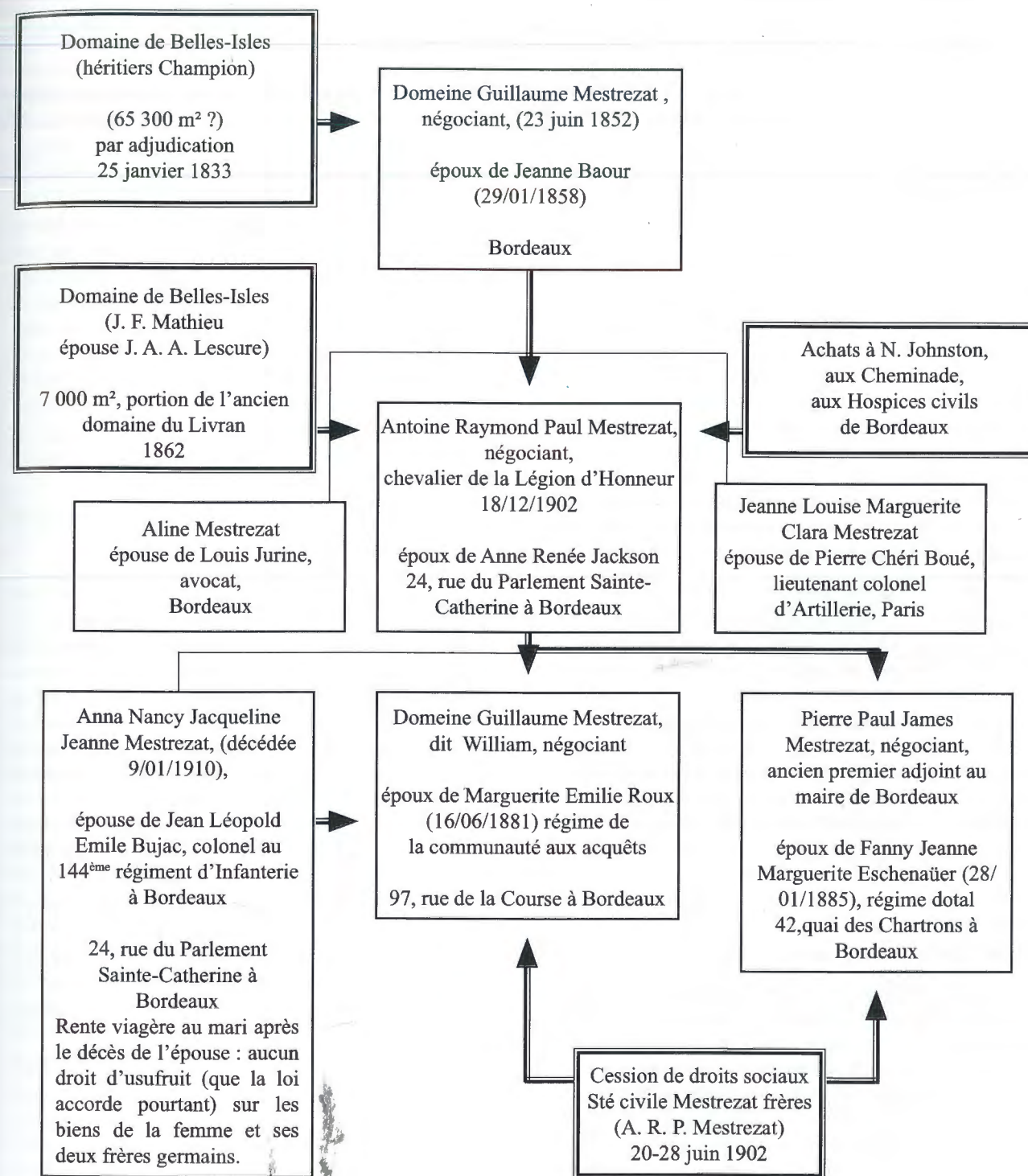


Fig. 7. - Constitution du domaine de Belles-Isles, sa transmission et sa division dans la famille Mestrezat (1833-1902). Minutes de Maître Fulchi (ADG) et archives privées.

La transmission de la propriété Mestrezat : les stratégies familiales de son morcellement

Des précisions sur les origines de propriété du domaine de Belles-Isles sont données par un acte de vente de 1919. Les frères Mestrezat ont recueilli conjointement un lot de terrains considérable avec leur sœur (épouse Bujac), de la succession de leur père décédé le 18 décembre 1902. Le père avait acquis Belles-Isles (ou Beleisle) au terme d'un acte passé devant M^e Grangeneuve le 11 mars 1858. Ce dernier l'avait en partage avec Aline Mestrezat (sa sœur), épouse de Louis Jurine, avocat à Bordeaux, et Jeanne Louise Marguerite Clara Mestrezat (son autre sœur), mariée à un lieutenant colonel d'Artillerie, Pierre Chéri Boué, demeurant à Paris. À la génération précédente, le domaine appartenait en propre aux époux Domeine Guillaume Mestrezat, négociant (grand-père des enfants Pierre Paul et d'un autre prénommé Domeine, dit William), et Jeanne Baour, issue d'une fort célèbre famille de négociants, respectivement décédés les 23 juin 1852 et 29 janvier 1858. Le grand-père Mestrezat s'était rendu adjudicataire de ce bien qui appartenait aux héritiers Champion selon un jugement rendu au tribunal civil de Bordeaux le 25 janvier 1833.

En s'appuyant sur ces actes, il est possible d'appréhender la composition puis le transfert du domaine de Belles-Isles sur trois générations (fig. 7). On se rend compte alors que l'acquisition des terrains est une affaire de famille(s) et surtout une affaire d'hommes puisque les transmissions s'effectuent entre grand-père, père et frères. Chacun ajoute puis vend une partie du patrimoine familial. L'héritage par les femmes est cependant loin d'être négligeable puisque lorsqu'elles décèdent après leur mari, elles assurent la transmission des biens aux enfants par lien direct : c'est le cas de Jeanne née Baour, morte en 1858, tandis que son mari décède en 1852. Les femmes transmettent aussi à la branche directe leurs droits de succession : le décès de Jeanne Mestrezat qui donne procuration en 1903 puis cède sa part d'héritage à ses frères, à son décès en 1910, contre une dot à son mari, en est exemplaire.

La composition socioprofessionnelle de la famille et de ses alliances est également remarquable. Tandis que la puissance économique de la branche masculine se fonde sur l'activité négociante et s'orne de distinctions, notamment la Légion d'Honneur, elle occupe aussi des responsabilités publiques et éditaires dans les premières institutions locales : chambre de commerce, conseil général, mairie, compagnies de chemin de fer. Les femmes et les filles de la famille - sans profession -, sont quant à elles mariées à des négociants ou à des hommes qui exercent des métiers représentatifs de la bourgeoisie du XIX^e siècle : un avocat et deux officiers supérieurs.

Le vaste patrimoine foncier accumulé par la famille fut pris en main immédiatement par les enfants Mestrezat, avant même la mort de Raymond Paul, en décembre 1902. Le 20 juin 1902, les actes notariés révèlent une cession de droits sociaux d'Antoine Mestrezat à ses fils Pierre-Paul James et Domeine Guillaume William. Une société au nom collectif est créée le 28 juin la même année par les deux frères. L'année suivante, le 9 juin, Anne Bujac née Mestrezat donne procuration et partage à Pierre et William. Ces héritiers furent les principaux acteurs du morcellement de la propriété et du lotissement des rues Belles-Isles, Mestrezat et Cheminade, tandis qu'Anne Nancy Jacqueline Jane, épouse Bujac, décéda en 1910. Un an après la mort de leur père, les garçons débutèrent leur action de valorisation foncière. L'îlot central de cette opération se trouvait pris entre la caserne Boudet et celle de Xaintrailles¹¹. Il offrait des terrains à bâtir bien situés et bien surveillés, exclusivement réservés à des constructions privées.

Lotir pour construire

Le lotissement de l'îlot passa d'abord par l'incorporation des rues dans le domaine public. Le 30 mars 1903, les rues Cheminade, Belles-Isles et Mestrezat furent intégrées à la voie publique par délibération du conseil municipal, sous réserve qu'elles satisfassent aux dispositions de l'article 183 du règlement de voirie du 6 septembre 1880, comme toutes les rues, d'abord privées¹². Selon une idée assez répandue chez les habitants des villes, la banlieue « assommante par le tapage de ses guinguettes¹³ » n'avait pas besoin de la présence néfaste de tels établissements, il fut par conséquent interdit d'installer un bar ou un débit de boisson dans les parcelles de l'îlot Mestrezat. Le 15 juillet 1903, un acte de procuration en faveur de Pierre-Paul et Domeine Guillaume autorisa les héritiers à administrer et vendre en totalité ou en partie les immeubles et propriétés dont ils avaient la gérance. Le 26 septembre, les frères réitérèrent leur demande de classement des voies publiques et elle fut effective le 16 décembre. Les ventes pouvaient donc avoir lieu en toute sérénité et les premières maisons se construire. Dans les faits, les premières demandes d'alignement furent déposées en avril 1903¹⁴, quelques mois avant l'autorisation officielle qui n'était pas de pure forme, mais n'empêchait pas les propriétaires ou leurs ayant droits d'anticiper sur leur opération de vente et de lotissement.

11 Sur ces casernes, voir Guenet, 1994.

12 A.M.Bx, plans d'alignement, quartier XVI, section B.

13 Flaubert, [1992], 3.

14 A.M.Bx, 74 O 32, arrêtés d'alignement, 6 avril 1903 - 23 février 1905.

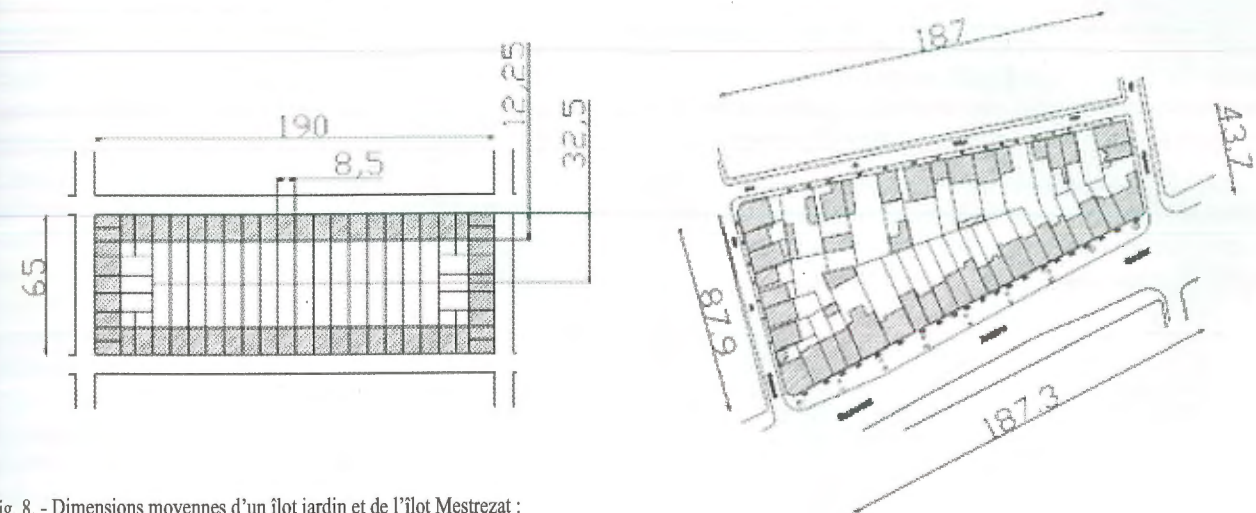


Fig. 8. - Dimensions moyennes d'un îlot jardin et de l'îlot Mestrezat : les îlots de la banlieue bordelaise s'adaptent aux gabarits des voies, à l'orientation des parcelles et aux surfaces des terrains disponibles.

L'économie de la division parcellaire

L'observation rapide de quelques îlots de la banlieue de Bordeaux constituée au XIX^e siècle montre que les plus réguliers ont des dimensions moyennes de 65 m en largeur et 190 m en longueur, pour une surface de 12 350 m². Les dimensions des parcelles sont de 8,5 m sur 25 à 30 m soit entre 210 et 250 m² et l'on en compte 57 en moyenne. La profondeur moyenne de la bande bâtie à l'alignement de la rue est d'un peu plus de 12 m. Dans 70 % des cas, les maisons de ces îlots présentent un étage, 25 % sont des constructions de rez-de-chaussée, et 5 % de deux étages. Les pans coupés sont nombreux aux angles, où les parcelles sont plus petites que celles qui courent dans le sens de la longueur des rues rayonnantes ou transversales. Ce sont en effet des emplacements stratégiques, où souvent le terrain vaut plus cher et où des commerces peuvent s'installer. Cependant ce n'est pas une règle absolue et ces petites parcelles d'angle sont aussi loin d'être les plus hautes : la valeur commerciale et la fréquentation de ces emplacements prend souvent le pas sur le logement et suffit à rentabiliser ces terrains sans surmonter les rez-de-chaussée d'étages d'appartements.

L'îlot Mestrezat se démarque des îlots réguliers de la banlieue bordelaise car sa face principale, orientée à l'est, donne sur le boulevard, où les maisons et les parcelles se resserrent tandis qu'à l'arrière le tissu bâti se détend et se délite. Les parcelles d'angle ne sont pas ici aussi petites que dans d'autres îlots du même genre et d'ailleurs elles ne sont pas conçues pour accueillir des commerces. Il reste néanmoins des constantes : les largeurs et les profondeurs des parcelles, le découpage régulier en longueur et plus serré en tête de l'îlot demeurent, ainsi que des largeurs de parcelles moyennes qui correspondent

bien à des fonctions résidentielles. La construction sur les rives de cet îlot est hiérarchisée par les voies qui le bordent, ainsi que ses dimensions. Cet îlot est aussi typiquement un grand jardin, composé de petits jardins privés, réunis au cœur de cette forme urbaine. Exceptionnellement, quelques parcelles traversantes du boulevard à la rue de Belles-Isles rompent la régularité du découpage de l'îlot (fig. 8).

Les ventes et la répartition des marchés

La première vente eut lieu les 11 et 12 octobre 1903, la fratrie céda à Matthieu Mahé et son épouse des terrains d'une valeur de plus de 12 000 f. Les ventes se multiplièrent en 1904 et 1905¹⁵ (fig. 9-10).

15 A.D.Gir, 3 E 31 96, minutes de Me Fulchi. Par acte du 5-30 juillet 1904 à Jean Aniedel Laffargue pour un terrain de 5 000 f., à Jean-Sébastien (dit Gaston) Adoue (architecte) au numéro 213 du boulevard les 9-12 juillet 1904 pour une somme de 4 617 f., un terrain à Marie Madeleine Blondeau les 4-5 janvier 1905 pour 4 200 f., le 24 mars une vente d'immeuble d'une valeur de 6 895 f. à terme à Henri Gontran Pinel (entrepreneur), au numéro 249, et au même, le même jour, deux autres ventes d'immeubles de 6 000 et 4 000 f. le 28 avril 1905. Les Mestrezat vendent un immeuble au 4 de la rue Cheminade à Marcel Joseph Laurent Lecante pour 9 075 f. Émile Leconte acquiert un terrain dans cette même rue les 28-29 avril pour la somme de 2 750 f. Les 15-16 mai 1905, Raymond Auguste Peynaud acquiert un terrain au 245 sur le boulevard pour 6 060 f. en plusieurs quittances. Au 7 juin 1905, un dénommé Pierre Nelson Labole est acheteur du numéro 253 pour 5 081 f. Pierre Célestin Dulon achète un terrain pour 4 000 f., rue de Cheminade, les 7-11 juillet. Le 6 novembre, Alfred Lescourmères prend le 203 boulevard Antoine-Gautier pour 3 300 f. Le 30 décembre enfin, les époux Morlaës achètent un terrain rue Mestrezat pour 2 423 f. avec quittance.

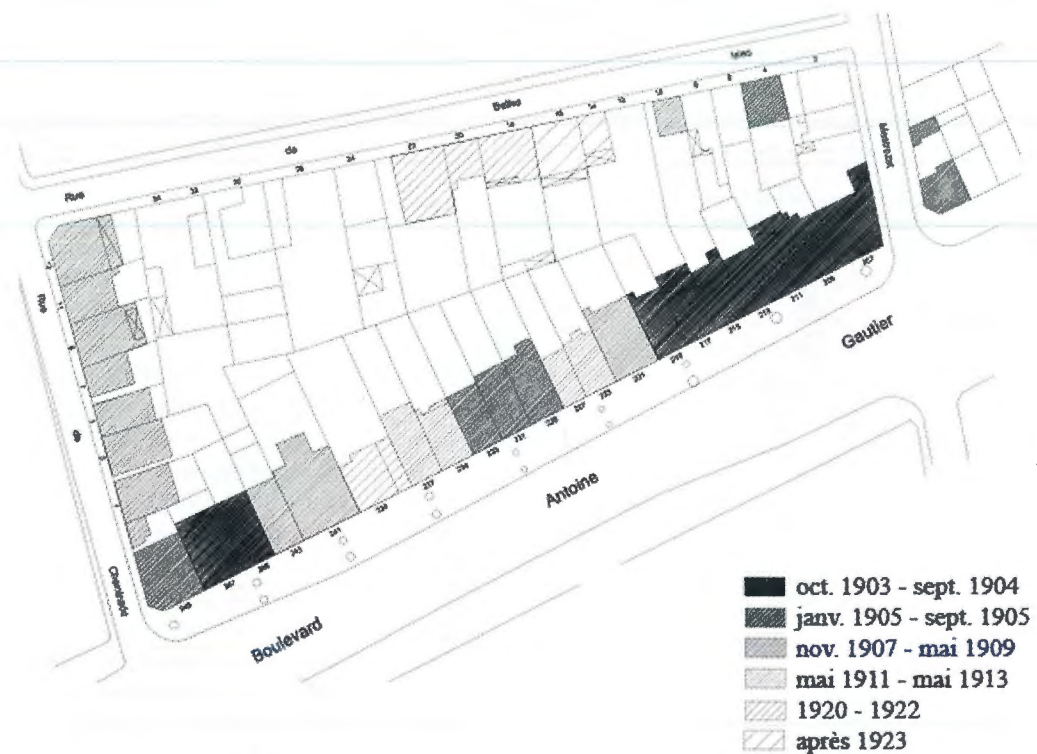


Fig. 9. - Chronologie de la construction de l'îlot Mestrezat (1903-1923). Fond de plan cadastral contemporain, d'après les registres d'autorisations de voirie, AMB, 74 et 75 O.

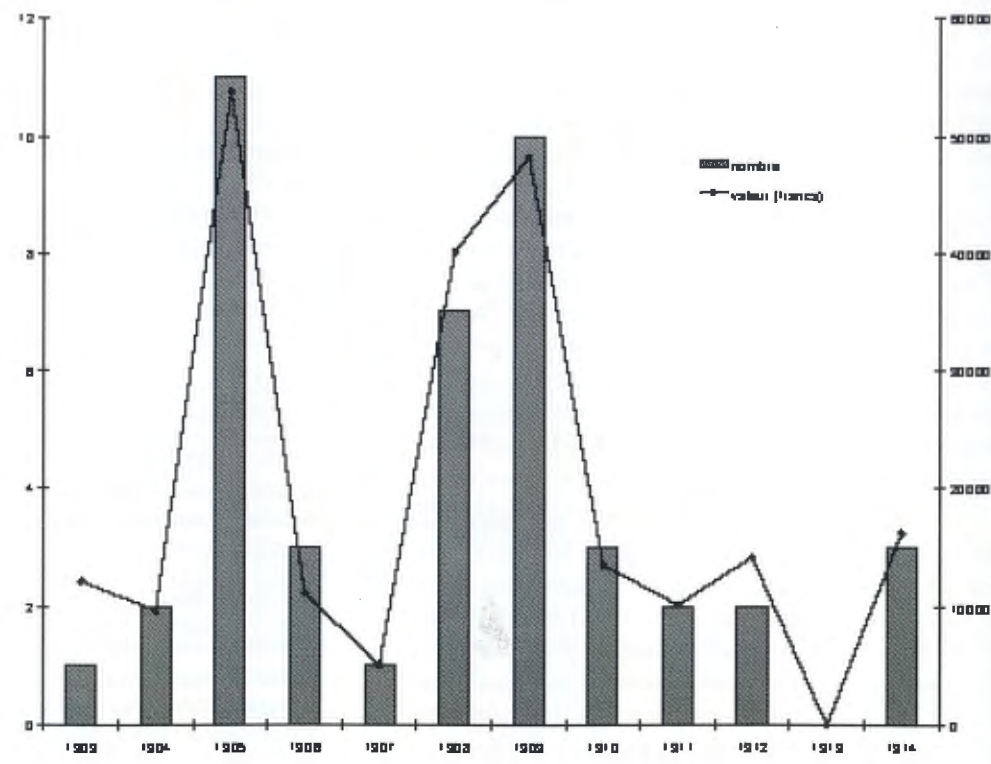


Fig. 10. - Mouvement de construction de l'îlot Mestrezat, en nombre et valeur des transactions de terrains, 1903-1914. ADG, minutes de Me Fluchi et archives privées.

L'année 1905 marque la fin de cette première époque de constructions et de ventes. Des maisons étaient déjà élevées en façade du boulevard : les autorisations de voirie ne montrent pas moins de onze édifices, maisons bâties entre juin 1904 et février 1905 par les mêmes architectes, Gaston Adoue associé avec L. Lataste, et souvent le même entrepreneur : Pinçon. L'angle de la rue Mestrezat et du boulevard se construisit en premier, jusqu'au n° 219, de juin à juillet 1904. Un temps d'arrêt fut marqué ensuite, cependant une demande fut enregistrée en septembre de la même année, au 245. Puis, les demandes réapparurent, aux 229-231, et au 249, à l'angle de la rue Cheminade, en février 1905. Les travaux arrêtés vraisemblablement pendant l'hiver 1904 reprirent en mars 1905. Sachant qu'il fallait au maximum un mois pour obtenir une autorisation d'alignement valable un an, ces dates ne sont donc pas précisément (au mois ou à l'année près) celles des constructions et des travaux engagés d'octobre 1903 à septembre 1906.

Le 19 janvier 1906, Louis Moncassin acheta aux Mestrezat un terrain provisoirement numéroté au 219 du boulevard pour la somme de 4 322 f. Le 27 janvier, Édouard Blanda prit le 209 pour la même somme exactement. Le 17 mars, Pierre Lalanne acheta un terrain rue Mestrezat pour 2 441 f.

Une seule vente fut enregistrée en 1907, les 6-8 mai, à Grégoire Dominique, pour un terrain situé chemin du Tondou, 5 000 f. En 1908 on note trois ventes : à Jules Charles Lépine (le 4 mai), 6 558 f. ; à Albert Sourbet (le lendemain), un terrain à 4 271 f. ; à Jean-François Moulin, un autre terrain de 5 478 f. (le 3 septembre).

La première phase de lotissement qui court sur trois années en deux temps forts (octobre 1903 - septembre 1904 et janvier 1905 - septembre 1906), indique une tentative de valorisation de l'ensemble de cet îlot par le contrôle d'emplacements stratégiques sur le boulevard, confié aux mêmes hommes, aux angles et au milieu de la rive principale de cette voie.

Une deuxième phase de vente et de construction de l'îlot débute en 1908, sur les parcelles où Adoue et Pinçon ne sont pas intervenus jusqu'alors, parmi quatre contrats de vente passés en 1908 devant le notaire familial, Me Fulchi¹⁶.

Un seul de ces terrains se situe sur le boulevard, dans l'îlot concerné, c'est le n° 233. Trois autres ventes sont des morcellements éloignés de la propriété originelle. Elles concernent des terrains nus, et se font à peu près au même prix. Les emplacements sur le boulevard, entre des maisons déjà bâties, sont significativement au-dessus des moyennes des prix du sol à cette époque. Trente francs par mètre carré n'est pas une somme élevée comparée aux prix des emplacements du centre ville, qui avoisinent les 150-250 francs, et peuvent grimper bien au-delà (à 300 voire 500 francs). Cependant, 30 f/m² est un prix

important, lorsque l'on sait que les terrains se négociaient, au commencement du percement du boulevard, c'est-à-dire en 1850-1860, au prix agricole d'un franc par mètre carré, tandis qu'ils atteignirent rapidement, vers 1900, 25 à 90 f/m², selon les emplacements¹⁷.

1909 est une année faste : dix ventes ont lieu. En 1910, il y en a trois ; l'année suivante, deux, ainsi qu'en 1912. En 1914, une vente et deux dépôts de vente sont enregistrés¹⁸. La grande Guerre interromp les transactions qui reprennent dès 1919.

16 Minutes de Me Fulchi, archives privées, signification d'huissier sur la requête de quatre acheteurs de lots de terrains, 30 octobre 1908.

Les 17 et 23 mars 1908, une vente aux époux Courcy (le mari est un industriel), d'un terrain sans numéro sur le boulevard, d'une superficie de 373 m² 15 dm², confrontant de l'est au boulevard sur 13 m, du nord au ruisseau du Peugue et des autres côtés aux Mestrezat, moyennant un prix de 7 463 francs (20 f/m²).

Le 4 mai 1908, une vente à Jules Charles Lépine (industriel aussi) et son épouse, demeurant à Turin, d'un terrain situé n° 233, sur le boulevard, d'une superficie de 281 m² 61 dm², confrontant de l'est nord-est au boulevard sur 7 m, de chaque côté des maisons déjà établies sur les lignes séparatives, du côté nord aux vendeurs sur une longueur de 30.76 m, au sud aux mêmes sur une longueur de 31.70 m, moyennant le prix de 6 558.30 francs payé comptant, 30 ou 23 f/m², avec peut-être un sous-seing de 1 800 francs environ.

Le 15 mai 1908, une vente à Sourbet d'un terrain, rue de Cheminade, n° 3, d'une superficie de 213 m² 55 dm² confrontant au sud-est à la rue Cheminade sur 9.5 m, de l'est nord-est à Peygnaud et des deux autres côtés aux vendeurs, moyennant le prix de 4 271 francs payés comptant (20 f/m²).

Le 3 septembre 1908, une vente à M. Moulin d'un terrain situé chemin du Tondou, n° 7, d'une superficie de 219 m² 12 dm² pour 5 478 francs payés comptant (25 f/m²).

17 Pour des indications sur le prix des sols bordelais où les situations sont très variables, voir Camelle, 1902, 7-8. Notons que de 1 f/m², référence pour les terrains agricoles et périphériques dans les années 1850, le prix des terrains a considérablement augmenté avec l'ouverture des boulevards. La variation du prix des terrains est de type logarithmique : voir Schoonbaert, 2004, I, 371-376.

18 A.D.Gir, 3 E 31 96, minutes de Me Fulchi. 1909 : 14 janvier, Jean Louis Tisseran, terrain, 2 975 f. ; 1^{er} avril, Gaston Lavergue, terrain, 8 500 f. ; 11-14 mai, Jean Martin Juncats, terrain, 2 764 f. ; 29 juin, Auguste Touraille (entrepreneur), terrain, 7 368 f. ; 2 juillet, Joseph Miguel, terrain, 4 000 f. ; 16 juillet, Jean-Louis Lecot, terrain, somme inconnue ; 21-26 juillet, Jacques Henri Blanc, terrain, 2 500 f. ; 2 août, Pierre Lalanne, terrain, somme inconnue ; 19 août, Eugène Emié, terrain, 3 100 f. ; 15 août, Jean-Baptiste Glédine, terrain, 7 000 f.

Les ventes s'arrêtent et reprennent en 1910 : 19 février, Auguste Touraille (entrepreneur), terrains, 1 440 f. ; 21-27 février, Louis Périot (entrepreneur), terrains, 10 064 f. ; 23-30 juillet, Benjamin Lafon, terrains, 2 000 f. En 1911 : le 22 février, Yvonne Bernard, terrain, 5 000 f. ; le 2 mai, Camille Cancel et Marie Labrousse, terrain, 5 102 f. En 1912 : 4 janvier, Jean Georges Capetter, terrain, 6 245 f. ; 16 décembre, Marie Hélène Germaine de Quinsac, terrain au 235 du boulevard, 7 889 f. En 1914 : vente à Alexandre Pinçon (entrepreneur), le 29 mai, terrain, 6 397 f. ; dépôts de vente, le 21 juin, à Carde, terrain, somme inconnue et le 29 juin, à Lafitte pour 4 843 f.

Les chantiers de Adoue et Lataste

On connaît peu de choses de l'architecte Jean-Sébastien, dit Gaston, Adoue, figure emblématique de cette opération. Il avait acquis une notoriété certaine dans les années 1900. On en trouve l'éloge dans un bulletin local : *L'Architecture du Sud-Ouest*. Cette revue éditée dès 1893 à l'initiative de la Société des architectes de Bordeaux disparut en 1907. Elle témoigne de la vivacité de la réflexion sur l'architecture locale à cette époque.

Adoue est considéré comme un maître d'œuvre fiable et sérieux et sa réputation n'est plus à faire vers 1900. Il semble avoir eu de nombreux contacts avec les architectes parisiens et son langage architectural était influencé par les grandes figures de la maîtrise d'œuvre de son époque : Gaudí, Horta, Hoffmann, Bonnier, Guimard...

Bien que caractérisée par des langages décoratifs très marqués et individualisés, la dimension urbaine des constructions de ces architectes ne peut être négligée : tout en exprimant de fortes personnalités, ces concepteurs ont toujours porté beaucoup de soin à l'inscription de leurs bâtiments dans les lieux et les contextes où ils intervenaient.

Adoue et Lataste sont les auteurs de nombre des maisons de l'îlot Mestrezat, sur le boulevard principalement : l'immeuble Pinçon, au 207-209, l'immeuble Lafitte au 211, celui d'Adoue au 213, la maison Moncassin au 215, celle de Journau et Médard au 217, une autre au 219. Cette série d'immeuble est continue de l'angle de la rue Mestrezat au numéro 219. Les interventions de ces architectes se retrouvent au milieu de la façade de l'îlot : numéros 229 (maison Pinçon à nouveau), maison Massart au même numéro et maison Carde au 231. Ils interviennent aux angles opposés, aux 245 et 249. En somme, leurs constructions structurent la façade urbaine de cette grande voie qui ne fait que se remplir ponctuellement par la suite.

Des entrepreneurs : Pinçon, Périot, Touraille, Hauret, Gaugeacq et Pinel

Jules Pinçon est né en 1866. L'entreprise familiale « Pinçon frères », dont Alexandre est l'acteur principal ici, est issue de celle du père, Pinçon aîné, installée à La Bastide, quartier de la Benaugue¹⁹. Elle apparaît toujours au titre d'entrepreneur, mais nul doute qu'elle soit aussi propriétaire ou spéculatrice, notamment aux numéros 207-209, 219, 229, 233, 245 du boulevard Antoine-Gautier, ainsi qu'au 4, rue de Belles-Isles, en 1905 et 1906.

Louis Périot intervient seul ou avec Auguste Touraille, en particulier à l'angle du boulevard et de la rue Cheminade, ainsi que rue de Belles-Isles, dans la dernière partie construite de l'îlot, durant les années 1920.

Ces entrepreneurs adoptent des registres et des styles qui n'ont rien à envier à ceux des architectes, qu'ils travaillent ou non sous leur direction, à leur compte ou non. On se rend compte par ailleurs que leur langage architectural, apparemment moins savant que celui d'un architecte issu de l'École des Beaux-Arts, comme Adoue, les concurrence parfois largement.

Il est difficile de déterminer la part de savoir-faire de l'entrepreneur et celle de l'architecte tant leur collaboration est étroite.

Au numéro 243, en 1908, Périot met ainsi en œuvre une façade particulièrement recherchée dans le parement du rez-de-chaussée où se côtoient des textures décoratives de pierres travaillées sur le ressaut de la travée principale. Un soin comparable se retrouve dans le traitement de la corniche et du couronnement, marqué de cartouches. Au 219, Adoue et Lataste réalisent une maison pour l'entrepreneur Pinçon en 1904. Son décor imposant mêle les styles classiques (un fronton massif et un lourd balcon au premier) à quelques inventions Art nouveau (dans les menuiseries et l'entablement). Néanmoins, cette maison est présentée comme celle de messieurs Mestrezat, qui ne signent pas l'autorisation de voirie, mais revendent par le biais de l'entrepreneur qui a déposé cette autorisation à leur nom. Au 223, Touraille et Périot imaginent une maison à l'ordonnancement classique et à la ferronnerie du balcon particulièrement recherchée, bien qu'elle ne fut pas réalisée.

Bertrand Hauret est né en 1862. En pleine activité à la fin du siècle, il reprend la maison Bertrand et Hauret gendre domiciliée 1, place de la Monnaie. Selon l'annuaire de 1921, la maison Hauret fut « fondée en 1888 ». En 1900, Hauret a un bureau boulevard du Tondu, donc boulevard Antoine-Gautier. En 1897-1898, il construit sa maison aux 68-72 de l'actuel boulevard du Maréchal-Leclerc, avec l'architecte parisien Boussard. Cette entreprise intervient plus tard à de nombreuses reprises dans le lotissement Lescure. Au 235 du boulevard, Hauret introduit dans les années 1920, une façade à la fois classique, par ses appareillages en pierres et en briques, et Art déco, par le jeu des proportions et les formes des ouvertures.

Henri Gaugeacq est né en 1864 à Bordeaux. Il n'apparaît pas dans les annuaires avant 1895 ; l'entreprise se trouve alors 58, rue de la Gare. En 1910 il est toujours établi à cette adresse puis il s'installe rue Aubidey, au 59, où lui et ses successeurs apparaissent encore dans les années 1930. Constructeur et propriétaire de nombreuses échoppes rue de Nérac, il travaille avec les architectes Désardurats, G. de Tamanhan, L. Gérard et H. Bayard. Selon les études de Bertrand Charneau, H. Gaugeacq est mentionné dans plus de 160 dossiers d'autorisa-

¹⁹ Charneau, 2000, 242-243.

tions de voirie bordelaises²⁰, vraisemblablement des décennies 1910 à 1930 où il réalise aussi de nombreuses maisons bourgeoises à un étage pour le tout Bordeaux.

De « petits » entrepreneurs, comme Pinçon, Périot, Touraille ou Pinel, demeurent donc les principaux acteurs de la construction des maisons les plus modestes, et principalement des échoppes ou des immeubles d'un étage au langage moins savant que celui des architectes. Néanmoins les entrepreneurs, associés ou non à des architectes, montrent des savoirs faire remarquables : leurs interventions vont de pair avec les types de construction dans l'îlot.

A chacun sa maison

Rares sont les immeubles qui ne sont pas des habitations individuelles dans l'îlot Mestrezat. Ou alors ils sont composés de sorte que rien n'en paraît sur l'espace public. Les constructions du boulevard Leclerc présentent des variations et des adaptations remarquables en fonction de leurs habitants, de leur maître d'œuvre, de leur époque de construction et de leur destination sur le marché ; selon qu'elles sont conçues pour être vendues, habitées ou louées par leur propriétaire.

Les types d'habitat : leur position dans l'îlot et leur distribution intérieure

Les échoppes

Contrairement aux apparences, les caractères bourgeois de cet îlot sont aussi représentés par ses échoppes, qui sont loin de ressembler aux maisons du même nom, plus pauvres et moins solides, dont les pierres craignent l'humidité et frôlent parfois l'insalubrité, dans quelques cités du quartier de la gare Saint-Jean, des marais de Bacalan, ou encore rive droite, à La Bastide. Rien de tel ici, les échoppes sont propres et solides, construites en bonne pierre de taille et bien isolées du sol et de la rue, campées sur leur cave à demi enterrées. Chacune de leur façade est individualisée, malgré leur apparente monotonie.

Mis à part celles modestes et parfois détruites ou très dégradées, rue de Belles-Isles, il en reste 15 dans l'îlot : deux seulement sur le boulevard, cinq (en série) rue de Cheminade et donc 8 rue de Belles-Isles. Leur répartition dans l'îlot obéit à la hiérarchie des voies, elles sont essentiellement réservées aux voies de desserte et s'implantent moins sur les rues passantes. Là où les emplacements sont plus chers, elles sont rares mais élaborées : campées sur de hauts soubassements, leurs solides façades de pierre de double épaisseur sont décorées avec rigueur et soin, individualisées par la modénature et la sculpture.

Les façades se distinguent par une haute porte étroite munie d'un imposte éclairant le couloir central. Les refends, chambranles, linteaux, agrafes et clés, entablements et corniches,

sont individualisés. Jusque dans le moindre détail, l'une ne ressemble pas à l'autre, que ce soit par une fenêtre de cave, une porte d'entrée ou des vantaux de fenêtres. Les échoppes sont invariablement composées en élévation sur un seul niveau : parcelle étroite (7 à 9 voire 12 m) et généralement profonde (12 à 30 m) ; travée centrale, pièces sombres et pièces de service à l'arrière, sur le jardin. La hauteur sur rue, du trottoir à la ligne d'eau, varie de 3.20 à un peu plus de 4 m. Il arrive qu'elles ne possèdent pas de pièce sombre en partie centrale, mais seulement une cage d'escalier qui permet d'accéder à la cave (la plus profonde côté rue) et au grenier (parfois habitable).

Les maisons courantes

C'est le type de maison le plus fréquent dans l'îlot, dont les variations sont nombreuses (fig. 11). On en compte 19, dont 17 sur le boulevard. Elles sont toutes conçues comme des maisons individuelles avec un seul étage, mais la cave, ouverte sur la rue ou le jardin, et le comble, souvent habitable, sont deux niveaux à part entière dans leur organisation. La cave sert à entreposer le bois, le charbon et le vin. Dans les maisons les plus luxueuses s'y trouvent la cuisine, la laverie, voire une chambre de domestique. Le sous-sol est dès lors un niveau habitable et n'est plus considéré comme une cave. Le comble permet quant à lui de loger des chambres supplémentaires qui sont souvent celles des enfants ou des domestiques.

Le plan est réparti avec les pièces de réception sur la rue ; le couloir, latéral ou central, traversant ou pas, la cage d'escalier, en partie centrale ; les chambres à l'étage et l'enfilade salon (sur la rue) - salle à manger (à second jour) - véranda (sur jardin).

Un hall et un large vestibule marquent l'entrée. Le salon s'ouvre côté rue, la salle à manger, entre le salon et la cuisine, est généralement une pièce sans lumière directe. Les marches seuil et l'escalier principal se déploient dans le hall ou le vestibule. Le niveau de plancher principal est surélevé de quelques marches par rapport à la rue et au jardin. À l'étage se trouvent les chambres, trois ou quatre, accompagnées de leur salle de bain ou cabinet de toilette, les WC sont isolés, les souillards, laveries ou buanderies aussi. Il n'y a pas de chambres au rez-de-chaussée dans ces maisons d'un étage. Le rez-de-jardin est consacré aux pièces à vivre. Des jardins d'hiver, galeries couvertes, vitrées ou pas, terrasses, vérandas, prennent place sur la façade arrière. L'aisance de l'aménagement intérieur de ces maisons contraste avec la simplicité des échoppes. Il reflète tout le charme de l'habitat bourgeois hérité du XIXe siècle. De petits halls desservent les pièces de réception, où l'on se montre, tandis que les services et la vie

²⁰ Ibid.

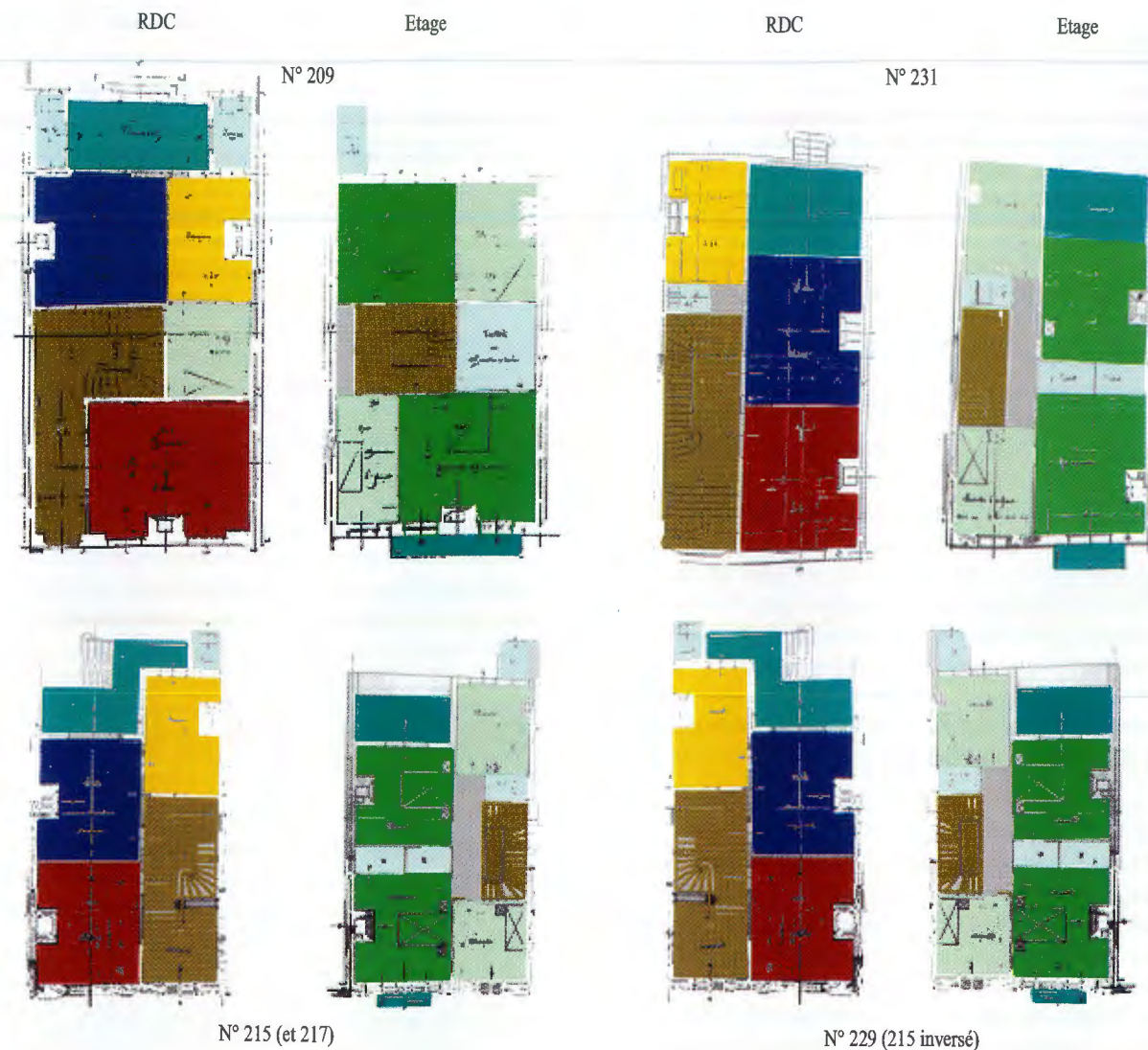


Fig. 11. - Distribution intérieure des maisons « courantes » du boulevard Leclerc. D'après les autorisations de voirie, AMB, 50 O.

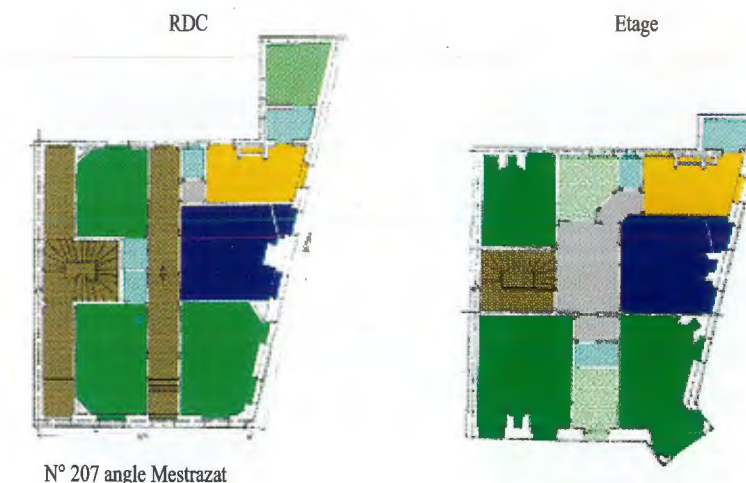


Fig. 12. - Maisons d'angle à un étage et deux appartements. D'après les autorisations de voirie, AMB, 50 O.

intime sont judicieusement disposés à l'arrière. La reproduction à l'identique des plans n'est pas interdite, elle ne s'entche même d'aucune personnalisation de la distribution intérieure. Adoue et Lataste reproduisent par exemple les plans du 215 aux 217 et 219, à l'identique ou inversés. Néanmoins, l'ajout de pièces à vivre comme une véranda ou un jardin d'hiver vient ponctuellement varier la distribution intérieure des maisons. Ces serres et terrasses couvertes correspondent à la mode très développée de l'horticulture, et surtout des plantes exotiques d'appartement, mises au goût du jour dès le Second Empire.

Les maisons d'angle

Parmi les trois maisons d'angle et d'un étage de l'îlot, une seule présente un commerce en rez-de-chaussée, à l'angle des rues de Cheminade et de Belles-Isles. Toutes trois présentent

pourtant une particularité fréquente dans ce genre de situation : ce ne sont pas des maisons de ville individuelles mais des maisons à deux appartements, un à chaque étage. Ces maisons d'angle sont donc le plus petit logement collectif que l'on puisse imaginer (fig. 12).

Elles sont bâties sur quatre travées en façade. Adoue et Lataste en profitent pour marquer l'angle du boulevard et de la rue Mestrezat, au n° 207, par un bow-window remarquable. L'angle de la rue de Cheminade est pour sa part orné d'un balcon établi sur pan cassé.

Chaque logement occupe un niveau, cette distribution est repérable en façade car la maison possède deux entrées individuelles. La distribution de ces maisons s'apparente à celle des maisons courantes à deux travées ou plus. Les espaces consacrés aux circulations, dégagements et antichambres

prennent ici beaucoup de place et nécessitent par conséquent une économie des pièces de séjour ou de nuit, particulièrement au rez-de-chaussée qui accueille deux entrées indépendantes. L'appartement en rez-de-chaussée profite du jardin mais le couloir et l'escalier du logement du premier lui enlèvent de la surface habitable. Le second appartement, sans jardin, peut toutefois communiquer avec lui par le couloir traversant. Il est en revanche plus vaste que celui du rez-de-chaussée ; la distribution des pièces y est plus aisée, leurs dimensions plus spacieuses.

Les façades sur le boulevard : leur diversité d'écriture architecturale et leur unité urbaine

L'assemblage des façades sur rue présente des qualités remarquables grâce à la diversité des styles de décor. Leur répertoire emprunte au langage classique bordelais tout en introduisant des éléments propres aux modes des années 1900.

Mais au-delà de la diversité des écritures architecturales, la qualité de cette façade urbaine sur le boulevard est aussi celle des dispositions communes qui régissent le langage des saillies, la répartition des niveaux, la dimension même des programmes et des parcelles, comparables, qui uniformisent des maisons très différentes, ou parfois semblables, inversées, mais toujours individualisées (fig. 13).

L'écriture architecturale des façades est absolument libre sur le boulevard où la municipalité n'impose aucun programme uniforme. En revanche, les maisons sont soumises à un règlement de voirie proche de celui adopté en 1865 et renouvelé en 1880²¹. Ce règlement édicte notamment la hauteur des maisons en fonction de la largeur des voies. Ici, la hauteur autorisée est de 21 m car le boulevard mesure plus de 12 m de

21 Schoonbaert, 2004, I, 468-513.

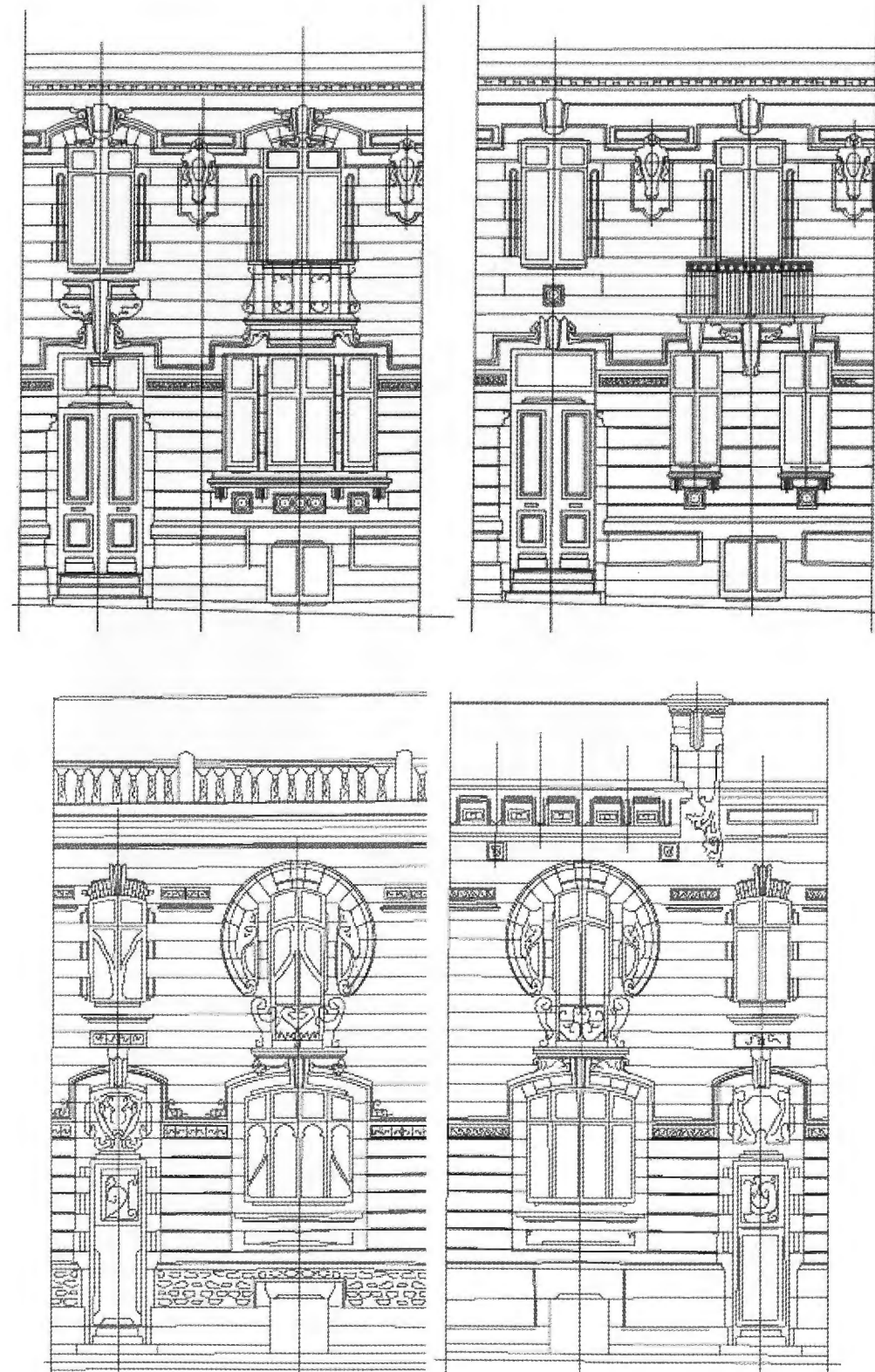


Fig. 13. - Élévations de maisons à deux et deux travées et demi, boulevard Leclerc. De gauche à droite, et de haut en bas, n° 217 (et 231), n° 245 ; n° 223 (et 233), 215 (Adoue et Lataste). Dessins d'après les autorisations de voirie, AMB, série 50 O, boulevard Antoine-Gautier.

largeur. Les maisons du boulevard sont loin d'atteindre cette hauteur qui conviendrait davantage à des immeubles de rapport qu'à des maisons de ville.

Mais le règlement de voirie impose d'autres contraintes qui influent sur la qualité plastique des façades : il fixe les normes des saillies des éléments de pierre sur la voie publique. Soubassements, seuils, marches, consoles, linteaux, couronnements, encadrements, entablements, cheminées et corniches, tuyaux de descente des eaux pluviales, décrotoirs et autres objets privés encombrant la rue sont règlementés au centimètre près. Ces contraintes n'enlèvent rien à la liberté d'expression des architectes : elles permettent d'assembler des styles décoratifs très différents, grâce à la finesse des dimensions prescrites, dans une continuité d'ensemble.

L'articulation du rez-de-chaussée et du premier étage est marquée par le jeu des clefs, des consoles, des agrafes et des linteaux au-dessus des baies principales et secondaires. Les lourdes consoles marquant les appuis de fenêtres peuvent s'épurer dans un simple linteau saillant, marqué d'un cabochon ou d'une rangée de carreaux émaillés. La règle demeure toutefois de décorer davantage les entrées ainsi que les appuis de balcons. Le traitement des impostes et des menuiseries participe à ce jeu décoratif.

La solution la plus simple de couronnement est une corniche filante au-dessous de laquelle se place une table. Le bandeau se ponctue parfois d'agrafes, de cartouches, de cabochons ou d'une frise ; chaque élément peut être déplacé et interchangé pour personnaliser la façade.

Un certain art du balcon

Le règlement des saillies des façades sur l'espace public n'empêche pas des débordements conséquents, comme le bow-window d'angle du n° 207. La mode en est anglaise, plutôt réservée aux pays du Nord, afin d'offrir le plus de lumière possible à l'intérieur des maisons, elle s'adapte au climat bordelais. On en construit par exemple sur le cours Pasteur, ouvert dans les années 1900.

Mais les bow-windows sont rares car le principal attribut d'une façade à Bordeaux demeure le balcon : c'est l'élément qui distingue la maison et montre au premier coup d'œil le goût et le statut d'un propriétaire par rapport à ses voisins. L'art de la taille des pierres et celui du fer forgé sont des traditions locales de la construction qui continuent de s'illustrer, dans les années 1900, dans la conception et la décoration des balcons. La fonte moulée remplace le fer ouvré mais la pierre sert toujours à construire les appuis de balcons, leurs côtés et parfois leurs rambarde. Les matériaux se mêlent, les références stylistiques aussi. L'on voit poindre, dans les supports de rambarde saillants et les consoles engagées du balcon du n° 211, un

motif géométrique accompagné d'une ferronnerie et d'une console en pendentif de style Louis XVI. Au n° 209, le balcon rappelle ceux dits « en trompe », aux formes arrondies typiques de l'architecture rocaille bordelaise, à la stéréotomie savante, avec une rambarde forgée et des angles aux motifs de feuillages et de fleurs, dans le style Art Nouveau. Au 233, un balcon apparemment tout en pierre, mais en réalité de ciment vernissé, d'une étonnante fantaisie, est supporté par des feuillages peints, inspirés du Rococo ; ses balustres approvoient des enroulements végétaux, d'acanthes ou de chardons, colorés (fig. 14).

L'atelier de Gaston Adoue : une maison hors du commun

Comme souvent dans les tissus de la petite banlieue bordelaise, l'apparente banalité des façades sur rue est rompue par un bâtiment qui se distingue par sa composition ou son ordonnance singulière, par quelque détail d'ouverture ou de décor : c'est le cas de cet atelier, au n° 213 du boulevard (1904). Contrairement aux autres immeubles du boulevard et de l'îlot Mestrezat, Gaston Adoue a développé pour sa propre maison et son atelier d'architecte une façade au langage dépouillé et austère, d'une grande qualité plastique²².

Le plan est distribué sur une parcelle de 7.5 m de largeur. Il reprend la répartition des maisons d'angle à deux appartements distincts, mais ici ces deux espaces sont liés et de nombreuses communications s'établissent entre eux. L'atelier des élèves est encadré par deux couloirs et deux entrées, l'une professionnelle, l'autre privée, ce qui engendre deux cages d'escalier, deux ateliers, deux niveaux habitables, deux séries de pièces annexes...

La façade est sobre mais aussi audacieuse et monumentale car elle superpose un appareillage rustique à un rez-de-chaussée lisse, elle présente deux entrées sur rue qui correspondent, en plan, aux deux fonctions de l'édifice : atelier de l'architecte et habitation personnelle. La grande baie prenant naissance au premier étage court sur deux niveaux et rompt avec la répartition horizontale des façades courantes du boulevard (fig. 15).

Les jeux de parement et de texture des pierres de cette façade sont différents de ceux que l'architecte met en œuvre dans les autres maisons qu'il bâtit dans cet îlot. La symétrie de la façade de l'atelier est parfaite, à un détail près : les deux cartouches au-dessus des deux portes d'entrée (l'une pour la maison, l'autre pour l'atelier) sont bien symétriques mais l'architecte en place deux autres en hauteur, sous l'entablement. Il leur donne un dessin dissymétrique : l'un représente son métier, l'autre son monogramme. Un compas et une équerre représentent son métier, les initiales du propriétaire, un « G »

²² Coustet et Saboya, 1999, 250.



Fig. 14. - Les balcons ou l'art de la saillie sur la rue. Ces éléments d'architecture symbolisent la représentation et l'individualisation des maisons bourgeoises (Clichés S. Schoonbaert)

Fig. 15. - Baie de l'atelier de Gaston Adoue, 213, boulevard Leclerc. Cette façade en creux, contrairement aux façades à balcons, reflète aussi le statut de son habitant, architecte, qui expose sur la rue sa vie privée et professionnelle par les deux entrées de sa maison, marquées respectivement par son monogramme et l'allégorie de son métier (Cliché R. Leulier)



et un « A », lui font pendant. Cette imbrication de la vie privée et professionnelle de l'architecte se retrouve dans le plan de l'édifice. L'atelier de rez-de-chaussée est destiné aux élèves (en effet Adoue enseignait), il peut en accueillir sept et comporte quelques commodités pour eux : en fond de parcelle, sur le jardin, une pièce commune avec une chambre d'appoint et une cuisine. L'atelier de l'étage est celui du maître, éclairé par la vaste baie cintrée. Le logement donne sur le jardin ; des paliers et des baies ouvertes dans les cloisons mettent en communication les espaces privés et les espaces de travail.

Le mode de vie et le décor intérieur : conventions fonctionnelles et artisanat de luxe

Pénétrons enfin dans quelques-unes des maisons de l'îlot Mestrezat, et menons ces visites en s'inspirant des architectures de Gaston Adoue²³.

Vivre et recevoir chez soi

Le passage de la rue à la maison est un seuil. C'est ainsi que l'on pénètre dans l'intimité des habitants. La transition entre la rue et la maison est assurée par les halls et les entrées, où Adoue et Lataste mettent systématiquement en œuvre les mêmes principes et les mêmes enchaînements d'espaces.

L'entrée, son hall puis son couloir représentent tout d'abord le statut social des propriétaires. À de rares exceptions près, le hall d'entrée est toujours surélevé de quelques marches par rapport à la rue. Étroit, intime, il ouvre sur un couloir plus large qui conduit à la cage d'escalier. Les volées de quelques marches aux rambarde de faux marbre qui partent du seuil de l'entrée se prolongent parfois en une seconde volée qui est celle de l'escalier principal, plus traditionnel, avec sa rampe en fonte de fer, ce qui donne l'impression d'un seul vaste espace d'entrée composé de plusieurs volumes.

Les pièces de réception se découvrent depuis le hall tandis qu'au fond de la maison se situent les pièces de service. La disposition des pièces de réception est fonction de la position de l'entrée et du couloir. On les découvre en général sur le côté, en enfilade. Toutes les pièces de réception sont sur le même niveau, surélevées par rapport à la rue sur les caves hourdées de ciment ou soutées, planchées ou carrelées²⁴. Elles peuvent former un espace unique, proche de la conception actuelle du séjour. Leur disposition est soumise à des conventions. La composition tripartite du plan en rez-de-chaussée : salon côté rue, salle à manger au centre, et véranda côté jardin, implique une pièce centrale éclairée en second jour. C'est l'occasion de décors recherchés pour les doubles portes de séparation, les verres de leurs menuiseries et parfois des portiques qui s'ouvrent plus encore que ces dernières à la lumière provenant du jardin, à l'ouest, vers la véranda.

La beauté des pièces de réception réside dans leurs proportions et leur enchaînement et non dans leurs mesures et dimensions proprement dites ; elles sont souvent petites, cela apporte une intimité et un confort remarquables, favorisé par les jeux de profondeur, de jours et de contre-jours (fig. 16).

Les espaces intimes, chambres et salles de bain, sont toujours à l'étage. Le rez-de-chaussée et la cave accueillent les pièces de service et de réception, l'étage et le comble les chambres, salles d'eau, voire lingerie et chambres de domestique. Cette hiérarchie verticale de la maison est tout à fait moderne, entre l'espace enterré de la cave sur rue (pour les livraisons de vin, de bois, de charbon) jusqu'au jardin qui communique à l'arrière avec la cuisine et sa souillarde grâce un étroit escalier de service. Les water-closets sont intégrés à ces habitations vers 1900, ce qui dénote par rapport à la position extérieure des « lieux » dans les échoppes bordelaises. L'introduction d'un garage au rez-de-chaussée est rare dans cet îlot, mais la seule maison qui en dispose (après 1920), inscrit sa façade dans l'ensemble de celle du boulevard. Une seule maison bourgeoise dispose par ailleurs d'un passage cocher.

La fonctionnalité du niveau sur rue et jardin n'enlève rien à celle des niveaux supérieurs. Les chambres principales sont au premier, à l'écart mais non loin de la réception. La plupart sont sur rue, ouvertes sur leur balcon. La position de la salle de bain principale est aléatoire, soit sur rue, soit sur jardin - au-dessus de la fosse d'aisance traditionnellement accolée à la façade arrière - soit entre les deux - auquel cas la fosse d'aisance est sous la maison, ce qui est une nouveauté pour une maison individuelle. Il n'est pas rare qu'une terrasse accompagne une chambre principale sur le jardin, au-dessus de la véranda ou de la galerie du rez-de-chaussée. On s'isole ainsi du bruit de la rue. Les chambres des enfants sont plus petites que celles des adultes, mais elles disposent toujours d'une ouverture (contrairement aux échoppes), comme celle des domestiques.

Sans exposer une grande richesse ni même une composition savante dans leur organisation intérieure - encore que le luxe des distributions soit varié en fonction de leurs clients -, les maisons de l'îlot Mestrezat témoignent d'un art de vivre codifié et recherché, raffiné et discret. Les façades sur rue s'accordent sur ce principe, la disposition des logements aussi : il en va de même des décors intérieurs.

23 Nous ne saurions trop remercier les habitants du boulevard Leclerc, dont nous protégeons l'anonymat, et les services de la DDE Gironde qui ont eu la gentillesse de nous ouvrir leur porte, ainsi que Chantal Callais et Renée Leulier, qui nous ont accompagné lors de ces visites privées.

24 L'emploi du ciment est une nouveauté dans les maisons d'Adoue et Lataste dans les années 1900. On en trouve dans les planchers de rez-de-chaussée, où il est mis en œuvre sur des coffrages de petites planches ou bien associé à des poutres métalliques, sur hourdis, et des poitrails de fer et de fonte sur les linteaux des baies de cave.



Fig. 16. - Escaliers de halls et pièces de séjour assemblées avec le salon sur la rue, la salle à manger en second jour et la véranda sur le jardin (Clichés C. Callais, R. Leulier, S. Schoonbaert)

Décorer son intérieur

Les principaux matériaux qui singularisent le décor des maisons sont les fers, les fontes et les cuivres de ferronnerie, de fumisterie et de serrurerie, la céramique et la faïence des façades, sols et entourages de cheminées, les bois de plancher et de menuiserie, le plâtre des staffs et le marbre des cheminées. Taxés fortement par l'Octroi sur les chantiers bordelais jusqu'en 1927, ces matériaux de finition et de second œuvre entrent en grande part dans le budget de construction d'une maison²⁵. Leur utilisation parcimonieuse dénote donc la richesse de leur propriétaire.

L'utilisation d'un matériau plutôt que d'un autre influe sur le montant d'un devis et contraint le propriétaire à bien répartir le matériau à l'usage et l'image de son espace d'habitat. Le choix d'un bois coûteux se fait donc plutôt, par exemple, pour une pièce de réception, car s'il est plus cher, il est aussi plus beau et plus solide : un parquet de chêne convient mieux à un salon qu'à une chambre d'enfant, en pitchpin. L'emploi des carreaux de céramique aux motifs géométriques ou stylisés bleu, brun et blanc, se généralise dans les pièces à vivre ainsi que dans les salles de bain où des carreaux beige ou grège, à cabochons pastel, animent les murs, comme dans les cuisines, leur sol, paillasse, linteau de cheminée et tour d'évier.

²⁵ Schoonbaert, 2004, I, 380-382, 398-427.

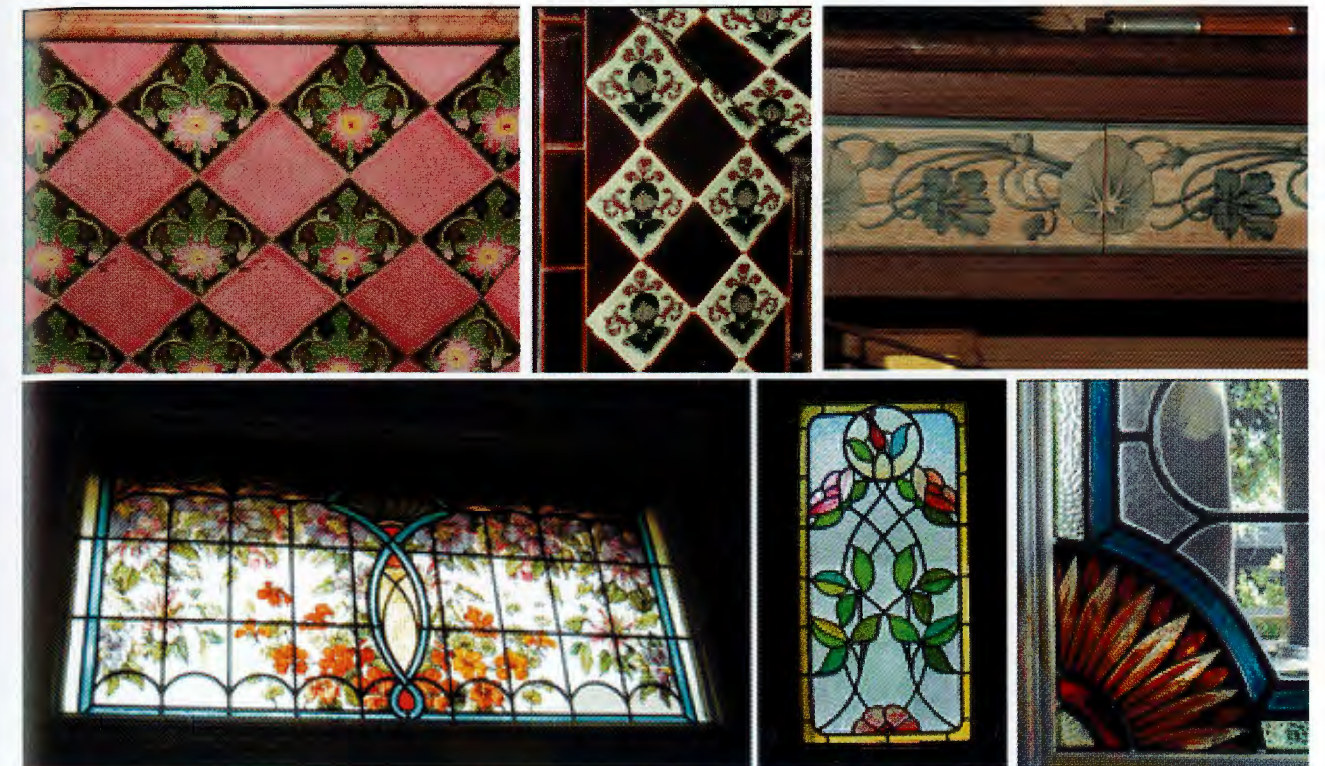


Fig. 17. - Faïences d'entourage de cheminée, vitraux et verres peints décorant entrées et vérandas. (Clichés C. Callais, R. Leulier, S. Schoonbaert)

Les motifs sculptés les plus recherchés se trouvent dans les menuiseries et les staffs des pièces de rez-de-chaussée : culs-de-lampe, lambris, consoles, corniches animent les plafonds et parfois les murs, les encadrements et les impostes des portes intérieures.

L'art décoratif des années 1900 s'exprime pleinement dans les céramiques, vitraux et verres peints²⁶. Employés en entourage de cheminées pour les premiers et dans les vérandas, sur les façades des jardins, pour les seconds, ces derniers sont aussi parfois utilisés dans les halls d'entrée, sur les murs de face et les plafonds des cages d'escalier. Deux styles de motifs se distinguent : les formes géométriques se mêlent aux formes végétales stylisées ou naturalistes. Les coloris employés sont des plus variés, qu'il s'agisse de couleurs primaires ou de dégradés plus subtils. Le verre peut être teint dans la masse et assemblé au plomb, puis repeint en combinant d'autres jeux de couleurs et de motifs (fig. 17).

Conclusion

Le jeu de contraintes qui anime l'organisation du décor, de la répartition intérieure, de la façade, du gabarit, de la position d'une maison dans un îlot et de cet îlot dans un ensemble encore plus vaste est réglé au bout du compte par des principes communs, partagés, hiérarchisés et individualisés.

La richesse et la position de chacun, le respect de quelques règles simples de propriété, de mitoyenneté, traduites dans les règlements de voirie, des conceptions différentes du luxe, de la représentation sociale et de la vie privée n'empêchent pas les propriétaires de l'îlot Mestrezat de lotir leurs terrains. Cette opération privée d'un grand propriétaire foncier organise et prévoit son morcellement pour que ces terrains deviennent finalement un morceau de ville où se côtoient, sur le mode de l'habitation individuelle, des maisons d'une apparence bourgeoise mais d'une réalité plus contrastée. Le prix des

²⁶ Michaud, 1998.

terrains, la qualité des maisons, participent certes à sélectionner la clientèle qui bâtit sur cet îlot, mais la hiérarchie des voies, la diversité des parcelles offertes à la vente et le peu de contraintes imposées aux acquéreurs permettent au bout du compte d'organiser un morceau de ville où chacun trouve sa place.

Le lotissement évoque aujourd'hui un paysage banal de pavillons individuels situés en périphérie. Les règles et surtout la culture commune qui régissent le lotissement des terrains Mestrezat sont différentes. L'alignement n'est plus de mode, la mitoyenneté non plus, tout comme la prise en compte de la hiérarchie des voies et surtout la proximité à la ville. Dans ce cas, la division du sol, l'ouverture de rues et la construction de maisons ne créent plus ni architecture, ni ville. Les maisons

de ce lotissement se confondent aujourd'hui avec celles des pavillons standardisés où ne s'exprime nullement cette relation entre le promoteur, l'habitant, les maîtres d'ouvrage et d'œuvre.

Or, le lotissement est un mode économique sain de construction qui permet aux propriétaires lotisseurs, aux acquéreurs et aux maîtres d'œuvre d'exprimer pleinement leur savoir-faire et d'y trouver un intérêt économique, aux habitants d'y trouver une place en ville.

À l'heure où les lotissements ne sont que monotonie et surtout ennui, l'îlot Mestrezat montre qu'il est toujours possible de créer une architecture urbaine et individualisée qui répond à des contraintes d'organisation spatiale simples et communes.

Bibliographie

- Bonin, 1999 : Bonin, Hubert, *Les patrons du Second Empire Bordeaux et la Gironde*, Paris, Picard, Le Mans, Cénomane, 1999.
- Butel, 1991 : Butel, Paul, *Les dynasties bordelaises de Colbert à Chaban*, Paris, Perrin, 1991.
- Charneau, 2001 : Charneau, Bertrand, « Les entrepreneurs du bâtiment à Bordeaux entre 1865-1950 », *Revue Archéologique de Bordeaux*, t. XCI, 2001, p. 235-245.
- Coustet, Saboya, 1999 : Coustet, Robert, Saboya, Marc, *Bordeaux Le temps de l'histoire Architecture et urbanisme au XIXe siècle (1800-1914)*, Bordeaux, Mollat, 1999.
- De Maren, 1989 : De Maren, Nadine, *Les chais de Bordeaux Evolution et typologie du XVIIIe au XIXe siècle*, Université de Bordeaux III, TER d'histoire de l'art sous la dir. du Prof. Rabreau, 1989.
- Flaubert, [1992] : Beyle, Henri, *Voyages en France*, Paris, Gallimard, 1992, éd. de la Pléiade, 1^{re} éd. 1838.
- Guenet, 1994 : Guenet, Hélène, *L'architecture militaire à Bordeaux au XIXe siècle*, Université de Bordeaux III, TER d'histoire de l'art sous la dir. du Pr. Coustet, 1994.

- Jullian, 1895 : Jullian, Camille, *Histoire de Bordeaux jusqu'en 1895*, Bordeaux, De la Tour de Gille, 1992, rééd.
- Michaud, 1998 : Michaud, Jean-Jacques, « Recherche biographique sur les peintres verriers bordelais à l'époque contemporaine », *Revue Archéologique de Bordeaux*, t. LXXXIX, 1998, p. 251-278.
- Pontet, 1996 : Pontet, Josette, « Regards sur la banlieue bordelaise au XIXe siècle », *Histoire Economie Société*, n°4, 1996, p. 405-415.
- Schoonbaert, 2003 : Schoonbaert, Sylvain, « L'aventure du cadastre et du plan général d'alignement de Bordeaux (1807-1832) », *Revue Archéologique de Bordeaux*, t. XCIV, 2003, p. 247-267.
- Schoonbaert, 2004 : Schoonbaert, Sylvain, *La voirie bordelaise au XIXe siècle L'administration et les pratiques municipales d'aménagement urbain (1807-1886)*, Université de Paris XII, thèse de doctorat de l'Institut d'urbanisme de Paris sous la dir. du Pr. Frey, 2004.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCVII, année 2006, p. 201-217

Par Laetitia Barragué *

La construction des sacristies et la restauration de la façade méridionale de l'église Sainte-Croix de Bordeaux à la fin du XIXe siècle

L'église romane Sainte-Croix de Bordeaux a fait l'objet de plusieurs campagnes de restaurations tout au long du XIXe siècle. Si l'intervention de l'architecte Paul Abadie sur la façade de l'édifice est restée célèbre pour son radicalisme, d'autres travaux de grande importance eurent comme objectif de mettre en valeur les parties romanes de l'édifice, voire de supprimer les adjonctions postérieures à l'époque médiévale. Les travaux menés par les architectes municipaux Gabriel-Joseph Durand entre 1841 et 1848, puis Charles Burguet entre 1862 et 1865, sont relativement bien identifiés. Par contre, la grande campagne de travaux qui aboutit à la réhabilitation de la galerie nord du cloître et à la restauration du chevet, en dépit de son importance, restait mal connue.

La décision de transférer des sacristies dans la galerie de l'ancien cloître accolée au mur gouttereau sud de Sainte-Croix posa la question de l'intégration d'une construction nouvelle à un édifice plus ancien, dont l'architecture avait déjà été remaniée aux époques gothiques et modernes.

De multiples projets furent successivement proposés entre 1885 et 1892 ; celui de Lucien Magne, architecte des Monuments historiques, fut finalement retenu en raison de sa simplicité et de sa prise en compte des éléments architecturaux encore présents (fig. 1). Cette réalisation s'inscrit dans le cadre d'une réflexion générale sur l'éthique de la restauration : une loi votée en mars 1887 rend obligatoire l'assentiment du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts pour tout projet

d'aménagement au sein d'un monument classé. Ainsi, suite aux excès de zèle de certains architectes, l'intégrité du monument est replacée au centre des préoccupations.

Les grands travaux d'urbanisme et la politique de dégagement des monuments historiques

Le XIXe siècle fut sans conteste une période de grands bouleversements pour les villes françaises ; l'extension du tissu urbain conduisit les politiques à transformer le visage de villes ayant conservé un plan issu du Moyen Age ; on s'attela d'abord à détruire les remparts ou à en élargir les portes afin de faciliter la circulation, et d'occasionner par là même la mise en route de nouveaux chantiers. Mais c'est surtout le percement de grands axes de circulation qui va modifier en profondeur l'aspect du paysage urbain, ce qui fait dire à Paul Léon que « la réalisation des plans de voiries a causé plus de destructions que les plus violentes émeutes »¹.

* Cette étude fait suite à un mémoire de DEA en Histoire de l'Art du Moyen Age, sous la direction du professeur Jacques Lacoste, portant sur les restaurations de l'église Sainte-Croix au XIXe siècle.

¹ Léon, Paul, *La vie des monuments français*, Paris, Picard, 1951, p. 316.



Fig. 1. - Vue des sacristies.

Il est vrai que l'obsession de concevoir des rues au tracé parfaitement rectiligne a conduit à la perte de nombreux vestiges archéologiques, malgré les protestations de la Commission des Monuments historiques relayées par les érudits. On ne compte par exemple plus le nombre d'églises parisiennes qui eurent à souffrir du plan tracé par Napoléon III et mis en œuvre par Haussmann². A Bordeaux, le percement de l'actuel cours Alsace-Lorraine décidé en 1865 aboutit à la démolition du cloître de Saint-André.

D'autre part, cette volonté d'assainir et d'aérer l'espace urbain, conjugué à un désir de mettre en valeur les monuments anciens, conduit les pouvoirs publics à mettre en valeur ces témoins du passé en éliminant les constructions parasites menaçant la conservation de l'édifice, ou qui nuisent simplement à son aspect. C'est ainsi que les églises et cathédrales, auparavant engoncées dans le tissu urbain, se retrouvent isolées au centre d'immenses places, et leurs abords immédiats sont protégés par de hautes grilles. Les exemples sont abondants, et l'on se contentera de citer les cas de la cathédrale de Bordeaux, qu'entoure désormais la vaste place Pey-Berland, et de l'église Saint-Michel.

Dans le cas de Sainte-Croix, c'est le percement de la rue de Tausia reliant la place de l'église à la gare Saint-Jean qui aboutit à la destruction partielle des anciens bâtiments conventuels, et par conséquent au déménagement de l'hospice des vieillards, installé là depuis la fin du XVIII^e siècle (fig. 2). Tandis que le dégagement de l'angle sud-ouest du clocher rend nécessaire des travaux de restauration, l'idée de transférer les sacristies le long du flanc sud de l'édifice afin de dégager le chevet roman est rapidement mise sur pied.


Fig. 2. - Façade occidentale en 1885
(photographie de Labadie).

Fig. 3. - Vue des cloîtres avant leur démolition -
dessin d'Emilien Piganeau (S.A.Bx.).

La Commission des Monuments historiques de Gironde, avait, fait remarquer, dès 1841 la nécessité d'isoler l'édifice : « on a déjà signalé plusieurs fois combien l'abside de Sainte-Croix et ses colonnes avaient à souffrir d'être encastrées dans les servitudes d'un hôpital »³. Mais, faute de moyens financiers et de solution pour remplacer les sacristies modernes, ces aménagements ne furent pas réalisés. La démolition de la partie de l'hospice accolée à l'église (il n'en sera conservé que le corps de logis principal) fournit enfin au conseil de fabrique l'occasion de lancer ce projet, qui sera porté par Alphonse Ricard.

Les premiers projets de restauration (1885-1892)

La genèse du projet est mal connue ; on sait toutefois que la préoccupation principale de la fabrique de Sainte-Croix est la conservation du clocher méridional de l'église. En effet, la démolition en cours d'une partie de l'hospice en février 1884 donne lieu au démontage de la porte monumentale située au sud de la façade occidentale, réutilisée pour la Maison cantonale du VI^e canton, d'après l'abbé Chauliac⁴ (fig. 3). Ces travaux font apparaître la nécessité de consolider l'angle sud-ouest de la tour. L'architecte Alphonse Ricard, « gérant de la société civile du quai de Paludate », quartier dans lequel il exerce un quasi-

2 Léon, Paul, La vie des monuments Français, p. 318-320.

3 *Compte-rendu des travaux de la Commission des Monuments et Documents historiques du département de la Gironde*, Bordeaux, année 1841, p. 51.

4 Chauliac, *Histoire de l'abbaye Sainte-Croix de Bordeaux*, Paris, 1910.



monopole⁵, propose de dégager complètement le clocher des adjonctions modernes et de reprendre en sous œuvre l'angle ainsi mis à nu ; un devis de mai 1885 estime ces opérations à 9200F⁶. L'autre préoccupation concernant ces démolitions porte sur la galerie nord des anciens cloîtres, qui, accolée à l'église, n'est pas menacée par le percement de la rue de Tausia ; le service des bâtiments communaux suggère donc de la démolir ou de la restaurer⁷ (fig. 4).

L'avant-projet de 1885

En septembre 1885, Ricard soumet un avant-projet pour un éventuel transfert des sacristies dans la galerie du cloître préservée, apparemment suite à une demande de la municipalité⁸ ; le montant des travaux s'élèverait à un peu moins de 50.000F ; en comptant le concours du conseil de fabrique, de la Société civile du quai de Paludate ainsi que divers dons, on demande à la ville de prendre à sa charge les 35.000F

manquants. Une planche réalisée par l'architecte, non datée et conservée aux archives municipales⁹, correspond peut-être à ce projet qui fut laissé sans suites (fig. 5). On peut y voir un plan de la construction, ainsi qu'une vue en élévation ; l'ordonnance générale est identique à celle du projet de 1888 :

5 Il sera notamment chargé de la transformation du corps de logis principal de l'Hospice des Vieillard afin d'y loger l'école des Beaux-Arts de Bordeaux entre 1887 et 1890, puis de la façade des chais Descas sur le quai de Paludate entre 1890 et 1893. Cf. R. Coustet, M. Saboya, *Bordeaux le temps de l'histoire*, Bordeaux, Mollat, 1999.

6 A.M.Bx., 4015 M 11, lettre au maire du 5 mai 1885 et devis du 27 mai.

7 A.M.Bx., 4015 M 11, lettre au maire du 7 mai 1885.

8 Ce premier projet, évoqué lors de la délibération du conseil municipal du 7 août 1888, hormis la planche que nous présentons ici, ne nous est pas parvenu.

9 A.M.Bx., 4015 M 13.

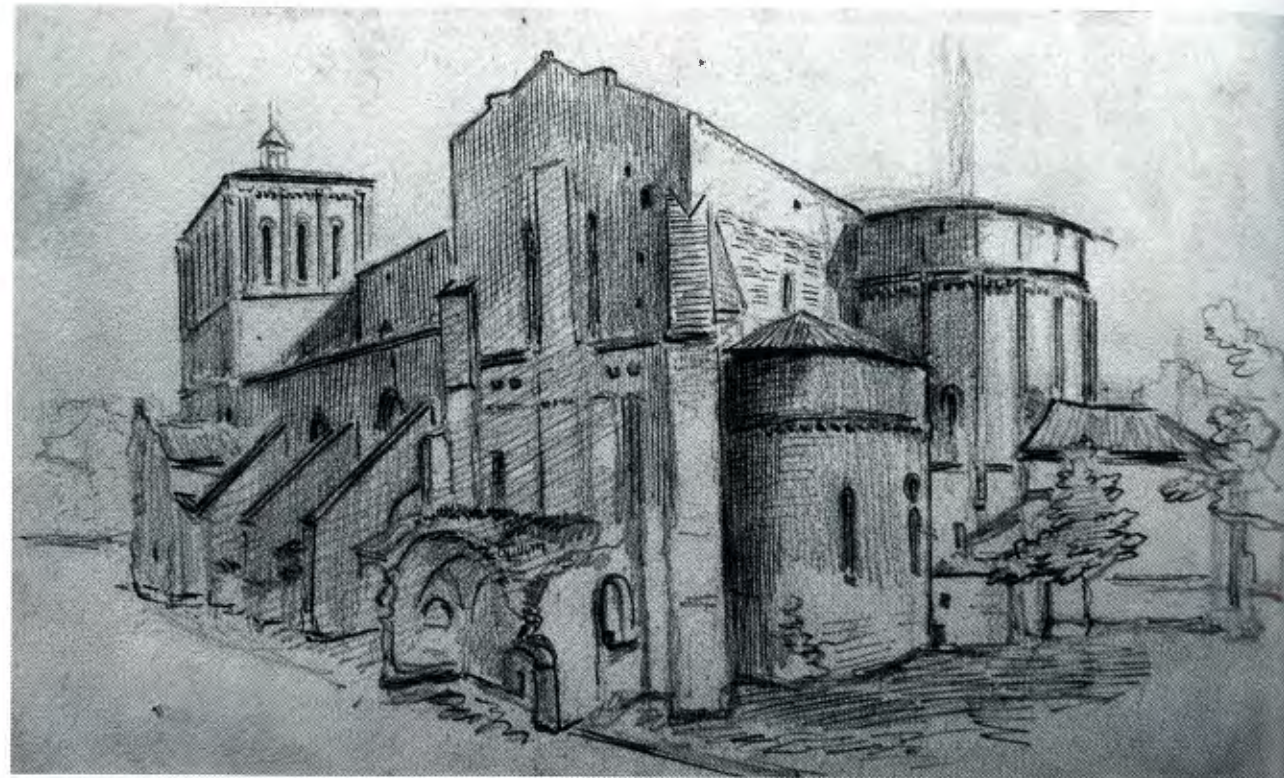


Fig. 4. - vue de la façade méridionale après la démolition des cloîtres – dessin d'Emilien Piganeau (S.A.Bx.).

un porche occidental précède une longue pièce faisant office de sacristies, de même largeur que la galerie du cloître ; les contreforts de ce dernier sont laissés apparents. Contre l'extrémité méridionale du transept, un petit bâtiment à deux étages est présenté comme étant la maison du sacristain ; elle est reliée aux sacristies par une porte. Le décor est imaginé dans le goût néo-roman : la face méridionale du porche, ainsi que la première travée orientale des sacristies nouvelles, s'ouvrent chacune par une porte rectangulaire encadrée de colonnettes à chapiteaux, au-dessus de laquelle court une arcature montée sur des colonnettes, et dont l'archivolte reçoit un bandeau sculpté. Les six travées centrales sont séparées par des contreforts soulignés d'un bandeau sculpté ; trois d'entre eux sont les vestiges du cloître moderne, et les contreforts plus discrets avec lesquels ils alternent sont ornés à leur sommet d'un arc monté sur colonnettes et couronné d'un petit gâble. Chacune de ces travées est décorée d'une arcade dans laquelle prend place une rose polylobée. Quant au logement du sacristain, il est rigoureusement identique à celui qui sera proposé en 1888, que nous verrons plus en détail.

Le conseil de fabrique accepte ce transfert le 1^{er} juillet 1886 seulement, ce délai étant sans doute imputable à la coûteuse remise à neuf de la charpente récemment décidée en urgence par le conseil municipal, et réalisée entre 1886 et 1887 pour 16653F. Considérant que « les constructions affectées actuellement aux sacristies, présentant à l'extérieur un aspect des plus choquants, qu'elles cachent en partie l'abside si grandiose de l'Eglise ; que si cet aspect difforme n'était pas remarqué avant la démolition de l'hospice des Vieillards, il frappe aujourd'hui tous les regards », il décide de consacrer 10.000F à l'exécution des travaux¹⁰.

Si cette délibération est immédiatement à la connaissance du conseil municipal, il faut attendre plus de deux ans pour que ce dernier se prononce en faveur de cette intervention, d'après les plans dressés par l'architecte le 2 juillet 1888.

¹⁰ A.M.Bx., 4015 M 11.

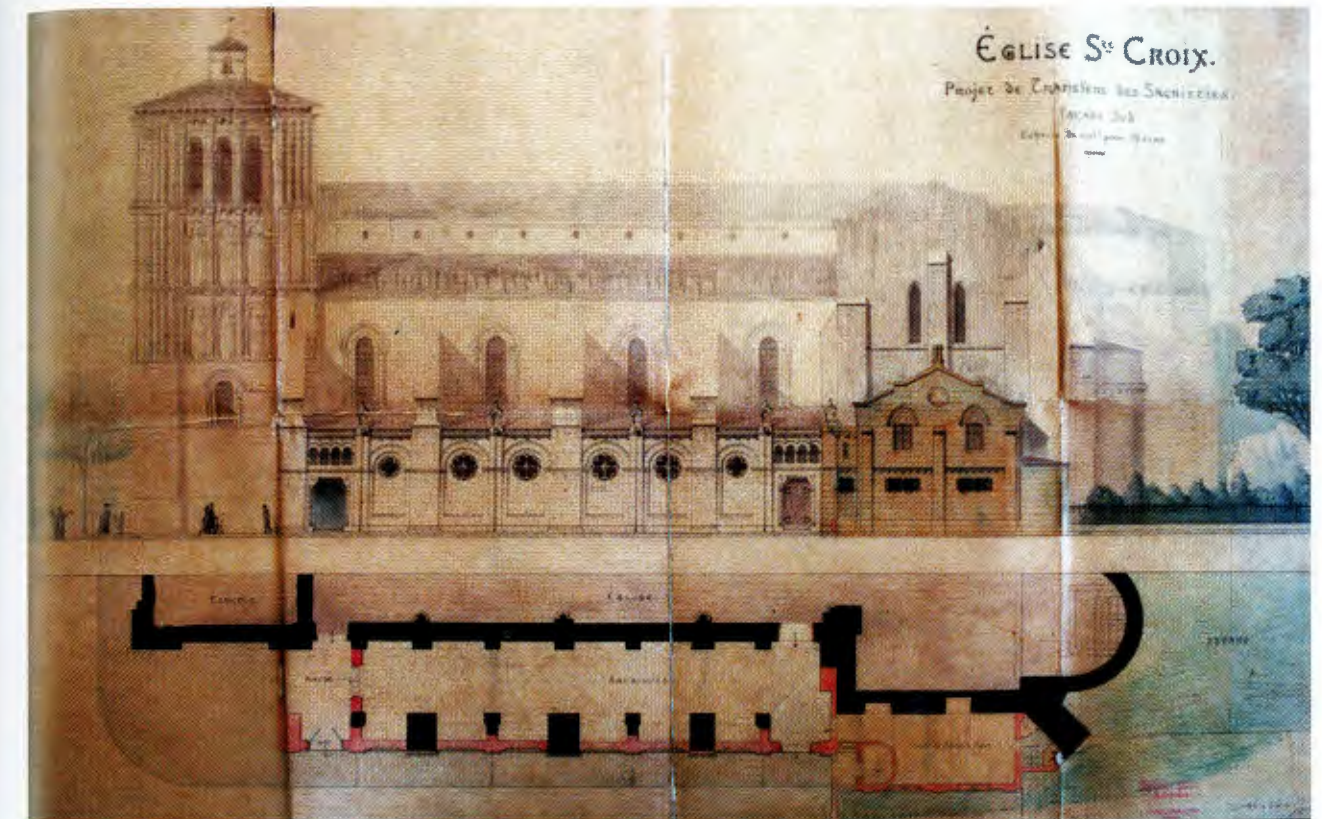


Fig. 5. - Projet de construction des sacristies par Alphonse Ricard de 1885 (?) – Plan et élévation (A.M.Bx.).

Le projet de juillet 1888

Remis au maire le 12 juillet, il prévoit d'une part les travaux d'appropriation de la façade sud et la rénovation du clocher, et d'autre part l'édification des sacristies, pour un total de 50344F. Si les devis ne nous sont pas parvenus, différents dessins, à savoir un plan, une vue des façades sud et ouest, le détail d'une travée et une vue en coupe ont été conservés (fig. 6 et 7).

La construction comporte trois parties distinctes : un porche, calé entre le clocher et le premier pilier des cloîtres, permettrait l'accès aux sacristies et à l'église par une porte déjà existante. Largement ouvert, il comprend deux arcades en plein cintre sur le côté occidental et une au sud ; leurs piédroits sont dotés de colonnes qui soutiennent des chapiteaux à décors végétaux, et l'extrados des arcs reçoit un fin bandeau orné. La partie inférieure de l'entablement, délimité par un cordon, comporte un décor de modillons à motifs variés que surplombe une corniche à écailles ; au-dessus, une frise nue est couronnée d'une corniche plus discrète. Deux contreforts, placés le long de l'angle sud-ouest, assurent la solidité de l'ouvrage.

Les sacristies elles-mêmes occupent tout le bas-côté jusqu'au transept, et s'intègrent à la galerie du cloître dont les piliers et les voûtes sont conservées ; à l'extérieur, les trois gros contreforts modernes sont laissés apparents. Le découpage des travées reste identique : au nombre de six, elle sont percées de baies jumelées en plein cintre, et leur décor reprend les caractéristiques de celui rencontré sur le porche ; il en est de même pour la corniche, ici placée plus haut. La septième travée, faisant office de passage vers la maison du sacristain, reçoit un arc aveugle dessiné sur le modèle de l'arcature du porche, dans lequel est encastrée une porte.

Le bâtiment accolé au transept rompt l'unité de style observée jusqu'ici, bien que la frise de modillon soit poursuivie afin de marquer la limite entre les deux étages de cette annexe, sensée accueillir une salle pour la maîtrise et le logement du sacristain. Ainsi apparaissent au rez-de-chaussée des fenêtres jumelées de forme rectangulaire, tandis que les plus larges ouvertures du premier étage sont surmontées d'un petit tympan en arc brisé.

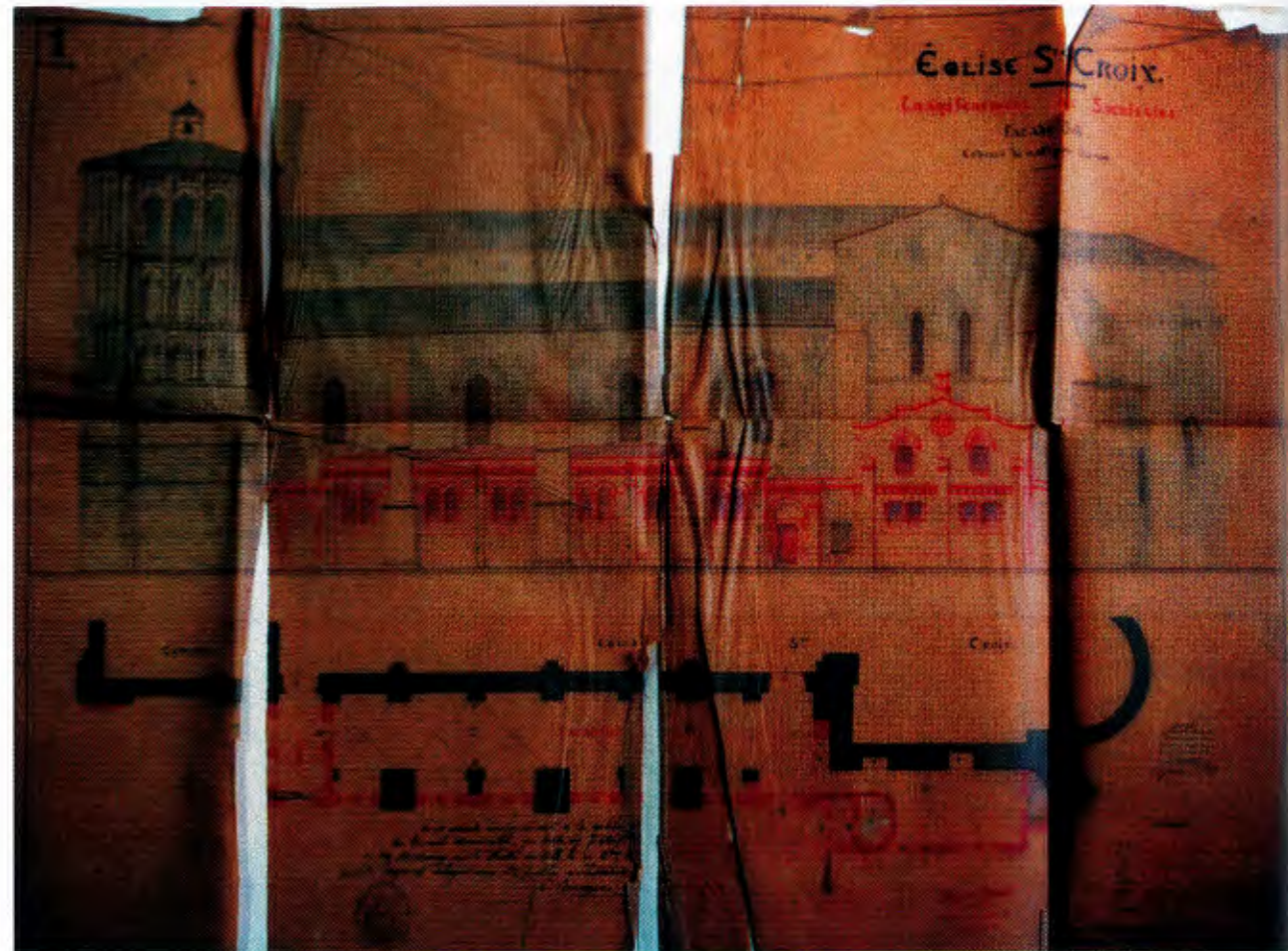


Fig. 6. - Projet de construction des sacristies par Alphonse Ricard du 2 juillet 1888 – Plan et élévation (A.M.Bx.).

La sobriété de l'ensemble témoigne d'un souci d'accommoder la construction nouvelle aux bâtiments anciens ; selon l'architecte, le choix d'avoir conçu la partie occidentale dans un style néo-roman et le logement du sacristain dans un « style ogival » va dans ce sens. Les sacristies se rapprochent donc davantage du décor du clocher et « de la partie de l'église à laquelle cette façade se relie », alors que la maison du sacristain s'accorde avec l'extrémité du bras du transept contre lequel elle est placée.

Si l'idée de Ricard est louable et le projet séduisant, il faut reconnaître que les bâtiments installés dans l'ancienne galerie du cloître ne s'accordent guère avec le mur gouttereau ; en effet, si celui-ci remonte bien à l'époque romane, le décor des baies remonte au XIII^e siècle. On se retrouve alors sur la même façade avec un mur en moellons percé de fenêtres gothiques, des contreforts modernes et une sacristie néo-romane, ce qui confère à cette façade un aspect hétéroclite.

La question est soumise au conseil municipal lors de la séance du 7 août de la même année¹¹. Les avantages de cette opération sont mis en avant ; on se débarrasserait ainsi de bâtiments à l'« aspect délabré », n'ayant « aucun caractère artistique » et le chevet de l'église, « qui est très remarquable » serait mis en valeur au sein du nouveau square s'étendant de Sainte-Croix jusqu'à la fontaine des Bénédictins.

Les réparations à faire à la façade méridionale sont évoquées en détail ; on souhaite tout d'abord dégager complètement le clocher et réparer sa partie basse, car des creusements avaient été effectués dans le mur pour agrandir une pièce de l'hospice, puis remettre en état la maçonnerie du bas-côté ainsi que les sculptures et les moulures des fenêtres.

¹¹ A.M.Bx, 4015 M 11.

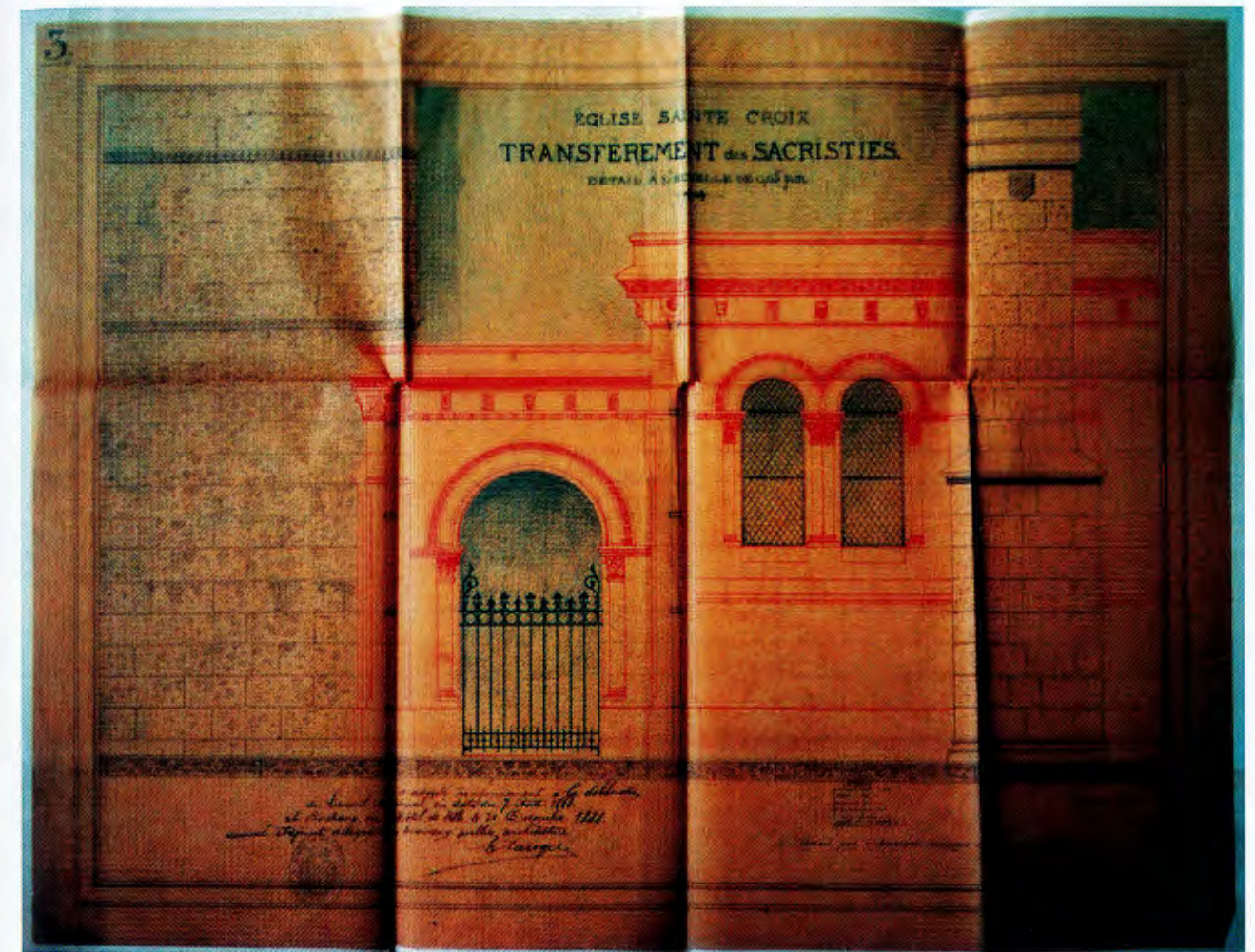


Fig. 7. - Projet de construction des sacristies par Alphonse Ricard du 2 juillet 1888 – détail de la première travée occidentale (A.M.Bx.).

La commission chargée du dossier, pour laquelle le projet des nouvelles sacristies paraît « assez satisfaisant » car il « atténue autant que possible l'effet fâcheux que produisent toujours des constructions nouvelles ajoutées à un monument ancien et d'un style bien caractérisé », ajoute enfin que si ce transfert est refusé, il faudra dépenser d'importantes sommes (environ 24.000F) pour la restauration des sacristies modernes, du cloître et du clocher.

Devant de tels arguments, le conseil ne peut qu'adhérer à ces conclusions, et envoie le dossier au préfet afin qu'il soit soumis à la Commission des Monuments historiques de Gironde.

Les observations de la Commission parviennent à Ricard en avril 1889¹². Celle-ci critique d'abord l'aménagement intérieur des bâtiments ; le logement du sacristain, trop imposant, devrait être reporté au rez-de-chaussée au dessous duquel une cave devrait être creusée, et la salle des chantres serait installée dans les deux premières travées jouxtant le porche occidental. Mais le principal reproche formulé à l'égard du projet concerne le décor choisi ; on juge préférable de créer une façade dans le style du cloître qu'on a choisi de conserver, et non pas dans le style roman, considéré comme anachronique. Ricard est par conséquent prié de concevoir un nouveau projet, qui devra ne pas excéder le budget imparti.

¹² A.M.Bx, 4015 M 10, lettre de Laroque, adjoint du maire délégué aux travaux publics du 17 avril.

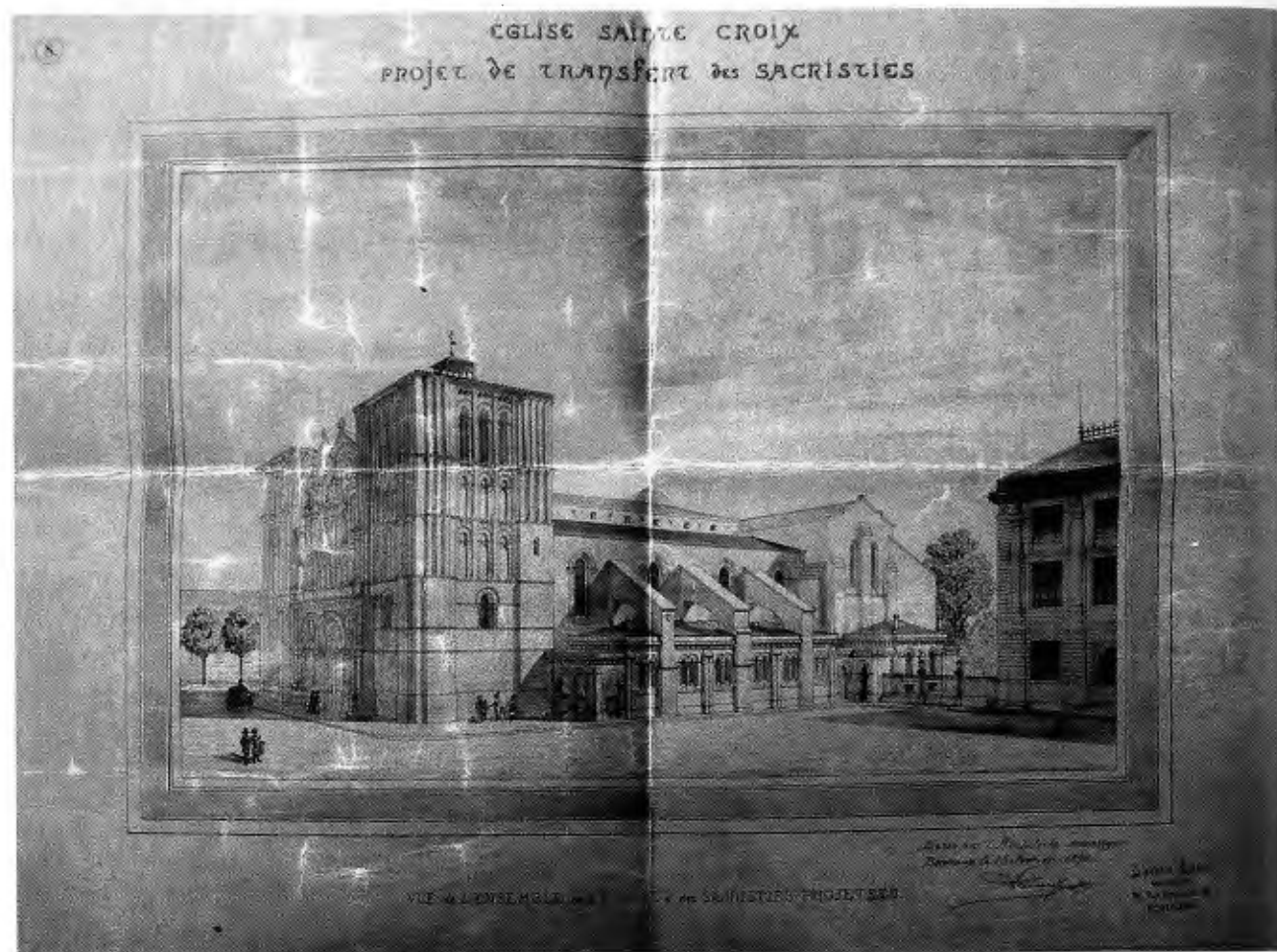


Fig. 8. - Projet de construction des sacristies par Alphonse Ricard du 18 février 1890 - Plan et élévation (A.M.Bx.).

Le projet de février 1890

Il semble que l'architecte n'ait pas fait preuve d'empressement pour rendre cette nouvelle mouture ; en effet, il reçoit plusieurs courriers de la mairie lui intimant l'ordre de rendre ses plans au plus vite, sous peine de se voir retirer le projet ; la seule réponse donnée par l'architecte date du 3 janvier 1890, où il s'excuse de ce retard dû à une maladie, et promet de s'atteler à la tâche.

Ricard fait parvenir son projet à la mairie le 18 février, qui le transmet au préfet ; il affirme avoir tenu compte des remarques de la Commission et présente les principales modifications par rapport au premier projet¹³ (fig. 8).

Désireux de régler définitivement le problème de l'unité de style, il décide de supprimer la galerie de l'ancien cloître, qui était, selon ses dires, en très mauvaise condition ; les voûtes sont remplacées par un plafond sur lattis. Ainsi son idée de bâtiments annexes au décor néo-roman reste valable, et sur le dessin d'ensemble, l'extérieur des sacristies apparaît rigoureusement identique aux dessins de 1888. Par contre, le logement du sacristain est totalement revu ; son style s'accorde désormais avec le reste des nouvelles constructions. Il est également beaucoup moins imposant, l'architecte ayant pris la décision d'enterrer en partie le vestiaire des enfants de chœur, situé sous la partie habitable.

13 A.M.Bx, 4015 M 10, lettre de Ricard à la mairie du 18 février 1890.

Il joint à ce dossier un projet de remplacement ; si ce dernier ne nous est pas connu, on sait néanmoins que Ricard l'avait imaginé dans un style « ogival », afin de « permettre de faire le choix qui conviendra le mieux à la Ville »¹⁴.

La Commission supérieure des Monuments historiques, sous l'égide du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, rend son avis le 23 mai 1890 ; tout comme la Commission girondine, elle réproche l'emploi d'un style XIIIe siècle, car « si l'on doit chercher à se raccorder avec quelque partie de l'édifice, c'était évidemment avec le type des parties adjacentes », c'est-à-dire les parties remontant au XIIIe siècle. Mais elle juge que la solution la plus sage serait de rénover la galerie du cloître et d'en fermer les ouvertures, « soit à l'aide de fenestragés, soit par tout autre moyen, en conservant à ces constructions leur caractère primitif »¹⁵. Une fois de plus, Ricard essuie un refus et doit rendre un projet conforme aux souhaits de la Commission ; il lui est demandé de faire une photo de l'état actuel afin que les membres puissent déterminer quel parti adopter pour ces aménagements.

L'architecte prend connaissance de cette délibération le 11 juin, et est prié par Laroque, l'adjoint au maire chargé du dossier, de remettre au plus vite de nouveaux dessins « dans le style du XIIIe siècle ». Mais son peu d'empressement irrite la municipalité ; des courriers lui sont adressés entre juillet et septembre, et Ricard n'a de cesse de repousser les échéances qu'on lui fixe. Face à un comportement jugé cavalier, on le destitue officiellement du dossier le 20 septembre, et l'architecte municipal Flandrai est chargé de mettre sur pied un projet viable¹⁶.

Le projet de Flandrai (octobre 1890)

Dès le 14 octobre, Flandrai soumet deux études à Laroque : la première suit les recommandations de la Commission supérieure et est traitée à la manière du XVIIIe siècle, tandis que la seconde s'inspire du style de l'architecture du bas-côté sud¹⁷.

Le conseil municipal délibère sur le sujet le 4 novembre ; le rapporteur juge que le projet du XIIIe siècle, « né spontanément de la pensée des deux architectes qui ont eu à s'en occuper », est préférable au second, « en quelque sorte imposé par la Commission supérieure des Monuments historiques de Paris, d'accord en cela avec la Commission des Monuments historiques du département de la Gironde, ou suivant son avis ». En effet, les membres du conseil affecté à ce dossier jugent que la deuxième solution « jure absolument avec l'ensemble des constructions de l'église Sainte-Croix », la galerie du cloître étant une partie de l'ancien monastère, un « arrachement de l'hospice », et non une partie de l'édifice de culte. Ils ajoutent que le projet du XIIIe siècle permet de relier la sacristie à l'église, et citent les exemples de Saint-André de Bordeaux

ou de Notre-Dame de Paris où l'on a utilisé le même parti ; en outre, dans la mesure où la galerie des cloîtres est conservée et qu'on se contente de lui adjoindre une façade, la Commission supérieure n'a pas à craindre une destruction.

Si l'ensemble du conseil municipal se range à cet avis, il redoute que l'administration centrale ne partage pas ses conclusions malgré les arguments invoqués et ordonne l'exécution des travaux en suivant le second projet. On demande alors à l'architecte de mettre sa première étude au net afin d'appuyer au mieux cette demande : « si nous engageons une lutte contre la Commission des Monuments historiques, il faut l'engager avec un plan bien préparé, bien définitif, et que nous puissions défendre à outrance ».

Laroque transmet cette décision à l'architecte, en lui priant de faire « un rendu soigné pour qu'il satisfasse même les plus exigeants et démontrer que l'on sait faire aussi bien qu'ailleurs et qu'il se fait de beaux dessins dans les services que vous dirigez avec tant de compétence » ; ainsi Flandrai doit prouver au ministère des Beaux-Arts que les architectes provinciaux n'ont pas à rougir face à leurs homologues parisiens¹⁸.

Le projet, estimé à 54.000F, est envoyé à la mairie le 29 décembre 1890. Il nous est connu par une planche comportant un plan, une vue en élévation et une vue en coupe des futures sacristies (fig. 9). Le bâtiment principal occupe toute la longueur de la galerie des cloîtres ; les deux travées placées aux extrémités sont ouvertes par une porte conduisant aux différentes salles de la sacristie ou à l'église même, et les six travées centrales accueillent le cabinet du curé, le vestiaire des prêtres et celui des enfants de chœur et des chantres. Le logement du sacristain est toujours adossé au bras du transept, et compte deux étages.

Le décor évoque le gothique des XIIIe et XIVe siècles en reprenant les caractères des baies du bas-côté sud ; les fenêtres en ogive voient leur arc souligné par des moulurations, et les portes de bois sont surmontées d'un petit tympan en arc brisé orné d'un quadrilobe, encadré de fines voussures et couronné d'un gâble retombant sur les colonnes des piédroits. La toiture des annexes est quant à elle presque masquée par une balustrade édifiée sur une corniche, et présente un décor de quadrilobes pour la partie dévolue aux sacristies, et d'arcs trilobés pour la

14 Ibid.

15 Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine (M.A.P.), 80/15/13.

16 A.M.Bx, 4015 M 10, lettres du 15 juillet, 30 juillet, 20 août, 20 septembre 1890.

17 A.M.Bx, 4015 M 11, lettre de Flandrai à Laroque. Ces deux études ne nous sont pas connues.

18 A.M.Bx, 4015 M 11.

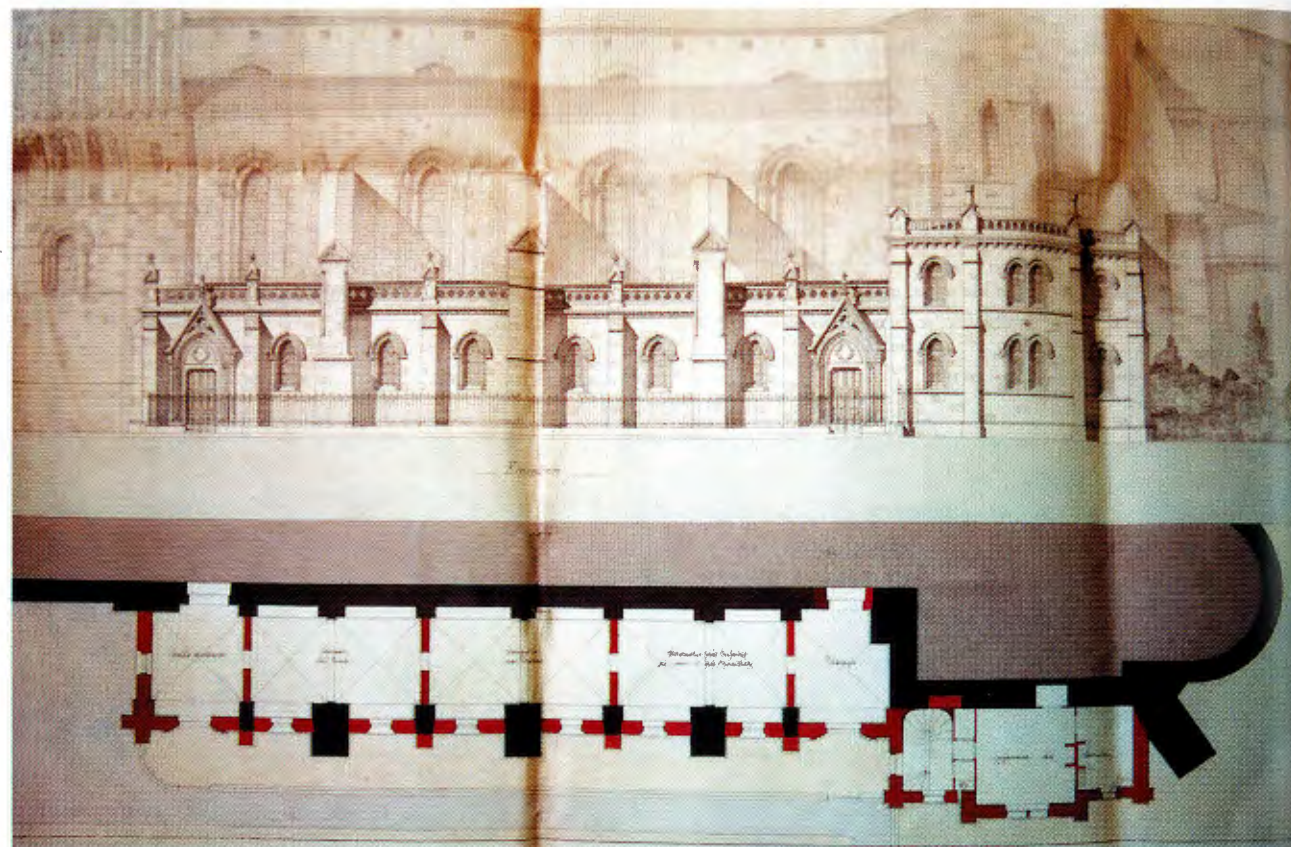


Fig. 9. - Projet de construction des sacristies par Flandrai en 1890 – Plan et élévation (A.M.Bx.).

partie habitable. Les nouveaux contreforts sont terminés par de discrets pinacles ou des cheminées qui rythment l'ensemble, et les gros contreforts conservés reçoivent un couronnement triangulaire de façon à s'harmoniser avec les bas-côtés et les sacristies.

Ce beau projet s'accorde assez heureusement avec l'architecture de l'église, du fait d'une ornementation simple inspirée des débuts de l'art gothique, et ne choque pas en regard du clocher roman tout proche. Il est transmis au conseil municipal le 6 janvier 1891, mais aucune délibération ne le mentionne, certainement en raison d'une proposition de Ricard, qui après s'être excusé et avoir rappelé son implication dans cette entreprise, propose de soumettre un projet inédit à l'examen des commissions municipales compétentes.

Le projet de janvier 1892

Ainsi, suite à un entretien avec Laroque le 15 janvier 1891, Ricard convainc la municipalité de l'autoriser à tracer de nouveaux plans, toujours dans le style du XIII^e siècle¹⁹. Mais une fois de plus, notre architecte tarde à rendre son travail ; ainsi Laroque, qui lui avait jusque-là témoigné son soutien, s'impatiente : « L'administration (...) désire (...) voir disparaître un état de choses qui dure depuis 1885 et vaincre les lenteurs inexplicables de M. Ricard ». De plus, il souhaite faire cesser les critiques de plus en plus fortes de la part des paroissiens et des visiteurs « qui ne s'expliquent pas pourquoi on laisse depuis si longtemps dans un état de ruines et de malpropreté l'abond d'un monument aussi remarquable que l'église Sainte-Croix »²⁰.

¹⁹ A.M.Bx, 4015 M 10.

²⁰ A.M.Bx, 4015 M 11, lettre du 2 septembre 1891 à Abel Jay, rapporteur du dossier devant le conseil municipal.

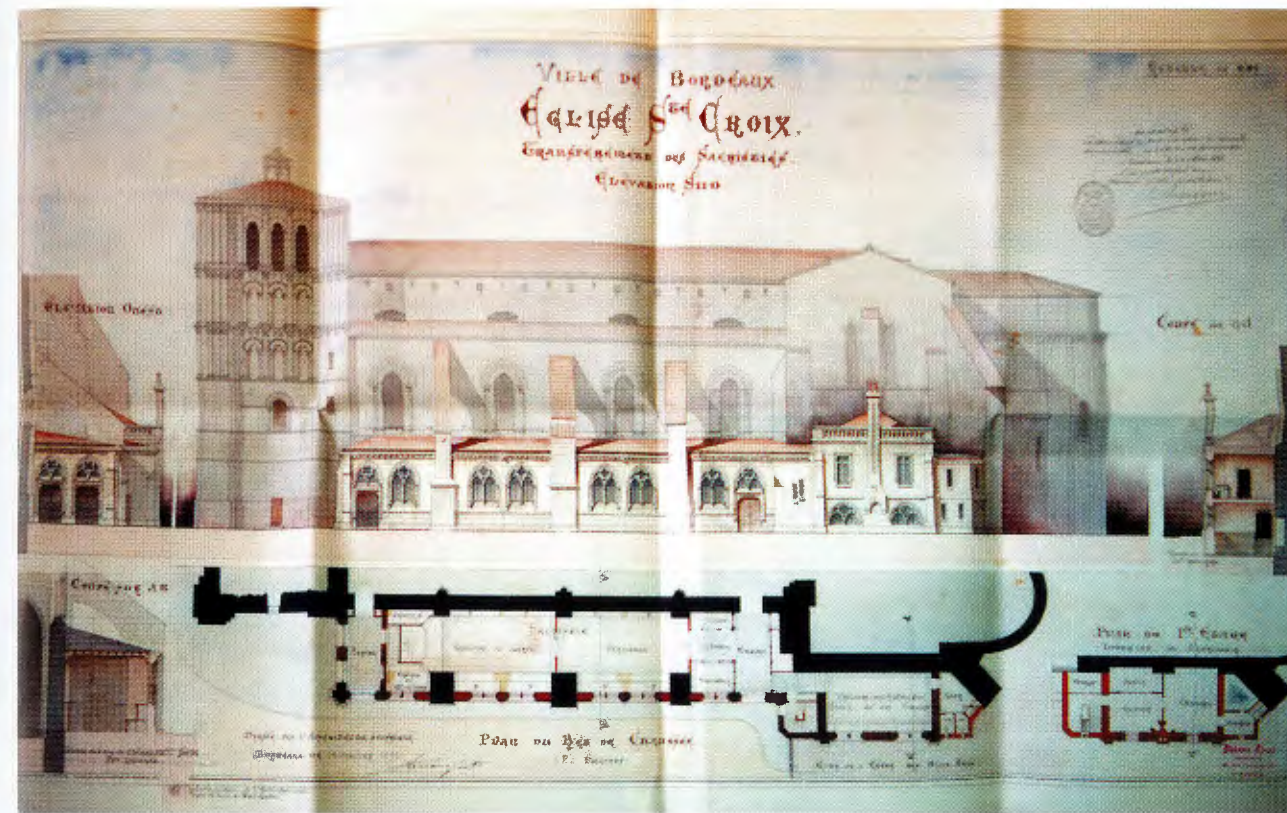


Fig. 10. - Projet de construction des sacristies par Alphonse Ricard du 14 janvier 1892 – Plan et élévation (A.M.Bx.).

Finalement (très certainement face aux injonctions de la préfecture), Ricard remet son oeuvre entre les mains du conseil en janvier 1892 (fig. 10).

Ce projet, quoique de style très différent, reprend certaines des dispositions utilisées dans le projet de 1890, à savoir un porche comprenant trois arcs, cette fois-ci clos par des portes, un logement pour le sacristain installé au-dessus du vestiaire des enfants de chœur dont le niveau est abaissé et surtout la destruction des voûtes du cloître, remplacées par un plafond en bois aux solives moulurées.

En revanche, l'architecte abandonne l'idée de placer des contreforts supplémentaires entre chacun des gros contreforts conservés ; le bâtiment principal compte désormais quatre travées percées de deux larges ouvertures, dont une porte à chaque extrémité. Les fenêtres comportent des arcades géminées en ogive, inscrites dans un arc de même forme ; ces arcs sont soutenus par de fines colonnettes munies de petits chapiteaux. La partie supérieure des baies est garnie d'un remplage en forme de quadrilobe. Le même dispositif est utilisé pour les petites fenêtres qui surmontent chacune des quatre portes.

Le projet est soumis au conseil municipal qui, conservant la même ligne de conduite, c'est-à-dire tenter de persuader la Commission supérieure de l'intérêt d'une construction dans le style du XIII^e siècle, approuve sans réserves le projet de Ricard, d'autant plus que son coût reste équivalent à celui des propositions de 1888 et 1890²¹. Ce choix, outre l'avantage de détruire « les voûtes qui, mal construites à l'origine, d'une très faible épaisseur et sans valeur artistique, seront avantageusement remplacées par un plafond », est justifié du point de vue de l'archéologie : non seulement les fenêtres du bas-côté sud ont été réalisées au XIII^e siècle, mais on a retrouvé un « arceau, malheureusement bien dégradé, qu'on aperçoit encore dans la partie inférieure du mur », dont le style évoque le XIII^e ou le XIV^e siècle. Une dernière amélioration est mise en avant : il s'agit de la mise en place d'une grille à environ un mètre des constructions afin de les protéger des « outrages » faits dans les ruines du cloître ; il semble que tous les arguments soient valables pour tenter d'infléchir la décision finale de l'administration parisienne.

²¹ A.M.Bx, 4015 M 11, délibération du 16 février 1892.

La Commission supérieure des Monuments historiques, amenée à délibérer le 2 juin, rend un rapport accablant. Elle reproche d'abord à Ricard de n'avoir pas suivi ses conseils concernant le style à adopter, puis elle critique le projet lui-même : « L'architecte, au lieu de se conformer aux instructions de M. le Ministre des Beaux Arts vient de présenter un nouveau projet qu'il prétend avoir étudié dans le style du XIII^e siècle, se raccordant ainsi à la façade de l'église, mais qui, en résumé, n'est qu'un mauvais pastiche de l'architecture du XIV^e siècle, qui à notre avis n'est pas plus acceptable que la précédente étude dont elle reproduit tous les inconvénients ». Elle juge en outre que l'état des cloîtres ne justifie pas leur destruction²².

Estimant au final que l'architecte, tout comme son homologue Louis Labbé, occupé à divers travaux à l'intérieur de l'église²³, est « insuffisant pour diriger la restauration de l'église Sainte-Croix, qui est l'un des édifices les plus curieux de Bordeaux », elle décide de désigner un nouvel architecte qui s'occupera des travaux de l'ensemble du monument.

Ainsi, le bras de fer engagé par la mairie à l'encontre de la décision de la Commission a tourné en sa défaveur ; le conseil municipal est informé par le préfet de la nomination de Lucien Magne, architecte des Monuments historiques, au poste d'architecte des Monuments historiques de la ville de Bordeaux le 23 juin 1892.

Le projet final de Lucien Magne

Lucien Magne (1849-1916) est initié à l'architecture par son père Antonin ; élève des Beaux-Arts (où il sera nommé professeur en 1891), il commence sa carrière au service d'architecture de la ville de Paris ; en 1874, il devient rapporteur au comité des inspecteurs des édifices diocésains, puis architecte diocésain d'Autun en 1877 et de Poitiers en 1888. Il entre au service des Monuments historiques en 1878 pour le Maine-et-Loire et la Seine-et-Oise. C'est donc fort d'une solide expérience dans le domaine de la restauration qu'il est chargé des monuments de Bordeaux ; outre les opérations menées à Sainte-Croix, il s'occupe des travaux de Saint-Seurin, Sainte-Eulalie, Saint-Bruno et du Palais Gallien.

Le projet de construction et la question de la restauration du clocher

L'architecte met rapidement sur pied un projet de restauration, à en croire un courrier du 12 décembre adressé au conseil municipal dans lequel il mentionne avoir communiqué des dessins²⁴. Deux d'entre eux ont été conservés ; datées de novembre 1892, ces vues du clocher et des deux premières travées de l'édifice côté sud, qui seront présentés aux Commis-

sions parisienne et bordelaise l'année suivante, témoignent du parti que Magne a choisi d'adopter pour cette construction (fig. 11).

Tout d'abord, il dégage et rénove le clocher, qui perd le lanternon encore présent sur les plans de Ricard et de Flandrai ; le décor de la baie située au deuxième niveau est restauré sur le modèle de la baie ouverte à l'ouest ; la fenêtre est toutefois plus petite que son pendant roman.

Pour les sacristies, la galerie des cloîtres est totalement conservée ; les larges contreforts alternent avec ceux, plus étroits, qui supportent le poids de la voûte moderne ; l'architecte se contente de boucher les arcs par une maçonnerie percée de très larges fenêtres cintrées.

Le maître mot de Lucien Magne est sans conteste la simplicité ; la construction s'accorde ainsi aux vestiges du cloître des mauristes, mais également avec le reste de l'édifice ; en effet, il choisit d'utiliser un appareil de même taille que celui du clocher afin d'harmoniser l'ensemble.

Il faut attendre le 31 mai 1893 pour trouver de nouveau trace de l'affaire²⁵. Magne fait part au Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts de ses inquiétudes concernant l'état du clocher sud ; les devis des architectes bordelais ont nettement sous-évalué les reprises nécessaires à sa solidité. En effet, ses contreforts ont été coupés dans la partie inférieure au moment de l'installation du couvent et leur couronnement porte sur des voûtes dépendant de l'ancien hospice, ce qui explique que le clocher n'ait pu être complètement dégagé lors de la démolition des bâtiments conventuels ; de plus, une partie du clocher a été creusé afin d'agrandir une des pièces de l'hospice des vieillards. Ces opérations, qu'il juge indispensables, s'élèveraient à 20784F au lieu des 2500F prévus dans le devis de Ricard.

Afin de limiter les coûts, il propose de conserver la galerie des cloîtres qui ne sera que légèrement modifiée ; il suffira d'en clore les ouvertures, de rétablir un sol et de mettre en place des cloisons intérieures pour transformer cette galerie en sacris-

22 M.A.P., 81/33/93.

23 Entre 1891 et 1892, Louis Labbé supervise la mise en place d'un parquet dans la nef centrale, opération financée par le conseil de fabrique. L'intervention de l'architecte est très critiquée, puisqu'il endommage le socle de l'un des piliers de l'église lors de l'enlèvement d'un banc d'œuvre. De plus, il remploie des carreaux médiévaux retrouvés lors des travaux pour orner le sol situé devant le tombeau gothique situé dans le bras nord du transept, et ce sans en référer à la Commission des Monuments historiques.

24 A.M.Bx., 4015 M 10.

25 M.A.P., 81/33/93.

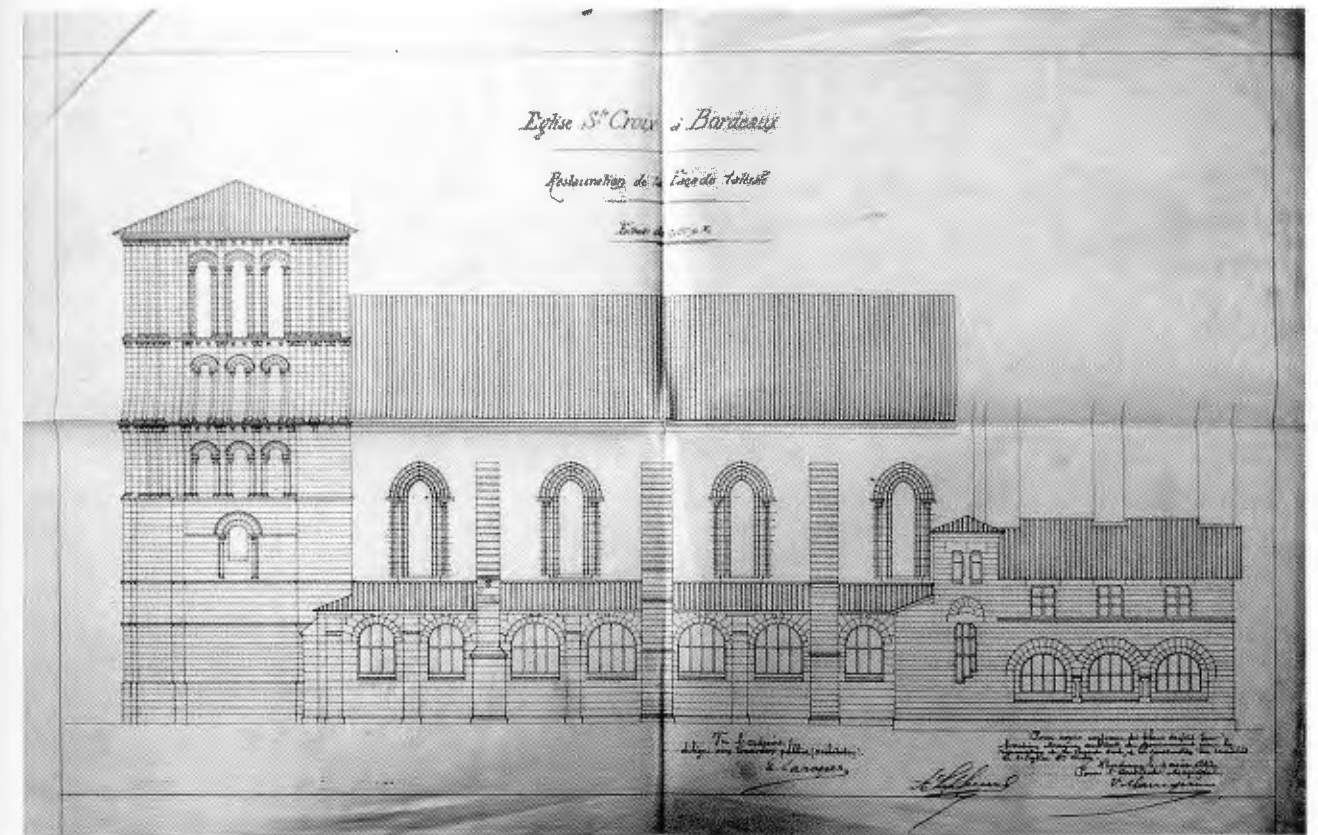


Fig. 11. - Projet de construction des sacristies par Lucien Magne du 9 août 1893 - Elévation (A.M.Bx.).

ties ; cette solution, qui s'accorde avec les recommandations prononcées par la Commission supérieure depuis 1890, est justifiée par le fait que « la construction de bâtiments nouveaux longeant l'église ne présente aucun intérêt artistique ».

Le devis estimatif s'élève à 60.398F, soit 10.000F de plus que ce que la mairie de Bordeaux avait consenti à payer ; l'architecte obtient alors du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, qui approuve le projet, une rallonge destinée à la rénovation du clocher²⁶.

Magne se rend ensuite à Bordeaux afin de remettre ses plans à la Commission des travaux publics. Cette dernière fait l'éloge du projet lors de la séance du conseil municipal du 3 juillet 1893 : « Il est toujours désagréable de n'être pas maître chez soi ; mais la part faite à un premier mouvement d'humeur, sans lequel nous ne serions plus bordelais, et après avoir entendu les explications fournies par M. Magne (...), nous ne pouvons que nous féliciter de la décision prise par le Ministère des Beaux-Arts ». En plus de mettre un terme à une situation qui risquait de s'éterniser, elle reconnaît à l'architecte « un sens artistique

et un bon sens devant lequel nous, profanes, ne pouvons que nous incliner » grâce au parti « d'extrême simplicité » qu'il a pris pour intégrer le plus harmonieusement possible ces sacristies au monument ancien²⁷. Les problèmes éventuels relatifs à l'aménagement intérieur de la galerie ont été réglés avec le curé, et si Magne n'a pas encore rendu de dessins pour le logement du sacristain, il l'aurait compris dans le devis qui n'occasionnera, on l'a vu, aucune dépense supplémentaire pour la ville et la fabrique.

La restauration du clocher, devenue prioritaire, est vue comme « une meilleure application de la dépense » ; c'est en effet elle qui, sur le plan artistique, « a pour la ville le plus grand intérêt ». Magne prévoit de reprendre les fondations et la maçonnerie de la face sud, refaire la baie du deuxième niveau, réparer les deux étages d'arcature et les sculptures et enfin mettre à neuf la toiture.

26 M.A.P., 80/15/14, procès verbal de la Commission du 9 juin 1893.

27 A.M.Bx., 4015 M 10.

Le conseil, convaincu du bien-fondé de ces opérations, adopte sans réserves le projet de l'architecte des Monuments historiques, et ordonne la mise en adjudication restreinte des différents travaux ; puisque Magne ne peut rester en permanence à Bordeaux, Flandrai est choisi comme intermédiaire²⁸.

Les plans que Magne a remis au conseil nous sont connus par des copies exécutées pour le compte de l'architecte municipal ; outre la vue du clocher identique à celle de novembre 1892, on retrouve une vue de l'intégralité de la façade méridionale et une vue en coupe des cloîtres depuis l'ouest.

Les caractères du clocher et de la galerie restent inchangés, à ceci près que l'on a ajouté deux contreforts à l'angle sud-ouest de la construction neuve. Le logement du sacristain est maintenant présent ; adossé à l'extrémité du bras du transept, il comporte à l'ouest un escalier qui dessert le premier étage du bâtiment, à en juger par la présence d'une longue fenêtre ; dans son alignement prend place une petite tourelle de base carrée, ouverte de petites baies rectangulaires. La partie habitable se compose de deux niveaux ; au niveau inférieur, trois fenêtres cintrées à double rouleau de largeur équivalente à celles de la galerie et séparés par des colonnettes ; au-dessus, trois ouvertures rectangulaires s'appuient sur un cordon qui court le long du mur. Sa couverture de tuile s'harmonise avec celle des bâtiments anciens. Dans ce projet très simple et qui se veut le plus discret possible, on peut se demander pourquoi Magne a choisi de doter le logement de cette tourelle percée d'une fenêtre dont la forme s'accorde mal avec l'esthétique choisie pour cet ensemble.

Le chantier débute assez rapidement, puisqu'on sait qu'il était en activité en janvier 1894. Les premières opérations, portant sur le dégagement du clocher et sa restauration, s'avèrent plus coûteuses que prévues, car on s'est aperçu que la partie supérieure du clocher était assez endommagée ; Magne souhaite profiter de la présence des échafaudages pour faire rénover une partie des colonnes et des chapiteaux, semble-t-il très usés, par le sculpteur Roret ; sur les 10.000f nécessaires, il obtient 5000f des Monuments historiques et la même somme de la mairie²⁹.

En septembre, les travaux de restauration sont achevés et la fermeture du cloître est en cours d'exécution ; le 6 juin 1895, Flandrai annonce au conseil de fabrique qu'il peut prendre possession des locaux, dans lesquels vont être transférés une partie du mobilier présent dans les anciennes sacristies.



Fig. 12. - Vue du logement du sacristain.

Etude des bâtiments neufs

Cette campagne de travaux a vu s'opérer quelques modifications par rapport au projet initial de Lucien Magne, particulièrement en ce qui concerne le logement du sacristain (fig. 12). De nouveaux dessins, datés de 1894 et 1895, témoignent de ces changements de parti. La disposition générale reste identique ; le bâtiment compte toujours deux étages percés de larges baies cintrées au rez-de-chaussée et de fenêtres rectangulaire à l'étage. Le premier niveau utilisé comme sacristie est légèrement surélevé, les ouvertures sont percées plus haut de façon à être au même niveau que celles de la galerie du cloître ; les petites colonnettes placées entre les baies ont disparu. Le second niveau est peu modifié ; il est lui aussi surélevé, et une file de modillons est disposée en amortissement de la toiture. Deux minces ouvertures sont percées au niveau des combles dans les murs oriental et occidental ; une cheminée est ajoutée sur le flanc est.

L'idée de la tourelle est conservée, mais elle est dorénavant munie d'une porte donnant sur la rue à l'usage des habitants qui peuvent ainsi accéder directement à l'appartement ; l'escalier est éclairé par deux fenêtres rectangulaires placée dans le même alignement entre lesquelles prend place une croix en bas relief ; ce dispositif est surmonté d'une petite ouverture semi-circulaire. Le dernier étage de la tour comprend des baies rectangulaires assez larges sur trois de ses faces, et comporte également une petite cheminée. Quant aux pièces situées à l'angle sud-ouest, elles sont simplement percées de fines fenêtres.

28 A.M.Bx., 4015 M 10, lettre de Flandrai à Magne du 1^{er} septembre 1893.

29 A.M.Bx., 4015 M 11, délibération du conseil municipal du 13 mars 1894.



Fig. 13. - Intérieur des sacristies depuis l'est.

Fig. 14. - Vue du clocher méridional depuis le sud.

Enfin, la porte donnant sur le vestibule desservant l'église, les sacristies et le logement est surmontée d'un relief décoratif et d'une fenêtre cintrée qui rappelle celles du cloître.

On constate que ces transformations dérivent d'abord d'une volonté de rendre le logement plus pratique, de par l'augmentation du nombre des ouvertures, le percement d'une porte à usage privé et l'adjonction de cheminées. L'architecte se préoccupe également de conférer à l'ensemble une plus grande unité grâce à l'alignement les baies ; ce bâtiment, s'il reprend certains motifs de l'architecture du XVII^e siècle, n'en reste pas moins marqué par son époque, comme en témoigne le style des ornements sculptés que nous avons relevés.

Au niveau de l'aménagement intérieur, une partie du mobilier de la sacristie moderne est transférée dans le nouveau bâtiment.

L'aspect extérieur de la galerie reste inchangé en regard des dessins de novembre 1892. Des croquis de la main de Flandrai indiquant les parties anciennes et les parties neuves permettent de constater que les vestiges du cloître ont été entièrement sauvés ; ainsi, hormis la première travée occidentale construite par Magne, les autres murs viennent simplement boucher les grands arcs déjà existants.

A l'intérieur, les voûtes sont restaurées mais demeurent identiques, et celle de la travée neuve est bâtie sur le modèle des anciennes (fig. 13). Les seuls ornements à être rajoutés sont des vases funéraires placés à la naissance des voûtes : Roret est chargé d'en exécuter une quinzaine et d'en restaurer trois, ce qui signifie que ce décor a été mis en place au moins en partie par les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur³⁰.



La sculpture du clocher

Les travaux de sculpture exécutés sur le clocher au cours de l'année 1894 sont particulièrement bien connus, car les divers devis de Roret s'y rapportant nous sont tous parvenus. La première modification concerne la forme de la baie du deuxième niveau ; Magne abandonne l'idée de la munir d'une archivolt et de colonnettes et se contente de percer une longue ouverture cintrée (fig. 14).

Le décor du clocher a été sensiblement restauré : une vingtaine de chapiteaux et une douzaine de modillons ont été refaits, contre cinquante chapiteaux et trente-cinq corbeaux simplement nettoyés. Les nouvelles œuvres, facilement reconnaissables car de facture souvent plus simple, reprennent

30 A.M.Bx., 4015 M 15, mémoire de travaux de sculpture du 23 mars 1894.



l'ornementation des parties anciennes et de fait s'accordent assez heureusement avec elles. Les principales retouches ont porté sur les cordons qui matérialisent la séparation entre les niveaux, et les bandeaux soulignant l'archivolte des baies ; là encore Roret a simplement complété le décor déjà en place fait de dents de scie, demi-besants affrontés ou entrelacs.

Quelques découvertes archéologiques

Nous savons que plusieurs sarcophages avaient été mis à jour lors de la destruction des cloîtres, et déposés au Musée lapidaire de Bordeaux ; bien que nous n'ayons pas trouvé mention de l'exhumation de sarcophages lors des travaux de la nouvelle sacristie, il est fort probable que des nouvelles cuves aient été déterrées à ce moment-là.

Dès 1892, il est fait mention dans les délibérations du conseil municipal de la découverte d'un « arceau, malheureusement bien dégradé, qu'on aperçoit encore dans la partie inférieure du mur » ; cet enfeu gothique, remontant probablement au XIII^e ou au XIV^e siècle, présente une voussure ornée de quatre figures et d'un petit personnage à la clef. L'ensemble



Fig. 16. - Vue du chevet avant sa restauration (cliché de Brutails ? , Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine).

Fig. 15. - Enfeu gothique conservé contre le mur méridional.

est malheureusement extrêmement dégradé (les visages furent certainement bûchés pendant les guerres de religion ou à la Révolution), et l'on ne peut avancer aucune hypothèse quant à l'iconographie de ces sculptures (fig. 15). La partie basse de cet enfeu est dégagée lors des travaux dirigés par Lucien Magne, aboutissant à la découverte d'une peinture murale. L'architecte demande au ministre de l'Instruction publique de confier au peintre Ypermann le relevé de cette fresque du XIV^e siècle récemment découverte, en mars 1895. Cette dernière, fort détériorée, représente l'enterrement d'un abbé, en présence de divers personnages, dont un évêque. On a certainement représenté un abbé ayant officié au monastère, dont le tombeau était peut-être placé sous cette arcade.

Le résultat fait l'unanimité au sein du conseil de fabrique, du conseil municipal ou de la Commission supérieure des Monuments historiques. La seule critique adressée envers l'architecte concerne le montant des travaux : les prévisions de 1893 en estimaient le coût à 60.000F ; la mairie et le ministère des Beaux-Arts avaient consenti à donner chacun 5.000F supplémentaires pour la restauration du clocher. Au final, ces opérations s'élèvent à plus de 98.228F, l'excédent de dépense devant être supporté par la mairie ; Magne justifie ce dépassement dans un mémoire, invoquant de nombreux imprévus en cours de chantier³¹. Ainsi, la couverture du clocher, particulièrement abîmée, a dû être refaite. D'autre part, le sous-sol

31 MAGNE, Lucien, *Rapport à M. le Ministre de l'Instruction Publique, des Beaux-Arts et des Cultes sur les Monuments Historiques de Bordeaux*, manuscrit en date du 4 juillet 1896, p. 10-16.

du cloître s'est révélé instable de par la présence de nombreux sarcophages qui ont été transportés au musée lapidaire ; par conséquent les fondations des nouveaux murs ont été descendues à une profondeur plus importante. Enfin, il a fallu consolider en urgence la façade méridionale du transept lors de la démolition d'anciennes constructions.

La réhabilitation de la galerie nord du cloître sera suivie d'une seconde phase de restauration entre 1896 et 1900, qui va concerner le chevet : consécutivement à la démolition des sacristies modernes, ce dernier sera repris, de manière à lui redonner un caractère plus homogène (fig. 16). Ainsi, les absides seront rétablies à leur hauteur initiale (elles avaient été surélevées d'environ deux mètres chacune au XVII^e ou au XVIII^e siècle), leur soubassement sera consolidé, et les fenêtres des absidioles, agrandies à l'époque moderne, seront remaniées suivant le modèle de celles de l'abside, demeurées a priori intactes. Au niveau de la sculpture, le décor des modillons et de chapiteaux sera complété, et l'intérieur des absidioles sera totalement refait, de manière à s'harmoniser avec l'ornementation néo-romane de l'abside, exécutée sous la direction de l'architecte municipal Charles Burguet entre 1862 et 1864.

Conclusion

Cette phase des travaux peut être considérée comme une réussite ; Lucien Magne a réussi à préserver en intégralité la galerie du cloître de la destruction. Il a conçu une sacristie discrète qui s'intègre facilement à l'architecture du monument, en se permettant toutefois quelques fantaisies sur le logement du sacristain. Il ne faut pas oublier que l'aménagement de cette annexe, tout en se conformant à l'avis de la Commission supérieure des Monuments historiques, a obéi à des impératifs pratiques et économiques. Cela explique sans doute la grande simplicité de sa façade comparé aux premiers projets, en particulier ceux de Ricard, certainement désireux de doter sa paroisse d'une construction plus séduisante si l'on s'en tient au strict point de vue esthétique.

Appendice : redécouverte de deux enfeus romans contre le mur méridional de l'église Sainte-Croix.

M. Pierre Vivez nous a signalé la présence de deux enfeus dans les sacristies de l'église, autrefois masqués par des éléments mobiliers. Creusés dans le mur méridional de l'église, au niveau de la première travée orientale, ils furent partiellement bouchés par la mise en place d'un contrefort gothique à l'ouest, et la reprise du bras sud du transept par les mauristes à l'est. Profonds de soixante-cinq centimètres, et retombant sur un pilastre commun au centre, leurs bases se situent à environ soixante centimètres au dessous du niveau du sol actuel. Ils présentent tous les deux un décor sur leur archi-

volte : l'arc le plus à l'est est orné d'une série de croix obliques grossièrement creusées, tandis qu'à l'ouest court une frise de demi-besants affrontés séparés par un fin cordon. Cette ornementation, typiquement romane, laisse penser que ces enfeus furent mis en place au XII^e siècle. Nous n'avons pas trouvé de mention sur ces éléments dans les documents relatifs à la restauration de la galerie du cloître ; cependant, deux relevés furent exécutés par Emilien Piganeau, qui s'attacha à prendre les mesures précises des éléments visibles des deux arcades.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCVI, année 2005, p. 219-256

Regards sur la Société Archéologique de Bordeaux *

par Marie-France
Lacoue-Labarthe

La Société Archéologique de Bordeaux est née en 1873, entre le 2 mai, date de la première séance préparatoire fondatrice, et l'autorisation préfectorale accordée le 6 sept 1873. L'Art. 1. des statuts de 1873 énonce : *Une Société d'Archéologie est établie à Bordeaux pour contribuer à la propagation de l'étude archéologique des monuments de toute nature, antérieurs au XIXe siècle et concernant l'ancienne Aquitaine. En vue de ce but, elle pourra fonder des cours publics, donner des prix, organiser des expositions, faire des publications destinées à rendre plus facile la connaissance des antiquités (surtout locales).*

On proposera dès 1905 d'adjoindre dans l'intitulé *historique* à *archéologique*, proposition rejetée par souci de ne pas heurter la nouvelle société universitaire investie de ce qualificatif ; on proposera également *artistique*, compte tenu de l'extension rapide à ce domaine enregistrée dans les communications de la SAB, ce qui sera accepté mais jamais mis en pratique.

L'histoire de la SAB s'inscrit dans le développement considérable tout au long du XIXe siècle des sociétés savantes, qui allient selon les termes de leur historien Jean-Pierre Chaline, *sociabilité et érudition* pour la plus grande satisfaction de leurs membres ¹. Elles sont, pour reprendre les termes de Jean Jacquart, *un élément essentiel de la politique patrimoniale. Elles recensent, étudient, elles font connaître, elles aident à préserver et à valoriser le patrimoine, les patrimoines. Car elles peuvent s'intéresser aux archives, aux monuments, aux souvenirs immatériels, aux usages, aux croyances, puisque la notion de patrimoine englobe tous ces objets*. Elles contribuent à la fin du XIXe siècle à établir ce terme de patrimoine dans son sens figuré qui nous semble aujourd'hui si évident.

Dans la décennie 1875-1884 qui suit exactement la création de la Société archéologique, plus de 200 sociétés savantes voient le jour en France : c'est l'apogée de tout le siècle. En province Bordeaux devient une capitale de l'érudition : de huit sociétés savantes en 1846, on passe à une vingtaine en 1902 et en 1931 de vingt-quatre à vingt-neuf. Le recrutement est extrêmement important : la Société bordelaise de géographie commerciale, discipline en développement qui connaît alors un très grand succès, *a fortiori* dans un port actif, compte huit cent quatre vingt quinze adhérents en 1900 ; et la Société Linéenne, de vingt quatre adhérents en 1818, passe à cent vingt en 1902. Les mêmes membres peuvent adhérer à plusieurs sociétés dont les activités sont susceptibles de converger et les résultats se mutualiser : il n'est pas rare que les membres de la SAB adhèrent également à la Linéenne, à la Société d'Anthropologie ou encore au Club alpin local !

* Le titre est repris de celui de l'exposition consacrée à notre Société à l'occasion de son 133e anniversaire et organisée conjointement par le musée d'Aquitaine et les Archives municipales : *Archéologie à Bordeaux - Regards sur la Société archéologique de Bordeaux 1873-2005*, au musée d'Aquitaine, du 1^{er} décembre 2005 au 5 mars 2006, grâce au travail d'Agnès Vatican, conservateur des Archives municipales et Anne Zieglé, conservateur au musée d'Aquitaine, ainsi qu'à l'aimable accueil du nouveau conservateur, M. François Hubert, qu'ils en soient ici de nouveau remerciés.

1. Jean-Pierre Chaline, *Sociabilité et érudition ; les sociétés savantes en France*. Paris, éditions du CTHS, 1998.

M. Chaline ignore notre société dans son ouvrage, bien qu'il parle de Bordeaux et qu'il publie en annexe le tableau d'honneur du CTHS² pour 1876, où la toute jeune SAB, trois ans tout juste, mal répertoriée sous le nom de Société archéologique de la Gironde, figure dans le classement des *meilleures* ; c'est dommage, car elle sera exemplaire aussi dans la durée : cent trente trois ans cette année.

Il cite encore l'humoriste Christophe qui épingle le phénomène des Sociétés savantes dans *La Famille Fenouillard* en confiant au *savant Cosinus* la présidence de l'*Athénée somnifère* ! La réussite de l'activité constamment renouvelée de la Société Archéologique de Bordeaux, qui a de plus survécu à deux guerres, fait que son actuelle présidente n'a pas du tout l'impression de présider aux destinées d'un *Athénée somnifère* !

Avant la Société Archéologique

A Bordeaux on n'avait pas attendu la Société archéologique pour se préoccuper d'archéologie.

Elie Vinet au XVI^e siècle est le savant principal du collège de Guyenne à Bordeaux, que Camille Jullian qualifie de *père de l'archéologie bordelaise*. Dans le mouvement de la Renaissance, il établit une oeuvre déjà remarquable sur le thème des origines et des antiquités gallo-romaines de Bordeaux, entre autres.

Puis au XVIII^e siècle, l'Académie de Bordeaux, fondée en 1712³, compte des archéologues fervents : l'abbé Bellet, le président de Baritault, Montesquieu lui-même, qui fait venir d'Italie le savant abbé Venuti, dont l'ouvrage sera édité par les soins de Jean-Baptiste, fils de l'écrivain bordelais⁴ ; l'abbé Pierre Jaubert, curé de Cestas⁵ ; l'abbé Leydet, P. Lambert, l'ingénieur de Bitry, Jourdain de Lafayarderie membre correspondant, du Chesne de Beaumanoir membre correspondant, de Lamontaigne, Latapie, le peintre Pierre Lacour, et le plus connu par ses nombreuses publications, l'abbé Baurein⁶.

L'Académie crée un musée d'archéologie et en 1781 la Ville lui confie la garde de ses antiquités, sur la demande de l'intendant Dupré de Saint-Maur. A moins que l'on ne considère que l'installation des statues romaines dans la cour de l'hôtel de ville à la fin du XVI^e siècle n'en soit une préfiguration, c'est le premier musée lapidaire, installé dans les locaux de l'Académie rue Jean-Jacques Bel.

Supprimée en 1793, l'Académie est reconstituée en 1800 sous le nom de *Société d'Agriculture*, et reprend son nom d'origine en 1816.

En 1804, la *Nouvelle Académie* nomme une *Commission des Arts* permanente de cinq membres. A l'occasion des travaux de construction sur le terrain de l'ancienne Intendance, il y a en effet des trouvailles archéologiques gallo-romaines que l'on souhaite conserver. Les membres en sont le baron de Caila⁷, Jean-Baptiste Monbalon, premier bibliothécaire de la Ville, l'architecte Louis Combes, le peintre Pierre Lacour et Latapie. On s'intéresse aux médailles, sculptures et monuments antiques sont visés.

C'est cette commission qui est chargée entre autres d'assurer le transfert du monument funéraire du Maréchal d'Ornano, déplacé de l'église de la Merci aux magasins du Commissariat de police, vers le Dépôt d'Antiques de la rue Saint-Dominique (devenue rue Jean-Jacques Bel).

Un autre personnage a joué un rôle considérable dans la première moitié du XIX^e siècle : François Jouannet (1765-1845), instituteur en Dordogne, puis bibliothécaire à Bordeaux et conservateur du musée des Antiques⁸. Dès 1810 il entreprend des fouilles sur de nombreux gisements de Dordogne encore étudiés aujourd'hui. Son legs constitue la plus ancienne collection de préhistoire du musée d'Aquitaine et il publie articles et ouvrages sur les inscriptions et antiquités de Bordeaux, des ouvrages déjà marqués par le souci du recensement scientifique : tout particulièrement *la Statistique du département de la Gironde, Histoire et topographie*, en 3 tomes, en 1837, la première de plusieurs « Statistiques ».

2. Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, organisme de tutelle de ces groupements auprès du Ministère de l'Education nationale créé en 1834. De lui dépend le congrès national des sociétés savantes, actuellement congrès des sociétés historiques et scientifiques qui se réunit chaque année depuis 1861, d'abord à Paris, puis en région (le 41^e à Bordeaux en 1903).

3. L'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences et Arts de Bordeaux est fondée par lettres patentes du 5 septembre 1712.

4. M. l'abbé Venuti, *Dissertation sur les anciens monuments de la ville de Bordeaux*, Bordeaux, 1754.

5. Abbé Pierre Jaubert (1715-80) : en 1752, lecture d'un mémoire sur les Antiquités de Bordeaux.

6. Abbé Baurein (1713-1790) : Paléographe, auteur entre autres des *Variétés bordelaises ou essai historique sur la topographie ancienne et moderne du diocèse de Bordeaux* en six volumes (1784-1786), et d'une enquête par questionnaire déjà en 1778.

7. Auteur de *Landes de Bordeaux. Monuments de la Gironde. Notices sur les monuments, usages et traditions de la Gironde. Etat des découvertes archéologiques faites à Bordeaux de 1440 à 1812* (publié en 1921).

8. François-René-Bénit Vatar (de) Jouannet, dit François Jouannet, *Notice sur l'Antiquité de Bordeaux ; De quelques fouilles faites dans un cimetière près de Bordeaux, Ruche d'Aquitaine*, II, 1818, pp. 234, 275, 318, 323-325, 347. *Statistique du département de la Gironde, Histoire et topographie*, 3 tomes, 1837.

Le 29 mars 1839, est installée la *Commission des Monuments et documents historiques de la Gironde*. Ce n'est pas une société libre mais bien une réunion officielle. A sa tête, Joseph François Rabanis⁹, professeur d'histoire à l'Université de Bordeaux, définit son rôle : *écrire et surveiller*. Il se propose de dresser la *Statistique des anciens monuments et des antiquités du département*. Pour jeter les bases d'un *Album monumental de la Gironde*, la commission organise une enquête et établit un modèle de description archéologique, avec création d'un vocabulaire approprié proposé, et l'utilisation de cartes fragmentaires pour contribuer à l'établissement de la carte générale archéologique du département, le tout avec un souci de rigueur scientifique tout à fait remarquable. Ces données sont censées permettre aux correspondants de la Commission de donner des informations normalisées et fiables autant que faire se peut.

Le travail de la commission et la publication très intéressante encore aujourd'hui qui en est faite se poursuit jusqu'en 1866. Elle a un rôle fondateur pour la formation des archéologues. Elle est aussi en quelque sorte une émanation de l'Académie dont la plupart de ses membres sont issus.

Avec Rabanis oeuvrent dans la commission ou comme correspondants G.J. Durand, architecte, Pierre de Lacour fils, peintre et graveur, Poitevin, architecte, qui tous trois décèdent dans les années 1860 ; mais aussi le marquis de Castelnau d'Es-senault, Léo Drouyn¹⁰, qui en est le dessinateur attitré entre 1842 et 1849 et dont un rapport dit que ses *dessins à la plume* le disputent *à la gravure la plus parfaite*¹¹ ; MM. Labat, Villiet, vitrailliste, l'abbé Despax, M. Delfortrie, juge de paix et collectionneur : nous retrouverons la plupart de ces noms à la SAB.

De manière concomitante en 1840 est créée une *Section d'Archéologie* de la Société Philomathique¹². Elle comprend l'abbé Sabathier, Reclus, inspecteur des Ecoles, Pellet aîné, homme de lettres, Escriche, dessinateur, Marcelin, architecte et Pierre Sansas, avocat. Sansas est le plus actif des archéologues, observant les chantiers ouverts dans la ville, prenant notes et croquis, s'efforçant en dépit de l'inertie de beaucoup de ses interlocuteurs de sauver ce qui lui paraît intéressant.

Camille Julian écrit de lui : *Observateur de premier ordre... il n'a jamais omis un détail, quelque petit qu'il fut... C'était merveille de le voir sur le terrain des journées entières, se précipiter sur les inscriptions nouvellement découvertes*¹³... Il publie dans la presse – *Le Progrès* par exemple – des compte-rendus des fouilles opérées à l'occasion de travaux de modernisation et d'embellissement qui plaisent au public et qui seront repris ensuite dans la Revue¹⁴. Car *il est peu de villes aussi riches que Bordeaux en éléments archéologiques de toute sorte*¹⁵.

Dans un article consacré à notre revue et publié dans la Revue philomathique de 1899¹⁶, Raymond Céleste, bibliothécaire municipal, cite un compte-rendu de 1845 : *La section [archéologique de la Société philomathique] a, sur la proposition de M. Sansas, décidé qu'elle tiendrait un registre où seront établies des descriptions sommaires mais exactes et mathématiquement rigoureuses, autant que possible, de toutes les antiquités et substructions qui pourraient successivement être mises à découvert : un rapport de fouilles somme toute. Ce même point est repris au titre des fonctions de l'archiviste à l'article 13 des statuts de la SAB en 1873.*

C'est Pierre Sansas qui va être à l'origine de la création de la Société Archéologique de Bordeaux, qui apparaît un peu comme une « filleule » des plus anciennes Académie et Société philomathique. Ses efforts coïncident avec l'arrêt en 1864 des publications de la Commission des Monuments historiques.

La naissance de la Société Archéologique de Bordeaux s'inscrit donc dans une continuité.

9. En poste à Bordeaux (1840-1852), Doyen de la Faculté des Lettres créée en 1838 et installée rue Montbazou dans les anciennes écuries du palais Rohan, en attendant que soit construit en 1886 sur l'emplacement des couvents de la Visitation et des Feuillants le bâtiment qui lui est dédié et qui abrite l'actuel musée d'Aquitaine.

10. Léo Drouyn (né à Izon en 1816 - mort en 1896), artiste et savant girondin, a laissé au milieu du XIX^e siècle un fonds iconographique exceptionnel sur le patrimoine médiéval autour de 1850. Contemporaine des premiers témoignages photographiques, son oeuvre, entre autres étudiée et publiée par Bernard Larrieu et les Editions de l'Entre-Deux-Mers, est riche de plus de 3000 dessins et près de 1550 gravures. Ses albums de dessins, ses notes et ses croquis sont une source d'information inestimable. Il devint l'un des plus éminents connaisseurs de l'architecture médiévale, dont il grava à l'eau-forte les principaux types. *Conquis très jeune par les aspects de sa région natale, par ses monuments et par ses ruines, il les a en effet représentés avec un égal bonheur de toutes les manières, à la mine de plomb, au fusain, au crayon, à la plume, en lithographie, à la pointe sèche et à l'eau forte* (1947, tome LVII, p. 40).

11. Commission des Monuments historiques de la Gironde, 1842, p. 6.

12. La *Société philomathique (du Museum) de Bordeaux* est créée en 1808, elle deviendra plus tard institution vouée à développer l'instruction parmi la population ouvrière, puis école professionnelle ; c'est elle qui organise les treize expositions universelles de Bordeaux, de 1828 à 1895.

13. *Inscriptions romaines de Bordeaux*, cité par H. Espagnet, « Un centenaire : la fondation de la Société archéologique de Bordeaux », in *Exposition du Centenaire, 1873-1973*.

14. Tomes III à IX, « Notes archéologiques de Sansas sur les fouilles exécutées à Bordeaux de 1863 à 1876 ».

15. Compte-rendus des séances, tome I, page 1.

16. *Revue de la Société philomathique*, 1899 (l'un des articles d'une suite consacrée aux sociétés de Bordeaux).

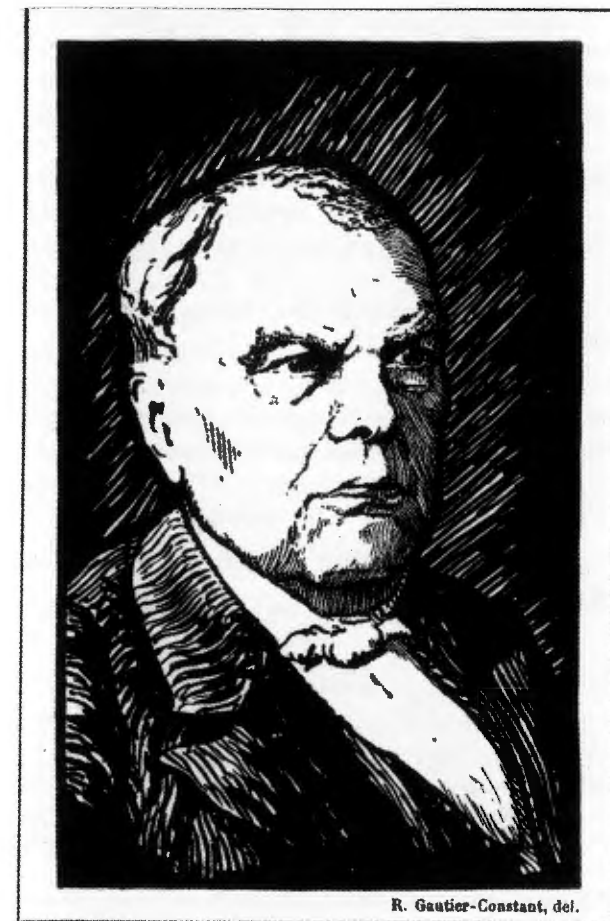


Fig. 1. - Pierre Sansas, par Raymond Gautier-Constant, ancien professeur de gravure de l'Ecole des Beaux-Arts de Bordeaux.

Bien d'autres l'ont précédée ailleurs : la référence, la Société des Antiquaires de Normandie en 1824, puis la Société du midi de la France pour Toulouse en 1831¹⁷, la Société française d'Archéologie en 1832 et son congrès annuel, les Sociétés de Touraine et du Poitou vers 1845, en 1862 la société du Vendômois et celle de Senlis, la Société française de numismatique en 1865, etc.

Société de deuxième génération en quelque sorte, elle est fondée au moment où décèdent les pères fondateurs de l'archéologie historique de la première génération, Arcisse de Caumont, qui incarne la société des Antiquaires de Normandie, et Boucher de Perthes, l'« inventeur » de la préhistoire en Picardie.

La Fondation

La SAB est l'aboutissement d'efforts opiniâtres :
- dès 1864 un premier projet avait été présenté en vain qui avait réuni quelques adhérents ;
- en 1867 une commission composée de Jules Belin de Fontenay, traducteur et adaptateur d'après l'anglais de narrations de voyages¹⁸, M. Souriaux, ingénieur, conducteur principal des Ponts et Chaussées et Louis Lussaud, soumet à nouveau à l'approbation de la Préfecture un projet de statuts, resté sans suite.

C'est sans doute que le porteur du projet, certes incontestablement compétent en archéologie, n'est pas bien en cour, car opposant politique sans concession.

Pierre Sansas, né en 1804, est un avocat doublé d'un journaliste engagé - d'aucuns diraient enragé - aux fermes convictions socialistes et républicaines, deux fois proscrit sous l'Empire en 1851 et 1858 pour délit d'opinion et exilé en Espagne puis en Algérie. Polémiste violent, il se mettra à dos le barreau bordelais même qui pourtant l'avait bien traité aux temps difficiles. De nouveau révoqué en mai 71, il est élu député de la Troisième république cette même année et en 1876. Nous conservons son buste en terre cuite, commandé ainsi qu'un cippe, par la SAB au sculpteur Edmond Prévôt, lui aussi membre de la Société, et qui a figuré à l'exposition du musée d'Aquitaine¹⁹ : *homme au masque énergique*²⁰, visage peu avenant au premier abord, assez Beethovenien, les traits épais, le sourcil froncé, mais sans doute reflet réaliste d'un caractère difficile, combatif et intègre peu enclin au compromis (fig. 1).

17. Cf. Louis Peyrusse, « Les débuts de la Société Archéologique », extrait de « La connaissance par l'écrit et par l'image », dans *Toulouse et l'art médiéval de 1830 à 1870*. Musée des Augustins : octobre 1982-janvier 1983, catalogue de l'exposition, p. 27-28. Ces débuts ont des traits caractéristiques des sociétés de la première moitié du XIXe, comme ceux de la SAB, tout différents, seront caractéristiques de la seconde moitié, en gros plus démocratiques et plus ouverts sur l'extérieur.

18. Jules Belin de Launay (1814-1883) traduit ou adapte : *Voyage de l'Atlantique au Pacifique à travers le Canada, les Montagnes Rocheuses et la Colombie Anglaise*, par le vicomte Milton et le Dr W.B. Cheadle, 1866 ; *Comment j'ai traversé l'Afrique depuis l'Atlantique jusqu'à l'Océan indien à travers des régions inconnues*, par Serpa Pinto, 1881 ; *Une croisière autour du monde*, d'après Kingston W.H.G., 1877 ; *Voyages du Capitaine Burton*, abrégés, 1874. *Le Lac Albert. Nouveau voyage aux sources du Nil*, par Sir Samuel W. Baker, 1872 ; *Du Natal au Zambèze*, William Charles Baldwin, 1883, etc.

19. Il semble d'ailleurs que la réalisation du buste ait été antérieure à la commande de la SAB puisque la date de 1869 y est inscrite en creux.

20. Hommage, 1906, tome XXVI, p. 3.

C'est seulement après la chute de l'Empire et le changement de régime que Sansas, devenu député, obtient à force de démarches que les statuts de la Société - les mêmes exactement - soient acceptés.

Mais il refuse la présidence qui semblait lui revenir de droit - sans doute pour se consacrer à plein temps à son mandat politique - et ne consent à accepter que les titres de Président honoraire et fondateur.

Il meurt en 1877, ayant eu peu de temps pour profiter de sa double réussite.

Parmi ceux qui ont participé aux discussions préparatoires, on retrouve Léo Drouyn, l'artiste archéologue qui sera honoré par la Société²¹ et Eugène Gaullieur, archiviste de la Ville, qui semblent avoir eu des responsabilités au sein du bureau officieux, responsabilités qu'ils ne retrouvent pas au premier bureau officiellement élu.

Participent également activement à la rédaction des statuts : J.B. Gassies, conservateur du musée préhistorique, que l'affaire du cromlech du Jardin public éloignera un temps de la Société²², un certain M. de Lacolonge, M. Baudrimont, docteur en médecine, l'archiviste Jules Delpit, fondateur en 1859 de la Société des Archives historiques de la Gironde, de la Commission des archives municipales de Bordeaux (1865) et de la Société des Bibliophiles de Guyenne (1866) ; le comte Alexis de Chasteigner, directeur de haras, archéologue et numismate, MM. Emile Lalanne, directeur du Poids public, E. Brives-Cazes, juge au Tribunal civil, Reinhold Dezeimeris, bibliothécaire de la ville de Bordeaux, et l'architecte Alaux. Pour la plupart ils continueront de jouer un rôle actif dans la vie de la Société.

On s'est soucié d'éviter de porter atteinte aux attributions de la Commission des Monuments historiques pour ne pas s'exposer à un refus de la Préfecture...

L'organisation

L'association se compose de membres titulaires, de membres donateurs, honoraires et correspondants. Il y aura également des sociétés correspondantes.

Le nombre de membres de la Société qui est ouverte à tous sans titres particuliers est illimité : c'est bien une société démocratique, selon la volonté de son fondateur et c'est également caractéristique de l'évolution des sociétés savantes au XIXe siècle. Les Sociétés de la première moitié du XIXe sont pour la plupart fidèles à un *numerus clausus* ; on peut comparer justement avec l'Académie de Bordeaux qui ne dépasse pas le chiffre de quarante membres résidents²³. Et d'après le

règlement de 1846, le candidat à l'Académie doit présenter par écrit sa demande assortie d'un travail spécifique en rapport avec la section choisie.

A la SAB il n'y a pas de visites protocolaires ni d'épreuve d'admission. Il y a néanmoins des formes précises d'adhésion : il faut être présenté, parrainé par deux sociétaires, garants des qualités intellectuelles et morales, filtrage préalable à une élection en bonne et due forme où il faut réunir la majorité absolue des membres présents à l'assemblée générale et s'engager à payer une cotisation annuelle.

Mais dans le même esprit, celle-ci est fixée à la modeste somme de 12 F, *précisément à la portée de tous* : le nombre des adhérents compense la faiblesse du montant. Il reste la possibilité pour les membres les plus aisés de devenir *membres à vie* par souscription volontaire d'une somme fixe de 200 francs. Les membres correspondants paient 6 F, mais ne peuvent intervenir dans la prise de décision engageant les finances de la Société.

A la stabilité monétaire du XIXe siècle succède une plus grande instabilité et un enchérissement de la vie dont la SAB se fait l'écho après la guerre de 14 en mentionnant le coût élevé des déplacements et la suppression consécutive des excursions à l'extérieur pendant un moment. La cotisation passe alors à 15 francs en 1922, *les prix d'avant-guerre ayant quadruplé*, puis à 20 francs en 1924 *pour faire face aux augmentations de dépense*²⁴. Nous en sommes aujourd'hui à 32 euros.

Au chapitre des ressources s'ajoutent alors les diverses subventions : 500F de la part de la municipalité en 1911, plus 500F pour le musée nouvellement créé, 300F en 1878 du conseil général, plus 300F en 1878 du ministère de l'Instruction publique²⁵. La Ville de Bordeaux est alors parmi les plus généreuses de France : 1000F au total pour la SAB, mais aussi 1500F à l'Académie.

21. Un monument commandé au sculpteur Leroux lui est élevé par la SAB admirative et reconnaissante au square de la cathédrale en 1899 ; le buste de bronze ayant été confisqué et fondu par les Allemands, un second, en pierre fine de Villehonneur cette fois-ci, par René Rispal, lui succède le 26 juin 1947.

22. Son implication dans le transfert au Jardin public du cromlech de Lervaud de Gaillan en Médoc, privé de ses références, fit qu'il fut accusé, sinon convaincu, de supercherie ou tout au moins d'incompétence et de manque de précaution scientifique. 1875, tome II, p. 15 et 713 ; 1907, tome XIX, p. 59.

23. Auxquels se joignent malgré tout un nombre illimité de membres associés, ainsi que des membres correspondants, français et étrangers.

24. 1924, tome XLI, p. XXXVIII.

25. Le montant des subventions peut varier : 500F de l'Instruction publique en 1879.



Fig. 2. - Allégorie de l'Archéologie.
Médaille de S. E. Vernier offerte à M. Charol en 1923.

En 1890, on décide qu'un diplôme de membre de la Société sera disponible pour ceux qui le souhaiteraient au prix de trois francs.

En 1926, le diplôme tiré en lithographie sur papier de luxe qui comprend la reproduction de la plupart des monuments anciens de la Gironde, en partie due au sociétaire Fernand Molinié, est vendu au prix de 15F : nous le remettons aujourd'hui gracieusement en récompense aux généreux contributeurs en communications ou autres actions.

En ces temps généreux, les récompenses pouvaient prendre la forme de celle remise à Marcel Charrol pour son travail de quinze ans comme secrétaire général et comme membre de la Commission du musée : une plaque de bronze argenté²⁶ que nous conservons dans son écrin d'origine et dont la représentation de l'Archéologie en charmante allégorie a des contours « Art Nouveau » bien séduisants et rarement rencontrés²⁷... (fig. 2).

En 1923 la Société décidait de faire frapper une médaille destinée à commémorer la célébration de son jubilé²⁸, ce qui fut fait : la médaille du Cinquantenaire, ronde, en bronze, frappée à la Monnaie nationale, véritable œuvre d'art qui a sa place marquée dans toute collection d'amateur, est disponible en 1926 pour 20F.

Enfin en 1887, un américain avait créé le « fonds Thomson » pour des prix de récompense.

On part d'une vingtaine de membres titulaires en 1873 pour arriver très vite, d'après la liste publiée dans le numéro II du Bulletin à 166 membres en 1874 ; puis 191 inscrits en 1876 confirment le succès. En 1907, année de la création du musée, ils sont 139, en 1910, 170 et en 1925 malgré la saignée de la guerre de 14, il y a encore 172 inscrits ce qui témoigne donc d'une assez grande stabilité.

Constamment les recommandations des responsables vont vers le besoin de recruter et d'ouvrir la société. Pour cela il faut se rendre visible et attrayant, c'est tout à fait l'esprit des recommandations du secrétaire Charrol en 1910 ou encore du président Béraud-Sudreau en 1945 après la guerre, ou encore ce que nous pourrions dire aujourd'hui. Citons le secrétaire général Marcel Charrol, qui exhorte à attirer à nous de nouveaux membres ; plus nombreux serons-nous, plus nous pourrions faire de choses utiles et exercer une influence salutaire, il reste encore bien des monuments à étudier, bien des découvertes à faire, bien des objets à sauver, c'est là le fond de notre programme, il est assez vaste pour satisfaire tous les dévouements, toutes les initiatives ; laissez-moi croire que l'année qui débute apportera un fort contingent dans l'accomplissement de ces désirs²⁹...

26. A M. Charrol hommage de la Société Archéologique en souvenir de son cinquantenaire - Bordeaux 1873-1923. S'agit-il de la plaquette décernée comme marque d'estime personnelle et de gratitude à l'occasion du cinquantenaire de la SAB à six de ses membres : Mensignac, Bardié, Amtmann, Daleau, Coudol et Charrol ? Cinquantenaire de la Société archéologique - 1873-1923, Bordeaux, 1925, p. 34.

27. Elle est signée S.E. Vernier. Emile Séraphin Vernier (1852, Paris, 1927) est un médailliste auquel on doit par exemple une plaque dédiée à Pierre Lafitte, Directeur du Positivisme (1886), une autre représentant « Marianne », une médaille consacrée à Léon Gambetta et à l'inauguration du Mémorial (1888), la médaille officielle de Verdun de 1920, celle de l'Offensive britannique de 1922, une autre représentant le roi Fouad d'Egypte remise lors de ses voyages en Europe, etc. Une autre plaque dont le thème est l'Archéologie est conservée au musée des Beaux-Arts de Brême, on ne sait encore s'il s'agit d'un exemplaire identique ou non.

28. Cinquantenaire de la Société..., p. 2.

29. 1910, tome XXXII, p. 16.

Les besoins restent les mêmes, nous devons continuer dans le même sens avec des formes renouvelées, à ce jour 367 membres au dernier décompte sont fidèlement inscrits, les nouvelles adhésions, en particulier de jeunes étudiants chercheurs, réussissent heureusement à plus que compenser les départs.

L'administration

Si la société est démocratique dans son recrutement, elle apparaît plus conservatrice dans son fonctionnement : les mandats des présidents et des vice-présidents sont brefs, la vice-présidence est un apprentissage en vue de l'exercice de la présidence, et la reconduction du mandat est interdite.

On se méfie visiblement d'une main-mise sur la société de quelque ambition personnelle, on cherche à éviter la perpétuation du pouvoir entre les mêmes mains et on s'organise en conséquence.

Le bureau de 1873 comprend dix membres.

Les membres du bureau - tous bénévoles - sont renouvelés chaque année et rééligibles, à l'exception du président, qui est remplacé par le vice-président ayant obtenu le plus de voix. Le président ne préside donc qu'un an (il y aura une exception, Bardié, par un artifice heureux, est resté deux ans au pouvoir en 1906 et 1907³⁰ ; Notre organisation est affaiblie par l'obligation statutaire de renouveler chaque année le président, écrit alors un des membres). Il a un vrai rôle, important : il dirige les discussions, représente officiellement la Société, préside les commissions, sa voix est prépondérante. Il signe les délibérations et les actes faits au nom de la Société.

Les vice-présidents lui succèdent dans l'ordre de leur nomination.

La permanence, comme souvent, est assurée essentiellement par le secrétaire général (et ses adjoints) qui, lui, peut faire une véritable carrière : il reçoit et signe la correspondance, rédige ou fait rédiger par ses adjoints les procès-verbaux des assemblées générales ou des réunions du bureau. Il contresigne les actes de la Société, expédie les titres d'admission, donne les bons à tirer et fait de droit partie de toutes les commissions.

Il y a aussi un trésorier qui tient la comptabilité et dresse les comptes d'administration : c'est quand même le nerf de la guerre, mais il n'apparaît aucun problème de ce côté là.

L'archiviste a lui aussi un rôle important : il reçoit et conserve les pièces, titres, plans, dessins, livres, documents, monuments et objets divers appartenant à la Société. Il tient un registre où sont consignées les découvertes archéologiques faites dans la contrée, registre qu'il communique sans déplacement aux personnes qui en font la demande.

Cette tenue de registre reprend une idée émise à la Section archéologique de la Société philomathique - on l'a vu - en 1845, attestant encore une fois des éléments de continuité entre les différentes associations. Ce sera abandonné dans les statuts de 1910, les publications et en particulier la rubrique *Nouvelles et Découvertes* remplissant sans doute cet office.

Les statuts sont verrouillés par l'article 21 qui rend toute modification très difficile. Il y a trace de plusieurs tentatives ou vœux qui sont abandonnés en cours de route, le temps de réflexion laissé par la lenteur des démarches amenant l'abandon du projet.

Une deuxième version des statuts³¹, complétée par un règlement intérieur, est néanmoins rédigée et adoptée en 1910 explicitement en vue de l'obtention de la reconnaissance d'association d'utilité publique : car à la même date M. Bardié regrette que la Société ne puisse ni acheter ni recevoir de legs³². Le président donne alors des indications sur les formalités pour l'obtention de la reconnaissance d'utilité publique qui permettrait d'avoir la capacité civile. Ce sera chose faite par décret du 11 mars 1915.

Pouvoir accepter des dons et legs est effectivement devenu crucial, car l'article 11 organise le tout nouveau musée de la Société ouvert en décembre 1907 dans les locaux de la Porte Cailhau.

La procédure de représentation est quelque peu modifiée : un conseil d'administration de quinze membres élu pour trois ans et renouvelable par tiers choisit un bureau de huit membres, comprenant un président, deux vice-présidents, un secrétaire général, deux secrétaires, un archiviste et un trésorier.

Le bureau est élu pour un an, tous ses membres sont rééligibles, mais le président ne pourra exercer sa fonction plus de trois fois consécutives, mandat renouvelable deux fois sans dérogation possible : donc un contrôle, même assoupli, est maintenu sur la présidence.

Le conseil se réunit tous les mois, sauf pendant les vacances³³. Il est tenu procès-verbal des séances : c'est une source de renseignements inestimable.

Il y a une réunion d'une assemblée plénière une fois par an, pour procéder aux élections, entendre les rapports du secrétaire général et du Trésorier, et statuer sur les récompenses qui pourraient être accordées. On demande son approbation de toute décision importante engageant la Société.

30. 1908, tome XXX, p. 73, puis 84.

31. Une première adaptation a eu lieu en 1906 pour se conformer à la loi de 1901 sur les associations.

32. Dès 1905, tome XXVII, p. 18 ; 1910, et t. XXXII, pp. XXIX, XLVII-L.

33. Entre août et décembre, dans ce pays de vendanges (1894).

Nous fonctionnons toujours sur ce mode.

Des commissions ad hoc peuvent être nommées, sous contrôle du bureau.

Le titre III du règlement intérieur, adopté le 8 décembre 1911³⁴, organise les travaux : une commission des publications de quatre membres, dont font automatiquement partie le président, le secrétaire général et le trésorier, dirige la publication du Bulletin, activité fondamentale de la SAB. Elle décide ou ajourne l'impression des travaux, négocie les modifications éventuelles, les illustrations...

Les articles 21 et 22 du titre IV *Dispositions générales*³⁵ sont destinés à protéger la Société des conflits d'opinion en une période assez agitée, dans le contexte de la naissance de la République, des affrontements entre athées et laïcs, Gallicans et Ultramontains, puis de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Ils sont souvent repris en introduction des Bulletins avant et après 1905.

Art. 21 : La Société s'interdit toute discussion personnelle, politique ou religieuse.

Art. 22 : La Société n'accepte en aucune manière la solidarité des opinions émises par ses membres, lors même qu'ils seraient autorisés à les produire, soit dans les publications, soit dans les lectures publiques.

Chacun des membres garde son indépendance et jouit de l'irresponsabilité la plus complète pour toutes les appréciations qui n'émanent pas de lui ou auxquelles il n'a pas formellement adhéré.

Camille de Mensignac, qui semble avoir eu un caractère pour le moins entier, s'oppose en 1890 à l'échange de publication avec *La Revue Catholique de Bordeaux*, arguant que cela n'a aucun intérêt et que cela tend seulement à enrichir leur bibliothèque ; l'avis très conciliant du président Bonie³⁶ fait valoir que les demandeurs font aussi de l'archéologie, qu'on peut aider à former bien des gens ignorants et on finit par accéder à la demande.

Une discussion intéressante intervient dès les séances préparatoires à propos de l'article qui interdit toute discussion politique et religieuse³⁷. *M. de Chasteigner...cite pour exemple la question brûlante de l'archéologie préhistorique. Il est convenu ... d'après le Moniteur ou Journal officiel de cette science que dans la recherche des matériaux pour l'histoire de l'homme, on doit écarter tout ce qui pourrait atteindre l'un des trois ordres de faits, personnels, politiques ou religieux. M. Delpit répond qu'à certains points de vue, dans cette science, tout pourrait être personnel ; en histoire on touche nécessairement la politique, et à propos de numismatique on peut aussi effleurer des questions religieuses. M. de Chasteigner reprend*

que dans ce cas, il appartient au président de diriger le débat. M. Dezeimeris accepte volontiers l'article précité, mais il craint qu'il ne nuise à la discussion de certains faits scientifiques.

Cette discussion n'est sans doute pas complètement dénuée d'actualité, quand on pense à l'instrumentalisation fréquente de l'archéologie à des fins politiques, nationalistes ou autres, ou aux controverses actuelles entre Darwinistes et Créationnistes aux Etats-Unis...

Les hommes de la Société

Tous ne sont pas également connus.

Le premier bureau officiellement élu le 14 novembre 1873 réunit comme le veut le règlement 10 membres :

- Président : Jules Delpit, le chartiste.

- Vice-présidents : MM. Farine, conseiller à la cour, et Reinhold Dezeimeris, (1835-1913), fixé à Bordeaux vers 1854 ; membre de l'Académie (1863), de la Commission des Monuments historiques (1865), de la Commission des Archives municipales de Bordeaux (1867), correspondant de l'Institut en 1878, conservateur de la Bibliothèque municipale de Bordeaux en 1885. C'est le découvreur de notes manuscrites de Montaigne sur un exemplaire des *Annales et Chroniques de France* de Nicole Gilles. Il a fait acheter les cartes de la région de la fin du XVIIe par Claude Massé. Il a publié de nombreux ouvrages, et est élu conseiller général de Cadillac entre 1877 et 1889.

- Secrétaire général : E. Delfortrie, juge de paix, et collectionneur paléontologue.

- Secrétaires adjoints : Emilien Piganeau (1833-1911), Libournaise d'origine, secrétaire jusqu'en 1896 puis président, artiste peintre et professeur de dessin, également membre de la Commission des Monuments historiques de la Gironde en 1869, de la Société des Archives historiques de la Gironde, et de la Société filleule historique et archéologique de Saint-Emilion qui fêtait l'an passé son centenaire. Ses albums sont les témoins uniques de monuments disparus ; la SAB a la garde, comme il l'a voulu, de son œuvre archéologique et nous conservons les précieux albums.

- Secrétaire adjoint également, Charles Bracquehay, sculpteur et directeur de l'Ecole municipale de dessin et de peinture.

- Archiviste : le marquis Théobald de Puyfferrat, philologue.

- Trésorier : Emile Lalanne, fonctionnaire, directeur du Poids public.

- Assesseurs : MM. Lussaud et G. Labat.

34. Il reprend pour l'essentiel les textes de 1873 ; mais il reconnaît en outre le droit des femmes à être admises.

35. Anciens articles 18 et 19.

36. C'est encore le président Bonie qui parle d'apporter le calme nécessaire pour maintenir la dignité de nos délibérations...

37. 1874, tome I, séance du 23 mai 1873.

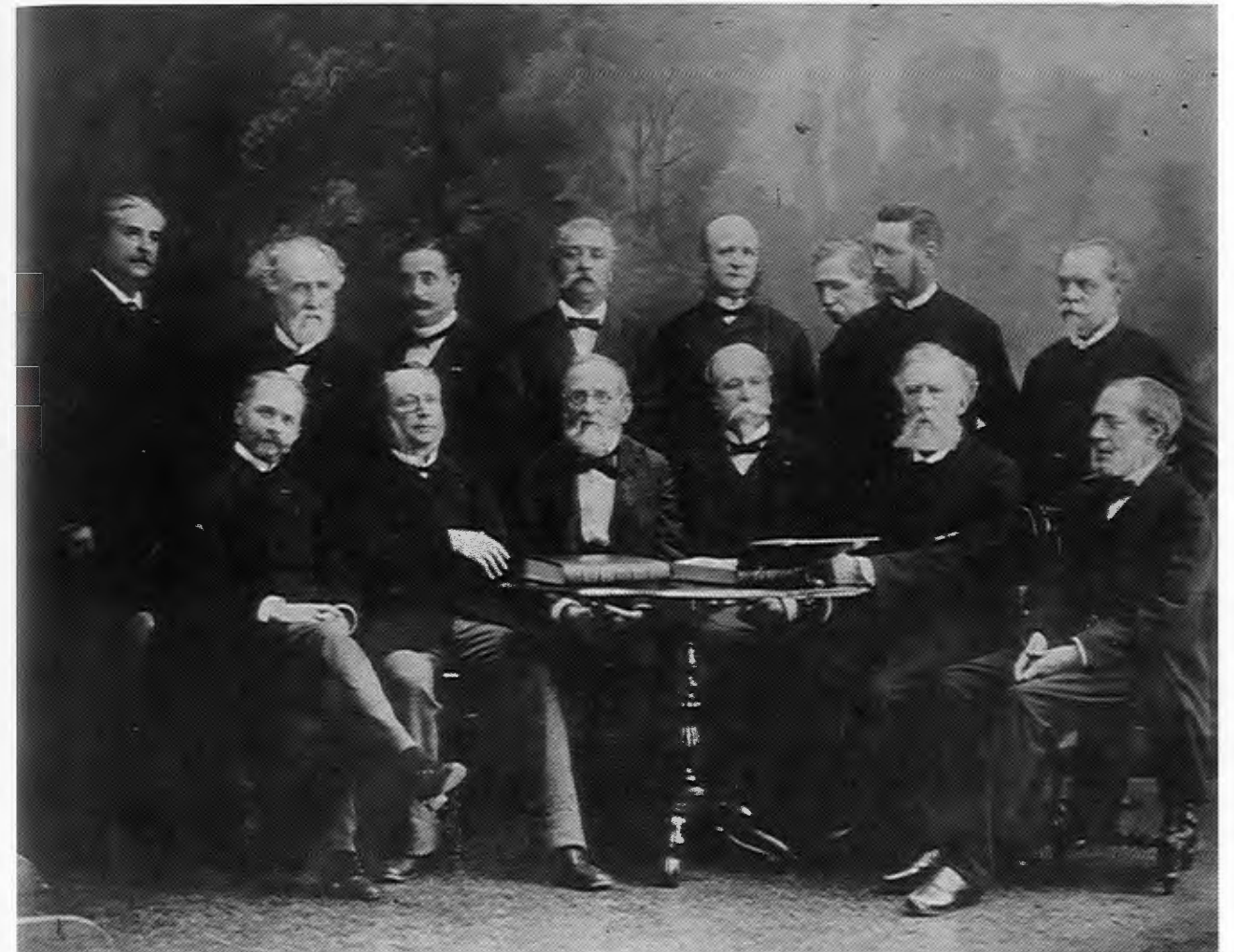


Fig. 3. - Réunion de membres de sociétés savantes dont la plupart ont fait partie de la SAB. Ph. Panajou Frères, vers 1890. Don Ed. Feret 1908. Cl. Bardou. De gauche à droite en commençant par le 2e rang : E. Gaullieur, Léo Drouyn, L. Roborel de Climens, A. Ducaunnès-Duval, E. Lalanne, Ch. Marionneau, M. de Puy Ferrat, G. Labat. 1er rang : R. Dezeimeris, H. Barkhausen, J. Delpit, A. Sourget, Cte de Chasteignier, E. Brives-Cazes.

Le répertoire des premiers responsables fait apparaître une sociologie intéressante de la Société archéologique que la suite n'infirmera pas, à quelques nuances près. C'est la réunion éclectique de gens qui veulent se cultiver agréablement, connaissent en général une certaine aisance, de par la naissance ou de par leur profession, et qui ont tous en commun un bagage intellectuel conséquent, la culture pouvant pallier le manque de fortune : à côté d'aristocrates lettrés, de collectionneurs, il y a des gens professionnellement instruits, juges, médecins, architectes

ou encore ceux que l'on peut appeler des fonctionnaires de la culture, conservateurs de musées, bibliothécaires, archivistes, auxquels se joindront des professeurs et des instituteurs, et trois artistes archéologues. Ceux-ci ne sont pas là par hasard car ils vont être de ceux qui vont donner à voir par leurs représentations les objets d'étude.

L'étude des membres titulaires inscrits dès la première année enrichit cette analyse.

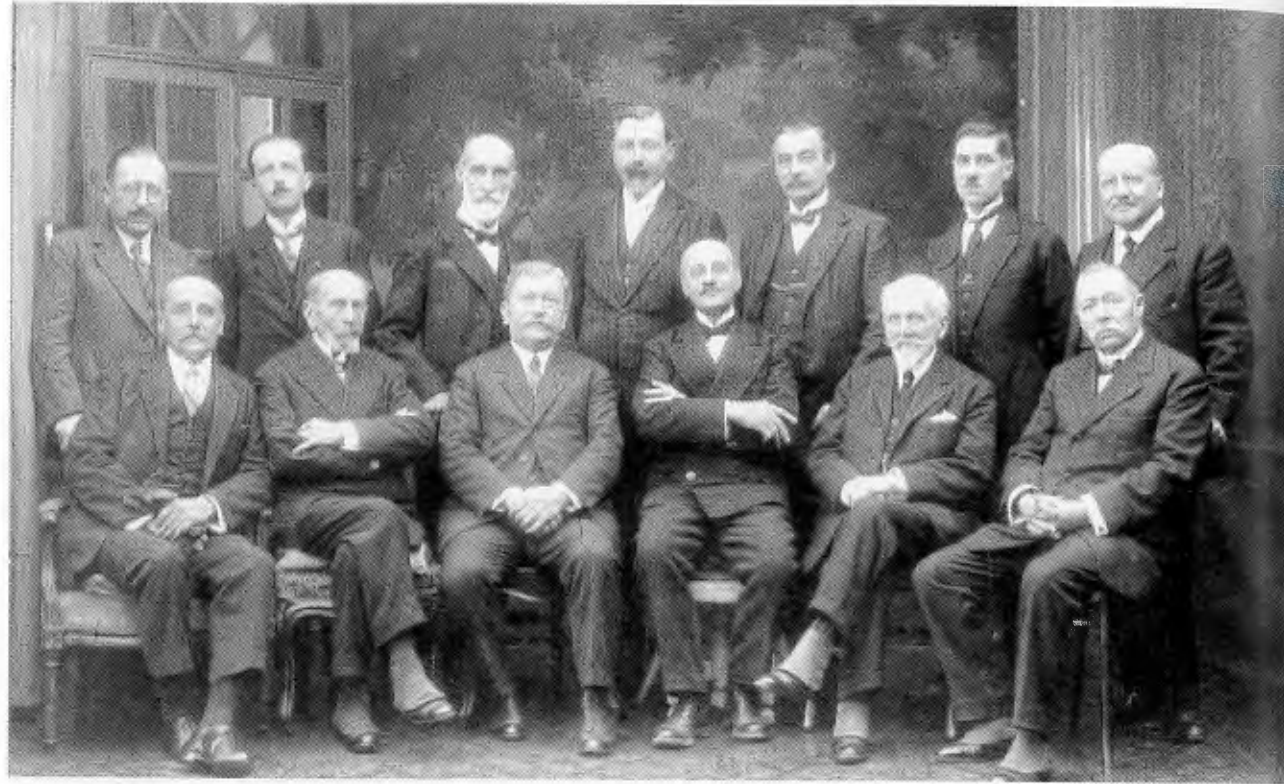


Fig. 4. - Membres du bureau 1930. Ph. Panajou Frères. Cl. P. Bardou.
De gauche à droite en commençant par le 2e rang : P. Trial, G. Malvesin, Dr Bourreau, G. Loirette, Ed. Bastide, G. Maziaud, Ch. Klipsch.-
1er rang : M. Charol, G. Bouchon, Th. Rivaud, A. Nicolaï, Th. Amtmann, J. Coudol.

On y trouve des élus locaux, dont l'un, interlocuteur de la première heure de Sansas, est le futur maire de Bordeaux Alfred Daney³⁸, chez qui la SAB trouve un accueil toujours favorable ; et aussi le maire Emile Fourcand.

L'université est aussi présente : Barckhausen (1834-1914), professeur de droit administratif et ancien élu municipal, membre de la plupart des Sociétés savantes.

Le monde de l'édition : Gounouilhout est imprimeur comme Lannefranque et Edouard Féret, chez qui sera éditée la publication, Jules Chapon dirige la Petite Gironde

Le photographe Terpereau apporte dès le début l'avantage considérable de sa maîtrise d'une technique de reproduction très neuve. De même Courrèges à Libourne.

D'autres artistes : le sculpteur Braquehay, directeur de l'Ecole municipale de dessin et de peinture, A. Girault, L. Augier, peintre décorateur, grand voyageur et collectionneur.

Le monde des négociants : Larronde, négociant pavé des Chartrons, Sécrestat, rue Notre-Dame, E. de Bethmann. D'autres grands noms du négoce rejoignent ensuite, en dépit de

la concurrence des grandes œuvres de sociabilité charitable ou de spectacles. Lors du plantureux banquet du Cinquantenaire, les vins nombreux sont offerts par Henry Cruse, René Calvet, Edouard Lawton, René Cordier...

La question de l'admission des dames se pose dès la première réunion préparatoire des statuts en 1873 : n'y aurait-il pas lieu de créer des *dames patronnesses* ? A elles revenaient traditionnellement l'arrangement des fleurs ou des objets dans les expositions...

Finalement on n'en fit rien et le recrutement jusque dans les années 1900 reste exclusivement masculin.

38. Alfred Daney, décédé en 1911, maire de Bordeaux en 1884, 1892 et 1904, a joué un grand rôle dans la construction des deux hôpitaux, de la Faculté de médecine, de l'Athénée, de l'Ecole des Beaux-Arts, dans la restauration de la Porte du palais, le dégagement des ruines du Palais Gallien, la transformation du Parc Bordelais. Il a accordé à Sansas sa confiance totale et immédiatement pris une adhésion à la SAB ; il favorise la création du musée du Vieux Bordeaux dont il tient à assurer l'inauguration le 27 décembre 1907 et lui accorde une subvention annuelle conséquente. Autres élus : MM. Chevalier, Georges Serr.

La mixité s'introduit peut-être par le biais des excursions ; on exprime de l'admiration dans les compte-rendus devant le courage des épouses à arpenter derrière Daleau ou un autre les pentes herbues ou les chemins boueux, dans la tenue élégante qu'on imagine, bottines à boutons, grands chapeaux et robes longues... Elles prennent leur place une par une, à la veille de la grande guerre on en recense six et d'ailleurs les statuts modifiés de 1910 précisent que *Les dames peuvent faire partie de l'Association*³⁹. La première semble être en 1898 Mlle Charlot, la seconde s'appelle Mme Vve de Tennenet et est admise en 1901⁴⁰, la troisième est Mme Camille Bourrel en 1907, en 1909 Melle Henriette de Pierredon, châtelaine de Puyseguin et secrétaire de la Société archéologique de Saint-Emilion, qui reçoit en 1912 la médaille d'Argent de la Société française d'Archéologie, en 1910 Mlle E. Kreyssig qui participe immédiatement aux réunions du bureau ; en 1912 Melle Colonna, professeur de Lycée. La Société archéologique continue d'avoir aujourd'hui un important recrutement féminin, présent également dans son administration. Et c'est sans doute un pas décisif qui a été franchi en 2004 quand une femme pour la première fois a été choisie pour la présidence.

Evolution du recrutement

Des hommes d'une très grande qualité ont prêté leur concours et joint leurs efforts dès le début et tout au long de notre histoire.

Ce sont généralement des hommes d'âge mûr, des notables dont les portraits photographiques rendent compte du maintien digne, vêtus de redingote, le col haut serré, plus ou moins chevelus mais avec ordre, barbes ou moustaches viriles, souvent munis de lorgnons car pas tout jeunes ! Mais il y a quelques exceptions : il est question en 1887 d'Edouard Lawton, jeune collectionneur de 14 ans, ou encore de Fernand Molinié qui commence comme dessinateur et devient architecte, ayant participé à la décoration de la maison Bonie, qui décède après quelques années de sociétaire à l'âge de 30 ans⁴¹ ; ou encore Dast Le Vacher de Boisville au triste destin d'orphelin adopté dans une bonne famille, qui meurt au même âge après avoir été un jeune espoir de la Société⁴².

En 1874

- François Daleau de Bourg-sur-Gironde, collectionneur et ethnologue, inventeur de la Grotte de Pair-non-Pair, tout autant que de la préhistoire en Gironde, ce qui permettra à lui-même et à la société d'avoir des contacts avec des personnalités extérieures du monde scientifique de l'importance de l'abbé Breuil, de Cartaiac ou du Dr. Capitan qui lui rendent visite ainsi qu'à la Société.

- E. Bonie, conseiller à la Cour, qui avec son frère lèguera à la Ville ses collections et la maison, anciennement rue d'Albret, qui les abritait (la SAB n'a pu en éviter la destruction dans les années 70 lors de la construction de l'Ecole de la magistrature, mais le musée d'Aquitaine conserve et en expose une partie).

- Le baron Charles de Montesquieu

- le docteur Berchon, médecin de marine, dont les héritiers lèguèrent la collection d'objets de l'âge du bronze,

- le docteur Azam, professeur de médecine, beau-père de Camille Jullian, grand connaisseur des faïences

- les négociants MM. Schröder et F. Brown

- le cardinal archevêque Mgr Donnet ainsi qu'un autre prélat, Mgr Parenteau, qui introduisent une longue lignée d'ecclésiastiques, soit par goût personnel de l'histoire et de la culture, soit qu'ils soient fortement encouragés à venir dans l'espoir de les instruire et d'éviter les dommages tant redoutés dans les églises.

- Felix Dubois, rue Ségalier, collectionneur dont la collection est publiée dans le Bulletin dès le deuxième tome.

En 1875,

- le peintre décorateur L. Millet, le photographe Panajou et le peintre-verrier Gustave-Pierre Dagrand (1839-1915)⁴³, longtemps trésorier, dont la SAB notera la commande d'une immense verrière pour Saint-Pierre de Rome,

- l'historien Tamizey de Laroque, originaire du Lot-et-Garonne - Camille de Mensignac, actif jusqu'à sa mort en 1926, conservateur des Musées préhistorique, des Armes et des Antiques, qui sera secrétaire général de 1879 à 1885, président en 1894 puis à nouveau à quatre reprises, *digne successeur des Jouannet, Rabanis et Sansas* comme le dit Nicolaï dans sa notice nécrologique, continuant ainsi son portrait : *A la faveur des grands travaux de voirie entrepris à cette époque [les années 1870]... on éventa des quartiers entiers privés d'air et de lumière, on perça ces grandes et belles artères qui sont l'orgueil de notre cité, partout on affouilla profondément le sol. En place de Sansas qui n'était plus, on s'accoutuma aux incessantes visites, au contrôle de tous les instants de ce nouvel inspecteur improvisé en chapeau haut de forme, en cravate blanche, en*

39. Alors que l'autorisation des parents est nécessaire pour les mineurs, est-il précisé juste après...

40. Elle fait un don immédiatement après.

41. Il est pour une part l'auteur du diplôme artistique de la SAB.

42. On se rend compte en lisant dans les bulletins les condoléances adressées aux collègues d'âge mûr combien de jeunes gens mouraient tôt faute de traitement aussi efficace que les antibiotiques tant décriés aujourd'hui.

43. Gustave-Pierre Dagrand, mort en 1915 ; élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Bayonne, puis dans l'atelier de Villiet ; en 1864 il fonde une fabrique à Bayonne, puis en 1875 à Bordeaux. Il est l'auteur de vitraux des cathédrales de Bayonne, Dax, Bilbao, Vitoria, Port-au-Prince, Lima, Valparaíso, Diamantina, Basilique de Lujan en Argentine où il a peint 300 motifs sur verre.

redingote noire, cette légendaire redingote qu'il ne quitta plus un jour de sa vie, et cette sévère tenue ne l'empêchait pas de descendre dans les tranchées, de s'y couvrir de terre, de boue, de poussière, de plâtras, selon le temps ou les gisements. Rien n'échappait à son investigation ; combien de stèles funéraires inscrites, combien de cippes, combien d'autels, combien de sculptures ne lui doit-on pas non seulement d'avoir déchiffré mais surtout d'avoir sauvé...

- un Londonien issu d'une grande famille du négoce de porto, Offley Forrester,

En 1876,

- Albert Brandenbourg, qui succède à Emile Fourcand comme maire de Bordeaux,

En 1877

- le négociant Théodore Amtmann, qui devient un photographe amateur actif et de grande qualité et sera l'archiviste au moins neuf années de suite ; le peintre décorateur A. Combes, le sculpteur Tapiou, les architectes Louis Dumeyniou et Faulat

En 1878

- Pierre Durand, l'architecte des boulevards

En 1880

- l'abbé Corbin, chanoine honoraire,

- l'architecte Alfred Duprat

- le peintre Gintrac

- le conservateur du musée préhistorique Gassies, revenu après cinq ans de mise à l'écart, volontaire ou non.

En 1884

- le grand historien Camille Jullian, qui est alors maître de conférence à la Faculté des Lettres, avant d'être appelé à Paris comme professeur d'antiquités nationales au Collège de France en 1905, réaffirme une collaboration entre SAB et Université qui loin de se démentir, se poursuit constamment tout du long et jusqu'à nos jours inclus. L'alliance de la SAB et de ses membres universitaires contribue à mieux étudier les découvertes et à enrichir les analyses que reprennent nos publications. Paul Courteault définira plus tard la répartition des tâches : à l'Université l'enseignement supérieur et la recherche, à la Société la vulgarisation qui ne peut assumer l'Université.

Un universitaire parisien, le professeur Haussoulier, est également admis la même année.

En 1886

- le curé de Saint-Michel, l'abbé Dauby,

En 1887

- l'abbé Léglise, vicaire de la Bastide,

- Maille, facteur d'orgues.

- l'abbé Gaubert, curé de Bonnetan, l'abbé Valette, curé de Saint-Mariens

- Edouard Lawton, Henri Gasqueton, propriétaires

- A. Communay, président de la Société des Archives historiques

- Armand Bardié, négociant en meubles issu d'une modeste famille d'artisans menuisiers, dont on nous dit qu'il prit le

goût de l'art dans un livre de prix de la « Bibliothèque des Merveilles », très actif dans la société et en particulier dans la création du musée du Vieux Bordeaux, champion de l'archéologie populaire, photographe amateur actif et touriste impénitent dans un souci d'archéologie comparée,

- Le marquis de Dampierre, au château de Plassac en Charente Maritime, président de la Société des Agriculteurs de France, qui est une sorte d'Académie,

- Joseph de Santa-Coloma, négociant

En 1889

- Francisque Habasque, président honoraire de la Cour d'appel et correspondant honoraire du ministère de l'Instruction publique,

En 1891

- Paul Flos, qui donne de beaux dessins des ferronneries qu'il aime et commente avantageusement ⁴⁴, constituant apparemment une importante série déjà prête en 1917, et destinée à former l'*album des ferronneries artistiques de Bordeaux* qui ne semble pas avoir pu voir le jour.

En 1892

- Joseph Brutails, archiviste de la Gironde.

En 1893

- A. Nicolaï, avocat et grand connaisseur des faïences, Omer Miller, artiste peintre, numismate et grand collectionneur : ses dons à la SAB amèneront la création du Cercle Bertrand Andrieu en 1947.

En 1895

- l'architecte Coudol, collectionneur, que son métier amène à force découvertes partagées avec la SAB

En 1898

- Pierre Meller, le généalogiste de l'*Armorial d'Aquitaine*

En 1899

- Philippe Alexis Edouard Evrard de Fayolle, (1862-1913), pharmacien, et savant numismate et archéologue bordelais, collectionneur, qui donne aux musées plus de six mille objets et aux Archives municipales douze mille documents figurés ; auteur de recherches sur Bertrand Andrieu, le graveur de médailles ; ainsi que Paul Fourché, antiquaire et grand collectionneur, très actif à la SAB jusqu'après la guerre et qui fait don en 1916 au musée du Vieux Bordeaux du séduisant tableau de Pierre Lacour représentant le port des Chartrons (fig. 10) ⁴⁵.

44. Cf. tomes de 1914, 1915, 1917, etc. Il est question également d'un Leopold Flos, de la génération précédente apparemment.

45. C'est le même collectionneur qui, outre la création de la Fondation Fourché censée assurer l'avenir de notre musée, lègue en 1922 à la Ville d'Orléans - d'où il est sans doute originaire - une collection exceptionnelle et encyclopédique, comprenant de nombreux dessins italiens récemment exposés, collection si importante qu'il fut nécessaire d'édifier un musée pour la conserver, malheureusement détruit pendant la dernière guerre en 1940, et dont les restes furent recueillis par le Musée des Beaux-Arts d'Orléans.

En 1900

- Pierre Paris, professeur à la Faculté des Lettres et directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, et le chanoine Jules Callen (1835-1914), docteur en théologie et directeur de la Revue catholique de Bordeaux

En 1901

- Marcel Charrol, longtemps secrétaire général, qui reçut en remerciement l'étonnante plaque d'argent figurant à l'exposition ; il fit de la Société son légataire universel, lui laissant en particulier son importante bibliothèque

- Jean Cabrit, peintre élève de Salomon, puis d'Auguin, en 1899 conservateur du musée de peinture et sculpture de Bordeaux, collabore à la création du musée du Vieux Bordeaux, Porte-Cailhau - il participe au comité de l'exposition de 1907 où il organise la section des Beaux-Arts. Ses qualités, *érudition, disponibilité, confraternité, amabilité et savoir ...lui avaient gagné l'affection de tous nos collègues*, sont caractéristiques de ce que l'on attend d'un bon sociétaire.

En 1907

- Paul Courteault, historien, professeur à la Faculté des Lettres

En 1908

- le peintre Edmond Fontan

En 1910

- Théodore Ricaud

En 1912

- Joseph Béraud-Sudreau, négociant. Il met à profit sa campagne de guerre pour commencer des recherches en Lorraine, qu'il poursuivra plus tard ; il rejoint à son retour très vite le bureau et sera le président de la sortie de la guerre de 1940.

En 1923

- O. Gauban, avocat, bon connaisseur de La Réole

En 1924

- Louis Cadis, ingénieur du midi, remarquable photographe. Il lègue son fond photographique à la SAB en 1954 ⁴⁶.

Le cas de Malvezin-Fabre est tout à fait édifiant : entré en 1918 à la SAB, après une jeunesse laborieuse comme préparateur à la Faculté de Médecine puis de Sciences, membre de plusieurs sociétés dont la Linnéenne, il devient en 1951 professeur et président de la SAB ; en 1955 est créée pour lui la première maîtrise de conférence d'anthropologie et de préhistoire à la Faculté de Bordeaux.

Les professeurs d'histoire et d'histoire de l'art de l'après-guerre, MM. Pariset, Etienne, Marcadé, Gardelles, Roudié, puis Coustet et Araguas aujourd'hui, ont maintenu et maintiennent le lien indispensable avec l'Université.

Pierre Régaldo Saint-Blancard, entré en 1976, fut un très jeune président, sans doute le plus jeune de notre histoire : quand il prit ses fonctions en 1986 il n'avait que 34 ans. Il assure le lien avec la recherche institutionnelle.

La SAB peut avoir des sociétés-filleules : celle de Saint-Emilion, par exemple, en 1906 ⁴⁷.

On peut relever quarante sept sociétés correspondantes dès 1878 : à Paris la Bibliothèque des Sociétés savantes, le Congrès archéologique de France, l'Institut des Provinces de France, la Société française d'Archéologie et de numismatique et la Société nationale des Antiquaires de France ; mais aussi en province : à Amiens la célèbre société des Antiquaires de Picardie, et à l'étranger.

En 1908 il y a quatre-vingt cinq sociétés correspondantes en France, et vingt-six à l'étranger ⁴⁸ !

En 1908 toujours, il y a

- sept membres honoraires étrangers : des personnalités de Suisse, deux conservateurs du musée royal d'Archéologie de Stockholm, le directeur du musée royal de Copenhague ; 8 membres correspondants ; et

- seize membres honoraires français, sommités parmi lesquelles les grands préhistoriens, le Dr Capitan et Emile Cartailhac, le prince Bonaparte et Ernest Babelon, Louis Gonse le directeur de la Gazette des Beaux-Arts, le comte de Lasteyrie et Héron de Villefosse pour les Inscriptions et Belles-Lettres, enfin Marius Vachon, membre du Conseil supérieur de l'Enseignement technique au Ministère du Commerce et de l'Industrie, publiciste et critique d'art très impliqué dans la création de musées dits d'Art et d'Industrie en relation avec la formation professionnelle, et qui est très présent auprès de ceux qui s'emploient à la création de musée d'art ancien à la SAB, dont Bardié.

En 1923, la Société compte vingt sept membres honoraires, dont toujours la fine fleur des préhistoriens, correspondants de Daleau à propos de Pair-non-Pair et de la Dordogne proche, aux précédents s'ajoutent l'abbé Breuil, le comte Bégouen ; mais aussi M. Prou, directeur de l'Ecole des Chartes et E. Lefevre-Pontalis, qui y est professeur ; Marius Vachon, membre du conseil supérieur de l'enseignement technique est toujours présent ; il y a même Robert de Mequenem, directeur de la mission des Fouilles de Susiane, un autre au Vietnam, etc.

46. 1954, tome LIX, p. 11.

47. 1906, tome XXVIII.

48. La Commission royale d'arts et d'archéologie de Bruxelles depuis le tout début, mais aussi des sociétés de Liège, Namur, l'Académie d'Archéologie de Belgique d'Anvers, d'autres à Madrid, La Haye, Londres, Mexico, Taunton en Angleterre, Agram en Croatie, Lisbonne, le Smithsonian Institute à Washington, et le bureau américain d'Ethnologie. La guerre de 14 entraînera l'exclusion de deux membres étrangers.

Cela traduit le rayonnement de notre Société. Cela veut dire également échange de publications, d'information, à la manière dont fonctionnent les organismes homologues allemands qui sont alors un vrai modèle pour l'organisation des universités et du savoir⁴⁹ ; également des invitations à participer ou simplement assister aux congrès des unes et des autres, en particulier ceux qui se tiennent à la Sorbonne sous l'égide du Ministère de l'Instruction publique, pour lesquels des billets SNCF à tarif réduit sont délivrés au représentant. On participe aux Congrès préhistorique de France, Congrès de la Société française d'archéologie, Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, Congrès international archéologique, Congrès international d'histoire de l'Art...

Quand on consulte la correspondance d'un président en exercice, on s'aperçoit que loin de rester cantonné à Bordeaux, il est en relation avec de nombreuses personnalités, ses homologues, en France ou à l'étranger : l'écho national et international des travaux de la Société à l'écoute des autres est ainsi palpable.

On essaie également à l'échelon régional d'organiser et mutualiser les ressources et les découvertes des Sociétés : en 1908, l'Union historique et archéologique du Sud-Ouest regroupe environ vingt organismes (Pau, Agen, Tarbes, Angoulême, etc.), qui se font une publicité mutuelle, publient un bulletin commun et se réunissent en congrès tous les deux ans.

En 1907 a eu lieu le 1er congrès des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie du Sud-Ouest à Bordeaux et la SAB assume son organisation.

En 1908 est fondée la Société d'Histoire de Bordeaux, sous l'égide de l'université. Il y a ainsi souvent des doublons entre sociétés d'une même ville, entre celles qui sont nées d'une initiative privée et celles qui relèvent plutôt du public...

Après la seconde guerre mondiale, deux structures plus spécialisées voient le jour au sein de la société :

Le 21 décembre 1947, est fondée la section numismatique qui prend le nom de Cercle Bertrand-Andrieu le 12 janvier 1952, d'après le nom du graveur de médaille d'origine bordelaise. La numismatique a fait l'objet d'études depuis le début de la SAB, mais il s'agit plus particulièrement d'étudier la collection léguée par Omer Miller. Il faut dix ans pour fixer l'organisation intérieure, les moyens et les buts de son activité. Trois membres fondateurs : MM. Edmond Bastide, doyen d'âge des numismates bordelais, R. Forton, trésorier de la SAB et J. Ducasse, collectionneur.

Le groupe Jules-Delpit est fondé entre le 5 mai et le 7 juin 1957. Il est nommé d'après le savant archiviste dont la très importante collection de documents achetée en 1894 par la Ville est partagée entre Bibliothèque municipale et Archives municipales. Le président Raoul Cousté parle de la *spécialisation des connaissances humaines* entraînant le besoin d'un *approfondissement* et de la *nécessité du travail scientifique*. Conformément à la tradition, le groupe prend la relève de la Société des Archives historiques dont l'activité vient de s'arrêter et qui laisse un vide dans ce domaine particulier de l'étude des archives. Il a un faible effectif, mais une activité régulière, qui se perpétue toujours. Le conservateur des Archives départementales, l'archiviste Betgé-Brezetz, en accepte la direction. MM. Védère, Loirette, archivistes, accordent leur concours, ainsi que le professeur Coupry, directeur des Antiquités, les professeurs Higounet, Pariset et tout particulièrement M. Roudié.

La réunion mensuelle des débuts de la SAB prenait place le 1^{er} vendredi de chaque mois.

La société a aujourd'hui trois réunions mensuelles : l'assemblée générale le second samedi de chaque mois, le groupe Jules-Delpit le quatrième samedi et le cercle Bertrand-Andrieu le troisième dimanche.

La localisation de la SAB

Certaines sociétés d'archéologie ont eu ailleurs la bonne fortune qu'un généreux mécène les dote d'un havre où elles puissent abriter l'ensemble de leur activité, comme par exemple à Amiens un ancien hôtel particulier : cela n'a pas été le cas à Bordeaux.

Au fil du temps la SAB a déménagé dans quatre localisations successives :

- l'ancien hôtel de l'Académie, rue Jean-Jacques Bel, construit en 1708 ;

- puis le tout nouvel hôtel nommé « Athénée », construit en 1889 sous l'édilité d'Alfred Daney, 53 rue des Trois-Conils (aujourd'hui détruit, à l'emplacement du centre Saint-Christoly), pour abriter les huit sociétés savantes ainsi que les réunions politiques. L'architecte municipal Flandrai⁵⁰ a reconstruit à neuf sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Brivazac, dit encore hôtel Fieffé du nom de son dernier occupant qui l'a légué à la ville ; le Dr Berchon loue le véritable palais des Sociétés savantes de Bordeaux installé par les soins d'une municipalité toujours disposée à s'imposer des sacrifices dans l'intérêt des Sciences et des Arts.

49. Cf. C.T.H.S. *Bulletin de liaison des Sociétés savantes*, « Les sociétés savantes et la recherche », article de J.P. Chaline « Les sociétés savantes : vulgarisation du savoir ou renouvellement scientifique », 2005.

50. Architecte de la Ville, auteur également de l'Ecole de Santé Navale.

Pendant la première guerre mondiale, l'Athénée est réquisitionné par l'autorité militaire et la SAB trouve asile chez l'importante Société de géographie commerciale⁵¹.

- L'Athénée devenu insuffisant du fait du développement de la vie associative, la SAB émigre en 1939 avec sept autres sociétés et les Archives municipales rue du Loup, dans le vénérable hôtel de Ragueneau construit en 1643 par Pierre Légrise.

- L'âge du bâtiment ne permettant aucune surcharge, sauf à risquer de s'écrouler, il ne peut désormais abriter que le seul développement des Archives municipales ; les Sociétés savantes migrent alors en 1977 vers l'hôtel Calvet, place Bardineau, racheté par la Ville pour les accueillir. C'est l'occasion pour elles de s'unir en une *Union Scientifique d'Aquitaine*

Les activités de la Société

Elles se caractérisent par la dynamique d'un renouvellement dans la continuité.

Les statuts de 1873 définissent son activité et le champ de ses applications :

Une Société d'archéologie est établie à Bordeaux pour contribuer à la propagation de l'étude archéologique des monuments de toute nature, antérieurs au XIXe siècle et concernant l'ancienne Aquitaine.

En vue de ce but elle pourra fonder des cours publics, donner des prix, organiser des expositions, faire des publications destinées à rendre plus facile la connaissance des antiquités (surtout locales).

De manière très actuelle c'est une société qui se définit d'abord comme de communication.

Ernest Labadie précise même que *La Société a été créée par un groupe d'archéologues qui regrettaient depuis longtemps de voir les nombreuses études publiées sur l'Archéologie locale, disséminées dans différents recueils périodiques et même dans les journaux périodiques*. Suit la liste de la quinzaine des principaux recueils et journaux où ont paru ces études⁵². De fait le Bulletin va publier réunis les articles de son fondateur donnés dans ces conditions.

Les statuts modifiés et reformulés adoptés en 1910, bénéficiant de l'expérience acquise en plus de trente ans d'existence, précisent et développent :

L'Association dénommée Société Archéologique de Bordeaux....a pour but principal :

qui permet en outre de mutualiser frais et locaux et publie un bulletin de liaison commun, *Le Mois Scientifique d'Aquitaine*, informant sur l'ensemble des activités.

Nous y sommes toujours, cette localisation au centre de Bordeaux est idéale pour permettre la réunion de nos membres, et ce en dépit de certains inconvénients : nos locaux au troisième étage ne sont pas d'un accès facile pour ceux de nos fidèles les plus âgés, la richesse de notre bibliothèque est confinée dans un sous-sol exigu et parfois trop humide, la collection de nos revues attend de partir pour un organisme qui voudrait bien accepter de l'accueillir et de leur offrir les mètres linéaires d'étagères utiles...

1° d'assurer la conservation des antiquités (monuments et objets anciens de toute nature et de toute époque) se rattachant à la région autrefois comprise sous la dénomination d'Aquitaine.

2° de faciliter la connaissance de ces antiquités en contribuant sous toutes les formes qui seront reconnues utiles au développement des études et recherches archéologiques, historiques et artistiques⁵³ s'y rapportant.

A cet effet, la Société pourra notamment exécuter ou subventionner des fouilles ou des travaux de conservation ; acquérir des monuments ou des objets reconnus dignes d'être conservés, fonder ou subventionner des cours publics⁵⁴ ; instituer des prix ; organiser des conférences, des expositions temporaires ou permanentes, telles qu'un Musée, faire des publications, y participer, etc. la présente énumération étant simplement indicative et non limitative.

51. 1914, tome XXXVI, p. LIX.

52. 1906, tome XXVI, *Table générale des vingt-cinq premiers volumes* publiée à l'initiative de l'archiviste J.A. Brutails ; Introduction d'Ernest Labadie : *Bulletin polymathique de Bordeaux*, 1800-1822 ; *Actes de l'Académie de Bordeaux* (1819 et suiv.) ; *L'ami des Champs* (1823-1863) ; *La Ruche d'Aquitaine* (1817-1819) ; *Musée d'Aquitaine* (1819-1824) ; *La Gironde, Revue de Bordeaux* (1833-1839) ; *Compte-rendus de la Commission des Monuments historiques du département de la Gironde* (1841-1865) ; *Le Progrès, recueil des Sciences, des Lettres et des Arts* (1863-1870) . Journaux politiques : *L'Indicateur* (1804-1861) ; *Le Memorial bordelais* (1814-1862) ; *La Guienne* (1831-1887) ; *Le Courrier de la Gironde* (1841-1887) ; *La Gironde* (1853 et suiv.) ; *Le Journal de Bordeaux* (1857-1887) ; *La Province* (1870-1878).

53. Termes dont MM. Fourché et P. Paris demandent respectivement l'adjonction en 1905 au vu des communications.

54. La graphie « publiés » semble être une coquille typographique.

La mention antérieure au XIXe fixant la limite a disparu, par contre la référence aux objets est apparue et aux recherches archéologiques se sont ajoutées les recherches historiques et artistiques.

S'il est vrai que l'on s'est surtout préoccupé dans un premier temps, dans la droite ligne de la tradition et la continuité du néo-classicisme, d'antiquités gallo-romaines et d'épigraphie, d'autres thèmes se sont bien vite développés, à commencer par exemple par la préhistoire et l'ethnographie sous l'influence de François Daleau, et les arts décoratifs, en particulier sous celle d'Armand Bardié.

Conserver, protéger, étudier et faire connaître le patrimoine archéologique, historique et artistique de la Ville de Bordeaux et du département de la Gironde, intervenir s'il est menacé, et faire connaître menaces et interventions ; distribuer du savoir, avec une revue, une bibliothèque, un musée, un cours public : voici définies les motivations fortes de la Société archéologique et ses modes d'intervention apparaissent immédiatement, dans un contexte d'urgence.

Par exemple :

- En 1901 une mosaïque gallo-romaine rue de Cheverus dont seuls quelques morceaux sont sauvés...est aujourd'hui sous un lit de béton... la SAB recherche les moyens de prévenir de pareils accidents ⁵⁵.

- Le 17 juin 1903, alors que l'on projette depuis 1896 de percer une grande voie partant du Grand Théâtre à travers Bordeaux vers Saint-Michel et la Gare, la SAB écrit au maire des recommandations tout à fait remarquables :

La S.A.B. exprime le vœu que la Municipalité se réserve l'entière et absolue propriété non seulement des objets qui pourront être découverts dans les fouilles de la « Grande Voie », mais encore de tous autres objets tels que grilles, balcons, frises, rosaces, mascarons, etc. offrant un intérêt historique, artistique ou archéologique. Cette réserve devra être étendue à la totalité de la superficie des immeubles expropriés ainsi qu'aux nombreux éléments de décoration intérieure desdits immeubles : boiseries sculptées, rampes d'escalier, cheminées, ferrures, etc.

La Société archéologique insiste auprès de la Municipalité pour que, préalablement à toutes fouilles et à toutes démolitions, une commission spéciale soit nommée, qui devra être avisée en temps utile pour visiter les lieux et donner son avis ⁵⁶.

Des propositions moins rationnelles sont avancées : ainsi l'idée de déplacer à la manière des ingénieurs américains, d'une seule pièce, ceux de nos monuments archéologiques menacés par les travaux de voirie ⁵⁷...

Les publications

Le Bulletin, qui s'appellera plus tard Revue, est pratiquement la raison d'être de la Société. Sansas, sans doute parce qu'il est journaliste, « publiciste » comme on disait alors, a très bien compris le caractère indispensable de communiquer par écrit, d'enregistrer en quelque sorte comme un constat irréfutable pour ses contemporains et pour la postérité ce qu'on voit, ce qu'on fait et ce qu'on pense à la SAB. Cet instrument de communication, pour « faire connaître », est immédiatement mis en œuvre dès la naissance de la Société : premier numéro en 1874, nous en sommes actuellement au tome XCV.

La parution était alors par fascicules trimestriels. En dépit de crises ponctuelles, les livraisons ne se sont interrompues que momentanément à l'occasion des deux guerres ; parfois elles regroupent plusieurs années en une seule livraison, en raison notamment de la difficulté de réunir à temps les articles, problème majeur qui est toujours d'actualité comme vous le dirait le Comité des publications, mais qu'on a jusqu'à maintenant réussi à surmonter ⁵⁸...

Les débats qui animent les réunions mensuelles, sous une forme imprimée un peu lissée par rapport à l'original manuscrit, les découvertes et nouvelles, les communications qui en sont jugées dignes, les présentations d'objets, le compte-rendu des excursions et des participations aux congrès nationaux et internationaux y figuraient in extenso. Notre histoire s'y inscrit au fur et à mesure.

En 1885 on décide de communiquer systématiquement le rapport des séances aux journaux : encore un moyen de faire connaître et de se faire connaître.

55. 1901, tome XXIII.

56. 1903, tome XXIV, p. 16.

57. 1908, tome XXX, p. 70.

58. Le Bulletin est également l'objet de notre sollicitude ; mais là je suis obligé de constater l'échec complet de mes tentatives pour hâter sa publication. Quel qu'ait été mon désir souvent manifesté auprès des auteurs par des lettres de rappel, un certain nombre ne m'ont pas encore remis les manuscrits nécessaires à son bon fonctionnement. Or, malgré tous les règlements du monde, il est impossible de paraître sans copie, pas plus qu'il n'est souhaitable d'antidater un mémoire ; je suis d'autant plus navré de cette situation que je pensais pouvoir mettre sous presse le Bulletin de 1909 et rattraper ainsi le cours normal. Et le plus curieux, c'est que les auteurs des retards sont précisément ceux qui se plaignaient, il y a quelques mois, des lenteurs de la publication. Je souhaite cependant que cet état ne se prolonge pas plus longtemps, et en ce qui me concerne, armé des pouvoirs particuliers que la société a récemment votés, je m'emploierai à le faire cesser. Nous devons publier régulièrement... Marcel Charrol, secrétaire général, 1910, Tome XXXII, p. 15. En 1913, les planches d'illustration, non parvenues à temps, sont annoncées pour 1914...

Au même moment les problèmes financiers commencent à apparaître et il faut se résoudre à réduire l'édition du bulletin de cinquante exemplaires (mais les temps changent et au contraire en cette année 2006 nous devons augmenter notre tirage de cinquante exemplaires). En 1889 on inaugure les tirés à part pour les auteurs.

On publie également les textes officiels de référence : ainsi la Loi pour la conservation des monuments et objets d'art ayant un intérêt historique ou artistique du 30 mars 1887, qui en particulier entreprend la réglementation des fouilles.

On y joint la liste des monuments classés, qui comprend des mégalithes pour la première fois.

En 1903, c'est l'ordonnance relative à la conservation des monuments diocésains et des objets d'art religieux dans les églises du Cardinal archevêque Lecot.

Dès le début également on se soucie de l'illustration : l'histoire de l'art et l'archéologie sont à juste titre jugées inséparables de ces représentations. Léo Drouyn intervient en ce sens dès les séances préparatoires, recommandant estampages, dessins ou même photographies des inscriptions découvertes, se souciant de trouver un bon, voire le meilleur, atelier de reproduction ⁵⁹. Et la consultation des premiers numéros surprend par la qualité tout à fait remarquable des illustrations et du soin apporté à leur reproduction, dont certaines sur papier particulier : dans le premier tome, dessins, gravures, photographies dont le rôle va devenir de plus en plus important, soit 39 illustrations, dont certaines lithographiées en bichromie, d'après Emilien Piganeau, Charles Braquehay ou Léo Drouyn qui donne de très nombreux dessins, héliographie d'une photographie de l'Hercule du musée d'Aquitaine par Terpereau, qui donne aussi un cliché d'une qualité remarquable d'une inscription latine ⁶⁰. Le second tome persévère : lithographies d'après les relevés en couleurs de peintures religieuses médiévales par Augier et Millet, dessins de Bernède, artistes peintres qui se joignent aux précédents, et l'effort se poursuit.

M. Habasque remarque en 1896 à propos des dessins de maisons, motifs d'architecture, tout cela en démolition aujourd'hui à Saint-Emilion montrés par Piganeau : il serait bien de faire ainsi des reproductions de monuments, maisons, etc. appelés à disparaître ; en entrant dans cette voie, on créerait une collection des plus intéressantes et des plus sérieuses. On pense à constituer des albums de photographies ⁶¹.

Hommage contemporain, Raymond Céleste dresse le bilan de vingt-cinq ans d'activité de la Société, en 1899 et à juste titre le chapitre de l'illustration retient son attention comme la nôtre :

Au vingt-deuxième volume de sa collection, elle a donné environ cinq cent planches et dessins dans le texte, reproduisant plus de mille objets et monuments anciens. Ces reproductions ont été faites au moyen de la gravure, de la lithographie, de

la photographie, de la phototypie, de la zincographie, de l'héliogravure, etc., par MM. Amtmann, Wetterwald, Terpereau, Dujardin, Ch. Chambon, etc. Les dessins sont dus au crayon d'Emilien Piganeau, le plus zélé et le plus dévoué des artistes archéologues, Léo Drouyn, Gervais, Charles Braquehay, Girault, Augier, Millet, Benoist, Bernède, Renaud, Cambonie, Ferdinand Moulinié ⁶², E. Maufras, Tapiou, Charles Robert, H. Thénadey, Fernand Saunier, A. Courau, [le peintre] Paul Quinsac, Ch. Berchon, l'abbé Métivier, Coliati, de Faucon, Lafon, de Verneuilh...

...Les monuments civils, religieux et militaires, les meubles, les armes, les objets anciens de toute nature faits par l'homme depuis les temps préhistoriques...ont fait l'objet de communications et d'études curieuses...

Il n'est pas étonnant que dès 1879 la SAB reçoive une médaille décernée en Sorbonne. D'autres récompenses suivront.

Dès le début également on se soucie d'établir méthodiquement un index de chaque tome ; mais les résultats dépendent du soin, inégal il faut bien le dire, apporté à leur rédaction, si bien qu'en 1903, il est question du besoin d'un index bibliographique général ⁶³ : Nos archives sont des limbes ténébreuses où tombent un à un...des travaux sans doute très intéressants, mais que rien ne signale à nos collègues...

A l'initiative de l'archiviste Auguste Brutails, des tables recensant les communications et la vie de la Société, et en permettant la consultation rapide, publiées en 1906, ont été établies pour la première fois par Ernest Labadie qui couvrent les 25 premiers volumes de 1874 à 1904. C'est un remarquable travail. Suivront les Tables du Cinquantenaire, publiées en 1925 puis celles du Centenaire, publiées en 1981, la dernière livraison, de 1974 à 2000, vient de paraître.

C'est grâce tout à cela que le succès de la revue ne s'est jamais démenti, même si elle a connu des difficultés, l'opiniâtreté héritée de Sansas a fait qu'on n'a pas baissé les bras. Encore aujourd'hui les chercheurs, les responsables de fouilles y trouvent un fonds inépuisable et se réfèrent aux articles anciens pour confronter, corroborer ou infirmer les conclusions anciennes ou soutenir les découvertes nouvelles.

59. Dès la première séance du 2 mai, il recommande « le procédé Gagnebin » pour exécuter les gravures joignant qualité et avantages pécuniaires.

60. Monument consacré à Sirona.

61. 1906, tome XXVIII, p. 16.

62. Il est élève à l'Ecole municipale de dessin de Bordeaux ; en 1878, le Ministère des Beaux-Arts lui achète 25 dessins à la plume exécutés sous la direction de Braquehay, consacrés à une centaine de monuments du musée lapidaire, et les offre à la Société. M. Panajou s'offre à les reproduire par la photo.

63. 1903, tome XXIV, p. 91.

Consécration aujourd'hui : la collection de la Revue de 1874 à 1932 est consultable en ligne sur le site Internet de la Bibliothèque de France.

En plus de la Revue, la SAB a décidé de publications complémentaires :

En 1903, Pierre Paris, professeur à la Faculté des Lettres et Directeur de l'Ecole municipale des Beaux-arts, propose des publications de longue haleine et plus importantes à côté du Bulletin⁶⁴.

La même année le règlement pour les publications de la SAB⁶⁵, toujours en vigueur, entérine le fait que

art. II. La Société peut publier en fascicules, volumes ou albums séparés, des travaux d'archéologie de plus longue haleine.

art. III. [Ce sera] variable selon les ressources de la Société qui doit d'abord assurer le service régulier du Bulletin.

Art. IV. Ne peuvent être publiés que les travaux ayant pour auteur un membre de la Société.

Le Catalogue des monuments figurés de l'époque gallo-romaine au musée des Antiques, texte de Mensignac et photos d'Amtmann, est [alors] en préparation, ce sera la première grande publication demandée par Pierre Paris⁶⁶ ; mais le projet traîne en longueur et n'aboutit malheureusement pas, comme souvent semble-t-il, les projets de Mensignac.

En 1905, la Société a publié en plus du Bulletin Les monuments historiques de la Gironde ; elle a commencé Les Tables générales des 25 premiers volumes.

En 1906, la Société des Antiquaires de France a émis le vœu que l'inventaire indispensable des objets mobiliers artistiques de nos églises soit fait par le soin des sociétés régionales⁶⁷. Jean-Auguste Brutails offre de le faire à la commission des publications. Et en 1907, L'album d'objets d'art existant dans les églises de la Gironde, inventaire méthodique par lui effectué, est publié par la Société⁶⁸.

En 1906, Brutails a déjà fiché cent vingt églises pour le classement⁶⁹. En 1912 Féret publie sous les auspices de la Société son ouvrage Les vieilles églises de la Gironde, résultat de vingt-trois années d'enquête et illustré par Amtmann⁷⁰.

Suivront des ouvrages devenus des classiques, comme L'histoire des faïenceries de Bordeaux au XIXe siècle, de Nicolai, en 1932, jusqu'aux plus récents comme le Bordeaux Baroque, hommage au professeur Paul Roudié, notre ancien président ou encore L'art du fer forgé en pays bordelais qu'il avait appelé de ses vœux et eut juste le temps d'approuver avant de nous quitter... Paul Roudié a eu en effet, on se doit de le noter ici, un rôle considérable dans le renouvellement de nos activités et publications à partir des années 60.

Le contexte de la fondation : les grands travaux et « embellissements » de Bordeaux et de la région

L'intérêt pour l'antique et les fouilles se développe à Bordeaux, nous l'avons vu, sur une longue tradition de découvertes faites à l'occasion de projets de voirie, ou encore de constructions nouvelles entraînant la destruction de bâtiments jugés vétustes qui, une fois mis à bas révèlent presque à chaque fois leur lot de trouvailles : tuiles, fragments de marbre, objets et petite statuaire ou même grande statuaire : ainsi la « Messaline » et autres antiquités romaines exposées dans la cour de l'hôtel de ville à la fin du XVIe ; ou encore l'Hercule magnifique du musée d'Aquitaine dont on a peine à imaginer qu'il fut remonté pièce à pièce par le sculpteur Maggesi après la découverte de ses vingt morceaux en 1832 dans un fossé de canalisation⁷¹.

Donc on sait qu'il y a des éléments qui intéressent les lettrés, ceux qu'on va appeler les antiquaires après Arcisse de Caumont ; on va découvrir qu'il y en a pratiquement partout, et qu'il suffit de creuser à niveau de fondations, et a fortiori plus profondément, pour trouver des traces même là où on n'en attendait pas vraiment, comme tout dernièrement sur le chantier de l'îlot Georges-Bonnac en face de la Poste de Mériadech.

A partir du cadre des remparts antiques supposés, la carte archéologique, petit à petit, d'ajout en correction, avec une lecture constamment renouvelée, enregistre à l'intérieur et à l'extérieur les traces des points de fouille qui s'étendent pour progressivement se rejoindre et dessiner sur plusieurs niveaux ou strates une cartographie presque complète des habitats, îlots, quartiers, monuments tout au long de l'histoire de la ville, que l'on peut faire depuis peu remonter au Ve siècle avant J-C.

Le XIXe siècle a vu une accélération à la fois des destructions et de la conscience des pertes ainsi infligées sans retour à ce que l'on va appeler le « patrimoine » au sens culturel du terme, dans la mesure où on lui accorde une valeur.

64. 1903, tome XXIV.

65. 1903, tome XXIV, p. 15.

66. 1903, Tome XXIV.

67. 1906, tome XXVIII, p. 3.

68. 1907, Tome XXIX, p. 67.

69. 1906, tome XXVIII, p. 15.

70. 1913, tome XXXV, p. LXXI.

71. Vingt morceaux remontés en 1842, rattachés par bandes et vis placées à l'intérieur et complété pour quelques parties du buste par le sculpteur V. Maggesi, statuaire de la Ville ; photographie de Terpereau.

A Bordeaux aucun des grands projets de la première moitié du XIXe siècle ne voit le jour. Mais la prospérité contagieuse du Second Empire va donner un coup d'accélérateur à la modernisation de la ville. Haussmann ne reste préfet de la Gironde que deux ans, de 1851 à 1853⁷² ; mais il semble que son activité, son discours et ses projets y aient été suffisamment forts pour convaincre l'Empereur en visite à Bordeaux en 1852 de le nommer préfet de Paris en 1853, où il aura de quoi déployer son énergie. L'impulsion donnée à Bordeaux va produire ses effets après son départ.

Bordeaux s'étend : entre 1852 et 1867 ce sont les travaux des boulevards extérieurs. En août 1861, le rachat par la Ville du péage du Pont-de-Pierre amène l'intégration du quartier de La Bastide.

A l'intérieur on commence à se préoccuper expressément de la fluidité de la circulation et tout ce qui peut la gêner a toutes les chances de succomber aux coups de pioche des démolisseurs.

Qui imaginerait aujourd'hui que les grandes portes de la Ville dues à Tourny, Portier et Gabriel ont failli disparaître ?

Et pourtant en 1881, le maire consulte la SAB sur l'intérêt de conserver la Porte-Dijéaux qui est une entrave à la circulation et dont on a déjà détruit les guichets en 1862 pour faire deux amplies trottoirs ; il décide, conformément à son avis, de conserver le monument. En 1884 la porte des Capucins a moins de chance et est démolie. En 1898, c'est au tour de la porte d'Aquitaine de faire l'objet d'un projet de destruction partielle pour le prolongement de la rue Duffour-Dubergier⁷³, la Société s'élève contre cette mutilation. En 1903⁷⁴, elle en demande le classement mais les guichets sont bien démolis pour la circulation⁷⁵. Enfin en 1913 l'assemblée de la SAB s'élève énergiquement contre la pétition demandant la suppression de la porte de Bourgogne qui circule alors dans le quartier des Salinières⁷⁶.

Il faut ouvrir de larges voies là où le cœur de la ville ancienne n'offrait qu'un labyrinthe de ruelles tortueuses et de vieilles demeures proclamées insalubres, sans doute partiellement à tort⁷⁷, et les border de riches constructions nouvelles pour attester la prospérité de la ville du négoce. On voit bien le contraste entre la rue Ravez, large rue nouvelle qui ne peut être continuée au delà de la rue du Loup, et la rue du Serpolet ou la rue Arnaud-Miqueu sur lesquelles elle débouche.

C'est l'ouverture de la rue Vital-Carles en 1853 ;
- le dégagement de la cathédrale de son cloître et du mur antique en 1864, comme le montre si bellement la toile de Léo Drouyn des Archives municipales exposée au musée d'Aquitaine ;
- l'ouverture du cours Alsace-Lorraine en 1871, qui tout du long s'appuie sur des éléments fondateurs, à la fois le rempart antique et la vallée du Peugue, et touche plus de cent quatre

vingt maisons dont un grand nombre sont détruites. Là Pierre Sansas passe tout son temps libre, il suit les travaux jour après jour, maison après maison, chantier après chantier, et les consigne dans des articles publiés d'abord dans la presse puis repris par la SAB dans ses premières livraisons⁷⁸, des photos sont faites alors ;

- ou encore la percée du cours Duffour-Dubergier en 1865,

- puis plus tard en 1903 celle du cours Pasteur...

Ce sont deux à trois cents inscriptions et sculptures qui enrichissent ainsi les collections municipales, dans un Musée lapidaire plus tard intégré au musée d'Aquitaine.

Percement de rues, implantation du premier tramway, puis du téléphone⁷⁹, creusement de canalisations et busages, puis la toute récente opération tramway, accompagnée des grands parkings souterrains révélateurs d'états anciens du port, qu'avaient précédé celui de Saint-Christoly, et celui des Grands-Hommes, qui met à jour un habitat très ancien ; implantation de grands magasins comme les Dames de France en 1906, les Nouvelles Galeries découvrant des mosaïques ou encore Parunis, qui révèle en 1987 le lieu de culte de Mithra précédant la consécration du lieu par les Carmes ; ou encore la rénovation actuelle du Grand Hôtel, qui a permis la découverte de la sculpture en pierre d'une tête de Gaulois : tout aménagement d'importance lié à la modernisation a été l'occasion de destructions et de découvertes enrichissant l'histoire de Bordeaux, que la SAB a accompagnées et dont elle a obstinément rendu compte.

Dès 1865, Sansas le républicain appelle à sauvegarder le cloître de Saint-André, les cloîtres ne déparent pas les églises ils les complètent au contraire, et propose d'en poser les arcades en matière de décor sur la façade sud s'il fallait absolument faire place⁸⁰.

72. Il est sous-préfet de Nérac de 1832 à 1840 puis sera un temps en poste à Blaye.

73. 1898, tome XXIII.

74. 1903, tome XXIV, p. 77 et p. 88.

75. 1905, tome XXVII, p. 18, citation du Journal L'architecture à propos de la mutilation de la porte d'Aquitaine : Il n'y a donc pas à Bordeaux d'amis des arts...

76. 1813, tome XXXV, p. XXIII.

77. Cf. l'article d'Alexandre Gady à propos de l'œuvre de Haussmann à Paris célébrée par Françoise Choay, dont il remet en cause radicalement la soi-disant nécessité... (Le Figaro littéraire du 23 novembre 2000).

78. Notes archéologiques sur les fouilles exécutées à Bordeaux de 1863 à 1876, tomes III à IX.

79. Découverte en 1905 de mosaïques antiques par Mensignac, rue Saint-Sernin, tome XXV, p. 3.

80. 1880, tome VII, p. 27-30.

En 1913, soit une cinquantaine d'années plus tard ⁸¹, la question de la reconstitution éventuelle du cloître de l'église Saint-André de Bordeaux, soulevée par Melle de Pierredon et plusieurs autres membres de la Société, est ... examinée minutieusement.

Malheureusement, les débris de ce beau spécimen du style du XIV^e siècle gisent épars en plusieurs endroits : dans le jardin situé autour des sacristies de la Primatiale, autour du contre-fort de Grammont, enfin dans deux propriétés particulières, dont l'une est située dans la commune de Cadaujac, l'autre dans celle de Mérignac.

D'autre part si la plupart des arcatures existent encore, d'autres morceaux, les piliers par exemple ont complètement disparu. Dans ces conditions, il semble difficile de songer à réaliser un tel projet. Incidemment M. de Mensignac rappelle que le musée lapidaire de Bordeaux abrite une partie entièrement reconstruite de ce monument détruit, fort mal à propos, lors de la construction des nouvelles sacristies de la Cathédrale Saint-André. Réjouissons-nous de pouvoir encore en admirer les rares vestiges...

Dès sa première année la Société appelle l'attention de la municipalité sur les découvertes que l'on peut faire en exécutant les travaux nécessités par le square de saint-André. Les découvertes épigraphiques font que la SAB pense très vite à la publication des nombreuses inscriptions recueillies aujourd'hui et naguère, ce que concrétise Camille Jullian en 1890 ⁸².

En 1878, une commission est nommée pour visiter les murs romains qui existent encore au numéro 7 de la rue Guillaume Brochon..., dans ces caves ainsi que dans celles du quartier ils n'ont découvert aucune inscription, mais ils ont vu des pierres sculptées, débris de grands monuments...; en 1880, au 9bis de la rue de Grassi, d'autres fragments de mur romain.

Au hasard de leurs déambulations les archéologues amateurs rendent compte de ce qu'ils voient et évoquent pour nous un Bordeaux disparu. Nous avons également des dessins multiples - en particulier ceux d'Emilien Piganeau présentés en 1885 ⁸³, ou encore ceux des trois albums de Charles Marionneau - qui ont conservé également des traces.

On mentionne l'ancien hôtel de Duras, rue de Grassi, et sa façade du XV^e siècle en démolition en 1879, ou encore deux beaux chapiteaux provenant de l'abbaye de la Sauve et gisant au bord de la route de Langoiran à Créon !

En 1900 on dénonce la mutilation et la transformation de l'hôtel Richelieu, puis son découronnement complet... tout ce qui présente un intérêt historique et archéologique serait transporté chez M. Guestier ⁸⁴, c'est-à-dire à l'hôtel Pierlot,

cours d'Albret. M. Bardié déplore la démolition de la maison Louis XIII sur le cours Victor Hugo et en montre des photographies ⁸⁵.

On s'inquiète de la démolition des remparts avoisinant Sainte-Croix, du côté de l'abattoir ⁸⁶.

Grâce à Pierre Paris, on réédifie en 1906 dans le jardin de l'Ecole des Beaux-Arts la loggia de l'hôtel d'Estrades, rue du Mirail, qui vient d'être détruit, la Société y contribue de 200F ⁸⁷. En 1910 on mentionne la démolition d'un vieil hôtel 10 rue Beaubadat ⁸⁸ où on voit encore une belle rampe d'escalier en fer forgé : nous en conservons la belle photographie, anonyme.

En 1906, nous lisons que ce n'est pas seulement de nos jours que les abords de la cathédrale sont malmenés, il y a alors un nid d'oiseau logé dans le tympan du portail sud de la cathédrale, que les enfants tirent à coup de pierres, cassant les archivoltes ⁸⁹ !

On dénonce une restauration en certains points malencontreuse du n° 18 cours du Chapeau rouge, maison du début du XVII^e, la plus ancienne conservée ⁹⁰.

Et en 1892, lors du grattage des façades prescrites par la Municipalité, on exprime déjà des regrets à cause des sculptures qui peuvent perdre leur délicatesse et l'harmonie des lignes sculpturales ⁹¹.

En 1913, on dénonce la fâcheuse mutilation de l'hôtel XVIII^e 226, rue Sainte-Catherine qui a aujourd'hui complètement disparu pour laisser place à une entrée du lycée Montaigne ⁹².

81. 1913, tome XXXV, p. XXII.

82. Jullian (C.), *Inscriptions romaines de Bordeaux*, 2 vol., Bordeaux, 1887-1890.

83. 1885, tome X, p. VII. En 1896, tome XXI, le Bulletin mentionne aussi les dessins de M. Jaudouin, peintre qui fait depuis plusieurs années des vues des maisons et rues anciennes de Bordeaux avant démolition (exemple : ruines d'une tour en face de la rue des Palanques). Sa veuve fait don d'un verre en cristal gravé par Mira[-]ne, graveur sur cristaux, 3 rue des Trois-Conils.

84. 1900, tome XXIII, p. 105 ; puis 1913, tome XXXV.

85. 1901, tome XXIII, p. 211.

86. 1901, tome XXIII, p. 216.

87. 1906, tome XXVIII, p. 6.

88. 1910, tome XXXII, p. XXI.

89. 1906, tome XXVIII, p. 15 ; p. 84.

90. *Idem*.

91. 1892, tome XVII, p. XLIII.

92. Tome XXXV, p. LXIII.

En 1911, le sociétaire M. Léon présente l'antique cimetière des juifs portugais - il date de 1725 - cours de la Marne, au n° 105, qui est sur le point d'être désaffecté et, acquis par l'Etat, détruit pour y construire un marché ; il offre de le faire visiter, nous en conservons des photos qui remontent peut-être à cette occasion. Heureusement il ne sera que partiellement détruit et est toujours visitable ⁹³.

En 1924, la SAB proteste en vain au sujet de l'aliénation du terrain du péristyle du Majestic, c'est-à-dire de l'ancien hôtel Meyer allées de Tourny : c'est ainsi que nous le connaissons aujourd'hui ⁹⁴.

La Société persiste dans cette veille. Cette année encore, nous sommes intervenus auprès des autorités territoriales en adressant des dossiers documentés sur des édifices sensibles : l'ancien hôtel d'Espagnet, rue du Hâ ; l'ancienne Poste ou séminaire des Ordinands, rue Judaïque ; l'Institution des Sourdes-Muettes ou hôtel Castéja ; le Théâtre français ; le rempart du XIV^e aux Capucins. Et nous avons toujours l'espoir d'être entendus et la persévérance pour y parvenir.

Donc des actions couronnées de succès, des échecs, mais toujours une documentation qui reste.

A l'extérieur de Bordeaux, la SAB s'indigne en 1900 des menaces de démolition qui pèsent, on a peine à le croire aujourd'hui où elle est intégrée à l'aire du musée de Jean Nouvel, sur la tour de Vésone à Périgueux ⁹⁵ ; sur les anciennes fortifications de Cadillac qu'on se propose de faire classer Monument historique ; sur le fortin dit « Le réduit » de Bayonne, etc.

Le sauvetage de la part ancienne de l'hôtel de ville de Libourne - on souhaite en particulier la préservation de sa façade élégante du XV^e - l'occupe pendant presque 20 ans à batailler contre un maire qui raille nos archéologues car il veut reconstruire à neuf s'appuyant sur les éminents architectes Valleton et Labbé qui lui auraient donné des arguments favorables en ce sens, ce qui sera contesté ultérieurement ⁹⁶. Le classement définitif de l'hôtel de ville intervient à la suite de notre action en 1908.

On adresse des félicitations à un certain M. Dumignon pour l'intelligente restauration d'une maison ancienne à Saint-Christophe-des-Bardes ⁹⁷. Mais des regrets sont exprimés pour la disparition de la jolie maison Seguin de La Réole, dont la curieuse façade est dite en partance pour l'Amérique ⁹⁸. Et on fustige le déclassement de l'église de Sainte-Croix du Mont dont les chapiteaux partent dans une collection particulière... Bardié déplore ailleurs le drainage continu vers l'étranger des plus beaux et des plus purs spécimens de l'art français ⁹⁹...

On théorise, à propos d'édifices civils aussi bien que religieux, le comportement à adopter, entre conservation, restauration et restitution hasardeuse. En 1908 Bardié, rendant compte d'une excursion à Pons, dénonce le rétablissement de la couronne de mâchicoulis, de créneaux et d'échauguettes aux angles que le donjon avait autrefois, du moins d'après un dessin de Châtillon... Le rôle de l'architecte doit être de conserver les anciens monuments, de les consolider s'ils menacent ruine, mais non de rétablir approximativement des détails d'architecture qui le plus souvent transforment le caractère réel du monument et font le désespoir des vrais archéologues ¹⁰⁰...

Le Dr Berchon écrit en 1890 : Il faut non seulement veiller à la conservation de nos richesses nationales ou régionales et lutter sans relâche contre le vandalisme destructeur qui nous a privé de tant de monuments utiles pour l'étude de notre histoire, mais encore combattre énergiquement le vandalisme réparateur qui, sous prétexte de restauration scientifique absolue de certains édifices, a poussé le zèle, d'autres ont dit la folie, jusqu'à détruire de fond en comble ces monuments pour les édifier de nouveau, sans souci des irrégularités de restaurations partielles et souvent artistiques, qui étaient autant de témoins précieux rappelant une des phases de l'histoire de l'architecture et fixant par cela même une date ¹⁰¹...

En 1913, Bardié dénonce à nouveau le vandalisme restaurateur : ...Malgré les services inappréciables rendus par les Monuments historiques, les archéologues ont parfois adressé à cette administration de vives critiques ; ils lui ont reproché notamment de reconstruire au lieu d'entretenir, de nous faire des antiquités truquées, au lieu de nous conserver sincèrement les antiquités léguées par nos ancêtres... Aujourd'hui la Commission... n'approuve plus en principe que les devis intéressant la sécurité des édifices : couverture, écoulement des eaux, reprise de contreforts ou de piles.

93. 1911, tome XXXIII, p. XLVI.

94. 1924, tome XLI, p. XXX et XXXII.

95. 1900, tome XXIII, p. 110.

96. 1901, tome XXIII, p. 173 ; 1906, tome XXVIII, p. 89 ; 1907, tome XXIX, p. 7 ; 1908, tome XXX, p. 68.

97. 1907, tome XXIX, p. 4.

98. 1913, tome XXXV, p. XXII.

99. 1913, tome XXXV, p. XLII.

100. 1908, tome XXX, p. 21.

101. 1890, tome XV, p. LXXXIII.

La SAB renchérit en émettant le vœu auprès du ministre que l'on veuille bien aller plus avant dans cette voie et faire porter l'effort du service des Monuments historiques sur la conservation des édifices à l'exclusion de leur reconstruction.

[Elle] émet le vœu que dans les travaux à l'étude, notamment l'hôtel de ville de La Réole et dans les restaurations futures des autres monuments girondins, on s'inspire de ces principes et qu'on s'abstienne, sauf le cas d'absolue nécessité, de toute addition, réfection et adulations quelconques...

Exprime le désir que pour assurer le respect des styles locaux, l'on fasse plus souvent appel aux commissions départementales des Monuments historiques et aux sociétés archéologiques¹⁰²... : on insiste fermement sur la connaissance intime que seule donne la proximité.

La guerre marque les esprits : Suite à la destruction systématique de nos richesses d'art sur le passage des armées allemandes, les savants, le monde entier surtout, a senti la nécessité de protester, écrit Brutails dès 1914¹⁰³. En 1917 M. Léon, de la Société des Ingénieurs civils, réclame que dans les reconstructions prochaines des villes ruinées par la guerre, on tienne compte des types locaux pour ne pas uniformiser désespérément les constructions nouvelles ou multiplier les fantaisies exagérées des architectes¹⁰⁴ : ce sont pourtant les audaces de l'architecte Auguste Perret qui viennent de permettre que Le Havre soit classé au patrimoine de l'Unesco.

Bien loin de l'Aquitaine, la SAB accorde son appui en 1917 à la Société des Amis du Mont Saint-Michel pour le projet adressé au ministre sur la transformation de la digue qui conduit au Mont. On sait en effet que la construction de cette digue a favorisé l'enlèvement de la baie¹⁰⁵...certains sujets restent un souci permanent et gardent toute leur actualité.

Le patrimoine religieux au risque des actions du Cardinal Donnet et de ses épigones

L'église catholique en plein effort de reconquête de sa clientèle de fidèles souhaite des édifices modernes, grands, solides qui expriment sa présence forte dans le paysage urbain ou rural. On détruit beaucoup en ces temps de modernisation rapide ; une promenade de la SAB en 1895 qui devait l'amener à visiter une chapelle campagnarde ne trouve plus l'objet de sa visite qui a succombé selon l'expression classique à la pioche des démolisseurs :

Lors d'une excursion à Rauzan, après avoir traversé Cabara, nous nous trouvions en haut d'une côte où nous avions ce désagrément de ne plus trouver la moindre trace de l'an-

cienne église romane à laquelle une église neuve a succédé, mais sur un autre emplacement, car la population s'est donné rendez-vous sur le bord de la rivière où s'est développé un gros bourg. Nous n'avions qu'à constater une fois de plus la disparition progressive de ces vieilles églises dont notre contrée était peuplée il y a quelques cinquante ans encore. C'est pourquoi on ne saurait assez se hâter de relever un peu partout ce qui subsiste de notre art national, de figurer tout ce qui peut nous donner un document, car nous savons bien que le peuple des campagnes et ses pasteurs n'aiment plus les vieilles églises. Ne voyons-nous pas, toujours pour cet amour inconsidéré du neuf, de vénérables prêtres poursuivre pendant toute leur vie la réalisation de ce vœu, cher entre tous, qui est de voir s'élever une réduction de basilique ou de cathédrale ? Chacun y trouve son compte : l'ouvrier qui déclare que tout va quand va la bâtisse et le prêtre persuadé qu'il a donné à son Dieu une demeure plus digne de lui, et les édiles dont le nom figure sur la plaque commémorative, et l'architecte qui a élevé un clocher de plus !¹⁰⁶.

A Bordeaux même la Société veille mais cela ne suffit pas toujours :

En 1879, on souhaite la conservation intacte de l'église Saint-Pierre, ou au moins une restauration simple ; on mentionne sa charpente flamande. Cela ne suffira pas à empêcher une de ces restaurations contre lesquelles lutte la Société. Camille de Mensignac en profite pour faire des fouilles en 1880.

A ce propos on trouve à plusieurs reprises, exprimée l'idée que le vandalisme qui détruit n'est pas un pire fléau que le vandalisme qui restaure, idée déjà émise dans les rapports de la Commission des Monuments historiques.

En 1898, M. Habasque, qui est aussi président de la Société des Archives historiques de la Gironde, signale à regret la transformation bien inutile que l'on fait subir à l'église Sainte-Eulalie ; il serait bon que la Société protestât contre cette manie qui sévit actuellement de tout refaire, tout détruire, pour remplacer par des travaux ou des œuvres d'un goût douteux ces restes du Vieux Bordeaux. Le fait que la façade de l'église ait été déclassée est jugé regrettable, mais les transformations se sont néanmoins poursuivies¹⁰⁷.

102. 1913, tome XXXV, p. XXX.

103. 1914, tome XXXVI, p. LVIII.

104. 1917, tome XXXVII, p. XLII.

105. 1917, tome XXXVII, p. LIII.

106. A. Nicolaï et E. Féret, 1895, vol. XX, p. 22.

107. 1898, tome XXIII, pp. XXVIII, 105.

En 1904 on dénonce l'état fâcheux de Saint-Rémi où un locataire a installé une écurie¹⁰⁸, la démolition de Saint-Christoly¹⁰⁹ ; celle de l'église Sainte-Colombe est finie en 1922.

En 1896, Daleau a constaté qu'on a démoli la majeure partie de la petite église de Blaye, les pierres n'ont été sauvées que grâce à l'architecte M. Nadeau¹¹⁰.

En 1898 il explique comment il a vu en vente chez un marchand des sculptures sur bois provenant de l'église Saint-Paul de Blaye ; elles ont été vendues par la Fabrique sous prétexte que ces sculptures anciennes ne conviennent pas à une église de style...moderne que l'on va édifier¹¹¹. [II] souhaiterait un arrêté ministériel interdisant aux fabriques de vendre les objets d'art ancien.

En 1898, M. Habasque a constaté, surtout en Bretagne, l'échange d'objets modernes contre des anciens, faits par des marchands d'antiquités avec de gros bénéfices.

Une proposition de M. Fourché est adoptée à l'unanimité :

La SAB considérant que plusieurs églises et chapelles du diocèse possèdent des objets d'une réelle valeur artistique, archéologique ou historique ; que ces objets peuvent être détruits, délaissés ou vendus par des Fabriques ou des curés qui en ignorent le mérite, émet le vœu que S. E. le cardinal-archevêque de Bordeaux, à l'exemple de plusieurs évêques français, crée une commission diocésaine composée d'archéologues, d'artistes et de lettrés, sans l'avis de laquelle aucune modification, vente ou échange de mobilier religieux ne pourra être effectuée. Cette Commission fera dresser un inventaire du mobilier précieux de chaque église¹¹².

En 1903, la SAB a obtenu du cardinal archevêque un commencement d'organisation de la Commission diocésaine pour arrêter la perte, la dégradation, la disparition totale ou partielle des meubles, objets, restes anciens que le culte ne peut plus utiliser¹¹³, puis une ordonnance de Mgr Lecot, cardinal archevêque de Bordeaux, est publiée relative à la conservation des monuments diocésains et des objets d'art religieux dans les églises¹¹⁴.

En 1904, Brutails est chargé par le musée des Beaux-Arts de dresser une liste des objets mobiliers des églises de Gironde dont la valeur mérite d'être signalée à la Commission des Monuments historiques. Sur une trentaine, trois ont déjà disparu (dont un coffre bahut et le claustral de Saint-Georges de Montagne) ; Brutails va dresser lui-même la liste et demander aux autorités religieuses d'en assurer la conservation et l'entretien¹¹⁵.

En 1906, Brutails, analysant le livre de M. Fleury sur les portails images du XIIe siècle, écrit à propos de l'architecte Abadie et de sa restauration de Sainte-Croix : il est vrai que dans l'œuvre néfaste qui est la sienne, deux erreurs de plus ne comptent pas...Il aurait souhaité qu'il se réfère au dessin de Drouyn et à l'étude de Durand sur les travaux de 1842-1843¹¹⁶.

En 1906 toujours, Brutails publie les Notes adressées aux Monuments historiques sur les églises de la Gironde, pour le classement complémentaire des édifices religieux consécutif à la loi de séparation de 1905, valeur historique ou artistique¹¹⁷.

En 1907, à propos des édifices religieux du Réolais, Ph. Queyron écrit : Au vandalisme destructeur s'est ajouté le vandalisme restaurateur, celui-ci pire que le premier, car l'émeute a au moins l'avantage de ne rien restaurer...Partout dans le Réolais, la manie des nouveautés sévit avec fureur. Nos églises, patrimoine artistique du pays tout entier, sont livrées au bon plaisir des prêtres, des maires, des marguilliers bien intentionnés, car en général ils croient bien faire, pensant qu'ils embellissent leurs églises en agissant ainsi, mais manquent absolument de goût et de connaissances¹¹⁸.

A la suite, la Société exprime le souhait qu'un inventaire méthodique des richesses artistiques de nos départements - églises et monuments - soit dressé et demande à Brutails, l'archiviste du département, de dresser cet inventaire pour la Gironde et l'édite à ses frais (en 1907)¹¹⁹.

108. 1904, tome XXV, p. 3.

109. 1904, tome XXV, p. 7.

110. 1896, Tome XXI, p. XXVI.

111. 1898, tome XXIII, p. XLV.

112. 1898, tome XXIII, p. 109.

113. 1903, tome XXIV, p. 91.

114. 1903, tome, XXIV, p. 86.

115. 1904, tome XXV, p. 5.

116. 1906, tome XXVIII, p. 140. Bel exemple de continuité dans nos sujets d'étude : l'une de nos communications de l'an, celle de Laetitia Barragué, nous a parlé de la restauration de la façade sud et construction des sacristies de l'église Sainte-Croix de Bordeaux à la fin du XIXe siècle, et celle de Florent Mianne, de Terpereau, les architectes restaurateurs et les photographes, illustrant justement Sainte-Croix.

117. 1906, tome XXVIII, p. 101-129.

118. 1907, tome XXIX, p. 30.

119. 1907, tome XXIX, p. 33.

En 1908, Nicolaï fait un rapport sur la législation des Monuments et Documents historiques à l'étranger qui montre qu'aucune loi en France ne protège les richesses archéologiques non classées ¹²⁰.

En 1913, Bardié souhaite que soient enray[és] les redoutables effets de cette sorte de vandalisme légal dont la résultante navrante est un drainage continu vers l'étranger des plus beaux et des plus purs spécimens de l'art français, comme les chapiteaux du cloître de Prades, chefs d'œuvre arrachés presque miraculeusement des griffes du mercantilisme international : ce commerce qui permet en fait à un musée comme Cloisters à New York de constituer ses collections, où l'on trouve entre autres des éléments d'une chapelle de Langon, dont un chapiteau offrant une représentation rare dite d'Alienor d'Aquitaine, qui seraient sans doute perdus autrement. Il déplore que le déclassement de l'église de Sainte-Croix du Mont entraîne le départ des chapiteaux vers une collection particulière ¹²¹.

En 1917, M. Fourché lit un travail sur l'archéologie et certaines productions de l'art religieux contemporain. C'est au mauvais goût, qui trop souvent préside à l'ordonnance et à la décoration de nos églises que M. Fourché tient à dire son fait. Et c'est justice car il est profondément regrettable de voir de vénérables statues, productions savantes ou naïves des siècles écoulés, remplacées par des moulages faits à la douzaine sans caractères artistiques, colorés de teintes criardes, de dorures trop crues, sans charmes, grâces, ni inspirations. C'est aussi le bariolage hurlant de certaines chapelles, quand ce ne sont pas les essais malencontreux d'un peintre polychromiste qui pense que ces productions piteuses sont d'un effet plus plaisant que le badigeon uniforme ou la simple patine du temps.

Comme conclusion, M. Fourché demande que MM. les Curés veuillent bien se laisser guider par des compétences lorsqu'une réparation ou adjonction de statuaire sera décidée dans leur église. Cela serait la raison même mais ¹²²...

La guerre et le nationalisme exacerbé qui l'accompagne entraînent une curieuse dispute sémantique, qu'on pourrait appeler « des effets de la guerre sur l'archéologie ».

En 1917, M. Fourché écrit une Note protestant contre l'abus du mot gothique à propos des constructions ogivales nées en France au XII^e siècle, et dont l'emploi s'est répandu et généralisé durant les XIII^e, XIV^e et XV^e siècles. Or à cette époque les Goths n'existaient plus depuis de longs siècles. D'autre part, ces peuples ayant été par excellence des démolisseurs et non des bâtisseurs, il semble invraisemblable qu'on continue à accoler leur nom aux monuments admirables qu'ils auraient eu plaisir à détruire s'ils avaient existé à leur époque.

Il faut remarquer en outre qu'il y a cent ans à peine que le mot Gothique a pris le sens que nous estimons abusif, c'est l'époque romantique qui a contribué à sa diffusion.

Quel mot faut-il employer pour désigner le style auquel nous devons tant de merveilles ? On a préconisé le mot ogival..., parce que l'ogive en est un des éléments prédominants. M. Fourché propose en terminant de demander à la Société Française d'Archéologie, la mieux qualifiée pour cela, de trouver le mot exact à substituer au vocable « gothique » erroné et faire à cet effet la campagne de presse et la publicité nécessaire...

M. le Dr Boudreau dont on n'a pas oublié la communication sur l'origine du style dit gothique, dit que depuis bien longtemps l'attribution aux Goths d'un art bien national avait soulevé des protestations ¹²³.

Ce combat là, qui n'était d'ailleurs pas isolé, resta sans effet.

L'activité d'enquête : Le répertoire archéologique de la Gironde, en 1879

En 1879, au moment où la ville, consacrant [son] souvenir, donne le nom de Sansas à une rue voisine du Colisée, la SAB lance une grande enquête, un grand recensement pour établir un Répertoire archéologique du Département de la Gironde, destiné à faire partie du Répertoire archéologique de la France, publié par ordre du Ministère de l'Instruction publique, sous la direction du C.T.H.S. ¹²⁴.

On reprend ainsi la démarche entreprise par la commission des Monuments Historiques dans les années 1840 avec la participation de Léo Drouyn, et on l'affine à la lumière des progrès de la connaissance.

Une commission ad hoc dite « du répertoire » a été nommée qui comprend Ch. Braquehay, président, Edouard Féret, secrétaire, François Daleau, J.B. Gassies, Camille de Mensignac et Emilien Piganeau.

Une lettre s'adresse à aux futurs correspondants, jouant sur les connaissances de proximité qu'ils peuvent avoir ou réunir sur leur propre commune et les environs, les renseignements

120. 1908, tome XXX, p. 7.

121. 1913, tome XXXV, p. XLII et p. LXIII.

122. 1917, tome XXXVI, p. LXV.

123. 1917, tome XXXVII, p. XXXI.

124. 1879, tome VI, p. 159-170.

aits de visu, mais les encadrant très rigoureusement dans un questionnaire qui ne laisse pas de place aux improvisations lyriques, en leur fournissant des modèles grâce aux ébauches déjà rédigées et une commune type, indiquant la méthode employée et les développements qui seront donnés pour chaque commune du département.

Quatre époques sont envisagées : préhistorique, romaine, moyen-âge (subdivisée en monuments religieux, militaires, civils), Renaissance et moderne. Les datations apparaissent comme le point faible car la classification est entachée d'ignorances certes pardonnables, mais aussi de jugements esthétiques bien contestables.

À l'intérieur de chaque époque, on définit les objets archéologiques, petits ou monumentaux, archives, on offre l'éventail des appellations générales ou locales connues, et on demande en retour les éléments de localisme ; on identifie les matériaux possibles, les appareils ; on demande la localisation précise ; on s'enquiert des légendes, croyances, superstitions, contes de fées...s'y rapportant, etc. L'ethnographie vient compléter l'archéologie. Des estampages des inscriptions sont souhaités, la technique préférée est décrite. On souhaite que des dessins complètent les descriptions.

Pour compléter le questionnaire, la Commission pourra demander de nouveaux éclaircissements : les dimensions, les dates connues, les inscriptions, etc., devront être relevés avec grand soin ; les plans en croquis et cotés, les silhouettes de petits objets, les reproductions quelconques par le dessin peuvent être du plus grand intérêt...

C'est une démarche qui préfigure exactement et trouve son aboutissement dans la mise en œuvre des Commissions régionales d'Inventaire installées par André Malraux en 1970 et qui, ayant accompli leur mission, sont maintenant intégrées aux DRAC.

En 1897, Emilien Piganeau lance un *Essai de répertoire archéologique du département de la Gironde* ¹²⁵.

En 1897 encore Brutails propose l'*inventaire des églises romanes du département, ayant depuis longtemps amassé beaucoup de notes et fait quantité de dessins* ¹²⁶.

Camille Jullian propose l'inventaire des Monuments sculptés de l'époque gallo-romaine découverts dans le département de la Gironde. Mais l'état des finances ne le permet pas. Féret continue sa statistique archéologique, Piganeau son répertoire.

Il est frappant de constater combien l'objet d'étude, qui était somme toute plutôt littéraire, dans une démarche qui se confirme est analysé selon des principes scientifiques empruntés aux sciences normatives, avec création d'un vocabulaire, d'un

répertoire, de classifications : les sociétés archéologiques emboîteraient-elles le pas des sociétés scientifiques comme la plus ancienne Linéenne ?

Il n'est pas étonnant que bien des adhérents de celle-ci ou de celle d'Anthropologie aient également eu plaisir à rejoindre ceux de la SAB à une époque où la spécialisation précoce n'était pas encore de mise comme aujourd'hui.

Les activités de fouilles archéologiques

La SAB a autrefois quand cela était encore possible fait procéder à des fouilles : ainsi en 1903, Brutails obtient 100F de subvention pour aller fouiller à Casseuil ¹²⁷.

Entre 1903 et 1905 le comte de Sarrau obtient lui aussi une subvention pour des fouilles à Andernos ¹²⁸. Mais ensuite la société s'inquiète fortement du bon usage de son argent car elle n'a aucun retour en dépit de demandes réitérées pendant plusieurs années et n'obtiendra pas vraiment satisfaction.

En 1905, la Société veut contribuer de ses deniers aux fouilles que M. Brutails a dessein de pratiquer dans la crypte de Saint-Seurin, laquelle est encore bien mystérieuse et soulève des problèmes qui sont restés jusqu'ici sans solution ¹²⁹...

La SAB s'intéresse surtout aux fouilles en général et en l'absence de réglementation, surveillance et s'inquiète des résultats et du produit des fouilles.

En 1903, dans le bilan des travaux des fouilles pour l'établissement du cours Pasteur ¹³⁰, on découvre une nécropole gallo-romaine. La SAB a signalé à la Municipalité l'imprévoyance qui a causé la perte d'objets très curieux... Il faudra éviter la même chose pour la future voie.

En 1904, lors de la démolition de Saint-Christoly, Piganeau signale qu'en offrant des cigarettes aux ouvriers, au moment du déjeuner il est possible d'avoir accès aux travaux !

Les compte-rendus manuscrits des réunions de la SAB mentionnent d'ailleurs que Brutails n'hésite pas à prendre lui-même la pioche des mains des ouvriers au moment de la découverte d'éléments antiques à l'occasion des travaux dans Bordeaux ¹³¹.

125. 1897, tome XXII, p. 1.

126. 1897, tome XXII, p. XXIX.

127. 1903, tome XXIV, p. 2.

128. 1905, tome XXVII, p. 4.

129. 1905, tome XXVII, p. 136.

130. 1903, tome XXIV, p. 90.

131. Aimablement signalé par Pierre Régaldo.

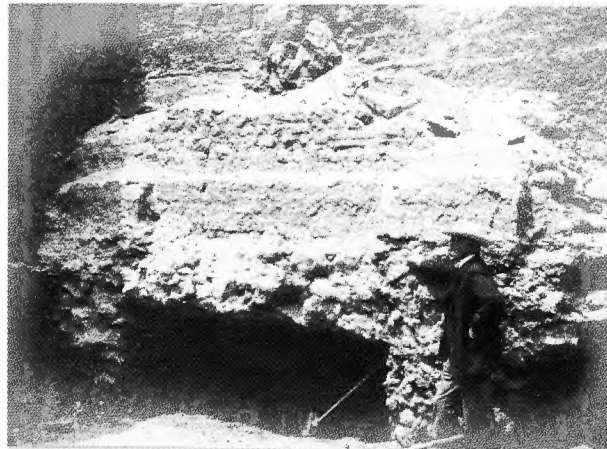


Fig. 5. - Fouilles rue Porte-Dijeaux en 1906.
Ph. Ed. Bardié, SAB, Dépôt Musée d'Aquitaine. Cl. DEC.

En 1906, lors des fouilles à l'occasion de la construction des Dames de France, il est noté que M. Pinçon, l'entrepreneur, a l'obligeance de faciliter les recherches de nos confrères collectionneurs : c'est l'origine des pièces de collection offertes à la Société¹³².

En 1908, Rambié et Fourché demandent que la Société veuille bien s'occuper des destructions et détournements d'objets commis au cours des fouilles qui sont journellement faites à Bordeaux. Il a étudié divers modes et celui qui lui paraît le plus pratique est la création d'un diplôme spécial qui serait décerné à tout individu ayant contribué au sauvetage et à la conservation de ces objets ; la SAB dépose un vœu en ce sens¹³³.

M. Nicolai ne pense pas que le diplôme soit un moyen absolument efficace, la moindre rétribution aurait plus d'effet ; d'autre part, il est important de rappeler que tout ce que les ouvriers trouvent sur le terrain d'autrui appartient au propriétaire ; en ce qui concerne la Ville, des arrêtés réservent formellement tout ce qui peut être trouvé sur le terrain communal. Il semble donc très délicat pour la Société de paraître intervenir en pareille occurrence. Néanmoins il est des personnes à qui, pour leurs travaux, leurs découvertes ou les soins intelligents apportés à la conservation des objets trouvés, le diplôme préconisé pourrait être décerné et qui certainement y seraient très sensibles. C'est dans cet esprit que la proposition est susceptible de donner de bons résultats.

En 1909, Bardié s'inquiète des fouilles non surveillées : ouvriers, entrepreneurs, architectes et amateurs se sont attribués ce qui leur plaisait soit pour en tirer profit, soit pour enrichir leurs collections...toutes les fouilles devraient être surveillées et les objets recueillis pour le plus grand profit de l'archéologie et de l'histoire locale¹³⁴.

En 1910, une communication de M. Ricaud à propos des découvertes archéologiques faites à l'occasion de la démolition en 1873 d'une maison à façade de poutres entrecroisées rue du Loup¹³⁵ mentionne le mur romain, ainsi que beaucoup d'éléments sculptés : presque tout a été vendu faute de trouver place pour les abriter, à l'exception de deux pièces offertes par M. Ricaud au musée.

Or les archéologues sont pris dans de fâcheux dilemmes et cela se traduit par une certaine incohérence de leurs vœux successifs.

En 1911, dans *La question des fouilles archéologiques et paléontologiques*, on peut lire le Projet de loi du 23 octobre 1910 pour éviter la main-mise des étrangers sur les richesses d'archéologie de la France¹³⁶ : Les sociétés compétentes s'aperçurent bien vite que son résultat ne tendrait rien moins qu'à empêcher toute recherche des travailleurs isolés et érigerait en pouvoir d'Etat le droit d'études et de fouilles.

- S'en suit le Vœu du 13 janvier 1911, communiqué à tous les adhérents¹³⁷ :

Considérant que la législation actuelle est déjà suffisamment armée pour assurer la conservation des objets archéologiques présentant un intérêt capital pour notre pays :

Considérant que les plus belles découvertes et les collections les plus importantes de nos musées ont été faites par de modestes savants n'ayant, pour la plupart, aucune mission officielle ;

Considérant qu'il serait extrêmement dangereux de porter atteinte à l'élan de ces fouilleurs libres qui, tous les jours, enrichissent par des dons généraux nos collections nationales ; Considérant toutefois que si l'on tient à donner satisfaction à certaines réclamations qui se sont produites sur des faits récents, extrêmement regrettables d'ailleurs, il suffirait de compléter l'article 14 de la Loi du 30 mars 1887, par les adjonctions suivantes :

Art. 1 - Aucun objet présentant un intérêt national archéologique ou paléontologique ne pourra franchir les frontières françaises sans autorisation spéciale du ministre compétent.

Art. 2 - En cas de vente d'objets intéressant l'archéologie et la Paléontologie, l'Etat pourra exercer un droit de préemption, et ces objets devront être déposés dans les musées régionaux.

Art. 3 - Tout étranger désirant faire des fouilles sur le territoire français, à titre personnel ou associé, devra solliciter l'autorisation ministérielle.

132. 1904, tome XXV, p. 145.

133. 1908, tome XXX, p. 64.

134. 1909, tome XXXI, p. 93.

135. 1910, tome XXXII, p. XLII : 8 rue du Loup et 65 cours Alsace-Lorraine.

136. 1911, tome XXXIII, p. 135. Il s'agit de l'affaire Hauser, voir plus loin.

137. 1911, tome XXXIII, p. 146.

En 1912, un autre Vœu émis par le Congrès archéologique est transmis par Bardié, demandant aux pouvoirs publics de vouloir bien, en présence des résistances de certains propriétaires qui s'opposent absolument à laisser visiter des dolmens se trouvant sur leurs terres, prendre certaines mesures susceptibles de concilier le respect des droits de la propriété privée et le besoin qu'ont les sociétés ou groupements scientifiques d'étudier de près ces intéressants monuments¹³⁸. Ils ne sont pourtant pas contre la propriété privée !

La question sera réglée en gros par la loi du 27 septembre 1941 validée, les fouilles archéologiques sont désormais soumises au contrôle de l'État : Nul ne peut effectuer sur un terrain lui appartenant ou appartenant à autrui des fouilles ou des sondages (...) sans en avoir au préalable obtenu l'autorisation.

La découverte de la préhistoire et la naissance de l'anthropologie

La date de la naissance de notre Société lie intimement son histoire et celle de la découverte de la Préhistoire, dans une aventure dont on a peine aujourd'hui à imaginer l'audace, et ce grâce tout particulièrement à l'un des membres fondateurs, François Daleau¹³⁹.

Si on laisse de côté les avant-courriers, dont les pionniers locaux, car il y en eut¹⁴⁰, il apparaît que la seconde moitié du XIXe siècle « invente » l'art rupestre paléolithique et constitue pour étudier l'époque, les hommes et leurs traits particuliers une discipline neuve ; jumelée à l'ethnographie un peu plus ancienne, elle va mener à la connaissance de l'homme préhistorique. L'apparition du terme « préhistoire » est recensée dans les années 1870.

Si notre Société s'est d'abord consacrée à ce qui avait été dominant jusqu'alors, c'est-à-dire comme nous l'avons vu à l'archéologie gallo-romaine et l'épigraphie, elle s'est ouverte très vite et de manière remarquable au champ neuf de l'archéologie préhistorique. Se trouvant dans une région privilégiée par la richesse des données, ses membres et leurs correspondants éminents en ont accompagné les premiers pas de manière active et rigoureuse¹⁴¹.

Car l'invention de la préhistoire a d'abord été le fait d'amateurs éclairés et passionnés, dont les découvertes n'ont été confirmées qu'a posteriori par les autorités académiques.

Entre les années 1860 et 1910, parallèlement aux trouvailles de sépultures, d'ossements ou de matériel lithique, eurent lieu une quinzaine de découvertes de grottes ornées, parmi les plus remarquables, des Eyzies au Tuc d'Audoubert en passant par Altamira, Font de Gaume et Les Combarelles, en une cascade

impressionnante quoique loin d'être finie. Elles se heurtaient pourtant encore au scepticisme : l'abbé Breuil, tôt impliqué au tournant du siècle, a pu écrire qu'alors l'unique grotte girondine de Pair-non-Pair découverte par Daleau, ornée de gravures associées à une industrie de la pierre et de l'os permettant une datation, était la seule grotte ornée, bien modeste, qui rencontrât quelque crédit¹⁴².

Dans cette période où le savoir n'est pas encore établi, François Daleau l'autodidacte avance pas à pas. La Revue de la Société consigne régulièrement ses découvertes : dès 1870 une station préhistorique à Gauriac où il a ramassé des débris de haches polies, des silex, des flèches¹⁴³ ; en 1874, la Grotte des Fées à Marcamps, de l'âge du renne¹⁴⁴ ; le 16 avril 1878, un abri sous roche au lieu de Marmisson¹⁴⁵ ; le 18 août 1878, un atelier de plein-air où il recueille environ 350 silex, percuteurs, nuclei, grattoirs au lieu dit La Bertonne¹⁴⁶.

En 1880 alors qu'il continue à repérer des gisements, la Revue se fait l'écho des découvertes de Brassempouy. Et dans le même temps à Bordeaux on trouve des silex et des os rue Rohan, des cailloux roulés, des grattoirs, des haches au Marché des Grands Hommes.

C'est en 1896 que F. Daleau prononce une communication sur *Les gravures sur rocher de la caverne de Pair-non-Pair*¹⁴⁷, sa grande découverte de 1881 où il a depuis travaillé sans arrêt et écrit beaucoup dans ses précieux carnets, à défaut de publier.

138. 1912, tome XXXIV, p. XLVI.

139. Voir également la préface de l'ouvrage consacré à la « La grotte de Pair-non-Pair », sous la direction de Michel Lenoir, Société Archéologique de Bordeaux, 2006.

140. Comme en témoigne la communication de M. Berchon sur les recherches d'académiciens en 1806, 1827, 1828, 1829 et 1834 sur des sujets de préhistoire à une époque où le mot n'existait pas encore, SAB, 1889, tome XIV, p. LVI ; Jouannet (1765-1845), instituteur en Dordogne puis bibliothécaire à Bordeaux entreprit dès 1810 des fouilles sur de nombreux gisements encore étudiés aujourd'hui : Pech-de-l'Aze, Combe-Grenal ou Badegoule.

141. Daleau cite en 1912 P. Sansas lui-même, mais aussi ses collègues les Dr. Azam, Berchon, Lalanne, MM. Brochon, Gassies, Harlé, de Chasteigner, de Gourgues, Des Moulins qui sont également paléontologues.

142. Abbé H. Breuil, *Quatre cent siècles d'art pariétal, Les cavernes ornées de l'âge du renne*, 1952, rééd. éditions Max Fourny, 1974 ; p.15.

143. Comme il le rappelle en 1878, tome V p. V.

144. 1874, tome I, pp. 109-119.

145. Commune de Gauriac ; 1878, tome V.

146. Commune de Peujard, dans le canton de Saint-André de Cubzac.

147. 1896, tome XXI, p. 235.



Fig. 6. - François Daleau dans son musée, 1911.
Cl. P. Bardou.

La même année il dépose une étude sur *La caverne quaternaire de Boucaud*, etc.

Grâce à la richesse de notre région en sites où abondent les traces concrètes de la présence et de l'humanité de l'homme préhistorique, aux découvertes de Daleau et en particulier celle de la grotte de Pair-non-Pair, notre Société est très vite un centre de développement de l'étude de la Préhistoire : en 1896 Gabriel de Mortillet, directeur du nouveau musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye et Emile Cartailhac, le premier à enseigner l'archéologie préhistorique à Toulouse en 1882, deviennent membres honoraires de la SAB¹⁴⁸.

La même année la visite de la SAB à Bourg du musée préhistorique de F. Daleau est vraiment une source inépuisable d'observation pour les archéologues : l'âge de la pierre taillée, l'âge de la pierre polie, celui du bronze, etc. y figurent en séries extrêmement complètes, nous montrant l'homme primitif parti pour la conquête de la civilisation¹⁴⁹...

En 1897, F. Daleau incite avec succès la SAB à émettre le vœu que la grotte de Pair-non-Pair, portant sur ses parois des dessins très intéressants gravés par les hommes de la période paléolithique, ...monument unique dans son genre, soit achetée par l'Etat pour la préserver d'une destruction certaine : c'est fait le 14 décembre 1900¹⁵⁰.

F. Daleau mène également une recherche nouvelle en anthropologie, sur les traditions, croyances et superstitions de la Gironde, ...médailles, prières, et remèdes populaires de la Gironde, dictons et proverbes, devinettes et facéties ; berceuses, rondes, et chansons du pays, ordre de recherche très en faveur en ce moment...dans tout le monde savant (1889).

148. 1896, tome XXI, p. XXVIII.

149. 1896, tome XXI, p. LXI.

150. 1900, tome XXIII, p. 165.



Fig. 7. - François Daleau devant le musée de l'Abbaye avec P. Courteault à gauche et Ducaunnès-Duval à droite. Cl. P. Bardou.

En 1903, la SAB avec F. Daleau et son invité le Dr Capitan, qui vient de découvrir Font-de-Gaume et les Combarelles, visite Pair-non-Pair et entend l'exposé de l'étude des gravures de la paroi et de la méthode scientifique de Daleau. La même année le Dr. Capitan prononce pour la SAB deux conférences sur la méthode ethnographique¹⁵¹.

En 1907, F. Daleau lit une communication sur « les grottes à gravures connues » dont il donne la nomenclature. Il signale que M. Cartailhac vient d'être chargé du cours d'archéologie préhistorique créé par l'université de Toulouse¹⁵².

En 1909, le Dr. Lalanne donne communication du résultat des deux années de fouilles de l'abri sous roche de Laussel et on peut mesurer les progrès scientifiques de la recherche¹⁵³ : ces fouilles qui ont une très grande importance car elles ont été faites d'une façon méthodique et scientifique, ont mis à jour toute la succession des civilisations qui ont évolué pendant les temps pléistocènes et fait très intéressant, les assises qui représentent chacune de ces civilisations sont parfois distinctes les unes des autres et séparées par des couches stériles, de telle sorte qu'elles ne sauraient être confondues. Cela a permis au Dr. Lalanne de trancher d'une façon définitive la question aurignacienne. Antérieurement à l'époque solutréenne et entre cette dernière et l'époque moustérienne se place l'époque d'Aurignac – qui elle-même se subdivise à son tour – pendant laquelle à l'outillage en pierre vient s'ajouter un outillage

en os. Ce dernier fait avait pendant longtemps amené une confusion en faisant rattacher l'industrie aurignacienne à l'industrie magdalénienne, dont elle est cependant fort éloignée.

En 1911, le même Dr. Lalanne prononce une allocution sur l'enrichissement des études préhistoriques et conclut que Neandertal n'a rien à voir avec ce qui lui a succédé¹⁵⁴.

En 1915 l'abbé Breuil prononce une conférence sur *Les grottes et rochers à peinture d'Espagne*¹⁵⁵.

Certes tout n'est pas aussi résolument « moderne », certains textes reflètent des conceptions qui nous paraissent bien dépassées ; ainsi la comparaison de Cartailhac des hommes préhistoriques avec les peuplades actuelles arriérées¹⁵⁶ !

Et on peut encore lire dans un article des années 50 cette phrase qui prête à rire : *Les habitants [de Saint-Quentin de Baron] ont le type périgourdin, et il n'est pas rare de trouver chez eux, comme en Dordogne, des traits rappelant l'antique race des Cro-magnon*¹⁵⁷ !

La constitution en science de l'anthropologie arrive dans un contexte politique où le conflit des deux France, entre minorités cléricales et anticléricales, a dressé une ligne de partage entre les préhistoriens. Certains, catholiques militants ou matérialistes libres penseurs, souhaitent importer cette rivalité sur le terrain de leurs recherches alors que d'autres, partisans d'une science neutre souvent qualifiée de « pure » ou de « positive », souhaitent au contraire l'en préserver. Le contexte de laïcisation pèse en faveur de ces derniers qui comptent notamment parmi eux Émile Cartailhac et Marcellin Boule, tous deux en charge de la préhistoire dans la revue *L'Anthropologie* créée en 1890. Ils jugent que la préhistoire pour conquérir sa légitimité doit se conformer aux normes de neutralité laïque. Ils refusent donc toute légitimité aux discours politiques et apologétiques de leurs collègues. La pédagogie qu'ils mettent en œuvre prend pour modèle celle que les républicains opportunistes ont développée pour faire valoir l'idée modérée d'une laïcisation progressive, nettement plus indulgente vis-à-vis des catholiques que vis-à-vis des radicaux¹⁵⁸.

151. 1903, tome XXIV, p. 94.

152. 1907, tome XXIX, p. 4.

153. 1909, tome XXXI, p. 92.

154. 1911, tome XXXIII, p. XX. Le questionnement sur Neandertal occupe toujours les scientifiques.

155. 1917, tome XXXVII.

156. 1908, tome XXX, p. XVII- Congrès d'histoire et d'Archéologie de Bordeaux, avec la Société des Archives historiques de la Gironde, 18-19 octobre 1907.

157. 1945-1950, tome LVII, p. 55.

158. « Question laïque et légitimité scientifique en préhistoire - la revue *L'Anthropologie* », Fanny Defrance-Jublot, dans *Vingtième-siècle*, Numéro 88, Octobre-Décembre 2005.

Loin de tout extrémisme ou intégrisme, les études bordelaises sont heureusement tout à fait dans cette ligne de bienveillante neutralité.

Enfin en 1907, on trouve d'autres échos du climat politique. La SAB s'associe aux protestations contre Otto Hauser, « affairiste » dit « suisse-allemand », fournisseur des musées de Berlin qui a acheté pour 1600 F le droit de fouiller les alentours de la grotte du Moustier, ce qui revient à le rendre propriétaire de ses trouvailles¹⁵⁹. Nicolaï exprime alors un vœu invitant les pouvoirs public à sauvegarder les richesses historiques et archéologiques de notre pays par l'établissement de lois rigoureuses qui permettent d'en éviter l'exode à l'étranger.

Quelques années plus tard, Hauser sera accusé d'être l'auteur du découpage heureusement interrompu de l'abri du Poisson.

En fait il semble aujourd'hui que dans le climat nationaliste et anti-germanique exacerbé du temps, Hauser ait été le bouc émissaire rêvé pour endosser une mauvaise action dont la responsabilité ne lui incomberait pas. C'est ce que tend à prouver un chercheur américain, Randall White, dans sa thèse récemment publiée, *L'affaire de l'abri du Poisson. Patrie et préhistoire*¹⁶⁰ : le musée de Berlin acheteur potentiel n'aurait eu affaire qu'à l'épicier du coin, inventeur du site et désireux d'en tirer profit.

La SAB propose alors qu'une législation rigoureuse s'oppose à l'exportation des richesses historiques et archéologiques du pays. L'affaire Hauser est ainsi à l'origine de la législation protectrice qui s'est progressivement instaurée. Le Dr Lalanne parle en 1911 d'un projet de loi visant les découvertes préhistoriques en archéologie : ce sera la loi de 1913 sur les Monuments historiques facilitant la protection des sites.

Les objets d'art et les arts décoratifs

À l'archéologie gallo-romaine et à l'épigraphie, à l'étude de l'architecture civile et religieuse, s'ajoute dès le début le thème des arts décoratifs, ou « industriels », comme on dit souvent à l'époque, qui peinent à être reconnus au niveau des arts dits majeurs.

L'étude fondatrice du Dr. Azam sur *Les anciennes faïences de Bordeaux* date de 1878¹⁶¹, celle de Chasteigner sur l'identification des *Marques de la porcelaine de Bordeaux* de 1896¹⁶² ; en 1904, c'est une communication de M. Rousselot sur la *Faïencerie de Hustin* et le Hollandais Bouts¹⁶³ ; en 1905, celle de Labadie sur la *Porcelaine de Bordeaux*¹⁶⁴. En 1908, Bardié étudie des carreaux de pavement du Moyen Âge¹⁶⁵. En 1924, on publie l'étude de Nicolaï sur la *Manufacture de Johnston*¹⁶⁶.

Bardié, concerné au premier chef de par ses origines d'artisan du meuble, entreprend à partir de 1909 toute une série d'études, qui ne sont malheureusement que partiellement publiées, sur des boiseries du XVIIIe siècle bordelais¹⁶⁷. Son vœu soutenu par la Société et par le syndicat de l'ameublement est de sauvegarder ces boiseries décoratives anciennes, chefs-d'œuvre de sculpture, qui disparaissent, vendues par des particuliers ou même par les villes, au point qu'il n'en reste que peu. On soutient son souhait d'un musée où ces boiseries pourraient être recueillies.

En 1912 il étudie celles du 57 rue des Menuts, ancien hôtel particulier transformé en école, acheté par M. Dudevant au début XIXe pour y installer raffinerie et magasin. À la suite des pressions de la SAB, au lieu d'être vendues, elles restent en dépôt à l'Ecole des Beaux-Arts dirigée par Pierre Paris, en attendant la reconstitution complète du salon dans le musée qu'on espère¹⁶⁸ : ce sera au musée des arts décoratifs mais il faudra attendre encore longtemps.

Il montre que l'ensemble est réalisé de novembre 1779 à avril 1780, sur des plans de M. Hyacinthe Dudevant, et est exécuté par les sieurs Delabraise, sculpteur et Paul Lionais, menuisier.

En 1917, ce sont les boiseries de l'hôtel de Gasc rue du Serpolet, également transformé en école¹⁶⁹. Elles doivent être partagées entre le musée lapidaire et le musée Carreire, mais tout le reste du décor doit être détruit, en particulier les corniches que décrit Bardié :

Le grand salon avait fort bon air avec ses panneaux à décoration de coquilles, de nœuds et de fleurettes. Les dessus de porte offraient des motifs plus compliqués et d'un réel intérêt artistique : ils symbolisaient les attributs des sciences libérales.

159. 1907, tome XXIX, p. 76.

160. Périgieux, Editions Fanlac, 2007.

161. 1878, tome V, p. 184-216.

162. 1896, tome XXI, p. XXV.

163. 1904, tome XXV, p. 14.

164. 1905, tome XXVII, p. 100.

165. 1908, tome XXX, p. 18.

166. 1924, tome XLI, p. XXVIII.

167. 1909, tome XXXI, p. 16, 18. César Daly en a publié certaines dans ses *Motifs historiques d'architecture et de sculpture d'ornement, Décorations intérieures empruntées à des édifices français, du commencement de la Renaissance à la fin de Louis XVI*. Paris, Librairie générale de l'architecture et des travaux publics, Ducher et Cie, 1880.

168. 1912, tome XXXIV, p. XXX.

169. 1917, tome XXXVII, p. XXXVIII.

Mais ce qui est vraiment curieux dans cet ensemble, c'est l'importance de la corniche qui est d'une richesse remarquable. Formée de médaillons centraux d'où partent des guirlandes de feuillages et de fleurettes, elle offre dans les encoignures quatre cartouches portant des singeries et des amours avec figuration des saisons. Une très belle rosace centrale accompagne le tout.

Malheureusement cet ensemble va être détruit ; il n'a été possible que de faire des photographies et quelques rares moulages, l'épaisseur de la matière ne permettant pas un marouflage facile.

C'est une preuve nouvelle à cette constatation déjà faite plusieurs fois : que les artistes du XVIIIe siècle ne dédaignaient pas de prodiguer leur talent sur des matières ordinaires et ne recherchaient pas toujours les pierres de haute qualité ou les bois précieux pour réaliser leurs chefs-d'œuvre.

En 1924, le 26 mars, le démontage des boiseries de l'hôtel Ravezies rue Saint-Charles se fait sous sa direction et entière responsabilité¹⁷⁰. M. Corbineau, instituteur sociétaire, donne alors quelques précisions sur diverses annotations relevées sur les parois du salon de l'hôtel¹⁷¹ : l'inscription *CLAU - 1782* et près de la corniche une autre inscription où il a pu lire seulement *LAUDE*. À qui attribuer ces signatures, au plâtrier, au menuisier ou à l'auteur des boiseries ? M. Corbineau penche pour le sculpteur de la corniche. Il a observé en plus les mots *PAX* et *RABESSI* (déformation de Ravezies)...

Il a enfin relevé sur la muraille des essais de dessins de sculpture pour les boiseries ; la date 1782 et quelques autres inscriptions.

Toutes ces boiseries sont installées au nouveau musée d'Art ancien, ouvert en 1923 à l'hôtel de Lalande, rue Bouffard, où nous pouvons très heureusement les admirer. Il est agréable de penser que c'est grâce à son intervention personnelle [celle de Bardié] et aux demandes de la Société que le sauvetage de ces boiseries a pu être effectué.

La bibliothèque

Dès ses débuts la Société a une bibliothèque où elle reçoit revues et ouvrages. Mais elle connaît inévitablement de gros problèmes de gestion.

En 1892, la bibliothèque est 17 rue Montméjean où elle loue un local à Mme Cadoret¹⁷². Le loyer est cher, quantité d'ouvrages et revues s'accumulent, cela mobilise une personne et personne ne vient consulter ! Il est décidé après débat que la bibliothèque sera mise en dépôt à la Bibliothèque municipale. L'accord de la mairie est donné et le bail résilié.

Mais du coup on perd le contact avec les livres.

En 1894, Bardié demande qu'on établisse un catalogue de la bibliothèque¹⁷³ ; il lui est répondu que ce serait trop long et inutile.

En 1897, il est à nouveau question d'établir un inventaire de la bibliothèque, car on ne retrouve plus certains ouvrages à la Bibliothèque municipale¹⁷⁴. Amtmann, archiviste de la SAB, doit faire la liste de tous les ouvrages déposés.

Le 1^{er} décembre 1905, il est évident que M. Bardié exprime le sentiment général en souhaitant que notre bibliothèque se constitue à nouveau¹⁷⁵. À la suite d'une maladresse, on n'a pas obtenu qu'un catalogue complet des livres déposés à la Bibliothèque municipale soit joint aux Tables : un quiproquo fait que l'on en confie maladroitement la rédaction à Ernest Labadie, le rédacteur des Tables, mais aussi à Amtmann qui est l'archiviste de la Société. La susceptibilité de chacun en est affectée et du coup aucun n'accepte de s'en charger¹⁷⁶.

Il est décidé que désormais toutes les publications adressées à la Société seront temporairement conservées dans le local des séances et tenues à disposition de tous ses membres.

Après 13 ans, la Société semble aujourd'hui en regretter l'aliénation imprudente dans un moment d'embarras. Cette bibliothèque serait riche aujourd'hui. Elle s'enrichira un jour des albums de dessins de notre collègue, M. Piganeau.

En 1909, la SAB comme corollaire de l'installation du musée de la Porte Cailhau, poursuit la reconstitution de [sa] bibliothèque... Nous estimons que dans une société comme la nôtre, on doit avoir sous la main les ouvrages techniques indispensables qui sont les instruments de travail de tout chercheur... ces livres seront catalogués... Le secrétaire, M. Servan se propose également de dresser toute une série de répertoires et de tables analytiques qui contiendront une foule de renseignements utiles¹⁷⁷.

La SAB dispose aujourd'hui d'un fonds documentaire extrêmement riche consistant en documents figurés, archives, ouvrages, revues et s'en réjouit, même si sa gestion est toujours un souci.

170. 1924, tome XLI, p. XXVI.

171. 1924, tome XLI, p. XXXV, p. XXVIII.

172. 1892, tome XVII, pp. XXVIII, et suite, XLIV et XLVI.

173. 1894, tome XIX, p. LV.

174. 1897, tome XXII, p. XXXII.

175. 1905, tome XXVII, p. 115, 133.

176. 1906, tome XXVIII, p. 1.

177. 1909, tome XXXI, p. 26.

Le cours public

Dans la ligne de la pensée développée à la Révolution par Condorcet, et pour compléter le programme Jules Ferry en faveur de l'instruction publique, se développent à la fin du XIX^e siècle des mouvements d'éducation populaire destinés aux moins favorisés, pour leur permettre d'accéder à un savoir dont on pense qu'il est le facteur décisif de progrès social. Sansas a envisagé dès les statuts de 1873 la création d'un cours public.

En 1893, Brutails, archiviste de la Gironde, offre de se charger du *Cours public d'archéologie* prévu par les statuts. L'assemblée consultée accepte à l'unanimité¹⁷⁸. Reste à obtenir l'accord de la Municipalité et *une salle avec éclairage et chauffage*. M. Bardié, chantre de l'archéologie populaire, souhaiterait que *ce cours fut à la portée des élèves architectes, des entrepreneurs et généralement de toutes les personnes, qui par goût ou utilité professionnelle, pourraient en retirer des avantages*. C'est toujours dans un esprit démocratique.

En 1896, le cours a lieu, sous les auspices de la Société ; Brutails le professe à la Faculté des Lettres et *sans être officiel, [il] rend d'importants services et comble une lacune de l'enseignement*¹⁷⁹.

C'est qu'il y a un grand intérêt pour l'archéologie, et en même temps une très grande ignorance qui permet qu'en 1906, une mystification sur de soi-disant inscriptions sur des pierres dans le lit de la Garonne asséchée déplace environ 3000 personnes¹⁸⁰ !

En 1910, Bardié fait une longue communication sur *ce que doit être l'archéologie populaire*¹⁸¹ :

Par ce temps de vulgarisation scientifique, la diffusion des notions archéologiques et historiques n'aurait-elle pas les meilleurs résultats pour la protection des vénérables restes du passé ? Quand les ouvriers des villes et des campagnes sauront apprécier la beauté et la valeur des monuments près desquels ils passent indifférents, ils en deviendront les défenseurs ; nous trouverons en eux de précieux auxiliaires...

Le maire aurait bien accueilli cette idée, ce seraient des cours du soir, c'est-à-dire après le travail. Mais en 1911, c'est la fondation d'un cours d'histoire locale par l'universitaire Paul Courteault sous le double parrainage de la Ville et de la Société, qui a lieu à 17 heures 30 et reçoit un nombreux public¹⁸².

La Société depuis sa fondation a désiré mettre les connaissances archéologiques à la portée de la masse du public par des cours de vulgarisation, car ceux qui s'intéressent aux choses du passé sont beaucoup plus nombreux qu'on ne le pense généralement : Courteault y parle des fouilles de Saint-

Seurin. A 17h. 30, ce ne sont pas vraiment des cours du soir comme il avait été souhaité dans une optique de *vulgarisation*, notion jugée par Courteault *incompatible* avec l'enseignement supérieur.

En 1912, c'est une demande renouvelée au maire, M. Gruet, de la création d'un cours populaire d'archéologie donné le soir pour permettre aux employés d'y assister¹⁸³. La guerre mettra fin à ces projets.

Le premier cours public tel que nous le pratiquons aujourd'hui, une demi douzaine de séances en février-mars centrées sur une thématique choisie chaque année, a eu lieu en 1963, alors dans l'hôtel de la rue du Loup¹⁸⁴ : dans une belle continuité il portait sur *Initiation à l'archéologie gallo-romaine* par MM. les professeurs Marcadé, Etienne, Couprie, M. Bénusiglio pour la numismatique. Ont suivi *l'Initiation à l'art français du XVIII^e siècle*, avec le professeur Pariset, *le Moyen-âge, les fouilles faites par les Bordelais, l'histoire de la céramique, le XII^e siècle français, De la villa au château, les fouilles des allées de Tourny en 1973*, etc.

La SAB et les musées

Les liens entre Société archéologique et musées sont constants depuis l'origine. Les statuts de 1873 mentionnent parmi ses missions, la possibilité pour *faire connaître* d'organiser des expositions ; la deuxième version de 1910 précise que la société a vocation à *organiser...des expositions temporaires ou permanentes, telles qu'un musée*. D'ailleurs les conservateurs des différents musées sont déjà des membres titulaires actifs.

On peut y associer une tradition un peu délaissée, mais qu'on aimerait voir réactivée : celle des présentations d'objets pratiquées lors des séances publiques, qui n'aboutissent pas forcément à des dons mais peuvent en être l'occasion.

La Société exprime dès ses débuts le vœu de voir Bordeaux doté d'un monument qui put abriter et présenter les collections de la Ville.

178. 1893, tome XVIII, p. XLV.

179. 1896, tome XXI, p. XLVI.

180. 1906, tome XXVIII.

181. 1910, tome XXXII, p. 17-20. cf. également 1911, tome XXXIII, p. XXIX.

182. 1911, tome XXXIII, p. L.

183. 1912, tome XXXIV, p. XLVIII.

184. Tables du centenaire, tome LXIX, p. 38.



Fig. 8 et 9. - Musée du Vieux Bordeaux.
Ph. Th. Amtmann. Cl. P. Bardou.

En 1899, le 17 juillet, elle intervient auprès du maire M. Cousteau¹⁸⁵ pour la création d'un *musée général archéologique* à visée éducative et populaire, regroupant les différentes collections, lapidaires, préhistoriques, ethnographiques, armes et objets anciens, médailler et pièces de maîtrise, dans un lieu qui serait à l'emplacement de l'école de dressage, rue Judaïque. *C'est le complément nécessaire de l'œuvre scolaire à laquelle une si grande extension a été donnée depuis une trentaine d'années, et élèves des Beaux-Arts comme aussi des Ecoles professionnelles y trouveraient les différents éléments indispensables à leurs études et au développement de leur avenir artistique*. Il est question de l'intérêt pour le *progrès artistique et industriel*.

La SAB exprime constamment le vif regret que les sites des collections municipales restent éclatés au cours des déménagements successifs depuis la confiscation révolutionnaire des collections de l'Académie :

- le musée lapidaire de la rue Jean-Jacques Bel partagé entre l'ancien cloître des Jacobins de la rue Mably, des caisses au Jardin public et un hangar au Palais Gallien (1887) ;
- le musée préhistorique installé au Jardin des plantes ;
- le musée des armes et d'art ancien, certes installé en 1906 dans un aménagement nouveau au domaine de Carreire, près de l'actuel CHU, mais dont l'éloignement décourage à son avis la visite.

Et en dépit de l'amicale écoute du maire Alfred Daney, membre actif de la SAB et collaborateur de Sansas depuis la première heure, les divers projets de musée étudiés sont jugés trop onéreux pour les finances de la ville et ajournés. Y compris malheureusement en 1910 le projet d'installation à l'hôtel Labottière qui est alors à vendre...



C'est dans ce contexte que la SAB décide, avec le soutien du même Alfred Daney, de la création de son propre musée, le *musée du Vieux Bordeaux* qui est inauguré dans un édifice récemment restauré, la porte du Palais ou porte Cailhau, le 27 décembre 1907¹⁸⁶.

Ce musée est le résultat des efforts de la Société, et en particulier d'A. Bardié, appuyés par l'entrepreneur Marius Vachon, qui vient à Bordeaux à plusieurs reprises et y prononce des conférences très courues, et chez lequel on va puiser justifications et encouragements. On le nommera membre honoraire de la SAB.

Marius Vachon est un publiciste, historien et critique d'art bien connu, chargé à partir de 1881 par le Ministère des Beaux-Arts et de l'Enseignement d'étudier les musées et écoles d'art en France et en Europe, susceptibles de favoriser le développement des industries d'art. Il est à l'origine de la création en 1889 du musée d'Art et d'Industrie de Saint-Etienne.

Dans cette période consécutive à la défaite de 1870 face à l'Allemagne et à la veille de la guerre de 1914, est vif un sentiment de déclin insupportable, déjà, où la France n'est plus la seule à faire le goût et n'est plus qu'au quatrième rang des puissances industrielles ; il s'en suit un courant de pensée fustigeant l'Art nouveau comme étant caractéristique d'une inspiration étrangère¹⁸⁷. Sont valorisés au contraire le gothique

185. 1899, tome XXIII, p. 114.

186. 1908, vol. XXX, p. 3.

187. Vachon parle haineusement du *snobisme parisien, formé de mêtèques et d'étrangers* ; dans Rossella Froissart, *Les Arts décoratifs au service de la Nation, 1880-1918*. séminaire du 17 juin 2005, Centre d'Histoire de Sciences Po.

et le XVIII^e siècle français, représentatifs à la fois d'un bon goût national et d'une tradition du métier où les corporations et la formation qu'elles assuraient sont vivement regrettées. Un remède consiste donc à conserver et à exposer l'Art du passé pour former le goût des acheteurs comme des artisans. Les Bordelais ont un sens aigu de l'art national, sans l'extrémisme de leur protecteur.

Sont aménagées deux grandes salles pour le musée, la salle de la Herse pour les réunions ; au 3^e étage, la bibliothèque et les archives ; dans les combles : les dépôts. Une troisième salle sera ouverte en 1913.

Le président Bardié a fait don du mobilier de la salle de la herse d'un gothique sobre (fig. 13). La grande salle est décorée de peintures à teintes neutres rehaussées de frises polychromes d'un bel effet. L'ensemble a fort grand air et les auteurs, M. Bontemps, architecte de la ville, MM. Coudol et Labatut, également architectes et le peintre Millet sont félicités (fig. 8 et 9).

Les dons affluent pour doter et enrichir les collections, entraînant l'extension des aménagements. On fait visiter le musée le dimanche et les visiteurs se pressent. Une fondation, due à M. Fourché, doit assurer son avenir¹⁸⁸.

En 1924 après des années d'efforts incessants et de multiples propositions d'implantation, la SAB obtient de la Ville le rapatriement de Carrière du musée d'Art ancien, qui va s'installer dans l'hôtel de Lalande rue Bouffard, où Bardié peut enfin faire installer les boiseries anciennes qu'il a sauvées de la vente ou de la destruction avec l'aide du Pr. Paris.

Après la seconde guerre mondiale, la SAB émet le vœu en 1953 que rouvrent les musées de Bordeaux et se préoccupe que l'on veuille à la conservation intégrale des collections : elle a été la première à rouvrir le musée du Vieux Bordeaux, son musée. Les collections sont dites complètes, mais des carreaux cassés aux fenêtres ont laissé passer des pigeons qui ont causé bien des dommages.

Le musée d'Aquitaine créé en 1963 au jardin de l'hôtel de ville a été déplacé en 1987 pour se glisser dans l'enveloppe de l'ancienne faculté des Lettres et Sciences, construite à la fin du 19^e siècle par l'architecte Pierre-Charles Durand, sur l'emplacement des couvents de la Visitation et celui des Feuillants où Michel de Montaigne fut enterré en 1592.

Conformément à sa vocation de conserver et de faire connaître, sans aliéner la propriété de ses collections constituées par les dons de ses amis, la SAB se résout en 1981 à en déposer l'essentiel au musée d'Aquitaine à qui elle délègue sa mission en lui en confiant la présentation au public.

Elle en est aujourd'hui bien récompensée puisque le musée d'accueil a organisé cette année la célébration de notre Société sous la forme d'une exposition qui a connu un joli succès.

L'énumération des dons, abondants dès l'ouverture en 1907, ressemble à un inventaire à la Prévert, un certain nombre d'entre eux a pu être présenté lors de l'exposition :

- des objets ayant appartenu au peintre animalier Brascassat, la ceinture de chasteté trouvée dans un château de Targon, deux carreaux incrustés du XIV^e siècle, un dessin de G. Labat, représentant une maison du XV^e siècle, existant autrefois à l'angle des Fossés de Bourgogne et de la rue des Faures (couverture), un lot de 28 cartes, plans et vues intéressant Bordeaux et la région, des médailles et monnaies, des médaillons de terre cuite ;
- le don Bouchon, soit un lot important de faïences et de porcelaines bordelaises.

- Piganeau promet ses albums de vues et dessins d'archéologie girondine¹⁸⁹.

En 1908 :

- le beau dessin par M. Flos, grand amateur de ferronnerie, de l'ancienne porte royale du Jardin public, en 1866 ;
- don de Bardié, une soupière de faïence patronymique du XVIII^e siècle au nom de *Jeanne Brunet* ;
- quelques photos de Bordeaux en 1853 que M. Quittard, successeur de Alphonse Terpereau (mort en 1897), offre au musée¹⁹⁰.

- surtout, M. A. Bardié présente deux statuettes en bronze : un *Mercurius gallo-romain* et une *Isis romaine*, notre remarquable Isis Fortuna de bronze aux yeux d'argent¹⁹¹. Ces objets dits trouvés à Bordeaux sont offerts à notre musée par un certain M. Jean Maurel, qui n'est pourtant pas sociétaire ;

- don de M. Ed. Féret d'une rarissime photo représentant un groupe de membres fondateurs de notre société¹⁹² (fig. 3).

- En 1916, M. Fourché présente un superbe tableau de P. Lacour représentant la rade de Bordeaux et les Chartrons au début du XIX^e siècle ; ce tableau est un don de M. Fourché à notre Musée ; les remerciements de la Société lui sont adressés¹⁹³ (fig. 10).

Concernant plus particulièrement les numismates,

- dès 1907, un don d'Omer Miller de six cartons contenant deux cent monnaies romaines trouvées à Bordeaux ;
- en 1910, un portrait de Bertrand Andrieu, le célèbre graveur de médailles bordelais a été offert au musée du Vieux Bordeaux par M. Gautier, son petit-fils¹⁹⁴, et

188. 1922-23, tome XL, p. 142.

189. 1907, tome XXX, p. 2.

190. 1908, tome XXX, p. 70.

191. 1908, tome XXX, p. 10.

192. 1909, tome XXXI, p. 6.

193. 1917, tome XXXVII, p. LII.

194. 1910, tome XXXII, p. LV.



Fig. 10. - Le port des Chartrons, par P. Lacour. Don Fourché. Cl. P. Bardou.

- en 1924, don Lemarchand, filleul et héritier de M. Emile Gautier, le legs de vingt-deux médailles de Bertrand Andrieu, son grand oncle et un grand tableau dessiné au crayon, signé du même, le 6 mai 1782, qui est en fait son chef d'œuvre¹⁹⁵.

Les dons de photos permettent d'aborder le thème de la photographie au service de l'archéologie.

Ainsi, dès 1885, Terpereau offre quatre photos de l'église de Bonnetan et quatre autres du château de Montaigne¹⁹⁶.

En 1906, l'abbé Brun propose à la Société archéologique d'établir d'ores et déjà, par la photographie et ses dérivés, la collection des monuments intéressants de Bordeaux et de la Gironde. Cette collection deviendrait en peu de temps inestimable. Les monuments les plus précieux, surtout au point de vue documentaire, disparaissent chaque jour ; la physionomie des vieux quartiers se modifie rapidement. Il appartient à la Société Archéologique de fixer et de conserver toutes ces vieilles choses, dans le local qu'elle aura bientôt pour ses collections.

M. Charrol propose l'idée de concours photographique, sous le patronage de la Société, avec des récompenses honorifiques que la Ville de Bordeaux et le Conseil général ne refuseraient pas. Une très importante collection serait ainsi réunie en peu de temps.

M. Paris pense qu'en effet une collection de photographies serait des plus intéressantes. Mais avant d'entreprendre de nouveaux travaux, la Société devrait terminer ceux qu'elle a entrepris. La Société a engagé des sommes importantes pour le catalogue du musée des Antiques dont M. de Mensignac s'est chargé. La Société devrait tenir la main à ce que le catalogue en question soit enfin publié¹⁹⁷.

En 1912, Mme Bahans donne des photos d'immeubles du quartier de la Rousselle disparus depuis l'ouverture du cours Alsace-Lorraine¹⁹⁸.

En 1914 les photos sont faites pour le catalogue du musée lapidaire en projet par Amtmann, Charrol et Dubreuilh¹⁹⁹.

La même année Charrol fait des photos des belles boiseries de l'hôtel des Douanes²⁰⁰.

En 1924 on réalise un album de photos des dessins de Jaudouin de 1866, représentant les vieilles maisons de bois de Bordeaux²⁰¹.

195. 1924, tome XLI, p. XXXVIII.

196. 1885, tome X, p. VII.

197. 1906, tome XXVIII, p. 16.

198. 1912, tome XXXIV, p. XLVIII.

199. 1914, tome XXXVI, p. XXI.

200. 1914, tome XXXVI, p. LV.

201. 1924, tome XLI.

L'idée de collections de photos se répand, la Bibliothèque du musée des Arts décoratifs de Paris par exemple en témoigne : en 1909, un amateur parisien demande des photos des objets d'art aux Sociétés savantes pour former une bibliothèque de renseignements sur les Arts ²⁰².

La même année, Nicolaï souhaite une section de cartes postales archéologiques *pour comparaison* ²⁰³ : c'est dans un souci d'archéologie comparée que l'on souhaite réunir ces collections, procéder à des échanges, participer aux Congrès des Sociétés savantes, faire des conférences avec projections.

En 1924 M. Cadis, ingénieur du midi, remarquable photographe, adhère à la Société ; il lui lègue son fond photographique en 1954, alors que le professeur Roudié s'est chargé de la création d'une photothèque décidée par le Conseil et a fait appel à tous pour cession de documents photo intéressant l'archéologie régionale ²⁰⁴ : c'est sans doute l'origine d'une part importante de notre fonds photographique, dont notre ami Pierre Bardou a entrepris l'inventaire et l'exploitation passionnants.

Les excursions

Enfin érudition et sociabilité culminent dans les excursions, auxquelles les dames peuvent se joindre, et dans le banquet annuel.

En 1879 on propose de créer une fête annuelle de la Société ayant pour but une excursion archéologique, sur un point déterminé du département...La Société ne pouvant donner aux excursions un caractère officiel, elle s'engage seulement à les faciliter ²⁰⁵.

Deux excursions sont alors organisées chaque année ²⁰⁶.

On visite Montagne, Lussac et Petit-Palais, Bazas, Baron et Bisqueytan, Bourg et Lansac, Langoiran et Cadillac, La Réole, Villandraut et Uzeste, Rauzan, Saint-Emilion, Libourne, comme nous le faisons encore ! (fig. 11).

Cela donne lieu alors à de curieux commentaires. En 1907, la SAB visite Bourg ²⁰⁷, Pair-non-Pair et la grotte des Fées pour la préhistoire, Marcamps et La Libarde pour le Moyen-Age roman. On a convié aussi les membres du Club alpin, on a montré combien l'archéologie et l'alpinisme pouvaient se prêter un mutuel appui.

Avec Daleau et Pierre Paris, la SAB visite le musée Daleau, son jardin comme en témoigne une photo conservée (fig. 7). Citadins et villageois se regardent comme des bêtes curieuses...

La même année une seconde excursion est prévue dans le Réolais et la « gavacherie » de Monséguir ²⁰⁸ : ces parties du département de la Gironde sont encore peu connues et n'ont jamais été décrites du point de vue archéologique.



Fig. 11. - Excursion à Libourne. A gauche Th. Amtmann et à droite Ducaunnès-Duval. Cl. P. Bardou.

En 1890, une autre société, la Société Archéologique du Tarn et Garonne, rend visite à la SAB : on l'admire car elle a joint aux grands congrès annuels de la Société française d'Archéologie des excursions régionales, et elle a déjà visité presque toutes les provinces du Midi et du Sud-Ouest de la France, qui offrent un si vaste champ d'études ²⁰⁹.

Bardié l'autodidacte est un très grand voyageur qui photographie partout où il passe et fait au retour des conférences sur l'archéologie comparée.

La curiosité de nos archéologues leur donne une énergie peu commune ; en 1893, Brutails raconte une excursion à Bazas ²¹⁰ :

Nous...allons voir...un couvent de Capucins, aujourd'hui transformé en habitation particulière. Partant de ce principe que dans tout édifice antérieur à la Déclaration des Droits de l'Homme les archéologues sont chez eux, nous entrons et adressons à brûle pourpoint à la domestique étonnée les questions ordinaires : Y-a-t-il des voûtes ici ? Il en existe en effet ; mais les pièces voûtées sont occupées par le propriétaire, malade et couché. Il faut nous faire un peu violence pour respecter son repos...

202. 1909, tome XXXI, p. 17.

203. 1909, tome XXXI, p. 93.

204. 1954, tome LIX, p. 11.

205. 1879, tome VI, p. III.

206. 1896, tome XXI, p. XLVI.

207. 1907, tome XXIX, p. 15, et 23 ; p. 27.

208. 1907, tome XXIX, pp. 22, 92.

209. 1890, tome XV, p. LXXXIII.

210. 1893, tome XVIII.



Fig. 12. - Excursion de la SAB à Montcarret, la Fontaine des Fées. Ph. par Ed. Bastide, 2 juillet 1902. Cl. P. Bardou.

Enfin les banquets sont des moments privilégiés, avec des menus d'où nos préoccupations diététiques sont bien absentes ; ainsi le menu *soigné*, exceptionnel bien sûr, du banquet du Cinquantenaire en juin 1923, qu'on ne peut s'empêcher de rappeler ici :

*Consommé en tasse
Saumon de l'Adour sauce divine
Cœur de filet de bœuf bouquetière
Poularde sur canapé
Asperges sauce hollandaise
Fromages
Bombe Nélusko,
Saint-Honoré
Dessert
Fruits, friandises
Café et liqueurs*

La carte des vins, occasion d'un *régal exquis*, offerts en particulier par les grandes familles de propriétaires ou négociants membres de la Société qui avaient été sollicités, les Cruse, Calvet, Lawton, Cordier, Ferbos, Dubos, Gounouilh, etc. est dite *éloquente* :

Mouton Blanc, Grandes Graves
Château Pontet-Canet 1912
Château Canon 1914
Château Haut-Brion la Mission 1914
Château pape Clément 1916
Château Léoville-Poyferré 1906
Château du Tuquet 1913
Château Climens 1916
Enfin Champagne Deuz et Geldermann, Jockey Club.

Le tout suivi de nombreux discours, la réunion s'est prolongée fort tard dans la nuit et c'est avec regret que les convives se sont séparés...

*

*

*

En 1903, ouvrant la première séance du Congrès des Sociétés savantes tenu à Bordeaux, M. de Lasteyrie, professeur d'Archéologie à l'Ecole des Chartes, *félicite les archéologues bordelais, du zèle qu'ils ont toujours montré pour l'étude et la conservation des monuments de leur pays. Plus que jamais au moment où des besoins nouveaux créés par le développement de l'industrie, comme aussi les modifications apportées aux conditions matérielles de la vie provoquent trop souvent la démolition des vieux édifices, il importe de veiller à leur conservation.*

*Or le meilleur moyen, pour arriver à ce résultat, est de décrire les monuments, de les étudier, d'en répandre les images et, ainsi, d'intéresser le public à cette partie, et non la moins précieuse, de notre patrimoine national ; il faudrait réaliser l'idée de cette statistique monumentale, dont on avait conçu le projet il y a plus d'un demi-siècle. C'est une œuvre qui ne peut être que le résultat des efforts particuliers des compagnies savantes, et que, pour la part qui leur revient, les sociétés bordelaises ont préparée et même accomplie. Leurs travaux, si considérables déjà, nous sont un sûr garant que leur ardeur scientifique ne faiblira pas dans l'avenir*²¹¹.

En 1905, on peut lire dans la notice nécrologique de Castelnau d'Essenault rédigée par Brutails²¹² :

En suivant son cercueil il me semblait suivre, sous ces grands arbres de la Chartreuse, le convoi de notre archéologie régionale... Si ces vaillants ouvriers ont disparu, l'œuvre n'est pas terminée. Après l'école qui a fait d'enthousiasme la science de nos antiquités girondines, il y a place pour une autre école, plus méticuleuse et plus scientifique, dont la mission est de réviser et compléter ces premiers résultats.

La juxtaposition de ces deux textes montre bien comment la définition du projet et des objectifs d'une société ouverte sur le monde s'assortit très tôt de l'idée que dans une conception de la science tout à la fois humble et pleine de foi, il faut accepter d'envisager que l'on reviendra sur les mêmes lieux et on repassera sur les mêmes sujets en étant de mieux en mieux armé pour en exprimer tous les caractères et toutes les significations : c'est ce que nous faisons avec persévérance.

Prenons l'exemple emblématique de Saint-Seurin et de sa nécropole.

En 1905, la Sté veut contribuer de ses deniers aux fouilles que M. Brutails a dessein de pratiquer dans la crypte de Saint-Seurin, laquelle est encore bien mystérieuse et soulève des problèmes qui sont restés jusqu'ici sans solution²¹³...

En 1951, la SAB publie l'historique des fouilles de Saint-Seurin²¹⁴, qui rappelle qu'en 1909, Camille Jullian et Paul Courteault ont procédé à d'importantes fouilles sur le

terre-plein des allées Damour ; elles ont révélé l'existence en ces lieux d'inhumations de quatre époques différentes : un cimetière païen gallo-romain, sur lequel reposaient des sépultures chrétiennes antérieures au VIII^e siècle, puis des tombes moyenâgeuses, enfin les ossements des victimes de la Révolution. En particulier a été découvert le sarcophage de Flavinius, portant la plus ancienne inscription chrétienne de Bordeaux.

En 1910, le 31 janvier, la société visite le chantier ; Paul Courteault assure le commentaire : *sans (s)'immiscer dans les travaux de l'Université*, la SAB exprime le vœu que soient pris les moyens de conservation des objets et ossements. Puis il donne une conférence sur le cimetière de Saint-Seurin, avec projection des clichés d'Amtmann.

Le 10 décembre 2005, la communication prochainement publiée de Natacha Sauvaître à partir de sa thèse en cours de rédaction concerne à nouveau Saint-Seurin : les moyens informatiques actuels lui permettent entre autres d'intégrer les recherches anciennes et celles qu'elle mène pour arriver à suggérer, se levant du plan du quartier comme une ville fantôme, une image restituée proche de celle de la nécropole de l'*Isola sacra* de Rome.

La SAB continue d'enregistrer le témoignage des écoles successives qui progressent et affinent la connaissance ; souhaitons lui de le faire longtemps encore.

211. 1903, tome XXIV, p. 28.

212. 1905, Tome XXVII, p. 22.

213. 1905, tome XXVII, p. 136.

214. 1951, tome LVIII, p. 17.



Fig. 13.
- Tabouret
néo-gothique
provenant
du musée
du Vieux
Bordeaux.
Cl. P. Bardou.

Le fonds photographique de la Société Archéologique de Bordeaux

par Pierre Bardou



En 1873, à la création de la Société archéologique de Bordeaux, Pierre Sansas avait proposé un modèle d'activité particulièrement logique et précis, à savoir « ...la propagation de l'étude archéologique des monuments de toute nature antérieurs au XIX^e siècle et concernant l'ancienne Aquitaine... »¹. La suite a prouvé combien cette recommandation fut respectée, appliquée et amplifiée. D'autre part, soucieux d'une large efficacité, il en avait précisé les différentes actions nécessaires à la bonne marche de ce projet, c'est à dire : la fondation de cours publics, l'attribution de prix, l'organisation d'expositions et l'édition d'imprimés, « ...destinées à rendre plus facile la connaissance des antiquités (surtout locales) »².

Séances de travail et publications scientifiques ont, depuis, constitué la stricte mise en œuvre de cette directive librement consentie par les fondateurs et perpétuée jusqu'à nos jours.

En toute logique, l'année suivante, 1874, voyait donc l'amorce d'une longue série éditoriale, celle du *Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux*, maintenant *Revue Archéologique de Bordeaux*.

Dans le premier tome, Léo Drouyn, membre fondateur et Président du bureau provisoire de la Société lors de sa création le 2 Mai 1873, livrait le fond de sa pensée quant à la conservation aléatoire du patrimoine historique, précisant que « ...Le génie de la destruction vole à tire-d'aile, il fauche églises, châteaux, remparts, rien ne lui échappe. Tout conspire pour faire disparaître nos vieux monuments, conservons en du moins la mémoire et l'image »³.

L'image, maître mot sous la plume d'un expert. L'image, mais laquelle ?

En effet, si et malgré sa très récente invention, la photographie avait déjà, à cette époque, une présence visible dans la société il est admis, cependant, que Drouyn ne débordait guère de sympathie envers ce nouveau moyen d'expression graphique.

Pour lui, *l'image*, se matérialisait soit en *œuvre-objet* unique : crayon, plume, aquarelle, gouache, peinture à l'huile, soit en *œuvre-objet* multiple ou multipliée par impression, c'est-à-dire l'estampe subdivisée en trois procédés :

- gravure en relief sur métal, ou sur bois (la xylographie, plus ancienne que l'imprimerie de Gutenberg) permettant l'impression in texte,
- taille douce ou gravure en creux sur métal (cuivre ou fer depuis le XIV^e-XV^e siècles) imprimée hors texte,
- lithographie obtenue par dessin au crayon ou à la plume sur pierre, (depuis la fin du XVIII^e siècle) et report en impression à plat également hors texte.

1. Statuts de la Société archéologique de Bordeaux. Bulletin de la SAB. T. I, p. 1.

2. Lacoue-Labarthe Marie-France, Regards sur la Société archéologique de Bordeaux, Revue Archéologique de Bordeaux, t. XCVI, 2005.

3. Drouyn Léo, 1874, p. 125.

Introduite dans la région en 1817-1818, la lithographie avait rapidement conquis un public particulièrement intéressé dans les domaines historique ou artistique. En Bordelais, l'éphémère périodique intitulé *Musée d'Aquitaine* (1823-1824), et illustré de lithographies principalement de Pierre Lacour, en est un exemple explicite. En d'autres termes, avant 1839, il n'était d'œuvre imagée que par la main d'un artiste.

C'est alors qu'intervint la Photographie

Tout avait commencé en France par les travaux de Nicéphore Niepce.

Celui-ci bénéficiait avec son frère Claude, d'un passé d'inventeurs prolifiques et diversifiés. Déjà, en 1807, le *pyréolophore*, premier moteur à combustion interne avait bénéficié de tous leurs soins et, par la suite, leur attention s'était portée tour à tour sur le pompage des eaux, l'extraction de l'indigo, les végétaux *nourrissants*...

En 1816, âgé de 51 ans, Niepce entama des recherches le menant à la découverte de ce qu'il nomma, en 1829, l'*héliographie*.

A cette date, trois points étaient résolus :

- Faire apparaître l'image positive par un simple effet d'incidence de la lumière
- Transformer la plaque héliographique en gravure à l'eau forte (procédé à l'origine de la photogravure)
- Inverser l'image négative par action chimique.

S'étant, comme chacun sait, rapproché de Louis Daguerre, il en fit son associé dans l'intention de perfectionner et diffuser son invention. Après le décès de Niepce en 1833, Daguerre poursuivit les études qui aboutirent au *daguerriotype*.

Ainsi arriva 1839, année cruciale, marquée par le début de l'aventure mondiale de la photographie suite à la divulgation des principes du daguerriotype, au nom de la France et par la voix de François Arago.

Année cruelle envers Hyppolite Bayard qui, dès lors a vu s'éloigner l'espoir d'une reconnaissance et d'un quelconque soutien pour le procédé de positif direct sur papier, mis au point depuis 1837. Année également décevante pour l'anglais William Fox Talbot qui, in extremis, s'est fait ravir la vedette alors que le *calotype*, son procédé négatif papier/positif papier est proche de l'annonce.

Année mythique, portant en germe le devenir de l'actuelle civilisation profondément marquée par l'image, 1839 ouvre alors sur une vaste chaîne d'innovations qui, semble-t-il, ne cesseront plus.

En effet, dans une première période, le *daguerriotype* bénéficie d'un succès foudroyant. Celui-ci va durer une vingtaine d'années sachant qu'en 1841, Talbot donne à connaître l'invention du *calotype* le 5 février, puis le 7 le fait breveter.

En seconde période apparaissent de nombreuses voies débouchant sur une pratique de plus en plus large et créative. Ainsi, en 1847, Abel Niepce de Saint-Victor, neveu du « grand homme » invente le négatif sur verre. En 1850, Scott Archer découvre le négatif au collodion humide (diffusé en 1851). En 1855, Taupenot franchit un pas décisif avec le négatif au collodion albuminé sec perfectionné en 1861 par Le Gray et Russel avec l'utilisation du collodion sec au tanin. Enfin en 1871, Maddox invente le négatif au gélatino-bromure d'argent (diffusion mondiale en 1874).

Avec la troisième période, Hyatt ayant découvert le *celluloïd* en 1865, le règne du négatif souple s'approchera grâce, en 1884, au film plan sur *cello* Carbutt et à la pellicule *cello* en 1887.

Parallèlement, le papier salé des tous débuts est, à partir de 1847, perfectionné, amélioré et devient albuminé... D'autres suivront, particulièrement la génération des gélatino-bromure, tandis qu'en 1855 Alphonse Poitevin établit le principe des papiers pigmentaires.

Enfin, ajoutons qu'en 1869, Louis Ducos du Hauron, natif de Langon, imagine et met en pratique le procédé trichrome lequel se trouvera à l'origine de la photographie en couleurs, de l'imprimerie en couleurs, puis de la télévision en couleurs, c'est-à-dire de l'actuelle image virtuelle couleur. Une remarquable avancée annonçant, entre autres, la mise sur le marché de l'Autochrome Lumière en 1907 et, plus tard, en 1936, celles du Kodachrome 35 m/m (16 m/m depuis 1935) au principe découvert en 1914 et du nouvel Agfacolor 35 m/m, émulsion inversible connue depuis 1923.

Ainsi, de 1839 à 1936, dans une fraction du parcours, l'espace d'un siècle, la photographie est devenue universelle, ceci dans l'attente d'autres futures et multiples innovations techniques⁴. Réduit à la plus simple expression et rapidement évoqué, le fil conducteur de cette histoire au devenir continu va précéder, puis accompagner, celle du Fonds photographique de la Société Archéologique de Bordeaux.

Avec le recul du temps, il semble que les premières années, l'amorce de ce fonds se soit constituée d'une manière peut-être aléatoire, bénéficiant d'apports successifs, inégaux en nombre

4. De très nombreux ouvrages relatifs à l'histoire de la photographie permettent d'éclairer cette vaste question et ce qui va suivre. Nous signalerons : Lécuyer Raymond, 1945, Frizot Michel, 1994 et au plan local Bardou Pierre, 1993 et 1998.

et dans leur répartition temporelle, différents parfois dans leur nature. Mais, dès l'origine, profitant également de l'esprit créatif manifesté par certains sociétaires, cette collection témoigne d'un évident intérêt pour la contribution photographique aux travaux d'études et de recherches.

En 1873, parmi les membres fondateurs, la présence simultanée de Léo Drouyn et d'Alphonse Terpereau, l'un artiste et graveur reconnu pour son activité archéologique, l'autre photographe professionnel déjà fort réputé sur la place bordelaise, témoigne à l'avance des rapports qu'entretiendra la Société avec les images. Une conjonction particulièrement exemplaire, augurant en quelque sorte d'une ère nouvelle, et que la même année la toute jeune association doit mettre en pratique à l'occasion d'une expertise demandée par le Maire de Bordeaux. Celle-ci concerne l'interprétation épigraphique de la dédicace d'un autel antique conservé au musée de la Ville. Le litige semble d'importance mais, au-delà de l'enjeu scientifique, il s'agit également de faire montre du plus grand sérieux. Publié dans le premier tome du Bulletin de la Société⁵, le rapport, entre autres éléments, précise que « cet autel placé à l'ombre », ayant été auparavant, le 22 mars 1873, « examiné en plusieurs sens, à la lampe factice, puis rapproché du jour... » il fut également pratiqué un estampage ainsi qu'une « vérification en lecture inversée à l'aide d'un miroir ». Dans leur publication, les commentaires et conclusions sont illustrés d'un report gravé, imprimé in texte d'après un dessin de l'autel par Léo Drouyn et le détail de l'inscription en cause, reporté en impression héliographique hors texte d'après une photographie d'Alphonse Terpereau (fig. 1, 2).

L'aspect significatif et novateur du choix mettant en corrélation deux techniques alors rivales et, d'autre part, deux personnalités confirmées n'aura évidemment échappé à personne. Et pour que nul n'en ignore, il est mentionné en bas de page que « La Société Archéologique doit à la libéralité de deux de ses membres, M. Terpereau et M. Léo Drouyn, le cliché photographique qui a servi à reproduire les détails de l'inscription, et le dessin qui figure l'ensemble du monument ». La voie semble désormais ouverte pour une acceptation de la photographie au même titre que le dessin et l'estampe. Drouyn et Terpereau vont rapidement quitter la Société mais d'autres se livreront encore à ce bel exercice d'équilibre savant. Et, parmi ces derniers, sociétaires de la première heure, il convient de citer notamment Emile Piganeau et Théodore Amtmann.

Désormais, au fil des années, les collections de la Société vont progressivement s'enrichir, tant en objets qu'en documents graphiques. Mais, comparativement aux autres séries, la part revenant à la photographie, loin d'être négligeable, aura mis du

5. Dezeimeris Rheinold, 1874, p. 163 à 166.

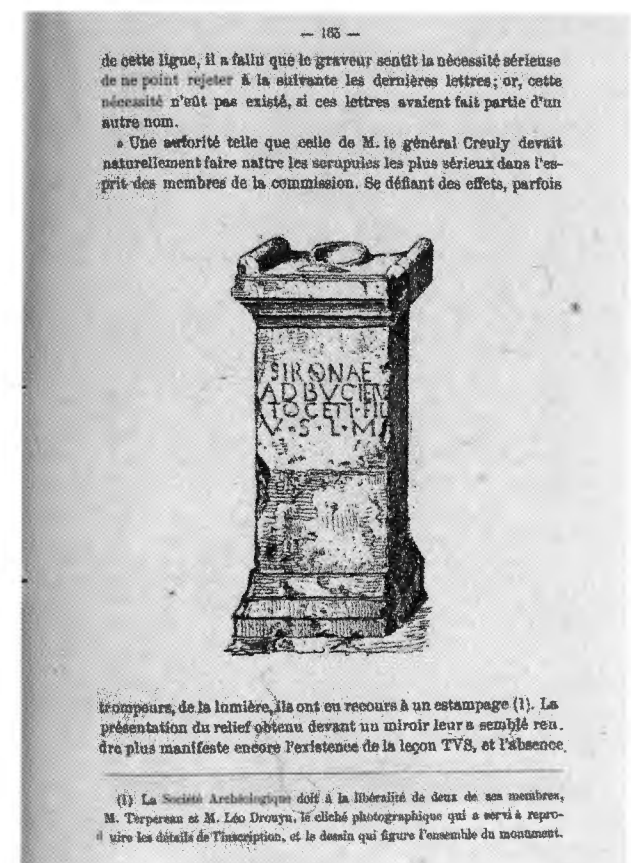


Fig. 1 - Vue trois-quart face de l'autel consacré à Sirona. Gravure anonyme in-texte, assez maladroite, d'après le dessin de Léo Drouyn. Ensemble de la page 165 du Bulletin de la Société archéologique de Bordeaux, t. I, 3e / 4e fascicule, Décembre 1874.

Fig. 2 - Inscription du monument à Sirona. Héliographie par J.H. Renaud à Clermont-Ferrand, d'après une photographie d'Alphonse Terpereau. Hors texte vis à vis de la page 164 du Bulletin de la Société archéologique de Bordeaux, t. I, 3e / 4e fascicule, Décembre 1874.



temps à s'affirmer en tant que telle. Ce malgré diverses tentatives plus ou moins suivies d'effet et malgré les travaux remarquables de certains sociétaires ou peut-être aussi parce que la photo, rapidement banalisée, n'est souvent considérée que pour son apparence matérielle, une technique auxiliaire.

Heureusement, l'esprit de sauvegarde ayant toujours prévalu, ce que l'on nomme aujourd'hui le fonds photographique s'est augmenté plus ou moins régulièrement, par dépôts le plus souvent de faible volume sinon à l'unité. A partir du début du XX^e siècle, la fréquence de ces dons ira s'amplifiant ce qui, associé à la vulgarisation de l'acte photographique, que ce dernier soit à l'origine professionnel ou amateur, alimentera la réflexion, les projets et l'activité.

Ainsi, en 1906, l'Abbé Brun propose à la Société « d'établir d'ores et déjà, par la photographie et ses dérivés, la collection des monuments intéressants de Bordeaux et de la Gironde. Cette collection deviendrait en peu de temps inestimable. Les monuments les plus précieux, surtout au point de vue documentaire, disparaissent chaque jour ; la physionomie des vieux quartiers se modifie rapidement. Il appartient à la Société de fixer et de conserver toutes ces vieilles choses, dans le local qu'elle aura bientôt sans doute, pour la garde de ses collections »⁶.

Plus loin Marcel Charrol propose « ...l'idée de concours photographiques, sous le patronage de la Société, avec des récompenses honorifiques que la ville de Bordeaux et le Conseil Général ne refuseraient pas. Une très importante collection serait ainsi réunie en peu de temps ».

Ces beaux projets n'ont jamais vu le jour, tout au moins sous la forme envisagée. Les déménagements successifs n'en facilitèrent probablement pas une évolution rapide et positive mais aussi d'autres actions tout autant nécessaires ont pu mobiliser les finances disponibles et le temps des sociétaires. En 1906 néanmoins, dans son exposé l'abbé Brun avait, au sens le plus large, également esquissé une voie supplémentaire, préconisant de porter une attention particulière aux dérivés de la photographie. Il convient d'entendre sous le propos ce qui relève de la multiplication de l'image photographique par les procédés d'imprimerie. La Société dès sa création, nous l'avons vu, s'était préoccupée de cet aspect dans le domaine éditorial, principalement pour l'illustration du Bulletin. Mais voici qu'au début du XX^e siècle un fait nouveau prends corps. La carte postale illustrée connaît en effet un engouement international qui s'amplifiera sans cesse, propageant à peu de frais la « vérité de la photo » dans l'esprit des contemporains. A telle enseigne qu'en 1909, au prétexte d'un souci d'archéologie comparée, Alexandre Nicolai souhaite « une section de Cartes postales archéologiques dont la collection permettrait des échanges particulièrement aux Congrès de Sociétés savantes et d'autre part de proposer des conférences avec projections »⁷.

Une cinquantaine d'années plus tard, en 1954, cette notion d'assemblage va, une fois encore, réapparaître, lorsque le professeur Paul Roudié, sur la décision du Conseil, se charge de la création d'une « photothèque », faisant appel à tous pour cession de documents photo intéressant l'archéologie nationale⁸.

Ainsi, par strates successives, le Fonds s'est construit. Mais, son histoire a subi nombre de rebondissements. Inventaires et mémoire humaine ont pu lui faire défaut et donc cette situation a naturellement conduit vers une approche pragmatique.

Compte tenu de la spécificité des collections ou de leur éventuelle diversité, plusieurs séries induisent le cadre de classement. Matériellement, deux grandes catégories se répartissent l'ensemble avec, d'une part les positifs, tirages sur papier ou diapositives, d'autre part les négatifs en majorité sur plaques de verre. L'une et l'autre catégorie nécessitent des conditions séparées pour leur conservation et leur classement. Ce sera évoqué plus loin. Dans l'immédiat, il convient d'aborder ici les conditions de pré-inventaire.

Séries positives

Comparativement aux négatifs dont l'importance est certes primordiale, cette catégorie bénéficie d'une large palette d'entrées documentaires, immédiatement perceptibles puisque ces objets graphiques sont supposés œuvres achevées. Les techniques employées, les formats et supports, la personnalité de chacun des auteurs lorsque ceux-ci sont identifiés, les motivations propres à la vie de la Société et bien d'autres éléments viennent se joindre à l'intérêt historique, archéologique et même esthétique de chaque document.

Ces critères plus ou moins objectifs ont ainsi conduit à une méthode d'évaluation de cette partie du Fonds, méthode préparatoire au classement définitif.

Images positives dispersées, le plus souvent anonymes (fig. 3, 4, 5)

Une grande diversité de documents caractérise cette série, tant du point de vue de la technique et des formats employés que du contenu. Dans son ensemble, elle rend compte assez fidèlement, de la construction générale du fonds, par accumulation de photographies anciennes, mais celles-ci ne remontent pas en deçà des années 1860.

6. SAB, Comptes-rendus de séances, 1906, p. 16.

7. Nicolai Alexandre, 1909, p. 17.

8. SAB, Comptes-rendus de séances, 1954, p. 11.

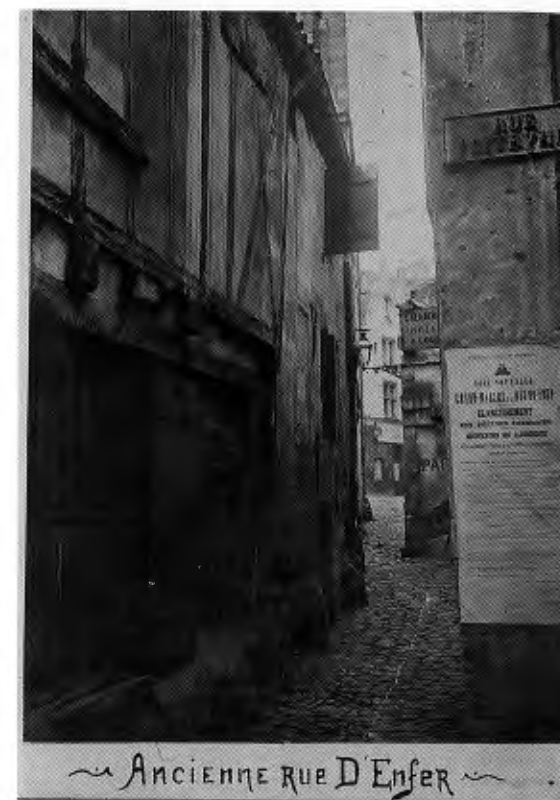


Fig. 3. - Intérieur de l'église Saint-Pierre de Bordeaux, bas-côté sud, peu avant sa restauration en 1880. Anonyme, tirage 15,7 x 11 cm sur papier albuminé collé sur carton, don Dr Boudraud en 1926.

Fig. 4. - Ancienne rue d'Enfer à Bordeaux, aujourd'hui partie de la rue des Bahutiers, au carrefour avec la rue Poitevine, avant les modifications dues au percement du cours d'Alsace et Lorraine en 1860. Anonyme, tirage sur papier chloro-bromure mat, 27 x 19 cm. Don Quittard. Cette image non signée, pourrait être due à Terpereau. Quittard ayant succédé à Terpereau en 1908, offre à la Société la même année « quelques photos » de son prédécesseur (Bull. t. XXX p. 70).

Fig. 5. - Décoration du Brassard du Marquis de la Rochejaquelein. (Collection du Comte de Saint-Saud). Photographié par A. Mengard, sans date, tirage sur papier albuminé 24 x 18 cm, contre-collé sur carton 30 x 24 cm. Cette image fut exposée sous verre, au Musée du Vieux Bordeaux. Elle fait partie d'un ensemble de documents relatifs aux événements bordelais de la Restauration en 1814.

En d'autres termes, la Société ne possède pas de daguerréotype. L'explication réside principalement dans la désaffection survenue en son temps au profit de la technique négatif-positif et dans le fait que sa production était largement consacrée au portrait. A ce jour, on ne connaît pas de daguerréotype bordelais ou girondin ayant représenté un sujet dit « archéologique ». Ce qui tend à expliquer l'absence d'élément issu de ce procédé dans ses collections.



Il faudra attendre 1943 pour que Marcel Charrol aborde le sujet et « parle de daguerréotypes, ces ancêtres de la photographie »⁹. Ayant indiqué qu'il « en possède un sur plaque de verre, ce qui est peu courant »¹⁰, il en présente un sur cuivre « datant de 1845 à 1850, permettant d'étudier les modes et les tissus dont il conserve le souvenir ».

Images positives identifiées, éventuellement regroupées par auteur

La richesse de cette série est multiple. On la mesure par la qualité des documents, l'intérêt ou la variété des sujets et la valeur des auteurs.

En tête de liste, nous trouvons Charles Marville (1816/1879) qui fut l'un des pionniers du calotype en France et collabora à la grande aventure de l'imprimerie photographique de Blanquart-Evrard. À propos de ce dernier, Raymond Lécuyer soulignait en 1945 le rôle immense et visionnaire que cet homme a tenu dans l'application de la photographie à la connaissance¹¹. Editeur de photographies, producteur lui-même, Louis Désiré Blanquart-Evrard avait inventé le papier sensible albuminé en 1850 et fondé l'année suivante à Loos-lez-Lille la première imprimerie photographique à grande échelle au monde¹². Particulièrement entreprenant, ceci dans un contexte favorable dû à la création de la Commission des Monuments historiques en 1837 et de la Mission héliographique en 1851, il a su confier à d'autres, amateurs ou professionnels de talent, le soin de lui apporter les images. Parmi la dizaine de noms réputés, on retiendra entre autres Maxime du Camp, Le Secq, Baldus et Marville. La SAB compte parmi ses trésors, deux photographies de Marville exécutées vers 1860 au moment de la restauration du clocher de Saint-Michel par Abadie¹³ (fig. 6, 7).

Parallèlement, il apparaît que le fonds se soit également enrichi d'un certain nombre d'œuvres qui, pour la plupart, ont

9. SAB, Comptes-rendus de séances, 1943, p. 65.

10. Ce n'est pas un daguerréotype. Il s'agit d'un ambrotype, négatif au collodion sur verre apparaissant en positif lorsqu'il est placé en contact avec une surface d'un noir profond (papier, velours etc.). Voir Bardou Pierre, 1993, p. 28 et 29 et 1998, p. 17 et 18 ainsi que Mondenard Anne, 1997, p. 61 à 78.

11. Lécuyer Raymond, 1945, p. 66 à 72.

12. Une idée reprise à l'anglais Fox Talbot. Celui-ci avait en effet de 1844 à 1846 édité *The pencil of nature*, première publication au monde, utilisant des photographies véritables collées en guise d'illustration (6 fascicules soit 24 images sur deux années au total).

13. Voir Mianne Florent, Photographie et restauration : usage des images et pratiques architecturales à Bordeaux entre 1857 et 1895, *Revue Archéologique de Bordeaux*, t. XCVI, 2005.



Fig. 6. - Marque commerciale de Charles Marville.
Timbre sec au bas du carton passe partout.

Fig. 7. - Le clocher de Saint-Michel de Bordeaux et les échafaudages dressés pour sa restauration en 1861. Vu du côté ouest, on distingue la façade de l'église en arrière plan, à gauche, Charles Marville, tirage sur papier albuminé 36,9 x 36 cm sur carton 46 x 32 cm.

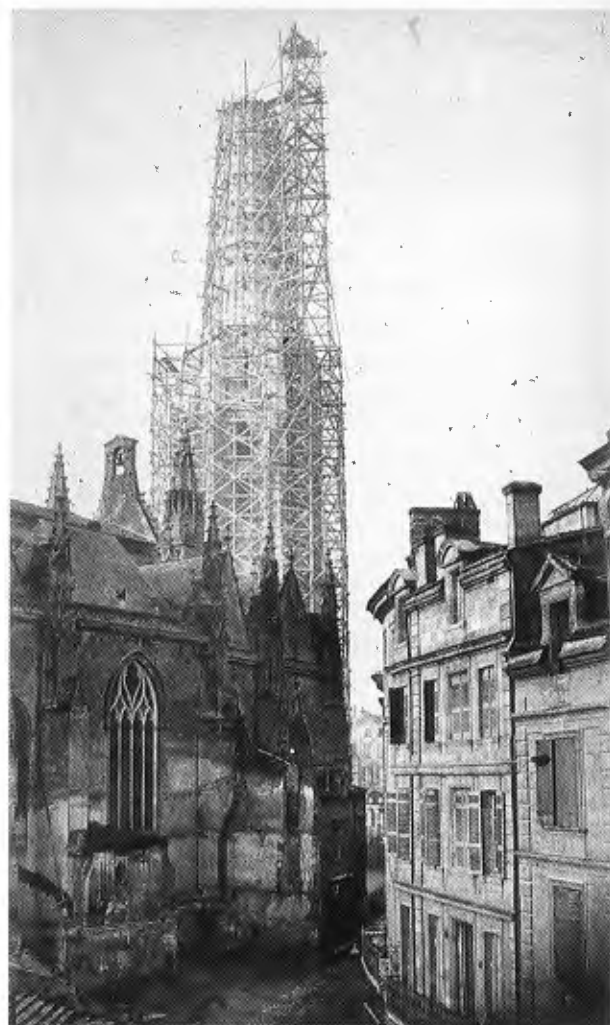


Fig. 8. - Château de Lamarque, vue d'ensemble.
Signature manuscrite J. Stoerck ph. 1868,
tirage sur papier albuminé sépia 9,7 x 14,6, sur carton 10,9 x 16,2.

Fig. 9. - Pierre Ariste Ducaunès-Duval à son bureau.
Portrait par Léon Artigue vers 1900. Tirage sur papier au platine semi-mat 12,4 x 17,4 cm collé sur carte 20,5 x 26,5 cm avec sous teinte et bordures dentelées, signature timbre sec : Artigue Bordeaux.



été exécutées sensiblement à la même époque et leurs auteurs, pour certains, figurent parmi les grands noms de la photographie bordelaise. Ainsi, on relève :

J. Stoerk qui exploite dans une courte période, de 1868 à 1878, son atelier de « Photo allemande » au 52 des allées de Tourny (fig. 8).

Henri Panajou, de 1868 à 1869 rue de la Course puis 34 rue Sainte-Catherine jusqu'en 1873, transfère son atelier au 8 Allées de Tourny avec extension au 6 en 1876. En 1890, ses deux fils prennent la suite à la même adresse. C'est à cette maison que la Société doit la photographie du groupe des fondateurs de la Société des Archives historiques de la Gironde¹⁴.

Frédéric Artigue de 1868 à 1887, 3 place de la Comédie à partir de 1872, puis son fils Léon jusqu'en 1899 et cours Victor-Hugo jusqu'en 1912. Le frère de Léon, Victor Artigue, est connu pour avoir, en 1889, inventé le premier papier pigmentaire au charbon sans transfert qui fut commercialisé sous le nom de Charbon-velours Artigue¹⁵ (fig. 9).

A. Pedroni, de 1869 à 1878 au 42 rue Lafaurie-de-Montbadon, dans une carrière bordelaise plutôt brève, a laissé des portraits de qualité honorable mais également des paysages urbains qui, étant donné les contraintes techniques de l'époque, démontrent une réelle aptitude à la prise de vues en extérieur (fig. 10, 11, 15)¹⁶.

Et, bien évidemment, Jules Alphonse Terpereau, l'un des plus doués de cette génération (fig. 12, 13, 14).

Tous ces hommes ont en commun d'avoir pratiqué l'art de la prise de vue photographique au collodion humide, technique hautement délicate consistant à faire couler et répartir sur la plaque de verre destinée au négatif une couche de collodion sensibilisé au nitrate d'argent, ceci à l'abri de la lumière, puis de la transporter dans un châssis ad hoc jusqu'à l'appareil de prise de vue, l'exposer encore humide et retourner dans la voiture laboratoire, indispensable à toute opération de ce genre en extérieur, pour la développer immédiatement. Dès 1862 Terpereau avait réalisé à Arcachon de nombreuses prises de vues utilisant la même méthode à savoir, l'utilisation de la présence de la voiture laboratoire et de l'assistant pour animer le paysage¹⁷. Ces voitures plus ou moins encombrantes, furent parfois remplacées par des systèmes certes également complexes, mais facilement transportable. Terpereau imagina un dispositif léger, entièrement démontable, pouvant se porter comme un sac à dos. Le brevet de cet « Atelier portatif de prise de vue et de révélation, système Terpereau » fut déposé le 26 septembre 1876¹⁸.

Le 19 février de l'année suivante, quelques membres de la SAB se transportaient à La Teste, munis d'un laboratoire Terpereau et « quoique contrariés par le mauvais temps, ils exécutent en quelques heures six clichés différents de curieuses pièces de la remarquable collection de M. Ducatel »¹⁹. Il semble que ces documents photographiques n'aient pas survécu ou tout au moins aucune trace n'a pu, à ce jour, être retrouvée.

14. Lacoue-Labarthe Marie-France. Regards sur la Société Archéologique de Bordeaux, *Revue Archéologique de Bordeaux*, t. XCVI, 2005, fig. 3.

15. Bardou Pierre, 1993, p. 91.

16. Voir Château Catherine, 1999, p. 149 et 150, en ce qui concerne la fig. 15.

17. Société Historique et Archéologique d'Arcachon, 2007.

18. Bardou Pierre, 1993, p. 77 et suiv.

19. SAB, Comptes-rendus de séances, 1877.

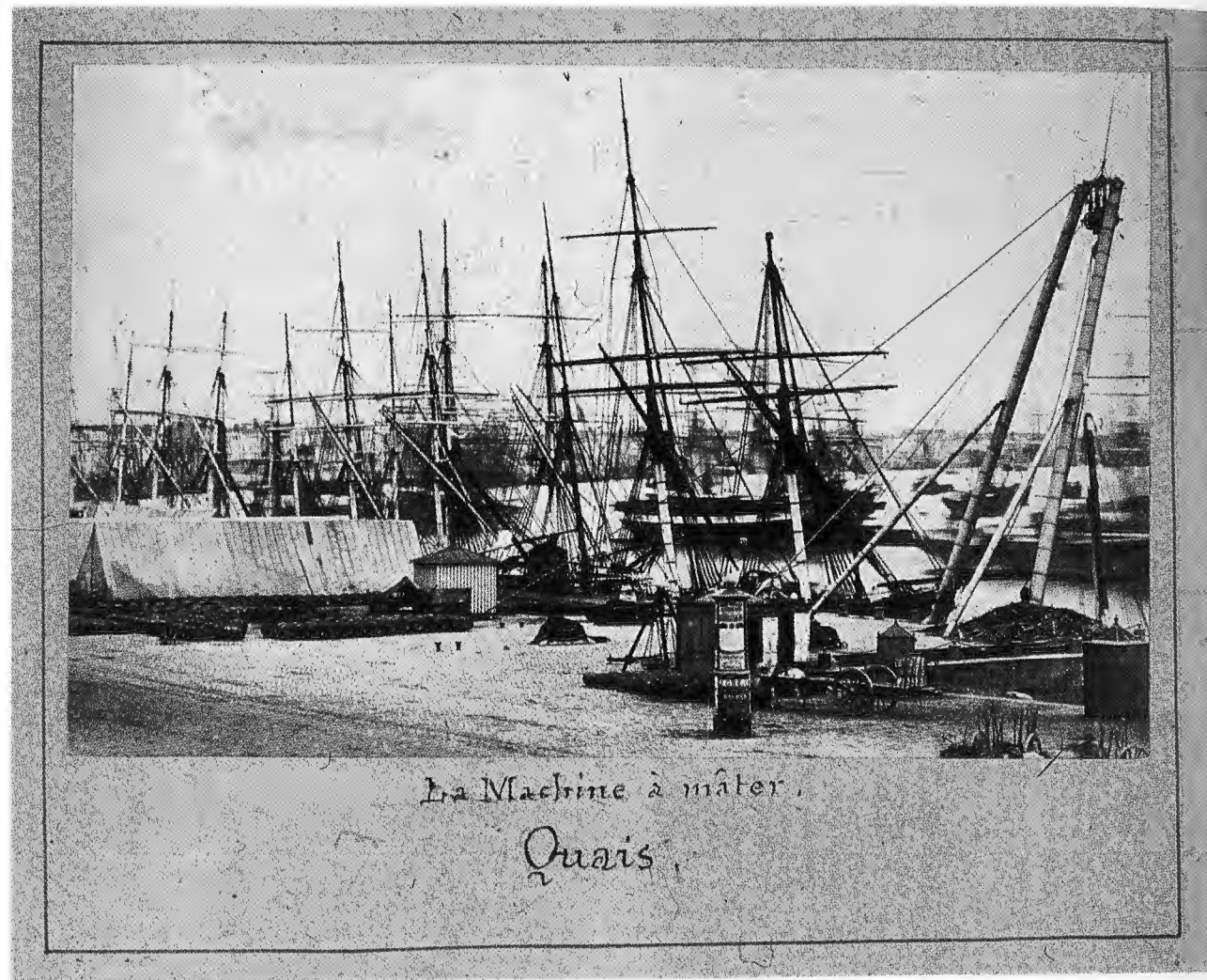


Fig. 10. - La machine à mater en rade de Bordeaux, quai de Bourgogne, vers 1870, par A. Pedroni, tirage sur papier albuminé 8,7 x 13,6 cm. collé sur papier mince cadre et titres manuscrits à l'encre.

Fig. 11. - Portique de l'Ecole d'équitation par Gabriel, dont le fronton fut sculpté par Francin entre 1757 et 1760. Tirage sur papier albuminé, 14,7 x 9,5 cm, attribuée à Pedroni, photo non signée. Témoignage rarissime, cette image donne à imaginer le monument dans son lieu d'origine, au nord du Jardin Public. La prise de vue est antérieure à 1864, date à laquelle le monument fut transféré 166 rue Judaïque.

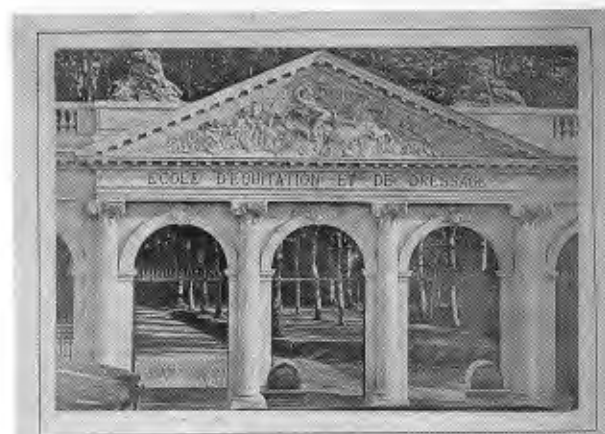


Fig. 12. - Marque commerciale d'Alphonse Terpereau au 29, cours de l'Intendance à Bordeaux. Etiquette imprimée bleu foncé, texte gaufré or. Les changements d'adresse successifs de l'atelier Terpereau lorsqu'ils sont apposés sur les tirages, permettent une approche de datation relativement sûre. Ainsi connaissons-nous Arcachon de 1868 à 1865, puis Bordeaux avec cinq adresses successives de 1865 à 1897. Celle portée sur cette étiquette autorise une datation de la photo au bas de laquelle elle est apposée, soit entre 1874 et 1891.



Fig. 13. - La porte des Toscanans en 1867 par Alphonse Terpereau. Tirage sur papier à dessin présensibilisé et rehauts d'aquarelle, signature en creux par timbre sec. Image 24,3 x 17,6 cm avec marges 25 x 18,8 cm. La datation manuscrite sur marge pose un problème, puisqu'il est admis que le monument fut abattu en 1866. Par ailleurs, le traitement de cette image (papier sensibilisé et aquarelle) témoigne des innombrables tentatives que les photographes ont su mettre en œuvre pour substituer la photo à l'estampe. Ce n'est pas son moindre intérêt.

Fig. 14. - Notre-Dame de la Fin-des-Terres à Soulac-sur-Mer par A. Terpereau. Tirage sur papier albuminé 22,1 x 25,5 cm sur carton 34 x 37,5 cm. Ensevelie sous les sables à partir du XVII^e siècle, abandonnée en 1744, cette église d'un ancien prieuré bénédictin, fut dégagée à partir de 1860 puis restaurée. La date, 17 juillet 1874 au bas du carton passe-partout, semblerait correspondre à celle de la prise de vue, sachant que Terpereau a donné à la Société trois images concernant cette église (dont celle-ci) lors de la séance du 7 août 1874.

Fig. 15. - Hôtel de la Bourse et place du Chapeau-Rouge (aujourd'hui place Jean-Jaurès), vers 1870, image non signée, attribuée à Pedroni. Tirage sur papier albuminé 9,5 x 14,7 cm collé sur feuillet de papier mince avec titre manuscrit. On remarquera le titre maladroitement gravé au stylet sur la gélatine du négatif.





Cependant, au delà des grands photographes professionnels contemporains de la création de la Société, il en est d'autres qui ont nourri celle-ci de leurs images associées à leurs travaux. Membres fondateurs pour les uns, ou peu s'en faut pour les autres, tous furent en quelque sorte l'œil de l'association durant plus d'un demi-siècle, rejoints ensuite par de nouvelles générations.

Certains, comme Drouyn, Marionnaud, Piganeau ou François Daleau, avaient le talent du crayon. Mais, Daleau, archéologue exemplaire, a su apprécier, rassembler et conserver les photographies que ses amis réalisaient éventuellement à sa demande. Il en a doté la Société Archéologique dont le Fonds Daleau est certainement l'un des trésors les plus significatifs ²⁰ (fig. 16, 17).

Parmi ces amis et collègues, on relève notamment les noms de Mensignac, Ferbos, Bastide, Bardie, Charrol, mais il en est un remarquable entre tous, par l'intérêt, la qualité et la durée de sa production. Sa réputation fut telle que Théodore Amtmann, dans la force de l'âge, bénéficia de son vivant et à juste titre d'une reconnaissance et de la notoriété qu'il méritait. Ainsi en 1904 pouvait on lire « ...Monsieur Amtmann ne se borne pas à fouiller les monuments ou les archives publiques pour apporter de temps en temps son contingent d'érudition à ses collègues, il est aussi et sans cesse leur collaborateur pour photographier



Fig. 16. - Grille en fer forgé de la rampe du grand escalier de l'ancien couvent des Dominicains vers 1886 et 1890 (voir Lacoue-Labarthe, M.-F., *Le fer forgé à Bordeaux*, Bordeaux, SAB, 1990, p. 70) ; photographie non signée. Tirage sur papier albuminé 13 x 17,6 cm collée sur la page 49 de l'album V d'Emilien Piganeau. Exemple d'association documentaire, cette image est placée en relation avec des croquis de détails exécutés au crayon. Apparemment, Piganeau ne pratiquait pas en photographie mais ses albums contiennent quelques exemples comparables ce qui donne à penser qu'il était attentif à l'apport éventuel de cette discipline.

Fig. 17. - Partie du menhir de Saint-Sulpice-de-Faleyrens dit Peyrefitte, photographié vers 1900 par Théodore Amtmann. Tirage bromure 24 x 17,2 cm. Il s'agit visiblement d'une photo-souvenir destinée plus à Messieurs Augier et Cantelaue qu'à la mise en valeur de la « pierre fichée ».

vieux papiers ou vieux monuments avec un soin, une habileté et un dévouement qui ne se dément jamais quand il faut les aider de quelque façon que ce soit... » ²¹.

On ne saurait résumer la vie et l'œuvre d'Amtmann en quelques lignes, ce serait le desservir. Bientôt, viendra le moment de lui consacrer une étude particulière. Les quelques

20. Coffyn André, 1990, Une documentation précieuse, p. 141.

21. Tout Sud-Ouest illustré, 1904, p. 65 et 66. Voir également Pierre Bardou, p. 256 à 257.



Fig. 18. - Vestiges de la seconde enceinte de Bordeaux (impasse de la Fontaine-Bouquière) construite au premier quart du XIIIe siècle. Photographie sans date par Théodore Amtmann, papier bromure brillant.

cinquante photographies qu'il a laissées à la Société archéologique seront alors rapprochées du nombre bien supérieur constitué par celles dispersées en plusieurs dépôts d'archives ou collections sur la ville de Bordeaux (fig. 18). Alors cette œuvre, malheureusement diluée, réapparaîtra dans sa vraie signification.

En petit nombre, mais très représentatifs d'une époque, quelques tirages gélatine pigmentée viennent également témoigner de l'ouverture de certains sociétaires en faveur de procédés à tendance « artistique ». L'usage de cette variété de papier sensible, aux noirs profonds et veloutés, très en faveur à la fin du XIXe siècle, s'est d'autant plus répandu qu'il correspondait au désir quasi obsessionnel, de produire des images photographiques comparables à l'estampe ²² (fig. 19 et 20).

Edmond de Mensignac en a confié quelques exemplaires au Fonds photographique de la Société dont, celui, très personnel, de son atelier-laboratoire. La situation de ce dernier, en fond de jardin, correspondait souvent à une contrainte liée au confort olfactif. En effet, les solutions au monosulfure nécessaires à l'obtention du fameux ton sépia, dégageaient une odeur épouvantable provoquant parfois, chez les amateurs, une relégation hors la maison familiale.

Au dernier quart du XIXe siècle, les avancées techniques ouvrent la voie à « l'instantané » ²³ et les membres de la toute jeune Société archéologique vont profiter de ce mouvement. Dès lors, chaque sortie, chaque excursion, va, en principe, générer une photo de groupe. Les exemplaires nous étant parvenus, constituent la somme émouvante du capital humain

22. Bardou Pierre, 1993, p. 88 à 94.

23. Bardou Pierre, 1993, p. 64 et suiv.



Fig. 19. - Le cloître de l'ancien couvent des Dominicains devenu le Musée lapidaire de Bordeaux à la fin du XIXe siècle sous la direction de Camille de Mensignac. Photographie par son frère Edmond de Mensignac, tirage sur papier pigmentaire dit « au charbon », 13 x 18 cm.

Fig. 20. - Tirage sur papier pigmentaire, probablement de la marque Fresson, reconnaissable à ses reflets satinés, 17,5 x 12 cm contre-collé sur carton passe-partout. Au verso, texte manuscrit « mon jardin et mon atelier de photographie le 17 juillet 1896, E. de Mensignac ».

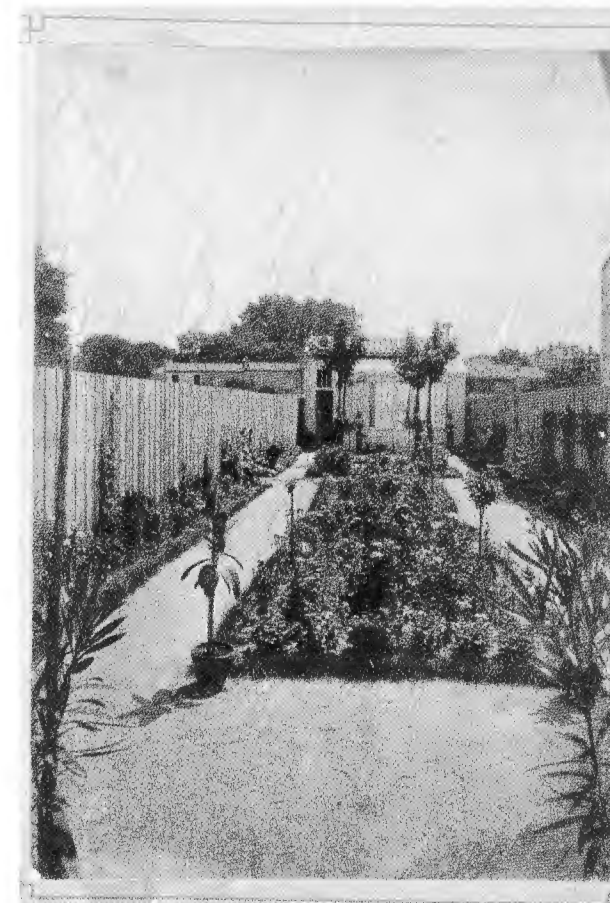




Fig. 21. - Excursion à Lugasson le 29 Mai 1904. Photographie par René Ferbos, tirage bromure brillant 18 x 13 cm. Fixation par quatre coins sur carton léger pour classement. Avec légende dactylographiée sur cartouche. Cette présentation correspond à la tentative de classification survenue après 1954. Elle concerne deux à trois centaines de photographies.

Fig. 23. - Sous la rubrique Sites girondins : La Lande (n° 749) Moutons (n° 714) Gardeuse de Vaches (n° 729) Four à pain (s. n°) par Louis Cadis. Tirages contact 7 x 8 cm, sur papier bromure brillant.

de l'histoire de la Société Archéologique. Mais les informations contenues ou les accompagnant n'en demeurent pas moins une source documentaire irremplaçable (fig. 21).

Le fonds photographique de la Société à l'instar des autres collections s'est, comme souligné plus haut, constitué le plus souvent par dépôts ou dons successifs. La trace de ces apports n'a pas toujours été conservée. Exception notable lors de la séance du 12 décembre 1954, Louis Cadis remettant à la Société un rapport sur ses recherches en Bazadais, faisait « don à la photothèque d'un lot très important de clichés intéressant Bordeaux et la région... »²⁴. Soit, près de 800 plaques négatives verre 8 x 9 numérotées et identifiées sur répertoire. Majoritairement constitué d'images paysagères ou monumentales, cet ensemble ne comprend malheureusement pas de photographies

24. SAB, Compte-rendus de séances, 1954, p. 12.



Fig. 22. - Bordeaux, Gare Saint-Louis, fin des années 1930 (n° 32) par Louis Cadis.



relatives aux fouilles archéologiques entreprises par Cadis en Bazadais et dont il a pu disposer par ailleurs (fig. 22 et 23). Ce très important dépôt fut également le dernier d'une longue suite venue du XIXe siècle.

Il est permis de s'interroger sur les motifs ayant conduit à cette raréfaction. Deux raisons concourantes peuvent être proposées. D'une part l'irruption de la diapositive en couleur dans l'après seconde guerre mondiale laquelle va révolutionner recherche et exploitation.

D'autre part, le rapatriement des collections « abritées » à la porte Cailhau et le déménagement depuis l'Hôtel des Archives jusqu'à la place Bardineau, ont mobilisé beaucoup d'énergie et changé nombre d'habitudes, sinon de méthodes.

Images positives éditées

Ce troisième volet concerne un aspect significatif des archives photographiques de la Société. Il rend compte notamment de la diffusion de l'image photographique au dernier tiers du XIXe siècle et se recoupe avec l'intérêt des sociétaires pour l'accès à la connaissance par la diffusion.

Avant l'arrivée de moyens photomécaniques peu onéreux et respectueux de l'image, deux pratiques ont alors occupé le marché²⁵ : gravures d'après photo (essentiellement xylographies) et principalement imprimées en typographie ou diffusion de photographies tirées en grand nombre, collées sur carton, prolongement de l'innovation de Blanquart-Evrard (fig. 24).

Neurdein, éditeur-photographe ou photographe-éditeur est l'un de ceux à l'origine du mouvement ayant débuté à la fin des années 1830. Son album « Panorama des Alpes Maritimes » avait lancé le coup d'envoi d'une tendance éditoriale qui se maintiendra jusqu'au début de la Belle époque²⁶. Rien d'étonnant à ce que la Société archéologique en ait identifié l'intérêt, ici concernant principalement Bordeaux et Arcachon, et détienne ainsi plus d'une centaine de sujets différents en tirages d'origine, déclinées parfois en trois versions : collées sur album, sur carton et en feuilles non collées (fig. 25, 26).

25. Si l'on excepte la photoglyptie. Voir Bardou Pierre, 1993, p. 212 à 217.

26. Baugé Gilbert, 1995, p. 134.

Fig. 25. - Perspective des quais de la Douane et de Bourgogne vue depuis la Bourse. Gravure sur bois par A. Sargent d'après le dessin de P. Benoist et, d'après la photographie de M. Neurdein. Extrait de Elysée Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, t. II La France, Librairie Hachette, 1877, p. 165.

Fig. 26. - Perspective des quais de la Douane et de Bourgogne. Photographie par Neurdein, tirage sur papier albuminé sépia 12 x 18 cm collé sur page cartonnée, partie de l'album Bordeaux, édition Neurdein, sans date (vers 1880).

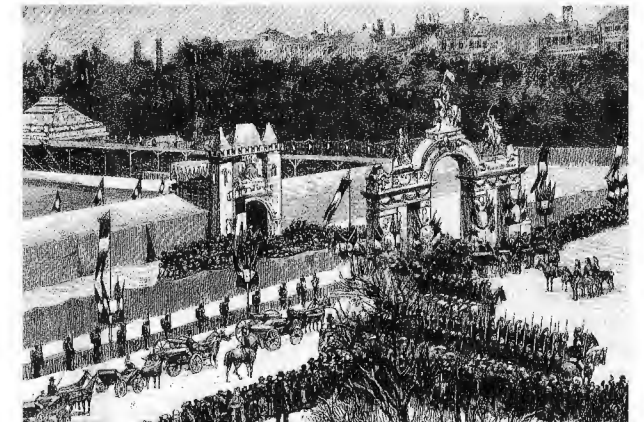


Fig. 24. - Réception du Président de la République Sadi Carnot sur l'esplanade des Quinconces lors de sa venue à Bordeaux le 28 avril 1888. Gravure sur bois F. B. d'après photo d'Aimé Gary dont l'atelier était à cette date au 116-118 rue Sainte-Catherine. Détail d'une pleine page de l'hebdomadaire l'Illustration (feuillet extrait non daté).





Fig. 27. - Châtelet de la forteresse de Montauban, dite Château des Quatre fils Aymon à Cubzac-les-Ponts. Photographie en stéréoscopie, collection Labrotti, images 7,7 x 7,4 cm chacune et carton 8,7 x 18 cm.

Fig. 28. - Marque commerciale Labrotti, opticien, 58, Cours de l'Intendance Bordeaux.

Fig. 29. - Marcel Charrol et son appareil photo stéréoscopique. Détail du groupe des sociétaires en excursion à la Fontaine des Fées de Moncayet, le 2 Juillet 1922. Photo Edmond Bastide.

Fig. 30. - Le château de Murols. Photographie anonyme, tirage papier albuminé sépia 12 x 18 cm collé sur carton.

Le principe d'images photographiques collées sur carton a facilité également la diffusion rapide de la stéréoscopie²⁷. Là encore, un important ensemble, la Collection Labrotti, témoigne de l'intérêt qu'a pu encourager ce procédé optique. Ce fonds très particulier, constitué partiellement d'images d'édition (notamment Neurdein) contient également plusieurs centaines d'images originales, production personnelle de Labrotti, identifiées sur les pages d'un répertoire manuscrit comportant plus de 1200 références (fig. 27, 28).

La vogue stéréoscopique ira s'amenuisant jusqu'à la seconde guerre mondiale mais conservera néanmoins de nombreux adeptes. Marcel Charrol sera du nombre. Ainsi, en 1922, dans une invocation apparemment drôlatique et dont les Fées n'étaient peut-être pas absentes, celui-ci, brandissant son appareil stéréo, semblait prendre à témoin ce fidèle serviteur et ce pour la plus grande joie des sociétaires présents (fig. 29).

Parallèlement à la constitution du fonds documentaire local et régional, l'attention des sociétaires s'est très tôt portée également sur des lieux et civilisations lointains, intérêt encouragé à l'occasion des séances de travail consacrées à la présentation d'objets « à l'origine antique ou curiosités exotiques... ». Ceci a pu évidemment susciter le dépôt réitéré de documents photographiques concernant dans le cas précis les cinq continents. D'une large diversité en ce qui concerne les sujets traités, ces images renseignent également sur les similitudes ou divergences des modes éditoriaux alors innovants, utilisant encore pour quelques années la photo véritable collée, ainsi que la diapositive sur plaque de verre.

Mais, c'est grâce à l'invention de la *phototypie* qu'à la fin du XIXe siècle la diffusion de l'image photographique imprimée en nombre a connu un essor inconnu jusqu'alors²⁸. L'application la plus universelle en fut la carte postale illustrée et très rapidement ce nouveau procédé s'est également imposé dans le domaine du livre. Cette évolution précédant celle de la similigravure fera l'objet d'une étude ultérieure tant elle est au cœur de la question des publications de la Société archéologique (fig. 31, 32)²⁹.

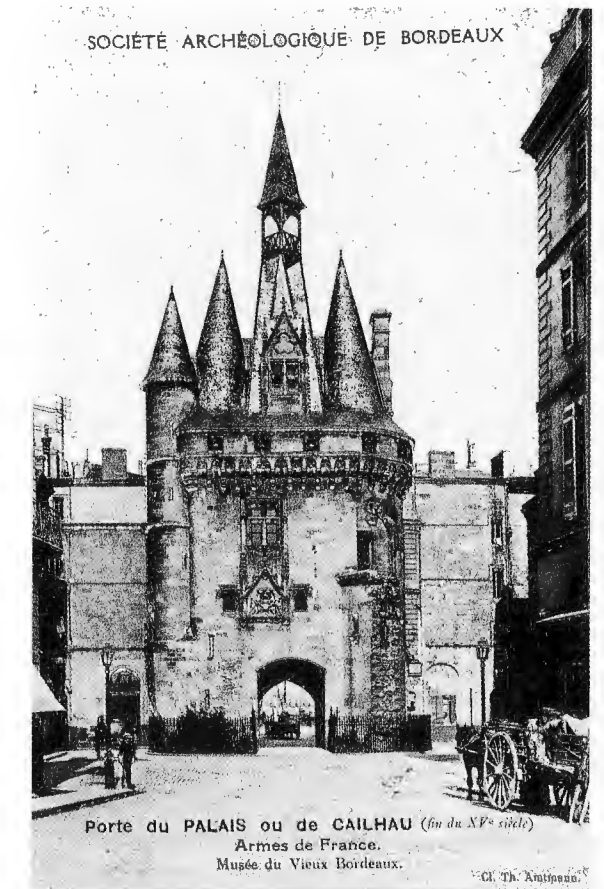
27. Bardou Pierre, 1993, p. 258 et suiv.

28. Bardou Pierre, 1993, p. 223 et suiv.

29. Roudié Paul, 2003, p. 154 à 157, 160 et 173.

Fig. 31. - Façade Ouest de la porte du Cailhau après restauration. Photographie Th. Amtmann éditée sur carte postale imprimée en phototypie et destinée à la publicité du Musée du Vieux Bordeaux.

Fig. 32. - Portail de l'ancienne église abbatiale bénédictine Saint-Maurice, à Blasimon. Photographie par J. A. Brutails, imprimée en phototypie, planche VII de son ouvrage Les vieilles églises de la Gironde, Bordeaux 1911.



Séries négatives

Les diverses séries positives évoquées jusqu'ici ont un commun dénominateur, celui d'être constituées majoritairement de positifs obtenus par tirages sur papier photosensible ou bien imprimés à l'encre par l'intermédiaire de procédés photomécaniques, avec, en corollaire, quelques diapositives anciennes, en petit nombre certes mais non dénuées d'intérêt. L'ensemble peut représenter, à ce jour, 2000 références ce qui est peu arithmétiquement mais considérable au regard de leur rareté, de la qualité des auteurs, des contenus et d'une étroite relation avec l'histoire de la photographie régionale.

Ce nombre d'autre part, n'a rien de limitatif, car l'inventaire actuel n'est pas terminé et quand bien même le serait-il, rien ne peut interdire que de nouveaux dépôts puissent à nouveau enrichir les séries déjà en place.

Ainsi en est-il également de celle des négatifs au nombre approchant les 10 000 exemplaires. Ces documents principalement constitués de plaques de verre en divers formats, datés fin XIXe siècle et première moitié du XXe, sont la mémoire photographique des nombreux auteurs qui les ont laissés à la Société. Déposée aux Archives municipales de Bordeaux, cette partie du Fonds photographique de la Société est actuellement en cours de numérisation pour inventaire et études.

Il est encore trop tôt pour se prononcer avec certitude sur la totalité des éléments le constituant et nombreuses sont les images dont l'on ignore à ce jour et le nom de l'auteur et l'identification complète du sujet.

Les formats des négatifs vont du 6 x 9 au 13 x 18 cm., images seules ou stéréo suivant les options techniques du photographe, quant aux sujets, pourrait-on dire géographique sans limites, ils vont de la Gironde au monde entier.

Un rapide examen du fichier d'inventaire fait émerger une première liste d'auteurs qui nous sont bien connus : Camille et Edmond de Mensignac, Bardié, Brutails, Cadis, Dupouy, Maziaud, Charrol, etc... Par contre, très abondantes sont les images anonymes, et par ailleurs les noms d'Amtmann et Bastide n'apparaissent pas tout au moins à ce stade des travaux. Quant à l'éventail des sujets photographiés, il est au moins aussi vaste que les préoccupations scientifiques déployées par les membres de la Société archéologique durant plus d'un siècle (fig. 33).

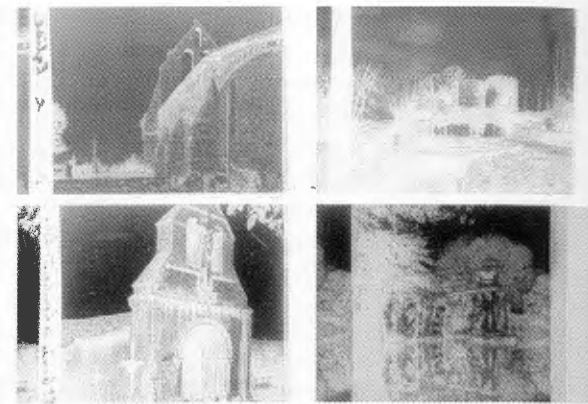


Fig. 33. - Quelques négatifs parmi les premiers ayant bénéficié de l'opération de numérisation par le service photographique des Archives Municipales de Bordeaux. Photo Bernard Rakotomonga.

Conclusion et projet

La très rapide évocation de ce que représente le Fonds photographique de la SAB n'a donc pas la prétention d'épuiser le sujet. Sa richesse en contenus ne sera véritablement appréciable qu'à l'issue de l'inventaire toutes séries confondues. Mais, ce fut esquissé, la relation de la toute jeune Société avec l'image photographique s'est établie et renforcée dès l'origine. Il est apparu que cet intérêt a trouvé un prolongement dans la publication imprimée. Les éditions de la SAB et sa bibliothèque en témoignent. L'examen attentif des composantes associées fait donc partie intégrante de l'étude du Fonds photographique, une démarche en vue d'en faciliter l'approche et la compréhension. En d'autres termes, il serait anormal de réduire ce Fonds au rôle d'une simple banque d'images anciennes, car leur présence, en relation étroite avec la personnalité des auteurs, témoigne le plus souvent d'intentions et de choix scientifiques indéniables qu'il sera utile d'identifier.

Bibliographie

- Bardou Pierre, *Photographes en Gironde*, Bordeaux, Conseil Général de la Gironde/l'Horizon Chimérique, 1993.
- Bardou Pierre, *Photographes en Bazadais*, *Les Cahiers du Bazadais*, 1998, n° 122.
- Baugé Gilbert, *La photographie en Provence, 1839 - 1895*, Marseille, Jeanne Laffitte, 1995.
- Château Catherine, *L'œuvre de Claude-Clair Francin à Bordeaux entre 1748 et 1765*, *Revue archéologique de Bordeaux*, 1999, t. XC.
- Coffyn André, *Aux origines de l'Archéologie en Gironde : François Daleau (1845-1927)*, Bordeaux, Conseil Général de la Gironde/Société archéologique de Bordeaux, 1990.
- Dezeimeris Rheinold, *Observations sur une inscription du Musée de Bordeaux*, *Société archéologique de Bordeaux*, 1874, t. I, p. 163 à 166.
- Drouyn Léo, *Forteresses de terre dans le Département de la Gironde*, *Société archéologique de Bordeaux*, 1874, t. I, p. 125.
- Lacoue-Labarthe Marie-France, *Regards sur la Société Archéologique de Bordeaux*, *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2005, t. XCVI.
- Lécuyer Raymond, *Histoire de la photographie*, Paris, Baschet et Cie, 1945.

- Mianne Florent, *Photographie et restauration : usage des images et pratiques architecturales à Bordeaux entre 1857 et 1895*, *Revue Archéologique de Bordeaux*, t. XCVI, 2005.
- Mondenard (de) Anne, *La Mission héliographique : mythe et histoire*, *Etudes photographiques*, Société Française de Photographie, 1997, n° 2, p. 61 à 78.
- Nicolaï Alexandre, *Compte-rendus de séances*, *Société Archéologique de Bordeaux*, 1909, t. XXXI.
- SAB, *Compte-rendus de séances*, *Société Archéologique de Bordeaux*, 1906, t. XXVIII, p. 16.
- SAB, *Compte-rendus de séances*, *Société Archéologique de Bordeaux*, 1943, t. XLVII, p. 65.
- SAB, *Compte-rendus de séances*, *Société Archéologique de Bordeaux*, 1954, t. LIX, p. 11.
- Société Historique et Archéologique d'Arcachon et du pays de Buch, *Arcachon sous le Second Empire : clichés de Terpereau*, Arcachon, 2007.
- Tout Sud-Ouest illustré (Annuaire)*, Paris, Bordeaux, Mulot-Féret, 1904.
- Lenoir Michel, Roussot Alain, Delluc Brigitte et Gilles, Martinez Marc, Loizeau Sigolène, *Mémoire Nathalie, La grotte de Pair-non-Pair*, Bordeaux, Conseil Général de la Gironde, Société Archéologique de Bordeaux, 2006.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCVII, année 2006, p. 275-279

Les larmes miraculeuses de Notre-Dame des Pleurs à Bordeaux au début du XXe siècle

par Jean-Jacques Michaud

*« Dans le cristal des fontaines, un geste trouble les images,
un repos les restitue »¹*

Désespoir de la créature

Tout commence avec Adam chassé du paradis terrestre ; il se cache la tête dans ses mains. Pleure-t-il ? On peut le supposer, Eve semble moins troublée.... Ce qui est certain, c'est que leur descendance va remplir l'histoire d'un torrent de larmes. La destruction de Jérusalem provoque les larmes de Jérémie, celles de Saül cessent sous le charme de la harpe de David. La pécheresse Madeleine arrose de ses larmes les pieds du Christ avant de les essuyer avec sa chevelure. Les filles de Jérusalem pleurent et se lamentent en voyant Jésus porter sa croix. Marie pleure son fils dont elle porte le corps disloqué sur ses genoux.

Détresse ou accomplissement, certaines larmes nous sont plus familières. C'est Augustin pleurant secrètement et tardivement sa mère Monique « *Je donnais congé aux larmes, que leur flot coulait à l'aise. Je les étalais sous mon cœur ; elles lui furent un repos* »². C'est Martin, depuis longtemps muet et paralysé, pleurant de joie devant sa fille, la petite Thérèse, toute nouvelle carmélite âgée juste de quinze ans³.

Si le créateur fait facilement pleurer sa créature, il donne aussi des larmes à ses images et le XXe siècle est riche en spectacle triste ou gai à pleurer. Certaines photographies sont célèbres : celles des Pragoïs brisés, le nez dans les mouchoirs et le bras levé devant les panzers allemands le 13 mars 1939. Celles des Parisiennes transfigurées et folles de joie à califour-

chon sur les jeeps américaines le 25 août 1944. Le cinéma nous a laissé aussi quelques beaux échantillons. Ce sont les larmes d'Arletty, étincelante dans la loge obscure d'un théâtre du boulevard du Crime⁴. Ce sont celles de Sylvia Bataille, transparentes sur l'herbe des prés comme la rosée du printemps⁵. Quant à la télévision, on y pleure tous les jours, pour un oui ou pour un non.

Tristesse de la Vierge

Au siècle précédent on devait se contenter, mais c'était un privilège, des phénomènes de lacrymatoires surnaturels. Ces événements étaient pratiquement toujours en rapport avec les cycles mariophaniques qui commencent par les apparitions de la rue du Bac en 1830⁶.

En 1847, la Vierge se montre à deux bergers de la Salette près de Grenoble. La « Dame » comme disent généralement les voyants, est revêtue d'un costume local. Elle est assise sur un

1. G. Bachelard, *L'eau et les rêves*, Paris, Corti, 1964, p. 36.

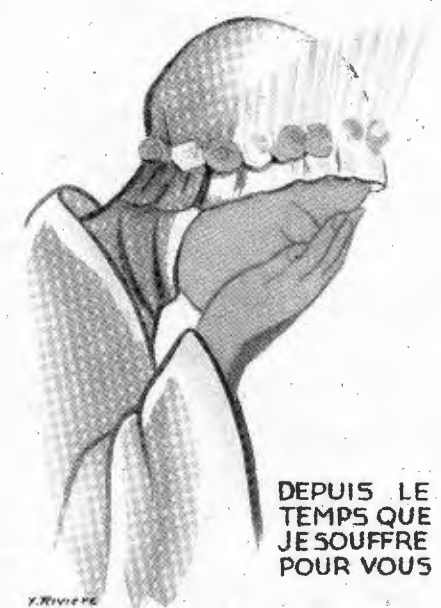
2. Saint Augustin, *Confessions*, Livre IX-12 (33).

3. Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face, *Histoire d'une Ame*, Paris, Cerf, 1994, p. 176.

4. *Les Enfants du Paradis* de Marcel Carné (1943).

5. *Une partie de campagne* de Jean Renoir (1936).

6. Y. Chiron, *Enquête sur les apparitions de la Vierge*, Paris, Perrin-Mame, 1995, p. 174-180.

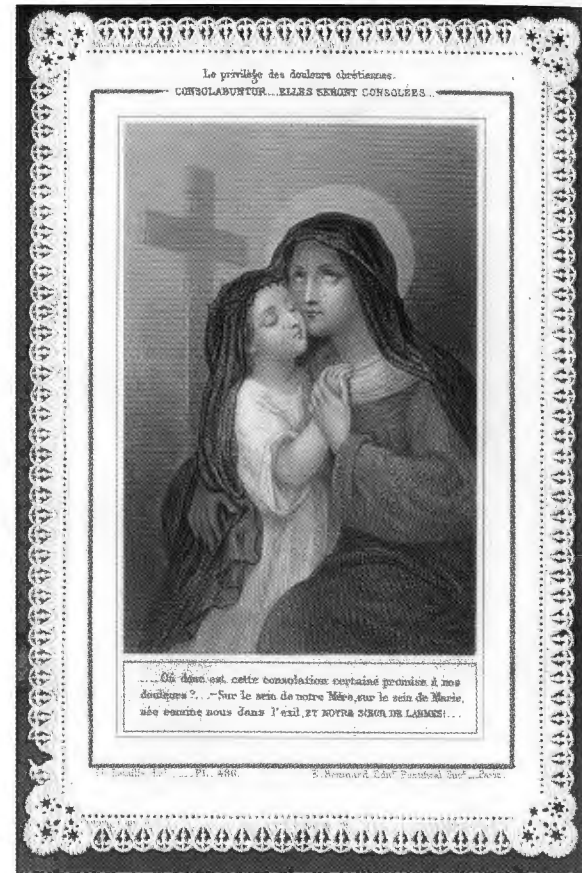


NOTRE DAME de SALETTE

Imprimé en France 1959 Éd. N.-D. des Anges Paris.

rocher, les coudes sur les genoux, le visage caché par ses mains. Elle se lève à l'arrivée des enfants pour délivrer son message qui est connu par le témoignage de l'un des deux, Mélanie Calvat « *La Sainte Vierge pleurait presque tout le temps qu'Elle me parla.. ses larmes coulaient une à une lentement jusque vers ses genoux ; puis, comme des étincelles de lumière, elles disparaissaient. Elles étaient brillantes et pleines d'amour* »⁷. Mais pourquoi pleure-t-elle ? De déception devant l'ingratitude des hommes qui perdent la foi et ne suivent pas les commandements divins alors que son fils s'est sacrifié pour eux. Elle montre ainsi sa désapprobation voire son refus du monde tel qu'il est et annonce pratiquement toujours des châtements. Cette fonction symbolique sera constante tout au long de ces deux derniers siècles.

Lourdes nous est plus proche et plus familier que la Salette, même si la Vierge ne pleure pas, l'eau est au cœur de cette apparition. La première a lieu le 11 février 1858 devant une petite écolière de 14 ans, Bernadette Soubirous alors qu'elle se déchausse pour traverser le Gave. Trois jours après, avec le bon sens qui caractérise cette campagnarde, elle jette de l'eau bénite sur la Dame pour bien vérifier qu'il ne s'agit pas du Malin.



Rassurée, elle peut s'entendre dire « *Allez à la fontaine et vous y laver* »⁸. Il s'agit de la source de la grotte de Massabielle dont on connaît l'insaisissable postérité.

Cette « *eau vive* » promise à la Samaritaine par le Christ près du puits de Jacob, a longtemps habité nos régions à travers des sanctuaires dédiées à des saints, à des saintes et plus souvent à la Vierge : Montigaud (Guitres) à proximité d'une source, Martillac (La Brède) sur une île, Mouchac (Aillas) au bord de la Bassanne, Verdelaire près du ruisseau du Luc, Condat (Libourne) sur la Dordogne, Paillet sur la Garonne, N.-D. du Bon Port (Arcachon) et N.-D. de la Fin des Terres (Soulac) sentinelles devant l'océan. Et un peu plus loin, Bétharram (64), Buglose (40), Garaison (65), Sarrance (64) ; souvent la dévotion mariale est liée à un ancien site païen où coule cet élément qui est source de vie et de purification. C'est l'eau sous la forme d'une fontaine ou d'une source, d'une rivière ou d'un fleuve, voire de l'océan.

7. M. Calvat, *Récit authentique de l'apparition de la Salette* dans L. Bloy, *Celle qui pleure*, Paris, Mercure de France, 1908, p. 224.

8. Neuvième apparition, 25 février 1858.



« *Si la chair à été cause de l'esprit, c'est un miracle. Mais si l'esprit à été cause du corps, c'est un miracle de miracle* »⁹. C'est probablement pour cette raison que les statues pleurent, rarement il est vrai. Comme à Poitiers en 1720 dans une chapelle privée devant une certaine Anne Braud, événement vite reconnu comme surnaturel par l'évêque, mais qui s'en souvient ?¹⁰ L'aventure bordelaise, plus récente a laissé plus de traces. Et c'est précisément une représentation de Notre-Dame de Lourdes qui sera l'objet de ces péripéties.

Voyante gersoise

Marie Mesmin née Baillet (Monguilhem, 1867-Bordeaux, 1935) vint au monde dans un petit village du Gers¹¹. Le 19 juin 1867 à la première heure, l'état du ciel était favorable pour une voyante. Le soleil était dans le signe des Gémeaux avec un Ascendant en Bélier, ce qui favorise l'association d'un don pour les échanges avec l'effet de porte-parole. Naturellement, l'élément Eau est fortement présent dans son thème avec une conjonction Mercure-Uranus dans le Cancer en trigone avec Jupiter en Poissons et Saturne en Scorpion « *Croyance en*

l'origine du monde (Cancer), révélation de son intemporalité (Poissons), prédication de son apocalypse (Scorpion) »¹². Marie Mesmin comme la décrivent ses contemporains est intelligente, douce, réservée mais non dénuée d'une certaine vivacité. Elle n'a aucune instruction, ignorant tout « *...des divers systèmes philosophiques et de la théologie didactique* »¹³. Les Mesmin vivent modestement avec leurs deux enfants dans une loge de concierge au 13, cours du XXX juillet à Bordeaux. Marie Mesmin, diabétique et tuberculeuse, effectue un premier pèlerinage à Lourdes en 1904 puis un second l'année suivante. C'est lors de ce déplacement qu'elle se procure avec ses maigres économies pour la somme de 14 francs, une de ces banales statues de plâtre, bleues et blanches, représentant Notre-Dame les mains jointes et les yeux rivées au ciel. Cette reproduction de la Vierge située sur l'esplanade est achetée dans le magasin tenu par les Soubirous. De retour à Bordeaux, la statue placée dans la loge, se serait mise à pleurer au cours de l'année 1907¹⁴.

Les faits ne semblent avoir été publics que deux ans plus tard à partir de juillet 1909. Dès cette date, des gens pieux ou de simples curieux se pressent cours du XXX juillet pour prier et espérer voir le prodige. Si c'est possible, on remplit des flacons sinon on trempe des rubans ou du coton dans ces larmes, leurs applications assurant une guérison ou la réalisation d'un vœu. Assistant régulièrement à la messe donnée à l'église Notre-Dame, Marie Mesmin voit à plusieurs reprises La Vierge. Celle-ci est triste et pleure, Marie s'inquiète, en est-elle la cause ? « *Non mon enfant, ce n'est pas à cause de toi que je verse ces larmes, mais plutôt à cause des injures et des blasphèmes faits contre mon divin Fils et des grands malheurs qui vous menacent* »¹⁵. A la fin de l'année 1909, l'agitation est grande cours du XXX juillet.

Mais ce n'est ni le moment ni le lieu. Dans la France de cette époque et à Bordeaux, tout ce remue-ménage tombe mal. C'est en effet le temps du retour à la doctrine après la politique de conciliation menée par Monseigneur Lecot pendant la guerre scolaire dans le contexte des Lois de Séparation. Aucun faux pas ne peut être toléré de la part du cardinal Andrieu, nouvel

9. *Évangiles selon Thomas*, 29.

10. Y. Chiron, *Enquête...*, p. 158.

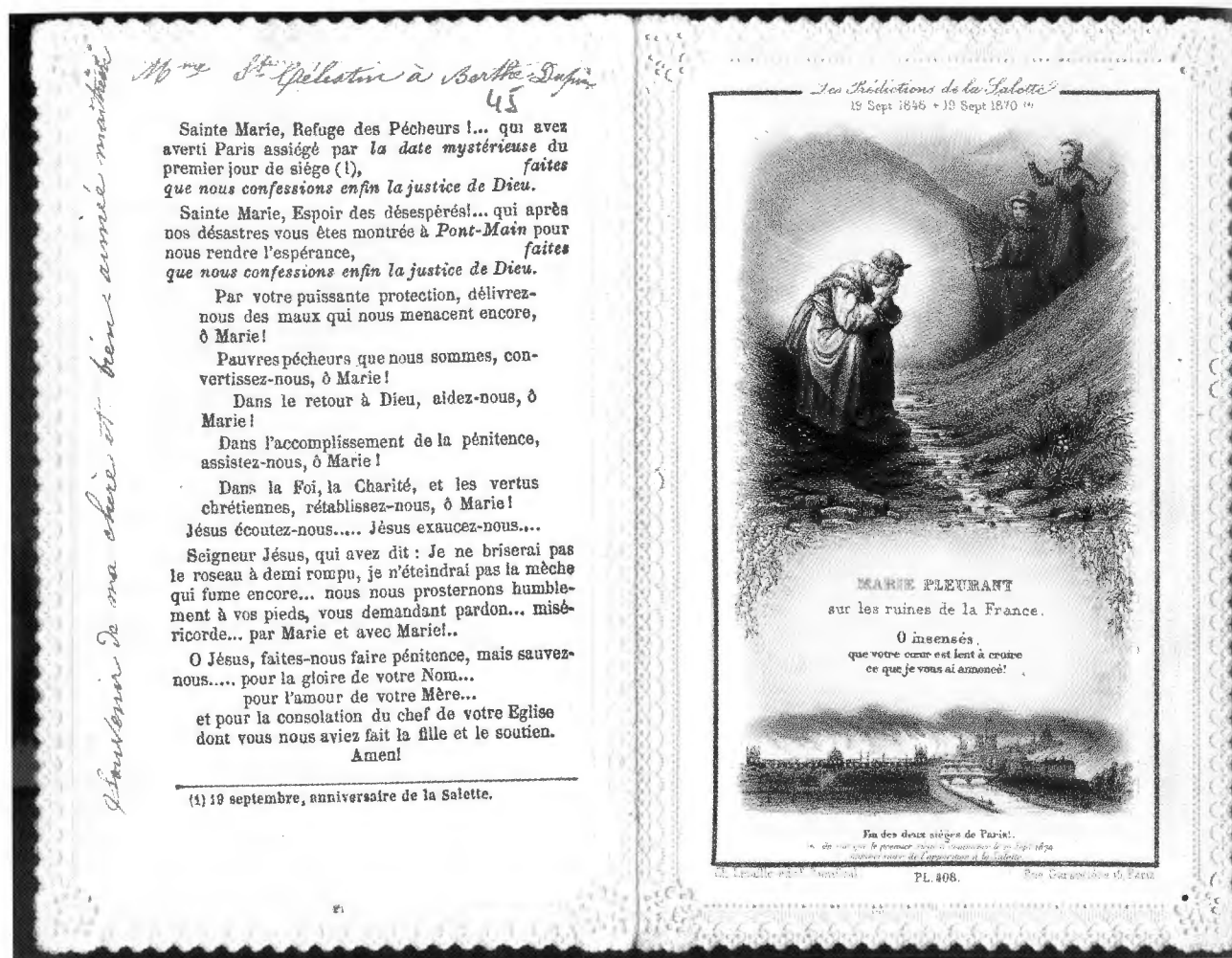
11. A.D. Gers, 5E 37545 n° 7.

12. D. Bétourné et Z. Fachan, *Traité d'astrologie contemporaine*, Paris, PUF, 1990, p. 171.

13. A.M.Bx., *Le procès de Notre-Dame des Pleurs*, 1920, IX-h 773, p. 18.

14. G. Lameire, *La Vierge en pleurs de Bordeaux*, Résiac, Mayenne, 1973.

15. Archives diocésaines (A.D.), Dossier Notre-Dame des Pleurs, *Le Saint Enfant Jésus de Prague*, 25 avril 1914, p. 2.



archevêque depuis le 25 mars 1909¹⁶. En accord avec son vicaire général Monseigneur Berbiguiet et avec le curé de la paroisse Notre-Dame l'abbé Gaussens, il décide de faire enlever la statue le 4 mars 1910¹⁷. Toutefois on fait analyser les larmes par un laboratoire. Le résultat de l'expertise est pleine de bon sens mais la chute en est inattendue «*Le liquide très abondant, trop abondant à mon sens pour provenir de glandes lacrymales du moins normales, est un liquide autre, eau de source, ou peut-être eau bénite*»¹⁸.

Fin le temps où les statues apparaissaient miraculeusement sous le pied d'une mule à Verdélais, sous le sabot d'un taureau à Sarrance ou sous la langue d'un boeuf à Buglose. A une époque anti-cléricale et dans un siècle où la raison doit triompher, la statue disparaît mystérieusement entre les mains...des prêtres ! La représentation de N.-D. de Lourdes évanouie, Marie Mesmin la remplace par une statue de la Vierge enfant qui prend rapidement la relève des phénomènes surnaturels.

Ce qui apparaît à beaucoup comme une véritable pagaille achève d'effrayer les propriétaires qui prient la voyante de déménager en 1913. Aidé par de généreux mécènes¹⁹, «*la moderne madame Guyon*» comme l'appelleront bientôt les journalistes, s'installe au 26, boulevard du Bouscat (boulevard Pierre Ier). C'est là qu'est fondé l'oratoire de Notre-Dame des Pleurs quand éclate la guerre. On peut comprendre que cette dévotion rencontra un certain écho chez les malheureux poilus comme en témoigne un peu plus tard la presse «*De petits flacons emplis de pleurs partirent pour le front, et qui sait, si,*

un soir, ils n'ont pas sur quelque agonie atroce et sanglante jeté quelques arc-en-ciel et quelque baume consolateur»²⁰. Au début de 1918, Marie Mesmin fait un voyage jusqu'en Champagne. Elle visite les tranchées et distribue l'image de N.-D. des Pleurs. On l'accueille comme la nouvelle Jeanne d'Arc, un tel champ de bataille n'était-il pas un témoin inespéré pour constater l'existence de miracles quotidiens ?

Comédie à la bordelaise

Cette expédition ne dois pas faire illusion. Non seulement «*maman Marie*» a perdu l'intrépidité naturelle de l'enfance mais elle ne possède pas non plus, la non moins naturelle circonspection de la petite pyrénéenne. Dès la fin du conflit, les événements autour de l'oratoire vont prendre un tour déplaisant «*...car il y a de tout dans cette stupéfiante affaire : du comique, du tragique, du maboulique, du satanique, du mystique, du mystère et sans doute de la mystification...* Et ils croient dur comme fer aux larmes de la Madon»²¹. Face aux exaltés et aux inconditionnels prêts à faire le coup de poing, les incrédules et les mécréants ricanent : c'est le jardinier de la propriété qui, quotidiennement, dévisse la tête pour y verser de l'eau !²²

L'Eglise, qui n'avait pas pu ou pas voulu faire enlever une seconde fois l'objet du délit avait néanmoins rapidement et nettement mis ses fidèles en garde contre cette dévotion. Désavoué par ceux qu'elle fustigeait mais dont elle attendait le plus, Marie Mesmin se défendra avec acharnement presque jusqu'au bout. Elle dicte mémoires, lettres, protestations. On ne la fera pas taire, pour elle Notre-Dame des Pleurs n'est autre que Notre-Dame de la Salette descendue de sa montagne pour venir pleurer à Bordeaux. Elle tempête ; Fatima n'est qu'une imposture et Bordeaux est l'inverse de Lourdes dans l'ordre de l'incarnation : de physiques-les guérisons-, les Grâces sont devenues spirituelles-les conversions-. Sur ce point mais sur un autre plan, on ne peut lui donner tort ; autant Bernadette Soubirous se tiendra fermement près de la source, autant Marie Mesmin sera emportée par le torrent du scandale.

Ses partisans, les «*mesminiques*», vont bientôt organiser des expéditions punitives contre d'anciens adeptes accusés d'envoûter «*maman Marie*». Ces événements burlesques font

le bonheur des chansonniers et pendant l'été 1926, la foule se presse au Casino des Quinconces où est donnée la revue : *Et l'on sen ... vouë !*²³. Ainsi, comble de cruauté, la statue qui pleurerait fera rire par de couplets moqueurs : «*Il y avait à Bordeaux- Un tas de bigots- Qui disaient Sacré Dié !- Nous sommes ensorcelés ?- Quel est donc le sorcier- Qui nous livra au démon ?- C'est le curé de Bonbon.- Allons dans son presbytère- Et, le fouet à la main,- Nous lui ferons son affaire.- Ah qu'elle trempe il recevra demain !*».

Cette fois c'en est trop, le cardinal Andrieu interdit aux prêtres et aux laïques d'assister aux cérémonies organisées à l'oratoire du boulevard du Bouscat. Les adeptes qui participent à ces exercices spirituels «*allèguent une ferveur mystique qui ne doit pas être de bonne qualité ni d'origine céleste, puisqu'elle se traduit, sous prétexte de maléfices, par des représailles injustes et sacrilèges*»²⁴. Las, que de gâchis ! Peu à peu de vengeances en calomnies, de procès en condamnations, ce qui aurait pu devenir une édifiante histoire sainte avec beaucoup de belles images se métamorphose en un vilain fait divers dont il ne reste plus que quelques titres gris sur les journaux.

Quand il n'y a plus de parole, il y a les larmes dit-on, cela ne va-t-il donc pas de soit pour une statue naturellement muette ? «*Mais quoi de plus de plus visible et de plus palpable que des larmes que tout l'Univers aurait pu voir, s'il s'en était donné la peine, des larmes coulés de la pierre !*»²⁵. Une statue de la Vierge qui pleure avez-vous dit ? Et alors, la belle affaire !... devant ce «*miracle de l'indifférence universelle*» dont parlait Léon Bloy²⁶.

20. *La Petite Gironde*, 12 juin 1935.

21. L. Palauqui et H. Bouffard, *La « Merveilleuse Histoire » de Notre-Dame des Pleurs*, Bordeaux, 1926.

22. *Sud-Ouest*, Témoignage de la petite nièce de Marie Mesmin, 2 avril 1981.

23. *La Vie Bordelaise*, n° 1770, mai 1926.

24. *L'Aquitaine*, Ordonnance archiépiscopale, 11 février 1926.

25. A.D., Dossier Notre-Dame des Pleurs, Abbé Morard, *Enseignements de Marie Mesmin*, Paragraphe II.

26. L. Bloy «*Le symbolisme de l'apparition*», Paris, Lemerrier, 1925, pp. 271-279.

16. A peine nommée, ses déclarations incendiaires contre les lois de Séparations le font condamner par les tribunaux le 23 juillet 1909.

17. A.M.B. *Le procès...*, p. 17. Aucune mention de ce fait sur les quotidiens régionaux (La Gironde, La Petite Gironde, Le Nouvelliste de Bordeaux).

18. A.D., Dossier Notre-Dame des Pleurs, Analyse du laboratoire René Guyot, 29 mars 1910.

19. Il s'agit principalement de la comtesse et du comte de Montluisant.



Revue Archéologique de Bordeaux, tome XCVII, année 2006, p. 000-000

Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 2006

Assemblées mensuelles

- 14 janvier : Laëtitia Barragué, « *Restauration de la façade sud et construction des sacristies de l'église Sainte-Croix de Bordeaux* » (voir ci-dessus p. 201-217).
- 11 février : Chantal Callais et Sylvain Schoonbaert, « *Variations sur les lotissements de maisons bordelaises de la fin du XVIII^e siècle à nos jours* » (voir ci-dessus p. 153-200).
- 8 avril : Philippe Araguas, Jessica Fèvres, « *A propos de trois maquettes numériques : l'Ombrière, la cathédrale Saint-André, la villa de Plassac* ».
- 13 mai : Rémy Chapoulie et Michel Pernot : « *Visite technologique à la statuaire des Girondins* ».
- 10 juin : Sylvie Faravel, Jean-Luc Piat et Laurent Chavier, « *L'hôtel d'Espagnet, rue du Hâ : état du dossier* ».
- 14 octobre : Anne Pons-Métois, « *Les fouilles de l'îlot Georges-Bonnac à Bordeaux* ».
- 18 novembre : Marie-Hélène Maffre, « *Inventaires des communes de Lormont et Bassens* » (voir ci-dessus p. 87-99).
- 9 décembre : Anne Bernadet, « *Jean de La Saulsaye, un peintre verrier bordelais dans les premières années du XVI^e siècle* ».

Cercle numismatique Bertrand Andrieu

- 15 janvier : Dominique Ursy, « *Les monnaies des Pétrocores* ».
- 19 février : Jean-Pierre Bost, « *Sur trois crises africaines (68, 238, 308)* ».
- 19 mars : Inventaire du fonds Omer Miller, séance d'essais
- 23 avril : Pascal Desbarats, « *Les monnaies japonaises* ».
- 21 mai : Michel Wiedemann « *Livres de numismatiques de la bibliothèque de Bordeaux* » (suite).
- 18 18 juin : Présentation numismatique.
- 15 octobre : Sylvain Marchand, « *Les monnaies de la révolte ionienne* ».
- 19 novembre : Dominique Ursy, « *Les monnaies d'Antoine-Orllie 1^{er} de Tounens, roi de Patagonie et d'Araucanie* ».
- 17 décembre : Michel Wiedemann et Jean-Marie Debruge « *Les monnaies allemandes au XIX^e siècle (1^{ère} partie)* ».

Par ailleurs, le cercle a organisé 7 séances de travaux pratiques (18 mars, 2 avril, 14 mai, 11 juin, 24 septembre, 12 novembre, 10 décembre). Il a conduit l'étude d'un trésor de monnaies de bronze du XVII^e siècle et divers travaux d'étude et de recherche pour des organismes extérieur.

Groupe Jules-Delpit

- 28 janvier : Ezechiel Jean, « La plus ancienne représentation connue de Bordeaux : une vue chorographique des années 1525-1535 » (voir ci-dessus p. 57-85).
- 25 février : Pierre Coudroy de Lille, « - Documents sur une famille de peintres : les Fournier. - Un inventaire de collectionneur du début du XVIIIe siècle ».
- 25 mars : Marie-France Lacoue-Labarthe, « Histoire de la Société archéologique : les activités » 2^{ème} partie (voir ci-dessus p. 219-256).
- 22 avril : Pierre Coudroy de Lille, « Le cercle Jules Delpit »
- 24 juin : Jean-Jacques Michaud, « Les larmes miraculeuses de Notre-Dame des pleurs à Bordeaux au début du XXe siècle » (voir ci-dessus p. 275-280).
- 28 octobre : Jean-Claude Ricard, « La chapelle Balaesque à Caudéran ».
- 25 novembre : Marc Favreau, « L'inventaire du château de Cadillac en 1652 » (voir ci-dessus p. 101-126).
- 16 décembre : Jean-François Fournier, « Présentation d'un panneau de Cabinet représentant la visitation » (voir ci-dessus p. 141-142).
- Xavier Roborel de Climens, « Un lotissement à la fin du XVIIIe siècle : Peyreblanque » (voir ci-dessus p. 147-152).

Exposition

Archéologie à Bordeaux. Regards sur la Société archéologique de Bordeaux 1873-2005. Inaugurée le 2 décembre 2005, l'exposition réalisée par le Musée d'Aquitaine et les Archives municipales de Bordeaux avec le concours de la SAB s'est poursuivie jusqu'au 5 mars 2006.

Cours public/Cycle de conférences en rapport avec le thème de l'exposition

- 11 janvier : Marie-France Lacoue-Labarthe, « Naissance et développement de la Société d'Archéologie de Bordeaux ».
- 25 janvier : Pierre Régaldo-Saint-Blancard, « Drouyn, Jullian, Mensignac et les autres : 40 ans d'archéologie bordelaise ».
- 1^{er} février : Sylvain Marchand, « Numismatique à la Société d'Archéologie ».
- 22 février : Pierre Bardou, « Le fonds photographique de la Société archéologique ».
- 1^{er} mars : Sylvie Sagnes, « Entre pratique amateur et professionnalisation : la Société archéologique de Bordeaux ».

Visite et journée d'études

- 20 janvier : Musée des Arts décoratifs, exposition *Marie-Antoinette à Versailles. Le goût d'une reine* sous la direction de Mme de Boisson, conservateur;
- 20 mai : Périgueux : église Saint-Front, vieux quartiers, musée de Jean Nouvel,

Interventions en faveur de la défense du Patrimoine architectural

L'hôtel Castéja, le quartier des Capucins et la rénovation du marché des Douves, l'ancien hôtel d'Espagnet, l'établissement des Vivres de la Marine, la mise en valeur des restes du porche roman de la cathédrale Saint-André.

Publication

Tome 95, 253p.

Assemblée générale

L'assemblée générale statutaire s'est tenue le dimanche 12 mars 2006. En présence de M. Ducassou, adjoint au maire, en charge de la culture, elle a été présidée par M. François Gondran, architecte des bâtiments de France. Le rapport moral a été lu par Mme Nicole Palard et le rapport financier par M. Xavier Roborel de Climens. Ces deux rapports ont fait l'objet d'une approbation à main levée.

La remise des diplômes et des médailles s'est déroulée comme suit :

- **Le diplôme jubilaire**, pour 50 ans de présence et d'activité au sein de la Société archéologique de Bordeaux, a été remis à M. Vivez.
- **La médaille d'argent de la ville de Bordeaux** à Anne Ziégélé, Michel Lenoir et Jean-François Fournier.
- **La médaille de bronze** à Philippe Araguias, Sylvie Faravel, Agnès Vatican.
- **Le diplôme de la Société archéologique** à Yves Simone, Sylvain Schoonbaert, Sigolène Loiseau, Marc Martinez, Rémi Desalbres, Michel Pétauud-Létang, Jacques Tribalat, Xavier Charpentier et à l'association des amis des marais de Montferrand.

M. Laurent Coste a ensuite prononcé une conférence sur le thème : « Le 12 mars 1814, l'entrée du duc d'Angoulême dans sa bonne ville de Bordeaux accueillie par le maire M. Lynch ».



Cercle numismatique Bertrand-Andrieu
Procès-verbaux des séances de l'année 2006

Abréviations bibliographiques

B	F. Bodenstein, <i>Die Elektronmünzen von Phokaia und Mytilene</i> , Tübingen, 1981.
C	H. Cohen, <i>Description historique des monnaies frappées sous l'Empire romain</i> , 2 ^e éd. Paris, 1880-1892, 8 vol.
Carradice	I. Carradice, <i>Coinage and Administration in the Athenian and Persian Empires</i> , <i>British Archeological Reports</i> 343, Oxford, 1987.
GC	V. Gadoury et G. Cousinié, <i>Monnaies coloniales françaises 1670-1988</i> , 2 ^e éd. Monte Carlo, 1988.
LT	H. de La Tour, <i>Atlas des monnaies gauloises</i> , Paris 1892.
RIC	H. Mattingly et al., <i>The Roman Imperial Coinage</i> , 2 ^e éd. Londres, 1923-1994, 10 vol.
Rosen	N. Waggoner, <i>Early Greek Coins from the Collection of Jonathan P. Rosen</i> , <i>ACNAC 5</i> , <i>American Numismatic Society</i> , New York, 1983.
Sear	D. R. Sear, <i>Greek Coins and Their Values</i> , Londres, t. 1. <i>Europa</i> , 1978 ; t. 2. <i>Asia and Africa</i> , 1979.
Sear-RCV	D. R. Sear, <i>Roman Coins and Their Values</i> , Millennium ed. Londres, 2000-2006, 3 vol.

Liste des membres de la Société archéologique ayant participé aux travaux du Cercle

MM. Bost, Debruge, Desbarats, Marchand, Migeon, Pujo, Sénac, Ursy, Wiedemann.

Composition du bureau pour l'année 2006

Président : M. Sénac.

Vice-présidents : MM. Debruge et Marchand.

Conseiller et trésorier : M. Wiedemann.

Archiviste-documentaliste : M. Bardet.

Secrétaire : M. Marchand.

Séance du 15 janvier 2006

Présidence de M. Sénac, président

Communication :

M. Ursy : "Les monnaies des Pétrocors".

Le territoire des Pétrocors s'étendait entre la Vézère et la Dordogne et correspondait à l'ancien Périgord. Les Pétrocors faisaient partie de la Gaule celtique et furent ensuite rattachés à l'Aquitaine. Étymologiquement, le nom de cette peuplade signifiait "quatre peuples guerriers". Nous savons qu'ils étaient de très bons métallurgistes, et qu'ils fournirent un contingent de 5000 hommes à l'armée de secours attendue par Vercingétorix lors du siège d'Alésia.

Le monnayage des Pétrocors se subdivise en trois groupes.

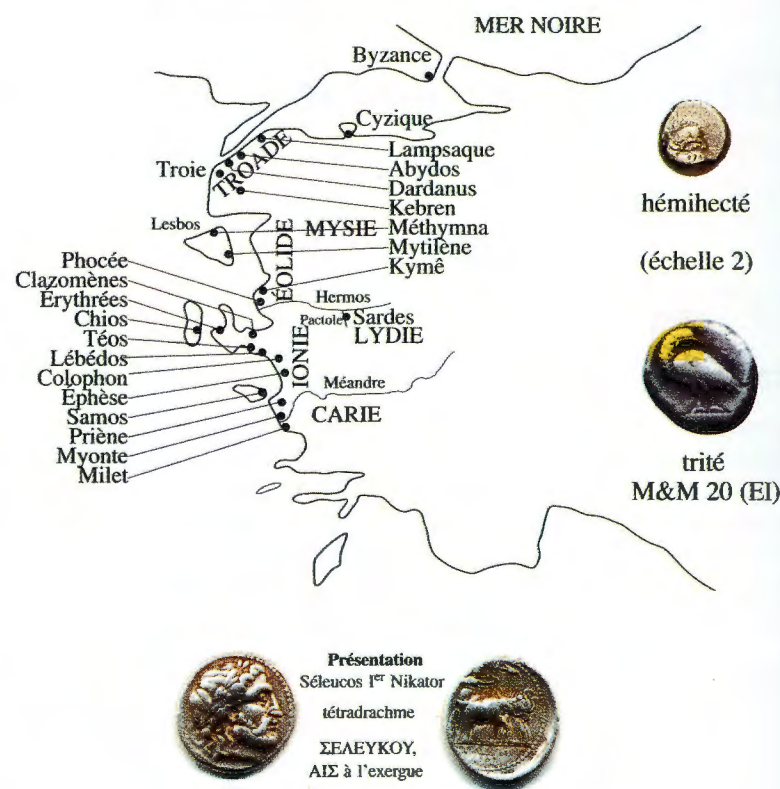
Le premier groupe est représenté par les monnaies dites "au sanglier". On connaît deux monnaies. La première est un statère en électrum (LT 4305). Elle représente à l'avers une tête tournée à gauche munie d'un double collier perlé. Au revers on trouve un sanglier androcéphale tourné à gauche. La seconde monnaie est une drachme d'argent (LT 4309). À l'avers le portrait, également tourné à gauche, est assez semblable à la monnaie précédente. Quant au revers, il est décrit comme un sanglier se vautrant dans sa bauge, mais nous pouvons aussi y voir un protomé de loup. On peut noter qu'une monnaie de bronze attribuée aux Aulerques Ebuovices (LT 7037) présente à l'avers un portrait assez semblable aux deux monnaies précédentes.

Le second groupe est représenté par les drachmes à la croix dites "de style flamboyant". Le terme flamboyant est dû à G. Savès, en raison d'une exubérance plus ou moins marquée selon les séries, notamment dans la représentation de la chevelure et de ses ornements. Ces monnaies sont datées de 121 av. J.-C. (chute de l'hégémonie arverne) à 52 av. J.-C. (époque de la Guerre des Gaules). Le poids est élevé pour ce type de monnaies et dépasse souvent les 3 grammes. On retrouve une petite quinzaine de types de ces drachmes en grande partie attribuables aux Pétrocors. Cependant, dans le domaine des monnaies gauloises, les attributions de certaines monnaies à certaines peuplades fluctuent assez souvent au gré de

Les monnaies des Pétrocors



Les monnaies de la révolte ionienne



nouvelles découvertes. Toutefois ces monnaies sont conformes au procédé de fabrication des autres drachmes à la croix, les flans étant découpés à la cisaille et étant de forme carrée. On trouve également un autre type de drachmes à la croix dites "de Belvès", qui se caractérisent par des flans circulaires.

Le troisième groupe est constitué d'un ensemble de petits bronzes, certainement des *quadrans* de 1,5 à 1,8 gramme, comportant des noms de chefs comme Contoutos, Atectori, etc. Ces petites monnaies, postérieures à la Guerre des Gaules, sont datées de 40 av. J.-C. Elles forment un groupe homogène, quant au type et aux techniques de fabrication. Ces monnaies appartiennent en fait à une grande région du centre de l'Ouest de la France incluant la Saintonge, le Périgord et même le Bordelais.

Séance du 19 février 2006

Présidence de M. Sénac, président

Communication :

M. Bost : "Sur trois crises africaines (68, 238, 308)".

Dans l'histoire de l'Empire romain, les provinces africaines sont, du moins jusqu'au IV^e siècle, des provinces pacifiées et pacifiques, habituellement sans histoires, que seules des circonstances exceptionnelles ont projetées à trois reprises au premier rang de l'actualité politique et militaire.

Le soulèvement de L. Clodius Macer

Le premier épisode se place entre le printemps et l'automne de 68 après J.-C. À ce moment, le légat propréteur impérial de la légion d'Afrique abandonne Néron et se déclare "Propréteur d'Afrique". Que voulait ce personnage ambigu sur qui les sources (Tacite, Plutarque) portent un jugement plutôt défavorable, soulignant qu'il n'a pas suivi le mouvement à peu près général de ralliement à Galba ? A-t-il agi isolément et pour lui seul ? Ou bien se voulait-il vraiment le libérateur qu'exprime le surnom de *Liberatrix* donné à ses deux légions, et le champion, sinon de la République, du moins du Sénat, comme le donnent à croire le choix de son titre - celui des promagistrats de l'époque républicaine, et ses émissions monétaires, toutes marquées au nom du Sénat (S C) ?

Les monnaies conservées de Macer (RIC 1 à 42) - exclusivement d'argent (des deniers) - ne sont pas très nombreuses, mais on peut estimer la production à environ 1 million de deniers, suffisante pour payer les troupes et les fonctionnaires ou administrateurs de son gouvernement, au moins pour un temps (mais on peut imaginer qu'il a également confisqué le produit des impôts de la province).

Les sept types monétaires classés par C. H. V. Sutherland dans la seconde édition du RIC, illustrent bien, sinon les réalités politiques de cette curieuse révolte, du moins l'image que son chef voulait en donner : le combat pour la liberté, que l'Afrique symbolise, la liberté que défendaient autour de Caton les derniers combattants de 45 contre la dictature de César. Un combat vite perdu qui s'achève avec l'assassinat de Macer, sur l'ordre de Galba, peut-être en octobre 68.

La révolte de 238

Ce soulèvement, qui a conduit, à terme, à l'élimination de l'empereur en place (lui-même, d'ailleurs, un usurpateur qui avait réussi à s'emparer du pouvoir) est intéressant parce qu'il n'est pas dû à la rébellion soudaine d'un haut dignitaire entraînant ses soldats, forme commune des usurpations multi-

pliées du III^e siècle. Il est né du ressentiment général provoqué par l'empereur Maximin (235-238), rude baroudeur sorti du rang qui ne s'embarrassait pas du respect des conditions et des dignités et qui faisait peser sur les nantis (et les finances des cités) la menace permanente de spoliations de tout genre. Le mécontentement suscité dans tout l'Empire par ces exactions se manifeste brutalement en Afrique en janvier 238, peut-être au tout début du mois. À l'instigation de jeunes nobles, victimes de redressements fiscaux insupportables, une insurrection éclate à *Thysdrus* (El-Djem) et, ne sachant comment s'organiser, les insurgés portent à l'Empire le proconsul de la province, Gordien, qui devient l'empereur Gordien I^{er}. Celui-ci accepte bon gré mal gré et envoie un message à Rome pour annoncer ces événements au Sénat. Adversaire déclaré de Maximin, ce dernier le confirme dans ses pouvoirs, et lui associe son fils, autre Gordien (Gordien II), qui était alors son légat.

Le monnayage des Gordiens d'Afrique n'a pas été frappé sur place, comme à l'époque de Macer, mais directement à Rome (puisque les nouveaux princes avaient été déclarés empereurs légitimes), et sous le contrôle des sénateurs, qui avaient certainement mis immédiatement la main sur l'atelier de la capitale. On lit évidemment sur les monnaies les déclarations imposées par les circonstances : d'abord, le message de la liberté retrouvée et du pouvoir civil rétabli (ainsi les avers drapés, la toge, le sceptre et le rameau du revers de Gordien I^{er}, qui, selon Hérodien, "promettait une totale douceur"), et ensuite le message du combat contre les tyrans (bustes cuirassés et revers à la *Virtus* armée prête à entrer en action). Hormis ces allusions convenues à la conjoncture, l'examen de ce court monnayage montre des légendes et des images d'une grande banalité. Banalité des objectifs politiques intérieurs, très traditionnels : ainsi, la Sécurité, ou la *Providentia* debout, représentée avec une corne d'abondance, signe que la Prévoyance impériale est source de prospérité. Banalité également, plus inattendue, des annonces militaires vis-à-vis des ennemis extérieurs : on exalte la victoire des deux princes, comme le montre le sesterce Miller 1537 (RIC 12), et on exalte aussi la Rome qui attend de pied ferme ses ennemis (ainsi le revers *ROMA AETERNA* au type d'Athéna [Schmidt-Dick 5A/08], message de la défense tranquille : Rome sûre d'elle, mais attentive et l'arme au pied, à la fois au repos et sur ses gardes).

Ces règnes improvisés connaissent une fin aussi dramatique que rapide. Quelques semaines à peine après le déclenchement de la révolte, la légion d'Afrique (la *III Augusta*), stationnée à Lambèse, en Numidie, restée fidèle à Maximin, marche sur Carthage sous la conduite de son légat, Capelianus. La troupe hétéroclite et sans préparation militaire des conjurés est mise en pièces. Gordien II est tué dans la mêlée, et Gordien le Père se suicide (fin de janvier ou peut-être un peu plus tard).

La révolte de Domitius Alexander

Soixante-dix ans après les Gordiens, Carthage redevient la capitale d'un empire éphémère. Au printemps de 308, le gouverneur du diocèse d'Afrique, le vicaire Lucius Domitius Alexander, se sentant menacé par Maxence, son souverain du moment, se soulève contre lui, entraîne dans la révolte toute l'Afrique et la Sardaigne, et s'allie à Constantin, lui-même usurpateur en quête de soutiens politiques et militaires.

Les monnaies d'Alexander sont peu nombreuses (de rarissimes *aurei* et, dans le bronze, uniquement des *nummi* de module et de poids réduits), et beaucoup sont des faux, mais elles présentent un intérêt certain. D'abord, elles célèbrent l'Afrique (*AFRICA AVG N*, Tyché de l'Afrique, RIC 64) et Carthage (*INVICTA ROMA FELIX KARTHAGO*, Tyché de Carthage, sur un *aureus*, RIC 62, et un *nummus*, RIC 68). Ensuite, elles célèbrent Rome (*aureus*, RIC 63 : *INVICTA ROMA FELIX KARTHAGO* ; *nummi*, RIC 70, 71, 75, 76 : *ROMAE AETERNAE, ROMAE AETERNAE AVG N*, sans doute repris du propre monnayage de Maxence). Enfin, comme il se doit, elles célèbrent le nouvel empereur, notamment ses victoires à venir (*VICTORIA ALEXANDRI AVG N*, *VICTORIA AVGVSTO NOSTRO*) puisque c'est la victoire qui qualifie le meilleur, c'est-à-dire le plus digne de régner. Surtout elles affirment sa volonté de se faire passer pour le seul empereur légitime :

- il est le protégé de Jupiter, le dieu protecteur de l'Empire et du chef légitime de l'État (RIC 69 : *IOVI CONSERVATORI*) ;
- il se prétend aussi l'élé des civils (RIC 72 : *SPQR OPTIMO PRINCIPI* - une légende qui remonte à Trajan) et des militaires de tout l'Empire (revers aux enseignes - 1 aigle, 1 enseigne de cohorte et 1 enseigne de cavalerie, exhumé lui aussi du fonds traditionnel des images monétaires).

Mais les monnaies racontent également la collusion d'Alexander et de Constantin : le type RIC 72 est certainement repris d'un *nummus* frappé (pour les mêmes raisons que lui) par Constantin, sur la métrologie duquel il s'est d'ailleurs aligné.

L'équipée de Domitius Alexander a duré deux ans. Dans l'été ou le début de l'automne de 310, le préfet du Prétoire de Maxence, Rufius Volusianus, mate cruellement la révolte, et, pour prix de son succès, reçoit la Préfecture de la Ville.

Ces trois aventures, plutôt atypiques, ont généré un monnayage souvent original qui mérite qu'on lui porte intérêt. Après 310, l'histoire romaine de l'Afrique ne cesse pas d'être agitée, mais on ne peut plus le montrer par les monnaies, du moins avant le milieu du Ve siècle. Et pourtant, querelles religieuses et révoltes locales, puis conquête vandale, reconquête byzantine et mouvements des tribus maures, ont entretenu dans ces provinces un état d'instabilité durable jusqu'à ce que la conquête arabe, à la fin du VIIe siècle, vienne mettre tout le monde d'accord.

La communication est illustrée par la projection de transparents et la présentation d'une monnaie issue de la collection Miller : sesterce de Gordien I d'Afrique ; avers : *IMP CAES M ANT GORDIANVS AFR AVG*, buste drapé et cuirassé à droite ; revers : *VICTORIA AVGG/S C*, Victoire à gauche, tenant une couronne.

Bibliographie

- Y. Le Bohec, *La troisième légion Auguste*, Paris, 1989 ;
- Cl. Brenot, X. Lorient et D. Nony, *Aspects d'Histoire économique et monétaire, de Marc Aurèle à Constantin, 161-337 après J.-C.*, Paris, SEDES, 1999 (Collection Regards sur l'Histoire, numéro 130), pp. 62-65 ;
- D. Kienast, *Römische Kaisertabelle. Grundzüge einer römischen Kaiserchronologie*, Darmstadt, 1990, 2^e édition révisée et augmentée, 1996 ; réimpression de 2004, pp. 188-190 et p. 293 ;
- T. Kotula, L'Afrique romaine et la "crise du IIIe siècle", *Karthago*, XXIII, 1995, pp. 78-82 (Hommage à Gilbert et Colette Picard) ;
- X. Lorient, Les premières années de la grande crise du IIIe siècle : de l'avènement de Maximin le Thrace (235) à la mort de Gordien III (244), in *ANRW*, II, 2, 1975, pp. 657-787 (pp. 689-702) ;
- X. Lorient et D. Nony, *La crise de l'Empire romain, 235-285*, Paris, Armand Colin, 1997, pp. 33-38 ;
- H. G. Pflaum, L'alliance entre Constantin et L. Domitius Alexander, *Bull. d'Archéol. Algérienne*, I, 1962-1965, pp. 159-161 ;
- P. Salama, Un follis d'Alexandre tyran conservé à Madrid, *Num. Hisp.*, IX, 18, 1960, pp. 171-177 ;
- P. Salama, Sur un lot monétaire constantinien découvert en Guelte (Algérie), *AIIN*, 7-8, 1960-1961, pp. 253-284 (pp. 263) ;
- P. Salama, Recherches numismatiques sur l'usurpateur africain L. Domitius Alexander, in *Actes du 8^e Congrès international de numismatique*, New York-Washington, septembre 1973, Paris-Bâle, 1976, pp. 365-369, pl. 43 ;
- F. Schmidt-Dick, *Typenatlas der römischen Reichsprägung von Augustus bis Aemilianus. Erster Band : Weibliche Darstellungen*, Vienne, 2002.

Présentations

M. Ursy présente un *dupondius* de Galba (laiton 12,4 g, 28 à 30 mm, 6 h) frappé à Rome en juillet/août 68 ; avers : *SER SVLP GALBA CAES AVG TR P*, tête laurée de Galba à droite ; revers : *PAX AVGVST/S C*, la Paix debout à gauche, tenant un rameau et un caducée. C 158 (var).

Le Dr Debruge présente six sesterces du trésor de Cherchell : Alexandre Sévère, Julie Mamée, Maximin (trois exemplaires, portraits différents) et Maxime.

M. Marchand présente deux monnaies :

1. Claude I^{er} et Agrippine la Jeune, cistophore d'argent (26 mm, 10,95 g) frappé à Éphèse en 50/51 ; avers : *TI CLAVD CAES AVG AGRIPP AVGVSTA*, bustes laurés accolés de Claude et Agrippine à gauche ; revers : *DIANA EPHESIA*, Diane d'Éphèse debout de face. C 1.

2. Séleucos I^{er} Nikator, tétradrachme d'argent (26 mm, 17,04 g) frappé à Séleucie du Tigre vers 296/5-280 av. J.-C. ; avers : tête laurée de Zeus à droite ; revers : Athéna Promachos conduisant un quadriga d'éléphants, une ancre au-dessus, ΣΕΛΕΥΚΟΥ ΑΙΣ à l'exergue. Non répertorié avec ces lettres de contrôle.

Séance du 19 mars 2006

Présidence de M. Sénac, président

Séance d'essais

Lors de cette séance, sont décidées les modalités pour la reprise de l'inventaire du fonds Omer Miller (collection et bibliothèque).

Les informations recueillies sur les monnaies de la collection seront rassemblées dans des fiches descriptives. Au départ, nous nous limiterons aux photographies numériques et aux critères physiques : diamètre, poids, axe des coins, métal, etc.

Une première séance de travail est programmée le 2 avril 2006 à 9 h 30. Les séances suivantes devraient avoir lieu le 2^e dimanche de chaque mois.

Séance du 23 avril 2006

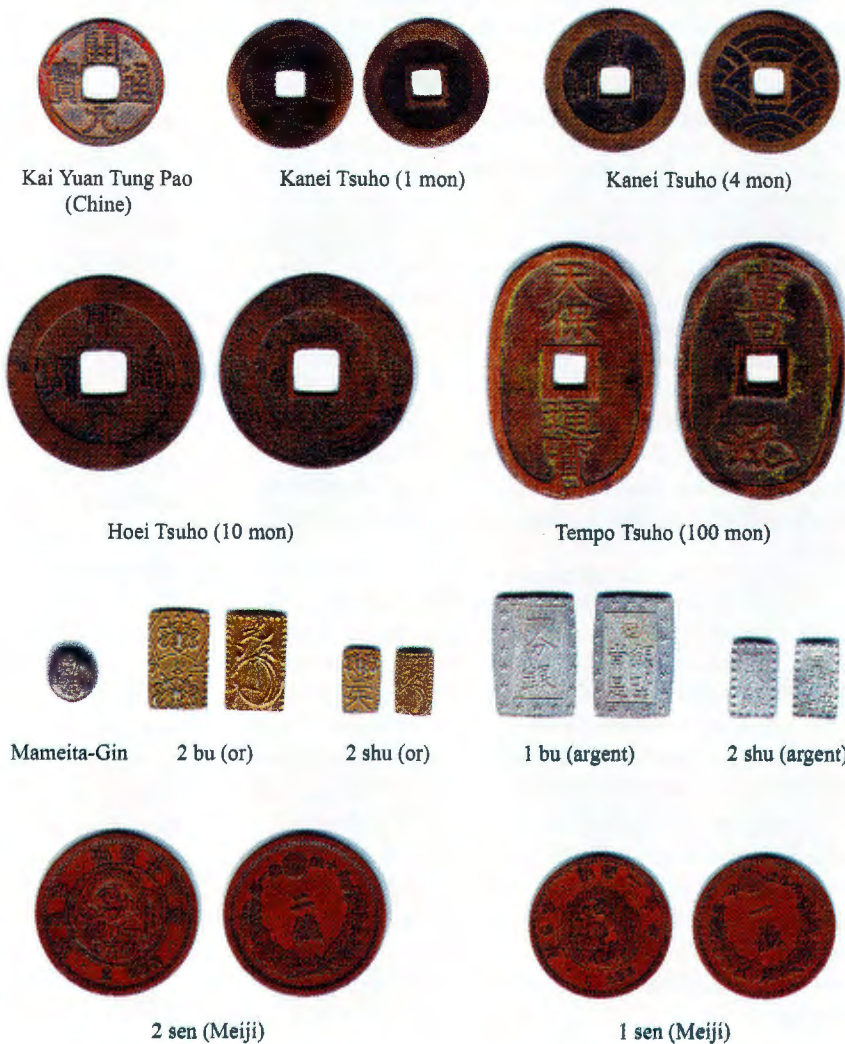
Présidence de M. Sénac, président

Communication

M. Desbarats : "Les monnaies japonaises".

Le Japon est un archipel d'îles, proche du continent. Cette assertion permet de comprendre l'influence que l'histoire du continent a pu avoir sur ce pays mais aussi la possibilité qu'a eue celui-ci de se refermer sur lui-même pendant près de trois siècles. Tout cela se ressent sur le monnayage. Si les premières monnaies sont très semblables aux monnaies chinoises de l'époque, comme partout ailleurs en Extrême-Orient, la réforme organisée par le premier *shogun* a vu l'apparition d'un monnayage original propre au Japon. Finalement, l'ouverture du Japon lors de l'ère Meiji a permis l'instauration d'un système monétaire moderne, à l'image des systèmes occidentaux.

Les monnaies japonaises



Le but de cet exposé est de constituer une première approche de l'étude des monnaies japonaises, des origines au système Meiji.

Avant le VIIIe siècle après J.-C.

Il y a très peu de sources pouvant confirmer l'existence de monnayage durant cette période. Certaines certitudes existent toutefois : l'utilisation du troc, de plants de riz séchés (encore utilisés dans la campagne japonaise après la deuxième guerre mondiale), de vêtements, de lingots d'argent venant de Corée et de monnaies chinoises. Quelques textes officiels de l'époque ont été retrouvés. Même si ces textes sont encore sujets à caution, ils permettent de faire les assertions suivantes : sous le

règne de l'empereur Kenso (408 ap. J.-C.) auraient été frappées les premières monnaies en argent (*Ginsen*) et lors du règne de l'empereur Temmu (683 ap. J.-C.), les monnaies en argent auraient été interdites, remplacées par de nombreuses monnaies de cuivre.

Période 708 ap. J.-C. - 960 ap. J.-C.

Le premier monnayage japonais avéré est appelé "monnayage des Douze Dynasties" (*kocho juni sen*) ou "monnayage antique" (*hocho sen*). Il s'agit d'un monnayage essentiellement en cuivre et en argent (plus rarement en or). Il suit les différentes dévaluations et réévaluations et est lié aux découvertes de minerais dans l'archipel. Les monnaies émises lors de cette période suivent le modèle chinois, notamment le *Kai Yuan Tung Pao* de la dynastie Tang (après 621) dont la géométrie (4 idéogrammes à 12 h, 3 h, 6 h et 9 h), le poids (3,75 g) et le module (24 mm) vont devenir l'étalon de toutes les frappes futures pour l'unité monétaire. Les idéogrammes présents sur ces monnaies vont être confiés à des calligraphes célèbres.

La première année de règne de l'impératrice Genmyo (708-ère Wado) est marquée par la découverte de gisements de cuivre dans la province Musashi. Cette découverte va permettre l'émission du premier monnayage de cette période. Il s'agit d'un monnayage bimétallique en cuivre et en argent (sur le même module), présentant à l'avant les quatre idéogrammes *Wa, Do, Kai et Chin* (*Wado Kaichin* - premier trésor japonais en cuivre) pour commémorer la découverte des gisements. Le calligraphe choisi est Fujiwara Yogyo. À partir de 720, des artisans chinois sont amenés à Nara (capitale impériale du Japon) pour assurer la frappe de ces monnaies avec pour conséquence directe l'amélioration de leur qualité. On distingue alors les *Ko Wado* (anciens, frappés avant 720) et les *Shin Wado* (nouveaux).

Par la suite, les monnayages se succèdent (1 pour 10 signifiant que la valeur de la monnaie est de 1/10^e de l'unité) :

- 760 : *Mannen Tsuho* (cuivre, 1 pour 10), *Taihei Genpo* (argent), *Kaiki Shoho* (or). Il est à noter qu'un seul exemplaire de *Kaiki Shoho* a été découvert. Il est actuellement la propriété de la famille impériale.
- 765 : *Jingu Kaiho* (cuivre, 1 pour 1).
- 772 : édit promulguant que toutes les monnaies de cuivre en circulation ont la même valeur (pénurie de minerai).
- 796 : *Ryuhei Eiho* (cuivre, 1 pour 10), les anciennes monnaies doivent être retirées de la circulation dans les quatre ans.
- 818 : *Fuju Shinpo* (cuivre, 1 pour 10).
- 835 : *Showa Shinpo* (cuivre, 1 pour 10).
- 848 : *Chonen Daiho* (cuivre, 1 pour 10).
- 859 : *Myoei Shinpo* (cuivre, 1 pour 10).

- 870 : *Jokan Eiho* (cuivre, 1 pour 10). La lecture des idéogrammes se fait dans le sens inverse des aiguilles d'une montre.

- 890 : *Kanpei Daiho* (cuivre, 1 pour 10 malgré un manque de minerai).

- 907 : *Engi Tsuho* (cuivre, 1 pour 10 *Kanpei Daiho*, la pénurie de minerai perdure).

- 958 : *Kengen Daiho* (cuivre, 1 pour 1). De nombreux calligraphes reconnus ont refusé d'écrire les caractères pour une monnaie aussi petite et d'also mauvaise qualité...

Au cours du temps, la pénurie de minerai affecte fortement la qualité des monnaies. Leur module de 25-27 mm pour un poids de 5 g en l'an 760 passe à 18-20 mm en l'an 958 pour un poids de 3 g.

Période 960 ap. J.-C. - 1572 ap. J.-C.

La pénurie de cuivre et la mauvaise qualité des monnaies amènent à un retour à l'utilisation de monnaies importées. Cela coïncide avec l'arrivée des Mongols en Chine qui provoque un afflux d'immigrants (et donc de monnaies chinoises). Rappelons que ces monnaies sont très semblables aux monnaies en cuivre japonaises (qui ont été frappées sur leur modèle). Ce nombre important de monnaies va peu à peu remplacer l'utilisation des plants de riz et des vêtements comme moyen de paiement pour le peuple. Alors que de très rares émissions régionales en cuivre apparaissent (toujours sur le modèle chinois), la découverte de mines d'or et d'argent dans l'île de Sado vont permettre la circulation de ces minerais (jusqu'alors réservés aux castes dirigeantes) comme moyen de paiement, pour l'or sous forme de poussières (dans des sacs), puis dans des tubes de bambou, enfin sous forme de plaques ; pour l'argent sous forme de lingots (*Haifuki Gin*, argent brut puis *Kiri Gin*, argent coupé).

1572 - 1592 : l'ère Tensho

Le pouvoir des *daimyos* (seigneurs régionaux) augmente alors que le pouvoir (militaire et financier) de l'empereur diminue. Cela est en partie dû à la peur de la puissance chinoise toute proche qui a forcé les *daimyos* à s'armer pour contrer une possible invasion devant l'apparente indifférence de l'empereur. Les seigneurs commencent lors de cette période à frapper des monnaies en or et en argent, plus destinées à être des présents que des moyens de paiement. Ces monnaies sont très diverses (formes, idéogrammes, module, poids) et sur certaines apparaît le *kamon* (blason) du *daimyo*.

Le plus puissant de ces *daimyos* établit dans son fief une dictature militaire. Son *kamon* deviendra très célèbre : le *pawlonia*. Il s'agit de Toyotomi Hideyoshi. Il frappe deux plaques d'or de forme ovale à son emblème : l'*Oban* (le plus grand, d'un poids de 165 g, souvent porteur d'une calligraphie

à l'encre) et le *Koban* (le plus petit, d'un poids d'environ 20 g). Outre ces deux plaques destinées à être des présents, il frappe également de nombreuses monnaies marchandes. Il a de plus l'intuition que pour éviter les déboires des périodes précédentes, le système monétaire doit être tri-métallique (or, argent, cuivre). L'arrivée des Portugais et des Espagnols, puis des Hollandais et des Anglais qui vont exporter la guerre qu'ils se livrent en Europe dans l'archipel, va exacerber les tensions entre les *daimyos*. Le sentiment nationaliste monte face aux pratiques politiques des Européens qui tentent de mettre la main sur l'archipel (notamment à cause de sa position stratégique proche des richesses de la Chine et de l'Inde).

1599 : Le premier shogun

Après plusieurs années de guerre civile, Tokugawa Ieyasu écrase les armées de ses rivaux et devient le premier *shogun* (chef militaire) du Japon. Son pouvoir excède celui de l'empereur sur la sphère matérielle, l'empereur gardant le pouvoir spirituel.

Tokugawa Ieyasu va profondément bouleverser la société japonaise. Il commence par fermer le Japon à toute influence extérieure, qu'elle soit asiatique ou européenne. Il va réformer en profondeur l'économie en instaurant un système monétaire qui perdura jusqu'en 1867 en s'inspirant des intuitions et des premières réalisations de Toyotomi Hideoshi. Il instaure très rapidement une frappe centralisée et un système de valeurs fixées. L'unité est le *ryo* d'or (correspondant au nouveau *Koban*), soit 18 g d'or à 84,2 % (il finit à 3,3 g d'or à 57,36 % en 1860). Les sous-unités sont le *bu* (1/4 de ryo) et le *shu* (1/4 de bu). À ce système s'ajoutent les *cho-gin* et *mameita-gin* (monnaies en argent "au poids" pour permettre les échanges dans les conversions) et surtout la sous-unité en cuivre : le *mon* (1 ryo = 4000 mon).

Si les *Oban* étaient toujours présents dans ce système, ils restaient des monnaies "de présents". En revanche les *Koban* devenant l'unité de référence furent utilisés pour des transactions importantes. Mais la plupart des pièces en circulation restent les *mon*. En cuivre, on retrouve les *Keicho Tsuho* (valeur 1 mon - 1606-1616), les *Genma Tsuho* (valeur 1 mon - 1616-1619), les *Kanei Tsuho* (valeur 1 mon - 1616-1716), mais aussi les *Hoei Tsuho* (valeur 10 mon - frappés uniquement en 1708, monnaie abandonnée car sa valeur faciale était très supérieure à sa valeur réelle) et les *Tempo Tsuho* (valeur 100 mon - frappés à 500 millions d'exemplaires entre 1835 et 1870). Mais la pénurie récurrente de cuivre force à l'utilisation d'autres métaux pour les *Kanei Tsuho* (soit pour l'unité, soit pour celles avec une valeur de 4 mon, de même module mais ayant un motif en forme de vagues sur le revers) : le laiton (valeur 4 mon - 1787-1860, 157 millions d'exemplaires), le fer raffiné (valeur 4 mon

- 1860-1868) ou le fer (valeur 1 mon, destiné à remplacer son homonyme en cuivre - 6 332 000 000 exemplaires frappés!).

Mais le modèle Tokugawa finit par péricliter pour des raisons économiques (déséquilibre des budgets, récoltes de riz insuffisantes, inflation) mais aussi politico-économique avec le début de l'ingérence des États-Unis en 1853. En 1854, le traité nippo-américain fixe la parité à 1 dollar pour 1/4 de ryo. En 1858, la parité passe à 1 dollar pour 3/4 de ryo. Enfin en 1860, il y a alignement du rapport or/argent à 1 pour 15 (modèle international). Les monnaies d'or et d'argent commencent à s'aligner (en titre et en poids) sur les normes internationales.

1867 : le début de l'ère Meiji

Le shogunat se termine en 1867 avec la restauration du pouvoir impérial. L'empereur Meiji commence l'ouverture du Japon à l'international et instaure le système monétaire moderne. L'année 1870 voit la création du *yen* et de ses divisions (*sen, rin*). Un atelier monétaire unique, doté de matériel moderne, est installé à Osaka. La parité yen/dollar est établie. Le monnayage est alors le suivant : or (900/1000) de 20, 10, 5, 2 et 1 *yen* (poids de 33,33 g à 1,66 g) et argent (800/1000) de 1 *yen*, 50, 20, 10 et 5 *sen*.

Le monnayage japonais est donc un monnayage plutôt tardif (si on le compare à ses voisins, notamment à la Chine). S'il a été dans ses débuts très influencé par le monnayage chinois, la fermeture du Japon au cours de la période du shogunat a favorisé un monnayage original, en circulation pendant près de trois siècles. L'ouverture du Japon à l'Occident pendant l'ère Meiji a permis l'apparition du modèle moderne du *yen*, qui a encore cours de nos jours.

Remerciements

MM. Lecœur, Marchand, Pujo.

Bibliographie

- Norman Jacobs, Cornelius C. Vermeule III, *Japanese Coinage, Numismatic Review* 1972 (édition originale 1953) ;
- JNDA, *The Catalog of Japanese Coins and Bank Notes* 1998 ;
- Pierre Lecœur, *L'évolution historique de la monnaie au Japon*, conférence au Cercle numismatique Bertrand-Andrieu, novembre 1990 ;
- E. de Villaret, *Numismatique japonaise*, Revue numismatique, 1892.

La communication est illustrée par des images projetées sur écran au moyen d'un vidéo-projecteur, ainsi que par la présentation de monnaies chinoises et japonaises.

Présentations

De nombreuses monnaies chinoises et japonaises sont présentées, par MM. Debruge, Desbarats, Marchand et Ursy.

M. Desbarats présente aussi un antoninien de Gordien III (argent, 5,80 g, 24 mm, 12 h), de poids lourd ; avers : *IMP GORDIANVS PIVS FEL AVG*, buste radié, drapé et cuirassé de Gordien III à droite ; revers : *VIRTVS AVG*, Mars debout à gauche, tenant un rameau et une haste, à ses pieds un bouclier à gauche. C 388.

Le Dr Debruge présente deux ouvrages de M. Koray Konuk sur la numismatique grecque :

- *Sylloge Nummorum Graecorum, Turkey 1 - The Muharrem Kayhan Collection*, Ausonius Publications, Istanbul - Bordeaux, 2002 ;

- *From Kroisos to Karia - Early Anatolian Coins from the Muharrem Kayhan Collection*, Istanbul, 2003.

Séance du 21 mai 2006

Présidence de M. Sénac, président

Communication

M. Wiedemann : " Les livres de numismatique de la Bibliothèque de Bordeaux (suite) ".

L'exposé illustré de diapositives a porté sur les livres suivants :

SADA (Dionigi Ottaviano) (1592) : *Dialoghi di Don Antonio Agostini Arcivescovo di Tarracona intorno alle medaglie inscrittioni et altre antichita tradotti di lingua spagnuola in italiana da Dionigi Ottaviano Sada. & dal medesimo accresciuti con diverse annotationi, & illustrati con disegni di molte Medaglie & d'altre figure. In Roma, Con licenza de superiori*. [Dialogues de Mgr Antonio Agustín archevêque de Tarragone à propos des médailles, inscriptions et autres antiquités traduits de la langue espagnole en italien par Dionigi Ottaviano Sada, augmentés par le même auteur de diverses remarques et illustrés de dessins de maintes médailles et d'autres figures. À Rome avec permission des autorités.] - Ex-libris ms : *ex dono Præsidis Barbot. 1592 C'est l'édition de 1648*. Tampon de l'Académie avec sa devise *Crescam et lucebo*. - Cote B.M.Bx : H1661.

HULSIUS (Levinus) (1603) : *Impp. Romanorum Numismatum series à C. Iulio Cæsare ad Rudolphum II. Addita est breviter ipsorum vita, aversa pars nummorum & eorum explicatio. Per Levinum Hulsium./Francofurti./Impensis authoris. Cum Privilegio S. Cæs. Majest./M.DC.III*. [Série des monnaies des empereurs romains de Jules César à Rodolphe II. On y a ajouté une brève biographie, le revers des monnaies et leur explication. À Francfort, aux frais de l'auteur, avec privilège de sa Majesté Impériale, 1603.] - Ex-libris ms : *Ex bibliotheca Ioannis Pauli Loret in Suprema curia senatoris*

necnon sigillorum Custodis. [De la bibliothèque de Jean Paul Loret, conseiller au Parlement et garde des sceaux.] Plus bas : *ex dono D. de Loret 1791*. [Don de M. de Loret 1791]. - Cote B.M.Bx : H17580.

WASER (Caspar) (1605) : *Caspari Vvaseri, Tig. De antiquis numis Hebraeorum, Chaldaeorum/Et Syrorum quorum S. Biblia/& Rabinorum scripta meminerunt/Libri II/quibus tum sacri, tum pro-/fani Auctores, locis innumerabilibus/illustrantur./Additæ sunt/figuræ numorum, Ære eleganter ex-/pressæ & interspersa ad Antiquitatis notitiam pertinentia : unâ cum indice rerum & verborum co-/piosissimo Operis utilitatem ac necessitatem/quasi in synopsi ob oculos ponente./Tiguri,/in Officinâ Wolphianâ/Anno MDCV*. [Deux livres de Caspar Waser de Zurich sur les antiques monnaies des Hébreux, Chaldéens et Syriens dont la Sainte Bible et les écrits des Rabbins font mention et dont sont ornés en des lieux innombrables des auteurs tant sacrés que profanes. Y sont ajoutées les figures de monnaies gravées élégamment sur cuivre et des notes intercalées dans le texte touchant à la connaissance de l'Antiquité. Avec un index très copieux des choses et des mots mettant sous les yeux comme par un tableau l'utilité et l'intérêt du livre. Zurich, dans l'atelier Wolff, 1605.] - Les figures annoncées manquent. Une page a été coupée. Tampons de l'Académie de Bordeaux avec sa devise *Crescam et lucebo* et de la ville de Bordeaux. - Cote B.M.Bx : H4134.

AGUSTÍN (Antonio) (1617) : *Antonii Avgvstini Archiepisc. Tarracon. Antiquitatum Romanarvm Hispanarvmque in nummis vetervm Dialogi XI. Latine redditi Ab Andrea Schotto, Societ. Iesv, Cujus accessit Duodecimus, de prisca Religione, Diisque Gentium. Seorsim editæ Nomismatvm Icones a Iacobo Biaeo æri graphicè incisæ. Antverpiæ, apud Henricum Aertsium. M.DC.XVII. Superiorum permissu*. [Onze Dialogues d'Antonio Agustín, archevêque de Tarragone, sur les monnaies des Antiquités romaines et hispaniques, rendus en latin par André Schott, de la Société de Jésus, à quoi s'ajoute un douzième de la religion primitive et des dieux des païens, édition séparée des images de monnaies gravées sur cuivre par Jacques de Bie. À Anvers, chez Henri Aertsens, 1617. Avec permission des autorités.] - Tampon : Bibliothèque de la ville de Bordeaux. - Cote B.M.Bx : H1660.

AGUSTÍN (Antonio) & RUBENS (Albert) (1654) : *Regum/et/Imperatorum/Romanorum/numismata/aurea, argentea, ærea,/A Romulo/vsque ad/Ivstinianvm Avg./Curâ & impensis Illustr.mi & Excelle.mi herois,/Caroli, Dvcis Croyaci et Arscho-tani, S. Rom. Imp. Principis, Ord. Avrei Velleris Eqvitis, Belgæ, &c./olim congesta, ærique incisa : nunc insigni Auctario locupletata, & breui Commentario illustrata,/Cum Indice rerum, in Numismatib. designatarum, copiosissimo./Accessere Antonii Avgvstini, Archiep. Tarraconensis,/Antiquitatum Romanar.*

Hispanarvmq. in nummis vetervm./Dialogi./Antverpiæ./Apud Henricvm Ærtssens./Anno M.DC.LIV. [Monnaies d'or, d'argent et de bronze des rois et des empereurs romains de Romulus jusqu'à Justinien autrefois réunies par les soins et aux frais de l'Illustrissime et Excellentissime Héros Charles, duc de Croy et d'Arschot, prince du Saint Empire Romain, chevalier de l'ordre de la Toison d'Or, Belge &c. et gravées sur cuivre, maintenant enrichies d'un supplément remarquable & illustrées d'un bref commentaire, avec un index très abondant des choses dessinées sur les monnaies. S'y ajoutent les dialogues sur les monnaies des anciens des Antiquités romaines et hispaniques d'Antonio Agustín, archevêque de Tarragone, à Anvers, chez Henri Ærtssens, l'an 1654.]

À la suite : *Antonii Avgvstini Archiepisc. Tarracon. Antiquitatum Romanarvm Hispanarvmque in nummis vetervm Dialogi XI Latine redditi Ab Andrea Schotto Societ. Iesv. Quibus accessit Duodecimus, De prisca Religione, Diisque Gentium. Seorsim editæ Nomismatvm Icones A Jacobo Biaeo æri graphicè incisæ*. [Onze dialogues sur les monnaies des anciens tirés des Antiquités romaines et hispaniques d'Antonio Agustín archevêque de Tarragone rendus en latin par André Schott de la Société de Jésus, auxquels s'ajoute un douzième sur la religion primitive et des dieux des païens. Images des monnaies éditées à part et gravées sur cuivre par Jacques de Bie.] - Page finale : *Antverpiæ Apud Henricum Aertssens Anno M.DC.LIII*. [À Anvers, chez Henri Aertsens, 1653.] - Ex-libris ms rayé : *Ex libris Armandi Gerard canonici Sarlatensis*. [De la bibliothèque d'Armand Gérard chanoine de Sarlat] Deuxième ex-libris : *Ex Bibliotheca Joannis Pauli Loret, in suprema Curia senatoris nec non Sigillorum custodis*. [De la bibliothèque de Jean Paul Loret, conseiller au Parlement et garde des sceaux.] Signature ms : Loret. - Cote B.M.Bx : H1665.

VAILLANT (Jean) (1674) : *Numismata imperatorum Romanorum Præstantiora a Julio Cæsare ad Postumum et Tyrannos. Per Ioannem Vaillant, Bellovacensem Doct. Med. & Regium Antiquarium. Tomus primus./De Romanis æreis seu Senatus consulto percussis. Parisiis apud Robertum de Ninville, via Jacobea, sub Scuto Franciæ & Navarræ. et Iacobum Villery, Via quæ vulgo dicta est de la vieille Bouclerie, sub signo Stellæ. M.DC.LXXIV./Cum Privilegio Regis*. [Monnaies les plus notables des empereurs romains de Jules César à Postume et aux tyrans, par Jean Vaillant, de Beauvais, docteur en médecine, et antiquaire royal. Tome premier : des romaines de bronze frappées par ordre du Sénat. À Paris, chez Robert de Ninville, rue St Jacques sous les armes de France et de Navarre et chez Jacques Villery, dans la rue dite vulgairement de la vieille Bouclerie, sous l'enseigne de l'Étoile.] - Tampon de l'Académie : *Crescam et lucebo*, avec un croissant. Ex-libris ms : *Ex bibliotheca Joannis Pauli Loret, in suprema curia Senatoris, necnon Sigillorum custodis*. [De la bibliothèque de

Jean Paul Loret, conseiller au Parlement et garde des sceaux.] Tampon bleu de la Bibliothèque de la ville de Bordeaux. - Cote B.M.Bx : H4950.

HARDOUIN (R. P. Jean) (1684) : *Joannis Harduini/Soc. Jesu presbyteri/Nummi antiqui/populorum et urbium illustrati. Parisiis, excudebat Franciscus Muguet, Regis & Illustriss. Archiepiscopi Parisiensis Typographus. MDCLXXXIV Cum privilegio Regis*. [P. Jean Hardouin, de la Société de Jésus : Monnaies antiques illustrées des peuples et des villes. Paris, chez François Muguet, imprimeur du Roi et de l'Illustrissime Archevêque de Paris, 1684, avec Privilège du Roi.] - L'exemplaire bordelais n'est pas illustré, alors que le privilège prévoyait une possibilité d'édition illustrée de gravures sur cuivre. - Ex libris ms : *Collegii Societatis Jesu catalogo inscriptus. Dono Dni Ricard. 4*. [Inscrit au catalogue du collège de la Société de Jésus. Don de M. Ricard 4.] - Cote B.M.Bx : H4917, étiquette plus ancienne : 9827.

VAILLANT (Jean-Foy) (1688) : *Numismata/ærea/imperatorum,/Augustarum, et Cæsarum,/in coloniis,/municipiis, et urbibus/jure latio donatis,/ex omni modulo percussa./Auctore Jo Foy Vaillant, bellovac. Doct. Med./& Seren. Ducis Cenomanensium Antiquario. Parisiis, Sumptibus auctoris, apud Viduam Edm. Martin, viâ Jacobæa/Ioannem Boudot et Stephanum Martin sub aureo sole./MDC.LXXXVIII. Cum privilegio Regis*. [Monnaies de bronze de tout module des Empereurs, des Impératrices, des Césars frappées dans les colonies, les municipes, les cités jouissant du droit latin, par Jean Foy Vaillant, de Beauvais, docteur en médecine, et antiquaire du Sérénissime duc d'Orléans. À Paris, aux frais de l'auteur, chez la veuve d'Edmond Martin, rue St Jacques, Jean Boudot et Étienne Martin au Soleil d'or. 1688. Avec privilège du Roi.] - Ex-libris ms : *ex dono Dom. Præsidis Barbot*. [don de M. le président Barbot.] Tampon de l'Académie : *Crescam et lucebo*, avec un croissant. - Cote B.M.Bx : H1666.

HARDOUIN (R. P. Jean) (1689) : *Joanni Harduini/Societatis Jesu Presbyteri/Antirrheticus/de/nummis antiquis/coloniarum et municipiorum,/ad Joan. Foy-Vaillant Med./Parisiis, Excudebat Franciscus Muguet, regis & Illustriss./Archiepiscopi Parisiensis Typographus./MDCLXXXIX Cum privilegio Regis*. [Jean Hardouin, prêtre de la Société de Jésus, Réplique à Jean Foy Vaillant, médecin, sur les monnaies antiques des colonies et des municipes. Paris, chez François Muguet, imprimeur du Roi et de l'Illustrissime archevêque de Paris. 1689. Avec privilège du Roi.] - Ex-libris ms : *Ex bibliotheca Joannis Pauli Loret, in suprema curia senatoris, necnon sigillorum custodis*. [De la bibliothèque de Jean Paul Loret, conseiller au Parlement et garde des sceaux.] - Cote B.M.Bx : H4948.

HARDOUIN (R. P. Jean) (1693) : *Joannis Harduini/Societatis Jesu Presbyteri/Chronologiae/ex nummis antiquis restitutae/Prolusio/De nummis/Herodiadum. Parisiis, apud Joannem Anisson Typographiae Regiae Directorem, viâ Jacobaeâ, sub Lilio Florentino. M.DC.XCIII. Cum privilegio Regis.* [Jean Hardouin, Prêtre de la Société de Jésus : Chronologies reconstituées d'après les monnaies antiques des Hérodiades. Prologue sur les monnaies des Hérodiades. À Paris, chez Jean Anisson, directeur de l'imprimerie royale, rue st Jacques, au lys de Florence. 1693. Avec privilège du Roi.] - Ex libris ms : *Ex libris Mar. Bersie.* (?) - Cote B.M.Bx : H4924.

PANELIUS (R. P. Alexandre Xavier - s.J.) (1734) : *Alexandri Xaverii Panelii è societate Jesu presbyteri de Cistophoris. Lugduni, Sumptibus fratrum Deville, & Ludov. Chalmette. MDCCXXXIV. Cum permissu regis.* [R. P. Alexandre Xavier Panelius s.J. : Des Cistophores. Lyon, aux frais des frères Deville & Louis Chalmette, 1734. Avec l'autorisation des supérieurs.] - Tampon de l'Académie : croissant, *Crescam et lucebo.* - Cote B.M.Bx : H4925, FAP 50345.

HAVERCAMP (Sigebert) (1742) : Médailles/de grand et moyen bronze/du cabinet/de la reine Christine, frappées tant par ordre du sénat, que par les colonies romaines, et par les villes/grecques :/gravées aussi délicatement, qu'exactement/d'après les originaux, par le celebre Pietro Santes Bartolo, en lxxiii. planches, expliquées par un commentaire/traduit du latin de/Sigebert Haverkamp, professeur en histoire, en éloquence, et en lan-/gue grecque dans l'academie de Leide, et membre/de l'academie de Cortone en Toscane. A la Haye, chez Pierre de Hondt. MDCC.XLII. - Tampon de la Bibliothèque de la ville de Bordeaux, reliure XIXe siècle, absent du catalogue imprimé de 1816-1836. - Cote B.M.Bx : H1659, ancienne cote manuscrite 2567 A.

VAILLANT (Jean) (1743) : *Numismata imperatorum Romanorum praestantiora/A Julio Cæsare ad Postumum usque Per Joannem Vaillant. Tomus primus/De Romanis æreis S.C. percussis. Editio prima Romana/Plurimis rarissimis Nummis aucta. Cui accessit appendix A Postumo ad Constantinum Magnum. Romæ, MDCCXLIII. Sumtibus Caroli Barbiellini, & Venantii Monaldini Sociorum in Via Lata. Typis Jo : Baptistæ Bernabò, & Josephi Lazzarini./Præsidum permissu.* [Monnaies des empereurs romains les plus remarquables de Jules César à Postume, par Jean Vaillant. Tome premier, des romaines en bronze frappées par ordre du Sénat. Première édition romaine accrue de très nombreuses monnaies rarissimes. À quoi s'ajoute un appendice de Postume à Constantin le Grand. À Rome, 1743. Aux frais de Carlo Barbiellini & Venancio Monaldini, associés dans la Grand' rue. Imprimé par Jean Baptiste Bernabò & Joseph Lazzarini. Avec la permission des autorités.] - Cote B.M.Bx : H4951 (1).

VAILLANT (Jean) (1743) : *Numismata/imperatorum Romanorum/præstantiora/A Julio Cæsare ad Tyrannos usque/per Joannem Vaillant./Tomus secundus/De Aureis, et argenteis. Editio prima Romana/Plurimis rarissimis nummis eorumque interpretationibus. Romæ, MDCCXLIII./Sumtibus Caroli Barbiellini, & Venantii Monaldini Sociorum in Via lata./Typis Jo/Baptistæ Bernabò, & Josephi Lazzarini./Præsidum permissu.* [Monnaies des empereurs romains les plus remarquables de Jules César jusqu'aux tyrans par Jean Vaillant. Tome second. Des monnaies d'or et d'argent. Première édition romaine avec des très nombreuses monnaies rarissimes et leurs interprétations. À Rome, 1743. Aux frais de C. Barbiellini & V. Monaldini associés dans la Grand' rue. Imprimé par Jean Baptiste Bernabò & Joseph Lazzarini. Avec la permission des autorités.] - Cote B.M.Bx : H4951 (2).

VAILLANT (Jean) (1743) : *Numismata/imperatorum Romanorum/præstantiora/per Joannem Vaillant./Tomus tertius/Complectens Appendicem aureorum & Argenteorum/A Cornelia Supera ad Constantinum Magnum usque./Seriem Numismatum maximi moduli/A Julio Cæsare ad Joannem Palæologum. Editio prima Romana/Plurimis Maximi Moduli Numismatibus aucta./Romæ, MDCCXLIII. Sumtibus Caroli Barbiellini, & Venantii Monaldini Sociorum in Via Lata. Typis Jo : Baptistæ Bernabò, & Josephi Lazzarini. Præsidum permissu.* [Monnaies des empereurs romains les plus remarquables par Jean Vaillant. Tome troisième comprenant un appendice des monnaies d'or et d'argent de Cornelia Supera à Constantin le grand et la série des monnaies de très grand module de Jules César à Jean Paléologue. Première édition romaine augmentée de très nombreuses monnaies de très grand module. À Rome, 1743. Aux frais de C. Barbiellini & V. Monaldini associés dans la Grand' rue. Imprimé par Jean Baptiste Bernabò & Joseph Lazzarini. Avec la permission des autorités.] - Cote B.M.Bx : H4951 (3).

SCHLEGELIUS (Christ.), HAVERKAMPIUS (Sigebert), GORIUS (Antonius Franciscus) : *Thesauri/MORELLIANI/TOMUS PRIMUS./Sive/CHRIST. SCHLEGELII, SIGEB. HAVERKAMPI, & ANTONII FRANCISCI GORII/COMMENTARIA/In XII. Priorum/IMPERATORUM ROMANORUM/NUMISMATA AUREA, ARGENTEA, & AEREA./Cujuscunque Moduli, diligentissime conquisita, & ad ipsos Nummos/accuratissime delineata, a Celeberrimo Antiquario/ANDREA MORELLIO./Accedunt CL. GORII Descriptio Columnæ Trajanæ, a MORELLIO itidem elegantissime in æs incisæ ; nec non Tristani, Rubenii, ac Harduini Interpretationes pretiosissimorum aliquot Antiquitatis Monumentorum. Cum præfatione PETRI WESSELIINGII. AMSTELODAMI, Sumptibus JACOBI a WETSTEIN. MDCCCLII.* [Premier tome du trésor de Morell, ou Commentaires de Christophe Schlegel, Sigebert Haverkamp, & Antoine François Gori sur les monnaies d'or,

d'argent et de cuivre de tout module des XII premiers empereurs romains, recueillies avec le plus grand soin et dessinées de la façon la plus exacte par le très célèbre antiquaire André Morell. S'y ajoutent la description de la Colonne Trajane par Cl. Gori, également gravée sur cuivre de façon très élégante par Morell, ainsi que les interprétations par Tristan, Rubens, et Hardouin de quelques-uns des plus précieux monuments de l'Antiquité. Avec une préface de Pierre Wesselingius. À Amsterdam, aux frais de Jacques de Wetstein. 1752.]

Les trois tomes de l'exemplaire de Bordeaux portent l'ex-libris manuscrit : *Coll. Paris. Soc. Jesu*, rayé à la plume. La reliure à nerfs est décrite dans Olivier, Hermal, de Roton, quatorzième série, pl. 1398 s. v. Fouquet : Les Jésuites de Paris à qui il avait fait don d'une rente perpétuelle de 6.000 livres pour augmenter leur bibliothèque, firent frapper sur les plats ou sur le dos des ouvrages acquis avec cette rente deux ? entrelacés, afin de distinguer ces volumes de ceux que le poète Desportes leur avait donnés et qui portaient aussi deux ?, mais éloignés l'un de l'autre ; du reste ces volumes portent le plus souvent, alternés sur le dos, les armes de Fouquet ¹, le chiffre grec et le chiffre des Jésuites.

Il semble que la rente et les fers de reliure aient survécu longtemps au surintendant, puisque l'ouvrage paraît en 1752 et porte encore ces marques. La famille de Fouquet a subsisté au XVIII^e siècle. - Cote B.M.Bx : H1663, en trois volumes.

LE BLOND (Abbé) (1781) : *Observations/sur/quelques médailles/du Cabinet/de M. Pellerin./Par M. l'Abbé Le Blond, Sous-Bibliothécaire/de la Bibliothèque Mazarine. A La Haye ;/Et se trouve A Paris./Chez la veuve Desaint, Libraire, rue du Foin./M.DCC. LXXI.* - Cote B.M.Bx : H4916 ou H9826.

SCHULZ (Jean Louis) (1783) : *Histoire romaine éclaircie par les Médailles, tirée des Suppléments allemands, pour servir à l'histoire universelle des Anglois. Par Jean Louis Schulz, professeur de philosophie à l'université de Halle. Contenant l'Histoire de Romulus, celle des Consuls, jusqu'au règne de Dioclétien. A Paris, Chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, de Madame, & de Madame la Comtesse d'Artois, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny. M. DCC. LXXXIII. Avec Approbation, & Privilège du Roi.* - Cote B.M.Bx : H17577.

Séance du 18 juin 2006

Présidence de M. Sénac, président

Présentations

M. Ursy présente des monnaies sur le thème de Pégase :

- statère de Leukas (350 à 300 av. J.-C.), argent, 21 mm, 8,28 g, 11 h ; avers : Athènes à droite, caducée et A derrière ; revers : Pégase à droite, A dessous. Sear 2277 var.

- denier de la République romaine (Rome, 90 av. J.-C.), argent, 16 à 18 mm, 3,7 g, 8 h ; avers : tête barbue de Mutinus Titinus (ou Priape) ; revers : Pégase à droite sur un cartouche inscrit *Q. TITI*. Sear-RCV 238.

- antoninien de Gallien (253-268) frappé à Rome en 267, bronze, 20 à 21 mm, 2,7 g, 6 h ; avers : portrait radié à droite, *GALLIENVS AVG* ; revers : Pégase à droite, *SOLI CONS AVG/A (Soli Conservatori Augusti* : à Sol, protecteur de l'Auguste). C 979.

Séance du 15 octobre 2006

Présidence de M. Sénac, président

Le président informe du décès de M. Pierre Lecœur, ancien président et archiviste-documentaliste du Cercle, survenu le 2 octobre 2006.

Communication

M. Marchand : " Les monnaies de la révolte ionienne (499-493 av. J.-C.) ".

À l'origine de cette étude est une petite monnaie en électrum (alliage d'or et d'argent), une hémihecté (douzième de statère), provenant d'un atelier indéterminé d'Ionie, et apparemment non publiée à ce jour. On y voit à l'avvers la tête d'un aigle se retournant à droite (et au revers un carré creux primitif). Ce même motif se retrouve quasiment à l'identique sur une trité (tiers de statère) en électrum, apparemment unique (M&M 20), lui-même proche d'un statère en électrum d'une série décrite par le *British Museum* comme appartenant à la révolte ionienne, le statère à l'aigle se retournant étant attribué à la cité d'Abydos.

L'Ionie

L'Ionie correspond à la partie centrale de la côte occidentale de l'Asie Mineure (actuelle Turquie), située entre Milet (au sud) et Phocée (au nord). Elle fut colonisée par des Grecs, probablement des Athéniens, qui furent en contact avec les peuples indigènes (de Lydie, Carie, etc.), par des échanges culturels et commerciaux, ce qui engendra une civilisation brillante.

Douze cités étaient liées entre elles (par des liens religieux et économiques, mais pas politiques), au sein de la confédération ionienne, formant la Dodécapole : Chios, Éphèse, Érythrées, Clazomènes, Colophon, Lébédos, Milet, Myonte, Phocée, Priène, Samos et Téos.

1. D'argent à l'écureuil de gueules, armes de Nicolas Fouquet (Paris 1615 - Pignerol 1680).

L'Ionie passa du protectorat des Lydiens (Crésus) à la domination des Perses (Darius). La révolte ionienne fut le point de départ des guerres médiques. Ensuite, l'Ionie tomba sous la dépendance d'Athènes, et connut une brève renaissance au IV^e siècle, juste avant la venue d'Alexandre. Finalement, elle sera une province romaine d'Asie. Notons qu'il y eut tout au long de l'Histoire un fort lien entre Athènes et l'Ionie (principalement Milet).

Milet

Milet est la métropole de nombreuses colonies. Citons par exemple Abydos, fondée vers 670 av. J.-C., située sur le territoire ionien rebelle (voir plus loin). Abydos contrôle l'accès à la mer Noire (autour de laquelle Milet dispose de nombreux comptoirs maritimes), et constitue un point stratégique pour franchir l'Hellespont. Abydos voit d'ailleurs le passage de l'armée de Darius (en 492 av. J.-C.) lors de la première guerre médique, puis celui de Xerxès (en 480 av. J.-C.) lors de la seconde. On peut aussi citer Cyzique, plus au nord, fondée par Milet vers 675 av. J.-C., mais qui dispose d'un monnayage autonome.

Phocée

Phocée ne peut pas rivaliser localement avec Milet. Elle fonde la colonie de Massalia (actuelle Marseille), vers l'an 600 av. J.-C. Notons l'épisode de l'exode massif des Phocéens à Massalia vers 546 av. J.-C., lorsque les Perses assiègent Phocée. Lampsaque, fondée par Phocée, participe, elle, à la révolte ionienne et frappe des statères d'électrum d'étalons milésiaque (de Milet) et phocaïque (de Phocée). L'étalon milésiaque a été utilisé pendant une brève période, qui semble correspondre à la révolte ionienne, où Milet a pris une importance toute particulière.

Sardes : la voisine lydienne.

Même si elle n'en est pas très éloignée géographiquement, la ville de Sardes ne se situe pas en Ionie. C'est la capitale du royaume de Lydie. C'est la ville du roi Crésus (561-546 av. J.-C.), roi qui soumet Milet avant d'être battu par Cyrus (roi des Perses). Sardes est alors la capitale d'une des plus riches satrapies du royaume achéménide. Tout au long de l'Histoire, l'influence de l'hellénisme y est forte.

La révolte ionienne

Dans le courant de l'année 499 av. J.-C., le tyran de Milet (Aristagoras) rassemble les cités ioniennes et pousse les Grecs d'Asie à la révolte contre les Perses. Il obtient l'aide de la Grèce continentale (Athènes) et, au début, quelques succès. L'année 498 av. J.-C. voit la prise de Sardes (capitale lydienne du Grand

Roi) qui est incendiée mais, à la fin de l'été, le corps expéditionnaire grec repart. Toutefois la révolte prend de l'ampleur : à l'automne, le soulèvement gagne l'Hellespont (jusqu'à Byzance). Durant l'année 497 av. J.-C., la Carie se révolte à son tour. Les Perses sont inquiétés, mais Darius réagit et écrase cette révolte. Toutefois les Cariens se ressaisissent et tiennent bon, jusqu'au début de l'année 494 av. J.-C. où ils déposent les armes. Milet se retrouve alors seule, assaillie par les Perses à la fois par terre et par mer. La ville est prise et rasée peu après ; sa population est déportée (elle ne sera refondée qu'en 479 av. J.-C.). Durant l'année 493 av. J.-C., les Perses soumettent les dernières villes et îles rebelles (Chios, Lesbos) tandis que leur flotte longe victorieusement les côtes de l'Hellespont.

Mais Darius ne pardonne pas (notamment l'incendie de Sardes) aux Grecs de Grèce continentale venus pour soutenir la révolte ionienne. En 490 av. J.-C., il dirige une expédition contre l'Attique. Les Athéniens repoussent les Perses à Marathon. C'est le début des guerres médiques (490-477 av. J.-C.) qui opposent les Grecs aux Perses : la première se déroule sous Darius et la seconde sous Xerxès, qui rassemble ses troupes à Sardes pour les conduire en Europe en traversant l'Hellespont à Abydos.

Le monnayage d'électrum

L'électrum est un alliage naturel (ou artificiel) d'or et d'argent, que l'on trouvait en particulier sous forme de pépites dans la vallée du mythique Pactole, rivière coulant à Sardes. Le nom de cet alliage provient de sa couleur ambrée (*elektron* signifiant ambre en grec).

La monnaie est née vers 650 av. J.-C. en Asie Mineure de l'Ouest, probablement en Lydie, puis en Ionie. Aux origines de la monnaie, circulaient des billes d'électrum dont seule la masse de métal comptait. Ensuite, une empreinte en forme de carré creux fut ajoutée au revers, probablement pour éviter les monnaies fourrées (monnaies en métal vil mais recouvertes d'une fine pellicule de métal précieux pour faire illusion - "donner le change"). Puis des stries furent rajoutées à l'avvers, probablement pour éviter le dérapage des flans à la frappe. Ce n'est qu'ensuite qu'on vit apparaître un motif à l'avvers, avec les stries. Enfin les stries disparurent pour ne laisser que le motif, qui devint rapidement le symbole de l'autorité émettrice de la monnaie.

Trois systèmes pondéraux (étalons) se mirent en place : l'étalon milésiaque (lydien), au sud, avec un statère à 14,15 grammes et une proportion d'or relativement faible ; l'étalon phocaïque, au nord, avec un statère à 16,1 grammes et un alliage plus riche en or ; et l'étalon samien (euboïque), encore plus lourd, mais qui se limitait principalement à l'île de Samos.

Le statère d'électrum d'étalon milésiaque le plus connu est probablement celui attribué à Éphèse et datant d'environ 600 av. J.-C. On y voit à l'avvers un cerf broutant à droite, avec la légende "je suis l'emblème de Phanès" en grec (Phanès pouvant également être traduit par "le brillant"). Au revers, on trouve trois carrés creux avec des lignes en relief. Cette monnaie confirme le fait que les motifs d'avvers proviennent de l'évolution des sceaux des autorités émettrices. L'attribution à Éphèse provient du fait de que le cerf est l'animal d'Artémis, divinité principale de la ville.

Citons aussi les statères de Milet vraisemblablement frappés vers 546-494 av. J.-C. On y voit à l'avvers un lion couché à gauche, la tête retournée. Au revers, on trouve trois carrés creux de formes semblables à celles des carrés creux du statère précédent, mais comportant des motifs : une tête de cerf, un renard et une étoile. Certains ont pu y voir l'expression d'une alliance monétaire primitive : le lion à l'avvers désigne la ville de Milet, et les motifs au revers désigneraient respectivement Éphèse (le cerf), Sardes (le renard) et Érythrées (l'étoile), villes dans lesquelles la monnaie aurait également eu cours. Toutefois, cette hypothèse est hautement conjecturale.

L'unité (statère), d'une valeur économique considérable, était souvent divisée en demis (hémistatères), tiers (tritès), sixièmes (hectès), douzièmes (hémihectès), vingt-quatrièmes, quarante-huitièmes voire quatre-vingt-seizièmes de statère (ces derniers pesant donc moins de 0,15 g dans le système milésiaque...).

L'étalon milésiaque (de Milet, Ionie) est le même que l'étalon lydien (de Sardes, Lydie). À Sardes, on ne retrouve pas de statère mais des fractions (principalement tritès, hectès et hémihectès), montrant à l'avvers une tête de lion rugissant, et au revers un (ou deux) carré(s) creux.

Le système bimétallique

"De tous les peuples que nous connaissons, les Lydiens sont les premiers qui aient frappé pour leur usage des monnaies d'or et d'argent." (Hérodote, Clio, XCIII).

On attribue à Crésus (561-546 av. J.-C.), roi de Lydie, le passage du monnayage d'électrum (dont la teneur en or pouvait fluctuer) au système bimétallique or et argent (économiquement plus sûr).

Premier système lydien.

Un système complet se mit en place, avec un statère en or de masse $M1=10,89$ g (appelé créséide lourde, en référence à Crésus et en opposition avec la créséide légère du second système lydien/perse, voir plus loin), un statère d'argent de même masse (créséide d'argent), et des fractions : 1/2 (hémistatère, uniquement en argent), 1/3 (tritè), 1/6 (hectè), 1/12 et 1/24.

Sur toutes les monnaies de la série, on peut voir à l'avvers un lion (à gauche) et un taureau (à droite) affrontés, symboles anciens de la lutte du bien et du mal, mais aussi de la force/la fertilité, la virilité/la féminité, le Soleil/la Lune, le jour/la nuit, et probablement l'or/l'argent (ne serait-ce que par analogie chromatique). Au revers figurent un (ou deux, suivant le module de la monnaie) carré(s) creux.

Le premier système lydien est attribué à Crésus, avec des monnaies frappées à Sardes. L'électrum valait 10 fois plus que l'argent. L'or, lui, valait environ 13 fois plus que l'argent (13 1/3 dans les systèmes lydiens, contre 13 dans le système perse).

Par conséquent, un statère d'électrum de masse $M0=14,15$ g (étalon lydien pour l'électrum) avait la même valeur qu'un statère d'or de masse $M1=10,89$ g (premier étalon lydien pour l'or), ce qui fait qu'il était aisé d'échanger les anciennes espèces en électrum contre les nouvelles, en or.

Si on s'en tient à la valeur du métal, un calcul simple indique qu'il faudrait que l'électrum contienne 75 % d'or, ce qui était le cas de l'électrum naturel du Pactole (mais pas le cas de l'électrum artificiel, et alors il était plus rentable d'échanger ses anciens statères d'électrum contre de nouveaux statères d'or).

Si l'échange entre électrum et or était facile, avec ce système pondéral la conversion entre or et argent était en revanche peu pratique. Ce premier système peut donc être vu comme un système de transition, mis en place pour remplacer les anciennes espèces en électrum par les nouvelles, en or.

Second système lydien (ou perse)

Mis en place sous Crésus/Cyrus ou Darius, le second système lydien conserve les types du premier (voir plus haut), mais le statère d'or est abaissé à une masse de $M2=8,17$ g (créséide légère), et pour l'argent on ne frappe plus que des hémistatères de masse $M1/2=5,45$ g (le sicle, avec la terminologie du système perse, voir plus loin).

Dans le nouveau système, 1 statère d'or vaut 20 sicles (qui équivaldraient à 10 statères d'argent du premier système lydien). Ce système favorise donc les échanges entre or et argent, aux dépens de l'électrum. Il est probable qu'il ait été mis en place dans un second temps, après la disparition des espèces d'électrum de la circulation.

Le monnayage perse

Le système adopté par les Perses, essentiellement pour payer les mercenaires grecs, est à rapprocher du second système lydien (ou premier système perse...). Il est en effet composé d'une monnaie d'or de 8,40 g (la darique, en référence à Darius) et d'une monnaie d'argent de 5,45 g (le sicle), 1 darique valant

20 siècles. Toutefois, il semblerait que le système perse comportait moins de fractions.

Si les métaux et les poids utilisés sont quasiment les mêmes, l'iconographie est toute différente. À la place du lion et du taureau affrontés, on peut maintenant voir à l'avvers le Grand Roi tirant à l'arc à droite. Le revers est également différent, et se présente sous la forme d'une empreinte rectangulaire en creux. Comme les précédentes, il est probable que ces monnaies furent frappées à Sardes, du moins au début.

Ces systèmes étant très proches, et le monnayage séparé de l'or et de l'argent offrant plus de souplesse et plus de sécurité (par rapport à un alliage d'une composition potentiellement hasardeuse), le système bimétallique s'imposa.

Monnaies dites "de la révolte ionienne"

Le monnayage d'électrum fut donc abandonné après le passage au bimétallisme par Crésus (repris par les Perses), sauf à Phocée, Mytilène et Cyzique, qui continuèrent à utiliser plus tardivement l'électrum pour leurs monnaies, mais avec l'étalon phocaïque.

Une exception nous intéresse tout particulièrement : le retour bref et massif de l'électrum d'étalon milésiaque en Ionie, vers 500 av. J.-C. S'agissait-il d'un besoin économique, peut-être pour financer une guerre ? Ou bien s'agissait-il du retour d'un sentiment "national" en Ionie ? Quoi qu'il en soit, il est tentant d'attribuer ces monnaies à la période de la révolte ionienne.

En tout cas, ces monnaies présentent des caractéristiques communes remarquables. Ce sont des monnaies d'électrum d'étalon milésiaque et de style archaïque (tardif). À l'avvers, on peut voir - probablement - les emblèmes des cités émettrices. Au revers, se trouve un carré creux quadripartite. La cohérence des types et de la composition de l'électrum (environ 30 % d'or) font penser à une série homogène. Cette hypothèse semble confirmée par quelques exemples de relations entre coins : le même coin d'avvers peut être utilisé pour différents modules, et la même empreinte de revers aurait été constatée pour des monnaies de cités différentes (ou du moins de motifs avers différents). Une autre particularité de ces monnaies est leur apparente rareté, qui va dans le sens de l'hypothèse d'une émission de courte durée.

Intéressons-nous aux emblèmes des cités ioniennes. À cette époque encore archaïque, ce sont principalement des animaux, avec des éléments mythologiques, et plus précisément : un lion (Milet), un cerf (Éphèse), un sphinx (Chios), un taureau (Samos), une truie (Méthymna), un coq (Dardanus), un aigle (Abydos), un sanglier ailé (Clazomènes), un cheval cabré (Kymê), ou Athéna (Priène). Toutes ces cités utilisent l'étalon

milésiaque. D'autres cités adoptent cet étalon de manière temporaire : Lampsaque (un cheval ailé) et Érythrées (une fleur étoilée, puis Héraclès). Enfin, certaines cités conservent leur propre étalon : Phocée (un phoque) et Mytilène, ainsi que Cyzique (dont l'emblème est un thon).

Le *Bristih Museum* (Londres) et le *Museum of Fine Arts* (Boston) ont chacun dans leurs collections numismatiques une série de huit statères d'électrum d'étalon milésiaque, attribués par l'emblème de l'avvers à :

- Chios (14,06 g pour 29 % d'or [BM p. 7, pl. I.19]/13,99 g [Boston 1809]) ;
- Samos (14,04 g pour 21 % d'or [BM p. 8, pl. I.20]/14,05 g [Boston 1815]) ;
- Méthymna (14,00 g pour 38 % d'or [BM p. 8, pl. I.25]/14,09 g [Boston 1814]) ;
- Dardanus (13,98 g pour 40 % d'or [BM p. 8, pl. I.24]/14,09 g [Boston 1810]) ;
- Abydos (14,10 g pour 28 % d'or [BM p. 7, pl. I.23]/14,09 g [Boston 1808]) ;
- Lampsaque (13,98 g pour 31 % d'or [BM p. 7, pl. I.22]/14,07 g [Boston 1813]) ;
- Clazomènes (14,09 g pour 38 % d'or [BM p. 8, pl. I.21]/13,97 g [Boston 1811]) ;
- Kymê (13,94 g pour 20 % d'or [BM p. 8, pl. I.26]/13,96 g [Boston 1812]).

Notons qu'il existe un très rare (unique ?) neuvième statère (Kraay, ex-Jameson) avec la tête d'Athéna à l'avvers, et un carré creux quadripartite très semblable à ceux de la série précédente, attribué à Priène, cité qui pourtant ne semble pas frapper de monnaies avant le IV^e siècle... Si l'on s'intéresse maintenant aux séries, on s'aperçoit qu'on peut trouver des fractions pour Samos et peut-être Kymê (1/6^e, 1/12^e et 1/24^e de statères). Pour Érythrées, seuls semblent manquer les 1/12^e et 1/48^e de statères, et - ce qui est plus surprenant - la série commence au 1/2 statère, le statère étant absent.

L'une des séries les plus complètes est probablement celle attribuée à Abydos, et pour laquelle on connaît des statères, des quarante-huitièmes de statère, mais aussi une (unique ?) trité et une hémihecté (non publiée à ce jour, et à l'origine de cette étude). Mais ces monnaies proviennent-elles d'Abydos ? L'aigle présent sur les monnaies en argent plus tardives de cette cité semblerait le confirmer, même si cet aigle n'est pas le même. Et surtout, est-ce vraiment une série ? Toutes ces monnaies sont en électrum et d'étalon milésiaque, mais la composition de l'électrum semble différente (toutefois, une simple observation colorimétrique - en surface - peut être trompeuse, et une analyse spectrométrique serait souhaitable). L'avvers montre un aigle debout, la tête retournée à droite. Mais s'il est clair que trité et hémihecté sont de même style (bec linéaire, œil rond, plumes

visibles sur le cou de l'aigle) certains statères ne semblent pas l'être. Notons toutefois un statère (SNG Allemagne, numéro 1) très proche : même carré creux au revers, même style à l'avvers, sauf le bec, et avec la présence d'un dauphin. Quant aux quarante-huitièmes de statères, le motif est si petit que, en l'absence de détails, il est difficile de porter un jugement.

Pour finir, remarquons qu'il existe d'autres statères d'électrum d'étalon milésiaque (par exemple [M&M 71 et 72]), encore plus énigmatiques. On peut y voir à l'avvers une vache allaitant son veau, un taureau retournant la tête à gauche, un protomé de bélier à droite, et même des panthères dansant ! On peut également remarquer un motif floral (semblable à celui observable sur les statères attribués à Dardanus et à Lampsaque). Au revers, on trouve un rectangle en creux bien différent du carré quadripartite. La localisation géographique de ces statères semble dépasser l'Ionie proprement dite, mais pourrait se limiter à la région rebelle augmentée de ses sympathisants : Thrace et Macédoine (Price).

Tout cela amène des remarques, des questions et des hypothèses. Les types d'avvers sont-ils vraiment des emblèmes de cités ? La frappe a-t-elle été répartie dans plusieurs cités ioniennes ou centralisée en une seule ? Quand la frappe a-t-elle eu lieu ? Combien y a-t-il eu d'émissions ? D'où provient l'électrum utilisé ? Milet n'aurait pas frappé ?

Une hypothèse, séduisante mais probablement trop simpliste, serait que toutes ces monnaies aient été frappées par Milet (entre 498 et 494 av. J.-C.), aux types des autres cités révoltées, et peut-être même avec l'électrum de Sardes... Remarquons toutefois que manqueraient à la série des monnaies pour les cités de Colophon, Lébédos, Myonte et Téos. L'étude des premières émissions monétaires de Mytilène pourrait aussi mettre à mal l'hypothèse des emblèmes de cités à l'avvers, qui a servi à attribuer les statères aux cités.

Les premières émissions monétaires de Mytilène

La cité de Mytilène a frappé pendant une longue période des hectés d'électrum d'étalon phocaïque, avec comme particularité de présenter des motifs à l'avvers et au revers. Le choix de ces motifs, et la combinaison avers/revers de ces motifs, n'est probablement pas le fruit du hasard.

En considérant les 29 premières émissions monétaires de Mytilène identifiées par Bodensedt, correspondant à la période 521-478 av. J.-C. qui englobe donc la révolte ionienne, on constate que les motifs utilisés sont des têtes de lion, taureau, coq, sanglier ailé, cheval bridé, bélier, Héraclès et gorgone.

Les toutes premières émissions semblent combiner les motifs lion et taureau, à l'instar du type des créséides (où, rappelons le, lion et taureau se trouvent affrontés). Mais si

on continue à étudier les liens entre motifs avers et revers, on trouve une douzaine de combinaisons. Mais que signifient ces motifs ? En appliquant la logique des emblèmes de cités utilisée précédemment, on retrouverait Milet (lion), Samos (taureau), Dardanus (coq), Clazomènes (sanglier ailé), Kymê (cheval) et Érythrées (Héraclès). Il se trouve de plus que la tête de bélier est l'emblème de la cité de Kebren (au sud de Dardanus), attribution confirmée par le monnayage d'argent de cette cité. Si on pousse plus loin la logique des emblèmes de cités, faire figurer deux cités (l'une à l'avvers, l'autre au revers) sur une même monnaie pourrait témoigner d'un lien les unissant.

Toutefois, il est probable que ces motifs principalement animaliers soient tout simplement des motifs en vogue à l'époque, et pas nécessairement des emblèmes de cités. Considérons maintenant le monnayage de Phocée à la même époque. Ce sont également en majorité des hectés d'électrum d'étalon phocaïque semblables à celles de Mytilène (les accords monétaires entre les deux cités étant avérés). La différence principale est que seul l'avvers des monnaies de Phocée comporte un motif, le revers comportant un carré creux quadripartite. Mais on retrouve les motifs (à l'avvers, donc) rencontrés sur les monnaies de Mytilène, avec en particulier des émissions (bélier, lion, coq) aux alentours de 500 av. J.-C., d'après Bodensedt, ce qui correspond étrangement à la période de la révolte ionienne.

Une étude plus détaillée sur l'utilisation des motifs à Phocée et surtout Mytilène pourrait donc se révéler porteuse d'informations.

Considérons maintenant les monnaies d'argent de cette époque. À Cyzique, on retrouve les motifs de la truie à l'avvers et du lion au revers. À Samos, le sanglier ailé à l'avvers côtoie le lion au revers. À Milet, le lion à l'avvers se rencontre avec au revers un aigle ou une étoile, par exemple. À Clazomènes, on retrouve le sanglier ailé à l'avvers mais avec le bélier au revers. Le cas de Clazomènes est particulièrement intéressant. En effet, on a le cas d'une série de monnaies d'argent d'étalon milésiaque, avec le sanglier ailé à l'avvers et un carré creux quadripartite au revers. Certains spécimens (hémistatères d'argent) semblent présenter des liaisons de coins de revers avec les statères d'électrum de la série attribuée à la révolte ionienne (voir plus haut). Et les petites fractions font quelquefois apparaître clairement les trois premières lettres du nom de la cité (*KLA*), confirmant l'attribution à Clazomènes. À ce jour, seul le cas de Clazomènes semble bien vérifié. Pour les autres cités, tout reste à prouver.

En conclusion, ce monnayage d'électrum tardif, situé entre les périodes archaïque et classique, entre l'Orient (Perses) et l'Occident (Grèce continentale), laisse beaucoup de questions ouvertes. C'est un sujet de recherche passionnant, qui, espérons-le, devrait progresser à la lumière des découvertes archéologiques.

Pour cet exposé, qui a demandé une recherche particulière, Sylvain Marchand tient à remercier Kirk Davis, le *Classical Numismatic Group* (et notamment Bradley R. Nelson), le *Boston Museum of Fine Arts* (et en particulier Jennifer C. Riley), *Ausonius*, Université Bordeaux 3 (Koray Konuk), ainsi que les membres du Cercle Bertrand-Andrieu (MM. Debruge, Desbarats et Pujo).

Bibliographie

BM : *Catalogue of the Greek Coins in the British Museum - Ionia*, Londres 1964 ;

Boston : Agnes Baldwin Brett, *Museum of Fine Arts - Boston : Catalogue of Greek Coins*, Cambridge 1955, réédition New York 1974 ;

Kraay : Colin M. Kraay, *Archaic and Classical Greek Coins*, chapitre 2 : *Asia Minor to the Ionian Revolt*, Berkeley 1976, réédition New York 1993 ;

M&M : Monnaies et Médailles S.A. Bâle, Vente Publique 72 du 6 octobre 1987 (catalogue) ;

Price : Martin Jessop Price, *A Field in Western Thrace, Coin Hoards II*, *Royal Numismatic Society*, 1975-1985 ;

SNG : *Sylloge Nummorum Graecorum*, et notamment :

- Allemagne : 19 - Heft (Troade, Lesbos), Munich, 1991 ;
- Turquie : 1 - collection Muharrem Kayhan, Istanbul/Bordeaux, 2002 ;
- Finlande : II (Asie Mineure, sauf Carie) ;
- Danemark : V (Ionie, Carie, Lydie) ;
- collection Hans von Aulock : suppléments.

La communication est illustrée par des images projetées sur écran au moyen d'un vidéo-projecteur, ainsi que par la présentation de monnaies grecques d'Asie Mineure de l'Ouest, les deux dernières vraisemblablement de l'époque de la révolte ionienne (499-493 av. J.-C.) :

- Lydie, Crésus (Sardes, 561-546 av. J.-C.), 1/3 de statère d'argent 3,34 g ; avers : protomés de lion et de taureau affrontés ; revers : double carré creux.
- Royaume Perse (ca. 420-359 av. J.-C.), darique d'or 8,26 g ; avers : Grand Roi tenant une lance et un arc ; revers : carré creux. Carradice type IIIb.
- Lydie, Alyattes II (Sardes, fin du VII^e siècle av. J.-C.), hémihecté d'électrum 1,16 g, 7 mm ; avers : tête de lion rugissant à droite, astre au-dessus ; revers : carré creux. Rosen 654.
- Ionie, Milet (ca. 650-550 av. J.-C.), hémihecté d'électrum 1,11 g ; avers : tête de lion à droite ; revers : motif en étoile dans un carré creux.
- Ionie, Milet (478-390 av. J.-C.), diobole d'argent 1,20 g ; avers : tête de lion à gauche ; revers : étoile dans un carré creux.
- Île de Lesbos, Mytilène (377-326 av. J.-C.), hecté d'électrum 2,55 g ; avers : tête de Déméter à droite ; revers : trépied dans un carré creux linéaire. B 91.

- Ionie, Phocée (387-326 av. J.-C.), hecté d'électrum 2,52 g ; avers : tête de Pan jeune à gauche ; revers : carré creux quadripartite. B 97.

- Ionie, Phocée (ca. 521-478 av. J.-C.), diobole d'argent 1,37 g ; avers : tête féminine à gauche, casquée et avec boucle d'oreille ; revers : carré creux.

- Ionie, atelier incertain (Abydos ?, VI^e-Ve siècles av. J.-C.), hémihecté d'électrum, 1,13 g ; avers : aigle se tenant à gauche, la tête tournée à droite ; revers : carré creux quadripartite ; inédite.

- Ionie, atelier incertain (Abydos ?, VI^e-Ve siècles av. J.-C.), 1/48^e de statère en électrum, 0,303 g ; avers : aigle se tenant à gauche, la tête tournée à droite ; revers : carré creux quadripartite. Rosen 297 (cet exemplaire).

Séance du 19 novembre 2006

Présidence de M. Sénac, président

Communication

M. Ursy : " Les monnaies d'Antoine-Orllie I^{er} de Tounens, roi d'Araucanie et de Patagonie ".

Le personnage est né le 12 mai 1825 à Chournac-d'Ans au lieu dit la Chèze en Périgord. Il est issu d'une famille nombreuse et assez aisée : les Tounens. Son père a de l'ambition pour lui et le pousse à faire des études. Élève doué, il se dirige vers le droit, et à l'âge de 26 ans sa carrière semble établie car il possède sa propre étude à Périgueux. Pourtant le personnage s'y ennue assez vite et rêve de grands espaces. Il se tourne vers l'Amérique du Sud et découvre une bande de terre peuplée d'Indiens, dont le statut juridique n'est pas défini, le Chili voulant étendre ses droits sur l'Araucanie, et l'Argentine sur la Patagonie.

Afin que son action ait plus de chance d'aboutir, il entre dans la franc-maçonnerie en 1857, et effectue des démarches administratives afin de rétablir une particule perdue jadis. C'est un jugement en appel à Bordeaux en date du 27 juillet 1857 qui satisfait à sa demande. Monsieur de Tounens peut alors partir, aidé et soutenu par son clan. Après avoir vendu son étude, il embarque et arrive à Coquimbo, un port chilien, le 25 août 1858. Pendant deux ans il va mûrir ses résolutions et apprendre la langue. À cette époque les Araucans sont en guerre avec le Chili, et une prophétie araucane raconte qu'un blanc viendra pour les unir et les sauver. Le moment est donc propice. Notre homme qui parle bien flatte l'orgueil et le courage des Indiens Mapuches et de leur chef le cacique Quilipan. Enthousiastes, tous crient : " vive le roi ! ". Nous sommes le 17 novembre 1860, de Tounens est roi, il a 35 ans. Le 20 novembre la Patagonie voisine se rallie à sa bannière. Le roi fait alors appel à Napoléon III, mais ce dernier ne lui apporta pas son soutien.

Les Chiliens s'inquiètent, la tête du roi est mise à prix, la trahison guette : le 5 janvier 1862, le roi tombe dans une embuscade. Il resta prisonnier des Chiliens pendant 9 mois, et ce n'est que grâce à sa constitution robuste qu'il eut la vie sauve. Grâce au soutien de Pierre Magne, ministre des finances de Napoléon III, également périgourdin, il est rapatrié en France le 28 novembre 1862. Afin de retourner dans son royaume, il essaie d'obtenir des fonds, en lançant une souscription nationale qui échoue. Les députés et sénateurs ne le soutiennent pas, il passe pour un illuminé. Cependant la chance lui sourit un peu car il rencontre un avocat normand, M. Planchu, qui lui cède 3000 francs ; c'est peu mais suffisant pour repartir. Son retour est une véritable surprise car les Chiliens s'étaient vantés de l'avoir fusillé. Sa popularité est immense, mais craignant d'être à nouveau trahi et grâce à l'aide du consul de France à Montevideo, il obtient un faux passeport au nom de Jean Pratt qui lui permet de retourner en France. Nous sommes en août 1871. À cette date la nouvelle République a d'autres soucis que le rétablissement d'un monarque sur son trône, surtout après la douloureuse affaire du Mexique. Cependant de Tounens trouve une banque qui accepte de patronner un emprunt en sa faveur même si cela comporte des risques. Cette fois-ci l'expédition financée par la Banque Cordier sera bien préparée : armes, munitions, et une caisse de monnaies d'un *peso* en argent, ainsi qu'une équipe de trois personnes accompagneront le roi pour cette troisième expédition. Nous sommes en avril 1874. C'est lors de cette expédition qu'apparaissent les monnaies au nom du roi (GC pp. 83-84, numéros 1 à 4). Ces monnaies ne portant pas la signature d'un graveur furent sans doute fabriquées en Belgique par Charles Wurden. La caisse de monnaies emportée par Tounens ne contenait que des monnaies de 1 *peso* en argent conformes aux monnaies de l'Union latine (titre 900 pour 1000, 25 g, 37 mm).

Ces monnaies pouvaient se fondre dans le circuit économique environnant car le Chili et l'Argentine étaient membres de l'Union latine. La monnaie emportée était le type définitif (GC 3) avec le grand 1, les autres monnaies en argent d'un *peso* (le type un *peso*, et 1 *peso* avec le petit 1) étant des essais. Nous trouvons à l'avvers la légende : ORLLIE ANTOINE I^{er} ROI D'ARAUCANIE ET DE PATAGONIE, ainsi qu'un écu couronné aux armes du roi, quadripartite en 4 cantons symbolisant la Liberté, la Justice, l'Agriculture et l'Industrie, cet écu étant entouré de 27 étoiles. Notons que l'orthographe du nom du roi fut modifiée afin de répondre à la prononciation gutturale des Araucans. Au revers de cette monnaie se trouve la légende : Nouvelle France, accompagnée de la valeur 1 *peso* ainsi que de l'année 1874, le tout entre deux palmes et surmonté de 11 étoiles. Il existe également une monnaie de bronze de *Dos Centavos* conforme à l'Union latine (10 g, 31 mm, GC 1).

Cette monnaie ne semble pas avoir été emportée par le roi lors de son expédition, et de temps à autre apparaît dans des ventes numismatiques. En ce qui concerne les monnaies en argent, les essais sont bien sûr très rares, mais le type adopté l'est tout autant, car bien que ce type fut produit en relative quantité, le malheureux roi fut intercepté par les Chiliens avant son arrivée en Araucanie, et les monnaies confisquées furent refondues.

Suite à cette expérience malchanceuse, il est à nouveau emprisonné pendant 5 mois, puis retourne en France, via l'Angleterre, fin 1875. Il vit alors très misérablement, vendant titres et décorations et réalisant des conférences sur l'Araucanie. Cependant il est aidé par un ami fortuné, Achille Laviarde, industriel originaire de Reims, principal commanditaire de la maison Moët et Compagnie, l'illustre marque de champagne. Poursuivi par ses créanciers et aidé par Laviarde, il tente un dernier voyage. Nous sommes début 1876. Seulement sa santé est maintenant fragile suite aux internements chiliens : il tombe malade et est soigné à Buenos Aires où on l'opère le 20 octobre 1876 d'une colostomie à la suite d'une occlusion intestinale. Par la suite il est rapatrié en France, où il est soigné à l'hôpital Saint-André de Bordeaux pendant 5 mois, avant de retourner à Périgueux puis à Tourtoirac où il est recueilli par son neveu Jean-Adrien. Miné par la maladie, il s'éteint le 17 septembre 1878 à l'âge de 53 ans, après avoir passé 80 mois en Araucanie, répartis sur 4 périodes dont 14 mois en prison et 3 à l'hôpital. À sa mort il est inhumé dans le cimetière de Tourtoirac dans une sépulture ordinaire. Le petit monument que l'on peut observer aujourd'hui fut érigé par la municipalité de Tourtoirac le 4 juillet 1937.

Au décès du roi, on aurait pu croire que l'histoire du royaume d'Araucanie s'arrêterait là, mais il n'en fut rien : son ami Laviarde fut roi à son tour, puis ce fut le tour de divers membres de la famille Cros, et de nos jours le prince Philippe Boiry d'Araucanie en est le successeur. Ce dernier a fait beaucoup pour la mémoire du premier roi Antoine de Tounens, en particulier en créant à Chournac-d'Ans un petit musée inauguré en 1988. Ce musée inattendu est avant tout une longue invitation au voyage et au rêve.

La communication est illustrée par des images projetées sur écran au moyen d'un vidéo-projecteur, ainsi que par la présentation d'une monnaie de fantaisie émise en 1988 par son successeur, le prince Philippe.

Séance du 17 décembre 2006

Présidence de M. Sénac, président

Communication

M. Wiedemann : “ Les monnaies allemandes au XIX^e siècle ”.

La communication est illustrée par des images projetées sur écran au moyen d'un vidéo-projecteur.

Revue archéologique de Bordeaux
tome XCVII, année 2006

Table des matières

<i>L'archéologie girondine en 2006</i>	3
Opérations archéologiques à Bordeaux	3
Opérations archéologiques dans la communauté urbaine de Bordeaux	8
Opérations archéologiques en Gironde	13
Programmes collectifs de recherche concernant la Gironde	42
Bibliographie 2006 de l'archéologie en Aquitaine	45
Carte de localisation et tableau général des opérations archéologiques de 2006 en Gironde	54
Ezéchiél JEAN-COURRET, «Civitas Burdegalensis genuina descriptio» : une représentation de Bordeaux vers 1525-1535	57
Marie-Hélène MAFFRE, Le patrimoine architectural de Lormont : quelques éléments caractéristiques	87
Marc FAVREAU, Etude d'un document inédit intéressant l'histoire de l'art bordelais : l'inventaire du château de Cadillac de 1652	101
Vincent JOINEAU et Sébastien POTTIER, L'approvisionnement en farines de Bordeaux à l'époque moderne : l'exemple du moulin du Pont à Barsac	127
Jean-François FOURNIER, Notes relatives à une peinture représentant la Visitation	141
Pierre COUDROY DE LILLE, Biographie de François de Voigny	143
Xavier ROBOREL DE CLIMENS, Un lotissement de la fin du XVIII ^e siècle : Peyreblanque	149
Chantal CALLAIS, Les quartiers nord du Jardin public à Bordeaux : variations sur le thème du lotissement	153
Sylvain SCHOONBAERT, Le lotissement de l'îlot Mestrezat à Bordeaux (1853-1923)	177
Laetitia BARRAGUÉ, La construction des sacristies et la restauration de la façade méridionale de l'église Sainte-Croix de Bordeaux à la fin du XIX ^e siècle	201
Marie-France LACOUÉ-LABARTHE, Regards sur la Société Archéologique de Bordeaux	219
Pierre BARDOU, Le fonds photographique de la Société Archéologique de Bordeaux	257
Jean-Jacques MICHAUD, Les larmes miraculeuses de Notre-Dame des Pleurs à Bordeaux au début du XX ^e siècle	275
Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 2005	281
Cercle numismatique Bertrand-Andrieu : procès-verbaux des séances de l'année 2005	283

Recommandations aux auteurs

La *Revue archéologique de Bordeaux* publie des articles originaux concernant l'archéologie, l'histoire et l'histoire de l'art à Bordeaux et en Gironde.

L'appel à fournir des articles fait d'ordinaire suite à une communication présentée lors d'une des réunions de la Société. Cet appel ne constitue cependant pas un engagement de publication : les articles seront soumis à un ou des relecteurs choisis pour leur compétence sur le sujet abordé ; des modifications justifiées peuvent être demandées aux auteurs.

Les **textes**, sauf accord exceptionnel, ne doivent pas dépasser 20 pages, soit environ 60 000 signes ; en cas de non-respect, le comité directeur se réserve le droit de proposer des coupures. Les textes seront fournis sous la double forme d'un tirage papier et d'un fichier informatique ; aucun dactylogramme, aucun manuscrit ne seront acceptés. Tous essais de mise en page sont inutiles et peuvent même constituer une gêne : le texte doit être une saisie « au kilomètre ».

Le **style de caractères** normal est le romain. L'italique est réservé aux citations de textes anciens dans leur orthographe d'origine, aux mots et aux citations en latin ou en langue étrangère, aux titres d'ouvrages ou de revues. Le gras doit être limité à des effets exceptionnels. Le souligné, sauf cas particulier, est à proscrire. De même les mots en majuscules.

Les **titres intermédiaires** seront hiérarchisés par un système logique et clair de numérotation. Cette numérotation ne sera pas conservée dans la mise en page définitive ; une hiérarchisation graphique lui sera substituée. Aucun titre ne doit être saisi en majuscules.

Les **notes** sont consacrées à des références, à des justificatifs, éventuellement à des précisions ou à des nuances qui alourdiraient le texte. Elles ne doivent pas constituer de longs développements. Si nécessaire, il est possible de fournir des annexes et d'y renvoyer.

Pour la **bibliographie**, toutes les références seront données en notes et non entre parenthèses dans le texte. Les références de type « op. cit. » sont à proscrire. Si la bibliographie est importante, il est recommandé de n'utiliser en notes que des codes (auteur et date, indication de la page concernée) et de rassembler en une annexe ces codes suivis des références bibliographiques ; cette annexe, doit constituer un document à part du texte. Les références doivent être complètes et rédigées selon les normes en vigueur : pour un ouvrage, « Nom, Prénom. Titre de l'ouvrage. Lieu, éditeur, date. » ; pour un article, « Nom, Prénom. Titre de l'article. Revue, année, tome, pagination. »

Il est demandé aux auteurs de fournir un **résumé** de leur contribution. Il s'agit d'une présentation synthétique de la matière de l'article, qui ne doit pas excéder 1000 signes. En cas d'absence de ce document ou parce qu'il n'est pas jugé conforme, le comité directeur pourra le rédiger et le proposer à l'auteur.

Les **figures** seront numérotées en une seule série continue, qu'il s'agisse de photographies, de dessins, de diagrammes ou de tableaux. Le texte comportera des renvois précis sous la forme « (fig. 1) ». Si ce type d'appel ne se justifie pas, des annotations portées en marge du texte papier indiqueront les liens logiques entre texte et iconographie. La liste des figures avec leurs légendes constituera un document à part.

Toutes les illustrations doivent être libres de droits. Sauf accord exceptionnel, leur nombre maximal pour un article de taille normale est de douze.

Aucune photocopie ne sera admise. Les photographies numériques et documents scannés, s'ils sont indispensables, doivent avoir une définition d'une résolution suffisante. Ils seront de préférence aux formats .eps ou .tif. Ils constitueront des fichiers informatiques indépendants : en aucun cas ils ne seront intégrés dans le document texte.

Le format fini de la revue est de 210 x 270 mm. Les pages sont justifiées sur 170 mm, avec deux colonnes de 80 mm. Les illustrations seront ramenées à ces dimensions. Il importe d'en tenir compte, notamment pour les épaisseurs de traits, les corps des légendes internes aux dessins et les résolutions.

Le comité directeur peut être amené à refuser des illustrations de mauvaise qualité, à en demander de nouvelles ou à leur en substituer d'autres. De même des dessins ou des tableaux peuvent être repris ou adaptés à une configuration particulière. En ces cas, l'auteur sera consulté.

Une prémaquette des articles sera fournie aux auteurs pour correction. Ce n'est pas le lieu des repentirs qui modifieraient gravement le texte : dès lors qu'il a été reçu par la Société, il est considéré comme une version définitive.

Les auteurs membres de la Société recevront 25 tirés à part. Ceux qui en désireraient un plus grand nombre et ceux qui ne sont pas membres de la Société doivent en faire impérativement la demande par écrit, au plus tard lors de la remise de la prémaquette corrigée ; le coût leur en sera indiqué et ultérieurement facturé.

Publications de la Société Archéologique de Bordeaux

Ouvrages

- J.-P. TRABUT-CUSSAC,
Livre des hommages d'Aquitaine 9 €
Dr A. CHEYNIER, *Pair-Non-Pair* épuisé
J.-A. BRUTAILS, *Les vieilles églises de la Gironde* ... épuisé
A. NICOLAI, *Histoire des faïenceries de Bordeaux au XIXe siècle* 230 €
J.-A. BRUTAILS, *Album* épuisé
Catalogue du Centenaire 19 €
Fouilles de Parunis, de Mithra aux Carmes (1988) 8 €

Collection «Mémoires»

- 1 *Archéologie des Eglises et des Cimetières en Gironde*, 1989 épuisé
- 2 *Aux origines de l'archéologie en Gironde : François Daleau (1845-1927)*, 1990 12,50 €
- 3 *L'Art du Fer forgé en pays bordelais de Louis XIV à la Révolution*, broché, réédition : 2003 ... 49,50 €
- 4 *Bordeaux baroque*, 2003 45 €
- 5 *La grotte de Pair-non-Pair*, 2006 35 €

Collection

«Pages d'Archéologie et d'histoire Girondines»

- 1 Marie-France LACQUE-LABARTHE,
Meubles bordelais, meubles de port 8 €
- 2 Robert COUSTET, *Le couvent de l'Assomption et les prémices de l'architecture néo-romane à Bordeaux* 8 €
- 3 Christophe SIREIX (dir.), *Les fouilles de la place des Grands-Hommes à Bordeaux* épuisé
- 4 Michèle PEYRISSAC et Hélène GUENET,
Bordeaux, le lycée Montaigne épuisé
- 5 Hervé TOKPASSI, *L'hôtel Leberthon, chef d'œuvre de l'architecture privée du XVIIIe siècle à Bordeaux* 8 €
- 6 Michèle PEYRISSAC,
Le noviciat des Jésuites de Bordeaux 8 €

Revue archéologique de Bordeaux

Les Sociétaires reçoivent le tome de la *Revue Archéologique de Bordeaux* correspondant à l'année de leur cotisation. Il leur est demandé de prévenir le secrétariat de tout changement d'adresse les concernant. Toute personne étrangère à la Société, notamment toute personne morale, collectivité, association ou société, peut souscrire un abonnement.

Cotisation pour 2007 : 32 €.
Pour les couples : 42 € euros.
Pour les étudiants : 22 €.

Les cotisations doivent être réglées avant la fin du premier trimestre, par chèque bancaire ou postal au compte de la Société Archéologique de Bordeaux.

(CCP BORDEAUX 306 80 S)

Société Archéologique de Bordeaux
Hôtel des Sociétés Savantes,
1 place Bardineau,
33000 Bordeaux
Tél. : 05 56 44 48 18

Cession de tomes isolés (sauf épuisement)

Bulletins récents (depuis 1960) 28 €
Bulletins entre 1923 et 1960 11 €
Bulletins anciens (entre 1873 et 1923) 18,50 €

Tables 1924-1973 10 €
Tables 1974-2000 10 €

Société Archéologique de Bordeaux

1 place Bardineau, 33000 Bordeaux — Tél. 05 56 44 48 18
permanence le jeudi après-midi

Conseil d'administration pour l'année 2005

Présidents d'honneur : M. le professeur MARCADÉ, membre de l'Institut
M. BENUSIGLIO
D^r LACOSTE LAGRANGE
M. J.-P. AVISSEAU
Président : Mme M.-F. LACOUÉ-LABARTHE
Vice-présidents : M. P. COUDROY DE LILLE
M. J.-M. DEBRUGE
Secrétaire Général : Mme N. PALARD
Secrétaires adjoints : Mme S. FARAVEL
M. P. BARDOU
Trésorier : M. X. ROBOREL DE CLIMENS
Bibliothécaire : M. J.-G. PUYRAVEAU
Archiviste : Mme A. ZIÉGLÉ
Conseillers : MM. ARAGUAS, COUSTET, FAIVRE, MICHAUD,
PUJO, RÉGALDO-SAINT BLANCARD

Comité directeur des publications

P. RÉGALDO-SAINT BLANCARD, X. ROBOREL DE CLIMENS

Comité de lecture

Philippe ARAGUAS, Pierre BARDOU, Robert COUSTET, Sylvie FARAVEL, Marie-France LACOUÉ-LABARTHE, Michel LENOIR,
Philippe MAFFRE, Pierre RÉGALDO-SAINT BLANCARD, Xavier ROBOREL DE CLIMENS, Marc SABOYA, Anne ZIÉGLÉ.



Maquette de la couverture :
Concept 99
d'après Presse-Papiers

Maquette intérieure et composition :
Concept 99

Impression :
Imprimerie de la Roque

Dépôt légal : mars 2008.

<i>L'archéologie girondine en 2006</i>	3
Opérations archéologiques à Bordeaux	3
Opérations archéologiques dans la CUB	8
Opérations archéologiques en Gironde	13
Programmes collectifs de recherche concernant la Gironde	42
Bibliographie 2006 de l'archéologie en Aquitaine	45
Carte de localisation et tableau général des opérations archéologiques de 2006 en Gironde	54
Ezéchiel JEAN-COURRET, « <i>Civitatis Burdegalensis genuina descriptio</i> » : <i>une représentation de Bordeaux vers 1525-1535</i>	57
Marie-Hélène MAFFRE, <i>Le patrimoine architectural de Lormont :</i> <i>quelques éléments caractéristiques</i>	87
Marc FAVREAU, <i>Etude d'un document inédit intéressant l'histoire de l'art bordelais :</i> <i>l'inventaire du château de Cadillac de 1652.</i>	101
Vincent JOINEAU et Sébastien POTTIER, <i>L'approvisionnement en farines de Bordeaux à l'époque moderne :</i> <i>l'exemple du moulin du Pont à Barsac</i>	127
Jean-François FOURNIER, <i>Notes relatives à une peinture représentant la Visitation</i>	141
Pierre COUDROY DE LILLE, <i>Biographie de François de Voigny</i>	143
Xavier ROBOREL DE CLIMENS, <i>Un lotissement de la fin du XVIIIe siècle : Peyreblanque</i>	149
Chantal CALLAIS, <i>Les quartiers nord du Jardin public à Bordeaux : variations sur le thème du lotissement</i>	153
Sylvain SCHOONBAERT, <i>Le lotissement de l'îlot Mestrezat à Bordeaux (1853-1923)</i>	177
Lactitia BARRAGUÉ, <i>La construction des sacristies et la restauration de la façade méridionale de l'église Sainte-Croix de Bordeaux à la fin du XIXe siècle</i>	201
Marie-France LACQUE-LABARTHE, <i>Regards sur la Société Archéologique de Bordeaux</i>	219
Pierre BARDOU, <i>Le fonds photographique de la Société Archéologique de Bordeaux</i>	257
Jean-Jacques MICHAUD, <i>Les larmes miraculeuses de Notre-Dame des Pleurs à Bordeaux au début du XXe siècle.</i>	275
Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 2005 ..	281
Cercle numismatique Bertrand-Andrieu : procès-verbaux des séances de l'année 2005	283